

Éternité

Greg Bear

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GREG BEAR

Éternité

Science Fiction



Texte intégral

Collection dirigée par Gérard Klein

GREG BEAR

Éternité

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR GUY ABADIA

LAFFONT

Titre original : ETERNITY

© Greg Bear, 1988

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1989, pour la traduction française.

*À mon ami David McClintock,
admirateur comme moi d'Olaf Stapledon
et, par-dessus tout, libraire.*

*Ce n'est que lorsque l'espace sera enroulé
comme une peau
qu'il y aura une fin à toutes les souffrances
en dehors de ta connaissance de Dieu.*

Upanishad Svetasvatara, VI, 20.

Préface

L'une des plus surprenantes idées de la Science-Fiction est sans doute celle des univers parallèles. Elle avait au départ aussi peu de fondements scientifiques que celle du voyage dans le temps dont elle se déduisait en somme comme une conséquence de la possibilité de modifier l'histoire. Chaque explorateur du temps, en modifiant son passé, donne naissance à une autre succession d'événements que celle qui a conduit à son voyage. La nouvelle histoire n'annule et ne remplace pas l'ancienne mais elle en constitue un embranchement.

Mais cette idée prenait aussi source dans l'uchronie, c'est-à-dire l'évocation des possibles de l'histoire qui ne se sont pas réalisés à notre point de vue, conception qui entraîne elle-même la conjecture de la coexistence de toutes ces variations en une arborescence infinie. Il est bien difficile de dire qui eut l'idée première de ces uchronies car il n'existe pas d'histoire sérieuse sur le sujet, mais le thème est sans doute fort ancien. Pascal l'évoque en une allusion aux effets d'une modification de la longueur du nez de Cléopâtre. Un double exemple fort remarquable en est donné par le *Napoléon apocryphe* (1836) de Louis Geoffroy et par le bref et justement fameux texte de J.B. Pérès, *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* (1827)(1).

Le thème des univers parallèles a été fort bien illustré par un roman de Fredric Brown, *L'Univers en folie*, et par un autre de Clifford D. Simak, *Chaîne autour du soleil* et beaucoup plus récemment par Robert Reed dans *La voie terrestre*. Celui des histoires alternatives a été exploité dans une multitude de nouvelles et de romans dont les plus connus sont sans doute *Le maître du haut château* de Philip K. Dick et *Rêve de fer* de Norman Spinrad.

Éternité combine allègrement les deux thèmes. Dans l'infinité des univers parallèles, il en est forcément qui correspondent à d'autres cours de l'histoire que nous connaissons. Et les personnages d'*Eon* peuvent espérer en retrouver un où la destruction de l'humanité a été évitée.

C'est en quelque sorte le fantasme ultime. Ce monde-ci ne vous plaît pas ? Quelque chose a mal tourné dans la grande histoire ou dans votre histoire personnelle ? Jetez un coup d'œil sur notre catalogue. Nous vous offrons le destin idéal.

Le plus curieux est que cette hypothèse développée par des

philosophes puis par des écrivains de Science-Fiction pour satisfaire des besoins de cohérence et de symétrie a fini par obtenir une sorte de validation scientifique. En 1957, le physicien Hugh Everett III proposa une interprétation de l'effondrement d'onde de probabilité dans la physique quantique, qui recouvrait exactement l'idée d'univers parallèles. Il indiquait que chaque fois que l'on procède à une mesure dans un système caractérisé par l'indétermination quantique, on obtient un résultat dans notre univers mais que chacun des autres résultats possibles donne naissance à un univers différent. Comme on peut considérer que chaque décision correspond à une mesure, l'univers ne cesserait de donner naissance à de nouveaux embranchements.

C'est un exemple assez rare de théorie imaginée par des écrivains, sans fondement dans le savoir scientifique et qui a été ensuite rejointe par les physiciens dans leur spéculation. Il ne m'est pas possible de dire si Everett était un amateur de Science-Fiction mais ce n'est pas du tout invraisemblable.

Malheureusement pour les amateurs d'un meilleur destin, l'état actuel de la théorie, perfectionnée par la suite par De Witt et Wheeler, indique aussi qu'aucune communication et donc aucun passage n'est possible entre ces univers divergents. L'interprétation des univers multiples (*many worlds interpretation*) est entièrement compatible avec le formalisme de la mécanique quantique, mais elle ne semble ni pouvoir être validée ni pouvoir être exploitée.

Pour l'instant.

Raison de plus pour suivre dans ses audacieuses extrapolations un Greg Bear qui jongle avec les espaces et les mondes comme un démiurge allumé et pour qui, en somme, tout est possible.

G.K.

À la fin, il n'y a plus que cruauté et mort sur le pays. On ne trouve plus de consolation dans le moindre rayon de lumière ni le moindre grain de sable, car tout est sombre, et le regard froid et indifférent de Dieu, derrière ses paupières appesanties, tombe sur tous avec un dédain égal. Il n'y a que dans votre force intérieure que vous trouverez le salut. Vous devez vivre comme un arbre doit vivre, ou comme les puces et les cafards qui se multiplient dans le pays et dévastent la Terre. Vous vivez, et vous connaissez la douleur de savoir que vous êtes en vie. Vous mangez tout ce qui vous tombe sous la dent, et si ce que vous mangez était naguère un frère ou une sœur, qu'il en soit ainsi. Dieu s'en fiche. Tout le monde s'en fiche. Vous vous prostituez, et que vous vous vendiez à un homme ou à une femme, tout le monde s'en fiche, car lorsque tous ont faim, tous sont des prostitués, y compris ceux qui se servent des prostitués. Et les maux fleurissent de plus belle lorsque tout le monde se prostitue, car les microbes doivent survivre et infester le pays et répandre la ruine et la désolation sur la Terre.

Certains disent que nous retournerons dans le ciel par nos propres moyens. Certains disent que nous aurions tous dû mourir ; que nous aurions dû mourir pour expier. Mais ce n'était pas notre destinée. Car une bizarrerie du temps et un caprice de l'histoire ont fait que les anges sont descendus du Caillou pour marcher parmi nous et nous offrir le réconfort que le pays ne peut plus nous apporter ; pour repousser les nuages et les fumées toxiques, et laisser passer les rayons du soleil ; pour semer et récolter notre nourriture, et nous remettre ensuite les charrues. Vous vous en étonnez, et vous ne maudissez pas les anges dans la folie de votre culpabilité ; car ils sont une gloire semblable à un rêve, et vous n'êtes pas réellement croyant.

Ils s'occupent de vos maux, et à votre tour vous rejoignez leurs rangs pour vous occuper des autres. La médecine devient religion, l'assistance le commandement unique, le devoir de guérir le plus grand don de Dieu que l'on puisse imaginer.

Ils apportent des miracles de leur Caillou. Ils séjournent parmi nous, mais ne sont pas des nôtres. Quelques-uns récriminent, mais ces quelques-uns sont ignorés comme on ignore l'ivraie. Dans leurs récriminations, ils parlent de division et de mécontentement, car nous ne sommes jamais heureux, jamais contents, jamais satisfaits. Mais tes anges n'écoutent pas.

Puis des Terres Bibliques et des terres situées à l'est, des Terres du Livre Sacré et du Peuple Biblique vient la révolte. Car ces contrées n'ont pas été dévastées, et leurs peuples puisent toujours la force dans le sol, et ils sont ingénieux et connaissent la Loi de ta Puce et de l'Arbre. Étant les Élus de Dieu, ils se battent contre ces anges, qui ne sont pas à leurs yeux des anges mais des démons. Ils se battent et sont soumis et pacifiés par les miracles.

Et le Peuple Biblique s'endort d'un sommeil pacifique, il travaille et il édifie, mais il ne se bat plus. Ainsi en est-il dans le pays où l'humanité a ouvert pour la première fois les yeux.

Quant à la contrée imbibée par le mal, à l'extrémité du Cœur Sombre, elle nous envoie, comme des salissures blanches au fond d'une bouteille noire, des gens qui parlent l'anglais ou l'afrikaans, dans leurs beaux uniformes, poussant devant eux leurs armées d'esclaves, pour dépouiller toutes les Régions Méridionales intactes de la Terre. Ils se battent et sont soumis et pacifiés par les miracles, à leur manière. Et ils s'endorment d'un sommeil pacifique, ils travaillent et ils édifient, et ils ne se battent plus. Ainsi en est-il au fond de l'amphore de l'Afrique.

La lumière et la connaissance renaissent au-dessus du sol, car la vigueur revient au sol et à la chair. Tout cela, nous le devons aux anges. Et si ce ne sont que des hommes, si ce ne sont que nos propres enfants qui nous reviennent dans des habits de lumière, qu'est-ce que cela peut ôter à notre joie et à notre gratitude ?

Ils nous hissent au-dessus de la Loi de la Puce et de l'Arbre, et ils refont de nous des êtres humains.

**Gershon Raphaël,
Le Livre de la Mort, sourate IV, livre I.**

La Terre reconstruite, Territoire Indépendant de la Nouvelle-Zélande, 2046 après J.-C.

Le cimetière du ranch de New Murchison ne comportait que huit tombes. Des prairies entouraient le terrain clôturé, et un étroit cours d'eau sinuait à travers les terres avoisinantes et autour des prairies, comme pour les isoler et les protéger. Son murmure régulier se faisait entendre au-dessus de la brise froide et acérée qui faisait siffler et ployer l'herbe. Un peu plus loin, au-dessus de la plaine, se dressaient des montagnes austères entourées d'écharpes de neige et de manteaux de brume grise. Le soleil était à une heure du sommet de la chaîne des Deux Pouces, à l'est, et sa lumière encore forte n'était accompagnée d'aucune chaleur. Malgré le vent, Garry Lanier transpirait.

Il aida à porter le cercueil sur son épaule, de l'autre côté de la clôture penchée de piquets blancs, jusqu'à la fosse fraîchement creusée à côté du tas de terre noire. Son visage était un masque qui s'efforçait de dissimuler l'effort et les douloureux élancements dont il souffrait.

Six amis du défunt portaient le cercueil, qui n'était qu'une caisse en bois de pin soigneusement raboté, aux proportions harmonieuses. Mais Lawrence Heineman pesait, au moment de sa mort, quatre-vingt-dix bons kilos. Sa veuve, Lenore Carrolson, marchait deux pas derrière, le visage droit, le regard étonné fixé sur un point situé juste au-dessus de l'extrémité du cercueil. Sa chevelure naguère d'un blond cendré était maintenant blanc argent.

Larry faisait beaucoup plus jeune que Lenore, qui avait, avec ses quatre-vingt-dix ans, l'aspect frêle et éthéré. À la suite de sa crise cardiaque, trente-quatre ans plus tôt, Larry avait reçu un nouveau corps. Ce n'était ni l'âge ni la maladie qui l'avait emporté, mais une stupide avalanche dans un campement de montagne à une vingtaine de kilomètres de là.

Ils mirent le cercueil en terre, et les porteurs retirèrent les grosses cordes noires. Le cercueil pencha avec un craquement sur la terre meuble. Lanier était en train de se dire que Lawrence devait trouver le lit inconfortable, mais il chassa ce fantasme stupide. Il n'était pas bon de donner un autre visage à la mort.

Un prêtre de la Nouvelle Église Romane prononça quelques mots en latin. Lanier jeta la première pelletée de terre humide et malodorante dans la fosse.

La cendre à la cendre, la poussière à la poussière. Mais la terre est trop imbibée d'eau. Le cercueil va vite pourrir.

Lanier se frotta l'épaule. Il se tenait à côté de Karen, sa femme depuis maintenant près de quarante ans. Elle tourna les yeux vers les visages de leurs voisins lointains, à la recherche de quelque chose qui pût adoucir le sentiment qu'elle avait de n'être pas à sa place ici. Lanier s'efforça de considérer les autres avec les mêmes yeux que sa femme, mais ne trouva en lui que tristesse et humilité inquiète. Il lui toucha le coude, mais elle ne voulait pas de son réconfort. Elle avait trop le sentiment d'être déplacée. Elle aimait Lenore Carrolson comme si cette dernière était sa mère, et pourtant cela faisait deux ans qu'elles ne s'étaient pas adressé la parole.

Là-haut, dans le ciel, dans les cylindres en orbite, l'Hexamone continuait de conduire ses affaires. Les augustes corps célestes n'avaient pas jugé bon d'envoyer un représentant. De toute manière, s'ils l'avaient fait, compte tenu des opinions que Larry avait eues, vers la fin de sa vie, sur l'Hexamone, le geste eût été mal reçu.

Comme tout avait changé...

Division. Séparation. Désastre. Même le travail énorme qu'ils avaient accompli durant la Reconstruction ne pouvait aplanir les différends. Ils avaient tant attendu de la Reconstruction. Karen avait toujours de l'espoir, elle travaillait encore à différents projets. Mais ceux qui l'entouraient ne partageaient plus guère ses espérances.

Elle appartenait toujours à la Foi, cependant. Elle croyait à l'avenir, aux efforts de l'Hexamone.

Lanier avait perdu la Foi depuis vingt ans.

Ils venaient de déposer dans cette terre humide une partie significative de leur passé, sans espoir d'une seconde résurrection. Heineman ne s'était pas attendu à mourir par accident, mais il avait tout de même choisi cette mort. Lanier avait fait le même choix que lui. Un jour, il le savait, la terre l'absorberait lui aussi, et la chose lui semblait naturelle, bien que non dépourvue de ses sources de terreur propres. Il mourrait sans avoir de seconde chance. Heineman, Lenore et lui avaient accepté, jusqu'à un certain point, les facilités offertes par l'Hexamone, mais pour les rejeter par la suite.

Karen n'avait rien refusé. Si elle avait été à la place de Larry sous l'avalanche, elle serait encore vivante. Enregistrée dans son implant, elle attendrait tranquillement la résurrection dans un nouveau corps spécialement préparé pour elle dans les cités cylindriques. Elle aurait même, sans doute, retrouvé un corps plus jeune que celui qu'elle avait maintenant. Et, à mesure que les années passeraient, ce corps ne

vieillirait pas plus que ce qu'elle déciderait elle-même, et ne changerait que dans la mesure où elle le voudrait bien. Cela la mettait à part. Cela établissait une barrière entre son mari et elle.

Comme Karen, leur fille Andia portait un implant, et Lanier n'avait pas protesté. Cela lui faisait un peu honte, au début, mais de la voir grandir et se transformer avait déjà été une expérience fascinante pour lui, et il s'était rendu compte qu'il était bien plus prêt à accepter l'idée de sa propre mort que celle de cette merveilleuse enfant. Il n'avait pas contrecarré les projets de Karen, et l'Hexamone était descendu octroyer ce bienfait à la fille de l'un de ses fidèles serviteurs, en faisant à l'enfant de Lanier un présent qu'il ne voulait pas accepter pour lui-même parce qu'il n'était pas offert (la chose étant matériellement impossible) à la totalité des anciens originaire de la Terre.

L'ironie du sort s'était alors manifestée cruellement, marquant à jamais leur existence. Vingt ans plus tôt, l'avion où se trouvait Andia s'était écrasé quelque part dans le Pacifique Est, et son corps n'avait jamais été retrouvé. Les chances de leur fille de retourner à la vie gisaient au fond de quelque vaste fosse océanique, dans un implant de la taille d'une bille que même la technologie de l'Hexamone était incapable de retrouver.

Les larmes qu'il avait aux yeux n'étaient pas pour Larry. Il les essuya et se composa la physionomie austère de circonstance qui convenait pour saluer le jeune prêtre, un hypocrite papelard qu'il n'avait jamais aimé.

« Le bon vin est parfois livré dans d'étranges flacons », avait dit un jour Larry.

Il était arrivé à une sorte de sagesse que je lui enviais.

Les premiers temps, alors qu'ils étaient tous encore sous le charme, travailler avec l'Hexamone avait été quelque chose de merveilleux. Heineman avait accepté son second corps avec gratitude, et Lenore avait suivi des traitements de réjuvenation pour ne pas être en reste. Plus tard, elle avait abandonné ces traitements, mais elle ne faisait aujourd'hui pas plus âgée qu'une femme de soixante-dix ans bien conservée.

La plupart des autochtones n'avaient pas accès aux implants. L'Hexamone de la Terre n'était pas en mesure de fournir le matériel nécessaire à tous. Et même s'il l'avait pu, les civilisations de la Terre n'étaient pas encore prêtes à assumer l'immortalité, fût-elle toute relative.

Lanier avait résisté aux implants, mais il n'avait pas refusé la médecine de l'Hexamone. Et il ne savait pas, à ce jour, si c'était de l'hypocrisie ou non. Cette médecine était accessible à la majorité, mais non à la totalité des autochtones disséminés sur une Terre en ruine. L'Hexamone avait accompli un réel effort dans ce sens.

Lanier s'était persuadé, en rationalisant, que pour faire le travail qui était le sien, il fallait qu'il soit en parfaite santé et en parfaite forme physique, et que pour aller là où il allait – dans les territoires dévastés, parmi la mort, la maladie et les radiations –, il avait besoin de la médecine de l'Hexamone.

Lanier lisait très bien la réaction de Karen. Un vrai gâchis. Tous ces gens qui renonçaient, qui se laissaient partir. Elle pensait qu'ils avaient un comportement irresponsable. C'était peut-être le cas, mais ils avaient donné – tout comme lui, Lanier, et comme Karen aussi – une grande partie de leur vie pour que la Reconstruction et la Foi puissent s'accomplir. Ils avaient gagné le droit à leurs croyances, même si leur comportement était irresponsable aux yeux de Karen.

La dette qu'ils avaient tous envers les cités en orbite était incalculable. Mais l'amour et la loyauté ne pouvaient être mis sur le même plan qu'une dette.

Lanier suivit le cortège jusqu'à la petite église qui se trouvait à quelques centaines de mètres de là. Karen resta en arrière, près des tombes. Elle pleurait. Et il ne pouvait rien pour la réconforter.

Il secoua la tête, vivement, et leva les yeux vers le ciel.

Personne n'avait pensé que les choses tourneraient un jour de cette façon.

Il arrivait à peine à le croire lui-même.

Dans la salle de réunion de la petite église, tandis que trois jeunes femmes préparaient des sandwiches et du punch, Lanier attendit que sa femme rejoigne la veillée mortuaire. Par groupes de deux ou trois, gênés, les gens s'avançaient pour présenter leurs condoléances à la veuve, qui les recevait avec une sorte de sourire lointain.

Elle a perdu sa première famille dans la Mort, se disait Lanier. Larry et elle, après s'être retirés de la Reconstruction une dizaine d'années auparavant, s'étaient comportés comme un jeune couple. Ils avaient sillonné l'île du Sud, exerçant différents métiers et se rendant de temps à autre en Australie pour des séjours prolongés, et même une fois à Bornéo. Ils étaient ou, du moins, semblaient insouciants, et Lanier les avait enviés pour cela.

— Cela a été un choc pour votre femme, déclara un jeune homme au visage rougeaud en s'approchant, tout seul, de Lanier.

Il s'appelait Fremont, et il tenait le ranch d'Irishman Creek, rouvert depuis peu. Ses mérinos à moitié sauvages s'étaient parfois jusqu'à Twizel. Il n'était pas exactement considéré comme un citoyen modèle. Sa marque était un oiseau kéa entouré d'un cercle, chose assez surprenante pour un éleveur de moutons. Mais le bruit courait qu'il avait dit un jour : « Je ne suis pas moins indépendant que mes moutons. Je vais où bon me semble, et eux aussi. »

— Nous l'aimions tous, lui répondit Lanier.

Pourquoi il éprouvait soudain le besoin de se confier à ce demi-étranger au visage congestionné, il n'aurait su le dire, mais ses lèvres murmurèrent, tandis qu'il attendait Karen, le regard fixé sur la porte :

— C'était quelqu'un de bien. Un homme simple, cependant, et qui connaissait ses limites. Je...

Fremont haussa un sourcil broussailleux.

— Nous étions ensemble sur le Caillou, reprit Lanier.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Les anges vous ont un peu tourné la tête.

Lanier fronça les sourcils.

— Il n'a jamais aimé cette situation.

— Il a fait du bon boulot ici, comme partout, dit Fremont.

Tout le monde est honorable, le jour d'un enterrement.

Karen apparut à l'entrée à ce moment-là. Fremont, qui ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans, tourna dans sa direction, puis vers Lanier, un regard spéculateur. Lanier se compara à ce jeune homme vigoureux. Il avait, lui, les cheveux blancs, les mains noueuses et le dos voûté.

Karen ne paraissait pas plus âgée que Fremont.

L'Hexamone en orbite terrestre, Axe Euclide

— Parlons un peu, suggéra Suli Ram Kikura.

Elle éteignit son picteur et déplia un siège derrière Olmy, qui se tenait à la fenêtre de sa chambre – une vraie fenêtre, avec vue sur le mur intérieur de l'Axe Euclide et sur l'espace cylindrique qui avait jadis entouré la singularité centrale de la Voie. Le spectacle, à présent, était composé d'aéronautes, qui évoluaient dans tous les sens en battant leurs ailes diaphanes de chauves-souris, de parcs d'attractions flottants, de citoyens qui se tractaient sur des chaussées formées de champs mauves à l'éclat à peine visible et d'un petit croissant d'obscurité, à l'extrême gauche, qui laissait entrevoir, au-delà du mur intérieur, le vide spatial environnant la Terre.

Les couleurs et l'activité lui rappelaient un tableau français du début du ^{xx}e siècle, une scène de jardin public où, soudain, la gravité n'existait plus, et où des couples de promeneurs et des enfants nadéristes orthodoxes s'en allaient à la dérive de tous les côtés à la fois. La scène changeait constamment tandis que le corps du cylindre tournait autour du vide central, offrant une vue animée de cette société de l'Hexamone dont Olmy n'avait déjà plus l'impression de faire partie.

— Je t'écoute, fit-il sans la regarder.

— Il y a des mois que tu n'es pas allé voir Tapi, dit-elle.

Tapi était leur fils, créé à partir du mixage de leurs mystères dans la mémoire civique de l'Axe Euclide. Ce procédé n'était de nouveau en vogue que depuis une dizaine d'années. Avant cela, lorsque les nadéristes orthodoxes dominaient au gouvernement de l'Axe, les naissances naturelles ou *ex utero* étaient les plus nombreuses, au détriment des traditions séculaires de l'Hexamone. D'où les nombreux enfants qui jouaient dans le parc de la Faille, sous la fenêtre de Ram Kikura.

Olmy battit des paupières, se sentant coupable d'éviter son fils. Suli Ram Kikura allait toujours droit au but.

— Il ne se débrouille pas trop mal, dit-il.

— Il a besoin de nous. De toi et de moi. Un partiel à la demande ne peut pas remplacer un père. Il va passer ses premiers tests

d'incorporation dans quelques mois, et il lui faut...

— Je sais, je sais, soupira Olmy.

Il regrettait presque d'avoir eu Tapi. Le poids des responsabilités, aujourd'hui, ainsi que celui de ses recherches étaient trop pour lui. Il n'avait simplement pas le temps de faire face à tout.

— Je ne sais même pas si je dois t'en vouloir ou non, dit-elle. Je sais que tu as de sérieuses difficultés en ce moment. Il y a quelques années de cela, j'aurais sans doute pu deviner ce que c'est...

Sa voix était riche et sereine, bien contrôlée, mais elle ne pouvait dissimuler son inquiétude, mêlée à de l'irritation, face à l'incompréhension muette d'Olmy.

— Tu as encore assez de valeur à mes yeux pour que je te demande ce qui ne va pas, dit-elle.

Assez de *valeur* !

Ils étaient amants primordiaux depuis plus d'années qu'il ne souhaitait les compter (*soixante-quatorze*, lui rappela son implant mémoriel, sans qu'il l'eût sollicité), et ils avaient vécu – en y prenant activement part – quelques-unes des périodes historiques les plus troublées et les plus spectaculaires de l'Hexamone. Olmy n'avait jamais sérieusement courtoisé aucune autre femme que Ram Kikura. Il avait toujours su que partout où il irait, et quelles que fussent les brèves liaisons qu'il nouerait, il finirait par retourner avec elle. Elle lui était parfaitement assortie, aussi bien en tant qu'homomorphe corporelle que comme avocate de longue date, ni geshel ni nadériste dans ses convictions politiques, ex-repcorp de la Terre auprès du Nexus, défenseur des infortunés, des ignorés et des ignorants. Il n'aurait voulu faire un petit Tapi avec nulle autre.

— J'ai passé un peu de temps à étudier, c'est tout, répondit-il.

— Oui, mais tu ne veux pas me dire ce que tu étudies. Je n'ai aucune idée de ce dont il s'agit, mais c'est quelque chose qui te transforme.

— J'essaie de voir un peu plus loin.

— Tu ne connaîtrais pas des faits que j'ignore ? Tu quittes ta retraite ? Ce voyage sur la Terre...

Il ne répondit pas. Elle fit un pas en arrière, les lèvres serrées.

— Très bien, dit-elle. J'ai compris. C'est secret. Ce doit être en rapport avec la réouverture.

— Personne n'envisage sérieusement une chose pareille, répliqua Olmy.

La pointe d'agacement dans sa voix seyait mal à un homme âgé de plus de cinq siècles. Ram Kikura était la seule personne capable de percer son armure et de provoquer une telle réaction de sa part.

— Même Korzenowski est en désaccord avec toi, lui dit-elle.

— Avec *moi* ? Pourquoi donc ? Ai-je dit que j'étais partisan de la

réouverture ?

— C'est tout à fait absurde, fit-elle. (Maintenant, chacun d'eux avait percé l'armure de l'autre.) Quels que soient nos problèmes et nos difficultés, l'idée d'abandonner la Terre à son sort...

— Il en est encore moins question, dit-il d'une voix douce.

— Et de rouvrir la Voie... Cela va à l'encontre de tout ce que nous avons édifié au long de ces quarante dernières années.

— Je n'ai jamais dit que c'était ce que je voulais, réaffirma-t-il.

Le regard de dédain qu'elle lui lança lui causa un choc. Jamais il n'y avait eu entre eux une distance telle qu'ils en arrivent à éprouver du dédain intellectuel l'un pour l'autre. Leur relation avait toujours été un mélange de passion et de dignité, même dans les années où ils s'entendaient le moins. Et ce record était en passe d'être battu, bien qu'il refusât de reconnaître le moindre désaccord entre eux.

— Personne ne le *veut* vraiment, mais avoue que ce serait passionnant, n'est-ce pas ? Servir de nouveau à quelque chose, avoir une mission, retrouver les années de sa jeunesse et de sa pleine puissance. Reprendre les relations commerciales avec les Talsits. Toutes ces merveilles qui nous attendent !

Olmy haussa presque imperceptiblement une épaule, comme pour admettre à contrecœur qu'il y avait du vrai dans ce qu'elle disait.

— Malheureusement, notre travail ici n'est pas achevé, reprit Ram Kikura. Nous avons encore toute notre histoire à défricher et à amender. Tu ne crois pas qu'il y a là de quoi nous occuper suffisamment ?

— Notre espèce n'a jamais eu la réputation d'être particulièrement raisonnable, dit-il.

— Tu sens déjà l'appel du devoir, n'est-ce pas ? Tu te prépares aux événements que tu *crois* inéluctables.

Elle se leva et lui prit le bras, dans un geste d'énervement plus que d'affection.

— N'avons-nous donc jamais pensé de la même manière ? murmura-t-elle. Notre amour n'a-t-il jamais été rien d'autre qu'une attirance entre deux contraires ? Tu t'es opposé à moi sur la question des droits des autochtones à l'individualité...

— Toute autre solution aurait porté préjudice à la Reconstruction.

Le fait, pour elle, de remettre cette question sur le tapis trente-huit ans après, et, pour lui, de réagir aussi vivement, montrait clairement que les cendres de leur conflit n'étaient pas encore tout à fait éteintes.

— Nous étions d'accord pour avoir des points de vue différents, dit-elle en lui faisant subitement face.

En tant qu'avocatrice de la Terre durant les années qui avaient suivi la Séparation puis celles du début de la Reconstruction, Ram Kikura s'était opposée aux efforts de l'Hexamone pour introduire

l'usage du talsit et d'autres moyens de thérapeutique mentale chez les autochtones. S'appuyant sur la législation en vigueur sur la Terre, elle avait porté l'affaire devant les tribunaux de l'Hexamone, en arguant que les autochtones avaient le droit de refuser les tests d'intégrité mentale et les thérapies de rééducation.

Au bout du compte, son pourvoi avait été rejeté en vertu des lois d'exception sur la Reconstruction.

Le jugement avait été rendu trente-huit ans auparavant. Aujourd'hui, environ quarante pour cent des survivants de la Terre étaient soumis à une thérapie d'un genre ou d'un autre. La campagne de promotion de ces traitements avait été menée de manière exemplaire. Il y avait eu quelques dérapages, mais dans l'ensemble les objectifs avaient été atteints. Les maladies et les dysfonctions mentales avaient été virtuellement supprimées.

Ram Kikura s'était attachée à d'autres causes, à d'autres problèmes. Ils étaient restés amants, mais leurs relations avaient commencé à se tendre à partir de là.

Le cordon ombilical qui les unissait était solide. Un simple désaccord – même aussi grave que celui-ci – ne suffirait pas à le rompre. Ram Kikura ne pouvait pas, et ne voulait en aucun cas fondre en larmes ni faire preuve de la faiblesse d'une autochtone. Olmy, quant à lui, avait depuis des siècles renoncé à la faculté de s'épancher de cette manière. L'expression de Ram Kikura était suffisamment parlante sans le secours des larmes. Il y lisait les réactions d'une citoyenne de l'Hexamone aux émotions contenues mais bien transmises, avec au premier plan la tristesse d'une grande perte.

— Tu as changé, ces quatre dernières années, dit-elle. Je ne sais pas très bien définir cela, mais... quelles que soient tes préoccupations actuelles et la manière dont tu te prépares, cela diminue la partie de toi que j'aime.

Les paupières d'Olmy se plissèrent.

— Je vois que tu refuses d'en parler, reprit-elle. Même avec moi.

Il secoua lentement la tête, sentant quelque chose se racornir un peu plus en lui, se dessécher d'un degré de plus.

— Où est mon Olmy ? murmura-t-elle. Qu'as-tu donc fait de lui ?

— Ser Olmy ! Vous êtes le bienvenu ! Votre retour nous comble ! Avez-vous fait bon voyage ?

Le Président, Kies Farren Siliom, se tenait sur une large plate-forme transparente de l'Axe Euclide en rotation tandis que l'orbe de la Terre grossissait derrière lui. Cinq cents mètres carrés de verre renforcé à implantation ionique et deux épaisseurs de champs de traction séparaient la salle de conférences du Président du vide spatial. Il donnait l'impression de se tenir sur une plaque de néant.

Le costume de Farren Siliom, composé d'un pantalon africain de coton blanc et d'une chemise noire sans manches à pompons en toile traitée du Chardon, mettait l'accent sur les responsabilités qu'il avait envers les deux mondes : la Terre Reconstituée, dont l'hémisphère oriental était en train de pénétrer sous ses pieds dans la lumière du matin, et les corps en orbite : l'Axe Euclide, l'Axe Thoreau et le vaisseau-astéroïde du Chardon.

Olmy se tenait d'un côté du vide apparent qui enveloppait le cylindre. Il vit la Terre sortir de son champ de vision. Il picta une réponse de politesse à Farren Siliom puis ajouta, en se servant de sa voix :

— Le voyage a été excellent, ser Président.

Il avait patiemment attendu cette audience pendant trois jours, qu'il avait mis, entre autres, à profit pour faire cette visite pénible à Suli Ram Kikura. Il lui était arrivé d'innombrables fois d'attendre qu'un Ministre-Président ou une personnalité officielle moins importante veuille bien le recevoir. Et il n'était pas sans se rendre compte qu'à mesure que les siècles passaient, il avait adopté peu à peu l'attitude de supériorité condescendante, quoique respectueuse, du vieux soldat envers ses supérieurs hiérarchiques.

— Et votre fils ? demanda le Président.

— Il y a quelque temps que je ne l'ai vu, ser Président. À ce qu'il paraît, il ne réussit pas trop mal.

— C'est toute une nouvelle génération qui arrive ces jours-ci aux examens d'incorporation, soupira Farren Siliom. Il va leur falloir des corps et des occupations, s'ils réussissent tous aussi aisément que le fera votre fils, comme j'en suis convaincu. Ce qui signifie que nos ressources déjà fort limitées vont être durement mises à contribution.

— C'est exact, répondit Olmy.

— J'ai invité deux de mes proches collaborateurs à assister en partie à cet entretien, reprit Farren Siliom, les mains croisées derrière le dos.

Deux substituts spectraux – des projections de personnalités partielles agissant avec une autonomie temporaire par rapport à leur original – apparurent d'un côté à quelques mètres du Président. Olmy reconnut l'un d'eux, le chef de la tendance néo-geshel de l'Axe Euclide, Tobert Tomson Tikk, l'un des trente sénateurs d'Euclide siégeant au Nexus. Olmy s'était renseigné sur Tikk au début de sa mission, mais il ne l'avait jamais rencontré en personne jusqu'ici. L'image de son partiel avait un aspect légèrement plus athlétique et plus séduisant que l'original. C'était une mode qui se répandait en ce moment dans les milieux radicaux du Nexus.

La présence de partiels constituait un fait à la fois nouveau et ancien. Trente ans durant, après la Séparation qui avait arraché le

Chardon à la Voie, les nadéristes orthodoxes avaient dominé l'Hexamone, et ces recours à une technologie qu'ils désapprouvaient s'étaient limités à des situations de toute première nécessité. Aujourd'hui, l'usage des partiels était devenu banal. Un néo-Geshel tel que Tikk ne voyait aucune objection à répandre son image et ses configurations personnelles dans tout l'Hexamone.

— Ser Olmy connaît le sénateur Tikk, déclara le Président, mais je ne pense pas qu'il ait déjà rencontré le sénateur Ras Mishiney, représentant le territoire de la Grande Australie et de la Nouvelle-Zélande. Il se trouve en ce moment à Melbourne.

— Pardonnez-nous ce contretemps, ser Olmy, déclara Mishiney.

— Ce n'est pas grave, dit Olmy.

Cette audience, de toute manière, n'était qu'une simple formalité. Le rapport d'Olmy était dûment enregistré avec tous ses pictogrammes et graphiques annexes. Mais même ainsi, il ne s'était pas attendu à ce que Farren Siliom invite des témoins. Un dirigeant intelligent savait à quel moment il devait introduire son adversaire – ou ses adversaires – dans des fonctions élevées. Olmy savait peu de choses sur Mishiney.

— Permettez-moi de vous présenter de nouveau mes excuses pour vous avoir tiré de votre retraite bien méritée.

Tandis que le Président prononçait ces mots, la lumière de la Terre l'illumina soudain. À mesure que le cylindre continuait de tourner, la planète sembla passer de nouveau sous eux.

— Vous avez exercé vos fonctions durant des siècles, reprit le Président. Il m'a semblé préférable de faire appel à quelqu'un qui possède votre expérience et votre vision. Naturellement, il ne s'agit ici que de problèmes et de perspectives largement historiques...

— Des problèmes de culture, également, sans aucun doute, intervint Tikk.

Olmy jugeait présomptueux, de la part d'un partiel, d'interrompre ainsi le Président. Mais c'était cela, le style néo-geshel.

— Je suppose que les honorables parlementaires sont au courant de la mission qui m'a été confiée, déclara Olmy en adressant un bref signe de tête aux spectres.

Mais pas dans sa totalité.

Le Président picta une réponse positive. La lune glissa derrière eux sous la forme d'un mince croissant de platine. Ils se tenaient tous maintenant au centre de la plate-forme, et les images des partiels vacillaient légèrement, indiquant leur nature.

— J'espère que cette tâche n'a pas été aussi éprouvante que celles qui vous ont valu votre notoriété, dit Farren Siliom.

— Pas éprouvante du tout, ser Président. J'ai seulement eu un peu peur de perdre le contact avec l'actualité de l'Hexamone (*ou plutôt même de la race humaine*, ajouta-t-il en son for intérieur), à mener une

vie si calme et si paisible.

Le Président eut un sourire. Même Olmy avait du mal à imaginer un vieux cheval de bataille comme lui en train de vivre une existence de loisirs studieux.

— J'ai envoyé ser Olmy en mission de reconnaissance sur la Terre Reconstituée pour avoir une opinion objective sur nos relations, dit-il. Cette étude m'a paru nécessaire à la lumière des quatre tentatives d'assassinat récemment perpétrées contre des personnalités officielles de l'Hexamone et des dirigeants terrestres. Nous ne sommes pas habitués, dans l'Hexamone, à des attitudes aussi... extrêmes. Ce sont peut-être les vestiges du passé politique de la Terre, ou des indicateurs de rupture que nous n'avons pas su déceler avant et qui correspondent à notre nouvelle politique d'austérité dans les cylindres en orbite. J'ai demandé à ser Olmy de me présenter un rapport de synthèse sur la manière dont se déroule la Reconstitution. Certains pensent qu'elle est maintenant achevée, et l'Hexamone a décidé de coller à la nouvelle Terre l'étiquette : « Reconstituée », comme pour dire c'est fini, on n'en parle plus. Mais je ne suis pas convaincu. Combien de temps, combien d'efforts faudra-t-il encore pour ramener véritablement la Terre à la normale ?

— La Reconstitution se fait dans les meilleures conditions auxquelles nous pouvions nous attendre, ser Président, déclara Olmy en modifiant délibérément son style de langage et de pictogrammes. Comme le sénateur de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande le sait déjà, la technologie la plus avancée ne peut suppléer totalement le manque de ressources, surtout lorsque l'on s'est fixé pour objectif d'accomplir une telle transformation en l'espace de quelques décennies. Il y a un délai naturel nécessaire pour que les blessures de la Terre se cicatrisent, et nous ne pouvons accélérer le processus que dans une faible mesure. J'estime que la moitié du travail est accomplie, si l'on entend par Reconstitution le retour à des conditions économiques comparables à celles qui régnaient avant la Mort.

— Cela ne dépend-il pas de nos propres ambitions à l'égard de la Terre ? demanda Ras Mishiney. Si nous souhaitons amener les habitants de la Terre à un niveau comparable à celui des cylindres ou du Chardon...

Il n'acheva pas sa phrase. Ce n'était pas vraiment nécessaire.

— Cela prendrait un siècle ou plus, fit Olmy. Mais il n'est pas du tout certain que les autochtones de la Terre souhaitent accomplir des progrès aussi rapides. Certains résisteraient même ouvertement, je pense.

— Quel est le degré de stabilité de nos relations présentes avec la Terre ? demanda le Président à Olmy.

— Elles pourraient être améliorées, ser. Il y a encore des zones de

forte résistance politique. L'Afrique du Sud et la Malaisie, pour n'en citer que deux.

Ras Mishiney eut un sourire ironique. La tentative manquée d'invasion de l'Australie par l'Afrique du Sud était un souvenir encore cuisant, l'une des grandes crises des quatre décennies de la Reconstruction.

— Mais la résistance est uniquement politique. Ce n'est pas une résistance armée, ni très bien organisée. L'Afrique du Sud s'est calmée après les défaites des Vortrekkers, et les activités en Malaisie sont pour le moins désordonnées. La situation ne semble pas très préoccupante pour le moment.

— Nos petites « bombes mentales » ont fait leur effet ?

Olmy réprima un sursaut. L'usage des psychobiogènes sur la Terre était censé relever du secret le plus absolu. Seule une poignée d'autochtones à qui l'on pouvait faire confiance en avait entendu parler. Ras Mishiney en faisait-il partie ? Farren Siliom faisait-il confiance à Tikk au point d'en parler aussi librement devant lui ?

— Oui, ser.

— Et cependant, vous émettiez des réserves à propos de ces traitements de masse.

— J'ai toujours reconnu leur nécessité.

— Vos doutes ont entièrement disparu ?

Olmy avait l'impression que l'on était en train de jouer avec lui. Ce n'était pas une sensation qu'il appréciait particulièrement.

— Si vous faites allusion aux opinions de l'ex-avocate de la Terre, Suli Ram Kikura, je peux vous dire, ser Président, que ce n'est pas parce que nous partageons le même lit que nous avons nécessairement les mêmes vues politiques.

— Il est vrai que tout cela appartient au passé. Pardonnez-moi cette interruption. Je vous prie de poursuivre, ser Olmy.

— Il y a toujours de forts courants de tension latente entre la plupart des autochtones et les instances dirigeantes des corps en orbite.

— C'est pour moi une énigme particulièrement douloureuse, déclara Farren Siliom.

— Et je ne suis pas sûr que des solutions puissent être trouvées. Ils nous en veulent pour un si grand nombre de choses. Nous leur avons volé leur jeunesse...

— Nous les avons surtout tirés de la Mort, coupa le Président.

Un sourire s'esquissa sur les lèvres du substitut spectral de Ras Mishiney.

— Nous les avons empêchés de se développer et de se tirer d'affaire par leurs propres moyens, ser, répliqua Olmy. L'Hexamone terrestre qui a construit et lancé le Chardon a surgi du même type de misère,

dont il est sorti tout seul. Certains autochtones pensent sans doute que nous les avons trop aidés, et que nous avons voulu leur imposer notre mode de vie.

Farren Siliom picta pour exprimer, avec réticence, qu'il partageait ses vues. Olmy avait remarqué, ces dernières années, un durcissement envers les autochtones dans l'attitude des administrateurs de l'Hexamone qui siégeaient dans les corps en orbite. Et les autochtones, étant ce qu'ils étaient – c'est-à-dire rustres et sans éducation, pour la plupart, et encore sous le coup de la Mort, sans la rouerie politique et administrative que seule pouvait donner une expérience de la Voie acquise sur plusieurs siècles –, avaient fini par se hérissier contre la poigne de fer dans un gant de velours de leurs puissants descendants.

— Le Sénat de la Terre coopère sans faire d'histoires, déclara Olmy en évitant le regard de Ras Mishiney. Les mécontentements, en dehors des problèmes que nous avons déjà mentionnés, semblent localisés en Chine et en Asie du Sud-Est.

— Où la science et la technologie ont surgi en premier après la Mort, dans notre propre histoire. Ce sont des peuples vigoureux et volontaires... Mais dites-moi, y a-t-il un si grand ressentiment à notre égard parmi les autochtones ?

— Certainement pas au point de provoquer un soulèvement planétaire, ser Président. Considérez cela comme un préjugé et non un mouvement passionnel.

— Et ce Gerald Brooks, en Angleterre ?

— J'ai eu l'occasion de le rencontrer, ser. Il ne constitue pas une menace.

— Il m'inquiète. Il est très influent en Europe.

— Ses partisans représentent au plus deux mille individus sur une population de dix millions. Il parle beaucoup, mais il ne représente pas une grande force. Il éprouve beaucoup de gratitude envers l'Hexamone pour le travail qui a été accompli sur la Terre. Il a seulement une dent contre ceux de vos administrateurs qui s'obstinent à vouloir traiter les habitants de la Terre comme des enfants.

Et il y en a beaucoup trop comme eux, se dit-il.

— Une dent contre *mes* administrateurs, répéta le Président en se mettant à marcher de long en large sur la plate-forme.

Olmy l'observait avec une ironie et un amusement profonds. Les politiciens avaient bien changé depuis sa jeunesse, et même depuis la Séparation. Le formalisme dans le comportement était un art qui semblait appartenir au passé.

— Et les mouvements religieux ? demanda le Président.

— Plus puissants que jamais.

— Hum...

Farren Siliom secoua la tête. Il semblait accueillir avec un certain

plaisir les mauvaises nouvelles qui alimentaient son irritation latente.

— Il y a au moins trente-deux groupes religieux qui n'acceptent pas l'autorité temporelle ou spirituelle de vos administrateurs, continua Olmy.

— Nous n'avons jamais attendu d'eux qu'ils nous reconnaissent comme chefs *spirituels*, fit remarquer Farren Siliom.

— Certains représentants officiels ont essayé à plusieurs reprises d'imposer le culte du Bonhomme aux autochtones, lui rappela Olmy, et même aux contemporains de l'honorable Nader.

Combien de temps s'était écoulé depuis la dernière fois qu'un repcorp fanatique, un nadériste orthodoxe, avait recommandé l'usage d'un psychobiogène illégal pour convertir les incroyants au culte des Étoiles, de la Destinée et de Pneuma ? Une quinzaine d'années ? Olmy et Ram Kikura avaient contribué à étouffer cette idée avant même qu'elle pût être présentée à une session secrète du Nexus, mais Olmy s'était pratiquement converti du jour au lendemain aux opinions radicales de Ram Kikura.

— Le sort de ces mécréants a été réglé, déclara Farren Siliom.

— Peut-être pas avec toute la rigueur nécessaire. Certains occupent encore des postes clés, et continuent à mener campagne. Il est vrai qu'aucun de ces mouvements ne préconise pour le moment la rébellion ouverte.

— Désobéissance civique ?

— Il s'agit d'un droit inaliénable dans l'Hexamone, lui rappela Olmy.

— Presque jamais utilisé au cours des dernières décennies, riposta Farren Siliom. Et du côté des Entrepreneurs du Renouveau ?

— Ils ne constituent pas une menace.

— Ah non ?

Le Président semblait presque déçu.

— Pas du tout. Leur respect pour l'Hexamone est authentique, quelles que soient leurs autres convictions. De plus, leur dirigeante a trouvé la mort, il y a trois semaines, dans l'ancien territoire du Nevada.

— Une mort naturelle, ser Président, lui dit Tikk. Je tiens à le préciser. Elle a refusé nos offres d'extension ou de chargement dans des implants.

— Elle a refusé, souligna Olmy, parce que les mêmes facilités n'étaient pas offertes à son entourage.

— Nous n'avons pas les moyens d'offrir l'immortalité à chaque citoyen de l'Hexamone terrestre, déclara Farren Siliom. Et ils ne sont pas prêts, socialement parlant, de toute manière.

— C'est vrai, reconnut Olmy. De toute manière... ils ne se sont jamais non plus opposés aux projets de l'Hexamone en dehors de leur

territoire immédiat.

— Avez-vous rencontré le sénateur Kanazawa aux îles Hawaï ? demanda Ras Mishiney avec une légère moue de désapprobation.

Olmy comprit soudain pourquoi le sénateur était là. Ras Mishiney était cœur et âme dans le camp des corps en orbite.

— Non, répondit-il. J'ignorais qu'il eût été réticent à coopérer avec l'Hexamone.

— Il a acquis beaucoup d'influence personnelle ces dernières années, particulièrement dans la Bordure du Pacifique.

— C'est un politicien et un administrateur compétent, intervint Farren Siliom en faisant taire le sénateur d'un regard. Notre devoir ne consiste pas à garder éternellement le pouvoir. Nous sommes des docteurs et des professeurs, et non des tyrans. Y a-t-il autre chose d'important, ser Olmy ?

Il y avait autre chose, mais Olmy savait que ce n'était pas une discussion à tenir devant ces partiels.

— Non, ser Président. Tous les détails figurent dans les enregistrements.

— Messieurs, fit le Président en écartant les mains, avez-vous d'autres questions à poser à ser Olmy ?

— Une seule, répondit le partiel de Tikk. Quelle est votre position en ce qui concerne la réouverture de la Voie ?

— Je ne crois pas que mon point de vue personnel sur cette question ait beaucoup de valeur, ser Tikk, répliqua Olmy avec un sourire.

— Mon original est très curieux de savoir ce que pensent les personnes qui ont gardé un souvenir vivace de la Voie.

Tikk était né après la Séparation. C'était l'un des plus jeunes néo-Geshels de l'Axe Euclide.

— Ser Olmy a le droit de garder ses opinions pour lui, dit Farren Siliom.

Le partiel de Tikk s'excusa sans trop de conviction.

— Merci, ser Président, déclara le partiel de Mishiney. J'apprécie beaucoup votre coopération avec le parlement de la Terre. J'ai hâte d'étudier votre rapport complet, ser Olmy.

Les substituts spectraux disparurent, les laissant seuls au-dessus du vide noir et insondable d'où la Terre et la Lune étaient maintenant absentes. Baissant les yeux, Olmy aperçut un point brillant parmi les étoiles : le Chardon, se dit-il, et ses implants firent rapidement un calcul qui confirma son estimation.

— Une dernière question, ser Olmy, avant de mettre un terme à cet entretien, fit le Président. Les néo-Geshels... S'ils réussissent à persuader l'Hexamone de rouvrir la Voie, aurons-nous les moyens de maintenir l'effort d'assistance à la Terre à son niveau actuel ?

— Non, ser Président. La réouverture de la Voie signifierait un long retard, au moins pour les principaux programmes de réaménagement.

— Nous sommes déjà à bout de ressources, n'est-ce pas ? Bien plus que l'Hexamone n'est disposé à l'admettre. Et cependant, il y a des autochtones – Mishiney en fait partie – qui sont persuadés qu'à long terme, la réouverture serait bénéfique pour tout le monde.

Le Président secoua la tête et picta un symbole de jugement côtoyant un symbole de stupidité intense : un homme en train d'affiler une épée ridiculement longue. Le pictogramme n'avait plus de rapport avec la guerre à proprement parler, mais le sous-entendu avait tout de même de quoi étonner quelque peu Olmy.

La guerre ? Mais avec qui ?

— Nous devons apprendre à nous adapter aux circonstances et à vivre avec elles, reprit le Président. J'en suis profondément convaincu. Mais mon influence n'est pas illimitée. Beaucoup des nôtres ont une forte nostalgie. Imaginez-vous cela ? Même moi, je le ressens. J'ai pourtant été l'un des premiers à soutenir Rosen Gardner et à réclamer le retour à la Terre, que nous considérions comme notre patrie. Mais personne, sur la Voie, n'avait jamais connu la Terre ! Nous nous croyons très évolués, et cependant nos émotions et nos motivations les plus profondes sont parfaitement instables et irrationnelles. Peut-être le talsit actuel ne nous suffit-il plus ?

Olmy sourit, sans trop s'engager.

Les épaules du Président s'affaissèrent. Avec effort, il les redressa.

— Nous devrions apprendre à nous passer de ce luxe, dit-il. Le Bonhomme n'a jamais compté sur les effets du talsit.

Il s'avança jusqu'au bord de la plate-forme, comme pour éviter l'abîme qui se trouvait sous leurs pieds. La Terre, de nouveau, entraît dans leur champ de vision.

— Les néo-Geshels ont-ils propagé leurs activités sur la Terre, en dehors de gens comme Mishiney ? demanda-t-il.

— Non. Ils semblent se contenter d'ignorer la Terre pour le moment, ser Président.

— C'est le moins que j'aurais attendu de la part de ces visionnaires. Ils regretteront plus tard d'avoir négligé cette source politique. Ils ne peuvent tout de même pas croire que la Terre n'aura pas son mot à dire au moment de prendre une telle décision ! Et sur le Chardon ?

— Ils font toujours ouvertement campagne. Je n'ai décelé aucun signe d'activité subversive.

— C'est une position d'équilibre très délicate qu'un homme dans ma situation doit s'efforcer de maintenir, en jouant les différentes factions les unes contre les autres. Je sais que mon mandat est limité. Je ne suis pas très fort pour dissimuler mes convictions, et elles ne sont pas très bien vues par les temps qui courent. Il y a maintenant

trois ans que je me bats contre cette idée de réouverture. Je sais qu'elle ne mourra pas comme ça. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il ne pourra en sortir rien de bon. On ne peut pas vouloir indéfiniment rentrer chez soi si l'on est incapable de décider à quel endroit se trouve ce « chez soi ». Nous vivons à une époque délicate. Lassitude, pénurie... Je vois bien qu'il sera inévitable, un jour, de rouvrir la Voie... Mais pas maintenant ! Pas avant d'avoir achevé notre tâche sur la Terre.

Farren Siliom tourna vers Olmy un regard presque suppliant.

— Je crains bien d'être aussi curieux que le sénateur Tikk, dit-il. Quelle est votre opinion sur la Voie ?

Olmy secoua légèrement la tête.

— Je me suis résigné à vivre sans elle, ser Président.

— Et pourtant, la question du renouvellement des pièces de votre corps va se poser un jour... à moins qu'elle ne se pose déjà ?

— Elle se pose, reconnut Olmy.

— Vous vous résignez de bon gré à la mémoire civique ?

— Ou à la mort. Mais j'ai encore quelques années devant moi.

— L'aventure ne vous manque-t-elle pas ? Vos missions ?

— J'essaie de ne pas songer au passé.

Olmy n'était pas tout à fait sincère, mais il avait appris depuis longtemps qu'il y avait des moments où il valait mieux cacher certains sentiments.

— Vous êtes une énigme depuis des siècles, Olmy. Votre dossier l'indique. Je n'insisterai pas davantage. Mais à l'occasion de votre... bref examen du problème, avez-vous songé à ce qui pourrait nous arriver si nous rouvriions la Voie ?

Olmy ne répondit pas pendant un moment. Le Président semblait en savoir plus sur ses récentes activités qu'il ne le jugeait souhaitable.

— Les Jartes pourraient réoccuper la Voie, ser, dit-il enfin.

— Précisément. Et dans leur grande impatience, nos néo-Geshels ont tendance à négliger ce problème. Je n'ignore pas la nature de vos recherches actuelles, ser Olmy. Et je vous félicite de votre prévoyance.

— Ser ?

— Je fais allusion à vos investigations dans la mémoire civique et dans les bibliothèques du Chardon. J'ai mes propres rogues qui me renseignent, vous savez. Vous semblez vous intéresser tout particulièrement aux informations directement en rapport avec la réouverture. Il y a quelques années que vous étudiez le problème, à vos propres frais, j'imagine. Et cela doit vous coûter cher.

Farren Siliom le regarda d'un air rusé. Puis il se tourna vers le garde-fou de la plate-forme, sur lequel il pianota du dos des doigts.

— Officiellement, reprit-il, je vous décharge de toutes vos fonctions présentes et ultérieures. Officieusement, je vous encourage à

approfondir vos recherches.

Olmy picta son accord.

— Merci pour tout ce que vous avez fait, reprit le Président. Tenez-moi le plus possible au courant de vos nouvelles réflexions. Votre opinion sera toujours appréciée, que vous la jugiez utile ou non pour nous.

Olmy quitta la plate-forme tandis que la rotation du cylindre faisait entrer de nouveau dans leur champ de vision cette Terre qui était pour eux un souci perpétuel, un havre devenu étranger, un symbole de douleur et de triomphe, d'échec et de renaissance.

**Gaïa, île de Rhodos,
Grand Oikoumenë d'Alexandreia,
Année d'Alexandros 2331-2342**

Rhita Berenikë Vaskayza avait grandi plus ou moins à l'état sauvage au bord de la mer, près de l'ancien port de Lindos, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'âge de sept ans. Son père et sa mère avaient laissé le soleil et la mer la modeler à leur manière. Ils ne lui avaient enseigné que ce qu'elle était curieuse de savoir, et qui représentait déjà beaucoup.

C'était une sauvageonne au teint hâlé, peu vêtue, aux grands yeux, qui passait facilement inaperçue au milieu des remparts, des colonnes et des vieilles marches de couleur brune, blanche et or terni de l'akropolis abandonnée. De l'étendue claire qui formait le porche du sanctuaire d'Athënë Lindia, les paumes des mains appuyées sur les murs croulants, elle contemplait, au-dessous d'elle, au pied des falaises, l'azur de la mer immense, comptant les vagues qui venaient paisiblement et régulièrement se briser contre les rochers.

Quelquefois, elle se glissait, derrière la porte en bois, dans la remise qui abritait la statue géante d'Athënë, massive et sereine dans l'ombre, les traits du visage nettement asiatiques, avec son éclatante couronne de cuivre (autrefois en or) et son bouclier de pierre de la hauteur d'un homme. Peu de Lindiens montaient jusqu'ici. Nombreux étaient ceux qui croyaient ces lieux hantés par les fantômes séculaires des défenseurs perses massacrés lorsque l'Oikoumenë avait repris le contrôle de l'île. De temps à autre, il y avait des touristes venus d'Aigyptos ou du continent, mais la chose était relativement rare. La mer du Milieu n'était plus un endroit pour les touristes.

Les fermiers et les bergers de Lindos voyaient en elle une Artémis qui leur portait bonheur. Au village, son univers ne semblait formé que de visages familiers et de sourires accueillants.

Le jour de son septième anniversaire, Berenikë, sa mère, la conduisit de Lindos à Rhodos. Elle n'avait pas un très grand souvenir de la plus grande ville de l'île, à part l'imposant Neos Colossos en bronze, refondu et érigé quatre siècles auparavant, à qui il manquait la totalité d'un bras et la moitié de l'autre.

Berenikë, dont la chevelure était d'un brun presque roux et dont les yeux étaient aussi larges que ceux de sa fille, conduisit celle-ci, à travers la ville, jusqu'à la demeure de pierre, de plâtre et de briques blanchies à la chaux du didaskalos de l'Akademieia du premier degré, qui s'occupait de l'éducation des enfants. Rhita demeura seule avec le didaskalos dans la salle d'examen ensoleillée et chaude, pieds nus, vêtue d'une modeste chemise blanche, et répondit à ses questions simples mais perspicaces. Ce n'était rien d'autre qu'une formalité, compte tenu du fait que la grand-mère de Rhita avait fondé l'Akademieia Hypateia, mais c'était une formalité importante.

Un peu plus tard, le même jour, Berenikë apprit à l'enfant qu'elle était acceptée à l'école primaire, et qu'elle commencerait à étudier à l'âge de neuf ans. Puis elles retournèrent à Lindos, et la vie reprit son cours normal. Rhita avait simplement un peu plus de livres et un peu plus de leçons pour se préparer, et moins de temps pour courir au vent sur le rivage.

Elles n'avaient pas rendu visite à la sophè à l'occasion de leur bref voyage. Elle était souffrante. Certains la disaient mourante, mais elle fut rétablie deux mois plus tard. Tout cela avait peu de signification pour la jeune Rhita, qui connaissait à peine sa grand-mère. Elle ne s'était trouvée que deux fois en sa présence, lorsqu'elle était bébé et à l'âge de cinq ans.

L'été qui précédait ses débuts à l'école, la grand-mère de Rhita manifesta le désir de la voir et de la garder quelques jours chez elle à Rhodos. La sophè vivait en recluse. Beaucoup de Rhodiens la considéraient comme une déesse. Ses origines et les histoires que l'on racontait sur elle étayaient ces croyances. Rhita n'avait pas d'opinion arrêtée sur la question. Ce que racontaient les Lindiens et ce que lui disaient son père et sa mère présentaient des différences déroutantes sur certains points, et des ressemblances troublantes sur d'autres.

La mère de Rhita fut extrêmement impressionnée par ce privilège, que Patrikia n'avait accordé à aucun autre de ses petits-enfants. Son père, Rhamön, prit la chose avec l'expression de calme et de sérénité qu'il arborait ces temps-là, avant la mort de la sophè et les luttes partisans de l'Akademieia. Ensemble, ils conduisirent Rhita à Rhodos avec la calèche, en suivant la même route pavée et goudronnée qu'ils avaient prise deux ans plus tôt.

La demeure de Patrikia était située sur un promontoire rocheux qui dominait le Grand Port Naval. C'était un petit édifice de pierre et de plâtre de gypse, de style perse de la dernière période, qui comportait quatre chambres et une pièce de travail séparée sur la falaise basse au-dessus de la plage. Remontant à pied l'allée qui traversait le jardin potager, Rhita aperçut, par-delà un mur de briques, l'ancienne forteresse de Kamybsès qui barrait l'accès du port, s'élevant comme un

vase de pierre géant à l'extrémité d'un large môle. La forteresse avait été abandonnée durant soixante-dix ans, mais l'Oikoumenë était en train de la remettre en état. Des ouvriers, minuscules comme des souris, étaient accrochés à ses épaisses murailles en ruine. Le Neos Kolossos gardait l'entrée du port à cent bras de la forteresse, toujours manchot, dans une posture qui n'en était que plus digne sur son socle massif de brique et de pierre entouré d'eau.

— C'est vrai que c'est une sorcière ? demanda Rhita à son père, à voix basse, devant la porte d'entrée.

— Chut ! fit Berenikë en mettant un doigt sur les lèvres de sa fille.

— Ce n'est pas une sorcière, lui dit Rhamön en souriant. C'est ma mère.

Rhita se disait que ce serait bien si c'était une servante qui venait leur ouvrir la porte, mais la sophë n'avait pas de servante. Ce fut Patrikia Vaskayza en personne qui apparut en souriant sur le seuil. Elle avait les cheveux blancs et la peau brune parcheminée. Elle était toute desséchée, mais ses yeux entourés d'innombrables rides avaient quelque chose de rusé et de pénétrant. Bien qu'on fût au cœur de l'été, la brise était fraîche sur la colline, et Patrikia portait une robe noire qui descendait jusqu'à terre.

Elle toucha la joue de Rhita d'un doigt sec, et l'enfant pensa : Elle est en bois. Mais la paume de la main de la sophë était douce et parfumée. De l'autre main, elle sortit une guirlande de fleurs qu'elle cachait derrière elle, et qu'elle passa autour du cou de Rhita en disant :

— C'est une vieille tradition polynésienne.

Berenikë gardait la tête basse et les bras serrés le long du corps. Rhita s'aperçut de l'effet que Patrikia exerçait sur sa mère, et désapprouva vaguement celle-ci. La sophë était peut-être vieille et décharnée, mais elle ne lui inspirait aucune terreur. Pas jusqu'ici, en tout cas. Elle ajusta la couronne de fleurs autour de son cou et jeta un coup d'œil à Rhamön, qui lui fit un sourire rassurant.

— Nous allons déjeuner tous ensemble, dit Patrikia d'une voix rauque et presque aussi grave que celle d'un homme.

Elle les précéda lentement jusqu'à la cuisine, mesurant chacun de ses pas avec précision. Ses pieds chaussés de pantoufles glissaient sur le carrelage noir rugueux. Ses mains se posèrent sur le dossier d'une chaise comme si elle fêtait un ami, puis s'appuyèrent au bord d'un vieux bassin de fer forgé et lissèrent finalement le bord d'une table de bois aux couleurs délavées, garnie de fruits et de fromages.

— Lorsque mon fils et ma belle-fille, qui sont des gens charmants mais qui n'ont rien à faire ici, seront repartis, dit-elle, nous pourrons parler sérieusement.

La sophë jeta un regard acéré à Rhita qui, malgré elle, hocha la tête

en signe d'assentiment, entrant dans la conspiration.

Elles passèrent, les semaines suivantes, presque tout leur temps ensemble. Patrikia raconta à Rhita des histoires qu'elle avait déjà entendues, pour la plupart, de la bouche de son père. La Terre d'où venait la sophë était différente de la Gaïa où Rhita avait grandi. L'histoire y avait suivi un cours différent.

Un jour de brume torpide, où le vent ne soufflait guère et où la mer semblait figée dans son sommeil, la grand-mère de Rhita la précéda à pas lents vers une petite orangeraie voisine, un panier à fruits sous le bras.

— En Californie, dit-elle, il y avait des orangers partout. Les fruits étaient splendides, bien plus gros que ceux-ci.

Elle soupesa un fruit doré, presque rouge, entre ses doigts fins mais vigoureux.

— Les vergers avaient presque disparu lorsque j'avais ton âge, poursuivit-elle. Trop de gens voulaient vivre là-bas. Il n'y avait plus de place pour les arbres.

— Quelle Californie, grand-mère ? demanda Rhita. Celle d'ici, ou celle de là-bas ?

— Celle de là-bas. Celle de la Terre. Il n'y a pas de Californie ici.

Elle s'interrompit, regardant songeusement le ciel.

— J'ignore ce qu'il peut y avoir à la place de la Californie dans ce monde-ci, reprit-elle. Je suppose que c'est une partie du désert occidental de Nea Karkhëdön.

— Avec tout plein d'hommes rouges armés d'arcs et de flèches ?

— C'est possible, mon enfant. C'est possible.

Après avoir mangé toute seule avec sa grand-mère dans la cuisine, Rhita écouta tranquillement la sophë tandis qu'elles buvaient leur thé dans la fraîcheur plaisante de cette soirée d'été, devant une petite table d'osier sur laquelle une vieille lampe à huile brillait dans la lumière crépusculaire, dégageant une fumée douceâtre.

— Ton arrière-grand-mère, c'est-à-dire ma mère, vient me rendre visite de temps en temps, dit Patrikia.

— Mais, grand-mère, je croyais qu'elle vivait dans l'autre monde ?

La sophë eut un sourire et hocha la tête, son visage ressemblant à un masque parcheminé dans la lumière dorée.

— Ce n'est pas cela qui l'arrête. Elle vient me voir pendant mon sommeil, et elle me dit toujours que tu es une petite fille très intelligente, une enfant merveilleuse, et qu'elle est fière que tu portes son nom. (La sophë se pencha en avant.) Ton arrière-grand-père est fier de toi, lui aussi. Mais ne te laisse pas abattre pour ça, ma chérie. Tu as encore le temps de jouer et de rêver et de grandir avant que ton jour arrive.

— De quel jour parles-tu, grand-mère ?

Patrikia sourit d'un air énigmatique, et hocha la tête en direction de l'horizon. Aphroditè miroitait et scintillait à la surface de la mer comme un trou sur le côté d'un abat-jour de soie bleu foncé.

Rhita retourna dans la demeure de Patrikia deux ans plus tard. Ce n'était plus la petite sauvageonne impressionnée par la présence d'une grand-mère à l'âge impossible. Elle était devenue une jeune fille sérieuse et studieuse sur le point de se transformer en femme. Patrikia était restée la même. Aux yeux de Rhita, elle évoquait un fruit sec ou une momie égyptienne faite pour survivre éternellement.

Leurs conversations, cette fois-ci, portèrent davantage sur l'histoire. Rhita connaissait pas mal de choses sur l'histoire de Gaïa, et ce qui lui avait été enseigné ne correspondait pas forcément au point de vue officiel de l'Oikoumenè. L'Akademieia Hypateia mettait à profit la distance qui séparait Rhodos d'Alexandreia. Quelques décennies auparavant, l'Hypsèlotès impériale Kleopatra XXI avait donné quant aux programmes beaucoup plus de libertés à la sophè que ne le jugeaient souhaitable les conseillers du royaume.

À onze ans, Rhita avait déjà des notions de politique. Mais elle était encore plus attirée par les nombres et par les sciences.

Au cours des longues soirées passées sur la terrasse à regarder mourir les jours au fil des horizons pourpre, orange et gris, Patrikia parla à Rhita de la Terre et de la manière dont sa planète s'était pratiquement suicidée. Elle lui raconta l'histoire du Caillou venu des étoiles, creux comme unealebasse ou quelque minéral exotique, et construit par les enfants de la Terre venus du futur. Rhita demeura perplexe devant les géométries subtiles qui faisaient qu'un objet aussi énorme pût être projeté à travers le temps dans un univers contigu presque semblable. Mais sa tête s'emplit d'abeilles de lumière lorsque Patrikia lui décrivit le corridor, la Voie, que les enfants de la Terre avaient attachée au Caillou.

Elle s'endormit, cette nuit-là, d'un sommeil agité, et rêva de ce monde artificiel dont la forme était celle d'une conduite d'eau sans fin percée de trous qui communiquaient avec une infinité d'autres mondes.

Un jour qu'elles jardinaient, arrachant les mauvaises herbes et tuant les insectes, plantant des barrières d'ail autour des jeunes fleurs fragiles, Patrikia fit à Rhita le récit de son arrivée sur Gaïa. Elle était encore jeune, à cette époque, soixante ans plus tôt, quand on lui avait donné une chance de rechercher dans la Voie une porte susceptible de la conduire sur une Terre exempte de guerre nucléaire, et où elle aurait la possibilité de retrouver sa famille vivante.

Au lieu de cela, une erreur de calcul avait fait qu'elle s'était

retrouvée sur Gaïa.

— J'ai commencé par devenir « inventeur », dit-elle. Je me contentais, en fait, de reproduire des objets que je connaissais sur la Terre. J'ai ainsi donné à Gaïa le bikyklos. Puis des outils pour travailler la terre. Tout ce que je pouvais me rappeler. (Elle fit un geste vague de la main, comme si ces choses n'avaient pas d'importance.) J'ai alors commencé à travailler pour le Mouseion, et les gens se sont mis à croire un peu à mes histoires. Certains me traitaient comme si j'étais un peu plus qu'une sorcière humaine. Mais je ne suis pas une sorcière, ajouta-t-elle en secouant vigoureusement la tête. Et je suis mortelle, ma chérie. Ce dont tu t'apercevras probablement très bientôt...

Cinq ans ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée sur Gaïa lorsque Patrikia avait été convoquée au palais pour rencontrer Ptolemaios XXXV Nikephoros. Le vieux souverain de l'Oïkoumenè l'avait questionnée de manière détaillée ; puis il avait examiné les instruments qu'elle avait apportés avec elle et réussi à conserver tout ce temps. Il avait proclamé qu'elle constituait un véritable prodige.

— Il m'a dit que je n'étais pas, de toute évidence, une déesse ni une démons. Et il m'a attachée à la cour. Ce fut une période difficile pour moi. J'avais commis l'erreur de leur décrire les armes de la Terre, et ils voulaient que je les aide à fabriquer des bombes plus puissantes. J'ai refusé. Nikephoros a menacé de me jeter en prison. Il était, à cette époque-là, sous la pression des armées du désert de Libye. Il voulait les écraser d'un seul coup. J'avais beau lui répéter à quoi les bombes avaient réduit la Terre, il ne voulait rien savoir. Je suis restée en prison à Alexandreia durant un mois. Puis il m'a relâchée, et m'a envoyée à Rhodos en me demandant d'y créer une akademeia. Il est mort cinq ans plus tard, mais l'Hypateion était déjà bien établi. Par la suite, je me suis entendue assez bien avec son fils, un garçon sympathique et plutôt faible. Puis il y a eu sa petite-fille... D'abord sa mère, naturellement, une femme forte et volontaire, très brillante également. Mais l'Hypsèlotès Impériale, quand elle eut l'âge de régner...

— Est-ce que tu te plais ici ? demanda Rhita en ajustant sur sa tête le large chapeau de paille qui la protégeait du soleil.

Patrikia avança ses lèvres desséchées et secoua gravement la tête en un mouvement qui ne voulait dire ni oui ni non.

— Ce n'est pas mon vrai monde tout en l'étant un peu, dit-elle. Mais si l'occasion m'en était donnée, j'essaierais encore de retourner chez moi.

— Tu crois que ce serait possible ?

Patricia leva les yeux vers le ciel radieux.

— Possible, mais improbable, dit-elle. Un jour, une porte s'est

ouverte sur Gaïa. Avec l'aide de la reine, j'ai passé plusieurs années à essayer de la localiser. Mais elle était comme un fantôme des marais. Elle disparaissait sans cesse pour reparaître à un autre endroit. Cela fait dix-neuf ans qu'elle a disparu définitivement.

— Tu penses qu'elle te conduirait à la Terre, si tu la retrouvais ?

— Non, fit la sophë. Elle me ramènerait plutôt sur la Voie. Mais de là, j'aurais une chance de retourner *chez moi*.

Rhita éprouva une grande tristesse en entendant la voix douce de la vieille femme s'éteindre sur les derniers mots. Son visage était dans l'ombre de son grand chapeau, et ses yeux noirs félins, qui s'ouvraient et se refermaient à demi, exprimaient une lassitude infinie. La sophë frissonna, puis jeta à sa petite-fille un regard évaluateur tout en disant :

— Aimerais-tu que je t'enseigne des géométries intéressantes ?

Le visage de Rhita s'illumina.

— Oh ! oui ! dit-elle.

À moitié endormie sur le petit lit de la chambre aux murs nus blanchis à la chaux, Rhita écoutait le bruit des vagues d'une lointaine tempête qui venaient se briser à quelques bras de là, comme si Poséidon tapait violemment du poing sur les rochers, coïncidant dans son rêve avec le bruit lent et rythmé des sabots d'un énorme coursier. La lune emplissait un coin de la pièce d'une froide lumière. Rhita écarta imperceptiblement les paupières. Elle sentait une présence dans la chambre. Une ombre traversa le rayon de lune, portant quelque chose dans ses bras. La jeune fille se retourna dans son demi-sommeil, toujours plongée dans la sécurité douillette du petit lit de cuir.

L'ombre se rapprocha. C'était Patrikia.

Rhita ferma les yeux, puis les rouvrit de l'épaisseur d'une fine fente. Elle n'avait pas peur de la sophë, mais que faisait-elle dans sa chambre à cette heure, en pleine nuit ?

Patrikia prit la main de sa petite-fille dans ses doigts desséchés, et y plaça quelque chose de métallique, de dur et de doux à la fois, au toucher étrange mais agréable. Rhita grommela une question inintelligible.

— Cet objet te reconnaîtra, chuchota Patrikia. En le touchant, tu le fais tien pour les années à venir, lorsque tu auras grandi. Mon enfant, écoute bien ses messages. Il te dira où et quand. Je suis trop vieille, à présent. Retrouve le chemin de la maison à ma place.

L'ombre quitta la chambre. Le clair de lune s'estompa. L'obscurité enveloppa tout. Rhita ferma les yeux, et ce fut bientôt le matin.

Ce jour-là, Patrikia commença à enseigner à Rhita deux langages qui n'existaient pas sur Gaïa. L'*anglais* et l'*espagnol*.

La sophë mourut, entourée seulement de ses trois fils encore

vivants, dans la chambre où sa petite-fille, cinq ans plus tôt, avait rêvé d'un grand coursier. Rhita était à présent une jeune femme qui entamait des études de troisième cycle à l'Hypateion. Elle éprouva, à l'annonce de cette mort, des émotions fort contradictoires. Elle était, physiquement, de taille moyenne, mais plutôt gauche, avec une silhouette frêle et un visage au charme mal dégrossi, aux traits de garçon. Sa chevelure était brune, tirant sur le roux, et ses sourcils étaient arqués dans une expression de perpétuelle surprise au-dessus de ses yeux verts. Elle avait les yeux de son père dans le visage de sa mère.

Quelle partie d'elle venait de Patrikia ? Que portait-elle de la sophé en elle ?

Son père était un homme aux manières lentes et posées, mais le chagrin et les préoccupations étaient visibles sur son visage tandis qu'il précédait le long cortège sur la chaussée de pierre battue par le soleil qui menait au port de commerce. Il portait le corps frêle de la sophé au bateau qui s'éloignerait avec elle au gré des flots. Ses deux frères, les oncles de Rhita, suivaient. Ils enseignaient les langues étrangères à l'Hypateion. Derrière eux venait le corps professoral tout entier des quatre écoles, habillé uniquement de gris et de blanc. Rhita marchait juste derrière son père, sur le côté, en se répétant : « Je fais ce qu'elle voulait que je fasse. »

Elle étudiait les mathématiques et la physique. C'était cela qu'elle avait hérité de sa grand-mère. Son don pour les sciences.

Un an après les funérailles, alors que le printemps verdissait les vignes et les vergers et que les oliviers fleurissaient, le père de Rhita la conduisit dans une caverne secrète, à une douzaine de stades au nord-ouest de Lindos, non loin de l'endroit où elle était née. Il refusait de répondre à ses questions. C'était une femme adulte à présent, ou du moins elle le croyait. Elle avait déjà un amoureux, et elle n'appréciait guère d'être ainsi commandée et menée en grand mystère dans des endroits qu'elle ne connaissait pas et dont elle se souciait encore moins. Mais son père avait insisté, et elle n'avait pas le goût de le défier.

L'entrée de la caverne était barrée par une double porte cintrée en acier rouillé, mais aux gonds bien huilés. Dans le ciel au-dessus d'eux évoluait une formation de mouettes à réaction de l'Oikoumenè, probablement basée dans l'un des aérodromes du désert de Kilikia ou de Ioudaia. Derrière elles, des traînées blanches égratignaient l'azur paisible.

Son père ouvrit la double porte avec une clé d'une longueur impressionnante et neuf torsions d'un cadran à combinaisons dissimulé dans un renforcement secret. Il la précéda dans la pénombre

fraîche, longeant des alignements de fûts de vin et d'huile d'olive ainsi que de barils d'acier hermétiquement scellés, contenant des provisions séchées, jusqu'à une nouvelle porte qui donnait sur une galerie plus étroite. Rhamôn attendit que l'obscurité s'épaississe pour actionner un interrupteur noir qui leur donna de la lumière.

Rhita vit qu'ils se trouvaient dans une vaste grotte à la voûte très basse, à l'atmosphère imprégnée d'une odeur de roche sèche. À la lueur jaunâtre de l'unique ampoule, son père s'avança, précédé par son ombre tremblotante et démesurée, jusqu'à un meuble de bois massif et lourd dont il fit glisser vers lui un tiroir profond. Le grincement du bois résonna comme une plainte sourde et lugubre dans la caverne. À l'intérieur du tiroir se trouvaient quatre coffrets de bois travaillé dont l'un avait la taille d'une valise. Il le sortit en premier et le porta jusqu'à l'endroit où attendait Rhita. Là, il s'agenouilla devant elle et souleva le couvercle.

À l'intérieur, au creux d'un logement de velours façonné pour contenir un objet faisant au moins trois fois sa taille, se trouvait quelque chose qui ne dépassait pas la largeur de ses deux paumes réunies. Cela ressemblait aux guidons des *bikykloi* inventés par la sophë, mais en beaucoup plus épais, et avec une selle orientée dans la direction opposée à celle de la fourche.

— Cela t'appartient, maintenant. Tu en es devenue responsable, lui dit son père en écartant les mains, comme s'il refusait d'y toucher davantage. Elle les a mis à l'abri pour toi. Tu étais, d'après elle, la seule capable de continuer sa tâche. Son œuvre. Aucun de ses fils n'en a été jugé digne. Elle pensait que nous étions plus faits pour l'administration que pour l'aventure. Je n'ai jamais essayé de la convaincre du contraire. Ces choses-là me font un peu peur.

Il se releva, et son ombre quitta le coffre et son contenu. L'objet à la forme bizarre jetait des éclats nacrés.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— C'est l'un des Objets, lui répondit son père. Elle l'appelait une « clavicule ».

La sophë avait amené avec elle trois Objets dans le voyage merveilleux qui l'avait conduite de la Voie jusqu'ici. Patrikia n'avait jamais expliqué la nature de leur pouvoir à Rhita. Elle lui avait simplement dit ce que l'on pouvait faire avec certains d'entre eux, mais pas de quelle manière ils fonctionnaient. Le père de Rhita alla chercher les autres coffrets, qu'il posa sur le sol sec de la grotte.

— Ça, c'était son teukhos, dit-il en ouvrant l'un d'eux pour désigner une plaque de métal et de verre à peine plus large que sa main.

Il effleura avec respect les quatre cubes brillants nichés dans des creux à côté de l'objet plat.

— C'était sa bibliothèque privée. Dans ces cubes sont contenus des centaines de livres. Certains sont devenus partie intégrante du dogme sacré de l'Hypateion. D'autres concernent la *Terre*. Ils sont écrits dans des langages qui, pour la plupart, n'existent pas ici. Je suppose qu'elle t'en a enseigné quelques-uns.

Il n'avait pas, en disant cela, une voix dépitée mais plutôt résignée, et même, peut-être, soulagée. Mieux valait que ce soit sa fille plutôt que lui. Il ouvrit le troisième coffret.

— Cela a servi à la maintenir en vie pendant le passage, dit-il. En lui fournissant l'air qu'elle respirait. Tout t'appartient, à présent.

Elle se pencha sur le plus grand des coffrets et tendit la main vers l'Objet en forme de selle. Avant même que son doigt en eût effleuré la surface, elle comprit que c'était la clé qui servait à ouvrir les portes depuis l'intérieur de la Voie. Le contact de l'Objet était amical, doté d'une chaleur qui lui semblait familière. Elle le connaissait, et il la connaissait déjà.

Rhita ferma les yeux et vit Gaïa, le monde entier, comme s'il était gravé sur un globe incroyablement détaillé. Cette sphère se mit à tourner devant elle et à se dilater, en l'entraînant jusqu'aux steppes du Rhus nordique, jusqu'à la Mongoleia et jusqu'au Chin Ch'ing, territoires qui se trouvaient bien au-delà de l'influence de l'Oikoumenè d'Alexandreia. Là, dans une dépression marécageuse peu profonde, au-dessus d'un cours d'eau presque tari et boueux, brillait une croix en trois dimensions, d'un rouge étincelant.

Elle rouvrit les yeux, pâle et terrifiée, pour regarder la clavicule. Elle avait grossi pour atteindre trois fois sa taille précédente, et elle remplissait maintenant exactement le creux de velours.

— Que se passe-t-il ? lui demanda son père.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux rien de tout ça.

Elle regagna en courant l'entrée de la caverne et ressortit au soleil. Son père la suivit, les épaules voûtées, presque obséquieux, en lui criant :

— Ils t'appartiennent, ma fille. Personne d'autre que toi ne peut s'en servir.

Elle s'éloigna de la caverne, courant plus vite que lui, et se réfugia dans une anfractuosité entre deux rochers désagrégés. Essuyant ses larmes, elle se prit à détester soudain sa grand-mère.

— Pourquoi m'as-tu fait ça ? s'écria-t-elle en remontant ses genoux jusqu'à son menton, et en calant ses pieds chaussés de sandales contre la roche sèche et rugueuse. Tu n'étais qu'une vieille folle. Une vieille sorcière complètement folle !

Elle se souvint de l'ombre entrevue, dans l'obscurité de sa chambre, quand elle était petite fille, et frappa rageusement le rocher du talon

jusqu'à ce que la douleur fût insupportable. Pendant tous ces mois qu'elle avait passés, presque seule avec elle, à l'écouter parler de ce monde fabuleux, elle n'avait jamais imaginé une seule seconde qu'il pût exister réellement, qu'il pût être aussi réel que Rhodos ou la mer qui l'entourait. Le monde de Patrikia avait toujours appartenu, pour elle, au royaume des rêves, et il était tout aussi lointain et improbable que lui.

Mais sa grand-mère ne lui avait jamais menti. Jamais elle n'avait déformé, si peu que ce fût, la réalité de tout ce qu'elle lui avait décrit. Elle lui avait expliqué les choses comme à une grande personne, sans détour, avec patience, répondant à ses questions sans faire appel à aucun des mensonges derrière lesquels les adultes avaient l'habitude de se cacher quand ils s'adressaient à des enfants.

Pourquoi aurait-elle menti au sujet de la Voie ?

Tandis que la lumière du crépuscule adoucissait les contours des branches qu'elle apercevait au-dessus d'elle à travers l'anfractuosité, Rhita se glissa hors de sa cachette et descendit lentement la pente en direction de la caverne. Son père attendait toujours là, assis devant la double porte cintrée, tenant à deux mains un long bâton vert posé sur ses genoux. L'idée n'effleura même pas Rhita qu'il aurait pu la frapper avec. Rhamön ne lui avait jamais infligé le moindre châtiment corporel. Le bâton était juste un objet à manipuler et à contempler.

Brave père, toujours si prudent, se dit-elle. La vie était compliquée pour lui. La politique et les problèmes de succession à l'Akademeia devenaient trop sordides. Il ne méritait pas qu'on lui fasse encore de la peine.

Il se leva, jeta le bâton loin de lui, s'essuya les mains sur les côtés de son pantalon et demeura les yeux fixés au sol. Elle courut vers lui et le serra très fort contre elle. Puis ils retournèrent ensemble à la caverne, remirent les Objets dans leurs écrins et, les bras chargés, reprirent le chemin de la maison aux murs blancs où Rhita était née, au pied de la colline.

L'Hexamone terrestre, Axe Euclide

Le voyage dans la mémoire civique de l'Axe Euclide ne dura pas longtemps. Olmy sélectionna une ligne de chargement et introduisit une copie complète de sa personnalité dans le tampon matriciel pour accès à la crèche centrale. Son corps semblait en état de sommeil ; mais en réalité, un partiel occupant ses trois implants était en train de travailler sur les données concernant tous les enregistrements des déclarations faites par les envoyés diplomatiques des Talsits, à la recherche de détails significatifs pouvant lui fournir des clés sur la véritable psychologie de ce peuple. Il savait qu'il n'avait pas une minute à gaspiller en repos. Non seulement il le savait, mais il le ressentait de tout son être, sous la forme d'une pulsion, une démangeaison, une impatience difficile à contrôler.

S'il se sentait une affinité personnelle avec quelqu'un du sexe masculin, à l'exception de Korzenowski, c'était bien avec Tapi, son fils. Il avait eu l'occasion de connaître un assez grand nombre d'enfants dans la crèche mémorielle de la cité, quelquefois en tant que tuteur, d'autres fois en tant que juge. Mais peu avaient possédé les qualités de Tapi, et Olmy était convaincu de penser cela en toute objectivité. En moins de cinq ans d'éducation dans la mémoire civique, le jeune garçon avait atteint un niveau de complexité rare pour une crèche. Olmy doutait qu'il eût beaucoup de difficulté à se qualifier pour l'incarnation. Mais on ne pouvait pas savoir. Cet examen n'était jamais acquis d'avance.

Il en avait voulu à Ram Kikura quand elle lui avait suggéré, en mère soucieuse du bien-être de son enfant, de rendre visite à Tapi. Et cependant, si elle n'avait pas fait la suggestion, il aurait peut-être quand même sacrifié une partie de son temps de travail pour s'accorder ce luxe.

Il n'était pas toujours simple d'être père.

Ils avaient déposé leur demande officielle pour créer Tapi sept ans auparavant, soit deux ans après le départ en retraite d'Olmy. À cette époque-là, les conflits entre les corps en orbite et les autochtones de la Terre ne semblaient pas particulièrement inquiétants ou destructeurs. La Reconstruction paraissait bien lancée, et Ram Kikura et lui avaient

le sentiment qu'ils auraient tout leur temps pour créer et élever un enfant. Ils avaient calculé sa personnalité psychique en étroite collaboration, tournant le dos d'un commun accord à la mode nadériste orthodoxe de création non structurée et, surtout, de naissance biologique. Ram Kikura, avec une sensibilité toute féminine qui avait ému Olmy par sa force et sa conviction, lui avait dit : « Ce ne sont pas quelques heures de douleur et de lutte avec des processus physiques rudimentaires qui font un père et une mère. »

Ils avaient étudié les grands traités philosophiques sur le psychisme, et utilisé des gabarits classiques pour les aspects non parentaux qu'Olmy (ou plutôt le pisteur qu'il avait délégué à cette tâche) n'avait pas trouvés dans les catalogues de la bibliothèque de la troisième chambre du Chardon. Après avoir travaillé huit jours entiers (soit près d'un an en temps accéléré) dans la mémoire civique, ils avaient combiné, aidés par leurs partiels, les mystères parentaux, marquant sélectivement de larges blocs de mémoire parentale pour attribution ultérieure à certains stades de développement puis organisant les gabarits avec le plus grand soin afin de créer la mentalité qu'ils avaient décidé d'appeler Tapi. Ce nom venait de Tapi Salinger, un écrivain du ^{XXII}^e siècle qu'ils admiraient beaucoup tous les deux.

Certains de ceux qui étaient conçus dans la mémoire civique pouvaient avoir jusqu'à six parents. Tapi était biparenté, avec une prédisposition à la masculinité. Il était né, accédant au statut actif, six ans auparavant, sous les auspices de ses deux parents à la fois, et faisait partie des trente enfants, pas un de plus, activés cette année-là dans la mémoire civique. Son image corporelle, à cette époque, était celle d'un petit garçon de six ans à l'aspect polynésien – les Polynésiens et les Noirs éthiopiens étant considérés, du temps de la jeunesse de Ram Kikura, comme les plus belles races humaines – et au tempérament de véritable petit diable. En fait, Ram Kikura avait vite pris l'habitude d'appeler son fils Robin au lieu de Tapi, mais ce dernier prénom avait prévalu quand il avait grandi et qu'il était devenu un peu plus sérieux (sans pour autant perdre sa ressemblance avec Robin Goodfellow, le lutin malicieux.) Durant la première année de la vie de leur fils, Ram Kikura et Olmy s'étaient occupés personnellement de lui en permanence, ne quittant la mémoire civique que lorsqu'ils étaient appelés à des tâches urgentes, ce qui se produisait au demeurant assez rarement. Ils avaient créé pour lui plusieurs espaces de vie imaginaires, pour le faire grandir, presque simultanément, dans plusieurs sphères de simulation.

La grande merveille de la mémoire civique était la flexibilité de la réalité mentale. Avec la quantité d'informations provenant des bibliothèques de l'Hexamone fixées dans la matrice mémorielle,

l'élaboration d'un environnement simulé était un jeu d'enfant qui ne demandait que quelques secondes. Toute la sagesse des temps historiques telle que la percevaient les plus grands artistes de l'Hexamone était aux pieds de Tapi, et il en était amplement nourri.

Les difficultés qui étaient survenues ne provenaient pas de Tapi, mais de l'Hexamone. Le vent politique avait tourné. Certains allaient jusqu'à préconiser de rouvrir la Voie. Le parti des néo-Geshels s'était renforcé, dépassant les pronostics les plus pessimistes des stratèges politiques nadéristes. Olmy avait senti sur lui le souffle glacé de l'histoire qui l'incitait à se préparer au pire.

À mesure que les années passaient, il s'occupait de moins en moins de son fils en personne, laissant ce soin à des partiels chargés en permanence. Ram Kikura avait disposé, elle aussi, de beaucoup moins de temps, mais elle gardait un contact plus étroit avec Tapi. Celui-ci ne leur avait jamais reproché leur absence, et son évolution n'en avait pas souffert, mais Olmy ressentait souvent l'ombre d'un regret.

Le tampon de chargement se libéra, et l'original d'Olmy fut directement chargé dans la crèche de la mémoire civique. Tapi l'attendait. Son image, qu'il avait créée lui-même, était à présent celle d'un jeune homme offrant une bonne approximation de l'aspect qu'aurait pu avoir un enfant conçu et élevé de manière naturelle. La stature, les yeux et la forme des lèvres rappelaient Olmy. Le nez et les pommettes hautes étaient ceux de Ram Kikura. Il avait tout pour séduire, y compris quelques défauts de style qui étaient la marque d'une conception corporelle intelligente. Ils s'embrassèrent, engendrant une chaîne électrique de pulsions physiques et mentales qui aurait pu, à une époque antérieure, passer pour embarrassante par son caractère intime entre père et fils mais qui, dans la mémoire civique, constituait la norme. Cette accolade donna à Olmy la mesure des progrès réalisés par son fils. Tapi, quant à lui, en retira sa dose hygiénique d'approbation parentale.

Parole et pictogrammes étaient inutiles à l'intérieur de la mémoire civique, mais ils y faisaient néanmoins appel. La communication mentale directe était quelque chose de long et de laborieux. On n'y avait recours que lorsqu'une très grande précision des échanges était nécessaire.

— Je suis heureux que tu sois venu, père, lui dit Tapi. Tes partiels commençaient à se fatiguer de moi.

— J'en doute un peu, fit Olmy.

— Je n'ai cessé de les mettre à l'épreuve pour voir s'ils étaient à ta hauteur.

— L'étaient-ils ?

— Oui, mais cela les a irrités.

— Tu devrais être toujours attentionné envers les partiels. Ils ont

beaucoup d'histoires à raconter, tu sais.

— Tu n'as pas vidé leurs mémoires ?

— Non. Je voulais te voir avec un esprit neuf.

Tapi projeta une série confuse d'esquisses corporelles qu'il voulait soumettre à l'approbation de son père. Il était prévu que le corps du jeune homme soit autonome, mais sans faire appel aux composants talsits et autres accessoires de maintenance qui commençaient à manquer. Sa configuration ne pourrait pas durer aussi longtemps que celle d'Olmy sans qu'il s'alimente et se soumette à un minimum d'entretien ; mais par les temps qui couraient, elle était plus adaptée que celle de son père, et en tout cas plus pratique.

— Qu'en penses-tu ? demanda Tapi.

— J'aime beaucoup. Tu as eu l'accord du conseil ?

— Temporaire.

— Cela marchera. Ton adaptation est très élégante.

Olmy pensait sincèrement ce qu'il disait. Il aurait presque souhaité pouvoir faire, lui aussi, acte de candidature à une nouvelle incarnation, et essayer la configuration. Mais il avait vécu si longtemps avec des composants talsits...

— Tu crois qu'ils vont rouvrir la Voie ? demanda Tapi.

Olmy lui fit l'équivalent d'une grimace mentale.

— Pas si vite, dit-il. Je n'ai que quelques heures de mémoire civique, et je n'ai pas envie de les gaspiller à discuter politique. Je préfère entendre parler mon fils de ce qu'il a appris d'intéressant ces derniers temps.

L'enthousiasme de Tapi fut comme une secousse électrique.

— Des choses merveilleuses, père ! As-tu déjà étudié les structures de Mersauvin ?

Olmy les avait étudiées, mais superficiellement seulement. Il avait, à vrai dire, jugé le sujet ennuyeux. Il se garda cependant d'avouer la chose à son fils.

— J'ai établi quelques corrélations remarquables, continua Tapi. Au début, tout cela n'était pour moi qu'un fatras d'abstractions barbant, mais j'ai ensuite examiné le problème sous l'angle de l'analyse situationnelle synthétique, et j'ai découvert alors quelques vérités premières assez incroyables. Ces structures permettent d'élaborer des modèles de prédiction complexes. Elles se comportent comme des algorithmes à autorégulation poussée dans les domaines de l'ascension et de la planification sociales. Elles modélisent même les interactions individuelles !

Tapi se transféra alors avec son père dans un tampon privé.

— Je l'ai décoré moi-même, dit-il. Personne n'a encore jugé bon de lui superposer un autre décor. Je crois que c'est une sorte de compliment de la part de mes compagnons de crèche.

Et c'en était un, très certainement. Les décors des tampons privés, au sein des crèches, étaient généralement aussi fragiles et transitoires qu'un bloc de glace au milieu d'un incendie. Le décor, aux yeux d'Olmy un enchaînement éprouvant de casse-tête mentaux et d'algorithmes démontrés, était bien plus complexe et achevé que tout ce qu'il aurait pu édifier lui-même.

— J'ai pris quelques libertés par rapport à mes cours formels, expliqua Tapi. J'ai appliqué, en particulier, la théorie des structures de Mersauvin à des chaînes d'événements extérieurs.

— Ah ! Et qu'as-tu appris d'intéressant ?

Tapi fit apparaître une courbe en dents de scie, discontinue.

— Toutes ces cassures... L'Hexamone traverse une période difficile. Nous ne formons plus une société harmonieuse et heureuse comme autrefois, il me semble, lorsque nous étions sur la Voie. J'ai comparé l'état présent d'insatisfaction avec les profils psychologiques de nostalgie des précédents stades de vie chez les homomorphes nés naturellement. Le petit tableau est presque une reproduction du grand. Les algorithmes indiquent que l'Hexamone a le désir de retourner sur la Voie. Mes professeurs ne m'ont pas très bien noté ce travail, cependant. Ils disent que mes résultats manquent de rigueur.

— Ta conclusion, c'est que nous aimerions tous retourner à la matrice qui nous a fait naître, c'est bien cela ?

Tapi acquiesça d'un sourire réticent.

— Je ne le dirais peut-être pas aussi crûment.

Olmy examina de plus près la courbe en dents de scie. Il éprouva le serrement de cœur familial en même temps qu'un sentiment de fierté.

— Je trouve ce travail excellent, dit-il. Et ne prends pas cela comme le simple compliment d'un père.

— Tu penses que le modèle est fiable pour prévoir l'avenir ?

— Dans certaines limites, oui.

— Je... J'ai peut-être agi comme un imbécile, mais j'ai jugé aussi qu'il avait une forte valeur de prédiction. J'ai pris ma décision quant à ma vocation primaire en fonction de ces conclusions. J'ai choisi la défense de l'Hexamone.

Olmy regarda l'image du jeune garçon avec une fierté accrue, et avec une sensation de tristesse encore plus prononcée.

— Tel père, tel fils, dit-il.

— J'ai étudié de près ta carrière, père. Elle est admirable. Mais il y a des détails que je pense pouvoir améliorer dans la structure. (L'image de Tapi explosa en un enthousiasme de couleurs, puis se refaçonna, vêtue de l'uniforme noir des forces de défense.) J'essaierai de viser des fonctions plus élevées vers la fin de ma carrière, dit-il. Après un ou deux siècles de service actif, en temps non compressé. Je me demande d'ailleurs pour quelle raison tu n'as jamais brigué de

poste de plus haute responsabilité.

— Si tu as étudié la carrière de ton père d'aussi près que tu le dis, tu devrais le comprendre.

— La vieille éthique. Le devoir avant tout. Soldat un jour, soldat toujours. La plus noble et la meilleure des vocations.

Olmy hocha silencieusement la tête. C'étaient d'honnêtes idéaux.

— Mais tu avais pourtant l'étoffe... N'as-tu pas eu tendance, ces dernières années, à éprouver beaucoup moins de considération pour tes supérieurs ? Tu te dis que c'est parce que leurs compétences ont décliné. Mais moi, je pense que c'est peut-être l'expression refoulée et détournée de ton propre désir de participer à la création de l'histoire.

C'est bien mon fils, se dit Olmy. Il ne mâche pas ses mots, et il va droit au but. Il a d'ailleurs probablement atteint la cible.

— Laisser des partiels avec toi, cela revient à déléguer des agneaux pour garder un lion, dit-il.

— Merci du compliment, ser.

— Tu as probablement raison sur tous les chapitres. Mais si tu t'introduis dans cette hiérarchie-là, tu devras apprendre, toi aussi, à refouler et à détourner l'impétuosité de tes propres pulsions. La voie la plus ardue vers les hautes sphères de la politique est celle des forces de défense.

— Je le sais, père. Mais il y a là aussi de quoi installer la discipline et la maîtrise de soi.

À moins que tu ne te laisses enfermer dans un moule que tu n'oseras plus briser, songea Olmy.

— Es-tu partisan de la réouverture ? demanda abruptement Tapi.

Impossible d'échapper à cette question, même à l'intérieur d'une crèche.

— J'observe et je fais mon devoir.

Tapi eut un grand sourire.

— Tu m'as manqué, père, dit-il. Aucun partiel, aussi réussi soit-il, n'est capable de briller avec l'éclat de l'original.

— J'ai... des excuses à te faire, murmura Olmy. Pour des actions passées et à venir. Je vais être très pris, pendant quelque temps, par mon travail. Beaucoup plus que par le passé.

— Tu travailles de nouveau pour la défense ?

— Non. C'est quelque chose de personnel. Il est probable que nous ne pourrions plus nous voir autant que ces dernières années. Sans doute bien moins. Je veux que tu saches que je suis fier de toi, et que j'apprécie ton développement et ta maturité. Ta mère et moi, nous sommes particulièrement comblés.

— Comblés de voir en moi une image miroir, dit Tapi avec un rien d'autodénigrement.

— Pas du tout, protesta Olmy. Tu es plus complet et organisé que

chacun de nous pris séparément. Tu es ce qu'il y a de meilleur en nous deux réunis. Mon absence n'est ni un désaveu ni... quelque chose que j'aurais souhaité.

Tapi l'écoutait en souriant.

— Mon consentement pour ton incarnation est déjà officiellement enregistré, continua Olmy. J'assume mes responsabilités pour tes actions dans l'Hexamone. Ta mère fait de même.

Tapi devint soudain solennel.

— Merci, dit-il. Merci de votre confiance.

— Tu n'es plus notre création, lui dit Olmy selon la formule d'un rituel depuis longtemps établi. C'est maintenant à toi de te façonner. Je vais recommander pour toi une affectation dans les forces de défense. Et j'essaierai d'aller te voir... (L'honnêteté, pensa-t-il, serait une meilleure politique.) Mais cela risque de ne pas se produire souvent, conclut-il en hâte.

— Je te ferai honneur, lui dit Tapi.

— Je n'en doute pas, murmura Olmy en jetant un coup d'œil au décor qui l'entourait. Mais je m'intéresse sérieusement à ces structures de Mersauvin. J'aimerais qu'on en discute tranquillement, et que tu me montres exactement de quelle manière tu es parvenu à tes conclusions.

Tapi s'empessa de faire ce que lui demandait son père.

Olmy quitta l'Axe Euclide six heures plus tard. Il n'y avait que trois passagers, lui compris, à bord de la navette qui le ramena au Chardon.

Il n'avait pas envie de bavarder avec ses compagnons de voyage, qui étaient, de leur côté, trop absorbés dans leurs propres réflexions pour lui prêter attention.

La Terre

Assis sur le bord de son lit pour enfiler ses grosses chaussures de marche, Lanier fit une légère grimace en se penchant pour en nouer les lacets. Il était neuf heures du matin, et une bourrasque de courte durée avait franchi la montagne, accompagnée d'une ondée chargée de senteurs marines. La chambre était encore glacée. Son haleine se condensait au sortir de sa bouche. Tapant du talon sur la carpeete élimée pour faire rentrer ses chaussures, massant précautionneusement ses chevilles pour voir si la douleur était partie, il plissa soudain le front d'un air soucieux devant une autre sorte de blessure, un souvenir dont il n'arrivait pas à se défaire.

Il mit sa veste en faisant face à la large baie du séjour, laissant errer son regard par-delà la série de haies et les hautes fougères, sur les versants verts de la colline escarpée. Il connaissait sa route à travers ces collines, bien qu'il ne l'eût pas empruntée depuis des années, mais il allait avoir aujourd'hui l'occasion de se rafraîchir la mémoire. Il ne recherchait aucune panacée, aucun exercice rigoureux propre à lui redonner une jeunesse qu'il avait rejetée. Il ne voulait qu'une diversion à ses pensées, particulièrement amères ces derniers jours.

Trois mois avaient passé depuis l'enterrement de Heineman.

Karen n'avait même pas dit au revoir avant d'aller faire ses courses à Christchurch. Elle avait pris l'un des nouveaux camions à cinq roues livrés par l'Hexamone. Les routes étaient encore bourbeuses et ravinées, et le vieux véhicule n'était pas toujours à la hauteur des chemins à peine praticables à cheval. Un jour, se disait-il, il tomberait malade dans cette maison, et il faudrait une demi-heure ou plus pour qu'un véhicule de secours puisse parvenir jusqu'à lui. Comme Heineman, il aurait le temps de mourir plusieurs fois avant d'être secouru.

Ce serait au moins une façon de se débarrasser des souvenirs qui l'accablaient.

— C'est le prix ; c'est le prix à payer pour passer le pont, chantonna-t-il d'une voix que le froid rendait rauque.

Il toussa, mais c'était à cause de l'âge et non de la maladie. Il jouissait d'une santé relativement bonne. Il avait encore probablement

des années à vivre, beaucoup trop, avant que le grand vide ne se fasse dans sa mémoire, emportant ses soucis.

Il avait si peu accompli, à son gré, au cours de ses décennies de service. La Terre, quarante ans après, n'était toujours qu'une blessure béante malgré sa dénomination officielle de « Terre Reconstituée ». La guérison était en vue, bien sûr, mais la planète demeurerait un rappel constant de mort et de stupidité humaines.

Pourquoi le passé revenait-il si péniblement à la charge juste en ce moment ? Pour le distraire des frustrations causées par le fossé qui n'avait pas cessé de s'élargir entre Karen et lui ? Elle avait été de marbre depuis les funérailles de Larry Heineman.

Vingt-neuf ans plus tôt. Un village sans nom dans les profondeurs des forêts du Sud-Est canadien. Un piège glacé et enneigé pour trois cents hommes, femmes et enfants. Les hommes émergent de leurs cabanes en bois au toit bas, maigres et émaciés à un point que même Lanier n'a jamais vu ailleurs, pour accueillir les voyageurs descendus du ciel. Lanier et ses collaborateurs, deux envoyés de l'Hexamone, un homme et une femme, sont bien nourris et en bonne forme physique, naturellement. Ils traversent d'un pas résolu le champ de neige qui sépare leur appareil de la hutte la plus proche, s'adressant aux hommes en français et en anglais.

— Où sont vos femmes ? demande l'envoyée de l'Hexamone. Où sont vos enfants ?

Les hommes les dévisagent de leurs yeux que la faim a rendus irréels. Leurs figures sont blanches, d'une beauté diaphane et éthérée, leurs cheveux gris s'en vont par plaques. Un homme s'avance en titubant, la mâchoire pendante, les bras en avant, et s'agrippe à Lanier de toutes ses forces. Lanier a l'impression de tenir contre lui un enfant malade. Au bord des larmes, il soutient l'homme dont les yeux jaunis le regardent avec une expression qui ressemble à de l'adoration, ou peut-être simplement du soulagement et de la joie.

Un coup de feu part à ce moment-là, et l'envoyée de l'Hexamone tombe en arrière dans la neige, la poitrine béante et ensanglantée.

— Non ! Non ! crie l'un des hommes, mais d'autres tirs font voter l'écorce des arbres, soulèvent des gerbes de neige et ricochent en miaulant et en crépitant sur la coque de l'appareil.

Un homme d'âge moyen, au visage encadré d'une barbe noire fournie, beaucoup moins émacié que les autres, s'avance sur la route déserte, armé d'un fusil qui paraît encore plus gras et plus nourri que lui, en lançant des invectives.

— Onze ans ! Onze années atroces ! Où étiez-vous, dieux maudits, pendant tout ce temps ?

L'envoyé de l'Hexamone, dont Lanier a oublié jusqu'au nom, foudroie l'homme d'une décharge aveuglante de leur unique arme. Lanier se penche sur la femme blessé pour évaluer son état. Elle n'a aucune chance de

survivre s'ils ne récupèrent pas la bille logée dans sa nuque, qui contient sa personnalité enregistrée. Lanier lui tâte le poulx. Elle bat plusieurs fois des paupières et ferme les yeux. Il la laisse pénétrer dans le premier stade de la mort. Ignorant ce qui se passe autour de lui, il sort de sa poche un scalpel pliant et incise la nuque juste à la base du crâne, cherchant du doigt l'emplacement de la petite bille noire. Il l'extrait et la recueille dans un sachet de plastique, comme on lui a appris à le faire à l'entraînement.

Pendant qu'il agit ainsi, les villageois réduisent en bouillie, en le piétinant lentement et méthodiquement, le corps de celui qui a tiré. L'envoyé essaie de s'interposer, mais malgré leur faiblesse le nombre a raison de lui. Celui qui s'était agrippé à Lanier ne participe pas à la mêlée sauvage. Silencieux et tremblant, il semble terrorisé par le sacrilège qui a été commis. Il se jette à genoux, tremblant, pour supplier Lanier de ne pas détruire leur village.

Les femmes et les enfants sortent peu à peu des cabanes, plus morts que vifs.

Les gens de ce village de fortune ont survécu onze hivers. Les deux premiers ont probablement été les plus durs. Mais ils n'auraient sans doute pas tenu un seul hiver de plus.

— Il faut payer le prix pour passer le pont, continue de chanter Lanier.

Ma femme est jeune et pleine de vitalité. Je suis vieux. Chacun de nous a pris sa décision, et doit payer le prix.

Il demeura silencieux, quelques instants, dans l'entrée, les paupières fermées, essayant de chasser la brume qui lui envahissait le cerveau. Quand il était petit et qu'il faisait cela, déjà, son grand-père lui demandait s'il comptait les moutons. L'expression était appropriée, maintenant qu'il se trouvait en Nouvelle-Zélande. Mais c'étaient des moutons à la toison pleine de piquants.

Nous n'avons pas pu sauver tout le monde. Pas même les plus résistants. La Mort a été trop universelle pour que même les anges descendus du ciel puissent apporter leur secours à tous.

Il ne s'était plus tourmenté pour ces choses depuis des décennies, et il était irrité que ces pensées lui reviennent à présent comme de pâles substituts à une culpabilité qu'il estimait injuste de ressentir.

J'ai fait mon devoir. Dieu sait que j'ai consacré trente années entières de ma vie à la Reconstruction.

Karen aussi, mais elle n'avait pas aujourd'hui l'apparence d'un parchemin desséché.

Prenant sa canne, il ouvrit la porte. Les gros nuages noirs passaient toujours à toute vitesse dans le ciel. Si seulement il pouvait attraper une pneumonie. L'amie du vieillard. Il aurait bien essayé délibérément, mais au nombre des bienfaits apportés aux autochtones par l'Hexamone terrestre figurait l'immunité à presque toutes les

maladies. Ils n'avaient pas manqué de ressources dans ce domaine. Tous les hommes, femmes et enfants de la Terre portaient maintenant en eux des micro-organismes chargés de faire la police contre tout envahisseur pathogène.

Il aperçut, l'espace d'un bref instant, son reflet dans le carreau de la porte à tambour. Le visage était ridé, mais les traits demeuraient vigoureux. Les plis de la bouche étaient tombants. De profonds sillons se creusaient de chaque côté du nez. Le regard était triste, et les paupières lourdes conféraient une sorte de sagesse à son expression. Il venait de s'apercevoir, avec un mélange de satisfaction et d'écœurement pervers, qu'il se sentait en réalité beaucoup plus vieux qu'il n'en avait l'apparence.

Lanier regrettait la promesse qu'il s'était faite d'escalader la première montée avant de s'accorder du repos. Au deuxième tournant du sentier de montagne, plié en avant, les mains crispées sur ses genoux tremblants, il aspirait l'air à grandes goulées et soufflait bruyamment tandis que la sueur dégoulinait sur son front. Il n'avait pas beaucoup marché ni fait beaucoup d'exercice depuis des années ; à moins de vouloir mettre réellement fin à ses jours, c'était un luxe ridicule que de vouloir forcer son rythme pour sa première longue marche. Les miracles de la médecine de l'Hexamone ne pouvaient pas faire plus pour lui que ce qu'il avait lui-même choisi de leur permettre, c'est-à-dire le maintenir dans une forme raisonnable pour son âge, à l'abri de la maladie et des effets des radiations, qui lui inspiraient une sainte terreur.

Son souffle lui revenait peu à peu. La douleur dans sa poitrine était maintenant supportable. Il baissa les yeux, du haut du sentier escarpé, vers la vallée qui se trouvait à trois cents mètres plus bas. Des troupeaux de moutons – ils appartenaient peut-être à Fremont, le jeune propriétaire du ranch d'Irishman Creek – traversaient les prairies jaune et vert, formant comme le reflet des gros nuages gris et blanc, lourds de pluie, voyageant à travers leurs propres pâturages d'un azur poussiéreux. Là-haut, un aigle planait majestueusement, le premier qu'il voyait cette saison. À cette altitude, les vents étaient vifs et mordants malgré la température printanière de ce mois de novembre. À partir de mille mètres, la montagne était encore couverte de plaques de neige émaillées de l'inévitable petit champignon rouge filamenteux que les bergers et les paysans appelaient « sang du Christ ».

Il s'accorda finalement une pause et se laissa tomber sur un rocher. Ses tibias étaient douloureux. Les muscles de ses mollets menaçaient de se nouer. Mais paradoxalement, pour la première fois depuis des mois, peut-être des années, il se sentait plutôt bien, comme si son

existence était justifiée.

Le vent cria son nom. Surpris, il se retourna, s'attendant à voir un berger ou un promeneur sur le sentier en dessous ou au-dessus de lui. Mais il ne vit personne. Pensant avoir été victime d'une illusion, il tira de son havresac un sandwich au fromage de chèvre, défit le papier qui l'entourait et se mit à manger.

Le vent l'appela une nouvelle fois, plus clairement, plus près. Il se leva et scruta attentivement le sentier vers le haut, en fronçant les sourcils. L'appel venait de cette direction, il l'aurait juré. Remettant le sandwich dans son papier, il continua sa route jusqu'à ce qu'il eût dépassé le deuxième tournant d'une centaine de mètres. Ses souliers crissaient sur les petits cailloux du sentier et glissaient sur l'herbe encore humide de la rosée du matin. Il était seul dans la montagne.

Il se remit à chanter pour garder le rythme. De temps en temps, il s'arrêtait pour souffler et laisser l'air vif pénétrer son système sanguin en chassant les toiles d'araignée qu'il avait laissé s'accumuler dans sa tête à force de rester sans sortir pendant des mois.

Il avait besoin de passer la situation au crible.

Tout en éprouvant de la pitié pour le genre humain, il s'était mis également à le détester. Il lui semblait que les hommes, dans leur souffrance, avaient une manière de se débattre qui ne faisait, la plupart du temps, qu'aggraver les choses. Quelquefois, ceux qui avaient souffert le plus cruellement – ayant perdu leur foyer, leur famille, leur ville, leur patrie – réagissaient en traitant les autres survivants avec encore plus de cruauté.

La lecture favorite de Lanier, ces temps derniers, était celle de l'écrivain et philosophe du ^{xx}e siècle Arthur Koestler, qui en était arrivé à la conclusion que l'humanité souffrait d'un vice fatal de conception. Sur ce point, Lanier n'avait guère de doute.

Il avait vu des hommes, des femmes et même des enfants soumis à des sondes psychiques et à des traitements psychologiques en profondeur pour extirper leurs démons et les rendre plus adaptés, plus capables d'affronter la réalité qui les entourait. Lanier n'avait pas fait entendre sa voix dans les controverses qui avaient surgi autour de ces « thérapies ». Les traitements en question avaient fait gagner des décennies dans la Reconstruction, mais Lanier était toujours incapable de dire s'il les approuvait ou non. L'être humain était-il un mécanisme si faible et si vulnérable qu'il fût incapable, à quelques rares exceptions près, de se guérir lui-même, de se soumettre à un diagnostic et de se critiquer par ses propres moyens ? Visiblement, Lanier était devenu d'un pessimisme, voire d'un cynisme accablant. Mais il y avait, de surcroît, une partie de lui-même qui détestait profondément les cyniques. Conclusion, il ne s'aimait pas lui-même. C.Q.F.D.

Une large chape de nuages dérivait au-dessus des terres. En son milieu, très précisément, se trouvait une échancrure circulaire. Lanier retourna s'asseoir sur le rocher au bord du sentier et plissa les yeux pour lutter contre l'éblouissement du puissant rayon de soleil qui transperçait la vallée. Elle était si pleine de chaleur, si hypnotique, cette tache de lumière d'un millier de mètres de large. S'il parvenait seulement à retrouver le repos de l'esprit, le ruissellement du soleil sur l'herbe verte lui fournirait peut-être la réponse à ses questions. Mais il se sentait la tête vide, engourdie, comme s'il était sur le point de renoncer à tous les fardeaux de la vie, de s'allonger sur le dos et de laisser le soleil le dissoudre comme du beurre chaud.

Un peu plus haut sur le sentier, à quelques centaines de mètres de lui, un homme vêtu de noir et de gris, balançant une canne, était en train de descendre dans sa direction. Lanier se demanda si c'était là la voix que le vent lui avait apportée. Il n'était pas tout à fait sûr de souhaiter de la compagnie. Si cet homme était un berger, cela passerait encore. Il s'entendait bien avec les montagnards. Mais si c'était un marcheur venu de Christchurch...

Peut-être l'autre allait-il simplement l'ignorer.

— Bonjour, lui dit l'homme tandis que ses chaussures crissaient sur le gravier derrière Lanier.

Celui-ci se retourna. Le marcheur se tenait juste à la lisière brillante de la chape nuageuse. Il avait les cheveux bruns coupés court. Il faisait à peine un peu moins d'un mètre quatre-vingts de haut, et son allure était jeune et athlétique. Le haut de ses bras était particulièrement musclé. Il faisait penser à un taurillon.

— Bonjour, lui répondit Lanier.

— J'attendais que vous montiez jusqu'ici pour que nous puissions redescendre ensemble, lui dit l'homme comme s'ils étaient des amis de longue date.

Lanier identifia son léger accent, russe.

— Est-ce que je vous connais ? lui demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Peut-être, fit l'homme en souriant. Nous nous sommes connus pendant un temps assez bref, il y a pas mal d'années de cela.

L'esprit de Lanier refusait de chercher à retrouver les circonstances dans lesquelles il avait déjà vu cet homme. Les énigmes l'irritaient.

— J'ai peur que la mémoire ne me fasse défaut, dit-il en se détournant.

— Nous avons été ennemis, autrefois, reprit l'homme.

Il semblait se délecter de cette conversation. Il gardait cependant ses distances, tenant sa canne légèrement brandie devant lui. Lanier se retourna pour le regarder de nouveau. Il n'était pas vêtu très chaudement, et ne portait pas la moindre besace. Il ne pouvait pas

être dans la montagne depuis longtemps.

— Vous faisiez partie des Russes qui ont envahi le Chardon ? demanda-t-il.

Cette question, adressée à un homme si jeune d'aspect, n'était pas aussi ridicule qu'elle aurait pu l'être à une époque. Le promeneur ne semblait pas âgé de plus de quarante ans, mais il avait très bien pu suivre un traitement réjuvenateur sur l'un des corps en orbite, ou même dans une station de l'Hexamone terrestre.

— Oui, répondit l'inconnu.

— Et qu'est-ce qui vous amène dans des contrées si désolées ?

— Il y a des tâches à accomplir. Des tâches importantes. J'ai besoin de votre aide.

Lanier tendit une main.

— J'ai pris ma retraite, dit-il tandis que l'inconnu l'aidait à se remettre sur ses pieds. Tout cela s'est passé il y a bien longtemps. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis un peu déçu que vous m'ayez oublié, lui dit l'homme avec une moue contrariée. Mirsky. Pavel Mirsky.

Lanier éclata de rire.

— Elle n'est pas mauvaise, celle-là, dit-il. Mirsky est encore plus loin que le paradis, à l'heure qu'il est. Il est parti avec les cylindres geshels, et la Voie a été hermétiquement scellée derrière lui. J'apprécie votre humour.

— Ce n'est pas une blague, mon ami.

Lanier le dévisagea avec une attention nouvelle. Bon Dieu ! C'était vrai qu'il lui rappelait Mirsky.

— Est-ce que Patricia Vasquez a finalement réussi à retourner chez elle ? demanda l'homme.

— Qui peut savoir ? Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes. Et qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

Lanier fut surpris de sa propre véhémence.

— J'aimerais la retrouver.

— Facile comme tout.

— Avec votre aide.

— La plaisanterie commence à être d'un goût douteux.

— Je ne plaisante pas, Garry. C'est moi. Je suis revenu. (Il fit un pas vers Lanier. La ressemblance avec Mirsky était véritablement troublante.) J'ai attendu là-haut que vous montiez, vous ou quelqu'un qui puisse me reconnaître et me conduire devant un interlocuteur sérieux. Vous avez joué un rôle important dans la Reconstruction, n'est-ce pas ?

— J'ai joué ce rôle, lui dit Lanier. Vous pourriez être son frère, à la rigueur.

Son jumeau véritable, pour être exact.

— Vous devez me conduire sur le Chardon. Il faut que je rencontre Olmy et Korzenowski. Ils sont encore vivants, je pense ?

Konrad Korzenowski était l'homme qui avait conçu la Voie, jadis annexée à la septième chambre interne du vaisseau-astéroïde baptisé le Chardon. Celui-ci était actuellement en orbite, en compagnie de deux sections de la Cité de l'Axe, à dix mille kilomètres au-dessus de la Terre. L'une de ses « têtes » polaires avait été arrachée, mettant à nu la septième chambre, et le Chardon avait été expulsé de l'extrémité de la Voie pour permettre le départ des tronçons nadéristes de la Cité de l'Axe. Cela s'était passé quarante ans plus tôt. La Voie s'était ouverte, momentanément, sur le vide spatial. Mais elle s'était aussitôt cautérisée, coupant à jamais ses espaces infinis de cet univers-ci. Ceux qui avaient choisi de rester sur la Voie – Pavel Mirsky, entre autres – devaient être plus loin que les âmes des morts, si tant est que les morts eussent possédé une âme.

Lanier bredouilla quelque chose d'inintelligible, puis toussa pour s'éclaircir la voix. Les poils de sa nuque se hérissèrent.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il soudain dans le creux de sa main. Qu'est-ce qui se passe donc ici ?

— J'ai parcouru d'énormes distances à travers le temps et l'espace, lui dit l'homme. J'ai d'étranges récits à faire.

— Êtes-vous un fantôme ?

C'était une manière désuète, gratuite, de poser cette question. Il ne voulait pas parler de « fantôme » au sens où on l'entendait dans l'Hexamone. Son visage s'empourpra.

— Non. Vous m'avez serré la main. Je suis fait de chair, je suis mortel... dans une certaine mesure.

— Comment avez-vous fait pour revenir ?

— Je n'ai pas pris le chemin le plus court.

Il découvrit ses lèvres en un sourire hésitant, et posa son bâton dans l'herbe à côté du rocher de Lanier. Puis il s'assit.

Au bout d'un moment, Mirsky – si c'était lui, ce que Lanier n'était pas encore tout à fait prêt à admettre – se tourna vers l'autre extrémité de la vallée, avec ses troupeaux de moutons et les ombres de ses nuages en mouvement, et répéta :

— Il faut absolument que je parle à Olmy et à Korzenowski. Pouvez-vous me conduire jusqu'à eux ?

— Pourquoi ne pas y aller directement ? demanda Lanier. Vous êtes arrivé jusqu'ici. Pourquoi avoir choisi cet endroit retiré ?

— Parce que je vous considère, d'une certaine manière, comme encore plus important qu'eux. Nous devons tous nous réunir pour discuter de certaines choses. Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ?

— Il y a des années, soupira Lanier.

— Le gouvernement va au-devant d'une crise, fit Mirsky en levant vers Lanier un visage grave et impassible. La Voie va être rouverte.

Lanier n'eut aucune réaction. Il avait entendu des bruits qui couraient dans ce sens, mais rien de plus. Il s'était, à vrai dire, coupé de la politique de l'Hexamone.

— C'est ridicule, dit-il.

— Non. Je ne vois pas pourquoi ce serait ridicule, répondit Mirsky d'une voix sereine. Physiquement comme politiquement, c'est une drogue que cette sorte de technologie et cette sorte de pouvoir. Même les cœurs les plus purs ne peuvent s'accrocher éternellement à leurs convictions. Acceptez-vous d'organiser cette rencontre ?

Les épaules de Lanier retombèrent. Il se sentait battu, écrasé, trop faible pour invoquer les mots capables de défendre sa santé mentale.

— J'ai un poste de radio, un émetteur, dit-il. Il est chez moi, dans la vallée. Mais il vous faudra apporter la preuve, ajouta-t-il en redressant les épaules, que vous êtes bien celui que vous prétendez être.

— Je comprends, répondit Mirsky.

Le Chardon

Olmy était installé devant un terminal personnel de la bibliothèque dans ses propres appartements d'Alexandrie, la cité de la deuxième chambre. Il avait installé ce poste à peine quelques jours auparavant, dans l'appartement où il avait passé une partie de son adolescence et dans l'immeuble même où les partiels isolés de Korzenowski avaient été dissimulés. Ces partiels représentaient tout ce qu'il restait de l'Ingénieur après son assassinat, plusieurs siècles auparavant. Olmy les avait trouvés par hasard quand il était enfant, et il avait joué plus tard un rôle actif, en même temps que Patricia Vasquez, dans la reconstitution incarnée de Korzenowski.

C'est dans cet endroit discret, sur un terminal secret réputé à l'abri des indiscrets, qu'il reçut un message d'un vieil ami. Les pictogrammes, transposés de manière approximative, disaient :

J'ai quelque chose pour toi. Important pour ton travail.

Le message était suivi de coordonnées spatiales, correspondant à une station abandonnée de la cinquième chambre, et temporelles, pour le rendez-vous.

« Tout seul », précisaient impérativement les pictogrammes. Et la fin du message portait la marque de Feor Mar Kellen.

Mar Kellen était un vieux soldat et un vieux compagnon de la police des portes, à peu près de l'âge d'Olmy. Il était né pendant les dernières guerres des Jartes, à l'époque de la grande offensive contre les envahisseurs de la Voie avant la Séparation. Les Jartes avaient alors été repoussés au-delà du point 2 ex 9 – deux milliards de kilomètres sur la Voie à partir du Chardon. Ces guerres avaient duré quarante ans et avaient ravagé des centaines de milliers de kilomètres de la Voie. Les territoires ainsi regagnés avaient été fortifiés, et des portes avaient été ouvertes sur des mondes inhabités qui se prêtaient à l'exploitation minière. Ces mondes avaient fourni les matériaux utilisés pour la construction de la première Cité de l'Axe, sans oublier l'atmosphère et le sol qui remplissaient une grande partie de la Voie.

Ces années-là avaient été à la fois horribles et glorieuses. Des années de mort et d'endurcissement. L'Hexamone en était ressorti fortifié, prêt à imposer sa loi sur les routes de communication entre les portes et à faire le maximum pour attirer des partenaires et des clients

dans tous les mondes habités auxquels ils avaient maintenant accès. Dans certains cas, l'Hexamone avait repris des relations commerciales abandonnées par les Jartes. C'était de cette manière que s'étaient établis de solides liens avec les énigmatiques Talsits. C'étaient eux qui leur avaient appris le nom de leurs ennemis, dans la mesure où il pouvait être transposé en langage humain.

Les Jartes, naturellement, n'avaient pas perdu la guerre. Ils avaient seulement été repoussés un peu plus loin sur la Voie, et maintenus à distance au moyen d'une série d'avant-postes puissamment fortifiés.

Mar Kellen avait survécu aux vingt dernières années de cette guerre. Il avait ensuite servi dans les forteresses situées au-delà du point 1,9 ex 9. Mais même ces avant-postes n'étaient pas assez stimulants pour lui. Il s'était engagé dans la police des portes, et c'était là qu'il avait connu Olmy.

Ils ne s'étaient pas revus depuis des siècles. Olmy était surpris d'apprendre que Mar Kellen se trouvait sur le Chardon. Il était plutôt du genre à aller grossir les rangs des Geshels et à s'enfoncer avec eux sur la Voie, à l'aventure.

Les rendez-vous clandestins irritaient Olmy. Il avait depuis longtemps cessé de se délecter des intrigues, particulièrement quand elles étaient inévitables. Mais Mar Kellen laissait entendre qu'il était sur une affaire qu'Olmy ne pouvait pas se permettre d'ignorer ; et quelles que fussent par ailleurs les excentricités de son vieil ami, il ne lui avait jamais menti.

La cinquième chambre était la plus sinistre du Chardon. Ce n'était rien d'autre qu'une sorte de vaste cave. Plusieurs lignes de trains passaient par là à destination des sixième et (jadis) septième chambres. Mais un seul continuait à s'arrêter ici, et cela exceptionnellement, uniquement sur demande. Il y avait peu de restrictions sur les voyages en direction de la seule chambre inoccupée du Chardon ; et chaque mois, quelques hardis montagnards et amateurs de rapides venaient admirer les paysages austères, lourds de nuages, de roche brute d'astéroïde sculptée par des siècles d'exploitation minière en une fantasmagorie d'abîmes et de pics noirs, gris et orangés. Les eaux excédentaires du Chardon coulaient ici rouges, chargées d'oxydes et de minéraux dissous, impropres à la consommation pour celui qui ne possédait pas d'implant chélateur capable d'en traiter les éléments métalliques.

La cinquième chambre, en moyenne, ne faisait pas plus d'une quarantaine de kilomètres de large. Au commencement du voyage du Chardon, elle en faisait exactement trente-huit. Les matériaux déplacés avaient été utilisés pour la construction, et pour remplacer les substances volatiles qui s'étaient échappées dans les inévitables fuites

des systèmes de recyclage de l'astéroïde. Personne ne vivait dans cette chambre de manière permanente. Elle ne faisait l'objet que d'une télésurveillance.

Olmy monta dans un train vide à la gare de la quatrième chambre. Il demeura les bras croisés sur son siège tandis que défilaient sans heurt les kilomètres de roche noire d'astéroïde qui séparaient les deux chambres.

Le message de Mar Kellen avait été si inattendu qu'il n'avait même pas essayé d'en deviner les implications. Il avait bien le temps de songer à ce qui l'attendait là-bas, et préférait se concentrer sur ses recherches actuelles.

Les rares informations culturelles concernant les Talsits auxquelles il avait eu accès se trouvaient réunies dans les bibliothèques de la Cité de l'Axe et du Chardon. La plupart de ces matériaux lui étaient maintenant familiers, et il les ressassait méthodiquement, espérant trouver la réponse à quelques questions insolubles.

Ce court voyage, cependant, lui laissait peu de temps, et il vit les parois du tunnel laisser place à d'épais nuages noirs au relief fantasmagorique et irréel brisé par des éclairs de lumière argentée issus du tube au plasma, virant par saccades du vermeil au bleu, en passant par un vert foncé presque noir. Le train était ressorti de la galerie courbe en position inclinée, les fenêtres du côté droit tournées vers le ciel selon un dévers de trente degrés au moins.

Il avait toujours puisé une sorte de réconfort austère dans le spectacle de ces régions désolées.

Le train ralentit. Puis il s'avança, sur son triple rail enveloppant, vers la petite station surmontée d'une coupole entre deux murs rugueux de fer-nickel rougi par l'oxydation et luisant. La pluie crépitait sur la partie du quai de pierre qui n'était pas protégée par la coupole. On entendait, non loin, le bruit d'une cataracte qui se déversait dans l'un des grands lacs boueux dont la chambre était parsemée.

Mar Kellen l'attendait dans le hall désert de la station, assis sur un banc de pierre qui semblait conçu pour soutenir le poids d'une lourde machinerie plutôt que celui d'un être humain. Le tonnerre grondait au-dehors. C'était un bruit qu'Olmy avait rarement entendu dans le Chardon, mais il n'avait jamais eu beaucoup de temps pour visiter la cinquième chambre, où le tonnerre était quelque chose de courant.

Mar Kellen agita deux archaïques parapluies en signe de bienvenue. Puis il projeta vers Olmy une série de pictogrammes biographiques accompagnés de signaux secondaires destinés à indiquer le degré de véracité de chaque élément et l'opportunité, dans chaque cas, de demander, sans être discourtois, des précisions supplémentaires. En général, les demandes étaient plutôt découragées.

Olmy répondit de la même manière, mais plus brièvement, et avec encore plus d'ambiguïté. Le reste de la conversation fit appel à la fois aux pictogrammes et à la parole.

— J'ai suivi de très près ta carrière, ser Olmy. Tout au moins en ce qui concerne la partie qui a été rendue publique. Tu es quelqu'un d'illustre, et qui fait honneur aux nadéristes.

— Merci. Je regrette de dire que, pour ma part, je t'ai un peu perdu de vue, ser Mar Kellen.

— Pas fâché de l'apprendre. J'ai fait en sorte de demeurer aussi longtemps dans l'ombre que possible, sans pour cela finir dans la mémoire civique ou devenir rogue.

Il picta une image de lui sous la forme d'un rogue insouciant, grossièrement esquissé, avec des connotations indiquant qu'il ne réussissait peut-être pas de manière si terrible que ça. Ils éclatèrent de rire en même temps, bien que la réaction d'Olmy fût un peu forcée.

— J'espère quand même que tu n'as pas appris trop de choses sur mon compte, fit Olmy.

— Non. Ta carrière a été obscure sur bien des points. Mais tu fais partie de l'histoire. Et j'ai appris, peut-être de manière indiscrete, ce qui occupe actuellement tes pensées.

— Ah ?

— Tu sembles croire que nous allons bientôt avoir à affronter des non-humains. Peut-être même les Jartes.

Olmy ne répondit pas. Ses lèvres esquissèrent simplement un sourire figé. Ses recherches privées, semblait-il, avaient bénéficié d'une publicité surprenante, tout au moins pour ceux qui accordaient de l'importance à l'information. L'obscurité où était demeuré Mar Kellen s'éclairait sous un jour plus compréhensible. Cet homme ne s'était pas déchargé dans la mémoire civique, mais représentait un phénomène très rare : un rogue à l'état corporel. Olmy picta un demi-cercle jaune indiquant son intérêt et son attention entière.

— Je suis tombé sur quelque chose qui pourrait te servir, reprit Mar Kellen. Un vestige des siècles passés. Un peu comme l'enregistrement de l'Ingénieur.

— Ici ? demanda Olmy.

Le vieux soldat hocha solennellement la tête.

— Marché conclu, si ça t'intéresse ? Je te garantis que tu ne seras pas déçu.

— Je ne suis pas riche. Je ne suis pas non plus particulièrement puissant.

— Je comprends très bien, ser Olmy. Mais tu as encore l'appui de l'Hexamone. Tu pourrais me fournir les entrées et les privilèges dont j'ai besoin, faute de me donner l'or de la terre qui ne m'intéresse pas.

Olmy examina de plus près le personnage et ses pictogrammes. Mar

Kellen était sincère. Pour autant qu'Olmy pût s'en rendre compte, il ne bluffait pas.

— Je suis à la retraite, répliqua-t-il. Mon influence n'est plus aussi grande que par le passé. Mais dans les limites de mon statut actuel...

— Ce statut suffira amplement à mes besoins.

— Si tu as réellement une information qui m'intéresse, marché conclu.

Le sourire abrupt de Mar Kellen avait quelque chose de vaguement malveillant.

— Très bien. Suis-moi.

Il tendit l'un des deux parapluies à Olmy, puis lui montra la manière de le déployer.

— Il appartenait à ma Béni, dit-il. Tu en auras besoin pour protéger tes vieux os usés.

Tenant le parapluie au-dessus de sa tête, Olmy suivit Mar Kellen sur le sentier étroit qui s'éloignait de la station, taillé au flanc de la roche, en sinuant au-dessus d'une cascade d'eau brunâtre. La lumière du tube leur parvenait à peine à travers les nuages et la pluie. Tout était plongé dans des ténèbres presque aussi épaisses que celles d'une nuit terrestre. Mar Kellen avait sorti une lampe pour éclairer leur chemin. Explorant la pente qui se trouvait devant eux, le faisceau lumineux s'arrêta sur une dépression de la roche.

— C'est un passage, dit-il à Olmy. Une fois que nous l'aurons franchi, nous serons au chaud et à la lumière. Viens. Il n'y en a plus que pour quelques minutes.

Ils marchaient déjà depuis une bonne demi-heure.

— J'ai fait cette découverte à l'occasion de mes recherches sur le projet de repeuplement du Chardon, expliqua Mar Kellen. Simple routine, pour quelqu'un qui n'a pas grand-chose à faire pour s'occuper. Cela avait été effacé de toutes les cartes de ressources sauf une, sans doute par négligence. Comme ce n'était pas important pour le projet, je n'en ai pas parlé. Je ne l'ai dit qu'à ma Béni... C'était ma compagne, confia-t-il soudain à Olmy en s'arrêtant pour le regarder par-dessus son épaule. Elle n'avait que trente ans. Elle est née après la Séparation. Imagine donc, un vieux cheval de bataille comme moi avec une si jeune femme – une vraie dame issue d'une vieille famille nadériste orthodoxe. Elle avait l'aventure dans le sang. Beaucoup plus d'enthousiasme que moi. Elle a voulu à tout prix explorer. Nous sommes donc venus jusqu'ici en exploration, et nous avons découvert...

Il sauta avec agilité à l'intérieur de la cavité. Olmy le suivit plus simplement, avec aisance. Au fond de la cavité, le faisceau de la lampe éclaira faiblement un mur lisse et noir. Mar Kellen s'avança et fit claquer sa main à plat sur cette paroi. Une grimace de douleur

déforma un instant son visage.

— Voilà de quoi il avait l'air quand nous l'avons trouvé, dit-il. J'ai tout de suite su ce que c'était. Un mur de sécurité. À partir de là, c'est moi qui suis devenu enthousiaste ! Rien de tel qu'un bon code à percer. Mais ne crois pas que cela a été facile. J'ai dû forcer une bonne trentaine de blocs codés, grâce à des techniques d'analyse inventées seulement au siècle dernier. Les maths, c'est devenu mon truc, Olmy. (Il caressa le mur noir, le regard perdu entre la paroi et Olmy.) Et j'ai résolu le problème. J'imagine que, dans le temps, cet endroit était sous très haute surveillance...

Il picta une brève rafale de symboles, et le mur noir devint gris avant de disparaître purement et simplement pour laisser place à l'entrée d'une galerie bien éclairée.

— Une fois à l'intérieur, poursuivit Mar Kellen, je savais qu'il devait y avoir de nombreux dispositifs de sécurité mortels. Nous nous sommes appliqués à les chercher, et nous en avons découvert encore plus que ce que je jugeais nécessaire pour garder les plus grands secrets. Plusieurs de ces dispositifs avaient atteint leur limite de fonctionnement de cinq siècles, et s'étaient automatiquement désactivés. Visiblement, personne ne connaît plus depuis longtemps l'existence de cet endroit. Pas même les Présidents qui se sont succédé. C'est du moins ce que je suppose, mais il est possible que je me trompe.

De nouveau, il fit son sourire mauvais.

Ils s'approchèrent de la vaste entrée voûtée en forme de demi-cercle. Une voix mécanique de style ancien – elle devait être au moins aussi vieille que ses équivalents d'Alexandrie – leur demanda leur identité.

Mar Kellen récita une série de chiffres et colla la paume de sa main contre une plaque de vérification à côté des portes opacifiées.

— J'ai enregistré mes propres diagrammes, expliqua-t-il à Olmy.

Les portes devinrent transparentes et s'ouvrirent lentement. À l'intérieur, une zone de réception aux murs nus attendait dans la pénombre. Mar Kellen fit signe à Olmy de le suivre, et s'avança dans un couloir qui débouchait sur une petite pièce, elle aussi dépouillée, sans le moindre décor picté.

Les murs étaient blancs et l'éclairage ne projetait aucune ombre. Les mains entrecroisées devant lui, au milieu de la pièce, Mar Kellen s'adressa à Olmy, qui était demeuré sur le seuil.

— Cet endroit abrite un très grand secret, dit-il. Il n'a peut-être pas d'utilité pratique pour quiconque dans l'immédiat, mais je pense qu'il a dû en avoir une dans le temps. La chose a peut-être servi, à l'époque, sans que personne en ait entendu parler. Ou bien elle a été jugée trop dangereuse. Mais avance donc !

Une fois Olmy parvenu à sa hauteur, Mar Kellen leva la main, pointa l'index et le dirigea vers le sol.

— En bas, s'il vous plaît, dit-il.

Le sol disparut sous leurs pieds. La petite pièce n'était rien d'autre qu'une cage d'ascenseur. Ils descendirent, sans éprouver de sensation particulière, dans l'obscurité. Toutes les quatre ou cinq secondes, une fine ligne rouge, sans doute un repère quelconque de profondeur, passait très rapidement sous leurs yeux. Cela dura plusieurs minutes.

Olmy n'avait jamais entendu parler de l'existence de galeries habitées à plus de deux kilomètres de profondeur à l'intérieur de l'astéroïde. Ils avaient déjà dû parcourir au moins le double de cette distance.

— De plus en plus intéressant, n'est-ce pas, hein ? fit Mar Kellen. Qu'est-ce que ça peut bien être, à ton avis, pour qu'ils se soient entourés de tant de précautions, et à une telle profondeur ?

— Combien ? demanda Olmy.

— Six kilomètres dans la paroi de l'astéroïde. Ces niveaux-là ont leur propre réseau d'alimentation, qui ne figure sur les diagrammes d'aucune chambre.

— Il s'agit d'un dépôt de données clandestin, conjectura Olmy.

Il avait entendu parler de ces installations supersecrètes, de ces dépôts quelquefois utilisés par la police ou par les politiciens qui, les siècles précédents, redoutaient de tomber en défaveur auprès de l'Hexamone. Mais c'était la première fois qu'il en voyait un.

— C'est presque cela, ser Olmy. Mais illégal n'est pas tout à fait le terme. C'est « extra-légal » qu'il faut dire. Ce sont des hommes politiques, des législateurs, qui ont fait construire ce dépôt. Crois-tu qu'un législateur puisse accomplir quelque chose d'illégal, à strictement parler ?

Olmy ne répondit pas. C'était un truisme, même dans l'univers à l'éthique très stricte de l'Hexamone politique, que d'affirmer qu'aucun système de gouvernement ne pouvait survivre sans faire quelques entorses à ses propres lois.

Un carré blanc monta bientôt vers eux pour constituer un nouveau sol sous leurs pieds. Une porte s'ouvrit, et Mar Kellen le précéda dans un couloir très court qui débouchait sur une cellule cubique obscure de trois mètres de côté à peine.

— Voilà le terminal d'accès à la mémoire, dit Mar Kellen en s'asseyant sur le tabouret de métal qui se trouvait devant un grand panneau d'acier lisse monté sur la paroi à hauteur de poitrine. Je me suis amusé à le manipuler, et... je suis tombé sur quelque chose d'horrible.

Il effleura le panneau du doigt, et deux petites lumières circulaires à l'éclat faible apparurent sur le panneau.

— Bonjour. Code d'accès général. Je m'appelle Davina Taur-Ingel.

Ce nom devait être celui d'une ancêtre de l'ancien Ministre-Président de l'Hexamone Infini, Ilyin Taur-Ingel. Mar Kellen faisait face au tableau comme s'il avait une longue pratique derrière lui.

— C'est cela qui a été le plus difficile, dit-il. Les systèmes de sécurité se sont désactivés, mais il y avait des labyrinthes d'accès en aval, incorporés à la structure mémorielle. Ils ne manquaient pas de prudence, nos mystérieux ancêtres extra-légaux. S'il n'y avait pas eu ces labyrinthes, j'aurais pu te céder ces informations pour rien, au titre de notre vieille amitié, en pensant qu'elles te serviraient... Mais je n'étais pas seul quand j'ai fait cette découverte. J'avais ma Béni avec moi...

Olmy décela un brusque pic dans les émotions de Mar Kellen. Le vieux soldat éprouvait du chagrin et de la colère mêlés à une sorte de triomphe amer. Il était, sans nul doute, sincère. Mais était-il vraiment sain d'esprit ?

Mar Kellen lui fit signe de s'avancer et de placer sa main sur le panneau, au-dessous d'une lumière verte.

— Ne t'inquiète pas. Mais prépare-toi à interposer tes barrières personnelles. Tu n'auras aucun mal à le faire. Moi, j'ai réussi de justesse, mais nous avons été pris par surprise.

S'adressant au panneau, il dit :

— Donnez accès à l'occupant. Invité d'Ingel.

Olmy rejeta brusquement la tête en arrière, et tous ses muscles se contractèrent. Il recevait des impulsions de quelque chose qui se trouvait dans le panneau, quelque chose qui n'avait pas l'habitude du contact humain. Il entrevit des fragments d'indications visuelles plus que déformées, presque incompréhensibles. Et il entendit une voix beaucoup plus éloignée d'un être humain que celle d'un Frante... ou même d'un ambassadeur talsit.

« Incertitude du temps. Incertitude du devoir. Inactivité temps inconnu. »

Avec un effort considérable, Olmy retira sa main.

Les traits de Mar Kellen s'étaient tordus en un rictus d'enthousiasme. Le vieux soldat n'avait pas menti, mais il semblait assez irresponsable. Son expérience ici lui avait causé un choc, peut-être des lésions émotionnelles, bien qu'il eût réussi à cacher son état jusqu'à maintenant. Il éclata soudain de rire, puis respira très fort pour retrouver son calme.

— C'est cela qui a tué Béni, dit-il. Juste après que nous eûmes déjoué le labyrinthe. Toutes ses voies nerveuses disloquées. Même ses implants mémoriels ont été atteints et rendus illisibles. Il ne restait

plus rien à transférer dans la mémoire civique. Son corps, cependant, était intact, vivant. J'ai dû tuer moi-même ce qu'il restait d'elle, et le faire disparaître... C'est pour cela que je suis obligé de te faire payer ce service, murmura-t-il, le visage blême. Pour sa perte, pour ses souffrances. Qu'est-ce que ça peut être, ce qu'ils cachent ici, à ton avis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Olmy.

— J'ai une théorie. Si je ne me trompe... (il avança le menton et sourit, de nouveau, d'un air mauvais), ils ont dû le capturer depuis très longtemps, et déverser sa personnalité – ou son équivalent –, en secret, dans ce dépôt mémoriel clandestin. Puis ils l'ont abandonné, et il a attendu, en sommeil, durant tous ces siècles, que Béni et moi nous tombions sur lui par hasard. Tu es persuadé que nous devons affronter de nouveau les Jartes un de ces jours, n'est-ce pas ? Quelle valeur pourrait avoir pour l'Hexamone la personnalité captive d'un Jarte, si cela devait se produire vraiment ? Hein ?

Olmy secoua la tête, trop éberlué pour répondre.

— Viens voir un peu ça, maintenant, continua Mar Kellen. Je ne l'ai découvert qu'après la mort de... après... Oui. Suis-moi.

Il s'avança vers le mur opposé à celui de l'entrée, qui se fragmenta en cinq sections en forme de L. Celles-ci s'écartèrent silencieusement, sans heurt, pour leur livrer passage. Ils pénétrèrent dans une salle plus vaste, plongée dans l'obscurité, où circulaient des courants d'air glacé.

— Montre-toi, salaud.

La lumière se fit. Elle émanait d'un cercle situé très haut au-dessus de leur tête. Un bloc de cristal transparent se trouvait au centre de la salle octogonale, occupé par une créature qui ne ressemblait à rien de ce qu'avait jamais connu Olmy. Elle avait une tête très large, d'un bleu tirant sur le vert, en forme de masse de marteau verticale, barrée de trois fentes horizontales. De la fente supérieure dépassaient des sortes de tuyaux blancs miroitants terminés par des boules noires – peut-être des yeux. Des deux autres fentes sortaient des touffes de poils noirs et drus. Derrière la tête démesurée, à peu près de l'importance d'un tronc humain, s'étendait un long thorax horizontal d'un vert satiné. Des tentacules rose pâle aux extrémités fourchues, chacun de l'épaisseur du poignet d'Olmy et à peu près de la longueur de ses bras, formaient une crête au sommet de son dos. À l'arrière, dans le prolongement des tentacules, s'élevait un fouillis de courts piquants ou antennes. Une épaisse queue dressée, enfin, se terminait par une sorte de pavillon de clairon de couleur mauve. Mais le plus étrange de tout était peut-être les sept paires de « pattes » ou de supports qui s'alignaient de part et d'autre du corps. Ce n'étaient pas des pattes ni des jambes à proprement parler, mais plutôt des sortes d'étais, ou des perches longues et pointues, chacune d'une couleur luisante d'obsidienne. Sous

la tête, prenant peut-être naissance à la base de la tête elle-même, se trouvaient deux grappes de bras aux multiples articulations, l'une des grappes étant pourvue d'appendices qui ressemblaient étonnamment à des mains, et l'autre de palpes roses et translucides.

Malgré ses années d'expérience de relations avec des non-humains, Olmy se sentit frémir. Luttant contre ses instincts les plus forts, il se rapprocha, le front plissé, soudain conscient d'une vérité profonde concernant cette créature. Ce corps n'était pas vivant, mais seulement conservé de manière à ne pas se décomposer. Il y avait quelque chose de gauche et de désordonné dans sa position qui disait à Olmy que la créature devait être morte.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? fit Mar Kellen en contournant le bloc transparent.

La créature, déployée, devait bien faire quatre mètres de longueur, de la tête verticale à la queue dressée.

— Nos ancêtres qui défendaient nos frontières, reprit Mar Kellen, et que nous avons peut-être connus, ou bien sous les ordres de qui nous avons peut-être servi, ont dû capturer ce (ou cette) Jarte, et l'ont enfermé ici. Mais pourquoi n'avoir pas diffusé la nouvelle ? C'eût été une information sensationnelle, d'une inestimable valeur...

Olmy comprenait ce qu'il voulait dire. Avec les armes que possédaient les deux parties, les affrontements directs étaient rares et cataclysmiques. Les Jartes n'avaient jamais répondu à aucune avance diplomatique. En vérité, au bout de quelques décennies de guerre, les humains avaient cessé d'en faire. Aucun des deux adversaires ne savait très bien à quoi ressemblait l'autre. Ils avaient fait abondamment usage de leurres et de ruses. Les informations de toute sorte étaient automatiquement suspectes. Capturer un Jarte, même s'il était agonisant ou mort, et comprendre en partie ses processus de pensée... cela aurait été un événement formidable.

Mais pourquoi avoir voulu le cacher, même au cours des siècles ? Qu'avaient-ils découvert sur leur prisonnier qui rendît nécessaire une telle prudence ?

Mar Kellen haussa les épaules tandis que son picteur projetait au plafond un symbole bleu isolé, sans contexte.

— À moins qu'il ne soit pas réel. C'est peut-être une simulation ratée... (Il donna un coup, de sa main à plat, sur la console.) Mais je suis presque sûr qu'il est réel. Nos simulations ne valaient pas un clou. Et nous n'avons jamais rencontré de Jarte face à face. Personne, en tout cas, à ce qu'on nous a répété, n'est revenu pour le dire. Cette chose-là, cependant, n'a été révélée à personne. Je ne sais pas ce qu'elle vaut, ser Olmy, mais il faut croire qu'elle est bien précieuse.

Le vieux soldat désigna une plaquette blanche sur le côté du panneau.

— Il y a d'autres manières de l'étudier, dit-il. Je les ai toutes essayées après la... mort de Béni, ma compagne. Pendant des mois, je n'ai pas voulu toucher à la jonction directe. Ceci, d'une manière moins dangereuse, permet d'afficher les circuits mentaux de cette foutue créature en mode analogique. Je suppose qu'à l'époque, il y avait des experts capables de déchiffrer les symboles. Mais ce n'est pas mon cas.

Olmy observa le panneau. Un cylindre lumineux s'était formé juste au-dessus. Comme une fleur géométrique, il s'épanouit et projeta un faisceau confus de lignes spirales qui dansaient de manière hypnotique. Puis le cylindre s'évasa à la base, en prenant les couleurs successives d'une mosaïque. Noir sur fond gris, rouge sang sur vert, blanc sur vert, rouge sur noir et ainsi de suite, tout en demeurant immobile en suspens.

— Docile, jusqu'à présent, n'est-ce pas ? fit le vieux soldat.

Olmy lui jeta un bref coup d'œil, puis reporta son attention sur le panneau. Il n'avait pas la moindre clé pour comprendre ce qu'il voyait.

— Tu penses que c'est un diagramme de la mentalité de cette créature ?

— Il s'agit d'un Jarte, répliqua Mar Kellen en s'agitant. Il ne peut s'agir que d'un Jarte. Ce qui s'affiche là, c'est non seulement son psychisme, mais ses *souvenirs*. J'ai passé des heures ici à l'observer, en me disant parfois : « Voilà ce qui a tué ma Béni. » Dans ces moments-là, il fallait que je parte ou que je coure le risque de perdre l'esprit.

Olmy, fasciné, contemplait la structure aux couleurs changeantes. Il avait eu un contact, tout à l'heure, avec l'extrême périphérie de la personnalité de cette créature. Ce n'était pas assez pour décider si cette personnalité était partielle ou intégrale, endommagée ou intacte, ou même si sa mémoire était active ou inactive. Mais il avait là une occasion sans pareille d'aborder un mystère à première vue impénétrable.

Il ressentit un élan hormonal que son organisme s'appliquait à stabiliser.

— Ça donne le frisson, hein ? fit Mar Kellen. Trop de mystères.

— C'est exact, reconnut Olmy en se rapprochant du prisonnier tandis que les processeurs de ses implants mentaux s'attaquaient déjà au problème. J'espère que tu n'as montré cela à personne d'autre ?

Mar Kellen secoua la tête.

— Je n'ai plus aucun contact. C'est Béni qui m'a... (Son regard croisa celui d'Olmy. Ses paupières étaient mi-closes, ses traits plissés de douleur.) Guéri. Ramené à la surface.

Olmy se détourna pour ne plus voir l'angoisse de son vieil ami.

Il s'était trouvé en présence du danger bien plus souvent qu'il ne voulait se le rappeler. Il avait mis son propre courage à l'épreuve avec

une régularité qui confinait à la perversion. Même le talsit à forte concentration – il ne s'était pas offert ce luxe depuis des années – était incapable de pacifier la soif d'aventure qui était en lui. Cependant, ce n'était pas tant le danger que la nouveauté de l'expérience qui exerçait un attrait sur lui. Les dernières décennies de son existence avaient été très peu fertiles en faits extraordinaires. Lui aussi s'était finalement lassé de la Terre, avec ses bourbiers de besoins et ses excès de misère.

Dans toutes ses vies, cependant, il n'avait jamais éprouvé la peur qu'il ressentait maintenant. Quelle que fût la nature de l'entité prisonnière de cette unité de mémoire – et c'était presque certainement une personnalité Jarte, si les suppositions de Mar Kellen étaient fondées –, elle était assez forte encore pour avoir ébranlé la raison de son vieil ami après avoir tué sa compagne.

— Ne me remercie surtout pas, dit Mar Kellen, dont le sourire avait à présent disparu. Maintenant que je t'ai amené ici... (Il picta un tourbillon frénétique de symboles rouges et jaunes, des symboles personnels qui n'avaient pas de signification pour Olmy mais dont la structure était celle d'une ancienne prière nadériste.) Je ne veux rien pour moi. Vraiment rien. Pas même les faveurs que je t'avais demandées. Plus rien ne compte pour moi. Je l'ai assassinée en la faisant descendre ici...

Olmy sortit un instant de sa semi-rêverie.

— Tu as découvert quelque chose d'extrêmement important, dit-il. Je ne suis pas encore très bien sûr de savoir de quoi il s'agit, mais...

— Je n'ai plus la moindre curiosité en moi, lui dit Mar Kellen. Si c'est important pour toi, je te l'abandonne volontiers. Je crois que j'ai déjà vécu beaucoup trop longtemps.

Son visage, tandis qu'il murmurait ces mots, était illuminé par les reflets changeants des motifs colorés du Jarte. Il battit doucement des paupières puis, s'humectant les lèvres, se tourna brusquement vers Olmy pour ajouter :

— Toi non ?

Gaïa, environs d'Alexandreia, Année d'Alexandros 2345

Rhita se tenait sur le pont arrière du transbordeur à vapeur, le *Ioannes*, qui sillonnait les flots entre Rhodos et Alexandreia. Pour se protéger de l'humidité glacée de l'hiver, elle portait la cape brune de l'Akademieia et une robe de laine écrue venant de Rhodos. Son regard se perdait sur la mer, à la limite du large sillage bouillonnant du bateau. La seule compagnie qu'elle avait était celle d'une mouette solitaire perchée, à quelques bras de là, sur la rambarde de chêne foncé, le bec ouvert, la tête curieuse perpétuellement en mouvement. Le ciel d'un gris de plomb boudait au-dessus des flots calmes couleur d'acier terni. Derrière Rhita, les gros chariots à moteur venus de Rhodos, de Kös et de Knidos étaient tapis dans l'ombre du pont couvert.

Forte de ses vingt et un printemps, elle se sentait encore plus mûre qu'à dix-huit ans, ce qui était le comble de l'état adulte. Son sens de l'humour, au moins, ne l'avait pas encore abandonnée. Elle avait une saine notion de sa propension à commettre des frasques, et regrettait seulement de ne plus trouver beaucoup de temps pour s'y livrer.

Sa chevelure avait gardé la coloration brun-roux qu'elle avait quand elle était petite fille, mais elle était maintenant plus courte. Ses grands yeux verts inquisiteurs avaient peu changé, de même que son teint pâle et sa stature générale. Elle ne dépassait pas une taille très moyenne, mais ses épaules s'étaient relativement élargies. Elle avait hérité du côté paternel sa tranquille assurance et sa robuste constitution, de même que ses doigts fins et ses longues jambes.

Rhita n'était allée à Alexandreia que deux fois, et cela avant l'âge de dix ans. Sa mère, Berenikë, avait jugé préférable de garder son unique enfant à proximité de l'Hypateion et loin des séductions cosmopolites de la cité centrale de l'Oikoumenë.

En disciple zélée de Patrikia, Berenikë avait épousé Rhamön, le fils cadet de la sophë, plus par devoir que par véritable amour. Elle entourait sa fille d'une affection fanatique, voyant en elle l'image de Patrikia jeune. Physiquement, cependant, Rhita présentait plus de ressemblance avec sa mère qu'avec sa grand-mère.

Aujourd'hui que sa mère était morte depuis un an et sa grand-mère

depuis presque neuf années, alors que son père était encore embourbé dans les luttes de succession pour le contrôle de l'Akademieia – aux prises avec les éléments théocratiques méprisés ouvertement, de son vivant, par sa grand-mère –, Rhita avait préféré transporter ses talents et son savoir à l'endroit où ils avaient le plus de chances d'être efficaces. Si l'Akademieia déclinait, elle ne serait au moins pas là pour le voir, et elle pourrait peut-être fonder un autre Hypateion.

Ces préoccupations, cependant, n'occupaient pas le devant de la scène dans ses méditations. Au contraire, elles lui donnaient presque une sensation de confort et de sécurité en comparaison de ses autres soucis majeurs.

Soixante ans durant, Patrikia avait recherché un passage problématique en direction d'un lieu qu'elle appelait la Voie. Cette porte, qui lui échappait sans cesse, semblait n'apparaître, en des endroits du monde et des époques extrêmement divers, qu'assez longtemps pour la tenir en haleine dans sa poursuite, sans jamais pouvoir être localisée de manière précise. Patrikia était morte sans l'avoir trouvée.

Rhita savait aujourd'hui avec précision où se trouvait cette porte. Elle n'avait pas changé d'emplacement depuis trois ans au moins. Le fait de savoir cela ne lui apportait pourtant aucun réconfort. Elle s'était habituée à son rôle, mais n'en éprouvait pas moins de ressentiment qu'avant.

L'existence de cette porte lui avait volé une partie de son existence. Sa grand-mère, se disait-elle, avait imposé un fardeau impossible à une petite fille en réglant ses instruments pour qu'ils n'obéissent qu'à son seul toucher.

Peut-être Patrikia avait-elle un peu perdu la raison l'année de sa mort. Mais folle ou pas, elle avait transmis à sa petite-fille une terrifiante responsabilité.

Tout le reste – sa candidature pour étudier au Mouseion, sa vie privée, absolument tout – était subordonné à cette connaissance.

Elle n'en avait même pas parlé à son père.

Elle avait espéré mener une vie paisible. Mais elle soupira, contemplant l'oiseau de mer en train de se lisser une aile. Elle savait très bien que c'était un rêve impossible, qu'elle ne réaliserait jamais dans ce monde-ci. Même s'il n'y avait pas eu les Objets, la vie à l'Akademieia n'aurait pas été de tout repos pour elle. Tout ce qu'elle aimait, tout ce qui lui était familier s'éloignait d'elle en ce moment dans le sillage sombre de ce bateau.

Elle transportait la clavicule et la machine de survie dans une grande malle fermée à clé. Dans une petite valise, elle avait l'*ardoise* de sa grand-mère, une tablette électronique sur laquelle on pouvait écrire et lire. Ces objets étaient surveillés en permanence par

Lugotorix, son garde du corps celtique. Il n'était jamais armé, respectant en cela l'horreur que la sophè avait toujours manifestée pour la guerre et les armes, mais cela ne le rendait pas moins mortellement dangereux. Rhamön, malgré toute la philosophie pacifiste de l'Hypateion, était un homme à l'esprit pratique, capable, à l'occasion, de se montrer extrêmement efficace et réaliste. Les services de Lugotorix étaient payés en une monnaie bien plus précieuse que toutes les pièces d'or. Ses deux jeunes frères étaient entrés étudier à l'Akademeia. Avec l'éducation qu'ils y recevraient, ils pourraient surmonter plus tard les préjugés attachés aux citoyens de descendance celtique depuis le soulèvement du siècle XXI d'Alexandros.

Rhita sentait l'existence d'un lien constant, quoique discret, avec la clavicule. S'il lui arrivait quelque chose, elle le saurait immédiatement, et elle pourrait sans doute la retrouver où qu'elle soit. Sous la garde de Lugotorix, il y avait peu de chances pour que quelqu'un veuille s'en emparer. Mais même le Celte ignorait la nature de ce qu'il gardait.

En temps voulu, Rhita avait l'intention de demander une audience à la reine Kleopatra, à qui elle soumettrait son dossier.

Après cela, elle ne voulait même pas penser à ce qui pourrait se passer.

Ayant eu son content d'air marin pour le moment – le vent avait tourné et renvoyait vers elle la fumée de la cheminée –, elle retourna dans sa petite cabine à l'atmosphère confinée, libérant le Celte massif et silencieux, avec son abondante tignasse de cheveux noirs, pour qu'il puisse prendre un peu de repos dans sa propre cabine. Elle se déshabilla et revêtit pour la nuit une chemise de nuit toute simple en pur coton hindi. Se glissant entre les draps de l'étroite couchette, elle alluma la veilleuse électrique et sortit de sa valise le petit teukhos en bois, le coffret de lecture qui contenait la tablette de sa grand-mère avec les cubes de musique et de littérature, ainsi que son propre journal intime.

Rien de semblable à cette tablette n'existait sur ce globe, bien que les mathématiciens et les mekhanikoi de l'Oikoumenè eussent promis de fabriquer, d'ici quelques années, de puissantes machines électroniques à calculer. Patrikia avait enseigné à quelques-uns d'entre eux la théorie concernant ces machines, au cours de colloques organisés peu avant sa mort.

Rhita n'ignorait pas la responsabilité que lui donnait la possession des Objets. En un sens, elle portait sur ses épaules l'avenir de l'Akademeia de Rhodos. Ces objets étaient la seule preuve tangible de la vérité contenue dans les dires de Patrikia. Si, par exemple, ce transbordeur coulait et que les Objets fussent perdus au fond de la mer, il ne subsisterait plus aucune preuve, et l'histoire de Patrikia

finirait par être considérée, avec le temps, comme un mythe ou, pis encore, comme un mensonge. Mais quels que fussent les dangers de cette sorte, où qu'elle aille, Rhamôn avait ordonné qu'elle ne se sépare jamais des Objets.

Rhita avait lu et relu de nombreuses fois les notes de sa grand-mère. Elle avait pu comparer l'histoire de la Terre avec celle de Gaïa. La tablette était devenue pour elle d'une familiarité rassurante, comme un conte de fées qu'un enfant prend plaisir à relire.

La Terre moderne que sa grand-mère décrivait était un endroit extraordinaire en même temps qu'effrayant. Un monde qui s'était brûlé vif sur le bûcher de son propre génie et de sa propre folie.

L'un des cubes contenait plusieurs histoires complètes de la Terre. Rhita les avait lues avec attention, et elle connaissait maintenant aussi bien l'histoire de cet autre monde que celle de Gaïa. Elle savait que, sur la Terre, Megas Alexandros avait voulu conquérir l'Hindoustan, et qu'il n'avait qu'en partie réussi, comme sur Gaïa. Mais sur la Terre, Alexandros n'était pas tombé d'un bateau retourné dans les eaux tumultueuses du fleuve Hydaspès, il n'avait pas contracté une pneumonie et n'avait pas été forcé de garder le lit un mois avant de guérir complètement pour vivre jusqu'à un âge avancé. Sur la Terre, le Grand Conquérant avait été obligé, par ses troupes, de rebrousser chemin, il était tombé malade dans un autre endroit, et il était mort jeune à Babylôn. C'était là, lui avait expliqué Patrikia, le carrefour où leurs deux mondes s'étaient séparés.

Rhita avait déjà songé à écrire des romans fantastiques sur cette autre terre, ce que sa grand-mère aurait appelé de la *fiction*. Peut-être le ferait-elle un jour. Elle avait beaucoup de goût pour la littérature quand elle n'était pas plongée dans la physique ou dans les maths.

Mais qui pouvait imaginer un monde où l'Oikoumenë s'était fragmenté entre les différents successeurs loyaux ? Qui pouvait imaginer que les successeurs en question se feraient la guerre, et que l'empire d'Alexandros serait transformé en royaumes rivaux ? L'Égypte, dominée par la dynastie de Ptolemaios ; la Syrie, par les Séleucides ; et, pour finir, avec le soulèvement de Latinë, tout le Mesos Pontos passé sous le contrôle de Rhoma...

Rhoma, dans le monde de Rhita, était une petite cité en proie aux troubles que pouvait connaître une Italia déchirée, loin d'avoir pris la succession d'Hellas ! Et pourtant, sur la Terre, Rhoma s'était dressée pour détruire Karkhëdôn – Carthago en latin –, mettant un terme à l'histoire de cet empire de commerce un siècle et demi avant la naissance de l'obscur fils de Ioudeia, le *messie* Jeshua ou Jésus. Karkhëdôn n'avait jamais colonisé le Nouveau Monde, et la Nea Karkhëdôn ne s'était jamais révoltée contre sa mère patrie pour établir sa suprématie sur l'océan d'Atlantis et devenir plus tard, aux côtés des

Libyens et des Rhus nordiques, l'un des ennemis de l'Oikoumenë.

Sur Gaïa, Ptolemaios VI Sôtër III avait battu les tribus de Latinë, y compris les Rhomains, en 84 A. A., garantissant ainsi que la dynastie de Ptolemaios recevrait encore longtemps tribut d'Aigyptos et de l'Asie.

Il y avait sur Gaïa des centrales nucléaires, d'énormes bâtiments expérimentaux édifiés dans le Kyrënaïkë de l'Ouest, au bord du Nilos. Il y avait aussi des mouettes à réaction, et même des fusées qui mettaient des satellites, mais non des hommes, en orbite. Il n'y avait pas de bombes atomiques, ni de barrages de missiles capables de faire sauter un continent, ni de stations de combat équipées de rayons de la mort en orbite autour du globe. La plupart de ces merveilles faisaient encore partie du savoir secret de l'Akademieia. Patrikia avait retenu la dure leçon subie lors de ses rencontres avec le grand-père de Kleopatra.

Gaïa, malgré ses difficultés, semblait un monde beaucoup plus sûr et beaucoup plus vivable que l'autre. Pourquoi, dans ce cas, faire la chasse à la Terre ? Pourquoi rechercher ce genre d'ennuis ?

Elle n'était pas sûre de connaître la réponse. Le moment viendrait peut-être où elle finirait par comprendre ses propres motivations et loyautés. En attendant, elle ne faisait que ce que la destinée l'avait préparée à faire depuis son enfance ; ce que sa grand-mère lui avait demandé, sans jamais prononcer les mots, d'accomplir pour elle.

Rhita fit « défiler » sur la tablette de sa grand-mère les textes enregistrés qui donnaient des descriptions de la Voie. C'était peut-être la centième fois qu'elle les parcourait. Ce monde-là était encore plus fabuleux et plus étrange que la Terre. Qui, dans l'Oikoumenë ou dans le monde entier, était capable de comprendre ou de croire des choses pareilles ? Faute d'avoir imaginé le reste, Patrikia avait-elle rêvé ces merveilles ? Sortaient-elles tout droit de ses cauchemars ? Des humains sans forme humaine ; un homme qui avait survécu à plusieurs morts ; un cosmos en forme de tuyau, d'une longueur infinie...

Elle finit par s'endormir sur sa couchette. Puis la cloche du dîner se fit entendre, et elle s'habilla pour sortir, laissant de nouveau la cabine sous la garde de Lugotorix, à qui le cuisinier du navire avait fait parvenir un plateau pour le repas du soir.

Rhita dîna en compagnie des autres passagers, pour la plupart originaires de Tyr ou de Ioudaia, dans la petite salle à manger qui se trouvait au-dessus du pont principal. Durant tout le repas, elle dut ignorer les regards appuyés d'un commerçant tyrien richement vêtu. Elle commençait déjà à regretter l'Hypateion et la franche égalité des sexes qui y régnait entre autres.

Le ciel, au-dessus d'Alexandreia, était dégagé, comme presque toujours. Le transbordeur doubla la tour lumineuse de Pharos, haute de quatre cents bras, le lendemain à l'aube. Rhita se tenait à l'avant pour voir cela, chaudement emmitouflée. Ce Pharos était le quatrième de son espèce, et le plus élevé de tous. C'était un monstre de fer, de pierre et de béton, édifié cent soixante années plus tôt. Les maisons, serrées les unes contre les autres, des collines basses d'Alexandreia étaient rosies par l'aube, et prenaient, dans les zones d'ombre, des colorations vert foncé. Les palais de marbre et de granité du promontoire de Lokhias avaient un éclat orangé au-dessus du Port Royal d'un bleu-gris placide. Les blocs empilés au fond du port, au nord-est du promontoire, pour tenir les eaux à distance des palais dénivelés, émaillaient le rivage comme autant de pièces de jeu d'échecs en ivoire, reliées par des murs de pierre et de maçonnerie.

Aux yeux de Rhita, tout cela semblait à peine réel. Elle avait devant elle la plus célèbre de toutes les cités du monde, celle qui se trouvait au centre de la culture et du savoir humains, tout au moins en ce qui concernait l'Oikoumenè.

Le transbordeur accosta le quai du Grand Port et commença à dégorger ses files de chariots à moteur sur sa large langue d'acier. Une fumée âcre et grasse, mêlée de vapeur, monta du pont couvert jusqu'à la passerelle de débarquement des passagers où Rhita et le Celte traînaient leurs bagages.

Descendant la passerelle au milieu des négociants aithiopiens, accoutrés de leurs plumes et peaux de bêtes traditionnelles, ainsi que des camelots aigyptiens en robe noire, à la voix rauque et insistante, ils réussirent à traverser le quai sans encombre. Rhita cherchait, du coin de l'œil, quelqu'un qui fût venu à leur rencontre, ne sachant très bien si la renommée de sa grand-mère s'étendait encore jusqu'à Kleopatra. À l'autre extrémité du quai, dans un couloir étroit réservé aux taxis à moteur et aux fourgonnettes tirées par des chevaux, un long chariot noir un peu délabré laissait échapper des bouffées de vapeur blanche tandis que son chauffeur fumait un long cigare noir qui fleurait le clou de girofle. Accrochée à une portière ouverte, une pancarte portait le message, écrit à la craie « VASKAYZA-MOUSEION ».

— C'est pour nous, je pense, dit Rhita.

Ce n'était pas la plus élégante des réceptions auxquelles elle aurait pu s'attendre. Il n'y avait même pas d'escorte de sécurité. Elle n'en voyait pas, tout au moins.

Tout en s'apprêtant à monter dans le chariot, Rhita se sentit soudain d'une innocence toute campagnarde. Cette cité à la présence maintenant palpable et odorante, où se mêlaient les âcres senteurs de mazout, les nuages bruineux de vapeur douceâtre, les crottins de cheval et la sueur des masses laborieuses de marchands et de

voyageurs, pouvait l'engloutir tout entière et la digérer sans que personne en particulier pût en être tenu responsable. Pour la première fois de sa vie, Rhita ressentit une impression d'impuissance aiguë. Sa grand-mère avait toujours semblé si pleine d'assurance. Comment Rhita pouvait-elle espérer se hisser à sa hauteur dans un endroit d'où se dégageait une telle force ?

Rhita et Lugotorix se présentèrent au chauffeur, qui écrasa le bout de son cigare contre un bas de porte qui n'en était pas à cette souillure près. Puis il fourra le mégot dans sa poche de pantalon graisseuse et grimpa pour s'installer sur le siège avant élevé. Quand bagages et passagers furent en place, le chariot s'ébranla, dans une secousse accompagnée d'un sifflement de vapeur, et descendit une large avenue bordée d'antiques colonnades de marbre. Franchissant, sur sa gauche, une très haute arche également en marbre, il les déposa finalement dans le parc du Mouseion, la grande bibliothèque et université d'Alexandreia.

— C'est une très jolie jeune femme, déclara le bibliophylax du Mouseion en rapprochant de la reine son tabouret bas. Elle ressemble plus, physiquement, à sa mère qu'à sa grand-mère, mais son ancien pédagogue m'assure qu'elle est l'égale de la sophè Patrikia. Elle est arrivée au port accompagnée d'une espèce de brute nordique, un domestique, d'après mes indicateurs, et elle sera d'ici une heure dans ses quartiers temporaires.

Kleopatra XXI changea de position sur son trône de tous les jours. De corpulence trapue, elle avait une cicatrice qui balafrait en creux son visage, de la tempe gauche à la joue droite, cassant l'arête du nez et lui fermant à demi un œil. Et cette marque d'un rose pâle et nacré ressortait contre sa peau par ailleurs claire et lisse. Il ne lui restait plus grand-chose de la beauté de sa jeunesse. Les *hasisins* libyens avaient veillé à cela vingt ans plus tôt, à l'occasion de sa visite officielle à l'Ophiristan. N'ayant plus le goût de prendre des amants – elle avait perdu ses trois consorts favoris ce même jour maudit –, elle ne soignait plus guère son apparence, s'estimant déjà heureuse de conserver une bonne santé et l'esprit clair et agile.

La fameuse lumière sèche d'Alexandreia illuminait le marbre blanc du patio royal, poli par d'innombrables pieds, et venait toucher la pantoufle gauche de la reine, effleurant un orteil non peint mais impeccablement manucuré.

— Tu sais que j'ai toujours fait, bien plus que de raison, les caprices de la sophè, dit-elle au bibliophylax.

Son grand-père avait décrété que Patrikia Luisa Vaskayza devait fonder une *akademeia* à Rhodos, nommée Hypateion d'après une mathématicienne dont personne, à Alexandreia, n'avait jamais

entendu parler. Durant les cinquante dernières années, cette Akademeia de Rhodos avait rivalisé avec le Mouseion de Kallimakhos pour ce qui était des subventions pour la recherche, recevant plus souvent qu'à son tour des subsides royaux fort substantiels. L'Akademeia avait livré en retour des réalisations utiles et même spectaculaires, mais tout le monde au palais – et dans une grande partie de la presse populaire – savait très bien que la plus haute priorité de la sophè était de découvrir une route qui pût la reconduire chez elle. La plupart d'entre eux croyaient, au demeurant, qu'elle avait le cerveau plus qu'un peu dérangé.

— C'est une opinion royale que vous émettez là, ma reine, répondit Kallimakhos.

— Parle franchement avec moi.

L'expression sirupeuse du bibliophylax s'acidifia soudain.

— Oui, ma reine. Vous l'avez favorisée aux dépens de chercheurs plus valables, aux qualifications plus orthodoxes et aux préoccupations plus utiles.

Elle sourit. Entendre cela de la bouche du bibliophylax ôtait encore à la chose une part de vraisemblance.

— Personne, au Mouseion, n'en a fait autant pour le calcul et les mathématiques, dit-elle. Et aussi pour la *cybernétique*, ajouta-t-elle en prononçant le mot comme l'aurait fait la sophè.

Elle tortilla son orteil dans le rayon de soleil comme elle l'aurait fait dans un torrent. Durant quelques instants, la couleur simple du soleil – chaude et pleine de Dieu – et la brise fraîche et sèche venue de la mer l'arrachèrent à la réalité, et elle ferma à demi les yeux.

— Même une reine a besoin d'un passe-temps, murmura-t-elle.

Kallimakhos observait un silence respectueux, bien qu'il eût beaucoup d'autres choses à dire. La Ligue des Mechanikoi de l'Oikoumenè avait fait ses propositions de fournitures d'armes au palais une quinzaine de jours auparavant. Le gouvernement rebelle de Nea Karkhëdön, de l'autre côté de l'océan d'Atlantis, avait vingt fois dans le passé attaqué les voies d'approvisionnement de l'hémisphère sud de l'Oikoumenè. Cela faisait une dizaine d'années que les rebelles avaient dénoncé tous les contrats passés par Karkhëdön et formé une alliance avec les îles-forteresses d'Hiberneia-Pridden et d'Angleia. Le bibliophylax avait espéré que le nouveau dispositif de défense indispensable se traduirait par d'opulents contrats avec son Mouseion. Au lieu de quoi il était là en train de discuter de la petite-fille de la sophè Patrikia. La sophè et sa famille lui collaient aux chausses depuis trente ans qu'il occupait cette charge, comme elles avaient collé aux chausses de son prédécesseur, de nombreuses décennies avant cela.

Kleopatra adressa à Kallimakhos, malgré sa balafre, un sourire de sympathie toute maternelle, et secoua la tête en disant :

— C'est toi qui l'escorteras jusqu'au Mouseion. Elle aura le même rang que son père...

— Il n'arrive pas à la cheville de sa mère, celui-là, dit Kallimakhos.

— Et elle sera autorisée à poursuivre ses recherches.

— Pardonnez-moi mon imprudence, ma reine, mais pourquoi ne reste-t-elle pas à l'Hypateion de Rhodos ? Je suis sûr qu'elle pourrait y poursuivre la tradition de sa grand-mère dans de bien meilleures conditions que...

— Sa demande fait état de ton mekhanikos Zeus Ammön Demetrios, dont elle requiert l'assistance. Il a déjà signifié son accord, dans un entretien privé que j'ai eu avec lui. J'espère que cela ne marche pas sur tes plates-bandes, mon cher Kallimakhos.

C'était pourtant le cas, elle le savait, et elle escomptait qu'il ne relèverait pas l'offense. Il avait trop à gagner de ses relations privilégiées avec la reine pour se laisser irriter par de petites contrariétés, fussent-elles répétées, comme celles qui concernaient la famille Vaskayza.

— Il en sera fait selon votre volonté, dit-il en s'inclinant jusqu'à ce que le bas de sa robe noire d'érudit touche le sol.

Au-dessus d'eux, à ce moment-là, un miaulement aigu traversa le ciel, ébranlant le palais jusque dans ses fondations, suivi d'une explosion sourde et lointaine. Kallimakhos se redressa juste après la reine, et la suivit avec déférence, les mains nouées, jusqu'à la terrasse. Elle se pencha sur la balustrade et aperçut une colonne de fumée qui montait du Brukheion, en plein quartier juif.

— Encore les Libyens, dit-elle.

Kallimakhos nota que sa balafre avait viré au rouge vif, mais sa voix demeura calme et assurée tandis qu'elle demandait :

— Est-ce que nous avons des nouvelles de Karkhädön ?

— Je l'ignore, ma reine. Je ne suis pas dans le secret de ce genre de communications.

La milice juive devait être dans tous ses états, compte tenu de l'hostilité qu'elle manifestait depuis un certain temps envers Kleopatra. Kallimakhos se demandait déjà comment il allait pouvoir tourner ce nouvel incident à son avantage.

Kleopatra regagna lentement le patio, où elle décrocha le combiné d'un téléphone aux dorures ouvragées. D'un signe de main, elle congédia le bibliophylax.

Moins d'une heure plus tard, ayant tenu conférence avec ses généraux et le chef de l'état-major de sécurité de l'Oikoumenë, elle donna le signal de départ d'une escadrille de mouettes basée à Kanöpos, avec pour mission de bombarder la ville rebelle libyenne de Tunis.

Elle retourna alors dans ses appartements privés, où elle s'assit en

tailleur sur un tapis de laine berbère. Les yeux clos, elle essaya d'apaiser sa rage profonde.

Il lui restait très peu de temps à consacrer à ses passions personnelles, mais sa parole faisait encore autorité au Mouseion, sinon dans la Boulè plus factieuse. Rhita Berenikè Vaskayza...

Kleopatra ne croyait plus qu'il fût possible de découvrir un jour cette fameuse porte donnant sur un autre monde. Mais même au milieu des plus horribles guerres civiles et conflits qui eussent secoué son règne, elle pensait avoir le droit de se nourrir de temps en temps d'une obsession ridicule.

La Terre

La moitié de la demeure de Lanier, en pierre et en bois robuste, implantée sur une cave et des fondations de béton profondément ancrées dans le versant arboré d'une colline, avait cent ans d'existence. L'autre moitié, ajoutée quarante ans plus tôt, quand ils avaient emménagé, était plus moderne d'apparence, blanche et dépouillée, bien que très confortable et harmonieusement dessinée, avec une cuisine moderne et un équipement spécial dont il avait eu besoin pour ses activités. L'équipement en question, qui tenait sur un mur de son bureau, consistait en une petite console de communicateurs et de processeurs qui lui avaient permis de se tenir au courant de la situation sur n'importe quel endroit du globe ou presque. C'était son lien avec l'Hexamone terrestre, via Christchurch et les cylindres en orbite. Mais il n'avait pas mis les pieds dans ce bureau depuis six mois.

La sensation de chatouillement sur sa nuque lui rappelait constamment la présence de l'homme sur le sentier derrière lui. Ils arrivèrent enfin aux marches qui menaient à la maison sur la colline. Les jambes de Lanier étaient en feu lorsqu'il poussa, sous le vaste auvent, la porte qui n'était jamais fermée à clé. Il ignorait si Karen était rentrée ou non. Souvent, à cause de son travail, elle restait dormir à Christchurch ou dans les villages voisins, parfois plus d'une nuit. Il se souciait peu qu'elle eût un ou plusieurs amants, mais il n'aurait pas aimé qu'elle accueille ce Fremont dans son lit. Rien n'indiquait toutefois que ce fût le cas, et il s'estimait, au demeurant, peu enclin à ce genre de jalousie, le sexe n'ayant jamais été sa passion dominante.

Elle n'était pas là. Il en fut soulagé, dans un sens. Il n'aurait pas su comment expliquer la présence de ce visiteur. Mais tandis que son regard errait à travers la maison vide, il sentit le bref étau du désespoir. Ils avaient tant perdu, ces quelques dernières années. Pratiquement tout ce qui les avait consolés des dures et cruelles décennies de la Reconstruction.

— Entrez, je vous prie, dit-il.

Au fil des années, il avait adopté une partie du phrasé précis et de l'accent presque oxfordien de Karen. Mirsky – si c'était lui, car Lanier

avait une autre explication, aussi improbable que celle de son visiteur lui-même – frotta ses chaussures sur le paillason de la véranda et s’avança dans l’entrée, souriant de plaisir au spectacle des objets d’antiquité de la demeure.

— C’est une belle maison que vous avez là, dit-il. Vous y habitez depuis longtemps ?

— Entre deux missions, depuis deux mille sept.

— Tout seul ?

— Avec ma femme. Nous avons une fille, que nous avons perdue. Morte.

— Je n’ai pas mis les pieds dans une demeure normale depuis... (Il haussa les sourcils en secouant la tête.) Est-ce que vous pouvez contacter Olmy et Korzenowski à partir d’ici ? reprit-il.

Lanier hocha la tête, en haussant à demi les épaules.

— Dans mon bureau, dit-il. Suivez-moi.

Il hésita devant la porte fermée du bureau, se retournant pour regarder l’homme. Sa théorie personnelle, qui lui semblait plus convaincante de minute en minute, était que cet individu, qui ressemblait énormément à Mirsky, ne pouvait pas être lui. Quelqu’un, pour une raison qu’il ne parvenait pas à imaginer, avait créé une copie de Mirsky. Mais comment expliquer la chose à Olmy ou à Korzenowski ? Il faudrait qu’ils le voient de leurs propres yeux.

— Entrez, dit-il en poussant la porte.

Une bouffée d’air froid qui contenait de légers relents de moisissures s’échappa de l’intérieur. C’était de cette salle que Lanier, après avoir pris officiellement sa retraite, avait continué d’aider et de conseiller ceux qui avaient poursuivi sa tâche. Karen avait insisté pour qu’il exerce un peu plus longtemps ses fonctions actives en même temps qu’elle, mais il avait refusé. Il en avait assez fait. C’était peut-être de là que datait le fossé qui les séparait.

Un flot de souvenirs désagréables l’assaillait tandis qu’il regardait les projecteurs et les consoles qui occupaient le mur opposé du bureau. Tant de misère et tant de confusion avaient été évoquées sur ces instruments. Tant de missions avaient été distribuées, aboutissant au diagnostic ou au traitement de tant d’indescriptibles horreurs.

— Votre station de communication privée, fit Mirsky en s’avançant dans la pièce. J’imagine que c’est un endroit très important pour vous, même maintenant ?

Lanier haussa de nouveau les épaules à demi, comme pour se débarrasser de tout en bloc. Il s’assit devant la console et l’alluma. Un logo rouge et tournoyant se forma, puis se mua en une image vivante de la Terre vue du Caillou et entourée d’une ceinture d’ADN. Une voix douce, synthétique, demanda :

— Nature du service, je vous prie ?

— Il faut que je parle à Olmy. Référence enregistrée. Ou bien à Konrad Korzenowski. Ou aux deux à la fois.

— Communication officielle ou personnelle ?

— Personnelle, répondit Lanier.

Le logo refit son apparition, sous la forme d'un splendide écheveau sphérique de fils rouges entrelacés.

— Avez-vous besoin de les rencontrer en personne ? demanda Lanier en se tournant vers Mirsky.

Celui-ci lui fit signe que oui. Lanier plissa le front et fit de nouveau face au logo, de plus en plus soupçonneux. Pourtant, qui aurait pu vouloir organiser une tentative d'assassinat ? De telles choses n'étaient pas absentes de la vie politique de l'Hexamone et de la Terre, mais elles étaient assez rares. Et les autochtones ne possédaient pas les moyens technologiques nécessaires pour créer des copies physiques. L'hypothèse de Lanier était de plus en plus fragile. Il était plus facile d'accepter l'idée que cet homme était bien Mirsky.

— Ser Olmy refuse toute communication jusqu'à nouvel ordre, l'informa la console. J'ai Konrad Korzenowski en ligne.

L'image de Korzenowski apparut en projection au centre du bureau, à deux mètres de Lanier. L'Ingénieur légendaire, qui s'était retiré de la Reconstruction pour se consacrer à la recherche fondamentale, examina Lanier d'un regard intense, sourit abruptement et fit face à Mirsky. L'image résonnait légèrement sous l'effet d'un inévitable décalage d'énergie ou d'une perturbation extérieure, mais elle se stabilisa bientôt et parut tout aussi réelle que tout le reste de la pièce.

— Garry ! Cela fait des années. Comment va Karen ? Et vous-même ?

— Nous allons très bien, ser Korzenowski. Cet homme désire s'entretenir avec vous... (Lanier se racla la gorge.) Il prétend être...

— Il ressemble étonnamment au général Pavel Mirsky, n'est-ce pas ? interrompit Korzenowski.

— J'ignorais que vous vous connaissiez déjà, lui dit Lanier.

— Je ne l'ai jamais rencontré en chair et en os. J'ai simplement étudié son dossier à plusieurs reprises. Vous êtes ser Mirsky ?

— C'est bien moi, ser. Je suis honoré de faire la connaissance de quelqu'un d'aussi célèbre, et je suis heureux de vous voir en parfaite santé.

— Est-ce que cet homme est Pavel Mirsky, Garry ? demanda l'Ingénieur.

— Je ne vois pas très bien comment il pourrait l'être, ser Konrad.

— D'où vient-il ?

— Je l'ignore. Il est venu à ma rencontre sur la montagne, non loin de chez moi.

Mirsky écoutait cette conversation d'un air impassible, sans faire mine d'intervenir.

Korzenowski prit un air songeur.

Il a toujours en lui quelque chose de Patricia Luisa Vasquez, se disait Lanier en le regardant. Cela se voit aisément dans son regard.

— Pourriez-vous le conduire dans le Chardon, première chambre, d'ici deux jours ? demanda Finalement Korzenowski à Lanier.

Celui-ci éprouva un mélange d'angoisse, de dépit et, paradoxalement, d'excitation depuis longtemps oubliée. Il était demeuré si longtemps loin des affaires importantes du monde.

— Je pense que c'est faisable, dit-il.

— Votre santé est-elle bonne ? demanda l'Ingénieur avec sollicitude.

Seuls les autochtones et les nadéristes orthodoxes les plus endurcis refusaient la technologie qui permettait de prolonger la vie et la bonne santé d'un homme. Lanier s'était ridiculement laissé vieillir au lieu de profiter de la chance qui lui était offerte.

— Je me débrouille très bien comme ça, lança-t-il, conscient de la douleur dans ses jambes et, maintenant, dans son dos.

— Dans ce cas, nous nous verrons sur le Chardon dès votre arrivée, quelle que soit la durée de votre voyage. Et permettez-moi de vous dire, ser Mirsky, que je ne suis pas totalement surpris de votre présence ici en ce moment.

L'image devint floue, puis disparut.

— Un homme perspicace, commenta Mirsky en croisant le regard étonné de Lanier. Pourrions-nous partir le plus tôt possible ?

Lanier se tourna vers la console pour prendre les dispositions nécessaires. Il avait encore de l'influence, et le fait d'en user n'avait jamais été pour lui déplaire.

La situation était en train d'évoluer à grands pas. Lanier n'éprouvait pas moins de réticence, pas moins de dépit que précédemment, mais il était beaucoup plus intrigué.

Le Chardon

En raccompagnant Mar Kellen jusqu'à la première chambre, Olmy avait aidé le vieux soldat, qui semblait posséder une sorte de sérénité mystique depuis la révélation de son secret, à prendre son billet de navette pour la Terre. Ils se dirigèrent vers les ascenseurs du puits central, Mar Kellen secouant la tête avec un léger sourire, les yeux baissés sur le dallage de pierre où il traînait les talons.

— Tout ce dont j'ai besoin, dit-il, c'est de quelques semaines de repos pour faire le point. Autant les passer sur la mère planète. Béni n'était pas orthodoxe, mais je sais qu'elle apprécierait de me savoir là-bas. Elle disait toujours que c'était un monde merveilleux...

— Que les Étoiles, la Destinée et Pneuma te soient favorables, lui dit Olmy.

— Juste une formule, hein ? D'un vieux soldat cynique à un autre ?

— C'est réconfortant, parfois, fit Olmy en hochant la tête.

— De simples contes de fées pour les enfants, après ce que nous avons vu et accompli, dit Mar Kellen en levant les yeux vers la lumière du tube, clignant exagérément des paupières. Peut-être que c'est toi qui vas avoir besoin de réconfort, à présent. Je suis presque désolé pour toi, tu sais. Je m'étais dit que tu étais le seul à pouvoir faire face, mais j'ai peut-être eu tort.

— Ne crois pas ça, lui dit Olmy, sans trop de conviction.

— J'escaladerai pour toi une montagne. Une vraie, pas les imitations qu'on trouve dans la cinquième chambre, façonnées par des machines. Une énorme montagne, avec des glaciers et des crevasses. Plus haute que tout ce que l'on peut trouver dans le Chardon. Adieu, ajouta-t-il en battant de nouveau des paupières.

Olmy le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il pénètre dans l'ascenseur. Il avait le sentiment – peut-être une impression, peut-être aussi un pictogramme subliminal capté dans l'esprit de son vieil ami – qu'il allait réaliser son vœu en choisissant un sommet désolé où il serait sûr que personne ne le retrouverait jamais plus.

Il retourna chez lui, où il passa un certain temps à se relaxer et à méditer. Puis il utilisa son terminal de bibliothèque pour communiquer avec divers programmes de recherche officiels et néanmoins discrets dans les compartiments mémoriels étendus du

Chardon.

Quand il eut acquis la certitude que ses voies de communication étaient sûres – en prenant des précautions supplémentaires pour que les pisteurs de Farren Siliom demeurent ignorants de l'endroit où il se trouvait –, il appela un vieux collaborateur, un pisteur qu'il avait construit lui-même à partir de la mémoire d'un terrier à poil ras. Il avait fait ses preuves en des occasions qui demandaient une persévérance remarquable, et il semblait prendre plaisir à son travail, si tant est que l'on pût parler de plaisir à propos de quelque chose qui n'était pas, après tout, une mentalité à part entière.

Olmy attribua une seule tâche au pisteur : retrouver toute référence au Jarte qui pouvait figurer soit dans les mémoires du Chardon, soit dans celles des cylindres en orbite. Plusieurs centres d'archives de l'astéroïde n'étaient plus en service, et d'autres étaient soigneusement tenus secrets. Mais le pisteur était capable de s'introduire dans les mémoires les plus inaccessibles, à condition qu'il existe encore une possibilité de raccordement.

Olmy prit un peu de recul, face au combiné du terminal en forme de goutte d'eau, et croisa les bras dans une attitude de vigilance patiente. Aucun des pictogrammes lancés un peu au hasard par le programme de progression du pisteur n'échappait à son attention. Cela allait demander du temps.

Il s'était d'abord assuré que l'implant mémoriel de Mar Kellen était d'un modèle ancien, à capacité réduite. Béni, en sa qualité de nadériste « presque orthodoxe », n'avait eu droit qu'aux sauvegardes de mémoire prévues par la loi. Les circuits enregistrés du Jarte avaient pu la tuer, rendre ses sauvegardes illisibles et pousser Mar Kellen au bord de la folie en moins d'une seconde de contact.

Il semblait peu probable, mais il était néanmoins possible que, de l'autre côté du labyrinthe de sécurité, les enregistrements soient restés accessibles, à l'état chargé, prêts à être transférés. Mais la console ne pouvait effectuer que le transfert vers un implant ou un esprit humain. Il n'y avait pas de connexions prévues vers des unités de stockage extérieures. Naturellement, il pouvait bricoler une telle interface. Mais il devait y avoir une raison pour que la chose n'ait pas été prévue à l'origine.

Le chargement rapide et canalisé d'un flot d'informations dans un cerveau non préparé et non protégé pouvait, en théorie, désorganiser le psychisme d'une personne. Mais quel mécanisme, quels circuits de sécurité pouvaient être capable de causer des dommages quelconques à un simple curieux ? De toute évidence, les simples curieux n'étaient pas prévus. Uniquement les experts...

Des experts entourés de protections.

Si le secret absolu était requis, le dispositif pouvait être conçu pour

brouiller l'esprit des intrus. Mais jamais Olmy n'avait eu connaissance, dans toute l'histoire du Chardon et de la Voie, de mesures de protection prises par des représentants de l'Hexamone et susceptibles de porter atteinte à la vie des citoyens.

Le premier contact de Béni, en l'absence d'implants capables d'absorber le flux, avait peut-être, en fait, déclenché une sorte de circuit de sécurité. De sorte que lorsque Mar Kellen avait essayé la deuxième interface, quelques instants plus tard, sans se rendre compte que Béni était mortellement atteinte, le circuit de sécurité et le tampon de ses propres implants plus puissants avaient suffisamment amorti le flux pour que son esprit soit perturbé sans qu'il fût tué.

Tant de mystères. Tant de questions...

Dans l'accomplissement de ses exploits passés, Olmy avait toujours fait montre d'un maximum de prudence, en fonction du temps dont il disposait pour se préparer à l'action. Mais même ainsi, il s'était fait tuer deux fois.

Il prenait volontiers des risques, mais il ne les recherchait pas. S'il existait une manière plus sûre et plus facile d'accomplir sa tâche, c'était celle-là qu'il choisissait de préférence.

Il était pourtant sur le point de faire une entorse à sa propre règle. Il savait déjà qu'il ne soumettrait pas la trouvaille de Mar Kellen à l'analyse de l'Hexamone. C'eût été pourtant la chose la moins risquée à faire, et son devoir eût été accompli. Mais au lieu de cela, il n'en avait parlé à personne, et il songeait à des plans d'action tous plus délirants les uns que les autres.

Olmy avait traversé une assez longue période de l'histoire pour se rendre compte que, la plupart du temps, les événements humains, qui comptaient avaient été façonnés non par des actes rationnels, mais d'une manière empirique où l'instinct jouait un assez grand rôle.

Pour pouvoir exploiter ce mystère dans les délais qui lui étaient impartis, il lui fallait faire cavalier seul. Soumettre cette découverte aux autorités de l'Hexamone aurait entraîné d'interminables délais, des enquêtes de commissions spécialisées et tout un rituel bureaucratique équivalent à une danse rituelle autour d'un acquis douteux qui pouvait très bien se révéler être un passif. Il avait de bonnes raisons de penser – et les travaux de Tapi avaient peut-être déjà confirmé la chose – que d'ici un an, les informations apportées par cette découverte allaient se montrer extrêmement précieuses.

La prudence absolue était impossible, cette fois-ci. Elle n'était pas de mise, au demeurant, tant qu'il ne risquait – en principe – que sa propre existence.

Il refit le voyage à la cinquième chambre, en passant cette fois-ci par le puits central à bord d'une navette privée dont il était le seul

occupant. Il gravit le sentier, suivant à la lettre les instructions de Mar Kellen pour ouvrir la porte de sécurité, et descendit dans les profondeurs des épaisses parois de l'astéroïde.

Dans la crypte du Jarte, il contempla un long moment la configuration mentale statique de la créature.

L'image avait peu changé depuis que Mar Kellen la lui avait montrée pour la première fois. Il en fit le tour à plusieurs reprises, contemplant le corps conservé du Jarte. Il était aussi laid et aussi étrange que ce à quoi l'on pouvait s'attendre chez un Jarte. Peut-être plus monstrueux que tout ce qu'ils avaient eu l'occasion de rencontrer sur la Voie, où les monstres ne manquaient pourtant pas. Certains étaient même à la limite de ce que l'on pouvait qualifier de « vivant », à part leur activité mentale. Quelle autre créature marchait sur des échasses pointues ? Comment ce Jarte se nourrissait-il ? De toute évidence, il n'était fait ni pour la vitesse ni pour l'adaptabilité. Quelles fonctions remplissaient les tentacules et les piquants ? Comment ce corps étroit pouvait-il répondre aux besoins d'une tête si grosse ?

Assis dans cette petite pièce, Olmy essayait de lutter contre une ancienne et pâle phobie des endroits clos et minuscules. Comme il n'y avait aucun siège, il s'assit à même le sol lisse et ancien, s'adossant au mur.

Pourquoi est-il ici ? Question aussi dépourvue de réponse que : *Qui l'a capturé, et comment ?*

Pourquoi un Jarte se serait-il laissé capturer, et aurait-il laissé enregistrer sa personnalité ?

Il se leva, et étira ses muscles et ses articulations. Son corps était encore jeune, pleinement en forme. Son esprit était équipé de suffisamment d'implants de mémoire et de processeurs modulaires pour abriter plusieurs personnalités en plus de la sienne. Il n'avait pas fait appel à ces réserves depuis qu'il avait donné asile à Korzenowski, avant la réincarnation de l'Ingénieur, quarante ans plus tôt. Mais la place était toujours disponible. Il y avait peu de gens, dans le Chardon ou ailleurs, qui pouvaient rivaliser avec le potentiel physique ou mental d'Olmy.

Il lui suffirait probablement de quelques semaines pour percer le mystère de cette chambre souterraine et découvrir la manière d'utiliser correctement ses équipements. Mais pourquoi tenait-il tant à le faire ?

Pour les mêmes raisons, sans doute, qui l'avaient poussé, depuis quelques années, à étudier tout ce qui était recensé sur les psychologies et les intelligences non humaines. L'Hexamone terrestre, après s'être concentré, durant des décennies, sur différents problèmes, n'était préparé ni stratégiquement ni tactiquement à un retour sur la Voie.

C'était pourtant la décision qui allait sans doute être bientôt prise. Olmy sentait sur ses épaules, et ce n'était pas la première fois, tout le poids de l'histoire.

S'il pouvait donner à l'Hexamone un avis d'expert dûment motivé, ils survivraient peut-être à leur propre folie. Car de tous les êtres qu'ils pouvaient s'attendre à affronter sur la Voie, les Jartes étaient les plus dangereux. Même prisonniers, même morts ou en sommeil depuis des siècles, ils étaient encore capable de tuer.

Il était indispensable qu'Olmy tire de cette source tous les renseignements possibles, quel que soit le prix qu'il aurait à payer.

Avec un sourire qui ressemblait un peu à une grimace, il prit conscience du fait que toutes ces rationalisations n'étaient destinées qu'à cacher une vérité fondamentale. Il ne faisait pas confiance au pouvoir actuel. Les responsables politiques considéraient le passé avec condescendance au lieu de chercher à le comprendre.

Son sens enraciné de la supériorité du soldat avait fini par triompher de sa foi en la légitimité du commandement politique.

— Je suis en train de me transformer en rogue, moi aussi, confia-t-il au corps ancien du Jarte. Bon sang de bonsoir !

Gaïa

Alexandreia était beaucoup plus sale que dans le souvenir que Rhita avait gardé de ses visites antérieures. La ville semblait revêtue d'un manteau de fumée et de suie destiné à la protéger contre ses nombreux maux. Ses fabuleuses chaussées de marbre étaient fissurées par l'âge. Un grand nombre de ses statues avaient été recouvertes de grandes housses de toile cirée.

Les représentants du bibliophylax, le directeur et archiviste du Mouseion, la pressèrent de quitter la rue avec ses bagages devant le fameux Stoa oriental du Mouseion. Ils insistèrent pour la faire monter dans un chariot branlant, bien qu'elle eût exprimé le désir de faire le chemin à pied.

Le bâtiment résidentiel des femmes était une construction de pierre et de brique, à l'aspect peu engageant, située à l'écart, dans une zone poussiéreuse et sans arbres du parc du Mouseion. Rhita eut un serrement de cœur en le voyant. Lugotorix, assis à côté du chauffeur, laissa échapper un sifflement de mépris.

Le véhicule s'arrêta dans la cour de terre battue et de briques émiettées. Une vieille femme à la tête et aux épaules recouvertes d'un fichu noir était en train de balayer sans conviction la poussière et le sable dans l'ombre du porche de la double porte, sans leur accorder le moindre regard. La porte s'ouvrit, et une jeune femme blonde à l'air sévère, à peu près de l'âge de Rhita, apparut, les mains nouées au-dessus de sa tête pour les saluer.

— Bienvenue ! Bienvenue ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë, en faisant claquer sa langue et en laissant retomber ses bras pour soulever sa longue robe de bure de la poussière. Vous êtes de Rhodos ? De l'Hypateion ?

Rhita sourit en hochant la tête. Le chariot s'immobilisa dans un dernier cahot, et le conducteur accorda au Celte une aide mesurée pour laisser tomber les bagages sur le trottoir.

— Vous ne pouvez pas rester ici, vous savez, dit la femme d'un ton brusque en s'adressant à Lugotorix. Les hommes ne sont pas admis.

— C'est mon garde du corps, protesta Rhita.

— Ma chère, les choses vont peut-être mal au Mouseion, mais personne ici n'a encore besoin de garde du corps. Il devra loger dans

un autre endroit. Vous êtes Rhita Berenikè Vaskayza ?

— Oui.

Elle la serra brusquement dans ses bras.

— Je m'appelle Jorea Yallos. Je suis de Galatia. Je suis chargée de vous guider dans la maison. Vous étudiez les mathématiques ?

— Oui.

— Fascinant ! J'étudie l'élevage à l'école d'agriculture. Je vais vous montrer votre chambre et répondre à toutes vos questions.

Les espoirs de Rhita finirent de sombrer lorsque Yallos la fit monter à l'étage et la précéda dans un long couloir sombre.

— Nous sommes toutes ravies de votre présence ici, lui dit-elle. Je regrette que nous ne puissions pas faire mieux pour vous. L'été, ces chambres sont plus fraîches la nuit. Mais l'hiver, ce n'est pas tellement souhaitable. Il fait bon dans la journée, cependant.

Elle sortit d'une de ses poches une grosse clé qu'elle introduisit dans un cadenas. Puis elle remit la clé, avec le cadenas, dans sa poche. Elle poussa, des mains et du pied, la fine porte en bois, qui raclait misérablement le carrelage inégal.

— Vous êtes une fille d'Isis ? demanda Yallos.

Rhita entra dans la chambre. Elle ressemblait à une cellule de couvent. Deux petites fenêtres haut perchées l'éclairaient, et un sommier à lanières de cuir en occupait l'un des coins. Derrière la porte, sur une tablette bancale, étaient posés un pot de chambre et un broc. Contre le mur de droite, une table de bois à l'équilibre non moins incertain était calée sous une fresque défraîchie représentant l'Isis de Kanöpe avec son fils menu aux grands yeux, couverts de plumes, et son serpent protecteur.

— Non, réussit-elle à répondre.

— Dommage. Dorca, la fille qui était ici avant vous, était une admirable servante d'Isis. Vous n'avez pas le droit de refaire la décoration sans l'autorisation du comité des femmes.

— Je n'y songerais jamais, fit Rhita.

Elle fit signe à Lugotorix de lui apporter ses bagages. Il eut un peu de mal à franchir la porte avec la valise et les coffrets sous les bras. Il les déposa délicatement par terre et fit un pas de côté sous le regard soupçonneux de Yallos.

— C'est un Celte, n'est-ce pas ?

— Du Parisioï, s'empressa d'affirmer Rhita.

— Il y a de nombreux Celtes en Galatia, dit Yallos. Moi-même, j'ai des origines nabathéennes et helléniques.

Rhita hocha poliment la tête.

— Nous avons une réunion du conseil à la première heure du coucher de soleil, reprit Yallos. Vous serez la bienvenue si vous désirez vous joindre à nous. N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez

besoin de quoi que ce soit. Nous autres femmes, nous devons nous serrer les coudes. Ils ne nous aiment pas trop, Kallimakhos et ses pareils. Nous ne valons rien pour leurs contrats de défense. (Elle ajouta, se tenant toujours en travers de la porte :) Il faut que le Celte me suive, à présent. Je vais lui trouver une chambre dans les anciens bains, là où logent les jardiniers du parc.

Lugotorix détourna ses yeux aux paupières plissées de Yallos, qu'il détestait visiblement, pour les poser sur Rhita.

— Va, lui dit-elle. Je serai très bien ici.

Elle n'en était pas tout à fait sûre, cependant. Déjà, elle se sentait déplacée, en proie à une lourde nostalgie. Le Celte haussa les épaules et suivit Yallos. Rhita songea soudain à quelque chose et la rappela.

— Est-ce que je pourrais garder le cadenas et la clé ? demanda-t-elle.

— Pas de clé, dit Yallos.

— J'en ai besoin, insista Rhita, irritée et inquiète pour la sécurité des Objets.

— Venez ce soir à la réunion. Nous en discuterons. Ah ! Si vous n'êtes pas une sœur d'Isis, qu'est-ce que vous êtes, alors ?

Rhita trouva une réponse avec une rapidité surprenante.

— J'appartiens au sanctuaire d'Athënë Lindia, dit-elle.

Yallos cligna plusieurs fois des paupières.

— Païenne ?

— Je suis de Rhodos. C'est un droit de naissance.

— Ah bon !

Rhita referma la porte et se tourna pour faire face aux murs crasseux de la cellule. Sa réception au Mouseion avait été soignée. L'ombre de sa grand-mère, de toute évidence, ne s'étendait pas jusqu'ici. La reine Kleopatra y était-elle pour quelque chose ? Était-elle seulement au courant de son arrivée ?

Elle demeura quelques minutes assise, frissonnante, dans la pénombre. Une ampoule électrique nue, au-dessus du lit, diffusait une clarté jaunâtre uniquement dans ce coin de la chambre. Il était déjà midi, et l'air commençait à peine à se réchauffer. Pouvait-elle prendre le risque de laisser les Objets sans surveillance ? Était-elle, elle-même, en sécurité ici ? Combien de temps allait-elle rester ainsi en attendant d'entreprendre – si elle l'entreprenait un jour – sa mission ?

Poussant un volet à moitié bloqué dans le renforcement de l'une des deux fenêtres, elle se cassa un ongle déjà coupé court. Elle jura entre ses dents tandis que ses yeux verts lançaient des éclats dans le maigre rayon de soleil qu'elle avait réussi à faire passer.

Elle essuya la poussière grasseuse qui recouvrait la table, utilisa un balai d'osier effrangé pour le sol et ouvrit la valise pour en retirer ses affaires. On lui avait dit qu'elle rencontrerait le bibliophylax dans la

soirée.

C'était une entrevue dont elle n'attendait, au demeurant, pas grand-chose de bon.

La Terre

Le Russe – il était plus commode, au moins pour le moment, de l'appeler ainsi – attendait sur la véranda, avec Lanier, d'apercevoir les lumières clignotantes d'une navette. Le ciel nocturne, avec ses traînées de poussière d'aluminium sur fond noir, était un abîme d'étoiles. L'atmosphère s'était considérablement éclaircie depuis la Mort. Les processus de guérison naturels de la Terre avaient effacé la plupart des traces atmosphériques de la catastrophe. Peu de sources importantes de pollution demeuraient, malgré la Reconstruction. Les technologies de l'Hexamone étaient autonomes et non polluantes.

Les premières lumières qu'ils aperçurent ne venaient pas du ciel, mais de la route qui grimpait à flanc de colline jusqu'à la maison. Lanier plissa les lèvres et répondit au regard du Russe par un léger haussement d'épaules.

— Ma femme, dit-il.

Il avait espéré partir d'ici avec Mirsky avant qu'elle arrive.

Le véhicule tout terrain, fabriqué sur le modèle de ceux utilisés par les premiers explorateurs du Caillou, s'engagea, dans un crissement de pneus, sur l'allée de gravier, et s'arrêta juste devant la maison. Ses moteurs électriques s'éteignirent d'un seul coup. Karen descendit de la cabine, éclairée par le faisceau d'un projecteur automatique, et aperçut Lanier sur la véranda. Elle lui fit un signe de main auquel il répondit de la même façon. Rien qu'à la regarder, il se sentait plus vieux.

Au cours de leur vie commune, il l'avait vue vieillir d'une dizaine d'années ou deux – *vieillir en même temps que moi* –, puis régresser sous thérapie, cette même thérapie qu'il avait refusée pour lui. Elle faisait aujourd'hui quarante ans au maximum.

— J'étais en ville, lui dit-elle en chinois, en sortant son sac de l'engin. Nous sommes en train d'organiser un réseau social artificiel, et...

Elle s'interrompit, apercevant le Russe, et s'arrêta sur les marches de la véranda en se mordant la lèvre inférieure. Elle se tourna pour regarder l'allée par-dessus son épaule. Il n'y avait pas d'autre véhicule. Elle leva alors vers Lanier un sourcil interrogatif.

— Nous avons un visiteur, lui dit-il. Il s'appelle Pavel.

— Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés, dit le Russe en s'avançant pour lui tendre la main. Je suis Pavel Mirsky.

Karen lui fit un sourire poli, mais ses instincts étaient soudain en éveil.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle en s'adressant à son mari tandis que son regard allait de l'un à l'autre et qu'elle plissait le front.

— Je vais très bien. Il s'appelle Pavel Mirsky, répéta Lanier en appuyant sur le nom avec emphase.

— Je connais ce nom, dit Karen. N'était-ce pas celui du général qui commandait les forces russes sur le Caillou ? Il est parti sur la Voie avec les cylindres, si mes souvenirs sont exacts.

Son regard semblait accuser Lanier. *Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?* Elle avait vu des photos de Mirsky, des enregistrements historiques. La farce était terminée. Elle le reconnaissait.

— Vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau, dit-elle.

— J'espère que je ne vous dérange pas, fit le Russe.

— C'est son fils ? Son sosie ? demanda-t-elle à Lanier.

Il secoua la tête.

Karen était sur la dernière marche, les mains croisées devant elle.

— Tu es sûr que tout va bien ? Vous essayez de me faire marcher.

Elle s'avança sur la véranda, s'immobilisa de nouveau. En chinois, elle demanda à Lanier :

— Qui est cet homme ?

— Si ce n'est pas l'original, c'est en tout cas une excellente imitation, répondit-il dans la même langue. Je vais l'emmener voir Korzenowski.

Karen se rapprocha lentement d'eux, détaillant le Russe, sans cesser de se mordiller la lèvre.

— D'où venez-vous ?

— Je n'ai pas encore expliqué cela à votre mari, dit-il sans la regarder. Il vaut mieux attendre un moment plus propice.

— Vous ne pouvez pas être Mirsky, fit-elle. Si vous essayez de duper mon mari... Tout ce qu'on nous a dit, alors, ce seraient des mensonges ?

D'une manière assez surprenante, Lanier n'avait pas envisagé cette possibilité. Il n'avait évidemment pas assisté en personne au départ de Mirsky pour la Voie.

— Il n'y a eu aucun mensonge, déclara Mirsky. Je suis charmé de faire enfin votre connaissance. J'ai toujours considéré votre mari comme un excellent homme, un vrai dirigeant doté de qualités précieuses. Je vous félicite tous les deux.

— Pourquoi ? demanda Lanier.

— Pour vous être réciproquement trouvés, expliqua le Russe.

— Merci beaucoup, fit vivement Karen. As-tu offert quelque chose

à boire à notre invité, Garry ?

Elle porta son sac à l'intérieur de la maison. Ses soupçons s'étaient mués en colère.

— Nous attendons la navette d'un instant à l'autre, lui répondit Lanier. Nous avons mangé un peu, et pris une bière.

Le Russe sourit à la mention de la bière. Son plaisir à la boire avait été évident.

Karen s'affaira quelques instants dans la cuisine, puis continua la conversation à travers la fenêtre grillagée qui donnait sur la véranda.

— Nous allons rassembler une vingtaine ou une trentaine de chefs de communauté et d'étudiants en sciences politiques de Christchurch, pour leur faire visiter l'Axe Thoreau, dit-elle. Nous les regrouperons en réseau dans la mémoire civique, pour établir des liens sociaux qu'il faudrait, autrement, des années pour créer. Ils se comporteront plus tard comme s'ils étaient de la même famille, si tout marche bien. Songe aux conséquences que cela pourrait avoir, si tous les politiciens avaient des liens de famille entre eux et avec leurs administrés. Est-ce que ce ne serait pas merveilleux ?

Elle avait changé de ton. Elle choisissait d'ignorer le mystère.

Lanier se sentit soudain très las. Tout ce à quoi il aspirait, c'était de pouvoir s'étendre sur le vieux divan, devant la cheminée, et fermer les yeux.

— Voilà la navette, dit le Russe en pointant l'index.

Une lueur blanche monta de l'autre côté de la vallée, puis fila juste au ras des arbres. Karen revint sur la véranda, le front soucieux, et regarda son mari.

— Que diable cherches-tu à faire ? demanda-t-elle. Où allez-vous ?

— Sur le Caillou, dit-il en secouant la tête. Je ne sais pas quand nous reviendrons.

Son sens de la réalité était en train de s'effilocher. Plus rien ne semblait certain.

— Tu ne devrais pas y aller tout seul. Et je ne peux pas t'accompagner. Il faut que je sois demain à Christchurch.

Elle jeta à son mari un drôle de regard. Elle n'était pas stupide, mais elle avait du mal à changer de vitesse. Son expression disait qu'elle savait à quel point tout cela était inhabituel, et peut-être important.

— Tu m'expliqueras tout ça quand tu reviendras du Caillou ? demanda-t-elle.

— J'essaierai, promit Lanier.

— Je regrette de vous causer ce dérangement, fit le Russe d'une voix douce.

— Ah ! vous, taisez-vous ! éclata Karen en se tournant vers lui. Vous n'êtes qu'un foutu fantôme !

Lanier sourit en entendant cela. Il posa la main sur l'épaule de sa femme, à la fois pour la rassurer et pour l'empêcher de continuer.

Comme les gestes reviennent facilement, se disait-il. Pourquoi pas les sentiments aussi ?

Ils étaient confortablement installés à bord de la navette au décor intérieur blanc de style forme libre, et ils volaient très haut au-dessus de la Terre. Dans le ciel, le regard tourné vers l'horizon noir en dents de scie où les paquets d'étoiles rencontraient les montagnes, Lanier se sentait extraordinairement libre. Il n'avait pas volé depuis des années. Il avait presque oublié cette sensation. Mais dès que la navette avait pointé son nez rond vers le haut, dès que le panorama vu à travers les parties transparentes de la coque avait basculé, son excitation s'était transformée en angoisse.

Le poids de l'espace.

Il était merveilleux de se laisser porter par une fine couche d'atmosphère et d'échapper aux problèmes. Voler, c'était plonger dans un demi-sommeil, au-dessus des dures réalités mais bien au-dessous du grand vide noir de la mort.

De l'autre côté du passage central, le Russe regardait droit devant lui, peu intéressé par le spectacle, comme s'il l'avait contemplé trop souvent pour en être affecté d'une manière ou d'une autre. Il n'avait pas l'air particulièrement songeur ni ennuyé. Il était impossible de deviner ce que tout cela signifiait pour lui, et ce que représentait cette rencontre avec Korzenowski... ou ses retrouvailles avec le Caillou.

Si c'était bien Mirsky, le Caillou devait être chargé pour lui d'une intense valeur émotionnelle. La dernière fois qu'il y était entré, c'était sous un enfer de projectiles et de rayons laser, avec les forces d'invasion soviétiques, juste avant et peut-être en prélude à la Mort.

Si c'était bien lui, se disait Lanier, cela signifiait qu'il n'avait pas revu la Terre entre ce moment fatidique et celui où il était arrivé dans la vallée.

Le vol de la navette, sans heurt, sans bruit et apparemment sans effort, n'était pas fait pour diminuer le sentiment d'irréalité qu'éprouvait Lanier.

S'il s'agit bien de Mirsky, où était-il pendant tout ce temps ? Qu'a-t-il vu ?

Gaïa

Le Mouseion s'était étendu considérablement, depuis les temps anciens, dans le Neapolis et le Brukheion – le quartier hellène –, empiétant même sur le quartier égyptien avec son école de médecine dont les bâtiments – l'Erasistrateion – jouxtaient ceux de la bibliothèque plus petite et moins prestigieuse de l'Institut de l'Oikoumenë, l'ancien Serapeion. L'université, le centre de recherches et la bibliothèque – qui constituaient en fait un ensemble de sept bâtiments répartis autour de la bibliothèque originale – occupaient un carré d'environ quatre stades de côté, au milieu de la cité. Éparpillés parmi les constructions plus anciennes de granité, de marbre et de calcaire se dressaient des cubes modernes d'acier et de verre où l'on étudiait les sciences et la mécanique. Au sommet de la colline escarpée de l'ancien Paneion, l'université avait installé, cinq siècles auparavant, un énorme observatoire de pierre. C'était plus une relique qu'un centre de recherche astronomique en état de fonctionnement, mais il était d'une grandeur imposante.

Rhita commençait à avoir le torticolis à force de lever la tête dans tous les sens. Sa voiture roulait selon un rythme irrégulier sur les dalles et les pavés des allées bordées d'arbres en plumet et de majestueux palmiers. Le soleil était en train de décliner à l'ouest, jetant sur la cité la même lueur orange qu'elle avait admirée la veille en entrant dans le port. Une fumée noire montait en minces spirales d'une grande cheminée de briques rouges accolée à l'un des bâtiments scientifiques. Des étudiants en robe universitaire blanche ou jaune – il n'y avait presque pas de filles parmi eux – les croisaient dans l'allée, jetant à Rhita des regards curieux qu'elle leur retournait avec un calme impassible malgré sa nervosité intérieure. Elle n'aimait pas beaucoup cet endroit, et elle ne pensait pas qu'elle l'aimerait jamais, ce qui était ennuyeux pour elle. Elle se trouvait ici, après tout, au centre de la culture et des sciences de tout le monde occidental. Elle avait beaucoup à apprendre à Alexandria, si les circonstances le lui permettaient.

Le plus vieux bâtiment intact du Mouseion, l'ancienne bibliothèque centrale, abritait aujourd'hui les services administratifs et les bureaux universitaires. Cet immeuble, autrefois charmant et magnifiquement

décoré, paraissait un peu dépenaillé. Il avait pourtant conservé une partie de sa splendeur, avec ses trois niveaux de marbre et d'onyx, décorés de saillies dorées et de figures grotesques datant de la Seconde Occupation, pendant le Troisième Soulèvement Parsa. Des feuilles de marbre d'un ton plus pâle avaient été ajoutées, moins de cinquante ans plus tôt, pour rajeunir les murs endommagés par le temps. Heureusement, jusqu'à présent, aucune des fusées libyennes lancées sur le delta n'avait touché le Mouseion.

Après avoir franchi une arche, l'allée conduisait dans une cour pavée de dalles polies de granité et d'onyx, disposées en damier. Les quatre coins étaient occupés par des plantes exotiques venant d'Aithiopia et de la Grande Mer du Sud. Au centre se trouvait une fontaine de pierre en forme de lion, de style Arsacide de Parsa.

La voiture s'arrêta dans un soubresaut, et elle descendit. Un jeune homme de petite taille, portant une tunique noire et des jambières à la mode teutonique – qui faisait fureur en ville en ce moment –, s'avança vers elle en découvrant ses dents dans un large sourire qui illuminait sa figure étroite au teint brun.

— Je suis très honoré de rencontrer la petite-fille de la sophè Patrikia, dit-il en s'inclinant légèrement en avant et en se passant la main sur la tête pour la saluer. Je m'appelle Seleukos. Je suis originaire de Nikaea, près d'Hippo. Je travaille ici comme assistant du bibliophylax. Bienvenue à la bibliothèque.

— Merci, répondit Rhita.

Il s'inclina de nouveau, et lui fit signe de le suivre. Elle ferma un instant les paupières, vérifiant l'état de la clavicule. Elle n'avait été ni déplacée ni touchée. Rhita emboîta alors le pas au jeune homme.

Le bureau du bibliophylax, au rez-de-chaussée, était plutôt petit comparativement à son statut. Trois hommes y travaillaient activement sur des tables disposées dans un coin, en triangle, à la lumière d'une fenêtre ouverte. Derrière eux, une armoire qui montait jusqu'au plafond débordait de liasses de papiers. Un gros graphomekhanos bourdonnait et cliquetait sur un lourd support en bois à côté de l'armoire. Le bibliophylax en personne travaillait derrière un paravent à quatre pans, en bois de cèdre de Ioudaia ouvragé à la main, sous la plus grande fenêtre de la pièce, dans le coin opposé. Le jeune homme s'effaça poliment pour la laisser passer de l'autre côté du paravent.

Le bibliophylax leva sa tête au crâne rasé pour l'examiner froidement, puis lui adressa l'ébauche d'un demi-sourire. Il se leva alors et se passa la main sur la tête. Rhita l'imita, et s'assit, sur son invitation, dans un fauteuil d'osier.

— J'espère que tout est en ordre dans votre chambre ? demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête, n'osant pas ergoter pour des détails.

— C'est un honneur de vous avoir ici, reprit le bibliophylax en sortant un dossier qui consistait en une liasse de papiers de l'épaisseur d'un doigt, comprimée entre deux cartons, d'où il retira un long document que Rhita reconnut comme étant le double de son dossier scolaire à l'Akadeimeia. Je vois ici, reprit-il, que vous vous êtes spécialement distinguée dans les domaines de la physique et des mathématiques. Et ce sont les matières que vous avez choisi d'approfondir ici. Nos professeurs auront beaucoup à vous offrir. Nous sommes, après tout, une institution beaucoup plus importante que l'Akadeimeia. Notre corps enseignant est recruté dans tout l'Oikoumenë, et même à l'extérieur.

— J'ai hâte de commencer mes études.

— Un détail, dans votre dossier, a retenu mon attention. Vous avez formulé une demande inhabituelle, avant même d'arriver ici. Outre votre demande d'entretien privé avec le mekhanikos Zeus Ammôn Demetrios, déjà inhabituelle en soi, vous manifestez le désir d'obtenir une audience particulière de l'Hypsêlotès impériale. Puis-je connaître le but de cette visite ?

Avant que Rhita pût répondre, le bibliophylax leva la main en ajoutant :

— Cela nous concerne dans la mesure où nous cherchons à assurer le bien-être de tous les étudiants qui fréquentent le Mouseion.

Elle referma la bouche, attendit quelques secondes puis répondit :

— Je lui apporte un message privé de ma grand-mère.

— Elle est décédée, fit remarquer le bibliophylax, impassible.

— Par l'intermédiaire de mon père. C'est un message qui devrait intéresser vivement la reine, d'après la sophè. (Elle s'interrompt, les lèvres serrées. Elle sentait une hostilité, une véritable haine professionnelle, même, irradier du bibliophylax.) Une communication personnelle, ajouta-t-elle.

— Naturellement, murmura le bibliophylax avec une légère grimace, en feuilletant de nouveaux papiers. J'ai consulté vos vœux universitaires. Tout me paraît en ordre. Vous voulez suivre une cinquième année de mathématiques, une troisième de physique et une deuxième année de science de commandement civique. Vous êtes sûre que ce programme n'est pas trop lourd pour vous ?

— J'étudiais les mêmes matières à l'Akadeimeia.

— Oui, bien sûr, mais les professeurs du Mouseion seront peut-être moins impressionnés par votre aïeule. Ils ne seront peut-être pas aussi indulgents envers vous.

— Ils n'étaient pas indulgents à Rhodos, fit Rhita en maîtrisant son irritation.

Elle aurait voulu lui éclater de rire au nez, ôter ses chaussons et lui montrer la plante de ses pieds, mais elle demeura extérieurement impassible malgré le pincement qu'elle ressentait au creux de l'estomac.

— Je suis persuadé qu'ils ne l'étaient pas, murmura le bibliophylax tandis que ses petits yeux noirs la défiaient d'en dire plus.

— J'ai cependant un petit problème, dit Rhita en soutenant son regard sans broncher.

— Ah ?

— Mon serviteur. Il est là pour assurer ma protection, à la demande expresse de mon père, mais nous avons été séparés.

— Les domestiques et les gardes ne sont pas admis au Mouseion. Même en ce qui concerne la famille royale.

En réalité, aucun membre de la famille royale n'étudiait au Mouseion. La reine n'avait pas d'enfants, et le reste de la famille s'était depuis longtemps retiré à Kypros pour des raisons de sécurité.

— Ne vous gênez pas pour venir nous consulter ici quand le cœur vous en dit, conclut abruptement le bibliophylax.

Il referma son dossier et le glissa dans une petite corbeille d'osier sur le coin gauche de son bureau. Puis il sourit et se passa la main sur la tête pour signifier que l'entretien était terminé.

Quand elle retourna dans sa chambre, elle demeura assise entre les quatre murs glacés une heure durant, essayant de remettre ses idées en ordre. Personne n'avait touché aux Objets, mais pouvait-elle compter jouir encore longtemps de cette relative sécurité ? Le bibliophylax ne lui inspirait aucune confiance. Son seul espoir était que la reine s'intéressait à son sort et la protégerait. Elle espérait, en tout état de cause, que l'audience ne tarderait pas à venir.

Elle avait idée que lorsqu'elle aurait mis la reine au courant de ce qu'elle savait, et démontré la vérité de ses dires, elle ne resterait pas longtemps étudiante au Mouseion. On ne lui laisserait plus le luxe d'une bourse d'études.

Découragée, elle quitta la chambre pour aller assister à l'assemblée des étudiantes. Peut-être réussirait-elle à se faire rendre le cadenas.

Tout le monde ici est-il donc mon ennemi ? se demandait-elle.

Le Chardon

Le puits central du Chardon était un trou minuscule et noir au milieu de la vaste dépression qui marquait l'emplacement du pôle méridional de l'astéroïde. Le pôle opposé – appelé « nord » uniquement pour donner une direction, l'astéroïde ne possédant pas de champ magnétique naturel – formait un cratère au bord déchiqueté, la septième chambre s'ouvrant directement sur le vide. Avec ses vaisseaux de service équipés de champs de traction, l'Hexamone avait depuis longtemps balayé les débris qui encombraient la septième chambre depuis la Séparation, et elle servait maintenant d'astroport. Un jour, les cylindres en orbite auraient besoin de réparations, et le dock de la septième chambre serait l'endroit idéal pour cela.

Pour les petits vaisseaux du genre de la navette où se trouvaient le Russe et Lanier, l'entrée du pôle sud était plus pratique.

Lanier prêtait à peine attention aux ténèbres qui entouraient l'appareil. Son esprit était resté ailleurs. Il ressentait un écœurement encore plus fort, accompagné d'un élan de colère envers son mécontentement éternel. Il ferma les yeux, serrant très fort les paupières, puis les rouvrit brusquement tandis que la navette s'amarrait au dock tournant intérieur.

— Nous y sommes, lui dit le Russe.

La première chambre avait peu changé. Même l'interruption puis la reprise de la rotation du Chardon l'avaient laissée relativement intacte. Il est vrai que la base de la chambre n'était occupée, à peu de chose près, à l'origine, que par un désert de sable et de cailloux. Comme ils quittaient l'ascenseur, une brise glacée souffla sur eux de la tête sud, la haute paroi grise et vertigineuse qui s'élevait derrière eux. Aux abords de l'axe, à vingt mille mètres au-dessus de la « vallée » où ils se trouvaient maintenant, la lumière diffuse et miroitante du tube au plasma formait une brume laiteuse.

Sur une douzaine de kilomètres de part et d'autre, la base de la chambre s'étendait aussi plate et normale qu'il était possible de l'imaginer. Puis elle commençait à s'incurver lentement vers le haut, formant une arche impossible qui redescendait quelque part derrière

le tube au plasma, telle une passerelle destinée aux dieux. Après toutes les années qui s'étaient écoulées – combien, au juste, depuis sa dernière visite ? Dix ? Douze ? –, les dimensions intérieures du Chardon frappaient de nouveau Lanier par leur caractère formidable. Il se souvenait de ce qu'il avait ressenti durant les horribles mois qui avaient précédé la Mort, lorsqu'il était submergé par l'accumulation des tâches administratives et des intrigues de la Terre aussi bien que celles du Caillou. Il y avait eu, surtout, le poids des mystères et de la connaissance anticipée des événements. Ils appelaient cela le coup de Caillou.

Cet afflux de souvenirs, loin de le reconforter, le renforçait dans son étonnement que les hommes aient pu se diminuer de cette manière en se livrant à une telle création. Car c'était comme cela qu'il se considérait lui-même : diminué, et dépassé. Le coup de Caillou, encore une fois.

Ils furent accueillis par un homme de haute taille, maigre comme un squelette et chauve comme un œuf. L'assistant de Korzenowski.

— Je m'appelle Svard, leur dit-il. Ser Korzenowski regrette de ne pouvoir vous accueillir en personne.

Il jeta au Russe un coup d'œil évaluateur, puis les précéda en direction d'un véhicule de traction qui attendait.

— L'Ingénieur a son centre de recherches au milieu de la vallée, ajouta-t-il. Il vous invite à le rejoindre là-bas.

Ils montèrent à bord du véhicule à huit places, sans roues ni chenilles, qui se déplaçait au-dessus du sable grâce à un champ de traction. Fabriqué sur le Chardon, il possédait une ligne sobre et élégante, une carrosserie d'un blanc nacré et un espace intérieur dont le décor gris pouvait être adapté à volonté par commande vocale ou pictée.

Svard avait un picteur dissimulé dans son col bas. Lanier n'avait jamais appris tout à fait à picter.

— J'espère que vous avez fait un voyage intéressant, leur dit l'assistant de Korzenowski.

Lanier hocha distraitement la tête tandis que le véhicule de traction filait sans heurt et sans bruit au-dessus du sable et de la végétation rabougrie.

— À quoi s'occupe ser Korzenowski en ce moment ? demanda Lanier. Il y a assez longtemps que nous n'avons pas communiqué.

— Il fait des recherches.

— Pour le compte de l'Hexamone ?

— En partie. Mais principalement pour satisfaire sa propre curiosité.

— Qui paie la facture ?

Svard lui sourit par-dessus son épaule.

— Vraiment, Mr. Lanier, vous devriez savoir que ser Korzenowski a, comme on disait dans le temps, je crois, carte blanche pour engager toutes les dépenses qu'il juge raisonnables, soit en ressources humaines, soit en crédits. C'est un privilège qui lui a été accordé avant sa mort, et les circonstances n'ont pas changé avec sa résurrection.

— Je vois, fit Lanier.

Un peu plus loin devant eux s'étalait un ensemble de bâtiments bas dont les murs s'évasaient légèrement à la base, enfouie dans le sable. L'espace au-dessus miroitait avec un effet de mirage. Lanier se demandait si c'était de l'air chaud qui montait ou s'il y avait une autre raison. Il plissa les paupières pour essayer de distinguer quelque chose à travers le nez transparent du véhicule de traction.

L'engin s'arrêta à quelques dizaines de mètres du bâtiment situé le plus au sud, et descendit sur le sable avec un sifflement sourd. La porte s'ouvrit. Mirsky descendit le premier, suivi de Lanier, qui observait attentivement ses réactions. Le Russe commença par jeter un regard circulaire à la vallée, puis leva les yeux vers le tube au plasma.

Il connaît le Caillou, se disait Lanier. Il est déjà venu ici. Cela ne lui rappelle rien de très agréable.

Svard dut se plier en deux pour sortir du véhicule. Puis il se redressa avec grâce, de toute sa hauteur, en clignant des yeux.

— Par ici, je vous prie, dit-il. Ser Korzenowski vous attend dans ses appartements privés.

Lanier savourait l'élasticité nouvelle de sa démarche. La rotation du Caillou conférait à la base de chaque chambre une force d'attraction égale aux six dixièmes de la gravité terrestre. C'était l'une des caractéristiques qu'il avait appréciées le plus ici. Il se souvenait de l'époque, éloignée de plusieurs décennies – c'était avant la Mort –, où il s'exerçait vigoureusement aux barres parallèles dans la première chambre. Il s'était toujours maintenu en excellente condition physique. Déjà, à l'université, c'était un gymnaste accompli.

À une centaine de mètres à l'est du complexe principal, un dôme blanc plus discret s'élevait du sable à une hauteur de quelques mètres. Svard les précéda dans une allée de gravier qui y menait, et s'arrêta pour picter quelque chose à la hauteur d'un capteur. Une icône verte représentant une main ouverte apparut devant chacun d'eux.

— Il désire que nous entrons tout de suite, expliqua Svard.

Une porte se dessina dans la façade, et s'écarta. Konrad Korzenowski apparut, vêtu d'un simple cafetan bleu foncé.

Lanier ne l'avait pas revu en personne depuis plus de trente ans, mais il avait peu changé. De stature moyenne, plutôt sec, il avait une figure ronde surmontée d'une courte brosse de cheveux poivre et sel. Le nez était long et le regard pénétrant. C'étaient surtout ses grands yeux noirs envoûtés – et envoûtants – qui étaient différents par

rapport à leur dernière rencontre. Ils avaient absorbé une partie du « mystère » de Patricia Vasquez, cet élément de la personnalité humaine impossible à synthétiser. Korzenowski semblait porter en lui un aspect ineffable de la mathématicienne. Rien qu'à le voir, Lanier était épouvanté. Patricia était encore discernable à travers lui. Peut-être même plus qu'avant.

Quel effet cela lui fait-il, d'avoir une partie d'elle au centre de lui ?

Sur la Terre, avant la Mort, les transplantations cardiaques se faisaient couramment jusqu'au jour où les prothèses avaient été perfectionnées.

Que ressent-on lorsqu'on a subi la transplantation partielle de l'âme de quelqu'un d'autre ?

— Heureux de vous revoir, ser Lanier, lui dit Korzenowski en lui serrant la main.

C'est à peine s'il avait jeté un coup d'œil à Mirsky. Il le traitait moins, peut-être, en invité qu'en curiosité à élucider plus tard. Il leur fit signe d'entrer. Le décor intérieur, de style forme libre, était encombré de cylindres blancs et gris de toutes tailles, autour desquels étaient drapés des pans d'une substance qui ressemblait à de la pâte à pain. Il en écarta quelques-uns. Quand il les soulevait, ils se déformaient entre ses mains avec un léger chuintement. Il commanda au sol de former des sièges, qui prirent rapidement consistance. Le Russe s'assit, les bras croisés. Il paraissait à l'aise. Les traces de l'appréhension qu'il avait semblé manifester à l'extérieur avaient maintenant disparu.

Svard prit congé en pictant rapidement quelque chose à l'adresse de l'Ingénieur. Korzenowski croisa les bras de la même manière que Mirsky, puis se tourna vers les deux hommes.

— Nous avons là un problème, semble-t-il, ser Lanier, dit-il en regardant le Russe. Est-ce le véritable Pavel Mirsky ou une habile imitation ? Avez-vous une idée précise sur la question ?

— Pas la moindre.

— Que vous dicte votre intuition ?

Lanier, pris au dépourvu, mit quelques instants à répondre.

— Je suis incapable de vous le dire. Mon intuition, à supposer que j'en aie une, est noyée dans les brumes de toutes ces impossibilités.

— Nous savons de manière certaine que Pavel Mirsky a descendu la Voie avec toute une moitié de la Cité de l'Axe, et qu'elle s'est refermée sur eux après leur passage. Nous savons aussi qu'aucune porte n'a été ouverte depuis sur cette Terre. Si c'est bien Pavel Mirsky qui se trouve devant nous, c'est qu'il est revenu par un chemin dont nous ignorons tout.

Le Russe changea légèrement de position sur son siège. Posant les mains sur ses genoux, il se contenta de hocher la tête, laissant les deux

autres parler de lui comme s'il n'était pas là.

— Il n'a pas l'air mécontent de lui, reprit Korzenowski en se frottant le menton d'un air songeur. Il me fait penser à un chat qui a trouvé une plume de canari. J'espère qu'il nous pardonne ces spéculations sur son compte. Nos instruments indiquent qu'il est matériel et humain, jusque dans sa structure moléculaire. Ce n'est pas un fantôme, ni dans le nouveau sens ni dans l'ancien. Ce n'est pas une projection d'un genre qui nous soit familier.

Korzenowski énumérait ces observations comme s'il suivait un chemin logique d'évidences qu'il écartait au fur et à mesure.

— Sa structure génétique est bien celle de Pavel Mirsky telle qu'elle est enregistrée dans les archives médicales de la cité de la troisième chambre, reprit-il. Êtes-vous bien le général Pavel Mirsky ? fit-il en se tournant vers le Russe.

Celui-ci répliqua en fixant un point situé entre les deux hommes :

— La réponse la plus simple et la plus proche de la vérité, je crois, est : oui.

— Venez-vous ici de votre plein gré ?

— Avec les mêmes réserves, oui.

— Par quel moyen êtes-vous arrivé ici ?

— Là, c'est un peu plus compliqué.

— Avons-nous le temps d'écouter sa réponse, ser Lanier ?

— J'ai tout mon temps, fit ce dernier.

— J'aurais voulu qu'Olmy soit présent, dit Mirsky.

— Malheureusement, ser Olmy ne répond à aucun message en ce moment. Je pense qu'il se trouve sur le Chardon, mais j'ignore où exactement. J'ai envoyé un partiel à sa recherche, pour le mettre au courant. Il est possible qu'il vienne nous rejoindre, mais je ne peux rien affirmer. J'aimerais que vous nous racontiez votre histoire le plus tôt possible.

Korzenowski s'assit en prenant l'un des morceaux de pâte blanche qu'il se mit à pétrir sur ses genoux. Mirsky demeura quelques instants silencieux, le regard baissé vers le sol immaculé, puis soupira.

— Soit. Mais plutôt qu'un récit, qui risquerait d'être long et fastidieux, je préfère vous faire une projection. Puis-je emprunter l'un de vos appareils ?

— Certainement, dit Korzenowski.

Il commanda à un champ de traction d'abaisser le projecteur le plus proche.

— Aurez-vous besoin d'une interface ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas, dit Mirsky. Je ne suis pas seulement ce à quoi je ressemble. (Il toucha, d'un seul doigt, l'objet en forme de goutte d'eau.) Pardonnez-moi si je ne me dévoile pas entièrement à votre appareil.

— Je comprends, fit Korzenowski avec une absurde cordialité tandis que Lanier sentait de nouveau se hérissier les poils de sa nuque. Commencez, je vous prie.

Le décor disparut, remplacé par quelque chose que Lanier eut tout d'abord un certain mal à comprendre. C'était une représentation condensée de la Voie, de la Cité de l'Axe, des premiers jours que Mirsky avait passés dans le Wald forestier de la Cité Centrale, et du début de son voyage dans la Voie, lorsqu'il avait commencé à accélérer le long de la faille.

Les informations projetées se succédaient sur un rythme rapide et tourbillonnant. Toute notion du temps présent avait cessé d'exister. Mirsky racontait son histoire à sa manière tandis que Korzenowski et Lanier la vivaient.

Appelez cela, comme vous voudrez, une évasion ou la plus grande désertion de tous les temps. La fuite devant un horrible passé, devant ma propre mort, devant la mort de mon pays et celle, presque totale, de ma planète. Si l'on peut appeler « fuite » le départ de la moitié d'une cité peuplée de plusieurs dizaines de millions d'âmes et d'une douzaine de millions d'êtres humains corporels dans un tunnel infini de l'espace-temps, à travers la furie déchaînée d'un cœur d'étoile, sur le rail d'un « nœud » étiré, d'un cordon ombilical impossible.

Le tunnel proprement dit est un immense ténia agrippé aux entrailles de l'univers réel, avec des pores qui s'ouvrent sur d'autres univers également réels mais différents, sur d'autres temps réels et identiques au nôtre. Ces pores sont cautérisés par notre passage. Le tunnel change ou a changé à cause de notre présence. Il se déforme et entre en expansion, à partir du moment de sa création, connaissant par avance notre fuite. Comment explique-t-on cela à un être humain non amélioré ?

On ne l'explique pas.

Il a fallu que je change pour savoir tout cela, et j'ai changé à plusieurs reprises au cours des décennies et des siècles de fuite en avant. Je suis devenu plusieurs personnes à la fois, et il y a eu des moments où l'un de moi avait du mal à en reconnaître un autre jusqu'au moment où ils pouvaient fusionner pour échanger des impressions personnelles. Je n'étais plus le Russe Mirsky – j'avais cessé de l'être, sans doute, lors de mon assassinat dans la bibliothèque du Chardon –, mais un simple habitant des quartiers geshels de l'Axe Nader et de la Cité Centrale, un citoyen d'un monde nouveau essayant de s'adapter à son impossible environnement. Nous n'étions plus les maîtres des territoires que nous reconnaissons, comme c'était plus ou moins le cas, précédemment, pour la Cité de l'Axe.

Je regardais les humains venus de la Terre avec moi évoluer, comme je le faisais, ou s'étioler progressivement pour mourir de la seule manière laissée aux immortels, en oubliant leur propre existence et en étant oubliés

par les autres. Le reste d'entre nous survécut, et fusionna.

Le voyage dura, de notre point de vue, des siècles. Vous savez que le temps est une chose variable, beaucoup moins importante que notre jeunesse et notre vulnérabilité ne nous l'avaient laissé croire. C'est une dimension flexible mais omniprésente, déformée et tordue en quelque chose d'à peine reconnaissable.

J'ai vécu des durées extrêmement variées. Celle de la cité voyageant à travers la Voie à des vitesses relativistes, la mienne, au niveau très rapide de la mémoire civique, et celle des moments passés à communiquer directement avec mes compagnons de voyage, comme je communique en ce moment avec vous. Le temps se contracte et se compresse comme un ressort. Si toutes les durées que j'ai traversées devaient être alignées bout à bout, j'aurais vécu, peut-être, dix mille ans, à votre échelle.

Nous avons depuis longtemps dépassé le point de la Voie où les derniers moments de cet univers auraient pu nous être accessibles. Si nous avions ouvert une porte à cet endroit, chose qui nous était en réalité impossible, nous aurions pu assister à la mort de tout ce que nous avons connu, tout ce qui – même de manière très lointaine – était relié à nous. Mais nous avons poursuivi notre route. J'avais déserté mon propre univers.

Chose curieuse, cet instant n'eut rien de particulièrement spectaculaire. Nous nous étions déjà repliés sur nous-mêmes d'une manière extraordinaire, comme un insecte en train de se métamorphoser en chrysalide. Nous nous étions coupés de notre environnement tout en continuant de l'étudier.

La Voie s'ouvrait sur un immense tunnel torsadé. Notre passage dans ce tunnel ne suivait plus aucune géodésique rationnelle. Il n'y avait plus ni faille ni singularité au milieu. La cité ne pouvait plus tirer son énergie des générateurs de faille. Elle dut la puiser dans la fine atmosphère de particules et d'atomes épars au-dessus de la Voie. Ce qui eut pour conséquence de nous faire ralentir... rapidement. En moins de dix ans de notre temps de base, la vitesse de la cité était tombée en dessous des valeurs relativistes.

La Voie s'était élargie autour de nous. Étudiant la nouvelle configuration, nous commençâmes à prévoir ce qui nous attendait... Une vaste poche d'espace-temps qui couronnait la Voie, mais sans la terminer pour autant. Un espace fini, mais sans borne...

Nous étions entrés dans l'œuf d'un nouvel univers. Nous ne pouvions pas survivre, en tant que créatures matérielles, à l'intérieur de cet œuf. Nous aurions été dissous par le plasma naissant de cette masse et de cette énergie potentielles comme le sel fond dans l'eau. Mais nous avons appris à surmonter ce problème.

La cité entière, avec tous ses habitants, s'occupa activement à se transformer. Nous nous attendions à mourir d'un instant à l'autre, à simplement cesser d'exister, car nous n'étions que des enfants face à une

fournaise enragée. Mais il y avait une autre possibilité, très lointaine.

Cette possibilité était que nous puissions nous adapter à l'œuf-fournaise, que nous puissions l'habiter et, finalement, le façonner pour qu'il grandisse en un univers adulte. Cela impliquait qu'il soit coupé de toute attache avec la Voie et qu'il parte librement à la dérive dans le super-espace tandis qu'à l'intérieur de l'œuf-fournaise, nos personnalités transformées renaîtraient, déployant leurs ailes dorées.

Est-il présomptueux de dire que nous avons voulu nous transformer en dieux ? Nous n'avions pas le choix. Nous avons atteint le bout de la Voie, dans la mesure où elle en avait un, et nous ne pouvions plus retourner en arrière. Nous n'avions que la solution de créer notre propre univers.

Pour ce faire, nous dûmes nous défaire de toutes nos connexions matérielles. Il nous fallait nous imposer aux fondements de l'espace et du temps, transcendant l'énergie et la matière, hors du contact du plasma amniotique.

Je vis mes compagnons s'entourer de murs de lumière, formant de grandes rosaces de personnalité qui s'épalaient, floues aux extrémités, se peignaient sur les murs de la cité, utilisant sa masse comme un appui temporaire pour ne pas se dissoudre. La lumière de chacun de nous touchait la lumière de tous. Nous étions ivres d'unicité. Ce fut une orgie aux proportions fantastiques. Le résidu de notre humanité fut distillé en une vaste sexualité de fusion. Nous en perdîmes presque notre objectif de vue. Nous aurions pu nous étourdir dans ce déchaînement narcissique de plaisir, de reconnaissance et d'amour, et plonger, tel un papillon éperdu d'amour, dans la fournaise... mais nous réussîmes à nous reprendre et à franchir le pas suivant.

Nous n'étions plus, dans notre unicité, qu'un frêle et délicat tissu de pensées enveloppant et habitant les restes de la cité. Nous avions étalé ce tissu au vent des particules de la Voie, qui soufflait maintenant beaucoup plus fort et beaucoup plus chaud en raison de la proximité de l'œuf-fournaise. Nous étions condensés, durcis, finalement réduits à un niveau inférieur à celui de la lumière et de l'énergie.

Fleurissant dans la fournaise, nous avons pu lui imposer notre volonté et lui donner l'impulsion nécessaire pour entrer en expansion, en convertissant la masse restante de notre cité en énergie de manière à faire pencher la balance. L'œuf sans borne commença à grossir et à se refroidir. Son plasma amniotique se condensa et prit forme.

Nous étions devenus des bâtisseurs de mondes. Tout d'abord, nous envisagions simplement de reproduire notre univers natal en créant des galaxies et des étoiles et en repartant de zéro. Mais nous avons vite appris que c'était impossible. Ce nouvel univers était beaucoup plus restreint que l'autre. Ses racines étaient plus humbles, car elles provenaient non pas de la texture du super-espace mais de l'extension tortueuse de la Voie. Il serait nécessairement plus limité, moins complexe et beaucoup moins ambitieux.

Nous pouvions cependant en faire un endroit fascinant, quelque chose qui absorberait toutes nos facultés créatrices... si toutefois nous savions nous montrer prudents.

Il est bien plus difficile d'être un dieu que nous ne pouvions l'imaginer. Nous avons assumé, depuis le début, je suppose, qu'une volonté consciente ou une combinaison de volontés conscientes suffiraient à façonner et à contrôler un univers. Nous avons dirigé notre mince faisceau de volonté sur cette tâche, créant et modelant, guidant et affinant d'une manière que je suis incapable, bien entendu, de vous décrire, car je ne m'en souviens pas dans ce corps, et même si je m'en souvenais, il me serait impossible de lui trouver une place dans mes pensées présentes.

Pendant un certain temps, tout sembla aller très bien. Nous nous réjouissions de notre réussite. Nous étions comme un enfant dans une vaste cour de récréation. L'univers était devenu merveilleux. Nous commençâmes à modeler l'équivalent d'êtres vivants et pensants qui pourraient nous servir de compagnons, ou peut-être de réceptacles, en temps voulu, pour nos personnalités. Car nous rêvions toujours d'une forme matérielle. Nous étions encore sous l'influence de nos origines.

C'est alors que les choses ont commencé à tourner mal. L'univers s'est mis à se fracturer, à se décomposer ; ses limites se sont rétrécies, englobant ou bouleversant le peu d'ordre que nous avons réussi à mettre dans le chaos ardent. Nous nous étions trompés dans nos calculs. Une volonté unique ne pouvait pas créer un univers stable. Il y manquait le contraste et le conflit.

Nous essayâmes, avec l'énergie du désespoir, de nous diviser en forces opposées pour réparer les dégâts. Mais il était beaucoup trop tard.

Le dieu que nous étions devenus avait échoué.

Nous aurions tous cessé d'exister, noyés dans les débris de notre échec, si nous n'avions pas entendu une autre voix. Elle était moins extatique, moins exaltée que la nôtre. Et elle semblait extrêmement lointaine. Elle était aussi plus pragmatique, plus expérimentée et beaucoup plus diverse. Nous crûmes un instant entendre la voix d'un autre dieu, ou d'autres dieux, mais c'était encore notre ignorance qui nous faisait réagir ainsi. Car malgré les progrès que nous avons faits, nous demeurions incroyablement ignorants et naïfs.

La voix que nous avons entendue était celle de nos descendants, qui s'adressaient à nous depuis l'autre bout de notre univers. Tous les êtres intelligents qui avaient grandi et vieilli avec le cosmos où nous étions nés s'étaient rendu compte de notre échec et nous sentaient pris au piège. Ce n'étaient plus des êtres matériels. Ils n'étaient pas plus discernables en tant qu'individus que nous ne l'étions nous-mêmes, mais leur intelligence était d'une sorte plus hardie, plus pratique. Ils étaient devenus la Mentalité Finale, à la fois unique et cohérente mais également constituée d'un grand nombre de communautés d'esprits individuelles.

Ils nous ont sauvés. Ils nous ont tirés en arrière le long du cordon de la Voie, toujours ouvert, qui n'avait jamais été complètement séparé de l'œuf-fournaise.

Ce sauvetage n'était pas entièrement altruiste. Nous avions une certaine utilité pour eux.

Est-il possible de décrire de manière adéquate les émotions d'un dieu déchu ? Nous étions peïnés, profondément gênés. Nous mesurant à l'aune d'une autre matrice de pensée, nous constations que nous n'étions que des enfants. Jeune vin aspirant à acquérir de la bouteille, nous avions engendré du vinaigre.

Mais nous fûmes pardonnés et soignés. Ils nous redonnèrent l'équivalent d'une santé. Nous fûmes accueillis dans leur communauté de penseurs, à la fois unie et diverse, qui occupait l'extrémité du vieil univers. Et là, de nombreuses choses nous furent révélées.

Je fus reconstitué à partir de ma matrice intégrale, et isolé. Je peux vous assurer que c'est une expérience pire que la mort, pire que la perte de sa famille, de sa cité, de sa patrie ou de sa planète. Je pleurai sur mon sort, je devins fou, et ils me reconstituèrent à nouveau, avec des raffinements supplémentaires. Finalement, au bout de plusieurs tentatives, ils obtinrent la stabilité désirée et m'envoyèrent ici.

Je suis porteur d'un message et d'une requête, si toutefois la chose peut être appelée ainsi. Ils ont leurs limitations, ces descendants de toutes les créatures intelligentes actuellement vivantes. Et ils ont aussi leurs obligations. Ils se doivent d'amener l'univers à une fin honorable et complète, à une conclusion esthétique. Mais ils ne disposent pas, pour ce faire, de ressources infinies.

Je suis plus que je ne le parais, mais je suis beaucoup moins que ceux qui m'ont envoyé ici. Et mon devoir est d'essayer de vous persuader d'une chose.

J'ai décrit la Voie comme un immense ténia agrippé aux entrailles de l'univers. Elle se prolonge, en fait, comme vous le savez, au-delà de notre monde. L'univers ne peut pas mourir avec ce jeune corps artificiel dans son ventre. Ou plutôt, il ne peut pas mourir dans de bonnes conditions. Il ne peut que se terminer d'une manière peu satisfaisante, en empêchant nos descendants d'accomplir tout ce qu'ils espèrent.

Lanier sortit, étourdi, de la projection, et accommoda sur Mirsky. Une image, en particulier, continuait à lui hanter l'esprit au niveau subconscient. Elle le terrifiait. Il faisait tous ses efforts pour se la rappeler clairement, mais ne conservait qu'une vague impression de galaxies choisies, à travers le temps, comme victimes offertes en sacrifice.

Des galaxies en train d'agoniser pour fournir l'énergie nécessaire à ce que la Mentalité Finale avait l'intention d'accomplir.

Il ressentait de douloureuses pulsations dans sa tête, accompagnées d'une légère sensation de nausée, comme s'il avait l'estomac lourd après avoir trop mangé. Il pencha la tête en avant, vers ses genoux, en gémissant.

Korzenowski posa la main sur son épaule.

— Je partage votre détresse, dit-il d'une voix calme en s'adressant à Mirsky.

Lanier releva la tête vers ce dernier, qui était en train de ranger le projecteur.

— Mais qu'êtes-vous donc ? demanda-t-il d'une voix sourde.

Mirsky ne répondit pas à sa question.

— Vous devez rouvrir la Voie pour la détruire de ce côté-ci, dit-il. Si vous ne le faites pas, nous aurons trahi nos descendants à l'autre bout du temps. Pour eux, la Voie n'est rien d'autre qu'une splendide boule de poils, une obstruction interne. Et c'est nous qui sommes responsables de tout cela.

Gaïa

Le quatrième soir de son arrivée à Alexandreia, après sept heures frustrantes passées à s'orienter d'une salle de cours à l'autre à travers le labyrinthe des bâtiments, Rhita s'était enfin retrouvée seule dans sa chambre, digérant un de ces repas dont elle n'avait pas l'habitude, pris dans le petit réfectoire des filles, qui lui laissait un goût légèrement nauséux dans la bouche. Elle s'abandonna à un moment de misère et de nostalgie suprêmes. Il n'y avait rien d'autre qu'elle pût faire que verser des larmes. Mais au bout de quelques minutes, pas davantage, elle se redressa sur le lit dur pour examiner gravement la situation.

Kleopatra n'avait pas encore donné signe de vie.

Elle n'avait pas eu sa première entrevue avec le mekhanikos Demetrios, son didaskalos attitré. Lui donnant, pour une fois, une information utile, Yallos lui avait dit qu'elle devrait être reçue par lui d'ici une semaine ou deux sous peine de perdre une partie de son prestige dans la course universitaire. Rhita se sentait désespérée. Elle avait déjà son rendez-vous avec le didaskalos huit jours avant de quitter Rhodos. Lorsqu'elle s'était présentée à son bureau, dans un bâtiment sombre, décrépi et mal entretenu du quartier ouest du Mouseion, elle s'était entendu répondre par un secrétaire acariâtre qu'il avait été appelé en Krêtè pour une conférence et qu'il serait de retour « d'ici un mois ».

Pis que la manière indigne dont elle était traitée, elle souffrait de se retrouver toute seule, perdue au milieu de gens qui ne la connaissaient pas et qui ne se souciaient absolument pas d'elle. Les autres filles – à l'exception, malheureusement, de Yallos, que Rhita avait prise fortement en grippe – l'ignoraient ou cherchaient délibérément à l'humilier. Yallos, avec son air d'assister une demeurée, s'était promue conseillère officieuse de la jeune fille. Pour les autres pensionnaires du sordide bâtiment, elle n'était qu'une « fille des îles », inculte et mal dégrossie. Pis encore, elle appartenait à une famille connue et ne jouissait cependant au Mouseion d'aucun privilège apparent. Son statut social était une énigme. Rhita constituait une proie facile pour leur dédain, et elles ne se privaient pas, même à portée d'oreille, de chuchoter des insanités sur elle. Rhita les avait entendues dire, par exemple, que le Celte était son « amant

des îles ».

Là, se disait-elle, c'était probablement de la jalousie.

Elle ne pouvait même pas quitter le Mouseion pour parcourir librement les rues d'Alexandreia. Elle connaissait les dangers qui guettaient une « pauvre fille des îles » dans cette grande ville. Et déambuler aux côtés du taciturne géant celte ne correspondait pas exactement à son humeur actuelle, bien qu'elle envisageât, plus tard, d'avoir recours à cette solution pour échapper un peu à l'atmosphère du Mouseion.

Elle n'avait pas revu la mer depuis qu'elle avait quitté le quai du Grand Port.

Elle avait la nostalgie de Rhodos et du rire tumultueux des vagues lorsqu'une tempête faisait rage au large. Elle voulait retrouver l'odeur des oliviers d'un vert poussiéreux et le spectacle éblouissant des capricieux nuages dans l'azur du ciel. Mais ce qui lui manquait le plus était la compagnie des Rhodiens, simples sous le soleil, comme on disait dans l'île, et particulièrement celle des gamins des plages.

Peut-être n'était-elle, après tout, rien de plus qu'une « fille des îles ».

À n'importe quelle heure du jour ou presque, et même quelquefois le soir, après le crépuscule, on trouvait, sur les plages rocheuses ou sablonneuses de Rhodos, des groupes d'adolescents errants, bronzés et presque nus à l'exception d'une chemise ou d'un pagne. En général, ils étaient d'Avar Altaïs, au sud de l'île, ou des vieux quartiers de réfugiés de Lindos. Ils avaient le teint foncé, les yeux orientaux, la tête ronde, l'insulte facile, le bras vif, doré par le soleil, quand ils péchaient à l'épieu dans les trous de marée. Ils étaient parfois munis de détecteurs de métaux de fabrication artisanale, qui leur servaient à découvrir des pièces égarées ou des épaves enfouies. Rhita avait plus d'une fois, lorsqu'elle était adolescente, fait l'école buissonnière pour rire et courir avec eux sur la grève, apprenant leur langage et leurs mots d'insulte, leurs expressions gorgées de soleil et d'enthousiasme, à la fois musicales et rauques, si étrangères aux sonorités helléniques. Sa mère les appelait des « barbares », terme étrange qui n'était plus guère utilisé aujourd'hui. Au demeurant, la plupart des citoyens de l'Oikoumenë correspondaient à la définition du mot dans la bouche de sa mère.

Lorsque la poitrine de Rhita avait commencé à se développer et que les épaules des garçons de la plage s'étaient élargies, quelque chose de nouveau était apparu dans leurs jeux. Une sorte de tendre brutalité. Elle aimait presque les injures qu'ils lui lançaient, à moitié par plaisanterie, à moitié comme des grognements de carnivores désirant sa chair. Eût-elle été moins protégée, un peu plus de ce monde et moins entourée par le code de conduite du gymnasion de

l'Hypateion, l'un de ces gamins aurait pu être, sans aucun doute, son premier amant. La Grande Mère seule savait combien de caresses et de baisers furtifs lui avaient été volés.

Elle n'avait pas oublié leurs plaisanteries, nées de siècles de désespoir et de lutte, que ne tempéraient ni le climat ni l'esprit de tolérance de Rhodos. C'étaient des plaisanteries amères et cruelles sur la mort qui venait inopportunément interrompre de grands desseins, des fables rauques sur les familles séparées et les parents perdus, et sur des animaux d'élevage jamais vus sur Rhodos.

Un jour qu'elle bavardait avec un garçon qui devait avoir à peu près un an de moins qu'elle, il lui avait raconté l'histoire de sa famille, inextricablement mêlée, au cours des siècles sans nombre, à celles d'autres familles, d'autres tribus et sans doute d'autres nations. Elle avait essayé d'intégrer cela au peu de connaissances qu'elle possédait sur les vieilles alliances Rhus-Oikoumenë-Parsa et l'extinction des tribus des Steppes. En retour, il avait écouté son histoire à elle avec une attention et une politesse inhabituelles, puis avait commenté : « C'est votre point de vue à vous, les vainqueurs. » Bondissant sur ses pieds, il s'était alors mis à braire comme un âne et à courir pieds nus sur la plage, sautant sans se tromper de galet en galet brûlant de soleil.

Rhita rouvrit les yeux en soupirant, laissant se dissiper l'image du pâle soleil et du garçon qui courait au loin sur la plage. Elle sortit le teukhos électronique qui avait appartenu à sa grand-mère, l'alluma, sélectionna un bloc-mémoire et commença à parcourir le catalogue des ouvrages. Puis, jugeant que ce qu'elle faisait était peut-être risqué, elle éteignit l'écran lumineux de la machine, se tourna vers la porte branlante pour l'examiner et décida que le moins qu'elle pouvait faire était de la bloquer à l'aide de l'unique chaise cannée de la petite chambre. Elle n'avait pas osé, depuis son arrivée, écouter les cubes musicaux. Si quelqu'un l'avait surprise, la chose aurait été, au mieux, embarrassante, au pire, désastreuse. Le Mouseion lui aurait peut-être confisqué les Objets. On l'aurait accusée de toutes sortes de crimes ridicules. Comment savoir ?

Rhita haïssait ce Mouseion étranger, impitoyable et sectaire, avec ses locaux archaïques qui ressemblaient à des labyrinthes.

Elle se sentait déplacée au milieu de ces étudiants citadins venus de tous les coins de Gaïa. Elle avait été surprise d'apercevoir des garçons vêtus du costume typique de cuir frangé adopté par les habitants de Nea Karkhëdön en imitation des peuplades indigènes qu'ils avaient asservies un siècle auparavant. C'étaient les enfants des ennemis jurés de l'Oikoumenë. Par quelle perversion diplomatique avaient-ils été admis dans la ville d'Alexandreia ? Elle avait même vu des étudiants qui portaient la chemise et la tunique de cuir des tribus latines. Non

qu'elle eût une aversion particulière pour aucun d'eux en particulier. Rhodos semblait si éloignée de tout cela. Mais, ayant étudié l'histoire, elle savait que personne ne peut se sentir véritablement isolé dans ce genre de conflits.

Elle ajusta soigneusement les tentures, dont les vieux anneaux en bois crissèrent contre la tringle, et retourna s'allonger sur son lit, se sentant sans raison un peu plus en sécurité. Rallumant l'écran, elle fit de nouveau défiler la liste. Elle avait lu ou parcouru pratiquement la totalité des deux cent sept ouvrages qui figuraient au catalogue.

Cette fois-ci, cependant, son regard fut arrêté par un titre qu'elle n'avait encore jamais vu. Elle aurait presque juré qu'il venait d'être ajouté. Il disait simplement : « À LIRE D'URGENCE ». Elle le fit apparaître sur l'écran.

La carte d'index qui précédait l'affichage de la première page lui apprit que le volume faisait trois cents pages – environ cent mille mots – et était rédigé en hellénique et non en anglais, comme tous les autres livres du cube. Elle interrompit le déroulement de l'index en voyant le curseur clignoter face à une indication qu'elle rencontrait pour la première fois : « lecture et affichage au catalogue interdits jusqu'au 25/4/49. »

C'était deux jours avant.

Elle appuya sur la touche de lecture de la première page.

Ma chère petite-fille,

Tu portes le nom de ma mère. Est-il illusoire de penser qu'un jour tu la rencontreras peut-être ? Lorsque tu étais enfant, tu as dû penser que je n'étais qu'une vieille folle, mais je crois que tu ressentais tout de même de l'affection pour moi. Maintenant que tu possèdes cet objet, je peux continuer à te parler, bien que je ne sois jamais réellement rentrée à la maison. Même ici, on dit que mourir, c'est un peu rentrer chez soi.

Imagine le monde dont je t'ai parlé. Tu n'auras pas trop de mal à le faire si tu as lu ces livres, et je sais que tu les as lus si tu es bien ma petite-fille. Ils t'auront appris que je n'ai rien inventé. Tout ce que je t'ai dit est vrai. Je ne suis pas arrivée ici portée par le vent.

Je me suis accrochée à cette tablette et aux quelques blocs qui l'accompagnent (par hasard, tout à fait par accident !) durant des années, lorsque, même moi, j'avais l'impression d'avoir perdu la raison. Aujourd'hui, c'est toi qui portes la responsabilité de ma quête. Mais sache que tout est lié, même des choses aussi éloignées que ma planète, la Terre, et la tienne, Gaïa. Mon obsession pourrait être très importante pour toi et pour tous les habitants de Gaïa. Si, du moins, il existe une porte. Mais il y en aura nécessairement une. Elles défilent sur la clavicule comme des ricochets sur l'eau. Qui donc voudrait encore railler une vieille femme à ce sujet ?

Certains jours, je te laisserai ici un message à lire, comme si tu déroulais un parchemin demeuré invisible jusqu'à une date donnée.

Elle essaya en vain de faire afficher par la machine le reste du volumineux document. La tablette, visiblement, était préréglée pour lui livrer ses secrets morceau par morceau. Rhita l'éteignit et se frotta les yeux de ses phalanges. Elle ne pouvait pas échapper à l'emprise de Patrikia. Elle ne pouvait pas avoir de vie à elle.

Mais si cette porte existait vraiment...

Elle existait ! Qui pouvait donner le démenti à des machines qui lui parlaient directement dans sa tête, ou à des centaines de livres que sa grand-mère n'avait pas pu imaginer, et encore moins écrire matériellement ?

Si cette porte avait une existence réelle, alors le fardeau qui reposait sur ses épaules aujourd'hui représentait bien plus qu'un simple devoir de responsabilité envers sa grand-mère. Il concernait tous les habitants de Gaïa.

Rhita commençait à entrevoir les conséquences que l'existence d'une porte pourrait entraîner pour ce monde. Et tout ce qu'elle imaginait était loin d'être agréable. Les changements seraient sans doute énormes, incalculables.

La Cité du Chardon

Le pisteur se transféra dans le terminal de bibliothèque d'Olmy et lui fit savoir, à l'aide du pictogramme noir et blanc d'un terrier au sourire épanoui, qu'il avait achevé ses recherches. Olmy brancha les ventilateurs pour rassembler les restes d'un maigre nuage de pseudo-talsit, se leva du canapé et se rapprocha du terminal en goutte d'eau pour mieux se concentrer sur le condensé picté des découvertes du pisteur.

Aucune source utile dans l'Axe Euclide ou l'Axe Thoreau. Aucune copie dans les archives des bibliothèques de l'Axe Nader et de la Cité Centrale. L'accès à tous les fichiers sources est interdit dans les bibliothèques du Chardon. La limite de temps d'interdiction est expirée, mais il n'existe pas de trace d'accès aux fichiers depuis la Séparation. Le dernier accès enregistré date de cinquante-deux ans, a été effectué à distance depuis la Cité de l'Axe, et n'est accompagné d'aucune fiche d'identification, mais provient probablement d'un non-corporel de la mémoire civique. Trente-deux fichiers contiennent une ou plusieurs références au caveau de la cinquième chambre.

Légalement, toutes les interdictions d'accès, pour raisons de sécurité, aux données des bibliothèques et de la mémoire civique étaient levées à l'expiration d'un délai d'un siècle, sauf demande de reconduction expressément motivée et approuvée par les autorités concernées. Olmy demanda au pisteur combien de demandes de reconduction avaient été faites sur ces fichiers. La réponse fut : « quatre ».

Les fichiers étaient vieux de plus de quatre cents ans.

« Catalogue des créateurs de fichiers », demanda-t-il.

Toutes les informations concernant les créateurs ont été effacées.

C'était une procédure tout à fait inhabituelle. Seuls le Président et le Ministre-Président avaient le pouvoir d'autoriser la suppression des informations concernant les créations de fichiers dans les bibliothèques ou la mémoire civique, et encore à condition d'avoir une raison puissante. L'anonymat n'était pas un concept en odeur de sainteté dans l'histoire de l'Hexamone. Trop de responsables de la Mort avaient fui ainsi leurs responsabilités avant et après l'holocauste.

« Description des fichiers. »

Il s'agit uniquement de rapports très brefs, écrits mais non pictés.

Le moment était donc venu. Olmy fut surpris de prendre conscience de sa propre réticence. La vérité risquait d'être encore pire que ce qu'il avait imaginé.

« Montrez-moi les fichiers par ordre chronologique », dit-il.

C'était pire, effectivement.

Quand il eut fini et que les fichiers eurent été copiés dans l'un de ses implants mémoriels pour qu'il puisse les examiner plus tard à loisir, il donna sa récompense au pisteur (une bonne galopade à travers une prairie simulée de la Terre) et libéra de nouveau le maigre nuage de pseudo-talsit dans l'atmosphère de la pièce.

Les informations fournies par le pisteur rendaient sa décision infiniment plus difficile à prendre.

Lisant entre les lignes, car le dossier était loin de retracer toute l'histoire (il contenait surtout des notes éparses ou complémentaires, vestiges d'une purge effectuée à la hâte et de manière non exhaustive), Olmy put échafauder un début d'explication sur ce qui s'était passé.

Un Jarte avait été capturé vivant quelque cinq siècles auparavant. Dans quelles circonstances, cela n'était pas précisé. Il était mort avant son transfert au Chardon, et son corps avait été conservé après le chargement sommaire de sa mentalité. En l'absence de renseignements sur la psychologie et la physiologie des Jartes, l'opération n'avait que partiellement réussi. Même ceux qui avaient capturé le Jarte ignoraient le degré d'intégration et de conformation de sa mentalité par rapport à l'original. Ils se méfiaient de son enveloppe corporelle vide. Plusieurs chercheurs étaient d'avis que les Jartes, comme les humains, avaient la faculté d'adapter leur forme biologique et même leur configuration génétique aux circonstances. La physiologie du Jarte avait pu être étudiée ; mais, les tests n'étant pas concluants, leurs résultats n'avaient pas été communiqués au commandement militaire ni aux spécialistes des autres disciplines.

Au début, les investigations dans la mentalité enregistrée avaient été conduites avec les précautions d'usage, mais d'une manière assez libre, avec une équipe d'une douzaine ou d'une quinzaine de spécialistes. Neuf étaient morts dans le processus, dont deux irrémédiablement, leurs implants ayant été effacés sans espoir de récupération. À ce stade, toute liaison mentale directe ou indirecte avec la personnalité enregistrée avait été strictement interdite. Les recherches, dans ces conditions, étaient virtuellement paralysées.

Olmy savait qu'à cette époque, les techniques de scrutation indirecte de la personnalité étaient déjà extrêmement développées. Il avait du mal à croire qu'un Jarte, entier ou fragmenté, pût nuire ainsi à des expérimentateurs avertis. Et pourtant, Béni avait été tuée, et Mar Kellen avait subi un choc.

Olmy refoula de nouveau une vague d'excitation hormonale. S'il n'avait pas été si modifié et amélioré, il aurait pu croire que cette sensation était un signe d'angoisse.

Durant des siècles, une loi était demeurée en vigueur dans la recherche cybernétique : « Pour tout programme, il existe un système tel que le programme ne peut pas avoir connaissance de son système. » Ce qui signifiait qu'un programme, quel que soit son degré de complexité, même s'il s'agissait d'un psychisme humain, ne pouvait pas toujours avoir conscience du système sous lequel il fonctionnait si celui-ci ne lui fournissait pas des indications suffisantes. Tout ce qu'il pouvait reconnaître, c'était la limite dans laquelle le système l'autorisait à fonctionner.

Mais moins d'un siècle auparavant, une équipe de chercheurs de l'Hexamone, avec à sa tête une brillante homomorphe du nom de Doria Fer Taylor, avait découvert une série d'algorithmes mathématiques qui permettaient aux programmes de déterminer entièrement la nature de leur système. Ainsi, une mentalité enregistrée devenait capable de dire si elle était une copie ou bien l'original, de la même manière qu'Olmy, en principe, pouvait savoir en toute circonstance si son fonctionnement psychique dépendait, à un instant donné, d'un implant ou de son cerveau organique.

Théoriquement, ces algorithmes, si on les perfectionnait, devaient pouvoir permettre à une mentalité ou à des programmes de changer la nature de leur système, dans la mesure où celle-ci pouvait l'être. Mais à cause de l'existence de rogues dans la mémoire civique, une telle information aurait pu avoir des conséquences désastreuses. Les rogues – ou même un seul d'entre eux – auraient pu détruire la mémoire civique avec tout son contenu. Les mentalités humaines n'étaient pas assez disciplinées pour qu'on leur donne un tel pouvoir. Ces recherches avaient été tenues secrètes. Olmy en avait entendu parler uniquement dans le cadre de ses actions de police, lorsque le Ministre-Président lui avait confié pour mission d'enquêter pour savoir si des mentalités (humaines ou autres), dans les mémoires des portes éloignées, avaient fait la même découverte de leur côté. Mais ce n'était pas le cas.

Olmy explora les niveaux les plus profonds de ses implants mémoriels à la recherche des algorithmes de Taylor. Il lui était souvent arrivé, sans pouvoir résister à la tentation, d'ajouter de tels documents, dont il se faisait fort de préserver le secret, à ses archives personnelles. Ils étaient toujours disponibles, mais il lui faudrait les purger avant de se charger (si cela arrivait jamais) dans la mémoire civique actuelle.

C'était peu probable, se disait-il.

À en juger d'après ce qui était arrivé à Béni et à Mar Kellen, de

même qu'aux premiers chercheurs, la mentalité jarte avait connaissance des algorithmes de Taylor, qu'elle était parfaitement capable d'utiliser. Mais à l'époque de sa capture, les humains ne soupçonnaient même pas l'existence de ces algorithmes.

L'enregistrement du Jarte, considéré comme quantité inconnue, avait donc été totalement isolé dans la cinquième chambre, puis étudié de manière sporadique durant quelques dizaines d'années, apparemment moins d'un siècle, avant d'être oublié à l'exception de quelques demandes concernant son statut. Trop précieux pour être détruit, trop dangereux pour être étudié à fond.

Les premiers chercheurs, apparemment, étaient tous passés, leur moment venu, dans la mémoire civique. La plupart étaient des Geshels. Tous, semblait-il, avaient choisi de partir sur la Voie à l'époque de la Séparation. Cela expliquait en partie pourquoi il n'y avait pas eu d'autres demandes durant les quarante dernières années. Mais les douze années de silence, avant cela, n'étaient toujours pas expliquées.

Il fit défiler la liste complète des données et consulta les dates d'accès aux fichiers.

Pourquoi quelqu'un aurait-il procédé à cette vérification sur des fichiers statiques, sinon pour s'assurer que personne d'autre n'y avait eu accès ?

Les dates de consultation se situaient toutes à des intervalles compris entre cinq et trente ans en remontant jusqu'à un siècle et demi dans le passé. Dans chaque cas, le nom de la personne qui avait requis l'accès avait été effacé après consultation du fichier. Précaution habile, mais peut-être pas suffisamment. Olmy demanda la longueur de chaîne de chaque blanc dans les informations d'accès. Dans chaque cas, le nom effacé occupait l'espace de quinze caractères. On pouvait donc en conclure raisonnablement qu'une seule personne avait eu accès aux fichiers, depuis cent cinquante ans au moins, dans le seul but de vérifier si l'objet du délit était toujours bien caché dans son placard et si toute empreinte avait bien été effacée.

Il y avait toujours le risque, naturellement, que quelqu'un découvre accidentellement l'entrée secrète du caveau de la cinquième chambre, comme cela avait été le cas pour Mar Kellen. Mais ce dernier avait utilisé, pour ouvrir la porte, des techniques de décodage relativement récentes.

Le plus vraisemblable était que plus personne, actuellement, dans tout l'Hexamone terrestre, n'était au courant de l'existence de ce Jarte en dehors de Mar Kellen et de lui, Olmy.

Mar Kellen était en train de se diriger vers l'honorable paix des ténèbres.

Il ne restait plus que lui.

Gaïa

La conférence de la Boulë sur l'attaque libyenne contre le Brukheion avait été particulièrement décourageante. La milice juive stationnée tout autour du delta du Nilos avait déjà montré son mécontentement sous la forme de manifestations à la lisière de la mutinerie. La Boulë avait réagi. Kleopatra, entourée de son habituelle nuée de collaborateurs et de conseillers, était ressortie de la séance pour affronter les feux des projecteurs braqués sur elle par les équipes de chroniqueurs officiels de la Boulë. Elle possédait encore suffisamment de vanité pour détester les caméras et les lumières crues, mais elle avait assez de sens du devoir pour sourire.

Sa position en tant que reine était devenue précaire. Elle avait eu depuis longtemps l'occasion de regretter le pouvoir qu'elle avait, au cours des trente dernières années, regagné à la dynastie de Ptolemaios. Juste assez de pouvoir pour endosser les blâmes, pas assez pour exercer le contrôle. Elle ne possédait pas assez d'autorité pour défier entièrement la Boulë et diriger l'armée. Cependant, en cas d'échec de la politique militaire de la Boulë, c'était elle que de nombreuses factions rendaient systématiquement responsable. Des rumeurs de complot circulaient en ce moment. Elle espérait presque les voir se concrétiser.

Et pour couronner la journée, son informateur au Mouseion l'avait mise au courant de la manière dont Rhita Berenikë Vaskayza était traitée là-bas.

Son Hypsëlotès impériale avait depuis longtemps appris à tirer tout le parti possible d'une situation donnée. Elle soupçonnait le Mouseion, depuis plus de dix ans, de ne plus avoir les mêmes intérêts qu'elle, mais pas encore au point de la défier ouvertement. L'Akademeia Hypateia de Rhodos était une épine dans le pied du bibliophylax. Kleopatra avait cru provoquer une réaction intéressante, à l'époque, en autorisant la petite-fille de Patrikia à entrer au Mouseion. Et si cette jeune fille apportait de meilleures nouvelles que Patrikia autrefois..., tant mieux.

D'une manière ou d'une autre, elle lui serait utile.

Mais les nouvelles que lui apportait son informateur avaient de quoi la rendre furieuse. Assise sur un siège pliant, dans son petit

bureau privé, pour écouter son récit, elle serra les mâchoires tandis que sa balafre devenait blanche. Jamais elle n'aurait cru que le bibliophylax Kallimakhos bafouerait ainsi son autorité.

Il avait éloigné, contre sa propre volonté, le didaskalos choisi par Rhita, un jeune professeur de physique et de mécanique nommé Demetrios, sous prétexte de congé sabbatique. (Demetrios, qui était, selon l'informateur, un excellent mathématicien de même qu'un inventeur prometteur, s'était déclaré enchanté par la perspective de travailler avec la petite-fille de la sophè Patrikia.) Kallimakhos traitait Rhita de manière ignominieuse, ignorant délibérément son statut d'étudiante privilégiée, la forçant à vivre séparée de son garde du corps celte dont elle avait besoin, de toute évidence, pour assurer sa sécurité.

Rhita Vaskayza, expliqua l'informateur avec une nuance d'admiration professionnelle dans la voix, faisait bonne figure devant toutes ces brimades.

— Doit-on la considérer comme une favorite royale ? demanda-t-il enfin, cédant à la curiosité.

— Est-il nécessaire que vous le sachiez ? répliqua froidement Kleopatra.

— Non, ma reine. Mais si c'en est une, vous avez choisi une jeune femme très intéressante.

Kleopatra ignore cette familiarité.

— Il est temps de jouer le morceau choisi, dit-elle.

D'un doigt preste, elle congédia l'informateur. Un secrétaire apparut dans l'encadrement de la porte.

— Faites venir ici Rhita Berenikë Vaskayza, demain matin, commanda la reine. Et veillez surtout à ce qu'elle soit traitée avec des égards exceptionnels.

Elle se mit à fredonner en contemplant le plafond. Elle cherchait ce qu'elle pouvait faire d'autre pour assurer sa propre satisfaction sans déranger de plus grands desseins.

— Envoyez une équipe de contrôleurs fiscaux au Mouseion, dit-elle enfin. Je veux que chaque administrateur et didaskalos présent – je précise bien, uniquement ceux qui sont présents dans les locaux – soit vérifié en ce qui concerne le paiement de la dîme et des taxes royales. La seule exception sera Kallimakhos. Vous lui ferez savoir que je souhaite le voir dans la semaine. Veillez également à ce que toutes les subventions et redevances prélevées sur le trésor royal pour être transférées au Mouseion soient retardées de trois semaines.

— Oui, ma reine.

Le secrétaire leva ses mains entrecroisées jusqu'à ce qu'elles touchent son menton, puis se retira obliquement et à reculons.

Kleopatra ferma les yeux et calma sa rage sourde en laissant

échapper un long gémissement. Plus que jamais, elle appelait de tous ses vœux quelque chose d'apocalyptique qui pût rompre la monotonie du marais politique où elle était actuellement embourbée. Elle n'était ni suprêmement puissante ni assez faible pour être ignorée. Il lui fallait manier le pouvoir comme un matelot sur le lac Mareotis, à bord d'une barque qui prenait l'eau.

— Apporte-moi quelque merveille qui puisse me distraire, Rhita Vaskayza, murmura-t-elle entre ses dents. Quelque chose qui soit réellement digne de ta grand-mère.

Le hall de la résidence résonnait de voix de femmes s'exprimant en hellénique, en araméen, en aithiopien et en hébreu. Les premiers cours commençaient aujourd'hui, et Rhita n'avait pas encore de didaskalos ni, par conséquent, d'affectation à des cours autres que les matières de base que suivaient tous les étudiants du Mouseion : orientation, langues (dont elle n'avait aucun besoin) et histoire du Mouseion. La deuxième heure de la matinée – qui commençait juste après l'aube –, le hall s'était presque vidé, et Rhita se trouvait dans sa chambre, l'humeur sombre, en train de se demander si elle avait bien fait de venir étudier ici.

Elle entendit le pas lourd de deux personnes qui s'approchaient dans le couloir, et connut un moment d'angoisse. Quelqu'un frappa sur l'encadrement de la porte, et une voix d'homme demanda :

— Rhita Berenikè Vaskayza ?

— Oui, dit-elle en se levant pour faire face, s'attendant au pire.

— Je suis venu avec votre garde du corps, déclara l'homme en hellénique d'une voix posée. Son Hypsèlotès Impériale requiert votre présence dans son palais aujourd'hui à la sixième heure.

Rhita ouvrit la porte et vit Lugotorix derrière un grand et massif Aigypzien portant la livrée royale. Le Celte fit un signe de tête à Rhita, et elle cligna de l'œil en réponse.

— Tout de suite ? demanda-t-elle.

— Tout de suite, confirma l'Aigypzien.

Lugotorix l'aida à rassembler les écrins contenant les Objets de Patrikia. Elle se sentait ridicule d'avoir essayé de vivre au Mouseion, mais c'était le désir de son père, sur une suggestion de sa mère, depuis des années.

« Mieux vaut ne pas essayer d'approcher directement son Hypsèlotès Impériale, avait conseillé sa mère. Surtout après le fiasco des portes disparues. »

Un chariot à moteur beaucoup plus grand que celui qui l'avait amenée au Mouseion l'attendait sur l'allée pavée qui partait de l'arche principale de la résidence. Trois autres Aigypiens, eux aussi en livrée royale, chargèrent avec soin les bagages à l'arrière. Le Celte monta

s'asseoir à côté du chauffeur tandis que les gardes se tenaient sur le marchepied de chaque côté. Dans un sonore ronflement de moteur, l'équipage s'ébranla en direction de la sortie du Mouseion, puis vers le palais royal. Rhita se retourna pour regarder le portail et comprit, dans un frisson d'intuition, que son bref séjour au Mouseion venait de s'achever définitivement.

Le Chardon

Jadis, avant qu'il eût atteint l'âge de trente ans, la vie était délimitée par des murailles aux proportions raisonnables. Garry Lanier n'avait pas à faire face, alors, à un barrage constant de réévaluations explosives de la réalité, et d'interrogations sur la place qu'il occupait. Mais depuis le jour où il avait mis les pieds sur le Caillou, il avait dû si souvent affronter d'impossibles réalités qu'il en avait fini par croire que plus rien ne l'étonnerait jamais plus.

Svard, l'assistant de Korzenowski, lui avait préparé un lit pour qu'il se repose. Étendu sur le dos dans l'obscurité, à demi couvert par le drap, il soupira en se disant qu'il n'était pas, après tout, si blasé que cela. Le récit du Russe l'avait proprement époustouflé.

Mirsky était revenu d'un voyage au-delà de la fin du temps qui avait fait de lui une sorte de divinité mineure à tout le moins.

C'était un avatar, un symbole réincarné de forces qui dépassaient même la compréhension de Korzenowski.

— Doux Jésus, murmura-t-il presque involontairement.

Ce nom qu'il venait d'invoquer avait perdu une partie considérable de son pouvoir au cours des dernières décennies. Après tout, les miracles qui avaient présidé à la naissance du christianisme étaient presque tous reproduits chaque semaine dans l'Hexamone terrestre. La technologie avait supplanté la religion.

Mais que pouvait bien être Mirsky, pour que sa réapparition dépasse même les capacités de l'Hexamone ? Les miracles avaient-ils bouclé la boucle pour se retrouver finalement dans le camp de la religion ?

Ce que Mirsky leur avait montré... cette combinaison de symboles visuels simplifiés, de mots et de sons incompréhensibles projetés directement dans son esprit... Il en était encore tout remué à l'intérieur.

Qu'est-ce que Karen en aurait pensé, elle qui n'avait pas une perspective tout à fait occidentale ? Née en Chine de parents qui avaient fui l'Angleterre, elle possédait peut-être une capacité d'émerveillement accrue par son attitude différente face aux réalités. Lanier n'avait en tout cas jamais eu l'impression qu'elle était aussi traumatisée que lui par le choc des cultures ou celui du futur. Elle

avait accepté l'inévitable et l'indéniable avec calme et pragmatisme.

Il frotta ses paupières toujours fermées du bout de ses phalanges et se retourna plusieurs fois dans son lit, essayant de capturer un sommeil de plus en plus illusoire. Maintenant qu'il lui était devenu impossible de revoir Karen, il s'avisait qu'elle lui manquait. Malgré toute l'amertume cachée de leurs dernières années de vie commune, ils partageaient au moins leur lien avec le passé.

Était-il simplement trop vieux pour accepter de nouvelles réalités ? Pouvait-il remédier à cela en s'adonnant, comme les autres, au pseudo-talsit ou à une nouvelle jeunesse qui lui nettoierait les canalisations mentales ?

Il jura sous sa barbe et commença à se lever, mais il n'avait nulle part où aller, aucun endroit où il ne serait pas observé. Et ce dont il avait le plus besoin, en ce moment, c'était la solitude de l'obscurité, la liberté de n'obéir à aucun stimulus. Il se sentait dans la peau d'un animal en cage que l'on transporte et qui s'accroche à la sécurité de sa prison. S'il essayait de sortir de la cage, il risquait de se heurter à un nouveau barrage d'impossibilités.

Tandis que Lanier s'efforçait de trouver le sommeil, Korzenowski était en train d'organiser une rencontre avec le Président et plusieurs reprocps importants. Il y avait de bonnes chances pour que Judith Hoffman, la patronne de Lanier et son mentor quatre décennies auparavant, soit présente.

Lanier n'avait pas suivi ses activités depuis des années. Il n'avait pas été surpris d'apprendre qu'elle avait entrepris un traitement de réjuvenation à base de transplants et de pseudo-talsit, mais il avait eu un véritable choc lorsque Korzenowski l'avait informé qu'elle était à la tête du mouvement qui préconisait, sur le Chardon, la réouverture de la Voie.

Les trains qui reliaient, aussi efficacement que jamais, les différentes chambres du Chardon ressemblaient à de longs et luisants mille-pattes glissant à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure dans leurs étroites galeries. Lanier était assis à côté de Mirsky, en face de Korzenowski, et tous étaient plongés dans le silence.

Leur mutisme était d'une nature cosmique qui laissait peu de place à la conversation après ce que Mirsky leur avait montré. Le Russe acceptait stoïquement ce silence, regardant, par la fenêtre, l'obscurité du tunnel qui explosa soudain en une clarté aveuglante tandis que le train émergeait dans la cité à la lumière du tube.

La métropole de la troisième chambre, la Cité du Chardon, avait été conçue et édifée postérieurement au lancement de l'astéroïde, ce qui lui avait permis de profiter des leçons de la construction d'Alexandrie, dans la deuxième chambre. Ses énormes tours

s'élevaient en s'évasant vers le haut jusqu'à cinq mille mètres au-dessus de la base de la vallée. Des structures suspendues à des hauteurs vertigineuses traversaient toute la largeur de la voûte de la chambre comme autant de gratte-ciel accrochés aux plis d'une tenture. Les mégaplexes rutilants, chacun de l'importance d'une grande ville sur la Terre d'avant la Mort, paraissaient sur le point de tomber d'un instant à l'autre. L'architecture de la Cité du Chardon était un cauchemar pour les yeux de celui qui n'en avait pas l'habitude. Tout semblait vaciller au bord d'un abîme de catastrophe, menaçant d'être emporté par le vent.

Pourtant, ces structures avaient résisté à l'arrêt puis à la reprise de la rotation de l'astéroïde à l'époque de la Séparation, avec relativement très peu de dommages.

— C'est magnifique, dit Mirsky, rompant le silence.

Il se pencha en avant en secouant la tête avec enthousiasme et en souriant comme un jeune garçon.

— C'est un compliment de valeur, dans la bouche de quelqu'un qui est allé jusqu'à la fin du temps, fit remarquer Korzenowski.

Il ne se comporte pas comme une copie, se disait Lanier.

Après la Séparation, la Cité du Chardon avait été réoccupée par des citoyens des cylindres. Une expérience avait été tentée pour installer dans la cité des autochtones de la Terre, mais l'idée avait été vite abandonnée. Les nouveaux immigrants ne parvenaient pas à s'adapter, et ils avaient été renvoyés sur leur planète natale où ils ne risquaient pas d'être éblouis par des splendeurs artificielles. Lanier sympathisait de tout son cœur avec eux.

Le cinquième de la cité était actuellement occupé. La plupart des nouveaux habitants s'étaient groupés dans certains secteurs, mais d'autres préféraient des quartiers moins peuplés où une ou deux familles pouvaient occuper tout un immeuble. Même si les habitants de la Terre décidaient de venir en masse dans la Cité du Chardon, il y aurait largement de la place pour tout le monde.

Tous les espaces verts de la cité avaient été remis en service, contrairement à Alexandrie où les travaux n'étaient pas encore achevés. Certains parcs avaient été replantés avec des essences importées de la Terre. Les conservateurs encourageaient les espèces animales terrestres en danger à se reproduire dans différents jardins zoologiques impressionnants, construits au cours des deux dernières décennies. Les bibliothèques des deuxième et troisième chambres contenaient le dossier génétique de chaque espèce connue au moment du lancement du Chardon, mais un grand nombre de ces espèces avaient disparu dans les années qui avaient suivi la Mort. Ils avaient ici une chance de mettre un terme à l'extinction.

L'assemblée du Nexus de l'Hexamone terrestre se tenait au milieu

d'une forêt tropicale de quatre cents hectares. Un dôme bas, translucide, de la couleur d'un ciel dégagé au crépuscule, recouvrait la plus grande partie de la forêt et de l'assemblée du Nexus. Sous cette coupole, la lumière du tube se transformait en une gloire de soleil et de nuages.

Le Nexus ne siégeait pas aujourd'hui. L'arène où se tenait l'assemblée, avec son podium central, était presque déserte.

Judith Hoffman occupait un fauteuil sur le côté, à proximité du podium. Lanier, Mirsky et Korzenowski s'engagèrent, de front, dans l'allée où elle se trouvait, et elle se retourna dans son fauteuil, le front plissé. D'un seul coup d'œil, elle identifia Mirsky et Korzenowski. Puis elle sourit à Lanier. Il s'avança et l'étreignit chaleureusement tandis que les deux autres hommes attendaient en arrière.

— C'est merveilleux de vous retrouver, Garry, dit-elle.

— Cela fait beaucoup trop longtemps, murmura-t-il avec un large sourire.

Il se sentait rassuré et galvanisé par sa seule présence. Elle s'était laissée vieillir un peu, remarqua-t-il, mais cela ne l'empêchait pas de paraître vingt ans plus jeune que lui. Ses cheveux étaient d'un gris d'acier, et son visage avait une expression de dignité lasse et accablée.

Elle avait ignoré délibérément les modes plus élaborées de la Cité du Chardon, où le costume était souvent fait d'illusions plus que de tissu. Elle avait choisi une combinaison-pantalon d'un gris uni dont la seule touche féminine était apportée par la coupe des revers. Un picteur lui servait de collier, et sa tablette devait avoir au moins quarante ans d'âge, ce qui équivalait ici à se servir d'une plume d'oie.

— Comment va Karen ? demanda-t-elle. Est-ce que vous voyez toujours Lenore et Larry ?

— Karen va très bien. Elle aurait pu être ici en ce moment. Elle travaille avec Ram Kikura sur un projet social. (Il déglutit.) Lenore est dans l'Oregon, je crois. Larry est mort il y a quelques mois.

Les lèvres de Judith Hoffman s'arrondirent de surprise.

— Je n'étais pas au courant... Zut alors. Soyez chrétien, après ça... (Elle joignit les mains en soupirant.) Il va me manquer. J'ai perdu le contact avec tout le monde, ici. Mais j'ai eu tellement de travail...

Trois autres membres du Nexus s'approchaient d'eux dans une travée voisine : David Par Jordan, assistant et avocat du Président, petit homme d'aspect fragile, aux cheveux d'un blond presque blanc, originaire du Chardon, accompagné de la responsable de la sixième chambre, Deorda Ti Negranes, une homomorphe grande et souple, entièrement vêtue de noir, et d'Eula Mason, une femme massive et athlétique, aux traits d'épervier, repcorp de l'Axe Thoreau, nadériste orthodoxe mais plutôt modérée, disposant de ce fait d'un pouvoir d'arbitrage substantiel dans les votes de la Chambre basse du Nexus.

Mirsky les observait avec son expression neutre et distante, comme un acteur qui attend son tour de paraître sur scène. Judith Hoffman serra la main des nouveaux venus et échangea quelques plaisanteries avec Korzenowski. Puis elle se tourna pour regarder Mirsky, croisant les bras sur sa poitrine.

— Garry, fit-elle, est-ce que cet homme est bien celui qu'il prétend être ?

Lanier savait que son jugement, implicitement, serait considéré comme fiable.

— J'avais un doute, au début, dit-il, mais je pense maintenant qu'il s'agit bien de lui, oui.

— Ser Mirsky, dit-elle, c'est pour moi un plaisir de vous revoir, dans des circonstances plus pacifiques mais assurément plus mystérieuses aussi que la dernière fois.

Décroisant les bras, elle lui tendit la main, non sans une hésitation perceptible. Mirsky lui saisit le bout des doigts et s'inclina devant elle.

Une courbette chevaleresque venue de l'autre bout du temps, se dit Lanier. À quoi doit-on s'attendre, maintenant ?

— Il est exact, ser Hoffman, que beaucoup de choses ont changé, déclara Mirsky.

Tandis que tout le monde se dirigeait vers une salle de conférences située dans le complexe souterrain des arènes, les présentations furent faites avec une lourdeur solennelle qui, compte tenu des circonstances, fit sourire Lanier. Le sens humain des conventions pouvait rendre banale même l'occasion la plus extraordinaire. Et c'était peut-être l'objet de ce genre de civilités que de ramener les événements les plus lourds de conséquences à une échelle plus humaine.

Korzenowski s'abstint délibérément de donner des détails sur la présence de Mirsky.

— Nous avons des faits importants et complexes à présenter au Nexus et au Président, dit-il tandis qu'ils prenaient place autour d'une petite table ronde.

— Il y a une question que j'aimerais poser sans attendre, déclara Eula Mason, le visage grave. Je sais très peu de choses à propos de ser Mirsky. C'est un vieil autochtone – pardonnez-moi, un originaire de la Terre –, et il a des ancêtres russes, mais vous ne nous avez pas encore expliqué son importance, ser Korzenowski. Pouvons-nous savoir d'où il vient ?

— De très loin dans le temps et l'espace, répondit l'Ingénieur. Il nous apporte des nouvelles troublantes, et il est prêt à témoigner devant cette commission réduite, mais je dois vous avertir qu'il s'agit d'une expérience unique, inconnue même des annales de la mémoire civique.

— Je n'ai pas pour habitude de fréquenter la mémoire civique, lui

dit Eula Mason. J'ai du respect pour vous, ser Korzenowski, mais je n'aime pas beaucoup les mystères, et j'aime encore moins perdre mon temps.

Pour des alliés officiellement unis dans le combat contre la réouverture, Lanier se disait que Mason n'était pas particulièrement aimable avec Korzenowski.

Celui-ci ne se démonta pas.

— Je vous ai demandé à tous les quatre de venir aujourd'hui en raison du caractère très inhabituel de la situation, reprit l'Ingénieur. Il s'agit d'une sorte de répétition avant de soumettre le problème au Nexus entier.

— Allons-nous avoir besoin d'aspirine ? demanda Judith Hoffman en se penchant vers Lanier.

— Il y a des chances, oui.

La présentation de Negranes en tant qu'homomorphe était un peu outrée au goût de Lanier. Ses traits faciaux étaient trop peu développés par rapport à sa tête, et son corps avait des proportions exagérées. Les jambes étaient trop longues, les cuisses trop larges. Les doigts étaient extrêmement minces et longs, et la poitrine était celle d'un garçon. Cependant, elle avait la prestance d'une reine, et elle connaissait, de toute évidence, la place qu'elle occupait dans cette assemblée et sur le Chardon.

— Est-ce que ce témoignage est destiné à décourager une réouverture, ser Ingénieur ? demanda-t-elle.

— Mon opinion est qu'il nous permettra peut-être d'arriver à un compromis, lui répondit Korzenowski.

Il est optimiste, se dit Lanier.

Eula Mason plissa les paupières d'un air de suspicion qu'elle ne cherchait pas à cacher. De toute évidence, on ne faisait pas totalement confiance à Korzenowski dans son propre camp. Ce qui n'était pas fait, au demeurant, pour surprendre. C'était lui qui avait conçu la Voie au départ.

— Passons donc à la démonstration, demanda Par Jordan.

— Cette fois-ci, dit Mirsky, je n'utiliserai pas de projecteur. J'épargnerai ser Korzenowski et ser Lanier. Ils ont déjà enduré une fois mon récit.

Quand l'exposé fut terminé, Judith Hoffman baissa la tête jusqu'à ce que son front touche la table et laissa échapper un long soupir. Lanier lui massa la nuque et les épaules d'une main experte.

— Seigneur Dieu ! fit-elle d'une voix étouffée.

Par Jordan et Negranes semblaient abasourdis. Eula Mason se leva, les mains tremblantes.

— C'est une farce grossière, dit-elle en se tournant vers Korzenowski. Je suis surprise que vous vous laissiez prendre à cette

tromperie délibérée. Il n'est pas possible que vous soyez l'homme en qui mon père a placé sa confiance lorsque...

— Eula, fit Korzenowski en la regardant froidement, ceci n'est pas une supercherie, et vous le savez aussi bien que moi.

— Qu'est-ce que c'est, alors, d'après vous ? demanda-t-elle d'une voix rauque. Je n'y comprends absolument rien !

— Mais si, vous comprenez très bien. C'est stupéfiant, mais très clair.

— Que veut cet homme ? Qu'attend-il de nous ?

Korzenowski leva une main et hocha lentement la tête pour lui demander d'être patiente. Elle se résigna à croiser les bras et à demeurer le dos raide dans son fauteuil.

— Avez-vous des questions à poser ? demanda Korzenowski en s'adressant à Negranes et à Par Jordan.

Celui-ci semblait être le moins troublé de tous.

— Et vous pensez que le Président doit voir ça, ou tout au moins en faire l'expérience ? demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, mais il faut que ce soit le Nexus au complet qui décide, intervint Mirsky. Et le plus tôt possible.

Ils le regardaient tous comme s'il était un fantôme brusquement apparu, ou peut-être un monstrueux insecte. Ils éprouvaient une réticence visible à s'adresser directement à lui.

— J'ai l'impression, ser Korzenowski, reprit Mirsky, que cela ne va pas être facile. Je comprends tout à fait la réaction de ser Mason...

Elle frappa la table, devant elle, du plat de la main, pour protester.

— Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, déclara Deorda Ti Negranes en redressant la tête. Je me sens, après cela, incroyablement petite. Tout n'est-il donc que futilité pour que le temps nous engloutisse ainsi, oubliés à jamais ?

— Vous n'êtes pas oubliés, lui dit Mirsky. La preuve, c'est que je suis ici, parmi vous.

— Pourquoi vous ? demanda Negranes. Pourquoi pas quelqu'un de l'Hexamone, plus connu ?

— J'ai été volontaire, en quelque sorte. Je me suis proposé.

Hoffman Fixa sur Korzenowski le regard de ses prunelles marron clair.

— Nos points de vue diffèrent, depuis longtemps, sur cette question, dit-elle. Je suis sûre que Garry a été étonné d'apprendre que je suis en faveur de la réouverture. Qu'en pensez-vous maintenant, à la lumière de ces faits nouveaux ? Avez-vous changé d'opinion ?

Korzenowski ne répondit pas durant quelques instants. Puis, avec une intonation qui fit sursauter Lanier – car c'était exactement celle de Patricia Vasquez –, il murmura :

— J'ai toujours su, au fond de moi, que la chose était inévitable. Je

n'ai jamais aimé l'inéluctable, et je ne l'aime pas plus en ce moment. J'ai inventé la Voie, et j'ai été puni de cela en me faisant assassiner. Puis j'ai été ressuscité, et j'ai pu constater les progrès que nous avons accomplis, tout ce que nous avons gagné – et non perdu – en qualité d'êtres humains. Nous avons été pris au piège de notre propre gloire. J'étais convaincu qu'en retournant sur la Terre, nous stabiliserions nos problèmes, mais la Voie est semblable à une drogue. Nous y sommes habitués depuis trop longtemps. Nous ne pouvons plus nous en libérer tant que demeure la possibilité d'une réouverture.

— Ce que vous dites me semble un peu ambivalent, fit remarquer Eula Mason.

— Je pense que la Voie doit être rouverte, puis détruite. Je ne vois pas de solution de rechange à la méthode exposée par ser Mirsky.

— La réouverture, fit Mason en secouant la tête. Nous allons donc céder, finalement.

— Nous portons une lourde responsabilité sur nos épaules, reprit l'Ingénieur. La Voie doit être démantelée. Elle fait obstacle aux desseins de ceux dont les préoccupations dépassent en ampleur tout ce que nous pourrions aisément concevoir.

— Soyez sûr, dit Eula Mason, que si nous acceptons la réouverture, ils ne nous laisseront jamais démanteler la Voie.

Elle avait hoché la tête, en prononçant ces mots, dans la direction de Negranes et de Judith Hoffman. Cette dernière, dont le visage venait seulement de retrouver quelques couleurs, se tourna vers Lanier.

— De toute manière, dit-elle, il faut que le Nexus voie cela. Je suis certaine, maintenant, que cet homme est bien Mirsky, et c'est déjà un fait assez remarquable pour me convaincre du reste.

Par Jordan se leva.

— Je ferai ma recommandation au Président, dit-il.

— Et quelle est-elle ? demanda Mirsky.

— Je doute que nous puissions nous opposer à une présentation devant l'assemblée plénière du Nexus. Je ne sais même pas si tel serait notre désir. Je suis... un peu dépassé par tout cela, je l'avoue, dit-il après avoir pris une inspiration profonde. Tout va être désorganisé de manière incroyable.

Lanier aspirait soudain à revivre ces instants, sur la montagne, où il avait vu pour la première fois le marcheur descendre le long du sentier.

Si c'était à recommencer, il se disait qu'il prendrait peut-être ses pauvres jambes endolories à son cou.

Gaïa, Alexandraia, Le promontoire de Lokhias

Kleopatra XXI accueillit chaleureusement la jeune fille dans le petit salon de ses appartements privés. Les cheveux de la reine étaient grisonnants et son regard terne. La cicatrice qui lui barrait la joue, un certificat de courage bien connu à travers l'Oikoumenë, avait un aspect gonflé et vermeil. Elle semblait au bord de l'épuisement.

Le Celte n'avait pas été admis à l'intérieur des appartements royaux. Rhita en concevait du chagrin pour cet homme toujours condamné à battre la semelle quelque part loin de son devoir principal, qui était de protéger.

— Ils ne t'ont pas bien traitée au Mouseion, lui dit Kleopatra en s'asseyant face à elle devant une table au plateau de quartz transparent finement veiné de rose. Je fais appel à ta compréhension et à ton pardon.

Rhita hocha la tête, ne sachant que dire et jugeant préférable de laisser parler la reine, qui semblait agitée et mal à l'aise.

— Ta demande d'audience, attendue, a été la bienvenue, continua Kleopatra. Je crains que ta grand-mère n'ait cru, sur la fin de ses jours, que j'avais perdu foi en elle. Ce fut peut-être le cas, reprit-elle avec un sourire, car il est facile de perdre foi dans un monde de désillusions, mais je n'ai jamais douté de sa parole, crois-moi. Pour la simple raison que j'avais *besoin* de croire à ce qu'elle disait. Est-ce que tu as du mal à comprendre cela ?

Rhita se rendit compte que son silence pourrait être interprété comme une inhibition due à la présence royale. Curieusement, elle ne se sentait absolument pas impressionnée.

— Non, dit-elle. Je comprends très bien.

— D'après ce que j'en sais, tu n'as pas été proche de ta grand-mère toute ta vie.

— Non, ma reine.

Kleopatra fit un geste signifiant qu'elle pouvait abandonner ce genre de convenances, et fixa ses yeux las sur Rhita en murmurant :

— Elle t'a choisie pour quelque chose de spécial ?

— Oui.

— Quoi ? fit la reine avec un geste d'impatience, comme si elle

voulait qu'elle se rapproche d'elle pour lui parler à l'oreille.

— Elle m'a confié la charge des Objets, répondit Rhita.

— La clavicule ?

— Oui, ma reine.

— Et elle s'apprête à nous décevoir encore ?

— Elle indique l'existence d'une nouvelle porte, votre Hypsèlotès Impériale. Elle n'a pas changé de place depuis trois ans.

— Où cela ?

— Dans les steppes du Rhus nordique, à l'ouest de la mer Kaspienne.

La reine médita quelques instants cette information, les sourcils froncés. Sa cicatrice était devenue moins sombre.

— Ce n'est pas facile d'y aller, dit-elle. Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant de son existence ?

— Pas que je sache, ma reine.

— Sais-tu où elle conduit ?

Rhita secoua négativement la tête.

— Et tu ne sais rien de plus... convaincant sur cette porte ? reprit la reine.

— Convaincant, de quelle manière, ma reine ?

Malgré tous ses efforts, Rhita ne parvenait pas à s'adresser de manière moins protocolaire à la reine. Cela ressemblait presque à un sacrilège que de parler à cette femme sans respecter certaines formes.

— Je suppose que je t'ai posé cette question par acquit de conscience, fit Kleopatra. Si je monte une expédition, si je brave toutes les difficultés diplomatiques qu'il y aurait à l'envoyer en Rhus nordique – c'est-à-dire si nous nous faisons prendre, bien sûr, car il n'est pas question de leur demander une quelconque permission –, et si nous faisons tout cela pour rien, pour déboucher au travers d'un trou sur nulle part...

— Je ne peux rien garantir, ma reine.

Kleopatra secoua tristement la tête, puis sourit de nouveau.

— Ta grand-mère ne garantissait rien non plus, dit-elle après avoir pris une inspiration profonde. Elle a eu de la chance, et toi aussi, de m'avoir pour reine. Quelqu'un de plus intelligent et de plus pragmatique que moi ne vous aurait écoutées ni l'une ni l'autre.

Rhita hocha gravement la tête, prête à essayer un refus.

— Et tu n'as pas idée de ce qui se trouve de l'autre côté de cette porte ? insista la reine. Pas la moindre intuition ?

— Elle nous ramènera peut-être sur la Voie.

— Le monde de Patrikia en forme de canalisation d'eau.

— Oui, ma reine.

Kleopatra se leva, portant un doigt à sa tempe, là où naissait la cicatrice, crispant et relâchant les mâchoires.

— De quoi aurais-tu besoin pour cette expédition ? Plus que ce que m'avait demandé Patrikia ?

— Je ne pense pas, Hypsèlotès.

— Ce n'est pas une très grande dépense. Les Objets fonctionnent correctement ? Les mekhanikoi de Rhodos les ont bien entretenus ?

— Ils n'ont pas demandé d'entretien, ma reine, à part le remplacement des piles. Ils fonctionnent parfaitement.

— Tu saurais guider l'expédition ?

— Je pense que c'est ce que ma grand-mère voulait.

— Tu es bien jeune.

Rhita n'essaya pas de dire le contraire.

— Tu te sens capable de le faire ?

— Je crois.

— Il te manque l'enthousiasme de ta grand-mère. Elle n'aurait pas hésité à dire oui, même si elle avait eu un doute.

Rhita n'essaya pas, là non plus, de la contredire.

Kleopatra secoua lentement la tête. Elle fit le tour de la table. Puis elle s'arrêta derrière Rhita, les mains sur le dossier de sa chaise.

— Politiquement, c'est une vraie folie, dit-elle. Nous risquons un affrontement avec les Rhus, et une véritable tempête à la Boulè si le secret venait à être percé. Ma position n'est déjà pas très enviable à l'heure actuelle, jeune fille. Il y a une partie de moi qui est irritée – et pas seulement irritée, mais furieuse – à l'idée de ta simple présence ici, et de la requête tacite que tu me fais. Et une autre partie – celle dont ta grand-mère a profité...

Rhita déglutit, crispant les muscles de sa nuque pour s'empêcher d'incliner sans cesse la tête en signe d'assentiment.

— J'ai déjà distribué quelques menues récompenses pour les traitements qu'ils t'ont fait subir au Mouseion, dit la reine. Tu vois, j'ai toujours soutenu ta cause, d'une certaine manière. Mais il ne m'est pas toujours facile de faire ce que je veux. Et ce que je veux, maintenant, c'est que tu découvres réellement quelque chose. Quelque chose de merveilleux, peut-être même de dangereux, de merveilleusement et dangereusement nouveau. Quelque chose qui soit loin au-dessus de l'incroyable fouillis de menaces voilées, de haine ouverte et d'intrigues dont je suis actuellement entourée.

Elle se pencha sur Rhita, amenant son visage à hauteur des yeux de la jeune fille, plissant les paupières pour mieux la scruter.

— Et qu'offres-tu comme nantissement ?

— Nantissement, ma reine ?

— Comme garantie personnelle.

— Rien, répondit Rhita, dont le cœur manqua un battement.

— Rien du tout ? Vraiment ?

Lentement, se détestant pour cela, effrayée par elle-même et par

ses propres incertitudes, Rhita murmura :

— Rien d'autre que ma vie, Hypsëlotès.

Kleopatra se mit à rire. Elle se redressa, prenant les mains de Rhita dans les siennes, et la tira de son fauteuil comme pour la faire danser.

— Tu as quelque chose de l'autre, finalement, dit-elle. Et maintenant, est-ce que tu peux me montrer ?

Rhita dénoua les muscles de sa nuque juste assez pour faire signe que oui.

— Alors, va chercher cette clavicule et refais devant moi ce que ta grand-mère avait fait. Je n'ai jamais oublié l'expérience.

Le Chardon, cinquième chambre

Au bout de trente et un jours de recherches, Olmy avait pris sa décision. La mentalité Jarte, dans le local où elle était enfermée, ne pouvait pas être étudiée en toute sécurité. Olmy savait trop peu de choses sur le système qui la contenait alors que le Jarte, apparemment, savait tout.

Il se tenait dans la deuxième chambre, les muscles de ses mâchoires crispés. L'image affichée par l'esprit du Jarte n'avait pas beaucoup changé pendant qu'il l'étudiait. Placide, inébranlable et intemporel, il se croyait peut-être sur le point de naître et d'accomplir quelque grand dessein.

Olmy ne s'était jamais mis dans une situation où son intégrité interne risquait d'être violée. Il avait même toujours fui les situations, déjà pas si rares que cela à l'époque troublée de la guerre des Jartes, qui demandaient des mélanges de personnalité avec des partenaires sexuels ou des amis. Chaque fois qu'il s'était joint à des distractions de masse dans la mémoire civique, il avait bien pris soin de s'entourer d'un écran de protection serré. Il considérait cette manie avec autant d'amusement que n'importe qui, mais il n'avait enfreint sa règle qu'une seule fois, lorsqu'il avait chargé les partiels retrouvés de Korzenowski dans ses implants mémoriels. La mentalité fractionnée de l'Ingénieur avait alors été suffisamment proche de la sienne pour partager les couches supérieures de ses pensées, mais rien de plus profond, heureusement.

D'une certaine manière, il détestait les relations trop intimes. Il possédait une personnalité unique à laquelle il attachait du prix. Il n'avait jamais souscrit à l'ancienne maxime du poète qui affirmait qu'être seul, c'est être en mauvaise compagnie. Et il était parfaitement conscient des motifs qui lui faisaient rejeter les situations de trop grande intimité. Il ne tenait pas à se connaître à fond, et il ne voulait pas que quelqu'un d'autre le connaisse. L'idée d'explorer sa propre mentalité en long et en large, comme faisaient les autres, n'avait aucun attrait pour lui.

S'il voulait étudier le Jarte, cependant, la meilleure méthode était de le charger dans un implant soigneusement isolé en lui. Il ne pouvait faire confiance à aucun appareillage extérieur pour filtrer les assauts

du Jarte. À l'intérieur, ce serait différent. Il pourrait surveiller en permanence la mentalité chargée. Il pourrait même, en cas de nécessité, la transférer d'un implant à un autre sous des systèmes différents. Il disposait de trois vastes implants mémoriels, dont l'un n'avait qu'une cinquantaine d'années d'existence. Les deux autres avaient été installés spécialement pour abriter les partiels de l'Ingénieur. Ils étaient tous les trois de fabrication talsit. Chacun pouvait être modifié à volonté, isolé, examiné de l'extérieur, avec très peu de risque de fuites ou pas du tout, quel que fût le contenu de la mémoire.

Ce projet était le seul praticable depuis le début.

Olmy avait simplement refusé de regarder les évidences en face.

Quelle part de lui-même était-il prêt à sacrifier à l'Hexamone terrestre ? Son psychisme ? Son *âme* ? Si le Jarte réussissait à se *ronger* un passage à travers toutes ses barrières internes, à se montrer plus rusé et meilleur stratège que lui, alors il risquait de perdre bien plus que cela.

Le Jarte s'était laissé capturer.

C'était un cheval de Troie, il en avait maintenant la certitude.

Et il allait introduire ce cheval dans les murs de sa citadelle la plus précieuse, son esprit.

Si ses barrières de sécurité ne tenaient pas, rien n'empêcherait plus le Jarte d'accomplir ce qu'il avait sans doute l'intention de faire depuis le début. Il deviendrait un espion, un saboteur à forme humaine au sein de l'Hexamone. Il pourrait exercer un contrôle sur tous les souvenirs d'Olmy, et même, dans le pire des cas, convaincre sa personnalité asservie qu'elle agissait de son plein gré.

Ses implants hormonaux assuraient plus ou moins la régularité de son métabolisme, mais il n'en ressentait pas moins la vive morsure de la peur. Jamais il n'avait eu autant de doutes sur le résultat d'une entreprise.

Il retourna dans la première salle, là où Béni avait trouvé la mort, et ouvrit une petite trousse d'outillage. Sur le tableau de sortie du panneau, il fixa une valve de données. Tirant plusieurs fils de la tête ronde et lisse de la valve, il les relia au frontal destiné à être Fixé autour de son crâne.

L'opération de chargement allait peut-être durer plusieurs heures. Le matériel était ancien. La valve interdirait toute variation brusque dans le débit des informations transmises.

Tu vas te transformer en véritable bombe à retardement, se dit Olmy. Un rogue de la pire espèce.

On n'entendait aucun bruit dans la salle, excepté le léger bourdonnement produit par la valve. Il songea aux paysages de la cinquième chambre, à six mille mètres au-dessus de sa tête, et à la

masse du Chardon autour de lui. Tout cela était encore plus ancien que ce matériel. Le poids de l'histoire et des responsabilités, il l'avait ressenti presque toute sa vie.

S'il devait mourir maintenant, emporté par cette expérience risquée ou par quelque défaillance physique inattendue (la chose était rare mais toujours possible), il partirait en sachant qu'il avait accompli son devoir envers l'Hexamone plus souvent qu'à son tour. Il ne regretterait pas de cesser simplement d'exister. Et peut-être Korzenowski ou quelqu'un d'autre serait-il capable de sortir l'Hexamone de sa situation périlleuse.

Il examina de nouveau les fils. Tous les branchements lui semblaient corrects. Mais il restait une dernière précaution à prendre. Il installa un puissant champ de traction devant la porte, en fixant deux petites bornes de chaque côté. Elles puiseraient leur énergie dans l'alimentation cachée de la salle. En actionnant simplement un bouton, ou en sifflant dans l'aigu, ou encore en clignant rapidement des paupières selon un code donné, il pourrait activer le champ et... il n'existerait plus aucun moyen de neutraliser le dispositif ou de détruire les bornes, car elles se trouveraient dans leur propre champ.

Il ne pourrait rien faire pour s'en tirer. Rien de ce qui serait en lui ne pourrait survivre. Son corps serait leur tombeau à tous les deux.

Si nécessaire, Olmy pourrait passer ici plusieurs semaines, le temps de juger si son plan réussissait. Il s'était déjà préparé d'autres pièges à Alexandrie, dans la cinquième chambre à proximité de la station, et aussi dans la troisième chambre. Tout ce qu'il aurait à faire, si quelque chose tournait mal après avoir quitté ce petit sanctuaire, ce serait de se rendre à l'emplacement de l'un de ces pièges, d'activer le champ de traction et d'attendre la mort – ou l'arrivée de quelqu'un.

Mais personne ne connaissait l'existence de ces pièges. Personne n'était au courant de son projet.

Il ne fallait pas oublier non plus les autres pièges qu'il avait tendus à l'intérieur de son propre esprit. Des fils mentaux tendus en travers du chemin et commandés par le même partiel intérieurement chargé et isolé qui devait étudier la mentalité du Jarte.

S'il sentait qu'il perdait le contrôle et qu'il n'était pas capable d'arriver jusqu'à l'un des pièges, il trébucherait sur l'un de ces détonateurs mentaux, qui ferait exploser une petite charge dans sa poitrine.

Ayant vérifié que tout était bien en ordre, il rebrancha les fils et s'assit par terre, les jambes croisées, face au panneau. Il sortit de sa trousse une petite fiole de liquide nutritif, la leva silencieusement comme pour porter un toast et murmura :

— À Béni, à Mar Kellen et à tous les chercheurs anonymes. Que les Étoiles, la Destinée et Pneuma vous soient favorables.

Il but tout le contenu de la fiole et la posa par terre.
Puis il avança la main pour toucher la valve.
Le transfert commença.

Gaïa, Alexandraia, Le promontoire de Lokhias

Le soir de leur entretien, Rhita dîna, avec la reine, d'esturgeon, de lentilles et de fruits, dans le grand hall de Ptolemaios le Gardien. Assises à une table de marbre, un serviteur derrière chacune, elles contemplaient, par-dessus le parapet, le soleil qui se couchait sur l'antique capitale.

Kleopatra commentait le menu spécial à mesure que chaque plat était apporté.

— Voici un poisson royal, dit-elle. Un poisson sans prix, qui arrive par avion de Parsa, garni de ses propres œufs. Les lentilles sont un plat courant, simple et sain, et le pain sans levain est fait de maïs blanchi importé du continent Sud. Les fruits sont le don de Gaïa aux riches comme aux pauvres. Tout le monde en mange. J'aimerais que les gens du commun puissent manger les mêmes choses que leurs dirigeants.

Durant tout le repas, elles ne discutèrent ni de la porte ni d'aucun sujet d'importance immédiate.

— Nous avons assez pris de décisions intéressantes pour aujourd'hui, avait déclaré Kleopatra.

Après le repas, Rhita fut conduite par un chambellan ridé aux cheveux blancs jusqu'à une chambre sans fenêtres située dans la fraîcheur des antiques sous-sols des appartements royaux, dans l'aile nord du palais.

— Avez-vous toute confiance en lui ? demanda le chambellan devant la porte, en désignant du doigt Lugotorix.

— Oui, répondit Rhita.

Le chambellan dévisagea le Celte de ses petits yeux ridés.

— Puisque c'est vous qui le dites...

Il leva la main, et un serviteur qui attendait au bout du couloir s'avança. Le chambellan lui dit quelques mots dans un aigypzien que Rhita ne comprenait pas, et le serviteur courut jusqu'à l'autre extrémité du couloir. Un moment plus tard, tandis qu'ils attendaient tous les trois dans un silence pesant, un vieillard austère et trapu apporta un fusil-mitrailleur de Ioudaia et un gilet pare-balles.

— C'est l'armurier du palais, expliqua le chambellan.

Il prit l'arme des mains du vieillard et la tendit au Celte, qui la prit

avec une admiration évidente. Puis le chambellan ordonna à l'armurier d'initier le Celte à son fonctionnement, ce qui fut fait en hellénique avec un accent parisiens.

— Tu portes un gilet pare-balles et elle non, expliqua l'armurier, parce que tu dois toujours te trouver entre elle et un éventuel hasisin. Tu as compris ?

Le Celte hocha gravement la tête.

Sur un nouveau geste du chambellan, deux Aithiopiens massifs s'avancèrent lentement vers eux du fond du couloir. Le Celte leva instinctivement son arme, mais le chambellan écarta d'un doigt dédaigneux le canon d'un noir bleuté et secoua la tête.

— C'est pour la cérémonie, expliqua-t-il. Tu vas entrer dans la Garde du Palais.

Le Celte fut initié, séance tenante, au moyen d'une brève cérémonie d'échange du sang avec les Aithiopiens. À en juger par son expression, il en fut très impressionné. Rhita était beaucoup moins enthousiaste. Fatiguée de sa rude journée, elle se demandait vaguement pourquoi il fallait qu'elle assiste à tout cela.

Un lit de camp fut apporté dans le corridor et placé contre la porte de la chambre de Rhita. Le chambellan fit alors un signe à l'armurier et aux Aithiopiens, et tous se retirèrent.

— Tu seras bien là-dessus ? demanda Rhita, dans l'encadrement de la porte.

Le Celte tapota le lit avec les doigts écartés de son énorme main, et haussa les épaules.

— C'est trop mou, maîtresse, mais ça ne me fera pas de mal.

— Qu'est-ce que tu penses de tout cela ? demanda-t-elle, un ton plus bas.

Le Celte réfléchit un moment, arquant ses épais sourcils d'un blond foncé.

— Est-ce que j'irai avec vous, ou est-ce que je serai obligé de rester ici ?

— Tu viendras avec moi, j'espère.

— Tout se passera bien, alors.

Il n'avait visiblement pas envie d'en dire plus. Rhita referma la porte et fit le tour de la chambre en s'efforçant de ne pas trop se sentir prisonnière. Les fresques fantaisistes, au-dessus des boiseries, ne faisaient rien pour ajouter de l'espace à cette pièce. Elles représentaient des chasseurs de crocodiles et d'hippopotames sur le lac Mareotis, et devaient être très anciennes. Peut-être deux mille ans. La perspective y était très rudimentaire. Rhita avait l'impression qu'elle aurait pu faire mieux elle-même, et le dessin n'avait jamais été son fort.

Après avoir examiné en détail le mobilier raffiné où dominaient

l'ébène et l'ivoire ainsi que le cuivre et l'argent polis, elle se laissa tomber sur le matelas de plumes et contempla le dais de soie pourpre qui pendait du plafond.

Qu'est-ce que je fiche donc ici ?

Ses dents claquaient d'épuisement et d'angoisse. Elle se souvint brusquement qu'elle n'avait pas encore regardé la tablette pour voir s'il n'y avait pas un message pour elle aujourd'hui. Elle sortit l'objet de son étui et alluma l'écran.

Ma chère petite-fille,

Si tu as rencontré la reine, tu sais déjà qu'elle est extrêmement habile, coriace et capable d'arriver à ses fins dans un Oikoumenë continuellement en proie à des troubles. Mais c'est également une femme qui mourra bientôt – peut-être politiquement, avant de s'éteindre physiquement. L'Oikoumenë sera bientôt administré par des aristocrates pour qui la politique est une science précise. Ils lui reprochent déjà ses intuitions et ses décisions imprévisibles. C'est pourquoi les portes doivent être trouvées et explorées avant qu'elle ne meure ou qu'elle ne soit déposée. Elle représente notre dernière chance. Aucun politicien raisonnable ne cautionnerait une expédition comme celle-là. Aucun homme raisonnable, pour commencer, n'ajouterait foi à l'existence de telles choses que les portes. Kleopatra y croit parce que cela lui procure des sensations dont elle a besoin au milieu d'une vie centrée sur des crises au jour le jour, par exemple l'idée qu'il existe des choses plus importantes en ce monde. Je l'ai déçue une fois, mais je pense que ce besoin est toujours en elle. Quoi qu'il en soit, ne te montre jamais arrogante avec elle. Fais usage de ta prudence innée. Et méfie-toi de l'attraction du palais. C'est un lieu dangereux. Kleopatra y est comme un scorpion au milieu des serpents.

Rhita songea au chambellan, à l'armurier, aux gardes aithiopiens et à la cérémonie du sang à laquelle elle avait été obligée d'assister. Tout cela prenait maintenant un sens nouveau pour elle. Elle rangea la tablette, reconnaissante envers la sophè pour avoir été si perspicace et prévoyante. Mais ses dents claquaient toujours, et elle eut du mal à trouver le sommeil.

Les préparatifs de l'expédition en Rhus nordique commencèrent le lendemain matin en grand secret. Le rythme des deux jours suivants fut étourdissant. La reine et ses conseillers semblaient mener dans ces préparatifs une course contre la montre, et Rhita ne tarda pas à être mise au courant des raisons de cette hâte discrète.

Kleopatra avait autrefois, des dizaines d'années auparavant, le contrôle de tout ce qui concernait les explorations et les recherches sur le territoire de l'Oikoumenë. Elle avait assumé cette prérogative

royale dans sa jeunesse, avant même que l'influence de la Boulè se fût amenuisée et qu'elle eût conquis de plus en plus de pouvoir aux aristocraties d'Alexandreia et de Kanôpe pour le restituer à la dynastie ptolémaïque.

— Ta grand-mère m'a coûté cher quand ses portes ont disparu en fumée, déclara Kleopatra, les lèvres crispées en un sourire amer. Mais les aristoï ont eu pas mal d'ennuis ces derniers temps, ajouta-t-elle avec un geste de la main comme pour balayer le passé. Les révoltes des fermiers et des klèroukhos, l'échec de la conscription pendant la crise de Kypros... Ils se cachent depuis ces derniers mois, ils me laissent amortir l'impact. Cela me laisse un répit pour respirer. Si tant est que j'ose respirer secrètement. Les secrets ne durent pas longtemps à Alexandreia. Il faut absolument que cette expédition soit sur pied d'ici cinq ou six jours, ou le conseiller royal de la Boulè va tout arrêter.

Kleopatra lui présenta un conseiller en qui elle avait toute confiance, qui s'appelait Oresias. C'était un explorateur, spécialiste du Rhus nordique, qui vouait à sa reine une fidélité à toute épreuve. Oresias était un homme grand et mince, d'âge mûr et même avancé, aux cheveux blancs, aux traits saillants et aquilins. Jadis, il aurait pu faire carrière comme stratège d'Alexandros. Avec son aide, Rhita prépara hâtivement une liste de matériel et d'hommes nécessaires à son expédition. Poussée par quelque chose qui était plus qu'un caprice, elle porta sur la liste le nom de Demetrios, bien qu'elle ne l'eût pas encore rencontré. Elle se disait qu'elle apprécierait la compagnie d'un autre mathématicien.

Oresias s'entretint avec un autre conseiller de confiance, Jamal Atta, un petit homme râblé, aux cheveux noirs, général à la retraite des forces de sécurité extérieures de l'Oikoumenè. Il était d'ascendance berbère, mais affichait le style et les manières d'un vieux soldat persan. Ensemble, ils recensèrent les difficultés et les dangers d'une incursion en territoire hostile.

Rhita n'envisageait pas ce long voyage en Rhus nordique avec une joie particulière. Et tandis qu'Oresias étalait les cartes devant elle, sur une table ornée de têtes de chacals, dans la salle de jeu royale, et que son index épais, horriblement marqué de cicatrices, traçait pour elle l'itinéraire le plus sûr, elle se demandait quelles étaient les véritables motivations de la reine. Patrikia avait-elle bien interprété ses intentions ?

L'expédition allait être politiquement très risquée. Il leur faudrait éviter de se faire repérer par les détecteurs à haute fréquence installés sur des tours par les Rhus le long de leur frontière méridionale, de Baktra jusqu'à Magyar Pontos. Les républiques indépendantes des Hunnoï et des Ulghurs, alliés aux Rhus, se trouvaient également en

travers de leur route, et elles étaient toutes deux réputées pour la férocity sanguinaire de leurs guerriers. Toute intrusion pourrait servir de prétexte à une contre-intrusion, ou même déclencher de petites guerres frontalières. Jamal Atta mentionna ces possibilités en passant, comme un simple commentaire aux projets d'Oresias.

Les véhicules utilisés par l'expédition seraient des abeilles de Ioudaia, de gros appareils propulsés par des turboréacteurs syriens. Atta étala sur la table plusieurs images de ces abeilles au fuselage surmonté d'un rotor aux longues lames effilées, avec leur double habitacle à l'avant qui ressemblait à des yeux d'insecte.

— Je suis incapable de dire à quel point ces engins sont fiables, déclara Atta de sa voix grave et croassante tandis que sa figure s'allongeait et s'assombrissait encore plus qu'à l'ordinaire. Nous pouvons en emprunter deux à la police secrète du palais. Ils ont une autonomie de cinq cents parasangs. Un parasang représente environ trois cents schènes, ou longueurs de corde, de l'Oikoumenè.

Rhita répliqua qu'elle connaissait les mesures perses et militaires. Jamal Atta haussa un sourcil, plissa les lèvres et poursuivit.

— Les armes ne sont pas difficiles à trouver. Les marchés parallèles ne manquent pas dans le delta si nous ne pouvons pas nous en procurer dans l'armurerie du palais ou dans les usines d'armement de Memphis. Mais la question qui me préoccupe le plus concerne notre destination finale. Que ferons-nous lorsque nous aurons atteint notre objectif ?

Atta et Oresias avaient reçu quelques explications, mais qui demeuraient incomplètes, sur le but de l'expédition et l'endroit mystérieux qu'ils devaient chercher. Les yeux fixés sur les cartes d'état-major étalées sur la table, Rhita murmura :

— Nous essaierons de franchir la porte.

— Et où nous conduira ce passage ?

— Dans un endroit qui s'appelle la Voie.

Elle essaya de lui en donner une description, mais le regard d'Atta devint glauque au bout de quelques minutes et il leva la main pour l'interrompre.

— Si nous pouvons y vivre, d'autres le peuvent sans doute aussi. Est-ce qu'ils se montreront hostiles ?

— Je l'ignore, dit Rhita. Peut-être serons-nous bien accueillis.

— Qui sont ces gens ?

— Ceux qui ont construit la Voie. En principe.

Atta secoua la tête d'un air sceptique.

— Quand quelqu'un possède une chose, il la protège généralement contre les intrus, dit-il. Tout cela me paraît dangereux et un peu trop improvisé. Je me sentirais plus rassuré si j'avais une armée devant moi.

— Il n'est pas question, de toute manière, de partir avec une armée, dit Oresias en s'asseyant. Si cette jeune femme est prête à y aller, un vieux stratègos peut-il refuser ?

Atta écarta les mains devant lui.

— Je ne vois pas pourquoi je ne le pourrais pas. Mais c'est un ordre de son Hypsèlotès Impériale, ajouta-t-il en fixant de nouveau son regard las sur Rhita. Et de quelles armes pourraient-ils être équipés ?

— Rien contre quoi nous puissions espérer nous défendre, lui répondit-elle.

— Ce qui veut dire ?

— D'après les récits de ma grand-mère, ils possèdent des armes que nous pourrions rêver de fabriquer d'ici une centaine ou un millier d'années.

— Ce sont des dieux, alors ? demanda Atta d'un ton morose.

— Un vieux klèroukhos dans sa campagne pourrait les prendre pour des dieux, oui, fit Rhita.

Elle rougit légèrement, en se rendant compte qu'elle avait usé d'une tactique de reine contre le stratègos.

— Et un vieux militaire, qui espère profiter au maximum de sa pension ? demanda Atta. Un vieillard qui a déjà vu tout ce que ce monde peut avoir à offrir, depuis les forêts de Nea Karkhëdön jusqu'au fin fond de l'Afrique ?

— Vous n'avez jamais rien vu qui ressemble à la Voie, lui dit Rhita en le contemplant sans ciller.

Refusant de lutter sur ce genre de terrain, Atta se tourna vers Oresias pour déclarer nonchalamment :

— C'est merveilleux. Son Hypsèlotès Impériale nous ordonne de couronner notre carrière en partant nous faire dévorer par des monstres ou réduire en cendres par des dieux.

— Ou alors, nous faire accueillir par des amis, riposta Rhita, que le cynisme du stratègos rendait maintenant furieuse. Des amis qui pourraient restituer ses heures de gloire à l'Oikoumenë.

— Derrière les mâchoires du monstre, il y a un trésor, fit Oresias.

— Si vous pouviez seulement être plus précise en ce qui concerne leur force et leurs points faibles... insista Atta d'une voix quelque peu radoucie. Il ne nous reste plus beaucoup de temps avant le départ. Je vous demande seulement d'aider un vieux mulet à porter une double charge.

— Je n'ai jamais vu ces choses, dit Rhita, soudain apeurée comme au début. J'en ai seulement entendu parler.

— Faites un effort, soupira Atta. Le moindre détail peut nous être utile.

Le Chardon, cinquième chambre

Le Jarte se tenait coi à l'intérieur d'Olmy, apparemment inconscient de son changement d'état. Olmy se trouvait dans la deuxième chambre, les yeux fermés, lançant de prudents coups de sonde à son nouveau compagnon, un peu comme un chirurgien en train de chercher le meilleur point pour inciser un animal endormi mais dangereux.

Il sentait, tout autour de lui, le poids des profondeurs de l'astéroïde, inchangé au travers des milliards d'années, implacable comme le temps, formé de la même roche primitive, des matériaux carbonés et de l'eau qui avaient abrité et nourri son peuple durant des siècles.

Il regarda le panneau vide qui avait naguère affiché les configurations placides du Jarte. Les mémoires étaient maintenant vidées. Tout ce qui existait encore du Jarte avait été transféré avec succès dans les implants d'Olmy.

Sa première découverte, dans les premières secondes d'exploration du Jarte, avait été qu'une sorte de module ou d'interface de traduction s'était créée, soit sous l'impulsion du Jarte lui-même, par réaction aux sondes des premiers expérimentateurs, soit sous celle de ces derniers, ce qui était beaucoup moins probable. Sans l'interface, Olmy n'aurait rien pu capter d'intelligible lorsque Mar Kellen l'avait pour la première fois relié au système. Le module était incomplet, mais utile pour commencer.

Ayant vérifié la possibilité de communication, Olmy passa une dernière fois en revue ses précautions. Il avait pris soin d'isoler de sa personnalité primaire la mentalité du Jarte – qui occupait un implant – en compagnie de l'enregistrement d'un partiel de lui-même. Il avait dressé un nombre impressionnant de barrières, dont la moindre n'était pas une horloge chargée de synchroniser les accès à chacun de ses implants. Le partiel avait pour tâche de mener les premières investigations et de lui en rendre compte à intervalles réguliers.

Dans l'univers super-rapide des fonctions d'implants, tout cela prit place dans les cinq minutes qui suivirent le chargement. Le partiel d'Olmy s'assura d'abord que la mentalité jarte était relativement intacte, c'est-à-dire que ses principaux programmes et sous-

programmes semblaient satisfaire aux règles généralement acceptées de l'intelligence ordonnée. Ils n'étaient pas, du moins, trop fragmentés. Quelques routines parmi les moins importantes ne lui semblaient pas s'exécuter de manière tout à fait orthodoxe, mais il préférait réserver son jugement sur ce point jusqu'à nouvel ordre.

La règle d'or était de ne jamais présumer qu'une pièce quelconque d'une bombe à retardement était hors service avant que l'on eût compris le fonctionnement de cette bombe d'un bout à l'autre.

En moins d'une heure, le partiel d'Olmy réussit à localiser quelques fragments de la mémoire-expérience du Jarte. Ses premières tentatives pour les transférer troublèrent le Jarte. Des bribes de sa mentalité semblèrent se réveiller momentanément de leur sommeil hors du temps, et Olmy capta de nouveau une cacophonie de messages d'angoisse :

Incertitude du devoir. Présence d'arbitre du devoir (?)

Incapacité de localiser (moi ?)

(Abominations)

Puis tout retomba dans le silence profond d'un repos apparent.

Les fragments mémoriels qu'il avait réussi à extraire étaient loin d'être clairs ou faciles à traduire. L'appareil sensoriel du Jarte différait beaucoup de son équivalent humain. Les « yeux » détectaient aussi bien la lumière que le son, combinant ces signaux d'une manière unique dans l'expérience de l'Hexamone. Cela n'était pas, au demeurant, le problème majeur pour Olmy. On connaissait depuis des siècles des algorithmes capables d'interpréter à peu près n'importe quel signal sensoriel. Ce qui l'intriguait le plus (ou plutôt ce qui intriguait, à ce stade, son partiel) était le manque de substance des perceptions individualisées au profit d'un conditionnement culturel plus vaste. La perspective personnelle d'une individualité jarte semblait ici presque déplacée. Et il existait des indices de plus en plus substantiels selon lesquels cette individualité au moins se comportait plus comme un capteur à distance que comme un individu doté de libre arbitre.

Et pourtant, d'autres indications venaient contredire cela. Le Jarte possédait un programme de motivations très puissant. En termes humains, on aurait pu appeler cela un *ego*. Mais il y avait des réseaux extrêmement complexes et difficiles à interpréter de réactions hiérarchiques et sociales qui venaient s'imbriquer dans ce programme de motivations. Malgré toute la rigidité de sa volonté, le Jarte pouvait, dans certaines situations, se montrer – lorsqu'il était, en particulier, pris dans les mailles de son propre réseau social – totalement docile et obéissant, presque dépourvu de toute volonté propre. Et ces différents

états par lesquels il passait ne semblaient créer aucun conflit intérieur.

Pour un Jarte, la notion d'obéissance ne se distinguait pas de la volition. Pourtant, Olmy était certain que son espèce ne possédait pas une intelligence collective. Tout au moins, pas l'espèce à laquelle appartenait ce Jarte en particulier. Peut-être portait-il en lui un modèle ou une simulation artificiellement imposée de la hiérarchie jarte, une sorte de moniteur ou encore de conscience.

Durant un certain temps, alors que les données arrivaient par le canal de communication à sens unique avec son partiel, Olmy se demanda s'il n'avait pas affaire, en réalité, à deux mentalités distinctes, ou même davantage, que le chargement n'aurait pas su séparer. Il était difficile, en effet, d'accepter des contradictions si marquées dans les programmes de base d'un individu.

Le partiel réussit finalement à rassembler une série d'impressions sensorielles qui pouvaient être traduites en termes humains.

Les images les plus fortes étaient celles de sa capture, ce qui n'avait rien pour surprendre étant donné le choc que cela lui avait causé. On voyait ce qui ne pouvait être que la Voie, sous une forme plate et sans couleurs, avec des objets brillants, au premier plan, rendus avec une netteté étonnante dans les détails. Mais ceux-ci changeaient trop fréquemment, et Olmy se demanda si son partiel s'acquittait correctement de sa tâche de traduction. Cependant, le partiel, anticipant la réaction de son principal, lui assura que son interprétation était bien exacte.

Le Jarte percevait les objets de plusieurs points de vue distincts et presque indépendants. Non pas à la manière d'une représentation cubiste ou d'un tableau de Picasso, mais en traitant sous plusieurs programmes séparés les données visuelles qu'il recevait.

Olmy s'avisait alors – et son partiel, en toute indépendance, fut d'accord avec lui – que le Jarte utilisait en fait des interpréteurs sensoriels qu'il avait adaptés en s'inspirant d'autres espèces. Il disposait de plusieurs « cerveaux » visuels qui devaient reproduire, très certainement, ceux d'espèces éloignées de la sienne.

Au moment de sa capture, de toute évidence, le Jarte avait dû passer en revue les moyens dont il disposait pour simuler un point de vue humain à l'aide de routines empruntées à des êtres qui lui semblaient se rapprocher des humains.

Cela expliquait-il une partie de la confusion qui régnait dans ses programmes de motivations personnelles ? Les Jartes avaient-ils le don d'absorber les psychismes des autres espèces pour les emporter partout avec eux comme des outils dans une trousse de réparation ? Combien d'espèces intelligentes, combien de cultures et de sociétés avaient-ils ainsi conquis ? Et qu'étaient-elles devenues ensuite ?

Il travailla encore une heure à essayer de donner un sens aux

images qui lui étaient transmises. Finalement, il put construire une représentation visuelle assez claire de la capture.

Premier niveau d'interprétation sensorielle (peut-être le programme de base du Jarte) :

L'environnement est glacé, noir comme du charbon et totalement silencieux. Le premier plan est occupé par des objets qui dégagent de la chaleur et du bruit, et qui se déplacent très rapidement. Ces objets sont des machines, mais les Jartes ne fabriquent pas des machines comme celles-là (image d'un agrégat informe d'aspect viral).

Deuxième niveau d'interprétation sensorielle (d'importation ?) :

L'arrière-plan fourmille de détails d'une netteté hallucinante. Les objets du premier plan sont ignorés, hors de propos. Ce programme semble incapable d'interpréter les machines, ou peut-être tout simplement les objets rapprochés.

S'agit-il, se demandait Olmy, d'un programme sensoriel adapté, destiné à compléter les autres ? Il ne semblait pas occuper une place importante dans la totalité, et Olmy n'avait aucun mal à reconnaître la Voie, de chaque côté de laquelle les champs de traction s'épalaient très loin, parés de couleurs brillantes où dominaient le rouge et le mauve.

Certains champs s'émiettent en une comète d'étincelles devant les rayons de pénétration qui tranchent et percent un peu partout, mais c'est un programme qui, lui non plus, n'est pas capable d'interpréter les machines.

Curieuse lacune, se disait Olmy. Mais voir est aussi un processus de pensée, et il était fort possible que l'espèce à laquelle ce programme avait été « emprunté » n'eût aucune connaissance technologique.

Troisième niveau (adapté par les Jartes ?), analogue au premier :

Les mouvements des objets situés au premier plan sont parfaitement perçus dans l'abstrait. Chaque machine a des contours très nets.

Olmy reconnut des pénétrateurs physiques humains blindés (pilotés uniquement par des partiels) ainsi que des unités automatiques de recherche-destruction, petites et grandes. Le tout avait un aspect d'une noirceur maléfique et débordante de puissance de champ. Olmy frissonna. Il n'avait jamais aimé ce type d'armes. Elles étaient simples, directes et imparables. Elles détruisaient tout ce qu'elles capturaient

dans leur champ, réduisant la matière à ses composants atomiques et à des pulsations de chaleur et de rayons gamma.

Le Jarte avait vu ces armes en action, et pourtant il avait vécu assez longtemps pour se faire capturer. Ce Jarte s'était trouvé *en première ligne* des combats sur la Voie représentés par ces images, alors que les humains n'y envoyaient que des partiels.

Mais le Jarte était-il une créature naturelle, quelle que fût sa conformation réelle, ou bien un organisme artificiel ? Les humains qui l'avaient capturé, à l'origine, n'avaient pas jugé son aspect physique représentatif des Jartes. Pourquoi se fier davantage, alors, à son psychisme ?

Olmy se concentra sur la séquence d'événements qui avait marqué la capture du Jarte. Tandis que les données sensorielles continuaient d'arriver, il mit bout à bout une histoire linéaire à la manière humaine.

Le Jarte occupe un petit véhicule qui serpente à la limite des champs de traction comme une libellule à travers des murs de roseaux. Plus haut, dans tout ce secteur de la Voie...

(Très probablement dans le million de kilomètres carrés de territoire disputé, au point 1,9 ex 9.)

... les armes humaines et jartes s'affrontent en un combat sans merci. Mais aucun des deux camps n'a l'avantage, et cette situation dure depuis un certain temps déjà.

(La manière dont les Jartes mesurent le temps n'est pas bien claire pour Olmy.)

Le véhicule du Jarte rencontre et détruit de nombreuses petites machines humaines qui sillonnent dans tous les sens la surface désolée de la Voie. Il affronte des engins chercheurs et réussit à les dépister. Il est maintenant passé de l'autre côté des lignes humaines, laissant derrière lui le front où la bataille s'enlise. Il va essayer d'infliger un coup mortel à l'ennemi en détruisant un centre de commandement, par exemple un vaisseau-faïlle ou une forteresse blindée. Mais il tombe sur une nuée de pénétrateurs...

... et sur des véhicules qu'Olmy lui-même est incapable d'identifier.

Avant d'avoir eu le temps de manœuvrer, il est englué par des nappes de traction épaisses. Les structures extérieures de son véhicule sont soumises à des pressions qui les broient. Une machine

de recherche et d'identification referme vivement sur le lieu de l'immobilisation une bulle de traction hermétique. Le Jarte est pris à l'intérieur de son berceau de survie tandis que des pulsations de lumière rampent à la surface de son bouclier transparent dont les générateurs commencent à faiblir. Des télémanipulateurs en forme de gros scarabées noirs s'introduisent dans la bulle et neutralisent le berceau de survie faiblissant, arrachant le Jarte à ses commandes. Son corps est déjà sérieusement endommagé. Un autre véhicule, presque aussi important qu'un vaisseau-faïlle, s'approche à la surface de la Voie...

... et les images sensorielles deviennent floues puis s'éteignent.

Olmy rouvrit les yeux. La mission du Jarte avait été une mission sans espoir. Olmy n'avait jamais entendu dire que les équivalents jartes des pénérateurs aient été occupés par des formes organiques. Tout ce qui s'était passé était non seulement suspect mais ridiculement invraisemblable. Et pourtant, les humains avaient mordu à l'appât. Ils espéraient – et croyaient sans doute – avoir enfin capturé un Jarte.

C'était peut-être le cas. Peut-être les Jartes avaient-ils délibérément choisi de renoncer à l'avantage que leur donnait l'ignorance où se trouvait l'ennemi afin d'introduire leur cheval de Troie dans ses murs. Mais pourquoi, dans ce cas, avoir provoqué aussitôt la mort des premiers chercheurs ? Pourquoi avoir ouvert les flancs du cheval avant que la nuit ne tombe et que les Troyens ne soient endormis ?

Il referma les paupières et repassa dans sa mémoire les derniers fragments d'images transmis par son partiel. Ils étaient vraiment trop incomplets pour que l'on pût en tirer quelque chose...

Il subsistait pourtant, attaché au dernier fragment, un noyau décapant de corrosion agressive qui fit qu'Olmy se retira précipitamment et isola soigneusement toute la séquence dans son troisième implant.

Il vida ensuite le troisième implant de toutes les données qu'il contenait.

Le Jarte n'était donc pas en sommeil.

Olmy attendit alors que le partiel enregistré dans le deuxième implant procède à une auto-analyse. Quand les données lui parvinrent, il constata que la chaîne initiale était gravement endommagée. Le partiel avait été contaminé.

Le Jarte était bel et bien actif. Les précautions d'Olmy avaient failli échouer.

Il dressa de nouvelles barrières autour des implants isolés et prépara un partiel de rechange. Envoyer des partiels dans cet enfer extra-humain équivalait à se forcer à y aller lui-même. Les partiels n'étaient que des reproductions de certaines parties de lui. Au niveau

hormonal, tout son être s'insurgeait, et il dut combattre une vague d'angoisse claustrophobique qui submergea presque son contrôle périphérique.

Moins de deux heures s'étaient écoulées depuis le chargement.

L'étude approfondie du Jarte allait sans nul doute entraîner une mémorable bataille mentale. Après avoir nettoyé le deuxième implant et mis le nouveau partiel à la place de celui qui était contaminé, Olmy lança quelques sondes et attendit le résultat. Le Jarte n'essaya pas, cette fois-ci, de corroder les données ou de s'attaquer au partiel.

Les deux adversaires s'étudiaient.

Malgré l'attaque lancée contre le premier partiel – une éventualité à laquelle Olmy s'était préparé –, le Jarte n'avait pas encore réussi à altérer le système de base des implants où il était enregistré. Olmy pensait que le Jarte ne comprenait pas le système qu'il occupait actuellement, mais qu'il avait cependant conscience de son changement de statut.

Ses précautions s'étaient révélées efficaces. Ayant vérifié cela, il décida qu'il pouvait maintenant quitter sans danger le caveau pour continuer ses recherches dans la quatrième chambre. L'exiguïté de la chambre souterraine et le sentiment d'être environné par des kilomètres de roche l'oppressaient. Mais il n'était pas encore prêt à retourner parmi les humains. Il lui restait un grand nombre de tests à faire avant de se résoudre à courir un tel risque.

Si le Jarte était réellement en train de se réveiller, le moment était venu de l'exposer à quelques puissantes réalités humaines.

Gaïa, Alexandria

Dans la caverne du palais qui servait de garage, Rhita se tenait au centre du cercle formé par les membres de l'expédition royale. Tenant la clavicule à deux mains, les paupières closes, elle se concentrait sur le globe en rotation. Les continents défilaient devant ses yeux désincarnés, leur relief illuminé. Il y avait beaucoup d'indications que Rhita ne comprenait pas. Certains points clignotaient comme pour attirer son attention. Certaines zones étaient hachurées, d'autres en pointillés. Il y avait des territoires ou des océans entourés de rouge ou de jaune. La clavicule ne donnait aucune indication sur ces marques. Elle se contenta de faire tourner le globe jusqu'à l'embouchure Kanöpique du Nilos, puis de nouveau, dans tous les sens, jusqu'à l'emplacement de la porte, marqué d'une croix. Le point de vue « redescendit » alors à la surface, et elle traversa des paysages vivement colorés jusqu'à ce qu'elle rencontre des prairies qui brûlaient d'un grand feu vert. C'était là que se trouvait la porte, indiquée seulement par une drôle de croix à la traverse évasée aux deux bouts.

Elle ouvrit les yeux.

— Elle est toujours au même endroit, dit-elle.

Oresias se trouvait à côté d'elle. Hésitant légèrement, elle lui prit la main et la posa sur la sienne à l'endroit où elle tenait le guidon de la clavicule.

— Fermez les yeux, dit-elle.

Il obéit, et elle sentit la projection glisser à travers elle jusqu'à lui. Il se raidit, comme il avait fait la première fois qu'ils avaient partagé la vision. Il se força à se décontracter. Au bout de quelques secondes, il rouvrit les yeux.

— Je confirme ce qu'elle a dit, fit-il. Nous connaissons notre objectif.

Kleopatra siégeait sur un trône mobile posé sur une plate-forme de pierre. Tous les regards se tournèrent vers la reine. Elle se leva et tendit la main dans leur direction.

— Le sang des gardiens d'Alexandros l'Unificateur, le Conquérant, coule dans mes veines, bien que dilué quelque peu par les Perses et les Nordiques, dit-elle en souriant d'une manière qui n'appartenait qu'à elle et que Rhita commençait à bien connaître. Pour certains d'entre

vous, ajouta-t-elle, cela peut paraître comme un caprice royal, la vague fantaisie d'une reine affaiblie. Mais ne sentez-vous pas l'importance de ce moment ? Ce que vous découvrirez, ce que vous apprendrez et rapporterez avec vous signifiera peut-être la renaissance de l'Oikoumenè et l'avènement d'un nouveau siècle d'ordre et de prospérité au lieu des conflits et du déclin qui nous menacent. Nous pourrions partir à la recherche d'un talisman comme le pénis d'Aser ou la magie perdue de Neit ; nous pourrions nous conduire comme des imbéciles. Mais ce que nous cherchons, au contraire, est réel, et je regrette seulement de ne pas pouvoir partager les dangers avec vous.

Sa voix avait les accents de la sincérité, et personne, c'était évident, ne doutait des paroles de l'Hypsèlotès Impériale.

— Que les dieux et les esprits de vos morts bien-aimés vous accompagnent dans votre voyage, et qu'Apollon brille sur vous, poursuivit la reine. Je vous aime comme mes propres enfants et je vous envie.

Les yeux de l'austère Jamal Atta se remplirent de larmes. Oresias salua la reine en levant la main, les doigts écartés. C'était le signe d'amitié et de coopération d'Alexandros.

— Nous reviendrons, ma reine, s'écria-t-il.

— Nous reviendrons, s'écrièrent les autres à l'unisson.

Kleopatra inclina la tête et se mit à genoux devant eux.

Rhita sentit sur son bras le contact de la main d'Oresias.

Il la guida jusqu'à la cabine d'un chariot à vapeur couvert. Il y en avait sept qui attendaient de les transporter avec leur matériel de la zone de rassemblement du garage à l'aérodromos situé dans le désert occidental, derrière la vieille nécropolis.

— J'espère que le déplacement en vaudra la peine, murmura-t-il à son oreille sur un ton de camaraderie plus que d'accusation.

Jamal Atta s'approcha en compagnie d'un homme de haute taille, aux cheveux noirs et au teint vermeil. Ils grimpèrent ensemble dans le chariot de Rhita et occupèrent les sièges qui leur étaient réservés. Quand tout le monde fut installé et que les chariots commencèrent à sortir du garage, le conseiller militaire présenta l'inconnu à Rhita :

— Voici votre didaskalos longtemps introuvable, si mes souvenirs sont exacts, dit-il. Il vient de rentrer de l'exil où l'avait envoyé Kallimakhos. Demetrios, je vous présente votre patiente et dérangeante élève, Rhita Berenikè Vaskayza. C'est elle qui a demandé que vous fussiez partie de cette expédition.

Demetrios tourna vers Rhita son visage sympathique et lui sourit avec un mélange d'assurance et de timidité qu'elle trouva déconcertant.

— J'en suis honoré, dit-il.

— De même que moi. J'espère que vous n'avez pas été trop...

perturbé par votre voyage forcé. Il semble que j'en aie été la raison principale.

— Irrité, sans plus, lui répondit Demetrios. Mais je ne sais pas encore très bien ce que je fais ici. Il semble que nous soyons partis pour un long voyage, et la reine m'a assuré personnellement que ma présence était nécessaire. J'avoue que je ne comprends pas très bien en quoi...

— C'est parce que vous êtes le mekhanikos dont les idées sont les plus avancées, expliqua Oresias. Son Hypsêlotès Impériale s'attend à ce que nous découvriions de vraies merveilles, et elle espère que vous serez en mesure de nous les expliquer si notre maîtresse Vaskayza ne peut pas le faire.

— Elle n'a pas parlé de merveilles. Mais je reconnais que je n'ai pas très bien compris tout ce qu'elle m'a dit... Sommes-nous à la recherche de la porte qui s'est jadis ouverte pour laisser pénétrer la sophê dans notre monde ?

— Peut-être bien, lui répondit Rhita.

— Ce serait en effet un véritable prodige.

Il secoua la tête en signe d'émerveillement, puis porta son regard sur le coffret qui contenait la clavicule.

— C'est l'un des Objets ?

Rhita hocha affirmativement la tête. Demetrios avait les traits d'un indigène de Nea Karkhêdôn, mais avec un teint plus clair et un peu plus bistre. Il y avait peut-être en lui du sang latine ou aigyprien.

— Pardonnez ma respectueuse curiosité, dit-il, mais les mekhanikoi de mon studio étudient les Objets de la sophê depuis leur plus tendre enfance. En voir un devant moi et...

Il semblait sur le point de demander la permission de le toucher, mais Oresias secoua discrètement la tête.

— Je suis ravi de faire partie de cette expédition, conclut Demetrios avec un nouveau sourire.

Rhita regarda à la dérobée les autres hommes qui voyageaient dans le chariot. Elle était la seule femme dans celui-ci, et il n'y en avait que deux autres dans toute l'expédition. Elle avait espéré en prendre plus avec elle, mais même sous le règne de Kleopatra les gens d'Alexandreia n'avaient pas la même attitude que ceux de Rhodos.

Les chariots à vapeur passèrent le Brukheion et Neapolis aux premières lueurs de l'aube, croisant quelques marchands et pêcheurs qui se rendaient à pied ou sur des ânes à leurs étals. L'air était vif, plus pur que les jours précédents, ce qui semblait de bon augure. Alexandreia était réputée, jadis, pour la pureté de son air, mais les usines du delta avaient changé cela.

Passé le quartier aigyprien, où la chaussée dominait les taudis sur ses dédaigneux piliers de béton, et celui de Neapolis, la nékropolis

s'étalait devant eux, à la lisière ouest de la cité, avec son fouillis de tombes de travertin, de marbre ou de granité rouge. Ils ne furent pas arrêtés aux portes de la cité. L'influence de la reine sur la police était encore forte.

Le soleil était déjà haut quand ils franchirent la cité des morts. Les pauvres avaient envahi la nécropole depuis des siècles, s'installant dans les caveaux des familles oubliées, instaurant une structure sociale unique et corrosive qui était devenue un mode de vie en soi. Tout ce que la police pouvait faire, c'était empêcher la nécropole de déborder sur le quartier de Neapolis. Le quartier aigypzien faisait office de tampon. Toutefois, la caravane passa sans être inquiétée sur la chaussée défoncée de nids-de-poule qui sinuait à travers les tombes.

La reine avait, ici aussi, ses contacts et ses partisans.

Après les dernières et sinistres sépultures anciennes, une route militaire surgissait au milieu des sables et des herbes sèches comme un mirage d'encre miroitante. La caravane la suivit jusqu'à l'aérodromos, dix schènes de plus en direction de l'ouest. La matinée était déjà bien avancée quand ils arrivèrent. Rhita sentit l'odeur de kérosène et de pétrole que le vent apportait. On entendait déjà le vrombissement incessant des chasseurs et autres mouettes qui décollaient pour aller patrouiller à la frontière libyenne. Rhita voyait très peu de chose à travers les fenêtres de plastique de la bâche qui couvrait le chariot. De plus, son siège tournait le dos à l'aérodromos.

— Nous y sommes, dit Oresias en se levant pour dégourdir ses articulations.

Demetrios l'imita, ne sachant toujours pas très bien quelle était sa place hiérarchique.

La caravane stationnait sur une aire asphaltée à proximité d'une piste de béton. En descendant, Rhita aperçut sur sa gauche des rangées de mouettes au long fuselage argenté, des chasseurs aux ailes démesurées par rapport à la carlingue étroite, et des bombardiers plus massifs, effilés, qui portaient les marques des provinces de Ioudaia et d'Antiokheia, en Syrie. Au-delà, c'était le désert de l'ouest, dont le ruban étroit et clair se détachait sur le fond de béton blanc et d'asphalte noir.

Un chasseur se posa, dans le sifflement perçant de ses réacteurs, sur la piste toute proche, passant à moins de cent bras des chariots. Rhita lâcha d'une main le coffre qui contenait la clavicule pour se boucher l'oreille gauche en faisant la grimace.

Lorsqu'ils eurent contourné les chariots, elle aperçut les deux abeilles qui attendaient au bord de la piste, discrètes avec leur corps brun parsemé de taches blanches et jaunes. Elles semblaient lourdes et laides comparées aux chasseurs. Elles évoquaient plutôt des maisons volantes. Leurs larges pales horizontales penchaient vers le bas aux

extrémités, supportant des nacelles de la taille d'un homme qui arrivaient à trois bras du sol. Un groupe d'hommes en combinaison rouge et blanc se tenait à côté des appareils, engagé dans une conversation, tandis que les passagers des chariots débarquaient.

Descendant du véhicule situé juste derrière le sien, elle vit le Celte, accompagné d'un petit groupe de gardes du palais. Et ils étaient tous là pour la protéger, se dit-elle.

Elle réprima une soudaine envie de laisser choir la clavicule et de s'enfuir dans le désert.

Un petit vent sifflant poussait des rides de sable sur l'asphalte, éparpillant les grains jusqu'à ses pieds. Elle leva les yeux vers le soleil, une main en visière pour se protéger de son éclat.

C'était une journée parfaite pour prendre l'avion. La pureté de l'air la faisait penser au sanctuaire d'Athènè Lindia, avec ses marches de pierre brûlantes au soleil et les eaux bleu foncé au-dessous.

— C'est l'heure d'embarquer, ordonna Oresias. Didaskalos, voulez-vous aider votre élève à monter à bord, je vous prie ?

Demetrios offrit sa main, mais Rhita refusa. Elle les précéda à petits pas rapides pour montrer sa détermination.

— Notre appareil est celui de droite, précisa Jamal Atta.

Oresias mit sa main en visière sur son front et scruta le terrain en direction des petits bâtiments bas nichés au creux des dunes, au sud.

— Est-ce que nous attendons un comité de réception ? demanda-t-il.

Rhita suivit la direction de son doigt et aperçut une colonne lointaine de véhicules à environ un demi-parasang de l'aire asphaltée.

— Non, lui répondit Atta, l'air soudain tendu et préoccupé. Toute cette partie du terrain nous est réservée.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de nous dépêcher.

Demetrios se plaça derrière Rhita comme pour la protéger. Les gardes du palais et le Celte rejoignirent le groupe devant la porte de l'appareil et se mirent en file au commandement d'Atta. Le conseiller militaire jura à plusieurs reprises dans sa barbe, son regard ne cessant d'aller des passagers au matériel en cours de chargement puis aux engins qui approchaient rapidement.

Oresias donna quelques coups brefs contre l'habacle de plastique, et le kybernètès ouvrit une petite fenêtre.

— Décollez le premier, en cas de nécessité, dit-il. Vous devez être loin s'ils arrivent sur nous avant que nous ne soyons prêts.

— J'ai une demande de renseignements sur notre plan de vol à la radio, annonça le kybernètès.

— Aucune demande de ce genre n'était prévue, répliqua vivement Oresias.

— Dans ce cas, je suppose qu'ils n'attendent pas de réponse, fit

tranquillement le kybernètès. Tout le monde doit être à bord deux minutes avant le décollage. J'ai besoin de quelque temps pour faire tourner mes pales au régime de départ.

Il referma la petite fenêtre.

Rhita occupa son siège dans l'étroit fuselage. Il consistait en un carré de toile à peine rembourrée, tendue entre deux barreaux de fer parallèles. Demetrios lui passa l'étui contenant sa tablette et l'aida à ranger le coffret de la clavicule dans un compartiment muni d'un filet au-dessus de leurs têtes. Le bruit des réacteurs, au-dessus du fuselage, était horriblement déchirant. Un homme d'équipage leur tendit des protège-oreilles, et leur fit signe d'attacher leurs ceintures de sécurité.

À l'extérieur, les dernières caisses étaient chargées en hâte dans le second appareil. Les chauffeurs des chariots regagnèrent en courant leurs véhicules et les éloignèrent en direction de la route. Rhita se demanda ce qu'on leur ferait s'ils se faisaient prendre. Pourquoi les choses avaient-elles mal tourné ? Mais avaient-elles *vraiment* mal tourné ?

Elle mit ses protège-oreilles en place et ferma les yeux. C'était la première fois qu'elle volait.

Quelqu'un tapa sur son épaule, et elle ouvrit les yeux. C'était Oresias.

Nous partons, firent muettement ses lèvres.

Elle regarda par la petite fenêtre carrée située entre le siège de l'explorateur et le sien. Elle vit les lourdes nacelles des réacteurs qui devenaient floues tandis que le rotor tournait de plus en plus vite. Le bruit et les vibrations semblaient transformer tout son corps en liquide. Elle n'avait pas uriné depuis des heures. Le besoin était pressant. Elle serra les mâchoires.

Les deux grosses abeilles se soulevèrent du sol et commencèrent à accélérer en direction du nord. Rhita ne pouvait plus voir ce que faisaient les soldats des véhicules qui les poursuivaient. Elle espérait qu'ils ne tireraient pas.

Demetrios, assis à côté du Celte de l'autre côté du passage central, souriait malgré son air tendu et son teint terreux. Rhita ferma de nouveau les yeux.

Elle savait qu'elle ne reverrait plus jamais Rhodos ni Rhamôn ni le sanctuaire d'Athênë Lindia. Ce n'était pas un simple pressentiment, c'était une certitude qui ne laissait subsister aucun doute.

Pour la première fois, elle comprenait vraiment le parallèle qui existait entre le voyage de sa grand-mère et le sien. Sa grand-mère était jeune aussi, à peine âgée de deux ou trois années de plus que Rhita ne l'était aujourd'hui. Mais elle n'avait pas seulement fait le voyage dans une machine volante, elle avait également quitté la Terre – sa Gaïa – dans une fusée qui lui avait fait traverser l'espace.

Qui était responsable ? Qu'aurait-elle pu faire pour éviter tous ces malheurs ?

Elle se mit à prier, se souvenant de la paix qui régnait dans le sanctuaire d'Athènè, et elle se crut là-bas, l'espace d'un instant, l'ombre de la déesse se profilant au-dessus d'elle dans le grand bâtiment de bois plongé dans l'obscurité.

Puis l'abeille fit une violente embardée, et Rhita aperçut, à travers la fenêtre, à des centaines – peut-être à des milliers – de bras sous eux, la surface miroitante et aveuglante de l'océan, pailletée de grains d'étain.

— Nous virons vers l'est, cria Oresias à son oreille. Je pense que nous nous en tirons sans dommages. En tout cas, ils ne nous suivent pas.

— Que trouverons-nous à notre retour ? cria Atta en portant ses mains à ses tempes, qu'il frotta du bout des doigts. Qu'est-ce qui a pu se passer ?

Bien qu'il fût obligé de hurler, sa voix exprimait le découragement le plus profond.

La question demeura sans réponse. Comme convenu, ils observaient un silence total à la radio et demeuraient à une distance de cinq ou six parasangs de la côte.

La pression de sa vessie devenait insupportable à Rhita. Elle se pencha en avant pour faire signe à Oresias de soulever son protège-oreilles et lui dit à voix basse quelque chose qu'il n'entendit pas.

— Il faut que je fasse pipi ! cria-t-elle.

L'explorateur haussa un sourcil et indiqua du pouce l'arrière de l'appareil, où un membre de l'équipage était en train d'uriner dans un récipient de métal.

— Il y a un rideau, dit-il.

Rhita hocha la tête. Ce n'était pas trop demander à un exgynandros – ce que Patrikia appelait un « garçon manqué ». Lorsqu'elle se fut soulagée, elle versa le contenu, comme l'indiquait un petit dessin sur la boîte, dans un trou évasé du plancher. Elle supposait que cela tombait simplement sur la mer en fines gouttelettes, sa rosée personnelle.

S'habituant peu à peu au bruit, elle mangea quelques fruits secs dans un sachet et but un verre de vin largement coupé d'eau. L'un des trois membres de l'équipage fit passer des berlingots de plastique contenant de l'huile d'olive.

— C'est bon pour la santé, dit-il. Aspirez lentement.

Rhita leva les yeux vers le filet au-dessus de sa tête pour s'assurer que la clavicule était toujours à sa place. Elle essayait de se persuader que l'expédition était maintenant bien partie et qu'il ne servait à rien de regretter quoi que ce fût, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être

tourmentée par des doutes.

Une heure plus tard, son attitude commença à changer. Elle s'était presque habituée aux vibrations et aux tressautements de son estomac. À travers le hublot, la vue du ciel clair, de la ligne côtière dégagée et, plus loin vers le sud-ouest, de la brume qui s'agglutinait au-dessus du delta lui inspirait des sensations nouvelles qui n'étaient pas désagréables. Elle entendit Oresias et Jamal Atta discuter du cap avec le kybernētēs, qui avait confié le pilotage de l'abeille à son copilote. Derrière eux, sur la droite, le second appareil les suivait sagement.

Le Celte et les gardes du palais prenaient les choses avec calme et stoïcisme. Rhita se disait qu'il devait y avoir entre eux une sorte de concours tacite. Le premier qui manifestait le moindre signe de nervosité avait perdu.

Demetrios avait perdu son teint terreux, mais il n'était visiblement pas à l'aise. Rhita se pencha vers l'allée centrale puis délit sa ceinture de sécurité pour pouvoir se rapprocher de lui. Elle tapa sur son protège-oreilles. Il en souleva un côté.

— Faisons un concours, dit-elle, un peu étourdie.

— Quel concours ? cria Demetrios.

— Le premier qui prend l'air apeuré, angoissé ou malade a perdu. D'accord ?

Elle hocha la tête, avec un sourire complice, en direction des gardes et du Celte, puis sourit.

— D'accord, fit Demetrios en lui rendant son sourire. Mais j'ai déjà perdu, ajouta-t-il d'un air malheureux.

— On commence maintenant. Attention !

Atta était en train de les observer d'un air de désapprobation très net.

— Où sommes-nous ? lui demanda Rhita en se levant.

Elle s'avança vers le groupe en titubant et en se tenant aux râteliers à bagages. Son courage semblait à présent sans limite.

— À l'ouest de Gaza, lui dit Oresias. Nous avons bien marché, jusqu'à présent. Nous suivons la route d'Alexandros, pour ainsi dire. Nous ferons escale à Damaskē pour refaire le plein, puis à Bagdadē et ensuite à Raki, au-dessous de la mer Kaspienne, où nous serons rejoints par une citerne volante. Nous serons ravitaillés en vol au-dessus de la République de Hunnos, d'où nous gagnerons, en moins de deux heures, les steppes où se trouve votre site. J'espère seulement que les provinces qui nous sont alliées resteront fidèles à la reine.

Le bruit des réacteurs de l'abeille était devenu pour Rhita synonyme de sécurité. Elle fit un somme d'une heure, au cours duquel elle rêva de vastes étendues sablonneuses, et s'aperçut en se réveillant qu'ils avaient traversé la Ioudaia et commençaient leur approche de Damaskē. Tels d'énormes pâtés à peine sortis du four, les roches, le

sable et les montagnes défilaient sous eux. Elle songea aux caravanes qui mettaient des jours à traverser le désert, qui mouraient de soif et se disputaient quelques gouttes d'eau au fond de vieux puits taris. C'était un passé romantique révolu.

Derrière le désert de pâtés bien cuits se dessinait au loin une traînée verte qui faisait penser à une tache de peinture au milieu des sables. Rhita sentit le parfum de Damaskë avant même d'apercevoir la cité. C'était un parfum de vie, de verdure et d'eau qui lui fit relever la tête et froncer les narines pour mieux le capter. Demetrios et Oresias étaient plongés dans les plans de l'expédition. Le mekhanikos se faisait expliquer les détails qu'il ignorait encore. Rhita se demanda ce qu'elle ressentirait si elle avait été enrôlée de force, comme Demetrios. Mais j'ai été enrôlée de force, moi aussi, se dit-elle. Par ma grand-mère. Elle se pencha pour mieux regarder par le hublot.

Damaskë se glorifiait d'être la plus vieille cité du monde. Les fouilles de Jéricho, au siècle dernier, démentaient cette affirmation, mais Jéricho était une toute petite communauté, guère plus qu'un village, alors que Damaskë avait des millénaires d'existence en tant que véritable cité et plaque tournante du commerce de la Syrie.

La ville était entourée de vergers et de champs cultivés. Des ziggourats massives de pierre, de verre et d'acier s'élevaient du quartier juif et du secteur horien tandis que de gigantesques forteresses perses dominaient toute la partie sud de leurs vieilles pierres. Encore plus au sud, on apercevait l'aérodromos civil international d'El Zarra.

Sortant de la cabine du kybernètès, Atta lui annonça qu'ils allaient se poser à la lisière d'El Zarra pour faire le plein.

— J'espère que nous aurons quelques nouvelles, si quelqu'un consent à parler, ajouta-t-il en secouant la tête d'un air lugubre.

L'abeille perdit de l'altitude et s'approcha de l'aérodromos en volant au ras des arbres. Rhita sentit l'odeur des dates et de la fumée des foyers alimentés à la crotte de chameau. Elle sourit malgré la gravité du moment. Elle n'avait jamais visité tous ces endroits. Si elle survivait, elle pourrait dire qu'elle avait vu du pays pour son âge.

L'abeille se posa sur une dalle de béton à proximité de quelques vieux chariots-citernes à moitié délabrés. Un groupe d'hommes aux vêtements poussiéreux et à la démarche fatiguée s'approcha en traînant de longs tuyaux plats couleur de sable. Ils attendirent que les pales cessent de tourner complètement pour poser les embouts à quelques pas des portes des deux appareils. Oresias ouvrit alors la porte et sauta le premier à terre, suivi d'Atta, des gardes et de Demetrios. Le Celte prit une profonde inspiration et s'ébroua comme pour s'éclaircir les idées.

Atta adressa quelques mots au Syrien le plus proche, qui semblait

éprouver de la réticence à lui répondre. Il faisait mine de se concentrer sur la mise en place du tuyau et le pompage du carburant. Atta alla parler au chauffeur d'un chariot, et sembla avoir plus de chance avec lui. Mais quand il rebroussa chemin vers l'abeille, son visage était encore plus allongé et plus lugubre que précédemment, ce qui semblait pourtant difficile.

Rhita se rapprocha du mekhanikos pour écouter les nouvelles que lui rapportait Atta.

— Les communications en provenance d'Alexandreia sont coupées, dit-il. Ils nous ravitaillent en carburant, mais les cartes aériennes des steppes que devait nous fournir l'Office Cartographique Syrien ne sont pas arrivées.

Qu'entendent-ils par communications coupées ? demanda Oresias.

— Pas de radio, pas de téléphone, d'après le chauffeur. C'est un officier, il a parlé à des pilotes récemment arrivés à l'aérodromos. Ils disent que tous les vols en provenance d'Alexandreia ont été annulés. Nos appareils sont les seuls qui se soient posés ici aujourd'hui.

Oresias entoura son poignet gauche du pouce et de l'index de la main droite, et fit le geste de le tordre.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, dit-il.

Demetrios plissa les yeux d'un air intrigué.

— Qu'est-ce que...

— Nous ne sommes pas traités comme il convient, expliqua Atta. Ils veulent bien nous donner du carburant, mais les autorités de Damaskē nous rationnent leurs faveurs. Ce qui signifie sans doute que l'influence de la reine a baissé à leurs yeux.

Oresias se frotta le poignet jusqu'à ce que la peau semble sur le point de se déchirer.

— Une attaque contre le palais ? demanda-t-il.

Atta secoua la tête, peu désireux de se livrer à des spéculations.

— Notre mission est toujours valable, dit-il. Mais il se passe des choses anormales. Cela a dû commencer juste avant notre départ. Nous ne pouvons pas utiliser la radio. Il nous faudrait une heure ou plus pour nous rendre en ville ou convaincre l'administration de l'aérodromos de nous laisser envoyer un câble. Nous n'avons pas le choix, conclut-il en haussant les épaules. Nous devons continuer.

Rhita contemplait, au loin, les hautes tours et les ziggourats trapues de Damaskē. Elle constatait qu'elle n'était pas du tout effrayée, alors qu'elle aurait dû l'être. Le mélange d'excitation et de monotonie du vol exerçait sur elle le même effet qu'une drogue.

— Vérifiez avec votre clavicule, s'il vous plaît, lui dit Oresias à voix basse tandis qu'ils reprenaient place à bord de l'abeille. Je veux savoir si notre objectif est toujours là.

Elle descendit le coffret du filet à bagages et l'ouvrit. Elle se

contenta de toucher le guidon du doigt. La mappemonde multicolore tourna de nouveau devant elle. La croix s'alluma à la même place. Rien n'était changé.

— Toujours au même endroit, dit-elle.

Oresias boucla sa ceinture, pencha la tête en arrière contre le dossier de son siège et ferma les yeux.

Quelques minutes plus tard, ses réservoirs pleins, l'abeille était de nouveau prête à décoller. Atta monta à bord au tout dernier moment, en faisant claquer la porte sous l'effet de la colère.

— Et notre citerne volante ? grommela-t-il. Et comment ferons-nous pour le retour ?

Le Chardon

Olmy arriva dans la quatrième chambre une heure après avoir parcouru à pied le chemin de la vieille gare abandonnée du Chardon. Le train passa au-dessus d'une vaste étendue d'eau miroitante et argentée, et il descendit à la gare de Northspin Island, dans le premier quartier, non loin de la tête nord. Évitant les autres promeneurs, il loua un véhicule à champ de traction, le conduisit sur une dizaine de kilomètres jusqu'au début d'un sentier éloigné et s'enfonça à pied dans la forêt dense de conifères.

Dans son implant mémoriel, isolé de sa personnalité primaire, le partiel qu'il venait de créer procédait prudemment à une nouvelle étude de la mentalité jarte.

Trois heures plus tard, il se retrouva en train de méditer sous un séquoia millénaire tandis qu'une légère brise soufflait dans le sens de la rotation et que ses pieds s'enfonçaient dans le terreau ancien.

Le sentiment d'isolement qu'il avait éprouvé avant, à l'occasion de ses longs mois de recherche sur les psychologies non humaines, n'était rien comparé à cet exil qu'il s'était imposé lui-même. Ses pensées ne cessaient de se tourner vers Tapi, qui était peut-être en train de passer en ce moment ses examens d'incarnation. Il n'espérait pas revoir son fils avant longtemps, ni Suli Ram Kikura, s'il les revoyait même un jour. Il semblait peu probable que leurs chemins se croisent de nouveau.

Il toucha l'écorce épaisse et dure du séquoia, et se demanda s'il y avait lieu de ressentir une parenté avec ce vieil arbre. En fait, il ne ressentait de parenté avec rien, pas même avec ses semblables, et il en fut troublé. Quoique mince, la possibilité existait que ses régulateurs d'implants ne fonctionnent pas normalement et que son état mental fût quelque peu perturbé. Afin d'en avoir le cœur net, il lança une séquence de vérification dans ses circuits mentaux primaires et dans son implant de régulation.

Aucune anomalie ne fut décelée, excepté un état de tension extrême et de crainte du danger.

Tous ces grands arbres avaient résisté au rétablissement de la rotation à la suite de la Séparation. Ils avaient survécu à une absence temporaire de gravité, aux inondations, au chaos météorologique et à

des années sans entretien. Aujourd'hui, ils étaient florissants. Pourquoi n'était-il pas capable de tirer même un simple encouragement de leur exemple ?

Pourquoi est-ce que je ne ressens plus rien du tout ?

Un compte rendu programmé sur l'état des systèmes franchit les barrières. Son partiel lui envoyait une liste d'informations indiquant que les secteurs mémoriels personnels et culturels du Jarte avaient été pénétrés avec succès. Qui plus est, le partiel avait échangé avec lui des « salutations » prudentes.

Olmy s'assit, s'adossant à un tronc, et poussa un long soupir. Une espèce de dialogue s'engageait, bien plus tôt qu'il ne l'aurait cru. Le Jarte, pour le moment, trouvait un avantage à coopérer. Olmy allait bientôt pouvoir dire quelle proportion de sa mémoire apparente était authentique, et quelle autre était artificielle. Il était peu vraisemblable qu'il livre de son plein gré des informations de valeur sur son espèce, mais la situation était si confuse... Olmy n'avait toujours pas la plus petite idée de ce à quoi pouvait ressembler la psychologie d'un Jarte, ni de ce qu'il était réellement capable d'accomplir.

Quand le partiel eut transféré ses découvertes à Olmy, durant un long moment, les yeux ouverts, il vit à la fois la forêt et...

les grands vaisseaux-faille des Jartes, en forme de prisme, qui se mouvaient avec une lenteur majestueuse sur un segment colonisé de la Voie

(toujours sur plusieurs niveaux visuels, mais cette fois-ci plus ordonnés, moins éparpillés)

où des nuées dansantes de machines d'entretien et de véhicules volaient comme des moucheron du vaisseau-faille à la surface de la Voie, où les accueillait de larges rampes incurvées.

Avec un sursaut, faisant repasser l'image-mémoire, Olmy s'aperçut que, juste à côté de la rampe la plus proche, l'image inversée de la courbe d'une planète était visible. Il essaya de réinterpréter ce qu'il voyait, mais sans succès. La seule explication était que, dans ce cas précis tout au moins, les portes jartes n'étaient pas des trous circulaires mais des déchirures de plusieurs kilomètres dans la largeur de la Voie. Restait, bien sûr, la possibilité que toutes les informations reçues jusqu'à présent soient truquées, et que le Jarte lui-même soit un leurre. Pour savoir à quoi s'en tenir, il pouvait demander à Korzenowski si l'existence de portes de cette forme était possible sur la Voie. Mais même si la chose était possible, rien n'empêchait l'existence d'autres aberrations.

Fusion avec d'autres êtres

(des Jartes ? Des partenaires des Jartes ?)

dans un épais liquide vert où nagent de petits serpents argentés qui, de temps à autre, s'enroulent autour d'un individu ou d'un autre, serrant suffisamment la chair pour y laisser des plis profonds. Certains de ces êtres ressemblent au corps du Jarte emprisonné dans le caveau de la cinquième chambre ; d'autres ont la forme d'un tapis noir pailleté de points blancs, aux franges ondulantes, évoluant dans le liquide, ou d'« étoiles de mer » à trois branches symétriques munies à leur extrémité de mandibules ou de doigts flexibles, ou encore d'épaisses extrusions molles de tubes de peinture incolore.

Tout cela semblait avoir pour origine lointaine et commune quelque abîme marin des temps reculés. Aucune de ces créatures ne faisait le moindre geste ni le moindre mouvement auquel Olmy pût attribuer un commencement de signification.

Il y avait d'autres images, bien trop nombreuses pour qu'il s'y attarde pour le moment. Il les conserva pour les examiner plus tard, et avança jusqu'à l'échange de « salutations ».

Le partiel : (lecture de l'enregistrement des images-mémoire capturées et d'une séquence signifiant la reconnaissance de l'existence du Jarte et de son statut.)

Le Jarte : « Je suis hors de portée du devoir ? Où est l'estampille de l'expéditeur du devoir ? »

Le partiel : Vous êtes « hors de portée de » toute votre espèce.

Le Jarte : Quel statut frère/père ? Ceci est-il une communication du commandement de coordination ?

Le partiel : Statut frère/père inconnu. Pas de commandement de coordination. Vous êtes prisonnier sous observation.

Le Jarte : Bien compris statut personnel prisonnier.

Le partiel lui avait alors transmis une longue liste de questions qui étaient actuellement en cours de traitement. Jusqu'à présent, Olmy avait au moins l'impression que les choses avançaient.

Il reçut une nouvelle séquence de son partiel.

Le Jarte : Coopération et transfert d'information de statut ? Modification de commandement et de coordination de commandement ?

Apparemment, il s'agissait d'une sorte de capitulation. Olmy nota, en particulier, les expressions « expéditeur du devoir », « coordination de commandement » ainsi que le « commandement » curieusement isolé, en se demandant s'il ne s'agissait pas d'une sorte de hiérarchie dans la société jarte. Le partiel avait accepté la condition proposée par le Jarte, sous réserve de plus amples explications ultérieures. Les limites et les méthodes étaient en cours d'aménagement, les barrières étaient toujours en place et il y avait peu de risque qu'elles fussent levées sauf pour procéder au transfert de nouvelles découvertes ou de rapports de vérification.

Olmy enfonça la main dans le terreau humide et leva les yeux vers les branches au-dessus de lui. Toutes ses défenses étaient en alerte. Il demeurait possible que le Jarte fût simplement en train de se préparer à un nouvel assaut.

Mais Olmy ne pensait pas vraiment que ce serait si simple. N'ayant pas réussi à le tuer ou à le soumettre au premier abord, le Jarte avait apparemment choisi une autre tactique. Et Olmy n'avait aucune idée de l'endroit où cela le mènerait. Mais, au moins, la communication était établie.

Gaïa

Bagdadë élamite était une ruine lentement reconstruite par les Nekhemites mésopotamiens qui, se déplaçant vers l'ouest en hordes mécanisées et blindées, avaient mis la cité à sac vingt ans auparavant pendant que l'attention de l'Oikoumenë était retenue ailleurs par l'une des incessantes incursions libyennes à sa propre frontière. Les Nekhemites s'étaient rapidement révélés incapables d'administrer les peuplades usées mais encore efficaces qu'ils avaient pieusement décimées au nom de leur dieu sanguinaire et sans visage. Ils s'étaient donc tournés vers Kleopatra, l'une des rares souveraines régnant encore sur Gaïa, pour lui demander d'être la « fiancée de Nekhem ». La requête était si cocasse, et formulée en un moment si opportun, qu'elle n'avait pas pu être rejetée. Par voie de conséquence, l'effigie de son Hysélotès impériale était adorée à Bagdadë, et l'assistance technique et financière de l'Oikoumenë avait commencé à affluer dans la cité antique. En échange, les Nekhemites gardaient les frontières avec la république des Hunnoï et le Rhus nordique.

Jamal Atta jugeait très improbable qu'ils se heurtent à des difficultés quelconques en se posant à Bagdadë. De fait, trois heures après leur escale à Damaskë, les hommes en turban et en robe rouge du nouvel aérodromos leur donnèrent tout le carburant dont ils avaient besoin ainsi que quelques cartes des territoires kazakh, ouzbekhi et kirghiz du Rhus nordique. Tandis qu'ils quittaient la triste Bagdadë, le Celte se pencha pour ramasser quelque chose sur le plancher de l'abeille. Il se redressa en souriant stupidement, un objet à la main. De toutes petites figurines en plastique représentant Kleopatra accouplée avec Nekhem leur avaient été jetées par la portière en même temps que quelques provisions qu'ils avaient demandées. Le Celte tendit sa trouvaille à Rhita, qui retourna pensivement la figurine entre ses doigts, fascinée par la force brutale qui s'en dégageait. L'objet était grossier, inélégant, vicieux et cruel au-delà de son expérience, mais cependant honnête et plein de vie. Un jour, les Nekhemites seraient peut-être les maîtres de toutes les terres centrales du vieux continent. Mais Rhita espérait qu'ils auraient déposé Nekhem entre-temps. C'était un dieu bien trop laid.

Quittant Bagdadë, ils traversèrent le territoire du Nekhem et furent

poussés par un vent arrière qui les mena en deux heures jusqu'à Raki, l'ancienne Raghæe, revenue dans le sein de l'Oikoumenê. C'était une cité isolée située dans une île de paix lourdement fortifiée sur toutes ses frontières. Oresias y apprit de la bouche d'un inspecteur militaire en déplacement qu'aucune nouvelle n'était parvenue d'Alexandreia, et que leur escorte aérienne – une citerne volante et un vieil avion-cargo qu'ils abandonneraient ensuite – était prête à les accompagner pour la suite de leur voyage.

C'était là que commençait leur incursion en territoire véritablement dangereux. Quinze cents ans auparavant, les Perses et l'Oikoumenê d'Europe avaient été repoussés vers l'ouest, jusqu'à la mer – la mer du Milieu et la mer Priddénéenne –, par les Alanoï et les Hunnoï, qui avaient réuni leurs nomades et leurs tribus teutoniques vassales en une vaste nation mobile de redoutables guerriers. Un empire s'était constitué, dont les frontières allaient des rives de la Galleia et de la Kimbria jusqu'aux grandes murailles de Chin. Le plus grand que le monde eût connu, et aussi le plus fragile. Mais en l'espace de cinquante ans, cet empire s'était évanoui comme un cauchemar de sang et de fumée, et les Skythes et les Rhus nordiques s'étaient empressés de s'engouffrer dans la brèche. Les Alanoï et les Avars avaient finalement tenu bon à l'est de la Kaspienne, de même que les Hunnoï au nord et à l'est de ces derniers. Durant mille ans, ces territoires avaient été soumis à des changements continuels, mais cela ne les avait pas empêchés de conserver leur identité, jusqu'à l'arrivée des Turkmenoï aigéiens, ces pirates qui ne cessaient de dévaster Hellas.

Les Turkmenoï avaient façonné leur propre niche, transportant leurs mœurs de pirates sur la Kaspienne, et c'était ce petit territoire montagneux, pris entre les républiques altaïques, que l'abeille survolait en ce moment. Les Turkmenoï ne se reconnaissaient aucun maître. Ils s'isolaient et essayaient de contenir les incursions du monde extérieur. Ils n'auraient aucune pitié pour la mouette si celle-ci venait à faire un atterrissage forcé. Mais il était par contre peu probable qu'ils possèdent des armes capables de provoquer un tel événement.

Rhita contemplait les centaines de kilomètres de montagnes désolées qui défilaient sous elle, et elle se sentait plus seule que jamais. Elle songeait au caractère changeant de l'histoire et de la pensée humaines, et aux contradictions entre les différentes cultures, aussi impossibles à répertorier et à délimiter que ces pics et ces cols rocheux. Il lui semblait que les humains ne seraient jamais capables de partager la moindre vérité unique. Ce qui signifiait ou bien qu'il n'existait pas de vérité unique, ou bien que les humains étaient prêts à s'entre-tuer pour essayer de la trouver. Dans un cas comme dans l'autre, rien que d'y penser, elle en était profondément déprimée.

Son excitation des heures précédentes s'était muée en un sombre malaise. Elle était fatiguée. Le sommeil à bord de l'abeille, avec le fracas incessant des réacteurs, n'avait rien de réparateur. Son estomac se rappelait de nouveau à elle. Il n'était pas prudent de manger encore, et pourtant elle avait faim. Elle ne se plaignait de rien, mais le voyage traînait en longueur.

Ils se ravitaillèrent en vol à proximité de la frontière nord-est de la Turkmenia. L'opération, ou du moins le peu qu'elle en vit, fut intéressante. La citerne volante se détacha de la formation et retourna faire le plein à Raghae en leur laissant le vieux cargo comme seule escorte provisoire. Jusqu'à présent, malgré ses angoisses, Rhita devait admettre que l'expédition se déroulait très bien.

Malgré elle, ses pensées retournèrent à son île natale. Elle n'avait jamais eu d'opinion, ni dans un sens ni dans l'autre, sur l'Oikoumenë. Il avait toujours été là, il semblait immortel. Du vivant de Rhita, il n'y avait jamais eu de catastrophe assez vaste pour affecter son univers. Pourtant, Rhodos ne connaissait la paix que depuis quatre-vingts ans à peine. Quand elle était petite, Rhita allait nager dans de grands trous d'eau de pluie qui criblaient la face des collines, des trous de bombes plus anciens que quiconque vivant au pays. Mais si la reine elle-même, aujourd'hui, était menacée...

L'Oikoumenë tout entier pouvait changer de caractère. Elle n'aurait peut-être plus de chez elle où retourner vivre en sécurité. Elle s'agitait, de plus en plus nerveuse, sur son siège, la tête remplie de guerres, de révoltes et de tueries.

Les montagnes laissèrent place à des plaines de couleur ocre, à des collines nues et arrondies, et à des promontoires rocheux. L'ocre se transforma en vert par plaques le long de cours d'eau peu profonds.

— Nous avons dépassé les confins méridionaux des républiques hunnoï et alanoï, déclara Oresias en revenant de la cabine avant.

Ils volèrent au ras du sol durant une vingtaine de minutes. Atta paraissait particulièrement désolé. Il ne cessait de secouer la tête et de se frapper les cuisses de ses mains fermées. Il s'attendait à ce que les tours de guet des Ouzbeks et des Kazaks du Rhus nordique les repèrent, mais leurs chasseurs ne se montrèrent pas. Apparemment, ils étaient passés au travers, invisibles ou trop petits pour être pris au sérieux.

— Encore une heure, déclara Oresias.

Les réacteurs rugissaient et le vent sifflait contre la coque de l'abeille. Rhita ferma de nouveau les yeux pour dormir, mais ne put trouver la paix. Les tensions qui l'accablaient et les efforts qu'elle faisait pour cacher son trouble la laissaient tout endolorie. Les hommes demeuraient stoïques comme des statues, le visage de marbre, se balançant d'avant en arrière au gré des mouvements de

l'abeille et des trous d'air.

Comment pouvait-elle être à la fois aussi mal à l'aise et aussi rongée d'ennui ? Elle allait peut-être mourir, et la mort ne l'exciterait même pas. La mort – qu'elle imaginait sous la forme d'un gros serpent noir avec des crânes à la place des crocs – reculerait-elle devant un pareil calme et une pareille froideur ? Était-il contre ses principes de s'attaquer à ceux qu'elle indifférait ?

Elle regarda par le hublot, clignant des paupières pour lutter contre l'éblouissement. Puis elle se leva pour utiliser de nouveau les toilettes à l'arrière et arroser les steppes. Elle retourna s'asseoir, et fixa sa ceinture.

— Elle est loin ? demanda Oresias en se penchant vers elle.

Elle avait finalement réussi à s'endormir. Elle était en train de rêver de tortues volantes. Elle se frotta les yeux et sortit la clavicule. Le globe était beaucoup plus large, et il tourna moins longtemps. Les symboles étaient bien plus nombreux et plus détaillés. Des signes étranges clignotaient. Puis elle se retrouva dans le creux de terrain où la croix était toujours à la même place, d'un rouge étincelant.

— J'aimerais m'asseoir devant, dit-elle.

On lui libéra le passage jusqu'à la cabine avant, et le copilote lui céda son fauteuil. Elle serra la clavicule, en harmonie avec elle, et contempla les prairies sans fin au-dessous d'elle.

— Descendez un peu, dit-elle au kybernètès.

— De combien ? demanda ce dernier.

— Allez moins vite et descendez de... cent bras ? Un peu moins ?

Elle se retourna pour regarder Oresias. Demetrios s'était glissé derrière lui dans la cabine surpeuplée, les yeux agrandis, le visage toujours pâle comme un linceul.

— Cinquante bras, décréta Oresias. Allons-nous la voir ? demanda-t-il à Rhita.

— Je ne sais pas. Elle n'est peut-être pas très grosse. Mais lorsque nous y serons, je le saurai immédiatement.

Les deux abeilles ralentirent et commencèrent à descendre tandis que le cargo et la citerne volante décrivaient des cercles au-dessus du sol, en les survolant à intervalles réguliers. Rhita se concentrait sur le terrain, qu'elle essayait d'harmoniser avec les impulsions émises par la clavicule. Mais l'exercice n'était pas vraiment nécessaire, comme elle s'en aperçut bientôt.

— Là, dit-elle. Posez-vous là.

La clavicule lui avait simplement annoncé, par un moyen dont Rhita était incapable d'expliquer la nature, qu'ils étaient arrivés à destination. L'abeille décrivit un cercle, et elle la guida de nouveau, jusqu'à ce que le site se trouve devant les deux appareils, qui volaient à présent à moins de cent cinquante bras l'un de l'autre. L'endroit était

parfaitement reconnaissable à l'œil nu. C'était un creux de terrain couvert d'une herbe verte bordant le lit d'un ruisseau boueux. Elle ne voyait pas la porte, mais la clavicule lui indiquait avec précision l'endroit où elle se trouvait.

— Posons-nous, dit Oresias au kybernètès.

Celui-ci échangea quelques mots à la radio avec son homologue à bord de la deuxième abeille, et ils descendirent sur une cinquantaine de bras pour se poser avec un léger rebond dans l'herbe que leurs rotors faisaient frémir en vagues de sens opposé.

— Coupez les réacteurs, commanda Atta, qui se tenait derrière Oresias. Le silence est préférable. Nous arrivons ici en faisant autant de boucan qu'une horde de démons ivres. Inutile d'en rajouter inutilement.

— Est-ce qu'il y a un endroit pour faire atterrir les deux autres ? demanda Oresias à Rhita.

Elle fut un instant désorientée. Comment pouvait-elle savoir ? Puis elle se rappela que la clavicule était là pour la renseigner. Elle fit apparaître l'image, survola le paysage stylisé et chercha un endroit plat, sans creux ni aspérités, pour que les deux appareils puissent s'y poser.

— Au nord-est, à quelques centaines de bras, dit-elle. C'est à peu près plat, mais il doit y avoir quelques trous. Ils seront peut-être un peu secoués.

— Par où doivent-ils approcher ? demanda Oresias.

— Ils doivent se présenter en arrivant du sud. Ils ne peuvent pas manquer l'endroit. C'est le seul emplacement assez large.

— Souhaitez-leur bonne chance, dit Oresias au kybernètès en lui transmettant les indications. Est-ce que nous pouvons descendre sans danger, maintenant ?

— Je ne vois rien de menaçant, fit Rhita.

Elle était cependant tremblante. Le fait de ne pas voir la porte de ses propres yeux la rendait anxieuse. Elle ne savait rien d'autre que son emplacement.

Il n'y a peut-être rien du tout à cet endroit, se dit-elle.

Les portières de l'abeille s'ouvrirent. Une bouffée d'air froid et pur envahit la cabine à l'atmosphère confinée. Il y avait là une odeur de foin qui faisait penser à une étable, avec peut-être quelque chose en plus qui devait venir de la terre humide.

D'un horizon à l'autre, la steppe ondulait sereinement, ignorant toute présence humaine, uniquement axée sur son propre rêve de fécondité. Ce sol, partout où il y avait de l'eau, était l'un des plus riches de Gaïa. À l'ouest, le soleil jaune orange aux contours nets allait disparaître avant une demi-heure derrière l'horizon. Le ciel était pur et sans nuages. Le bleu de l'ourlet d'Athènè s'étendait sur son domaine,

émaillé de quelques étoiles ou planètes qui scintillaient au loin telles des paillettes tombées de la boîte à maquillage d'Aphrodite.

Le cargo descendit se poser à quelques stades de là, suivi de la citerne volante. Leurs moteurs résonnaient de manière incongrue dans le silence de ce lieu pastoral.

Les membres de l'expédition s'étaient regroupés sous les pales immobiles de la première abeille. Tous les regards étaient tournés vers le creux de terrain où se trouvait leur objectif. Jusque-là, ils ne s'étaient heurtés à aucune difficulté réelle. Mais personne, à en juger d'après les regards, ne s'attendait à ce que cela dure éternellement. Atta ne cessait de scruter l'horizon, le front plissé.

Le Celte se tenait à côté de Rhita, l'arme prête. Les autres gardes du palais le rejoignirent quelques instants plus tard, la mine impassible mais l'œil aux aguets. Peu à peu, les oiseaux étaient revenus se poser dans l'herbe, petites boules de plumes ébouriffées, timides et anxieuses.

Rhita souleva la clavicule.

— Elle est là, dit-elle. Je vais descendre, ajouta-t-elle après avoir dégluti avec peine. Que personne ne me suive... excepté lui.

Elle désignait le Celte, qui se serait senti profondément insulté si elle avait marché sans lui vers le danger.

Demetrios fit un pas en avant, le visage encore blême des suites du voyage en abeille.

— Je voudrais vous accompagner, dit-il. Je suis ici pour essayer de me faire une opinion sur ce que nous voyons. Je ne sers à rien si je reste en arrière.

Rhita était trop fatiguée et trop énervée pour discuter.

— Uniquement Lugotorix et vous, dans ce cas, dit-elle.

Elle espérait qu'il n'y aurait pas d'autres valeureux volontaires. Et il n'y en eut pas. Oresias et Atta demeurèrent en bordure de la dépression, les bras croisés, entourés par l'équipage des deux abeilles et par les autres membres de l'expédition, tandis que le Celte, Demetrios et Rhita descendaient le versant en pente douce jusqu'au lit du cours d'eau boueux.

Sans que sa volonté y fût pour rien, Rhita redressa la clavicule de manière à mieux repérer le terrain devant elle. La porte, sur l'écran, avait maintenant l'apparence d'un cercle rouge situé à moins de cinq bras de distance.

— Elle est là ? demanda Demetrios.

— Juste ici, fit Rhita.

Elle l'aperçut enfin à l'œil nu, sous la forme d'une lentille presque invisible qui flottait à huit bras environ au-dessus du sol, à peine plus foncée que le ciel environnant. Elle semblait inanimée, mais Rhita n'en était pas moins terrifiée. La clavicule l'abreuvait maintenant

d'informations qu'elle comprenait à peine et qu'elle dut lui demander muettement, à plusieurs reprises, de répéter. Sans mots, la clavicule l'informa de nouveau qu'elle était devant une porte incomplète, qui ne demandait que très peu d'énergie pour fonctionner. Une porte expérimentale, à travers laquelle on pouvait tout juste prélever des échantillons et envoyer des sondes. Elle n'était pas assez grande pour laisser passer quelque chose de plus large qu'une main, et de toute manière elle ne fonctionnait pas pour le moment.

Rhita fit part de toutes ces précisions à Demetrios. Ils firent le tour de la porte, la tête penchée, pendant que le Celte restait à quelques bras de là, l'arme prête.

Est-ce que je ne pourrais pas l'agrandir moi-même ? demanda Rhita.

La clavicule lui répondit qu'il était possible d'ouvrir la porte de ce côté-ci, mais qu'une telle intervention aurait sans nul doute pour résultat d'alerter les personnes ou les dispositifs, quels qu'ils fussent, chargés de surveiller le passage.

Savez-vous qui a ouvert cette porte ?

Non, répondit la clavicule. *À ce stade de création, elles sont à peu près toutes les mêmes.*

Rhita se tourna vers Oresias et Atta pour leur dire :

— La porte est trop étroite pour nous livrer passage. Mais si j'essaye de l'agrandir, les gens qui sont de l'autre côté sauront que nous sommes ici.

Oresias réfléchit quelques instants, puis s'entretint à voix basse avec Atta.

— La nuit porte conseil, dit-il. Que tout le monde retourne aux abeilles. Nous établirons notre camp ici.

Le soleil avait déjà disparu derrière l'horizon. Le ciel s'assombrit rapidement au-dessus de la steppe. Rhita plissa de nouveau les yeux en direction de la lentille, à l'intérieur de laquelle brillait une étoile aux branches déformées comme par une masse d'eau. Elle se tourna vers Demetrios.

— Partons d'ici, dit-elle.

Des filets de camouflage furent tendus sur les abeilles, qui prirent l'aspect de monticules herbeux. Ce n'était pas très convaincant, se disait Rhita, au milieu d'un paysage si plat, mais cela valait mieux que rien.

Tandis que quatre larges tentes étaient dressées, Oresias et Atta discutèrent avec le kybernètes de l'avion-cargo tandis que Rhita, sur son lit de camp posé sur une toile pour aplatir l'herbe, les écoutait parler de ce qu'ils comptaient faire le lendemain. Les mouches et les papillons de nuit voletaient autour de la lanterne suspendue dans un coin de la tente. Rhita était littéralement épuisée, incapable de garder les yeux ouverts, et cependant elle semblait incapable de trouver le

sommeil. Demetrios lui apporta une gamelle de soupe de la cuisine improvisée. Elle l'avala en silence tout en se demandant, à plusieurs reprises : *Pourquoi ici ? Pourquoi une porte précisément ici ?* Qui avait bien pu suivre Patrikia jusqu'à cette Gaïa ? Qui pouvait avoir eu envie de faire une chose pareille ?

Il n'y avait pas eu de message sur son teukhos depuis deux jours. Ce soir, cependant, quand elle alluma l'écran, elle trouva de nouveau une note que lui avait laissée sa grand-mère. Mais celle-ci n'avait rien d'une sorcière, après tout. Elle livrait seulement à Rhita quelques réflexions sur la politique à Alexandreia, un monde bien éloigné, pour lors, des préoccupations de sa petite-fille.

Ayant pris connaissance du long message, Rhita ferma les yeux, paradoxalement soulagée. Longtemps, elle avait senti la présence de la sophè par-dessus son épaule, en train de lui demander des comptes. Mais il était maintenant manifeste que Patrikia était, après tout, une mortelle comme les autres.

Cédant à la fatigue, Rhita éteignit l'écran, remit la tablette dans son étui de peau de chèvre et étouffa la flamme de la lanterne au kérosène. Le reste de la tente était plongé dans un silence total. Audehors, la brise légère était tombée avec le jour et la prairie était enrobée d'une gangue de vide pesant sur des milliers de stades alentour.

La Cité du Chardon

Lanier, mû par un simple désir d'amusement, s'employa à renouveler la décoration des appartements qui lui avaient été attribués sous la coupole du Nexus. Allant d'une pièce à l'autre de ce véritable palais, il donnait vocalement ses instructions.

— Polynésien, dit-il dans la salle à manger au décor d'un classicisme sombre et austère.

Les projecteurs de décoration fouillèrent leurs mémoires de styles historiques, et firent apparaître une chambre cérémoniale éclairée par des flambeaux, au sol recouvert de tapis brun et noir où étaient posés des bols en bois. Les murs étaient faits de troncs de palmiers tapissés de nattes d'herbes et de palmes tressées.

— Parfait, approuva-t-il.

En s'amusant avec toutes ces merveilles, il avait le sentiment d'apaiser son ego rabougri, ou tout au moins de se mettre de meilleure humeur.

Jadis, de puissants gouverneurs, des sénateurs, des Ministres-Présidents et même des Présidents avaient logé dans ces appartements. Mais ils étaient demeurés vides durant des siècles après l'exode dans la Voie, et n'étaient plus utilisés que pour des cérémonies exceptionnelles.

Korzenowski était parti s'occuper des préparatifs de la conférence plénière du Nexus. Mirsky était dans ses propres appartements, semblables à ceux-ci. Lanier n'avait que ses pensées pour l'occuper. Il se faisait l'effet d'être la cinquième roue du carrosse. Il était vieux, de toute manière. Et sa compréhension n'avait jamais été à la hauteur d'un problème comme celui-ci. Pourtant, il n'avait encore exprimé ses réserves devant personne, et cela le tracassait encore plus. Cela signifiait que le chien fidèle administratif qui sommeillait en lui se résignait finalement à ronger l'os qui avait été glissé de force entre ses mâchoires. Mais ce n'était pas ce à quoi il aspirait. Il aspirait au repos et non à l'excitation intellectuelle de l'aventure et de la nouveauté. Ce qu'il voulait, c'était...

Pour dire les choses un peu plus crûment, ce que désirait Garry Lanier, c'était finalement la mort.

Ses yeux s'ouvrirent un peu plus grand tandis qu'il s'asseyait sur

une marche de l'escalier conduisant dans la grande salle à manger (creusée à même la roche volcanique, s'il fallait en croire les projecteurs). Il avait l'impression que son cœur venait de manquer un battement. Toujours prêt à se dissimuler ses propres sentiments, il n'avait jamais voulu, jusqu'ici, faire face à cette vérité personnelle particulière.

Mettre fin à l'expérience de l'existence. Accepter le repos final. Acquérir l'assurance que, malgré tous les progrès de la médecine et de la science, la vie, tout au moins pour lui, pouvait prendre fin dans le silence de l'obscurité.

Il avait vécu plus de choses extraordinaires qu'il n'était capable de se rappeler clairement. La plus grande partie de ses souvenirs était obnubilée par la simple incompréhension. Même s'il passait un siècle à essayer d'expliquer tout ce qu'il avait vu, il ne serait probablement pas beaucoup plus avancé pour autant. Il ne lui resterait qu'à hausser les épaules et à fermer les yeux.

Cependant, le fait même d'avoir admis cette pensée était pour lui un choc. Il frotta ses joues caves de ses longs doigts minces, encore vigoureux, et poursuivit son introspection durant un bon moment, savourant l'amertume qui s'en dégageait. Quoi qu'il eût été dans sa vie, il n'avait jamais été du genre à renoncer facilement ; et pourtant, qu'éprouvait-il en ce moment, sinon un profond désir de renoncement ?

Heineman n'avait jamais eu de telles idées. Il avait accepté sa mortalité, mais il avait joui de la vie jusqu'au bout, et il avait survécu à autant de traumatismes, sinon plus, que Lanier. Lenore Carrolson avait toujours le moral. Sa vitalité et son enthousiasme demeuraient intacts. Quant à Karen, elle aimait tellement la vie qu'elle refusait de penser à la mort, dont elle retardait le moment avec l'aide de la technologie de l'Hexamone.

Rien d'étonnant à ce que leurs chemins se soient séparés. Le moral de Karen n'avait pas plus été entamé que celui de Lenore par tout ce qu'elle avait vu, et elle avait vu exactement les mêmes choses que lui. Elle avait pleuré leur fille avec autant de chagrin et plus de difficulté dans la mesure où elle entretenait un espoir impossible, celui de retrouver un jour l'implant d'Andia. Où donc avait-il lui-même signé son échec ?

La voix de l'appartement annonça la présence d'un visiteur à l'entrée principale. Lanier émit un grognement. Il aurait voulu disposer d'un peu de temps pour ressasser tout cela avant d'avoir à affronter les autres, mais ce n'était pas possible. Il ne pouvait continuer à s'isoler ainsi.

— Très bien, dit-il.

Il marcha jusqu'à l'entrée principale, qui avait la forme d'un pont

d'acier de cinq mètres de long sur deux de large, suspendu à l'intérieur d'une sphère creuse en cristal météorique. Une feuille de cristal s'écarta à l'autre bout du pont, et Pavel Mirsky apparut, souriant de son habituel sourire triste.

— Je ne vous dérange pas ? dit-il.

— Non, répondit Lanier, plus épouvanté par l'aspect solide et normal de l'homme que par n'importe quoi d'autre.

Pourquoi n'est-il pas venu au moins habillé comme un dieu, avec des éclairs dans ses cheveux ?

— J'ai des insomnies, et je commence à en avoir assez de ne rien faire d'autre que rechercher des informations, lui dit Mirsky. J'ai besoin d'un peu de compagnie. J'espère que vous pensez comme moi ?

Lanier hocha vaguement la tête en signe d'assentiment.

Pas étonnant qu'il s'ennuie. Même les extraordinaires bibliothèques du Chardon doivent lui sembler bien puériles... mais qui peut savoir ?

— Je ne sais pas si je vous ai déjà présenté mes excuses pour venir ainsi vous importuner, reprit Mirsky.

— Il me semble que oui, dit Lanier.

Aurait-il des trous de mémoire ?

— J'ai dû le faire, en effet, déclara Mirsky en souriant.

Il franchit le pont et dépassa Lanier.

— C'est une demeure très spacieuse, n'est-ce pas ? reprit-il. Et pourtant, je ne pense pas qu'elle soit beaucoup plus luxueuse que les appartements où tout le monde vivait. La technologie a finalement réussi à mettre les dirigeants et leurs sujets sur un pied d'égalité.

— C'est trop riche à mon goût.

— Je suis d'accord, fit Mirsky.

Ils traversèrent la rotonde de réception sous une coupole qui représentait les cieux vus du pôle nord du Chardon. La lune était en ce moment visible et pleine, et sa lumière projetait des ombres sous leurs pieds.

— C'est tout de même du plus bel effet, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Lanier.

Il ressemblait plutôt à un enfant, maintenant. Plus spontané, plus joueur, mais toujours parfaitement contrôlé.

Lanier suivit le Russe dans le petit salon de la demeure. Mirsky essaya un fauteuil de style un peu plus neutre que les autres dans la mesure où il ne possédait pas de coussins de traction ou autres effets de champ. Il se laissa rebondir sur les ressorts encore souples après tous ces siècles, et secoua la tête avec une feinte tristesse.

— Vous auriez dû voir l'état où j'étais quand j'ai quitté ce... vaisseau spatial, dit-il. J'avais perdu la plus grande partie de ma personnalité, ou du moins je le pensais. J'étais désorienté. Je me souviens cependant clairement d'une chose...

Lanier se racla la gorge. Le regard soutenu de Mirsky le démontait.

— Mon admiration pour vous, reprit Mirsky. Pour votre force d'âme incroyable. Vous avez fait face depuis le début, et vous n'avez jamais... craqué ?

Lanier secoua lentement la tête, ne niant pas totalement qu'il eût gardé la tête froide.

— Ce n'était pas une époque facile, dit-il.

— La pire de toutes. J'ai peine à croire que ce que je suis aujourd'hui soit réellement sorti de ces circonstances. Mais ce soir, j'éprouve le besoin de parler, particulièrement avec vous. Nous avons peu de points communs en apparence, mais les similitudes sont pour moi bien réelles.

— Même aujourd'hui ?

Le visage de Mirsky se durcit.

— Ce n'est pas l'enthousiasme, je vois. J'ai l'impression que vous êtes au bout de votre longe.

Lanier eut un rire rauque.

— Vous ne croyez pas si bien dire, murmura-t-il.

— Vous savez, quand un homme arrive au bout de sa longe, généralement, il tombe.

— Ou il se pend avec, fit Lanier.

— Mais le chien, quand il arrive au bout, il la ronge, et... il se libère.

— C'est un vieux dicton slave ?

— Pas du tout, fit Mirsky, le visage toujours impassible.

Il ne regardait pas Lanier, et son regard n'était pas non plus perdu dans le vague. Il ressemblait plutôt à une sorte de pâté de semoule où l'on pouvait se laisser sombrer confortablement, pour y mener une existence faite de sommeil tranquille et de vanille. Le besoin de se confier déchira la surface.

Il alla s'asseoir face à Mirsky, en s'efforçant de retrouver la démarche fluide du temps de sa jeunesse, histoire de rivaliser avec son interlocuteur. La chose n'était pas très pratique, mais...

— D'accord, admit-il. Je suis fatigué. J'ai vécu trop longtemps. Et vous avez survécu à un univers, et vous ne ressentez ni ennui ni fatigue.

— C'est exact ; mais j'ai eu moi aussi ma part de fatigue et de lassitude, d'une manière dont je n'aperçois plus très bien les détails. J'ai été littéralement épuisé de fatigue. Ceux qui, comme moi, avaient choisi de descendre la Voie ont échoué lamentablement dans leur entreprise. Cela nous a coûté... extrêmement cher. Nos cicatrices n'ont pas encore disparu. Nous avons souffert ce que j'appellerai une perte d'ego, et cela seul a presque suffi à nous annihiler. Quand on n'a d'existence que dans le néant, la perte d'ego est analogue à la perte de

tout son sang. Nous avons failli nous vider de toute notre sève.

Mirsky avait posé les mains à plat sur ses cuisses, les doigts écartés comme s'il voulait vérifier la propreté de ses ongles. Presque timidement, il demanda :

— Vous êtes peut-être curieux de savoir ce que je suis au juste en ce moment ?

— Nous sommes tous très curieux, fit Lanier d'une voix de nouveau très douce, comme s'il voulait éviter par-dessus tout de troubler l'humeur magique de sincérité où se trouvait Mirsky.

— J'ai retrouvé, en gros, mon ancienne personnalité. Quelquefois, je ne contrôle pas mes propres capacités, ce qui se produit surtout quand ce que je dois faire dépasse la compréhension de mon ancien moi.

Lanier haussa un sourcil. Il ne suivait plus très bien. Mais Mirsky poursuivit sans autre explication :

— Je suis venu vous parler de vous, et de la raison pour laquelle je suis revenu ici. Il me semble que j'ai une dette envers vous, et je ne pouvais m'en acquitter à travers la barrière du temps. Sous certains de mes aspects, ce n'est pas une chose qui me tracassait, dans la mesure où mon passé était rangé sur une étagère comme un vieux livre qu'on n'a pas eu le temps de lire. Mais lorsque j'ai appris que j'allais revenir ici sous ma forme antérieure, la dette a refait surface.

— J'ignore de quelle dette vous parlez, fit Lanier.

Le besoin de se confier grandissait en lui. Il sentait qu'il allait éclater. Il allait presque porter ses deux mains à sa tête pour essayer de demeurer entier.

— C'est une dette toute simple, fit Mirsky. Il faut que je vous remercie.

Les larmes affluèrent aux yeux de Lanier, brusquement, malgré lui.

— Vous avez été honnête, poursuivit Mirsky. Vous avez accompli votre travail, sans quêter de remerciement. Vous êtes la raison pour laquelle j'ai survécu afin d'accomplir ce très long voyage et de me retrouver ici en ce moment. Dans toute situation, il doit y avoir un cristal de bon sens et de bien. Sur le Caillou, c'est vous qui avez été ce cristal.

Lanier pencha la tête en arrière contre le dossier de son siège. Les larmes lui coulaient le long des joues. Si cela avait été dans son caractère, il aurait sangloté. Il retenait ses spasmes, mais il se sentit néanmoins soulagé.

— Un simple remerciement, insista Mirsky.

Il était assez incroyable que, durant tout le temps qu'il avait passé à s'occuper de la Reconstruction, personne, à sa souvenance, ne lui eût jamais exprimé le moindre remerciement. Pas même Karen, qui lui était peut-être trop proche pour voir à quel point il en avait besoin. Il

avait sacrifié son temps et sa vie à ses administrés ; et cependant, en raison de son attitude d'autosuffisance confiante, il n'avait jamais été remercié par personne, ou bien il avait oublié, pour cause de cécité sélective, ceux qui l'avaient remercié. Peut-être, en fait, ne s'était-il jamais placé vraiment en position de recevoir des remerciements. Peut-être les sentiments qui se libéraient actuellement en lui étaient-ils comparables à un vieux ressort qui lui pinçait les entrailles et qui se relâchait enfin, après tout ce temps.

Il releva la tête pour contempler le visage flou du Russe, à la fois gêné et reconnaissant.

— J'étais votre ennemi, réussit-il à dire dans un souffle rauque.

Il se toucha le visage, et fut surpris de sentir une vieille peau molle et peu élastique. Mirsky fit claquer sa langue, retrouvant une ancienne manie étonnante chez un avatar comme lui.

— C'est une bénédiction que d'avoir un ennemi honorable, dit-il en se levant. Mais je crains d'avoir troublé votre repos. Permettez-moi de me retirer.

— Non, dit Lanier en l'arrêtant d'un geste. Je vous en prie, il faut que je vous parle.

La peur et l'envie que cet homme avait fait naître en lui s'étaient muées, en un instant, en une sorte d'amour, en un afflux de sentiments dont il n'aurait jamais accepté de reconnaître l'existence quarante ans plus tôt. Avec eux, il ressentit subitement un douloureux élan de préoccupation concernant Karen. Que faisait-elle en ce moment ? Il avait absolument besoin de lui parler, à elle aussi. Sa peau, qu'il venait de toucher... elle était si vieille et si ridée !

— Allons-nous évoquer nos souvenirs ? demanda-t-il. Il semble que nous en ayons le temps maintenant, mais l'occasion ne se représentera peut-être plus.

Mirsky hocha la tête et s'assit. Il se pencha en avant, les mains sur les genoux. Son air absent et doux avait entièrement disparu.

— Nous avons peut-être tous deux besoin de nous rafraîchir la mémoire, lui dit Lanier. J'avais envie de vous dire à quel point je me sens fatigué, mais j'ai l'impression que toute ma fatigue a disparu.

Mirsky agita nonchalamment la main.

— Les vieux guerriers aiment bien tailler une bête longtemps après la bataille, dit-il.

— Une bavette, fit Lanier en souriant, car il lui semblait improbable que Mirsky pût commettre inconsciemment un lapsus. C'est exactement ce que j'aimerais faire, ajouta-t-il.

— Racontez-moi ce qui s'est passé après mon départ.

— D'abord, j'aimerais vous poser une question – mille questions.

— Il m'est impossible de répondre à mille questions.

— Une ou deux, alors.

Mirsky hocha la tête d'un air sceptique.

— La manière dont vous nous avez présenté cela... fit Lanier. C'était impressionnant. Vous nous dites qu'ils utiliseront – qu'ils utilisent – des galaxies entières, qu'ils détruisent pour les transformer en énergie... Ce sont des galaxies sans vie ?

— Excellente question, dit Mirsky en souriant. Oui, c'est à peu près ça. Des galaxies mort-nées, pourrait-on dire. Immenses et débordantes d'énergie et qui, de toute manière, se consumeraient pour rien et donneraient naissance, en leur centre, à des étoiles gelées. Vous les appelez des trous noirs. Aucune vie, aucun ordre, quel qu'il soit, ne survivrait à l'intérieur de ces galaxies. La Mentalité Finale ne fait qu'accélérer et diriger leur mort.

Lanier hocha la tête d'un air stupide. Puis il se reprit et passa le bout de sa langue sur ses lèvres sèches.

— Puisque vous êtes si puissants, pourquoi ne pas nous imposer votre volonté ? Vous auriez pu nous envoyer une armée de... gens comme vous, ou quelque chose d'encore plus...

— Ce n'est pas la bonne méthode. Pas assez subtil.

— Et si vous échouez dans votre mission ?

Mirsky haussa les épaules.

— Ça ne changerait rien, dit-il.

— Que va-t-il se passer... à partir de maintenant, jusqu'à la fin des temps ?

Ce qui devait arriver était arrivé. Son intérêt pour l'avenir s'était réveillé, sa curiosité lui était revenue.

— Je ne me souviens que de ce qui est indispensable, lui répondit Mirsky. Et même si je me souvenais de plus, je n'aurais pas le droit de vous en parler. Pas entièrement.

— Combien de temps s'écoulera... jusqu'à la fin ?

— Le temps a de moins en moins de signification dans cette région de l'histoire. Mais une estimation – un pronostic d'amateur – n'engage à rien. Disons soixante-quinze milliards d'années au bas mot.

Lanier battit plusieurs fois des paupières, essayant d'absorber la signification d'une telle durée.

— Je regrette, fit Mirsky en secouant lentement la tête, de paraître aussi évasif, mais cela ne dépend pas de moi, soyez-en sûr. Les révélations ne sont pas pour tout de suite. Plus tard, peut-être ; beaucoup plus tard, lorsque les humains rejoindront les communautés...

Lanier eut un frisson et secoua doucement la tête.

— Très bien, dit-il. Mais ma curiosité est toujours là, et d'autres seront probablement encore plus curieux que moi. Ceux-là même que vous aurez à convaincre.

Mirsky fit la grimace pour montrer qu'il s'attendait à ce problème.

— Et maintenant, Garry, dit-il, à moi de poser les questions. Pourrions-nous parler un peu de ce qui s'est passé après le départ des cylindres geshels ?

— À partir de quand exactement ?

— De votre retour à la Terre.

Lanier médita quelques instants, trouva un point de départ et commença une confession dont il avait cessé, tout compte fait, de ressentir le besoin.

Gaïa

Les oiseaux chantaient, et il y avait dans l'air quelque chose de plus, quelque chose d'électrique. Rhita repoussa ses couvertures et écouta les mouvements des hommes qui se déplaçaient sous la vaste tente en grognant. Elle se frotta les yeux pour en chasser le sommeil. Elle se rendait compte, maintenant, qu'elle était tombée harassée dans son lit. Elle se raccrocha encore quelques instants à la chaleur douillette des couvertures, refusant d'écouter son instinct qui lui dictait de se lever. Puis quelque chose fit explosion non loin de la tente, et elle se mit à genoux, puis sur ses pieds, vêtue seulement de sa chemise de nuit ample et à moitié transparente. Une nouvelle détonation retentit. Le vent faisait claquer la toile de tente. Des exclamations s'élevèrent, des ordres fusèrent. Demetrios souleva le rabat et la regarda un instant, embarrassé, avant de dire d'une voix presque sévère :

— C'est un orage. Il ne va pas tarder à tomber des cordes.

— Juste ce qui nous manquait !

Elle enfila son pantalon, sans manifester aucun embarras devant son regard. En fait, elle trouva l'occasion excitante – et particulièrement son petit air appréciateur avant qu'il ne baisse les yeux par politesse.

— Cela ajoute un peu de piquant à l'expédition, reconnut-il, le dos tourné.

Elle acheva d'agrafer sa chemise et de remonter la fermeture de son blouson, puis se baissa pour mettre ses chaussures. En quelques secondes, elle fut prête. Bousculant Demetrios au passage, elle évita un kybernètès et un soldat qui se tenaient dans le passage entre deux sections de la tente, et se retrouva à l'extérieur.

Oresias et Jamal Atta se tenaient au bord de la dépression. Oresias avait les mains sur les hanches, et Atta parlait dans le micro d'un émetteur radio mobile fixé au dos d'un soldat.

Je croyais qu'il était interdit d'utiliser la radio, se dit-elle.

Demetrios sortit de la tente pour les rejoindre au moment où les premières grosses gouttes d'eau commençaient à tomber sur le visage et les mains de Rhita, assombrissant le tissu clair de son blouson.

Atta leva les bras au ciel en secouant la tête comme pour dire que

la coupe était pleine et que c'était plus qu'un humain ne pouvait supporter.

Les deux abeilles semblaient tapies au sol pour échapper à la tempête. Leurs pales courbes touchaient presque l'herbe. Des soldats passaient la tête par l'ouverture des portières, et de la fumée s'élevait de leurs longues pipes tandis qu'ils observaient nonchalamment l'orage en train d'éclater. Un éclair illumina le ciel au sud. La voûte de nuages et la steppe autour d'eux se parèrent de lueurs pâles et fantomatiques.

— C'est la catastrophe à Alexandria, cria Oresias pour couvrir un nouveau roulement de tonnerre.

Il repoussa Rhita et Demetrios vers la tente. Quand il fut lui-même à l'abri, il ôta sa veste et se passa la main dans les cheveux comme un peigne, essuyant l'eau de ses paupières avec le dos de ses doigts pliés. Atta, pendant ce temps, restait debout au milieu de la tempête, levant les bras par intervalles, chuchotant ou criant, c'était impossible à dire avec tout ce bruit.

— Il souhaite que la foudre tombe sur lui, expliqua Oresias. Et ce serait peut-être mieux pour nous tous. Il y a eu une révolte. Des éléments du Mouseion, à ce que j'ai compris. Aidés par les Juifs. Le Lokhias est actuellement assiégé, et le palais est barricadé. Des troupes loyales à la reine ont bombardé le Mouseion...

— Non !

La protestation avait échappé à Rhita, indignée et futile. Oresias fit la grimace, partageant sa douleur.

— Nous aurions dû nous en douter, d'après l'accueil que nous avons eu à Bagdadë et à Damaskë, dit-il. Nous ne pouvons plus compter sur aucune protection au retour. Pour autant que nous le sachions, les stations frontalières des Rhus et des Hunnoï ont dû être alertées à l'heure qu'il est. Je ne crois pas qu'ils aient pu nous localiser par la radio, mais ils le pourront certainement si nous sommes obligés d'envoyer d'autres messages.

Lugotorix se tenait, tel un géant protecteur, penché sur Rhita, le regard sombre sous son front plissé.

— Que faisons-nous ici ? demanda Demetrios d'un air plus appréhensif qu'apeuré.

— Nous accomplissons notre mission, lui dit Oresias. Il nous reste deux bonnes heures avant que j'ordonne le repli et que nous tâchions de retourner là-bas. Nous allons décharger de l'avion-cargo le matériel dont nous avons besoin.

Il ordonna à plusieurs soldats de se charger de l'opération. Au-dehors, les moteurs de la citerne volante couvraient la tempête de leur ronflement. Le carburant avait été transvidé, et elle s'appêtait à repartir.

— Nous ne pouvons plus envisager un séjour prolongé et de tout repos, reprit Oresias. Mais nous pouvons essayer d'explorer les alentours de cette porte et d'apprendre tout ce que nous pourrons sur elle, en espérant sauver notre peau avant que les Kirghiz ou les Tatars kazakhs ou leurs maîtres rhus ne fondent sur nous.

Atta avait cessé ses imprécations sous le tonnerre, et il les avait rejoints sous la tente.

— La foudre est tombée sur la porte, dit-il, essoufflé. Elle a brillé comme une lanterne.

En même temps, Oresias et lui s'étaient tournés vers Rhita.

— C'est à moi de jouer, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Je vais chercher les Objets, dit Lugotorix.

Rhita suivit des yeux, surprise, le dos du Celte qui s'éloignait.

Tout le monde me pousse à le faire, mais je n'aime pas ce que je ressens. Mon instinct me dit non.

Avait-elle seulement peur ?

— Est-ce que la foudre va frapper aussi la clavicule ? demanda Oresias.

— Je ne sais pas, dit-elle dans un souffle.

— Quoi ?

— Je ne sais pas ! cria-t-elle.

Demetrios hocha flegmatiquement la tête. Elle se détourna avec un dégoût qui contrastait avec son attirance précédente.

Il ne peut rien faire pour m'aider. Personne ne peut rien faire. Je suis prise au piège.

Lugotorix fut de retour avec la malle. Elle l'ouvrit avec sa clé et en retira la clavicule qu'elle agrippa à deux mains, baissée devant elle, ressentant sa force dans ses mains et dans sa pensée.

Elle cherche à me rassurer, se dit-elle.

Le Celte, derrière elle, fit passer d'un pied sur l'autre le poids de son corps et rajusta son pistolet-mitrailleur. Oresias sourit et écarta le rabat de la tente.

Sans hésitation, refusant de faire montre de faiblesse devant quiconque, écoeurée d'elle-même et de tout le reste – et particulièrement de ses idées stupides d'aventure des jours passés –, elle sortit sous la pluie battante.

Elle s'arrêta pour se retourner, clignant des yeux pour chasser les gouttes de pluie qui ruisselaient sur ses paupières.

— De ce côté, lui dit Demetrios en pointant l'index dans la direction de la dépression.

— Tout va bientôt être inondé, cria-t-elle par-dessus son épaule.

Les hommes la suivaient, tous courbés sous la pluie sauf Lugotorix, droit comme un piquet, les cheveux plaqués sur le visage, les yeux plissés, les dents découvertes dans un rictus.

Le fond de la dépression était déjà plein d'eau ruisselante qui lui montait à hauteur de chevilles. Elle descendit prudemment le versant glissant, agrippant toujours la clavicule à deux mains, jusqu'à ce qu'elle arrive en pataugeant à l'endroit où brillait la lentille, qu'elle voyait à la fois de ses yeux et dans son esprit, indifférente à la foudre et à l'orage.

La clavicule lui montrait toute l'ampleur de la tempête, affichant d'étranges symboles clignotant dans le vert et plus particulièrement concentrés en un point, parmi les nuages...

Juste au moment où un puissant éclair, de nouveau, illumina la steppe.

La clavicule la tenait informée de toutes les conditions qui régnaient autour de la porte.

Domage que grand-mère ne m'en ait pas parlé. Mais elle l'ignorait peut-être.

— Elle est toujours là, elle n'a pas changé, cria-t-elle aux autres.

Seul Lugotorix l'avait suivie au fond de la dépression. Demetrios s'était arrêté à mi-pente, non pas parce qu'il avait peur, supposait-elle, mais par respect pour sa position de commandement.

— Avez-vous besoin d'aide ? demanda-t-il en lui tendant les mains.

— Je ne sais pas. C'est la première fois que je fais cela.

Comment fait-on pour élargir la porte ? demanda-t-elle à la clavicule.

Elle supposait que c'était la seule chose à faire, maintenant. Ils n'avaient plus le temps d'être prudents. Elle ne pouvait plus se permettre de songer à ce qui les attendait de l'autre côté : ogres ou dieux. Elle était toujours l'enfant de Rhodos qu'elle était avant, quelle que fût l'image sophistiquée qu'elle donnait aux autres. Elle n'avait pas les connaissances de sa grand-mère.

La clavicule lui communiquait ses instructions à un niveau situé juste en dessous de ce qu'elle pouvait suivre avec son esprit conscient. Ses mains vibraient d'une manière presque douloureuse. Ses muscles tressaillaient imperceptiblement, s'ajustant aux nouvelles directives et aux nouveaux canaux de commandement qui traversaient son système nerveux en quelques secondes. Durant quelques instants, Rhita se sentit à la fois écoeurée et exténuée ; mais cela passa, et elle redressa les épaules.

Surprise, elle battit des paupières pour en chasser quelques gouttes d'eau. La pluie avait cessé, et elle ne s'en était même pas aperçue. Avait-elle perdu momentanément connaissance ? Elle tourna la tête et vit Lugotorix, derrière elle, le regard fixé sur un point au-dessus d'elle. Demetrios était toujours à mi-pente ; Oresias, Atta et les autres se tenaient au bord de la dépression, regardant la porte.

Rhita leva les yeux.

Le lentille s'était élevée. Elle était plus large et plus plate. Elle

brillait étrangement dans le soleil du matin, dont les rayons perçaient obliquement les nuages. Elle consulta la clavicule.

Que s'est-il passé ? La porte n'est plus la même.

Nous l'avons agrandie. C'est vous qui l'avez demandé.

Je peux passer de l'autre côté, maintenant ?

Ce n'est pas à conseiller.

Pourquoi pas ?

Nous ne savons pas ce qu'il peut y avoir de l'autre côté.

Rhita jugea ce point de vue raisonnable, mais le temps pressait.

Il n'y a aucun moyen de le savoir ?

Aucun.

Mais elle est bien ouverte ?

Oui.

Quelqu'un qui se trouverait de l'autre côté pourrait donc passer ici ?

Oui.

L'énormité de ce qu'elle venait d'accomplir la frappa soudain. Elle se trouvait sous la porte, légèrement sur le côté, et pouvait admirer son étrange beauté, qui faisait penser à une goutte de pluie en suspens ou à l'œil de quelque gigantesque poisson.

L'eau lui arrivait maintenant aux mollets, et continuait à se déverser en cascades opalines sur l'herbe couchée, laissant une traînée de mousse boueuse sur son passage. Rhita baissa les yeux, contrariée, et décida de remonter pour ne pas risquer d'être engloutie par le flot. Elle rejoignit Demetrios, le guidon de la clavicule au niveau des genoux, la respiration lourde.

— Elle est ouverte, maintenant, lui dit-elle à voix basse.

Il se tourna pour regarder Atta et Oresias, puis répondit, lui aussi à voix basse :

— Vous ne voulez pas le leur dire ?

— Bien sûr que si, fit-elle. C'est ouvert ! cria-t-elle par-dessus son épaule. J'ai ouvert le passage avec la clavicule !

Atta hocha la tête, la lèvre inférieure plissée, les yeux mi-clos. Oresias adressa un bref sourire à Rhita, en demandant :

— Est-ce qu'on peut passer ?

— Elle dit que c'est possible, mais qu'elle ne le conseille pas car on ne peut pas savoir ce qu'il y a de l'autre côté.

Oresias commença à descendre le versant.

— Nous sommes venus jusqu'ici pour essayer de le découvrir, lui rappela-t-il. Quoi qu'il ait pu se passer à Alexandria, notre mission est toujours la même. Vous nous êtes trop précieuse pour y aller toute seule, ajouta-t-il, et Atta doit rester pour assurer le commandement en cas d'urgence, ce qui décrit déjà, je pense, la situation où nous sommes. Demetrios...

— Je serais ravi d'y aller, fit le mekhanikos, les yeux pétillants.

— Non, déclara Oresias, les mains levées, en secouant la tête. Vous n'êtes pas ici pour prendre des risques. Moi, si.

Lugotorix les observait tour à tour, suivant la conversation de près.

— Apportez-moi le deuxième Objet, ordonna Oresias à l'un des soldats, qui courut exécuter l'ordre.

— Je ne sais pas m'en servir, dit Rhita. Grand-mère ne me l'a pas expliqué.

— C'est bien regrettable, dit-il, le visage empourpré d'excitation. Nous allons vérifier s'il fonctionne, et si nous savons le faire marcher. Si c'est oui, je passerai de l'autre côté. Sinon...

— C'est moi qui suis responsable des Objets, lui dit Rhita.

— Et je suis responsable de vous. Si nous n'arrivons pas à le faire fonctionner, nous aurons toujours la ressource de faire passer l'un de nos animaux en cage. S'il revient vivant, je passerai à mon tour. Je ne suis pas complètement stupide, ajouta-t-il en exerçant une légère pression sur le bras de Rhita. Je n'ai pas envie de mourir. Nous serons aussi prudents que possible.

La malle contenant le deuxième Objet fut traînée par le soldat jusqu'à la dépression. Tandis qu'il la maintenait, Rhita souleva le couvercle et en sortit le boîtier de commande et le boîtier de recyclage, attachés l'un à l'autre par un ceinturon noir.

— C'est très vieux, dit-elle.

Oresias leva les bras, et elle lui passa le ceinturon autour de la taille.

— Comment feriez-vous marcher ça ? demanda-t-il.

Rhita médita un instant. Puis elle posa la main sur le boîtier de commande. Aucune liaison mentale ne s'établit. Apparemment, l'Objet était moins sophistiqué que la clavicule.

Qu'aurait-fait grand-mère ? se demanda-t-elle.

Elle lui aurait parlé.

— Mets-toi en marche, dit-elle en hellénique. Protège cet homme.

Rien ne se passa. Rhita médita de nouveau, puis décida de répéter son injonction en anglais, le langage complexe et peu familier de sa grand-mère. Elle n'eut pas plus de succès. Une vague de colère l'envahit soudain. Pourquoi sa grand-mère ne lui avait-elle pas enseigné l'usage de tous les Objets ? Peut-être, sur la fin de sa vie, ses facultés avaient-elles diminué.

— Je ne vois pas ce que je pourrais essayer d'autre, dit-elle. À moins que... Ça marcherait peut-être si c'était moi qui le portais.

Oresias secoua fermement la tête.

— Si son Hysēlotēs Impériale est toujours sur le trône, elle exigera ma tête si je vous laisse risquer votre vie, dit-il. Nous essaierons d'abord avec un animal.

Il ordonna qu'on aille chercher un lapin.

— Je vais y aller, moi, chuchota Lugotorix d'une voix confiante à l'oreille de Rhita.

Elle secoua la tête. Tout était si embrouillé. Ils se comportaient en amateurs. Aucun de ceux qui l'entouraient – et probablement même pas elle – ne se doutait de l'énorme importance de l'occasion ou du danger qu'ils couraient, et pas seulement eux.

Le lapin arriva, petite boule de poils au nez rose frémissant dans une cage en osier suspendue par un crochet de métal à une longue perche en bois. Le niveau de l'eau n'était pas encore trop monté. Oresias prit la perche par un bout et s'avança dans le creux tandis que la cage se balançait derrière lui.

— Où est-ce que je la mets ? demanda-t-il.

Malgré elle, Rhita eut un sourire.

— Juste au centre, dit-elle.

Lugotorix, lui aussi, semblait trouver cela amusant. Ce n'était pourtant pas souvent qu'on le voyait sourire de quelque chose.

Oresias se plaça de manière que la cage soit juste au-dessous de la lentille.

— Comme ça ? demanda-t-il.

La cage et le lapin disparurent comme par enchantement.

— Oui, fit Rhita, médusée.

Elle essayait d'imaginer Patrikia en train de tomber à travers la même lentille pour se retrouver dans un canal d'irrigation.

— Nous allons le laisser là quelques secondes, dit Oresias.

La perche tremblait dans sa main.

Rhita entendit alors une rumeur sourde qui venait du nord. Jamal Atta regarda par-dessus le bord de la dépression et s'agita.

— Les Tatars ! cria-t-il. Les Kirghiz ! Il y en a des centaines !

Oresias avait blêmi, mais il continuait de maintenir la perche en position.

— De quel côté ? demanda-t-il.

Lugotorix avait bondi jusqu'au bord de la dépression. Rhita était partagée entre son désir de rester en bas près de la porte et d'Oresias et celui de suivre le Celte pour voir ce qui se passait. Les soldats qui gardaient les abeilles se mirent à crier. La rumeur devenait de plus en plus forte.

— Il y a des cavaliers et des guerriers à pied, leur cria Lugotorix. Ils sont tout proches. Environ deux stades.

— Sous quelle bannière ? demanda Oresias.

Tout son corps tremblait sous le poids de la perche et de la cage. La lentille demeurerait à la même place, absorbant la cage comme une trappe invisible fait disparaître le haut de la corde d'un fakir.

— Ils n'ont pas de bannière ! cria Jamal Atta. Ce sont des Kirghiz ! Il faut déguerpir d'ici !

Oresias retira la cage en tremblant. Rhita entrevit à l'intérieur une boule de gris et de rouge tandis qu'il laissait retomber le tout sur le versant boueux. Ils se penchèrent en même temps pour regarder le lapin. Il était mort. Il ne ressemblait presque plus à un animal.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Rhita.

— On dirait qu'il a explosé, ou que quelque chose l'a déchiqueté.

Oresias toucha les barreaux de la cage. Ils étaient intacts et maculés de sang poisseux qui dégoulinait dans l'herbe sale. Il décrocha la cage et la remit rapidement dans sa housse imperméable tandis que Lugotorix descendait prendre Rhita par le bras.

— Il ne faut pas rester ici, dit-il.

Elle le suivit sans protester. Il tenait à la main son pistolet-mitrailleur, braqué vers le haut de la pente.

Ils se regroupèrent au bord de la dépression tandis que les soldats chargeaient rapidement le matériel à bord des abeilles. L'un d'eux trébucha et tomba en hurlant. Rhita crut qu'il avait été blessé d'un coup de feu, mais il se releva et ramassa ce qu'il portait.

Elle se tourna vers le nord, où une ligne sombre de cavaliers se rapprochait rapidement d'eux. Les chevaux étaient dans l'herbe jusqu'au garrot, soulevant derrière eux des mottes de terre boueuse, et les voix des cavaliers se mêlaient en une clameur hurlante au martèlement des sabots. Certains brandissaient des sabres ou de longs fusils.

Cachée jusqu'au dernier moment par une colline basse, une mouette au fuselage d'aspect fragile et aux ailes multiples apparut soudain derrière les cavaliers, ronflant comme une libellule d'été. Elle prit un peu d'altitude et passa à une cinquantaine de bras au-dessus du groupe, ses ailes inclinées presque à la verticale tandis que le kybernètès et un observateur à l'arrière se penchaient pour essayer d'identifier les intrus. Rhita aperçut distinctement la longue lunette que tenait l'observateur avant que Lugotorix ne la soulève, ses deux mains puissantes nouées autour de sa taille, pour courir avec elle jusqu'à l'abeille la plus proche. Oresias les imita, et Rhita vit Jamal Atta qui gesticulait en direction d'un groupe de soldats qui continuaient de charger l'avion-cargo.

— Laissez-ça ! Grimpez à bord ! leur criait-il.

Mais il était trop tard. Les cavaliers envahissaient déjà le campement. Certains dévalaient la dépression, passant au ras de la porte, et remontaient de l'autre côté. Les chevaux soufflaient, lâchaient au vent des traînées d'écume, leurs naseaux dilatés. Les cavaliers portaient des jambières noires et un pantalon gris foncé avec une tunique rose nouée par des cordelettes autour de la taille et des poignets. Leurs coiffures étaient faites de peaux de bêtes, et leurs protège-oreilles battaient tandis qu'ils galopaient autour des tentes,

brandissant leurs armes, hurlant, riant et faisant bondir leurs chevaux parmi les soldats défenseurs apeurés. Certains s'étaient jetés à genoux, implorant leur grâce, d'autres restaient debout, les yeux exorbités, n'osant même pas lever leur arme.

Ils étaient, de toute évidence, dépassés par le nombre. Et pour ajouter à la confusion, la pluie s'était remise à tomber.

Lugotorix, après avoir mis Rhita dans l'abeille, se hissa à son tour, la poussant d'une main contre la cloison tandis qu'il lui faisait un rempart de son corps face à la porte ouverte. Plusieurs soldats avaient également trouvé refuge dans l'appareil ou dessous, pour échapper aux terribles sabots. Il devait y avoir plus de trois cents cavaliers.

La deuxième abeille fit tourner ses pales. Rhita aperçut, par un hublot, les lourds réacteurs qui rasaient l'herbe et les cavaliers qui tournaient autour, leurs armes pointées sur la cabine.

Oresias rampa à côté d'elle. Demetrios toussa derrière lui.

— Ils ne nous laisseront pas décoller, dit-il.

Jamal Atta marchait, avec une certaine dignité, entre quatre cavaliers qui faisaient piaffer et hennir leurs chevaux.

Il veut leur montrer qu'il n'a pas peur, se dit Rhita.

Atta se rapprocha des pales qui tournaient. Le rotor commençait à prendre de la vitesse, et les nacelles s'élevaient. L'herbe se couchait vers l'extérieur sous l'effet du souffle. Les cavaliers se tenaient à distance, leurs fusils pointés. Atta cria quelque chose à l'intention des occupants de la cabine, mais il était impossible d'entendre quoi que ce soit.

— Il veut qu'ils arrêtent les réacteurs, avança Oresias.

Demetrios s'était posté derrière un autre hublot.

— Qu'est-il arrivé au lapin ? demanda-t-il.

— Il est mort, répondit Oresias d'une voix amère. Cette expédition était condamnée depuis le début.

— Mort de quelle manière ? insista Demetrios.

— Comme si quelque chose l'avait dévoré, puis vomi ! répliqua Oresias, hagard. De toute manière, nous serons tous morts dans quelques minutes.

Encerclé par les cavaliers, Jamal Atta palabra avec un guerrier massif vêtu d'une grosse cape de laine noire, ruisselante de pluie, qui le faisait paraître encore plus massif. Le Kirghiz faisait siffler un long sabre courbe autour d'Atta, qui faisait mine de ne pas s'en apercevoir. Malgré la pluie qui le trempait jusqu'aux os, malgré ses cheveux ruisselants, il conservait un calme admirable.

Tandis que d'autres cavaliers kirghiz poussaient devant eux des soldats capturés, les réacteurs de la deuxième abeille geignirent tristement. Le sifflement de leurs turbines devint plus grave et les nacelles retombèrent en ondulant tandis que les pales ralentissaient

puis s'immobilisaient lourdement.

— Ils se rendent, fit Oresias. Ils n'avaient pas le choix.

Rhita tenait toujours la clavicule dans ses mains. Elle l'avait oubliée durant quelques minutes, mais elle n'avait pas lâché prise. Détournant la tête du hublot, détendant ses doigts tremblants l'un après l'autre, elle se concentra sur ce que l'Objet était en train de lui dire. La projection apparut de nouveau dans sa tête. Elle vit la porte, toujours marquée d'une croix rouge, et quelque chose de flou qui était peut-être la pluie. Les cavaliers kirghiz ne semblaient pas avoir d'existence pour la clavicule. Aucun symbole ne signalait leur présence. Mais la croix était en train de subir une transformation. Elle était maintenant entourée d'un cercle, également rouge, bientôt suivi d'un autre, puis d'un troisième. Chaque cercle se divisa alors en trois segments égaux, et le tout se mit à tourner autour de la croix.

Que se passe-t-il ?

La porte grossit encore, lui dit la clavicule.

De quelle manière ?

Elle est commandée de l'autre côté.

Rhita eut l'impression que son cœur cessait de battre. Jusqu'à présent, elle n'avait pas vraiment eu peur. Elle avait été excitée, choquée, surprise, mais pas réellement effrayée.

— Qu'avons-nous déclenché ? gémit-elle.

Une nouvelle fois, elle adressa une prière à Athënë Lindia et ferma les yeux. Elle aurait tant voulu que Patrikia soit là pour les conseiller !

Trois cavaliers semblèrent surgir de terre devant la porte de l'abeille, hurlant et brandissant leurs fusils et leurs sabres. Oresias leur fit face, les mains écartées pour montrer qu'il n'était pas armé. Le premier cavalier, tête nue, chauve, la lèvre surmontée d'une fine moustache, se pencha en avant sur sa selle miniature et lui fit signe de s'approcher.

— Tu parles hellénique ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Oresias.

— Notre stratègos a un mot à te dire. Tu t'appelles bien Oresias ?

— Oui.

— C'est toi qui commandes, avec cet *Arabios*, Jamal Atta ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous êtes venus faire ici ?

Le guerrier chauve se pencha en avant avec une expression d'intense intérêt, mais il se ravisa et se redressa en secouant la tête.

— Non. Il vaut mieux que tu expliques ça au stratègos, en même temps que l'*Arabios* !

Oresias descendit de l'abeille et suivit les trois cavaliers jusqu'à l'endroit où Atta palabrait toujours avec l'homme à la cape de laine.

Rhita suivait toujours à moitié ce qui se passait sur la projection

mentale de la clavicule. Les cercles autour de la croix étaient devenus flous et tourbillonnants. Cela signifiait, lui expliqua la clavicule, que la porte avait acquis beaucoup plus de puissance. Des énergies énormes étaient en jeu. Elle ne voyait plus directement la dépression ni la porte.

— Il se passe quelque chose, dit-elle à Demetrios.

Il était accroupi à côté d'elle, les cheveux ruisselants de pluie. Ils ressemblaient tous à des chats qui seraient tombés dans l'eau. Il lui tendit la main, et elle lâcha la poignée de la clavicule pour la saisir et la plaquer contre le guidon.

Les yeux de Demetrios s'élargirent.

— Seigneur ! dit-il. C'est un véritable cauchemar !

— Je crois que les Tatars n'ont encore rien remarqué d'anormal, dit-elle, mais elle ne cesse de s'élargir et de se renforcer.

— Que se passe-t-il ?

— Je crois que quelque chose veut passer ici.

— Peut-être des gens comme votre grand-mère, suggéra Lugotorix.

Il posa son pistolet-mitrailleur derrière le capot du treuil, hors de vue, pour le cas où ils seraient fouillés, mais à portée de la main.

Rhita secoua la tête. Elle avait soudain chaud, comme si elle était fiévreuse.

Ils ne sont pas humains, lui apprit la clavicule. Ils ne commandent pas la porte comme des humains.

Demetrios se tourna vers elle, effaré. Il avait entendu, lui aussi, le message, mais ne savait comment l'interpréter.

Dans combien de temps ? demanda Rhita.

La porte est ouverte. On ne peut pas savoir quand ils passeront.

Le Chardon, quatrième chambre

Olmy n'avait même plus le temps de se préoccuper de la coopération presque totale entre le Jarte et son partiel. Il arrivait à peine à faire face au flot d'informations échangées. Il y avait certes un risque. Un virus ou une substance corrosive quelconque pouvaient se nicher dans les données transmises par le Jarte, et contaminer les défenses d'Olmy malgré tous les filtres qu'il avait interposés. Mais il était prêt à courir ce risque.

L'échange ne se faisait pas à sens unique. Le partiel transmettait également au Jarte des informations sélectionnées sur les humains.

Physiquement, Olmy était assis sur un rocher au bord d'un étroit cours d'eau. La lumière du tube filtrait à travers un brouillard de pollen qui retombait dans une mare sans rides à ses pieds. Mentalement, il était en train d'explorer le labyrinthe des couches sociales jartes, convaincu à présent que les informations du Jarte étaient authentiques et non truquées. Mais elles étaient peut-être un peu trop convaincantes, trop conformes au peu que les humains avaient appris, au fil des ans, sur leurs adversaires de la Voie.

Ce Jarte appartenait à la classe modifiée des « expéditeurs ». Ceux-ci étaient chargés d'exécuter des ordres transmis par les « expéditeurs du devoir », légèrement différents par leur forme et par leur mentalité. Un expéditeur pouvait être considéré, en gros, comme un ouvrier, bien que sa tâche fût souvent de nature non physique. Les expéditeurs s'occupaient aussi bien de travaux physiques que de tâches concernant le traitement de la pensée. Les expéditeurs du devoir définissaient une manière pratique d'exécuter leur politique. Ils choisissaient un exécutant parmi un groupe d'expéditeurs stockés, d'après ce que comprenait Olmy, dans une sorte de mémoire civique, mais à l'état inactif. Si une forme physique était nécessaire pour la tâche à accomplir, on leur attribuait un corps qui pouvait être soit mécanique, soit biologique, soit encore un mélange des deux.

Il existait une autre description d'un type de corps qu'Olmy n'était pas très bien sûr de comprendre. La conversion se faisait sous forme *mathématique*, mais n'était de toute manière pas complète.

Le Jarte ne se privait pas de censurer certaines informations clés. Olmy non plus.

Au-dessus des expéditeurs du devoir, il y avait le *commandement*. Celui-ci définissait la politique et prévoyait les résultats au moyen de modèles et de simulations intenses. Il était toujours composé de Jartes en possession de leur corps naturel d'origine, sans adjuvant d'aucune sorte. Ces Jartes étaient mortels, et autorisés à finir leur jours quand le moment venait. Leur personnalité n'était jamais transférée. L'existence d'un tel goulot d'étranglement avait de quoi étonner Olmy. Dans une société avancée, aux individus sans forme Fixe, on pouvait s'attendre à plus de flexibilité au niveau d'une couche sociale de toute évidence fondamentale, qui aurait dû au contraire recevoir beaucoup plus de moyens qu'elle n'en possédait naturellement. Il prit mentalement note de demander à son partiel d'interroger le Jarte à ce sujet.

Au-dessus du commandement et de tout le reste de la hiérarchie des Jartes, il y avait la « coordination de commandement ». Au début, Olmy ne parvenait pas à comprendre le rôle de cette coordination. Les individus de cette strate étaient statiques, dépourvus de corps, et résidaient de manière permanente dans une sorte de mémoire différente de celle où étaient conservés les expéditeurs inactifs. Les Jartes de la coordination de commandement – si toutefois on pouvait encore leur donner le nom de Jarte – ne possédaient plus rien à l'exception de leur faculté de raisonnement pur, et ils étaient étroitement adaptés à leur tâche. Apparemment, celle-ci consistait à recueillir des informations dans l'ensemble des strates, à les trier, à les examiner et à les juger selon certains critères d'efficacité et de réussite par rapport à l'objectif fixé. Ils présentaient ensuite leurs « recommandations » au commandement.

Dans toute la technologie cybernétique des Jartes, à la connaissance d'Olmy, il n'y avait pas un seul programme artificiel. Toutes les opérations étaient effectuées par des mentalités jartes qui avaient, à un moment ou à un autre, occupé des corps jartes d'origine, parfaitement naturels. Et malgré l'éloignement par rapport à leurs origines, malgré toutes les duplications, les adaptations et les spécialisations, ces mentalités gardaient toujours une attache avec leur mémoire d'origine. Il n'était donc pas du tout exclu que des Jartes aujourd'hui en activité aient des souvenirs se rapportant à une époque antérieure à l'occupation de la Voie, ou même à leur monde d'origine.

Si toutefois ils avaient eu un monde unique d'origine.

Les Jartes ne formaient peut-être pas une seule espèce, mais une combinaison de plusieurs races, une sorte d'agrégat de cultures et de formes de vie différentes.

De toutes les strates, le seul niveau autorisé à se reproduire de manière naturelle était celui du commandement. Mais l'information n'était accompagnée d'aucune indication sur la nature même de ce commandement. Olmy commençait à se rendre compte que la

connaissance de la physiologie jarte avait beaucoup moins d'importance que les humains ne l'avaient cru jusqu'ici.

Bien plus que les humains, les Jartes avaient transcendé leurs origines physiques, pour la plupart effacées par des structures cybernétiques. Mais en toute honnêteté, Olmy devait admettre que si l'Hexamone Infini avait continué à se développer, la société humaine aurait fini par ressembler qualitativement à celle des Jartes. Et tout n'était pas encore joué, car les néo-Geshels étaient en train de pousser l'Hexamone terrestre à retourner aux anciennes pratiques.

La liberté et l'individualité avaient-elles encore une signification dans ce type de culture ? Encore une question à noter.

Dans toutes les informations reçues, Olmy ne trouva rien qui pût être considéré comme d'un intérêt directement stratégique. Rien sur les activités des Jartes dans la Voie, rien sur leurs partenaires commerciaux éventuels ou sur leurs objectifs ultimes (s'ils en avaient). Mais il décida qu'il valait mieux attendre, avant de chercher à se renseigner sur ce point, d'être prêt à fournir au Jarte des renseignements équivalents sur les humains.

Cet échange d'informations faisait un peu penser à un ballet où les mouvements, d'abord lents et lourds, s'accéléraient rapidement pour devenir frénétiques avant de ralentir, peut-être, pour trouver un rythme plus régulier.

Pour le moment, la coopération était presque totale. Mais Olmy doutait que cela dure très longtemps. Le Jarte avait sa mission à accomplir, après tout, et il savait probablement qu'un très grand laps de temps s'était écoulé depuis sa capture.

La plus extrême vigilance était de mise.

La Terre

Il n'y eut aucune sensation physique lorsque la navette décolla du terrain de Christchurch. Karen Farley-Lanier ferma un instant les yeux, écoutant les exclamations des délégués, dont la plupart n'avaient jamais pris l'avion, et encore moins voyagé dans l'espace avant ces dernières semaines. Il leur faudrait encore sept heures de voyage pour arriver au Caillou – ou plutôt au Chardon, rectifia-t-elle mentalement. Les autochtones étaient les seuls à désigner encore l'astéroïde en orbite sous le nom de Caillou.

Toujours mince, ses cheveux blonds prenant au fil des ans une couleur de soleil cendré, Karen avait mûri, mais elle était loin de porter ses soixante-huit ans. Elle paraissait tout au plus en avoir quarante, bien conservée. La fierté d'être physiquement en forme représentait une partie de son rempart personnel contre la Mort. Si elle pouvait maintenir sa vigueur et sa jeunesse, pensait-elle à un niveau plus inconscient qu'autre chose, la Terre retrouverait peut-être, elle aussi, sa vitalité. Quelquefois, elle s'accusait de vanité égocentrique. Mais sur quoi sa vanité aurait-elle pu porter ? Ou plutôt, sur qui ? Son mari ne l'avait pas complimentée sur son aspect physique depuis au moins cinq ans. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis trois ans, et elle n'avait ni le temps ni le goût de le tromper.

La vie l'avait rendue presque complètement autonome, une sorte d'équivalent, dans le domaine émotionnel, d'un homomorphe comme Olmy.

L'atmosphère à bord de la navette était chargée d'excitation électrique. Les délégués avaient le nez collé à leur hublot, les yeux agrandis. Plus d'une heure s'écoula avant que l'attrait de la nouveauté s'estompe suffisamment pour que certains d'entre eux s'arrachent à la contemplation des étoiles et de la Terre. Karen examina, autour d'elle, l'intérieur spacieux, au décor blanc faiblement éclairé, de la cabine. Comme dans presque toutes les navettes de l'Hexamone, la décoration intérieure ressemblait à de la pâte à pain subtilement modelée, disposée pour offrir le maximum de confort et d'efficacité, prête à s'adapter localement à chacun de ses occupants. La coque était opaque là où aucun hublot n'était nécessaire, transparente là où les passagers souhaitaient voir l'extérieur. Une tache de lumière marquait l'endroit

où un délégué était en train de consulter une petite liasse de documents écrits (archaïques dans un tel décor), et l'obscurité totale entourait un autre délégué endormi.

Cette navette était l'une des plus grandes de l'Hexamone. Elle contenait aisément plusieurs centaines de passagers. Ils étaient quarante-cinq à bord, hommes et femmes originaires de tous les coins de la Terre. L'expérience allait être mémorable. Tous ces gens seraient amenés, bon gré mal gré, à se serrer les coudes, à former une même famille et à comprendre que leurs intérêts n'étaient pas séparés mais, au contraire, étroitement liés, et que leurs compagnons ne devaient pas être considérés comme des rivaux mais comme des alliés.

Les présentations, à Christchurch, s'étaient faites dans la bonne humeur générale. Karen s'était vite effacée, malgré son statut de coordinatrice planétaire, et la plupart des groupes l'acceptaient sur un plan d'égalité.

Plusieurs délégués avaient essayé de l'entourer pour former une sorte de protohiérarchie. L'une d'entre eux, d'âge moyen, était originaire de Chine continentale, et sa communauté, située non loin du Hu-nan, la province natale de Karen, n'avait été en contact avec l'Hexamone terrestre que depuis les cinq dernières années. Un autre était un fier Ukrainien bardé de cicatrices. Il représentait un groupe d'indépendants qui avaient farouchement résisté, durant près de vingt ans après la Mort, à l'influence de ceux qui venaient sauver leurs communautés et leurs villages. Un troisième était un Américain du Nord originaire de Mexico. Cette cité n'avait échappé aux bombes que pour succomber aux radiations mortelles, et elle avait été repeuplée ensuite par des Latinos d'Amérique centrale et par des réfugiés venus des cités frontalières.

Karen leur était reconnaissante de la confiance qu'ils plaçaient en elle, mais elle s'efforçait de décourager subtilement leurs tentatives inconscientes de constitution d'une hiérarchie. Elle ne désirait ni la prééminence ni le pouvoir, mais seulement la réussite de l'entreprise. C'était une occasion unique. Une circonstance exceptionnelle qui devait être manipulée avec soin.

Les visages de tous ces délégués portaient les stigmates de la souffrance de la Terre, même si beaucoup d'entre eux étaient nés après la Mort. Rares étaient ceux, parmi eux, qui avaient été soumis à la thérapie mentale du pseudo-talsit, dans la mesure où ils avaient su garder, même confrontés aux pires épreuves, leur équilibre mental et leurs capacités de réaction. Ils étaient tous incroyablement coriaces et adaptables. Ils avaient été sélectionnés un à un par les sociologues de l'Hexamone, qui avaient mis des mois à étudier le Grand recensement de la Reconstruction – achevé depuis quatre ans à peine – à la recherche d'individus comme eux. « Nous les appelons des surchoix »,

lui avait dit Suli Ram Kikura, la coordinatrice du programme. « Ce sont des autochtones résistants, qui n'ont pas du tout ou presque pas été modifiés. »

La plupart étaient des meneurs-nés, ayant accédé au pouvoir sans l'aide de l'Hexamone. Ils semblaient à l'aise ensemble, bien que la plupart ne se soient pas connus avant en tant que chefs. Les communautés qu'ils représentaient n'avaient généralement pas de frontière commune, ils n'avaient pratiqué que très peu d'échanges commerciaux jusqu'à présent. Mais dans les dix ans à venir, avec la transformation des structures sociales de l'Hexamone, il était à prévoir que les populations concernées communiqueraient de plus en plus. L'expérience qu'ils allaient vivre sur le Caillou servirait, il fallait l'espérer, à faire germer de nouvelles forces d'équilibre sur la Terre reconstruite.

Les préjugés qu'entretenait Suli Ram Kikura à l'encontre des méthodes psychologiques de manipulation utilisées par l'Hexamone étaient toujours vivaces. Cela faisait d'elle la coordinatrice idéale de ce programme, qui ne visait à rien d'autre que rétablir la Terre sur ses pieds.

Certains citoyens de l'Hexamone terrestre semblaient penser que la politique de l'Hexamone n'avait aucune chance de demeurer stable dans un avenir plus ou moins éloigné. La pénurie de matériaux nécessaires au maintien du niveau de vie social du Caillou, les changements dans les attitudes profondément ancrées, les conséquences de l'affrontement à leurs propres origines sur la Terre d'après la Mort, tout cela prélevait un lourd tribut sur la stabilité de l'Hexamone. Si l'on voulait que la Terre survive à la crise grave parmi ses sauveteurs, il faudrait bien la sevrer un jour.

Karen parlait couramment le chinois, l'anglais, le français, le russe et l'espagnol. Elle avait appris ces deux dernières langues grâce aux techniques de l'Hexamone. Elle en savait assez pour communiquer directement avec la plupart des délégués. Ceux dont elle ne parlait pas la langue – notamment dans le cas de trois d'entre eux, dont le dialecte s'était formé après la Mort – communiquaient généralement avec le reste du groupe par l'intermédiaire d'une autre langue commune. Aucun interprète, aucune machine à traduire ne venait troubler ce stade précoce de leurs discussions. Ils apprenaient surtout, pour le moment, à établir des relations de confiance. Avant la fin de la semaine, chacun parlerait l'ensemble des dialectes de tous les autres, appris dans la mémoire civique de la troisième chambre ou par contact direct.

Pour la première fois depuis des années, Karen se sentait presque comblée. Elle avait souffert autant que son mari au cours des quatre dernières décennies. Elle avait parcouru la Terre ravagée de long en

large, vu plus de destructions, de souffrances sans fin et de morts qu'elle ne se serait crue capable d'en supporter. Et ils avaient perdu leur fille. Sa respiration se coupait encore à cette pensée. Mais elle avait réagi, devant la douleur, d'une manière très forte et très différente, sans l'intérioriser comme si elle représentait l'archétype de la culpabilité d'un monde, mais en la rejetant finalement, en mettant sa propre personnalité de côté, comme pouvait faire une infirmière devant la maladie. Elle n'y avait peut-être pas réussi entièrement – elle avait ses propres stigmates cachés –, mais elle ne s'était pas laissée réduire à un état de panique permanente.

Elle se força à remettre ses idées en ordre, un peu surprise d'avoir lâché pied un instant. Elle s'était depuis longtemps habituée à déconnecter, quand et où cela devenait nécessaire, la partie de son esprit qui concernait son mari. Elle faisait généralement en sorte de ne pas trop penser à Garry, quand ils étaient séparés, pour se concentrer sur les délicates activités du jour. Mais depuis leur dernière rencontre... où elle l'avait vu si nerveux, effrayé, peut-être, bien que faisant tous ses efforts pour ne pas le paraître... accompagné d'un homme qui ne pouvait pas faire partie de cette Terre...

Elle regarda de nouveau les étoiles par le hublot de la navette, ignorant momentanément la conversation polie des trois délégués assis à côté d'elle. Garry se trouvait-il déjà sur le Caillou avec ce Russe impossible ? Elle avait, à sa manière obstinée, déjà résolu en partie le mystère, en décidant que quelqu'un avait joué un mauvais tour à son mari, et que Mirsky n'était jamais parti explorer la voie. Mais plus elle y repensait – et elle avait du mal, n'ayant rien d'autre à faire, à s'empêcher d'y penser –, et plus elle se rendait compte que cette hypothèse était peu plausible.

Elle se sentit en proie à une soudaine vague de colère. Quelque chose allait certainement se passer. Quelque chose de gigantesque. Elle éprouvait une sorte de ressentiment devant ce mystère du retour de Mirsky. Elle avait peur que cela n'enfoncé un peu plus Garry dans son désarroi, en lui faisant affronter, à l'échelle cosmique, des impondérables contre lesquels il était encore plus impuissant que devant les souffrances de la Terre.

Le front plissé, elle se détourna des étoiles. Contrairement à Lanier, elle n'était pas accablée par chaque modification qui survenait dans son existence. Elle acceptait de bon gré le changement. Les voyages dans l'espace, le Caillou, les occasions offertes par l'Hexamone. Mais le retour de Mirsky était une chose qui échappait à son entendement comme une anguille entre ses doigts.

— Ser Lanier, lui dit la déléguée chinoise avec un large sourire sur son visage incliné, en s'asseyant à côté d'elle sur la banquette de forme libre.

Elle avait la peau craquelée d'une multitude de petites rides étoilées. Petite et ronde, l'air imposant, elle devait cependant avoir dix ans de moins que Karen.

— Vous êtes toute pensive, dit-elle. C'est ce congrès qui vous préoccupe ?

— Non, fit Karen avec un sourire rassurant. Ce sont des problèmes personnels.

— Vous devriez vous détendre un peu. Tout ira bien, vous verrez. Nous sommes déjà amis. Même avec ceux pour qui je me faisais du souci.

— Je sais, dit Karen. Ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Voilà que cela recommence, se disait-elle. Je ne peux pas m'empêcher de penser tout le temps à lui.

Elle ferma les yeux et se força à trouver le sommeil.

Le Chardon

Le partiel de Korzenowski repéra Olmy dans la forêt de North-spin Island, dans la quatrième chambre, deux jours après l'arrivée de Lanier. Enregistré dans un pisteur cruciforme, le partiel avait passé toute la quatrième chambre aux détecteurs infrarouges et dénombré sept cent cinquante humains. La plupart étaient par groupes de trois ou plus. Soixante-dix étaient isolés, parmi lesquels deux seulement avaient fui systématiquement toute compagnie sur une période d'activité de six heures consécutives. Le partiel avait analysé la signature thermique de chacun des deux, et fait porter son choix sur celui qui avait le plus de chances d'être un homomorphe autonome.

En toute autre circonstance, ce genre de recherche aurait été inadmissible, car il empiétait de manière caractérisée sur la liberté individuelle. Mais Korzenowski jugeait de la plus haute importance que Mirsky puisse s'entretenir avec Olmy. Et il avait besoin de ce dernier pour le prochain débat du Nexus sur la réouverture de la Voie. L'Ingénieur n'était plus en mesure de s'opposer entièrement à ce projet. Les arguments apportés par Mirsky, quoique bizarres, avaient trop de poids. Comment ignorer une requête des dieux, même si ceux-ci n'existaient qu'à l'autre bout du temps ?

Il n'entrait pas dans les attributions de la personnalité partielle d'analyser ces problèmes. Elle se contenta de remonter la vallée jusqu'à l'endroit où était établi le camp d'Olmy, puis de descendre en projetant l'image de Korzenowski, accompagnée des pictogrammes appropriés pour certifier son statut de substitut spectral.

Olmy vit le fantôme de Korzenowski sortir de nulle part dans la forêt, le sourire aux lèvres, les yeux perçants comme ceux d'un chat.

— Bonjour, ser Olmy, lui dit-il.

Il s'arracha au flot d'informations fournies par le Jarte, dissimulant son irritation bien humaine d'avoir été découvert.

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal, picta-t-il au fantôme.

— Un événement extraordinaire s'est produit, l'informa le substitut spectral. Votre présence dans la troisième chambre est requise.

Olmy demeurait immobile, sans picter, sans parler, près de l'entrée de sa tente, ne sachant pas très bien quelle contenance adopter.

— Le Nexus doit prendre une décision concernant la Voie, reprit le

spectre. Mon original demande que vous soyez présent.

— S'agit-il d'une convocation officielle ?

— Pas exactement. Vous souvenez-vous d'un certain Pavel Mirsky ?

— Je ne l'ai jamais connu personnellement, mais je sais qui c'est.

— Il est de retour.

Le substitut spectral picta rapidement quelques explications essentielles.

Le visage d'Olmy sembla se tordre sous l'effet d'une grande douleur. Il eut un haut-le-corps, puis ses épaules retombèrent et il se détendit. Repoussant les informations du Jarte, il se concentra de nouveau sur son humanité et sur ses relations avec Korzenowski, naguère son mentor, celui qui avait contribué à façonner une grande partie de son existence – ou de ses existences. La réapparition de Mirsky prit alors sa véritable couleur. C'était un fait bizarre, profondément troublant et excitant. Il ne douta pas un seul instant de la véracité du message que lui apportait le substitut spectral. Même si c'était quelqu'un d'autre que Korzenowski qui l'avait prévenu, la nouvelle en elle-même aurait suffi à le sortir de sa forêt et de ses occupations intérieures.

Les événements se précipitaient à un rythme qu'il n'avait pas prévu.

— Est-ce que j'ai le temps d'y aller à pied ? demanda-t-il en souriant.

L'humour bon enfant de la conversation était un baume dans son esprit. Il prit conscience du besoin de compagnie humaine qu'il ressentait.

— Je m'occupe de faire venir un moyen de transport plus rapide, lui dit le substitut en lui rendant son sourire.

— Voilà le fils prodigue, fit Korzenowski en donnant l'accolade à Olmy dans l'antichambre du Nexus. Excusez-moi de vous avoir fait traquer par un partiel. Je suppose que vous ne désiriez pas être dérangé.

Olmy se sentait un peu honteux, devant son mentor, de ne pouvoir révéler la nature de ses occupations secrètes. Il lui fallait continuer de maintenir l'équilibre dans sa tête, et de surveiller étroitement les implants qu'il avait consacrés au Jarte.

— Où est Mirsky ? demanda-t-il, espérant éluder ainsi les questions.

— Avec Garry Lanier. Le Nexus se réunit dans deux heures. Mirsky va témoigner en séance plénière. Mais il voudrait vous parler d'abord.

— Il est authentique ?

— Aussi authentique que moi, répliqua Korzenowski.

— C'est justement cela qui m'inquiète, lui dit Olmy avec un sourire

un peu jaune.

— Il a une histoire stupéfiante à raconter.

Korzenowski, refusant de faire de l'humour sur quoi que ce soit en ces circonstances, détourna les yeux vers une paroi de fer naturel de l'astéroïde où son reflet flou se dessinait au loin sur le métal poli.

— Nous avons provoqué des dommages, reprit-il.

— Où donc ?

— Au bout du temps, murmura Korzenowski. J'avais déjà envisagé cette possibilité, il y a des siècles, au moment où j'ai inventé la Voie. Cela ressemblait à de pures spéculations, à l'époque, et il m'était difficile d'accepter l'idée que quelque chose que je voulais créer puisse avoir de telles répercussions. Mais l'idée m'a toujours hanté. Je m'attendais presque à voir un jour revenir quelqu'un du fin fond de la Voie, comme un fantôme.

— Et il est venu.

Korzenowski hocha lentement la tête.

— Il n'a pas encore pointé sur moi un index accusateur. Il semble heureux d'être de retour, comme un enfant, presque. Mais sa seule vue me terrorise. Nous avons une telle responsabilité dans ce qui va se passer.

Il fixa sur Olmy le regard acéré de ses grands yeux en ajoutant :

— Seriez-vous contrarié que je vous demande votre aide ?

Olmy secoua machinalement la tête. Il avait envers l'Ingénieur une dette qu'il ne pourrait jamais payer, même en tenant compte de ce qu'il avait fait pour le ramener à la vie. Korzenowski avait modelé toutes les conceptions d'Olmy, il lui avait fait entrevoir des perspectives qu'il n'aurait jamais découvertes seul. Mais il n'était pas sûr que ses projets – déjà irrévocablement mis en train – fussent conciliables avec ceux de Korzenowski.

— Je suis toujours à votre service, ser, dit-il.

— Un jour, dans les mois à venir, peut-être même aujourd'hui, si l'occasion est propice et si Mirsky expose ses vues devant le Nexus aussi clairement qu'il l'a fait devant nous, je vais recommander officiellement la réouverture de la Voie.

Olmy eut un sourire faiblement ironique.

— Oui, je sais, murmura l'Ingénieur. Nos points de vue se sont quelque peu heurtés sur cette question.

Personne, semblait-il, ne comprenait sa position. Pas même son mentor. Il jugea inutile de gaspiller son temps à essayer de le convaincre. Mais il ne put s'empêcher de le réprimander légèrement, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il tenait compte des réalités.

— J'espère ne pas trop m'avancer en disant que vous n'êtes pas totalement mécontent du nouveau tour que prennent les choses ? demanda-t-il.

— Il y a d'un côté l'aventure et la passion, lui répondit Korzenowski, et de l'autre côté la raison. J'essaie désespérément de me raccrocher à la raison. Qui de nous est le plus pressé de faire revenir ce monstre ?

— Qui de nous est le plus désireux de faire face aux conséquences ?

Lanier et Mirsky sortirent de l'ascenseur et s'approchèrent d'eux. Mirsky marchait devant, souriant avec enthousiasme, la main tendue.

— Heureux de faire enfin votre connaissance, dit-il.

Olmy lui serra vigoureusement la main. Elle était chaude et bien humaine.

— Vous êtes l'expéditeur de notre devoir, murmura Mirsky.

Olmy fut incapable de dissimuler totalement sa réaction devant ce choix de mots. Mirsky, la tête légèrement inclinée, le dévisageait.

Qui regarde-t-il ? se demanda Olmy.

— Vous comprenez les problèmes, n'est-ce pas ? reprit Mirsky.

Olmy hésita avant de répondre :

— Une partie, peut-être.

— Vous vous êtes préparé ?

Il n'était plus question, maintenant, de ne pas comprendre.

— Oui.

— Je n'en attendais pas moins de vous, fit Mirsky en hochant la tête. J'ai hâte, maintenant, de témoigner. Hâte de voir avancer les choses.

Il s'éloigna avec une soudaineté qui les rendit tous perplexes.

Olmy se tourna vers Lanier tandis que le Russe faisait les cent pas devant la porte de la salle du Nexus.

— Comment ça va ? demanda-t-il. Et votre femme ?

— Elle va bien, je pense. Elle travaille sur un projet...

— Elle vient d'arriver sur le Chardon, l'informa Korzenowski. Elle travaille avec ser Ram Kikura.

— Est-ce que le Nexus voudra m'écouter ? demanda Mirsky en revenant vers eux. Je me sens réellement nerveux. Le croyez-vous ?

— Difficilement, fit Korzenowski entre ses dents.

Mirsky se retourna soudain pour faire face à Olmy.

— Vous êtes convaincu que les Jartes vont s'opposer à nous, dit-il. Et vous pensez qu'ils ne seront pas les seuls à le faire. Vous savez que les Talsits ont déjà été leurs alliés avant... et vous pensez qu'ils le seront de nouveau. Vous avez étudié la question de près, n'est-ce pas ? Je m'attendais à cela de votre part.

Son regard acéré s'était rivé à celui d'Olmy, qui hocha de nouveau la tête affirmativement.

— Est-ce que c'est le même Mirsky ? demanda l'homomorphe à Lanier lorsque le Russe s'éloigna de nouveau.

— Oui et non, fit Lanier. Il n'est pas humain.

Korzenowski lui lança un regard fulgurant.

— C'est une certitude ou une supposition ?

— Il ne peut pas être humain, répliqua Lanier en plissant les lèvres. Pas après tout ce qu'il a connu. Et il nous cache beaucoup de choses, j'ignore pour quels motifs.

— Sait-il si sa mission sera couronnée de succès ? demanda Olmy.

— Je ne le crois pas, fit Lanier avec une expression rêveuse. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. Je l'envie.

— Nous devrions peut-être faire preuve d'un peu plus de prudence dans nos évaluations, suggéra sèchement Korzenowski. Ce n'est pas tous les jours que nous recevons la visite d'un *ange*.

Mirsky revint une nouvelle fois vers eux.

— C'est drôle de se sentir nerveux, dit-il. Cela ne m'était pas arrivé depuis... une éternité ! C'est enivrant !

L'irritation de Korzenowski était de plus en plus visible.

— Plus rien ne vous touche donc ? demanda-t-il.

— Je vous demande pardon ?

Mirsky, cessant de faire les cent pas, fit face à l'Ingénieur avec une expression d'intense perplexité.

— Nous sommes, ou plutôt *je* suis obligé de prendre une décision que je me suis efforcé de retarder depuis des années, expliqua Korzenowski. S'il faut vraiment que nous affrontions les Jartes, le résultat risque d'être catastrophique. Nous pourrions tout perdre (il fit la grimace), y compris la Terre.

— Je suis plus concerné que vous ne semblez le croire, lui dit Mirsky. Mais l'enjeu dépasse largement la Terre.

Korzenowski ne se laissa pas démonter.

— Si vous êtes vraiment un ange, ser Mirsky, il est normal que vous ne soyez pas aussi anxieux que nous pour notre peau.

— Un ange ? Vous m'en voulez donc tellement ? fit Mirsky, dont le visage était redevenu inexpressif.

— C'est à la situation que j'en veux, murmura l'Ingénieur, dont la tête sembla s'enfoncer un peu plus dans les épaules. Pardonnez-moi cet accès d'humeur, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Olmy qui, durant cet échange de mots, était demeuré les bras croisés. Nous sommes tous les deux déchirés par nos émotions. Je suis sûr que ser Olmy aimerait retourner à ses travaux, qui contribueront peut-être à préserver l'intégrité de notre Hexamone dans la Voie. Pour ma part, je dois avouer que la perspective de rouvrir la Voie me fascine. C'est sans doute un côté de ma personnalité que je dois à Patricia Vasquez...

Lanier tressaillit presque tandis que Korzenowski se tournait vers lui en poursuivant :

— Ce côté-là est impatient, c'est vrai ; mais ce que désire la partie

somme toute la moins responsable de nous et ce qui est bon pour la sécurité de l'Hexamone ne sont peut-être pas tout à fait la même chose, ser Mirsky. Vos raisons sont très convaincantes. Ce qui m'irrite, c'est votre désinvolture.

Korzenowski prit une inspiration profonde, les yeux rivés au sol devant lui. Mirsky ne répondit rien.

— En fait, intervint Olmy, les pressions actuelles sur l'Hexamone pour que la Voie soit rouverte sont déjà considérables, même sans votre intervention.

— Merci de m'éclairer, lui dit calmement Mirsky. Vous comprendrez que je manque de perspective. Je dois être prudent dans la manière dont j'aborderai le Nexus.

Il écarta les bras, et baissa les yeux vers son corps, toujours revêtu de son costume de montagnard.

— Avoir des *limitations*, murmura-t-il. Penser selon des ornières... C'est tellement excitant de posséder de nouveau un corps ! Cette sorte d'ivresse aveugle, désordonnée... Cette paix de la chair !

Le globe terrestre entouré d'une ceinture d'ADN, symbole du Nexus de l'Hexamone Terrestre en session, apparut devant la double porte de la salle. Un partiel du Ministre-Président Dris Sandys se matérialisa à côté du symbole.

— Séance plénière, dit-il. Veuillez entrer maintenant pour prêter serment.

Mirsky carra les épaules avec un sourire. Il entra le premier. Lanier laissa passer Korzenowski et Olmy avant d'entrer à son tour. On le guida jusqu'au siège qui lui était réservé dans le cercle intérieur. Cela lui rappela l'époque où il avait, lui aussi, témoigné devant le Nexus de l'Hexamone Infini, dans la Cité de l'Axe. Ce jour ne lui semblait plus aussi loin. Les blessures de la Terre, alors, étaient toutes fraîches, et elles semblaient mortelles.

Mirsky attendit patiemment à l'intérieur de la sphère armillaire des témoins, face au podium où le Ministre-Président était assis à côté du Président Farren Siliom.

Lanier avait un picteur devant son fauteuil. Il savait que l'expérience allait encore le vider de ses forces, mais il était curieux de savoir ce que Mirsky allait dire exactement devant le Nexus, et s'il ajouterait des détails.

Un repcorp nadériste orthodoxe prit place dans le fauteuil voisin du sien, lui souriant courtoisement et pictant une question polie sur son âge.

— Je suis de la Terre, répondit-il.

— Je vois, fit le repcorp. Savez-vous quelque chose de précis sur ce témoignage ?

— Ce ne serait pas du sport, si je vous le disais avant, murmura

Lanier d'une voix de conspirateur. Mais attendez-vous au choc de votre vie.

Gaïa

Le Kirghiz à la cape de laine noire tenait sa cour sous la grande tente de l'expédition, assis les jambes croisées au milieu d'un cercle comprenant cinq hommes à lui, Oresias, Jamal Atta, Demetrios et Lugotorix. Rhita se tenait avec les autres en dehors du cercle, les mains liées par une fine et robuste cordelette. De toute évidence, la présence d'une femme était considérée comme une anomalie dans une expédition armée comme celle-ci. Ils ne soupçonnaient pas qu'elle pût faire partie des chefs, et personne n'avait essayé de les faire changer d'avis.

Un interprète rentra dans le cercle. C'était un homme petit et sec, vêtu d'un uniforme rhus moderne de couleur kaki, au col festonné et aux guêtres de toile étroitement ajustées surmontant des chaussures souples. Le chef kirghiz commença à parler, et l'interprète traduisit ses mots en hellénique commun.

— Je m'appelle Batour Chinghiz. J'administre ce carré d'herbe pour le compte de mes estimés maîtres, les Rhus de Miskna d'Azov. Vous avez empiété sur notre territoire. J'ai besoin de savoir pourquoi, afin d'avertir mes maîtres par la radio. Pouvez-vous m'éclairer ?

— Il s'agit d'une expédition scientifique, lui dit Oresias.

L'interprète eut un sourire avant de rapporter ces mots à Batour, qui sourit à son tour, exhibant des dents jaunes bien alignées.

— Me prenez-vous pour quelqu'un de stupide ? Si ce que vous dites était vrai, vous ne risqueriez pas votre propre vie. Vous n'enverriez que des savants.

— L'affaire est urgente, répliqua Oresias.

— Et celui qui a la peau foncée, l'*Arabios*. Qu'en dit-il ?

Jamal Atta hocha la tête dans la direction de Batour.

— Je confirme, dit-il.

— Les paroles de l'homme à la peau claire, ou les miennes ?

— Il s'agit d'une expédition scientifique.

— Bon. Puisqu'il en est ainsi, je leur dirai que vous mentez. Ils m'ordonneront de vous tuer, ou peut-être de vous mettre en cage et de vous envoyer à Miskna. Avez-vous quelque chose à voir avec la révolte d'Askandergul ? (L'interprète expliqua qu'il s'agissait, naturellement, d'Alexandria.)

— Je ne comprends pas, fit Oresias.

— Est-ce que vous fuyez le palais, comme des lâches, peut-être, à la recherche d'un sanctuaire dans nos vastes territoires ?

— Nous ne sommes que très vaguement au courant d'une révolte.

— Nous-mêmes, nous n'avons appris la nouvelle que depuis quelques heures, dit le Kirghiz en haussant ses larges épaules et en soulevant le menton pour les scruter du haut de ses pommettes plates et brunes. Nous ne sommes pas des diseurs de fariboles, ici, ajouta-t-il. (Il veut dire des barbares, expliqua de nouveau l'interprète.) Nous avons la radio, et nous sommes en contact avec nos forteresses. Nous nous baignons même quand les rivières sont pleines ou que nous sommes en garnison.

— Nous avons tout le respect dû aux illustres soldats kirghiz des Rhus de Miskna d'Azov, déclara Atta en jetant un coup d'œil à Oresias. Nous sommes des intrus qui sollicitent humblement votre pardon sous le ciel de Dieu et sur la prairie des Cavaliers du Diable. Nous sommes certains que le puissant Batour Chinghiz nous l'accordera.

Oresias plissa les yeux, mais n'émit aucune objection contre cet essai de diplomatie fleurie.

— Vos paroles aimables et compréhensives me remplissent d'aise, répondit le Kirghiz, mais il ne m'appartient pas de vous accorder ou de vous refuser un pardon. Je suis, comme vous l'avez bien dit, un soldat et non un maître. Trêve de bavardage. Pouvez-vous me donner d'autres explications avant que je demande des ordres sur votre sort ?

Rhita frissonna. La clavicule lui avait été enlevée quand ils l'avaient fait sortir de force de l'abeille. Elle n'avait aucune idée de ce que devenait la porte ; mais l'obscurité était en train de tomber, et elle aurait voulu, plus que jamais, s'éloigner de cet endroit, libérée de toute responsabilité envers sa grand-mère, l'Akademeia et son Hypsêlotès Impériale, quoi qu'il ait pu arriver récemment à cette dernière.

Rhita était littéralement terrorisée. Au cours de ces dernières heures, elle avait eu le temps de réfléchir à quelques faits qu'elle avait choisis, jusque-là, d'ignorer. Elle était une créature mortelle. Ces gens n'hésiteraient pas à la tuer avec joie, elle et tous ses compagnons. Lugotorix ne pourrait rien faire pour la protéger, même si elle savait que, le moment venu – s'il venait –, il n'hésiterait pas à lui faire une barrière de son corps et à mourir le premier pour elle.

Elle s'estimait responsable de cette situation. Elle ne pouvait même pas en rejeter la faute sur son père ou sur Patrikia. Elle avait été d'accord pour venir. Elle ne pouvait pas prévoir les conséquences de sa visite à Kleopatra, mais...

Elle frissonna.

Les guerriers kirghiz les firent sortir sans ménagement de la tente

et les rassemblèrent dans un enclos improvisé avec des piquets de tente et de la toile pris dans les réserves de l'avion-cargo. Il n'y avait pas de toit. Ils étaient exposés au vent froid et à la nuit qui tombait rapidement.

— J'ai l'impression que nous sommes perdus, murmura Atta tandis que la dernière section de toile était dressée et attachée par un Kirghiz qui les épiait de ses yeux fendus et curieux.

Leur prison était pour le moins fragile, mais ils n'osaient même pas toucher à la toile. On leur avait signifié, avec force gestes de la main caressant la toile et accompagnés de mouvements de fusils, qu'une balle attendait le premier qui ferait seulement onduler la précaire barricade.

Accroupie sur la terre battue, les coudes sur les genoux, Rhita se frottait le visage avec lassitude. Son corps entier était endolori. Depuis plusieurs heures, elle mourait de peur. Elle avait un besoin pressant d'uriner, mais personne n'avait songé à prévoir des latrines dans l'enclos et elle avait honte de prendre l'initiative. Mais elle y serait probablement bientôt forcée.

Elle leva les yeux vers le ciel étoilé. Jamais elle ne s'était sentie si misérable de toute sa vie. La clarté froide des étoiles lui pénétra le visage.

Ils ne savent pas. Ils s'en fichent.

Les absolus ne signifiaient rien. À quelle distance pouvait s'étendre le pouvoir d'une déesse comme Athènè ? Sans doute était-elle parfaitement impuissante en dehors de Gaïa. Le réconfort de la prière avait bien peu d'importance si elle devait mourir bientôt, et mourir dans l'inconfort et dans l'ignominie, loin de Rhodos.

— Zut, il faut que je pisse, dit-elle tout haut.

Jamal Atta baissa vers elle ses épais sourcils noirs en accent circonflexe.

— Moi aussi, dit-il. Nous allons...

Rhita l'ignore, fascinée qu'elle était par quelque chose qui venait d'apparaître au-dessus de sa tête. Une ligne droite lumineuse et verte, unique, simple et silencieuse.

— ... aménager un coin par là, continua Atta.

La ligne glissa sans heurt au-dessus de l'enclos. Rhita était incapable de dire si elle était loin ou près. Une deuxième ligne verte recoupa la première, et leur jonction se rapprocha rapidement du bord de l'enclos, ce qui semblait indiquer qu'elles étaient proches.

La porte. Quelque chose se passait à l'endroit où se trouvait la porte.

Les lignes en mouvement disparurent de leur vue. Il n'y avait aucun bruit inhabituel à l'extérieur de l'enclos. Les hommes discutaient à voix basse et gutturale. Les bottes raclaient la poussière,

l'herbe bruissait sous la brise glacée du soir. L'obscurité était presque complète. Rhita percevait l'odeur de la terre sèche, de la peur et de la végétation de la steppe.

Comme un automate, elle suivit Atta jusqu'aux latrines improvisées, délimitées par des mottes de terre tassées à coups de bottes. Elle baissa son pantalon et se soulagea. Quelques hommes regardaient dans sa direction, pas assez effrayés pour dédaigner la vue d'un morceau de chair féminine. Elle rajusta son pantalon et enjamba les mottes de terre tassées pour retourner dans l'enclos, où elle observa ses compagnons. La plupart avaient la tête baissée, l'air accablé, le visage à peine éclairé par les étoiles et le mince croissant de la lune.

Leur situation était telle qu'elle aurait presque souhaité, maintenant, que quelque chose, n'importe quoi, franchisse la porte. C'était peut-être leur seule chance.

La lumière verte qu'elle avait aperçue était-elle réelle, ou bien ses yeux lui jouaient-ils des tours ?

Elle demeura quelques minutes immobile, les bras serrés sous son blouson, ses forces coupées et son visage engourdi par le froid. La toile de l'enclos se tendit et se creusa sous l'effet d'une rafale. S'attendant à recevoir une balle, elle tressaillit au moment où une goutte de pluie s'écrasait sur sa paupière. Un voile noir de nuages glissa sur le croissant de lune. L'obscurité s'épaissit encore.

D'autres gouttes tombèrent. Elle tendit l'oreille, soudain en alerte, à l'affût d'autres bruits venant de l'extérieur de l'enclos. Les poils de ses aisselles se raidirent. Aucun bruit de voix ne lui parvint cependant. Pas même le bruit des sabots ou le hennissement des chevaux s'agitant sous la pluie naissante. Il n'y avait que l'obscurité, les gouttes éparses et le vent qui fouettait la toile.

À la faveur d'un rayon de lune à travers une trouée, elle vit Lugotorix à côté d'elle, silhouette énorme et déformée. Sans rien dire, il lui toucha le bras pour lui montrer quelque chose sur leur gauche, au-dessus de la barrière de toile. Quelque chose de haut, d'effilé comme une épée, aussi large que les bras écartés d'un homme. Cela dominait leur fragile prison, ondulant sur les bords comme un plan d'eau. Puis cela se pencha de côté et disparut de leur vue.

C'est la mort, se dit Rhita. Cela ressemble à la mort.

— Kirghiz ? chuchota le Celte.

Les autres semblaient n'avoir rien remarqué.

— Non, murmura Rhita.

— Je ne le crois pas non plus, fit le Celte.

Rhita chercha des yeux Oresias ou Jamal Atta à la faveur du rayon de lune. Mais ils étaient introuvables parmi les autres. Avant qu'elle pût les localiser, la lune disparut de nouveau derrière les nuages.

Un horrible craquement qui venait de tous les côtés à la fois, comme une déchirure, la fit sursauter. Elle poussa un petit cri et chercha instinctivement Lugotorix, mais il n'était plus là. Quelque chose était en train de déchiqueter la barrière de toile. Le vent siffla comme sur le passage d'une masse énorme. Des ongles s'enfoncèrent dans son dos. Elle en eut la respiration coupée. Elle compta un, deux, trois, quatre, cinq. Elle ne pouvait même pas tomber. Lugotorix gémissait non loin comme un chien battu. C'était la première fois qu'elle l'entendait émettre de tels sons. La tête en arrière, la mâchoire pendante, le crâne et la nuque reposant sur quelque chose de glacé, elle vit, une nouvelle fois, les lignes vertes se croiser au-dessus d'eux.

Quelque chose la souleva. Elle eut l'impression que l'herbe avait soudain poussé, haute et métallique. Le campement était recouvert de lames d'acier souples et vacillantes, aux bords miroitants comme de l'eau, au sommet couronné de capuchons ou de couvercles verts. Le dos de Rhita se raidit, elle aurait voulu hurler mais tous ses muscles étaient figés. Elle voyait encore ce qu'il y avait autour d'elle, mais elle se rendit compte qu'elle perdait peu à peu la faculté de penser.

Durant une période de temps qui lui sembla très longue, elle vit tout ce qui se passait, et elle ne vit rien. Elle aurait aussi bien pu être morte.

Gaïa

La clavicule arriva dans sa main et la réconforta. Elle reconnaissait Rhita. Pour le moment, c'était suffisant. La clavicule lui fut retirée, et Rhita la regretta profondément.

Sans que nul temps se soit écoulé, mais plus tard quand même, elle eut conscience d'avoir appris par la clavicule que la porte était pleinement établie, « au format commercial standard », et qu'il y avait même d'autres portes, ce qui ne fit rien pour la rassurer.

Lugotorix, nu entre deux énormes serpents-épées, touché aux bras et aux cuisses par des pastilles de lumière verte.

Il y a une relation entre cet homme et vous ?

Oui.

Vous avez besoin de lui ?

Oui.

Et des autres ?

Elle pensa à Demetrios et à Oresias.

Ils furent sauvés.

Elle se demanda ce qui allait arriver aux autres.

Ce n'était pas pour elle un réconfort que de se savoir au centre de l'attention générale. Durant quelque temps, il y eut plusieurs Rhita, dont quelques-unes furent soumises à des expériences désagréables. Ce fut tout ce qu'elle put se rappeler. Elle n'avait pas été physiquement blessée.

Elle n'avait aucune intimité.

Ils lui demandèrent si Athènè avait ouvert des portes pour aller sur Gaïa, ou si c'était Isis, ou Astarté. Elle répondit non. Elle ne croyait pas que ces êtres, ces dieux eussent une existence réelle. Cette réponse les intéressa.

Les dieux sont-ils des compagnons imaginaires destinés à vous consoler de la possibilité de mourir ?

Elle ne sut que répondre à cela.

Ce n'est pas vous qui avez fabriqué la clavicule.

Il n'était pas nécessaire de répondre. La chose était évidente.

Comment l'avez-vous trouvée ?

Elle leur donna toutes les explications.

Ils la crurent. Et ils se montrèrent très intéressés par la sophé.

Elle est morte, les informa Rhita.

Vous venez d'elle.

De nouveau, tout commentaire était inutile.

Il s'écoula un moment d'inconfort intense, pire que la douleur.

Cela valait presque l'expérience, pour sentir de nouveau le temps passer.

Vidée de tout souvenir, elle demeura dans un endroit qui dominait la mer, sous le ciel bleu, entourée de marbres fissurés. Puis cela s'effaça, et revint, mais elle était plus jeune de quelques années, dans le sanctuaire d'Athènè Lindia. Et elle se souvenait de tout, y compris de sa vie après cet instant. Près d'elle se tenait un jeune homme à la beauté floue, au visage sans contours bien définis. Il portait une chemise en byssus blanc et un pantalon foncé aux jambes fendues dans le bas et nouées. Un peu comme un pêcheur, mais pas tout à fait. Elle se demanda si c'était un amoureux. Mais non. Et ce n'était pas non plus un ami.

— Trouvez-vous cela agréable ? lui demanda-t-il en marchant autour d'elle. Répondez avec sincérité, je vous prie.

— Ce n'est pas douloureux.

— J'espère que vous nous pardonneriez cette intrusion. Nous avons rarement eu l'occasion de collaborer directement avec vos semblables. Vous avez été maltraitée.

Elle ne pardonnait rien. Sa confusion était trop grande pour qu'elle s'arrête à des nuances.

— Préférez-vous que j'aie un nom ?

— Je ne vous connais pas, de toute manière.

— Aimerez-vous que nous restions ici ?

Il lui semblait sage de répondre oui. Elle hocha la tête, appréciant la caresse du soleil sur sa peau et le froid réconfort du temple abandonné creusé dans la roche. Mais elle ne croyait pas vraiment à sa présence ici.

Je suis Rhita, se dit-elle. Et je suis vivante. Peut-être qu'ils m'ont fait franchir la porte.

Peut-être que grand-mère venait du pays d'Hadès.

La Cité du Chardon

Pour des raisons qu'il était le seul à connaître avec son avocat, le Président avait décidé de ne pas établir ses quartiers dans les appartements officiels du Nexus qui se trouvaient sous la coupole, mais dans un petit logement décoré avec simplicité, situé dans un immeuble du cinquième siècle-voyage et contigu à l'arboretum, à un kilomètre du dôme. C'est là que, quatre heures après le témoignage de Mirsky, Farren Siliom tint conférence avec Korzenowski, Olmy, Lanier et Mirsky, debout autour de lui. Son attitude était plutôt froide et officielle. Il semblait faire des efforts pour dominer sa colère.

— Pardonnez-moi ma franchise, picta-t-il à l'adresse de Korzenowski, mais je n'ai jamais, de toute mon existence sur la Voie ou, maintenant, à proximité de la Terre, connu de volte-face aussi proche de la trahison de la part d'un citoyen illustre de l'Hexamone.

Korzenowski s'inclina raidement, les traits durcis.

— C'est à contrecœur, et sous la pression des événements, que j'ai fait cette requête, dit-il. Cela devrait être évident.

— Je suis sûr que le Nexus entier aurait besoin d'une bonne séance de talsit, déclara Farren Siliom en se massant l'arrête du nez.

Il se tourna vers Lanier, eut un clignement de paupières qui sembla faire abstraction de sa présence, puis concentra son attention sur Mirsky.

— L'Hexamone se considère comme une société avancée, quelles que soient les limitations qu'il s'est fixées lui-même, poursuivit-il. Mais j'ai du mal à croire que nos modestes travaux puissent causer autant de perturbations, et à si long terme.

— Vous êtes à un carrefour.

— C'est ce que vous prétendez. Mais nous ne sommes pas à ce point innocents. Je n'ai pas oublié le tour qu'a joué Olmy aux Geshels, il y a quelques décennies de cela, lorsqu'il a ramené l'Ingénieur parmi nous. C'était rendre un fieffé service à tous les véritables nadéristes. S'agit-il d'une nouvelle supercherie, d'une manipulation du même genre ?

— La véracité de mon récit devrait vous être évidente, déclara Mirsky.

— Pas si évidente que cela pour quelqu'un qui a passé ces dix

dernières années à combattre un courant d'opinion en faveur de la réouverture. Et à combattre aux côtés de l'Ingénieur, même si cela paraît difficile à croire aujourd'hui.

Lanier déglutit à ce moment-là.

— Puis-je m'asseoir ? demanda-t-il.

— Mais faites donc, lui dit le Président. Mon irritation me fait oublier les bonnes manières.

Il ordonna qu'un siège soit formé pour Lanier puis, se ravisant, pour tout le monde.

— Il faut que nous discussions de tout cela, dit-il à Korzenowski. Je suis un homme raisonnable, dans certaines limites. J'ai l'esprit aussi pratique que peut l'avoir un politicien responsable d'une nation de rêveurs et d'idéalistes. C'est ainsi que l'Hexamone se voit depuis des siècles. Mais nous sommes aussi des gens têtus, volontaires et obstinés. Nous avons su faire face, dans le passé, au défi que constituait la Voie. Mais nous avons failli perdre notre combat contre les Jartes, et ils ont eu des décennies entières, depuis, pour réviser leur stratégie. Nous sommes tous persuadés qu'ils occupent la totalité de la Voie, n'est-ce pas ?

Lanier fut le seul qui s'abstint d'approuver le Président. Il se faisait l'effet d'être vieux, de nouveau. Un nain parmi des géants. La cinquième roue du carrosse.

— Comprenez-vous mon impression de confusion ? demanda Farren Siliom à Korzenowski.

— Oui, ser Président.

— Dans ce cas, levez-la. Vous vous êtes laissé convaincre, mais pouvez-vous me jurer, par le Bonhomme, les Étoiles, la Destinée et Pneuma, que vous ne faites pas partie d'une conjuration visant à rouvrir la Voie créée par vous, et que vous n'avez pas monté de toutes pièces, d'une manière ou d'une autre, ce rebondissement ?

Korzenowski soutint quelques secondes le regard du Président dans un silence offensé. Puis il répondit :

— Je le jure.

— Je regrette d'avoir eu à mettre votre intégrité en question, ser Korzenowski, mais il fallait que je sois absolument certain. Vous n'étiez pas au courant du retour de ser Mirsky ?

— Je m'attendais plus ou moins à quelque chose de ce genre. Mais je ne peux pas dire que je savais ce qui allait se passer. Non, je n'étais pas au courant de son retour.

— Vous êtes convaincu que c'est la Voie qui est responsable de ces dégâts ?

— Ce ne sont pas des dégâts, ser Président, objecta Mirsky. C'est simplement un obstacle.

— Que ce soit l'un ou l'autre, vous êtes convaincu ?

Il fixa sur Korzenowski son regard acéré.

— Oui, fit l'Ingénieur.

— Vous comprenez, je suppose, que la plupart des repcorps et des sénateurs ont le plus grand respect pour vous, mais que vos motivations dans cette affaire peuvent paraître suspectes. Vous avez consacré une grande partie de votre vie à la création de la Voie et de la machinerie de la sixième chambre. Vous avez dû éprouver une fierté justifiée à l'idée d'avoir changé le cours de l'histoire du Chardon. Il serait tout à fait compréhensible que vous ayez eu l'impression d'une perte de statut depuis votre réincarnation et la Séparation. Personnellement, je sais très bien que vous n'avez rien fait pour encourager particulièrement les néo-Geshels.

Un peu plus calme, à présent, le Président se frotta les mains avant de s'asseoir à son tour parmi eux.

— Si nous rouvrons la Voie, reprit-il, cela signifie la guerre avec les Jartes, n'est-ce pas, ser Olmy ?

— Je pense que oui.

Nous y voilà, se dit Lanier.

— Et si nous ne la rouvrons pas, ser Mirsky, et ne prenons pas des dispositions pour la fermer définitivement de ce côté-ci, nous entravons les nobles efforts de nos lointains descendants. C'est bien cela ?

— Des descendants de toutes les créatures intelligentes de cet univers, ser Président. C'est exact.

Farren Siliom se pencha en arrière dans son fauteuil et ferma les yeux.

— Je repasse certains passages de votre témoignage, dit-il. Je suis sûr que la plupart des repcorps et des sénateurs sont en train d'en faire autant en ce moment. La procédure de vote va être difficile, ajouta-t-il avec une grimace. C'est la première fois que nous appelons à un plébiscite dans l'Hexamone. Comprenez-vous les problèmes que cela implique ?

Mirsky secoua négativement la tête.

— Permettez-moi de vous les énumérer, dans ce cas. Le suffrage sur le Chardon et dans les cylindres en orbite n'est pas régi par les mêmes lois que sur la Terre. La plupart des citoyens de la Terre ont l'habitude de voter physiquement. Mais il nous faudrait des mois et des mois pour préparer cela. C'est absolument impossible. Dans l'espace, chaque citoyen est tenu de charger un partiel spécial dans une *mens publica* de la mémoire civique. Ces partiels sont rassemblés en un tout homogène, selon une procédure décrite en détail dans la constitution de l'Hexamone, et sont à même de voter en deux ou trois secondes sur n'importe quel sujet, bien que la loi leur accorde beaucoup plus de temps pour le faire. Les citoyens peuvent mettre quotidiennement

leurs partiels à jour, s'ils le souhaitent, en fonction de leurs revirements personnels. Les partiels ne peuvent pas acquérir d'opinion à eux. Et ce ne sont là que des considérations techniques. Sous l'angle politique, si nous ne rouvrons la Voie que pour la détruire ensuite, nous mécontentons ceux qui voudraient qu'elle demeure fermée pour éviter tout conflit avec les Jartes. D'un autre côté, nous ne faisons certainement pas plaisir à ceux qui voudraient que nous réoccupions la Voie. Sans compter que les Jartes, de toute manière, s'opposeront vigoureusement à toutes nos initiatives. L'enjeu constitué par la Voie est peut-être beaucoup plus important pour eux qu'il ne l'a jamais été pour nous. Ils semblent, en tout cas, beaucoup plus motivés que nous sur cette question. Est-ce que je me trompe, ser Olmy ?

— Non, ser Président.

Farren Siliom noua ses mains l'une à l'autre.

— J'ignore comment nos citoyens terrestres vont réagir devant ce problème, dit-il. Ou même s'ils sont actuellement en mesure de juger. Pour la plupart des autochtones, la Voie est, au mieux, un concept très flou. Les citoyens de la Terre n'ont pas encore d'accès direct aux bibliothèques ou à la totalité des mémoires civiques. Je suppose néanmoins que les néo-Geshels vont invoquer les lois de la Reconstruction pour écarter entièrement la Terre de ce vote. Ce qui aurait un effet particulièrement désastreux.

— Les sénateurs de la Terre se battront de toutes leurs forces pour empêcher cela, intervint Lanier.

— Les lois de la Reconstruction n'ont pas été utilisées depuis pas mal de temps, mais elles sont toujours officiellement en vigueur, déclara Farren Siliom en écartant les bras, le visage tendu. Si j'interprète bien les tendances actuelles de l'Hexamone, les partisans de la réouverture et ses adversaires sont en nombre à peu près égal. Dans un tel cas, l'éclatement des deux groupes conduit généralement à des alliances et à des coalitions qui favorisent la constitution rapide de groupuscules de pression. Les néo-Geshels pourraient même dominer le Nexus. Ils pourraient m'obliger à gouverner selon leur bon vouloir, ou à démissionner pour les laisser former un nouveau gouvernement. Je sais que ce ne sont pas là vos problèmes, mes amis, mais vous en êtes directement la cause, et je ne peux pas dire que je vous en suis reconnaissant. Pas plus que je ne peux faire de pronostics sur l'issue du vote. Nous allons devoir affronter un certain nombre de problèmes, prendre un certain nombre de décisions. Maintenant que le génie est de nouveau sorti – ou qu'il a été éjecté – de sa bouteille...

Farren Siliom se leva pour picter une demande d'information sur son moniteur privé.

— Si vous voulez bien patienter ici quelques minutes, dit-il, j'ai pris des dispositions pour qu'un autre autochtone se joigne à nous. Ser

Mirsky se souvient certainement de lui. Ils ont été compagnons de lutte à l'époque de l'invasion du Chardon par les forces de l'Union soviétique, avant la Séparation... ou avant la Mort, si vous préférez. Après la Séparation, il est retourné sur la Terre, où il a élu domicile dans le pays qui porte aujourd'hui le nom d'Anatolie.

Mirsky hocha la tête, très calme. Lanier essaya de se rappeler les survivants russes qui avaient fait partie de son entourage, et ne réussit à évoquer que quelques visages vaguement liés à des noms dans sa mémoire. Le *zampolit* à l'ironie sarcastique, Bélozerski ; le calme et fataliste Vielgorski ; l'ingénieur Pritikine...

Le moniteur clignota, et Farren Siliom ordonna à la porte de s'ouvrir.

— Voici ser Viktor Garabédian, leur dit le Président avec un regard de triomphe.

Il pense démasquer Mirsky, se dit Lanier.

Garabédian s'avança. Il avait les cheveux blancs, il était maigre et légèrement voûté. Ses mains étaient couvertes d'horribles cicatrices. Ses yeux étaient chassieux, à demi fermés. Il ne fallut qu'une seconde à Lanier pour diagnostiquer son état.

Dommages dus aux radiations, soignés par le talsit... Il a dû vouloir retourner en Union soviétique depuis plusieurs décennies.

Garabédian fit du regard le tour de la pièce. Visiblement, il n'était pas préparé à cette confrontation. Son regard s'éclaira quand il vit Mirsky, et un sourire qui semblait ironique traversa son visage. Mirsky paraissait abasourdi.

— Camarade général, lui dit Garabédian.

Mirsky se leva pour se rapprocher du vieillard. Ils demeurèrent un moment face à face, puis Mirsky ouvrit ses bras et lui donna l'accolade. Faisant un pas en arrière, il demanda en russe :

— Que t'est-il arrivé, Viktor ?

— C'est une longue histoire. Je m'attendais à trouver quelqu'un de vieux comme moi. Ser Lanier, lui, je l'ai reconnu. Il n'a pas gardé les traits qu'il avait quand il était jeune. Son visage est digne.

Farren Siliom croisa les bras.

— Il nous a fallu plusieurs heures pour retrouver ser Garabédian, dit-il.

— Je me suis installé aussi près de l'Arménie que j'ai pu le faire, expliqua le vieil homme à Mirsky. Dans quelques années, le pays sera entièrement nettoyé et je pourrai y retourner. J'ai travaillé dans la police des Forces de Reconstruction soviétiques. J'ai combattu pour libérer l'Arménie de la domination de l'Hexamone. Mais ce n'était pas une vraie guerre. Cela ressemblait plutôt à des enfants qui se battent contre leurs professeurs et leurs médecins avec des bâtons. Après ça, je suis devenu fermier. Et toi, camarade général, où étais-tu ?

Les yeux pleins de larmes, Mirsky fit du regard le tour de l'assistance.

— Mes amis, je voudrais dire un mot en privé à Viktor, déclara-t-il.

— Ils veulent d'abord que je te pose quelques questions, lui dit Garabédian.

— D'accord, mais en privé. Cela ne s'applique pas à vous, Garry. Vous pouvez venir avec nous. Où pouvons-nous aller ? demanda-t-il au Président.

— Vous pouvez disposer d'un bureau, lui dit Farren Siliom. Mais votre entretien sera enregistré, naturellement.

Lanier vit l'expression de Mirsky changer du tout au tout. Il parut soudain plus agressif, moins serein, bien plus proche de celui qu'il avait connu sur le Caillou quarante ans plus tôt.

— Je voudrais m'entretenir quelques secondes avec ser Lanier, dit Korzenowski. Il vous rejoindra ensuite.

Les deux Russes quittèrent la pièce, guidés par le Président vers une autre section de ses quartiers temporaires.

— Ser Lanier ? demanda Korzenowski.

— C'est bien Mirsky, déclara Lanier.

— Mais vous aviez un doute ?

— Non.

— Vous considérez cela comme une preuve supplémentaire ?

— Seulement pour le Président. Cela devrait mettre un terme à ses hésitations.

— Les réservoirs de doutes du Président sont vastes, intervint Olmy. À la mesure de ses impératifs politiques.

Farren Siliom fit passer Lanier, avec un signe de tête à son adresse, dans le grand hall circulaire. Un peu gêné, il suivit Mirsky et Garabédian dans le bureau qui leur avait été désigné, et resta debout à côté d'eux. Une petite table ronde sortait du sol, entourée de plusieurs sièges de forme libre. Il flottait dans la pièce une vague odeur de neige propre et de pins, résidu, supposait Lanier, du décor précédent.

Garabédian, son bonnet froissé dans ses mains blanches et noueuses tavelées de rose, fixa sur son vieux camarade le regard d'enfant qu'ont les vieilles personnes usées et accablées. Aucune autre émotion qu'une sorte d'incrédulité figée ne s'y lisait.

— Garry, murmura Mirsky, Viktor était à mes côtés lorsque les Troupes Spatiales de Choc ont envahi la Patate – le Chardon. Il l'était également quand nous avons capitulé, et il m'a servi, par la suite, de conseiller durant les pires moments que nous avons connus. La dernière fois que je l'ai vu, c'est le jour où je me suis porté volontaire pour partir explorer la Voie avec les cylindres geshels. On peut dire que tu as survécu à bien des misères, Viktor.

Garabédian continuait à regarder dans le vague, la mâchoire pendante. Au bout d'un moment, il se tourna vers Lanier pour lui dire en un anglais hésitant :

— Vous n'êtes pas resté jeune, comme certains, ser. Mais le camarade général...

— Je ne suis plus général, rectifia Mirsky à voix basse.

— Il n'a pas changé du tout, excepté peut-être...

Plissant les yeux, Garabédian se tourna de nouveau vers Mirsky, et poursuivit en russe :

— Tu as changé après le moment où ils t'ont abattu. Tu es revenu avec une... détermination plus grande.

— J'ai fait du chemin, depuis lors.

— Ceux qui m'ont amené ici... On les voit rarement, en Arménie. Ils viennent mettre fin à nos petites guerres, aux épidémies, réparer notre matériel. Comme si nous étions des enfants. Nous les détestions de toutes nos forces. Nous ne demandions qu'une chose. Qu'ils nous laissent tranquilles.

— Je comprends, dit Mirsky.

— Mais cette fois-ci, ils ne m'ont pas demandé mon avis..., Pavel.

Le vieillard semblait avoir fait un effort exténuant pour prononcer le prénom de Mirsky.

— Ils m'ont dit qu'on avait besoin de moi, poursuivit-il. Que j'étais un témoin important. Comme la police des anciens temps... Pourquoi nous traitent-ils comme des enfants ? ajouta-t-il en élevant la voix. Ne savent-ils pas comme nous avons souffert, et combien d'entre nous sont morts ?

— Raconte-moi tes souffrances, Viktor. Raconte.

Lanier vit le visage de Mirsky devenir de nouveau résigné et impassible. Un frisson lui fit serrer les mâchoires tandis que le Russe entourait du bras l'épaule de son vieux compagnon en répétant :

— Raconte.

— Plus rien n'est comme avant, fit Garabédian. Plus rien ne sera jamais plus comme avant. Et il y a du bon et du mauvais dans cela. J'ai l'impression que toute ma vie je n'ai connu qu'une immense confusion. J'ai vu tant de choses. Et je suis retourné dans le village où mes pères avaient vécu. J'ai combattu l'Hexamone. Et j'ai perdu...

— Oui ?

Garabédian écarta les bras.

— Le sol était empoisonné. La terre de mes ancêtres était devenue un serpent venimeux, qui nous a mordus. Des anges de l'Hexamone nous ont sauvés. Ils se sont excusés de ne pouvoir nous fournir un corps tout neuf. Je n'avais plus de chez-moi où aller. Il n'y avait plus rien là-bas. Je suis parti m'établir en Arménie. Ils appellent ce pays l'Anatolie du Nord, maintenant. Ils disent qu'il n'y a plus de nations.

Plus de factions. Rien que des citoyens. J'ai construit une ferme et fondé une famille. Tous ont été tués dans un tremblement de terre.

Lanier ressentit un serrement de cœur qu'il ne connaissait que trop bien.

On ne pouvait pas les sauver tous.

— J'ai fait de l'élevage de chevaux, reprit Garabédian. Je me suis engagé dans un groupement arménien chargé de protéger notre région contre les Turcs. Puis les Turcs ont fait la paix, et ensemble nous avons lutté contre les immigrants iraniens qui cultivaient l'opium. Là encore, l'Hexamone est intervenu et nous a tirés de ce mauvais pas en distribuant aux gens quelque chose qui rendait l'opium tout à fait inutile.

Mirsky regarda Lanier.

— Une sorte de bloqueur immunitaire, fit Lanier.

Il connaissait très mal cet aspect-là de la Reconstruction.

— Continue, dit Mirsky à Garabédian après avoir hoché la tête.

— Ma vie a été longue, Pavel. J'ai beaucoup souffert, et j'ai vu mourir beaucoup de monde. Mais à présent, j'ai oublié presque toutes les souffrances. Pourquoi es-tu resté si jeune ? Est-ce vraiment toi ?

— Non, fit Mirsky. Je ne suis pas celui que tu as connu. J'ai vécu beaucoup plus longtemps que toi, Viktor. J'ai vu beaucoup de choses, moi aussi. Des triomphes, des échecs.

Garabédian eut un faible sourire et secoua la tête.

— Je me souviens de Sosnitski, dit-il. C'était quelqu'un de bien. Je me dis souvent qu'il nous aurait été utile en Arménie. Tu te rends compte ! Moi, un Arménien, penser une telle chose d'un Russe blanc ! Plus rien n'est comme avant, Pavel. Je détestais les Turcs, et me voilà aujourd'hui marié à une Turque. Elle est petite et brune de peau, avec de longs cheveux gris. Ce n'est pas une femme de la ville, comme ma première épouse, mais elle m'a donné une fille magnifique. Je suis fermier, aujourd'hui. Je cultive des plantes spéciales pour l'Hexamone.

Lanier songea aux fermiers frantes qu'il avait connus sur Timbl, la planète natale des Frantes. Il avait vu leurs récoltes spécialement destinées, elles aussi, à l'exportation sur la Voie.

— C'est ce que tu souhaitais ? demanda Mirsky.

Garabédian haussa les épaules avec un sourire ironique.

— C'est un gagne-pain, dit-il.

Il agrippa soudain la main de Mirsky dans la sienne et lui toucha la poitrine d'un doigt couturé.

— Mais toi ! Raconte !

Mirsky se tourna vers Lanier d'un air navré.

— Cette fois-ci, je vais le faire avec des mots, dit-il. Garry, vous devez rejoindre les autres, à présent. Mais il faut que tu le dises à ser Lanier, Viktor. Est-ce que je suis bien Pavel Mirsky ?

— Tu dis que tu n'es pas exactement le même homme, répondit Garabédian, mais je pense que tu l'es. Oui, ser Lanier. C'est bien Pavel.

— Dites-le au Président.

— Je le ferai, dit Lanier.

Mirsky eut un large sourire.

— Et maintenant, assieds-toi, Viktor. Parce que tu vas avoir du mal à croire ce qui est arrivé à ton copain ukrainien.

La Cité du Chardon

Seule une petite partie du débat du Nexus se déroula en temps réel. Korzenowski et Mirsky répondirent aux questions et discutèrent des problèmes en détail dans une section isolée du Nexus à l'intérieur de la mémoire civique du Chardon. Lanier assista aux débats en qualité de simple « observateur ». Plusieurs heures d'argumentations et d'échanges d'informations furent expédiées en quelques secondes.

La session fut beaucoup moins fatigante qu'elle ne l'aurait été en séance directe. Les Geshels, les néo-Geshels et tous les nadéristes, à l'exception des plus orthodoxes, y participèrent. Globalement, cela dura trois jours, qui équivalaient à plusieurs mois. Aucun aspect de la réouverture ne fut négligé, aucune nuance ne resta inexplorée.

Il y eut des propositions d'une telle ampleur que Lanier en eut le vertige. Certains extrémistes – si tant est que le terme pût s'appliquer à un seul membre du Nexus – voulaient que la Voie soit rouverte pour en chasser tous les Jartes et rétablir l'hégémonie humaine avant d'ouvrir de nouveaux puits un peu partout pour établir des bastions humains avant que les Jartes ou autres ne reviennent en force dans l'intention de les déloger. D'autres ironisaient devant ces projets grandioses. D'autres encore, soutenant des collègues de Korzenowski résidant depuis des dizaines d'années, et même des siècles, dans les mémoires civiques des cylindres, proposaient de détruire la Voie de l'extérieur, sans la rouvrir préalablement.

Tout cela appelait deux remarques. Premièrement, ceux qui souhaitaient réoccuper la Voie devaient s'assurer qu'ils pouvaient le faire sans se heurter à l'opposition des Jartes. Et deuxièmement si la Voie était rouverte et si les Jartes en étaient chassés, ils pouvaient se venger en la détruisant, eux aussi, de l'extérieur. Mais Mirsky, dévoilant une nouvelle facette de ses possibilités, leur démontra, à l'aide d'équations mathématiques complexes qui firent froncer les sourcils à Korzenowski lui-même, que la chose était fort improbable.

Le Russe semblait dans son élément tout au long du débat. Le niveau de la discussion dépassait généralement de très loin la compréhension de Lanier, même quand il était assisté mentalement par des talents d'emprunt, service auquel il faisait appel pour la première fois de sa vie.

Il percevait cependant une chose ou deux que les reprocps et sénateurs présents avaient peut-être du mal à ressentir. Le respect de la Voie était profondément ancré même chez ceux qui étaient terrifiés à la seule idée de sa réouverture. La Voie avait été leur univers. Ils y avaient grandi, pour la plupart. Jusqu'à la Séparation, ils n'avaient pas connu d'autre existence. Le débat avait beau être animé, il demeurerait à sens unique. Très vite, la question ne fut plus de savoir s'il fallait rouvrir la Voie ou non, mais ce qu'il faudrait faire lorsqu'elle serait de nouveau reliée au Chardon.

Ils siégèrent en session physique pour délibérer sur les recommandations que devait faire le Nexus à l'Hexamone. De plus, un vote était prévu pour déterminer s'il convenait de transmettre globalement les conclusions du Nexus au gouvernement ou bien d'organiser un vote séparé de la *mens publica* du Chardon, ou encore de tout différer jusqu'à ce qu'une campagne d'information ait pu être organisée sur la Terre, ce qui risquait de demander des années.

Lanier se rendit seul à la Chambre du Nexus. Mirsky, Korzenowski et Olmy l'y avaient précédé pour assister à une réunion préliminaire avec le Président. La Chambre était vide à l'exception de deux reprocps assis de part et d'autre du cercle, qui échangeaient des pictogrammes. Il demeura à l'écart, étrangement serein. Il se sentait toujours aussi dépassé par cette situation ; mais depuis qu'il s'était confié à Mirsky, il n'éprouvait plus de trouble intérieur, ni de sombre confusion, ni de lassitude physique pesante.

Il avait passé quelques heures à errer dans la cité de la troisième chambre, un peu plus tôt dans la journée, et il avait même pris un train dans le sens de la rotation jusqu'à la bibliothèque où il avait jadis appris le russe en quelques heures. C'était là, aussi, que Mirsky avait été assassiné puis ressuscité. La bibliothèque fonctionnait de nouveau normalement depuis trente-cinq ans. Elle était fréquentée par des centaines d'étudiants corporels assis devant des picteurs individuels. Le bâtiment avait à peu près le même âge que le dôme du Nexus. Ce qui lui avait paru monumental et effrayant – à juste titre, puisque la bibliothèque contenait des documents sur la Mort avant même qu'elle se fût produite – était maintenant, tout en demeurant impressionnant, quelque chose de familier, qu'il n'avait plus de peine à accepter.

Son attitude envers le vaisseau-astéroïde avait considérablement changé. Il se disait qu'il ne verrait pas d'inconvénient à passer maintenant quelques années de sa vie sur le Chardon. L'attraction plus faible créée par la rotation du Chardon convenait davantage à ses vieux os. Il était presque tenté d'essayer quelques mouvements de gymnastique. Les barres parallèles l'avaient aidé à conserver son équilibre mental à l'époque où il supervisait l'exploration du Caillou.

Baissant les yeux vers ses vieilles mains noueuses, il fit la grimace à la pensée de ce qu'il avait laissé passer.

Il résistait toujours à l'idée d'entreprendre un traitement de réjuvenation. Mais il aurait voulu en discuter avec Karen, pour voir si leurs liens étaient vraiment rompus totalement.

Il ne voulait pas interrompre son congrès, cependant. C'était très important pour elle. En outre, pendant la durée de la session du Nexus, même si elle était pratiquement terminée, il n'était pas souhaitable de parler à des personnes qui n'étaient pas directement concernées.

Les représentants commencèrent à entrer dans la salle et à y prendre place. Peu de mots ou de pictogrammes étaient échangés. Il y avait dans l'air quelque chose d'indéfinissable. L'histoire en train de se faire, peut-être, se disait Lanier. Combien de décisions avaient été prises ici, qui avaient changé la face des mondes ? Mais aujourd'hui, c'était bien plus que le sort de quelques planètes qui était en jeu.

Mirsky et Korzenowski entrèrent après lui et descendirent l'allée. Le Russe sourit à Lanier et prit un siège à côté de lui. Korzenowski leur fit un signe de tête et continua jusqu'à la travée où se trouvaient les six hommes et femmes responsables de la machinerie de la sixième chambre.

Le Président entra le dernier, accompagné du Ministre-Président, Dris Sandys. Ils prirent place derrière la sphère armillaire des témoignages. Puis le Ministre-Président annonça :

— La *mens* du Nexus s'est prononcée sur la proposition de sers Mirsky, Korzenowski, Olmy et Lanier.

Ce dernier fut surpris d'entendre son nom parmi les auteurs de la proposition. Un frisson d'excitation et de fierté nerveuse le parcourut.

— Le moment est venu de confirmer ce vote par un plébiscite physique.

Lanier regarda les repcorps et les sénateurs qui l'entouraient. Il gardait les mains sur ses genoux, ignorant totalement de quelle manière le vote allait se faire. Des pictogrammes allaient-ils jaillir des travées, illuminant la Chambre comme un sapin de Noël ?

— La recommandation finale du Nexus, formulée d'abord par la *mens*, doit être confirmée par un vote verbal. Chaque voix sera identifiée et comptabilisée par le secrétaire de la Chambre. Nous allons procéder immédiatement au vote. Membres du Nexus, décidez-vous d'appliquer la proposition de réouverture de la Voie ? Répondez par oui ou par non.

Une cacophonie de oui et de non explosa dans la Chambre. Lanier crut déceler une majorité de non, mais ce devait être une réaction subjective de sa part. Le Ministre-Président jeta un coup d'œil au secrétaire assis à proximité de la sphère armillaire, qui leva la main

droite.

— La réponse à la proposition est oui, dit-il. Est-ce que le Nexus recommande d'ouvrir la Voie dans l'intention de la détruire par la suite, selon la requête formulée par ser Mirsky ?

Les membres du Nexus passèrent de nouveau au vote, leurs voix résonnant cette fois-ci comme une chaude rumeur sous la coupole.

— La réponse est non. La Voie doit demeurer ouverte. La décision du Nexus sera-t-elle de créer une force armée dont la mission sera de s'assurer la maîtrise de la Voie pour le compte de l'Hexamone infini et de ses fidèles alliés ?

La rumeur, en réponse, parut plus forte que précédemment. Lanier n'aurait su dire si les oui ou les non l'emportaient. Le vote était serré. Certains repcorps et sénateurs avaient renoncé à s'exprimer, le front baissé, la tête penchée ou rejetée en arrière, le visage tendu.

— La réponse est oui. Le Nexus décide-t-il de soumettre la question, avec nos recommandations, à un vote général de l'Hexamone Terrestre, y compris la *mens publica* et les électeurs corporels de la Terre ?

De nouveau, les voix s'élevèrent à l'unisson.

— La réponse est non à cette proposition. Le Nexus désire-t-il faire seulement voter la *mens publica* des sept chambres du Chardon et des deux cylindres en orbite ?

Cela recommençait. Lanier ferma les yeux. Il allait peut-être de nouveau plonger son regard dans la gueule béante du Corridor, de la Voie... Il aurait peut-être une chance, un jour, d'apprendre ce qu'il était advenu de Patricia Luisa Vasquez...

— La réponse est oui. Le vote aura lieu uniquement au sein de la *mens publica* des trois corps en orbite. Ser secrétaire, est-ce que ces votes corroborent ceux de la *mens* du Nexus ?

— Oui, ser Ministre-Président.

— Dans ce cas, nos recommandations sont établies et la procédure de vote sera mise en place. Une notice d'explication sera distribuée demain à cette heure-ci par le Nexus à tous les citoyens des corps en orbite. Une période d'une semaine sera réservée à la contemplation et aux recherches individuelles, durant laquelle les électeurs auront accès à toutes les informations et à tous les témoignages présentés devant le Nexus. Dans les vingt-quatre heures précédant la fin de cette semaine, chaque citoyen devra mettre à jour son partiel de la *mens publica*. Une nouvelle période de vingt-quatre heures s'écoulera avant le vote final. La décision des citoyens de l'Hexamone sera ratifiée par le Nexus avant l'expiration d'un délai de huit jours, et la nouvelle politique deviendra exécutoire par le Nexus, le Président et le Ministre-Président. La loi autorise le Président à retarder cette procédure de vingt-huit jours au plus, si tel est son bon vouloir. Il m'a cependant

informé qu'il ne souhaite pas faire usage de cette option. Je déclare, par conséquent, que la séance est levée. Merci à tous.

Un tumulte inhabituel s'éleva alors des travées. Lanier regarda les repcorps et les sénateurs échanger des pictogrammes, se donner l'accolade ou hocher la tête dans un silence déconcerté. Un groupe de nadéristes orthodoxes habillés de manière conservatrice s'avança pour parler au Président et au Ministre-Président au pied du podium.

Mirsky se massa l'arête du nez.

— Je n'aime pas ça, dit-il d'une voix calme. J'ai ouvert le sac, et voilà tous les vents qui s'échappent.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda Lanier.

— Je dois réfléchir. Qu'aurais-je dû faire pour les convaincre ?

— Pendant votre absence, vous avez probablement oublié une chose sur les humains, suggéra Lanier.

— C'est probable. Et quelle est cette chose ?

— Nous sommes une bande de fils de putes au jugement pervers. Vous descendez parmi nous comme une réincarnation divine. Ils n'apprécient peut-être pas qu'un demi-dieu leur dicte leur conduite, pas plus que les gens de la Terre n'apprécient qu'on les sauve. Ils ne vous croient peut-être pas.

Mirsky plissa profondément le front.

— Je n'ai pas de pouvoirs physiques particuliers, dit-il. Je viens comme catalyseur et non comme explosif. Si j'échoue, cependant, de graves événements nous attendent.

Lanier sentit ses vieux instincts remonter à la surface.

— Pourquoi ne pas recourir au judo ? dit-il. Songez à toutes les énergies qui ne demandent qu'à être dirigées quand la Voie sera rouverte.

— Les énergies ? fit Mirsky en tournant un visage placide vers Lanier.

— Les perturbations sociales.

Il n'était peut-être pas la cinquième roue du carrosse, après tout. Un projet fou commençait à germer dans sa tête.

— Oui ?

— Je crois que nous devrions peut-être aller chercher Olmy pour discuter de ça avec Suli Ram Kikura.

— Vous avez une idée intéressante, alors.

— C'est bien possible. Et j'ai aussi besoin de parler à ma femme. La Terre a été tenue à l'écart de cette décision. Le mécontentement est profond. Cela pourrait être explosif, même si vous ne l'êtes pas vous-même.

Il avait refermé ses mâchoires sur l'os, et il tenait bon. Sa nuque était brûlante sous l'effet des tensions. Il la massa lentement d'une main.

— Passez le premier, mon ami, lui dit Mirsky. L'envoyé céleste s'incline devant votre jugement.

La mémoire civique du Chardon

La vallée de Shangri-La s'étendait dans l'ombre sous les murs du palais dans toute sa splendeur d'émeraude. Les crêtes montagneuses étaient dorées sous les derniers feux du soleil. Karen agrippa la rampe de pierre froide du parapet de ses doigts crispés.

Le congrès avait commencé à dégénérer dès le premier jour.

Les affrontements entre les délégués avaient débuté dans la cité de la troisième chambre, lorsqu'on leur avait montré leurs appartements, situés dans les étages inférieurs d'une énorme tour datant du neuvième siècle-voyage, de couleur gris et blanc, en forme de *tee* de golf. Une déléguée du Dakota du Nord avait protesté en s'écriant que ces installations étaient bien trop luxueuses pour eux.

— Les gens que je représente vivent dans des cabanes en bois, sur de la terre battue, avait-elle dit. Je ne peux pas accepter d'être logée comme une reine.

Suli Ram Kikura avait fait remarquer, en toute innocence, qu'ils pouvaient modifier le décor pour le rendre aussi fruste qu'ils le désiraient, mais la déléguée avait persifflé de plus belle :

— Ce n'est pas en camouflant un palais en taudis qu'on fera disparaître le problème.

On lui avait donc construit une cabane dans un parc voisin. La dépense entraînée par les travaux et par l'installation d'un picteur supplémentaire relié aux autres dépassait celle qui lui aurait permis de vivre dans un luxe temporaire, mais personne n'avait critiqué ouvertement son choix. Après tout, ils étaient là pour essayer de se comprendre et de faire l'unanimité parmi eux.

C'est alors que la question s'était posée de savoir quel décor artificiel serait le plus propice aux délibérations des délégués.

— Nous ne pouvons espérer obtenir des résultats durables si nous perdons tout contact avec la réalité, avait déclaré un représentant de l'Inde.

Il suggérait le décor d'un palais moghol du début du XIX^e siècle. Aucun délégué n'étant d'accord avec lui, il avait menacé de quitter le congrès.

Il se trouvait actuellement sur la Terre.

L'expérience si riche et si prometteuse au début était en train de

tourner à l'aigre.

Les délégués restants s'étaient finalement mis d'accord sur un site propice aux échanges interactifs. Une reproduction de Shangri-La, d'après l'œuvre de James Hilton, créée depuis des siècles pour recevoir les personnalités enregistrées des vacanciers du Chardon.

Quelques heures à peine s'étaient écoulées avant qu'un nouveau conflit ne surgisse. Deux délégués étaient tombés amoureux l'un de l'autre et se plaignaient que le décor ne leur permettait pas d'avoir des relations sexuelles.

— Nous ne sommes pas ici pour ça, avait essayé d'expliquer Karen.

Cela n'avait pas entamé leur détermination. Suli Ram Kikura avait pris le taureau par les cornes, expliquant que l'environnement avait été spécialement conçu pour empêcher ce genre de chose. L'équilibre psychologique du groupe, déjà fragile, serait menacé si de telles relations s'établissaient entre les participants. Les deux délégués avaient cédé à contrecœur, mais ils n'avaient cessé, depuis lors, de récriminer sur les plus petits détails.

Karen commençait à se rendre compte que Ram Kikura et elle avaient été trop idéalistes dans leur approche. Elle en éprouvait un sentiment de honte. Elle connaissait trop bien les humains pour se montrer si naïve. Mais l'attitude de Ram Kikura l'avait profondément influencée. Elle était stimulée par l'enthousiasme de l'avocatrice, et elle avait inconsciemment espéré, contre toute raison, que les choses finiraient par tourner bien. Mais même ceux qui avaient les meilleures références et les meilleures dispositions n'étaient que des humains. Hors du contexte où ils avaient fait leurs preuves, ils ne valaient guère mieux que des petits enfants.

L'environnement parfait de la mémoire civique avait trop d'attraits pour les autochtones de la Terre. Il n'était pas propice, pour cette raison, aux effets que Karen et Suli Ram Kikura avaient espéré obtenir.

Il y avait de plus, même à Shangri-La, une certaine tension dans l'air, quelque chose que Karen était incapable de définir mais qui semblait multiplier les obstacles sur le chemin de la réussite de leur projet.

Ram Kikura s'avança derrière elle sur la terrasse et lui posa une main sur l'épaule.

— Vous devriez prendre un peu de repos, dit-elle.

— Le décor est censé être reposant, fit Karen en riant.

— Peut-être, mais je ne crois pas qu'il le soit pour vous.

— Que sommes-nous donc ? Des fleurs sauvages qui ne supportent pas de vivre sous serre ?

Le front de Ram Kikura se plissa. Physiquement, elle n'avait que très peu changé depuis sa première rencontre avec Karen, une quarantaine d'années auparavant. Elle était toujours d'une beauté

frappante avec son visage aux traits agréablement irréguliers et ses cheveux d'un blond fauve.

— Je n'ai jamais songé à comparer le Chardon à une serre, dit-elle.

— C'est un Shangri-La pour ces gens, même sans aller dans la mémoire civique. J'aurais dû le savoir.

— Vous êtes épuisée.

— Dites plutôt que je suis furieuse.

— C'est moi qui me suis trompée. Vous n'y êtes pour rien.

— Non, mais j'espérais tellement que les faits vous donneraient raison, que nous pourrions les aider à se rapprocher, à nouer des liens durables... C'était un projet merveilleux, Suli. Comment les choses ont-elles pu tourner court si vite ? Nous leur avions pourtant expliqué mille fois... Mais ils se comportent comme des enfants !

Ram Kikura eut un sourire amer.

— Ils savent peut-être mieux que nous de quoi ils ont besoin. J'ai voulu leur forcer la main. Comme une mère ou un père qui regarde son enfant jouer et qui veut lui apprendre à grandir plus vite.

— C'est injuste, ce que vous dites !

Karen s'interrompt, surprise de sa propre réaction de colère en entendant Suli comparer les délégués à des enfants. Elle se sentait solidaire des autochtones. Elle en faisait partie, naturellement.

— La plupart ont vécu un véritable enfer, ajouta-t-elle un ton plus bas.

— Ils considéraient peut-être ce séjour comme des vacances, et nous comme des hôtes. Nous avons dû les décevoir en étant un peu trop autoritaires avec eux.

Malgré elle, Karen sourit.

Elle est faite pour commander, bien qu'elle soit naïve... et que je l'aie été aussi.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda-t-elle.

— J'ai encore assez d'énergie, ma chère Karen, pour essayer encore une fois. Mais vous, je crois que vous êtes à bout.

— Vous avez sans doute raison. J'aurais envie de leur botter les fesses.

— Le mieux est que vous fassiez une petite pause. Il y a dix heures, en temps objectif, que nous sommes dans cet environnement. Retournez dans votre appartement.

— Vous voulez que je sorte du rêve, que je retrouve mon corps ?

— Exactement. Que vous sortiez du cauchemar. Et que vous vous accordiez un vrai repos, dans votre propre tête, loin de l'atmosphère de la mémoire civique.

— Comment cet environnement pourrait-il être autre chose que reposant ? demanda Karen d'un air songeur.

Les étoiles étaient en train de sortir au-dessus d'eux, aussi nettes et

aussi réelles qu'elle les avait jamais vues de la Terre. La brise nocturne apportait des senteurs de jasmin et de chèvrefeuille.

— Vous êtes d'accord ? demanda Ram Kikura.

Karen hocha silencieusement la tête.

— Dans ce cas, partez tout de suite. Si les choses s'améliorent, je vous le ferai savoir aussitôt. Autrement, je mettrai un terme à toute cette comédie et je les renverrai à leurs chers corps. Nous les escorterons jusqu'à la Terre, et nous réfléchirons à un autre moyen. (Elle haussa les sourcils en inclinant la tête, sans cesser de regarder Karen dans les yeux.) C'est d'accord ?

— Oui. Je... Comment dois-je faire pour retourner là-bas ?

— Les pantoufles vermeilles, ma chère. Souvenez-vous du code.

Karen regarda ses pieds. À la place de ses bottines en daim, elle portait maintenant des pantoufles vermeilles. Elle les frotta l'une contre l'autre.

— Rien ne vaut un bon chez-soi, dit-elle tandis que Ram Kikura disparaissait.

Une heure plus tard en temps objectif, dans son appartement provisoire, Karen, revêtue d'un kimono de soie que lui avait offert un groupe de rescapés japonais trente ans auparavant, se laissa aller en arrière contre le dossier de son fauteuil, un verre de chardonnay à la main, écoutant un quatuor de Haydn sans accompagnement de picteur. Le décor représentait une véranda avec vue sur la plage d'une île tropicale. Au loin, dans l'océan d'un bleu miroitant, un volcan fumait tranquillement, son panache mêlé à des nuages blancs amoncelés en forme de tête d'enclume. Une brise tiède et saline jouait autour du fauteuil de rotin.

Elle aurait pu se croire encore dans la mémoire civique, tant l'illusion était parfaite, n'eût été une certaine sensation, bien réelle, que c'était son corps qui était ainsi trompé et stimulé, et non son esprit uniquement. Mais la distinction était discutable. Comme beaucoup d'autres distinctions sur le Chardon.

Nous sommes tous de véritables enfants, se disait-elle en sirotant son vin, le regard fixé sur le lointain volcan. Garry a peut-être raison de renoncer à tout et de laisser la vieillesse faire valoir ses droits. Peut-être que nous sommes tous au bout du rouleau, après quarante ans de cette existence. Peut-être qu'il est tout simplement honnête.

Le carillon de la porte d'entrée résonna mélodieusement. Elle se pencha en arrière en disant avec langueur :

— Oui ?

— Deux hommes souhaitent vous parler, ser Lanier, fit la voix de l'appartement. L'un est votre mari, et l'autre Pavel Mirsky.

Malgré elle, Karen frissonna.

Quand on parle du loup...

— Enlevez-moi cette île et remettez le décor standard, ordonna-t-elle.

Véranda, océan, volcan et brise tropicale disparurent pour être remplacés par une petite pièce décorée avec la sobriété classique de l'Hexamone.

— Faites entrer, dit-elle.

L'image de Garry, seule, apparut au milieu de la pièce.

— Bonjour, Karen, dit-il.

— Comment vas-tu ?

Elle retourna nerveusement son verre de vin entre ses doigts, à la fois heureuse de le voir – elle ne s'était pas complètement déconnectée de tous les problèmes – et curieusement irritée. Mais leur mésentente tacite durait depuis si longtemps qu'elle ne voulait pas qu'il lise ses émotions. C'était sa carapace à elle.

— Je vais très bien. J'ai pensé à toi, dit-il.

— Je ne savais pas si tu étais ici, fit-elle, sur la défensive, en s'efforçant de garder un ton mélodieux à sa voix.

— J'avais déjà envie de te parler avant, mais je ne voulais pas t'interrompre pendant ton congrès.

— Tu peux me parler, dit Karen.

L'image de celle à qui elle aurait voulu ressembler en ce moment s'imposa à son esprit. Une actrice américaine du début du XX^e siècle, Bette Davis, froide et agressive, entourée d'une carapace mais néanmoins désirable. Les picteurs de l'appartement n'étaient malheureusement pas capables de créer cette illusion pour elle.

— Nous voudrions nous entretenir avec Suli Ram Kikura, dit Lanier.

— Elle est restée dans la mémoire civique. Elle essaie d'empêcher nos poussins de se déchirer du bec.

— Des problèmes ?

— On ne peut pas dire que tout se passe bien, Garry.

Se détournant de l'image de Lanier, elle s'aperçut qu'elle avait un doigt dans le vin, le retira et posa le verre.

— Je me repose un peu ici, dit-elle. Et pour Mirsky ? Que s'est-il passé ?

— Tu n'as pas suivi la session du Nexus ?

Elle secoua négativement la tête.

— Il y a de gros ennuis en perspective.

Il lui expliqua la situation. Le moment était venu de passer la vitesse supérieure. Ce n'était pas une visite personnelle, à proprement parler, qu'il lui rendait. Mais la vitesse était dure à passer quand même.

— Ça ne ressemble pas du tout au Nexus, lui dit Karen, d'agir sans

consulter la Terre.

— Mirsky nous a appris un certain nombre de choses étonnantes. Très franchement, le fait que le Nexus ait repoussé sa demande ne me plaît pas du tout. Rouvrir la Voie pour la laisser ouverte est la pire solution, à mon avis.

— Suli n'a pas entendu son récit ?

— Non.

Elle réfléchit rapidement, oubliant provisoirement ses problèmes. C'était comme s'ils faisaient de nouveau équipe. Quelque chose avait changé son mari. Quelque chose que Mirsky lui avait fait, ou qu'il avait peut-être fait à tous.

— Bon, dit-elle. Je vais la contacter dans la mémoire civique et lui dire que c'est urgent. J'organiserai une rencontre. Où peut-on te joindre ?

— Dans les appartements du dôme.

— Ce Mirsky... c'est bien lui ?

— Oui.

La réponse, nette, ne souffrait pas de commentaire. Elle connaissait suffisamment Lanier pour savoir qu'il n'avait pas émis cette opinion à la légère. Elle était un peu surprise de constater que, pour ces questions, elle faisait aveuglément confiance à son mari. Pour bien d'autres questions aussi, peut-être. Mais qu'y avait-il là de tellement surprenant ? Elle ne détestait pas Garry. Elle détestait l'idée de le perdre à jamais. Leur mésentente et leur séparation n'étaient pas fondées sur l'aversion ni sur le manque de confiance.

— Ce doit être très grave, alors, dit-elle d'une voix songeuse.

— C'est exact. Mais, Karen... Je ne voudrais pas que cela occulte notre problème.

Elle rougit légèrement.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai besoin que nous parlions de beaucoup d'autres choses, aussi.

— Ah ?

— Quand nous aurons un peu de temps.

— Entendu, dit-elle nerveusement.

— Je t'aime, fit Lanier tandis que son image disparaissait.

Malgré elle, à sa surprise, sa respiration se bloqua dans sa poitrine et elle dut lutter pour refouler ses larmes. Il y avait des années qu'il ne lui avait pas dit cela.

— Le diable l'emporte ! s'écria-t-elle.

Rhita

Avant que le souvenir de sa capture ne soit perdu complètement, effacé par le soleil rhodien factice, elle demanda à l'éphèbe :

— Où sont mes amis ?

— Conservés, répondit-il.

Elle essaya de poser d'autres questions sur eux, mais n'y réussit pas. Ses pensées étaient confinées dans des canaux bien précis. Avec un sentiment aigu et déchirant de la fausseté de l'endroit où elle se trouvait, elle se força à penser : *Je n'ai pas ma liberté*. Elle ressentit aussitôt un frisson d'horreur. Il était impossible qu'elle se trouve parmi les amis de sa grand-mère. La sophë lui aurait parlé de ces abominations.

Qui la retenait, dans ce cas ?

Elle ne comprenait pas comment de telles choses pouvaient exister. Comment pouvait-elle se trouver dans un endroit tout en n'y étant pas ? Ce n'était pas un rêve, malgré tout. Cela ne ressemblait pas à un rêve. Quoi que ce fût, c'était quelque chose qu'on lui faisait subir de force, et qu'elle ne pouvait pas contrôler.

Elle s'avança dans la maison de pierre où avait vécu Patrikia, sentant le froid du carrelage sous ses pieds, scrutant les objets de chaque pièce, consciente du désir qu'ils avaient d'en savoir plus sur la sophë et peu désireuse de les renseigner. Ou de leur montrer. Elle s'efforçait de tenir l'image de sa grand-mère à l'écart de ses pensées. Mais combien de temps tiendrait-elle ? Ils étaient beaucoup plus forts qu'elle.

Elle décida d'ignorer l'éphèbe. Il ne répondait pas complètement à ses questions, de toute manière. Et elle n'avait aucun moyen de savoir si le peu qu'il lui disait était vrai ou faux.

Un éclair de colère et un tourbillon de pensées confuses obscurcirent subitement sa vision, et la chambre qui servait de bibliothèque à Patrikia s'estompa. Quand tout redevint clair, Rhita vit les Objets étalés par terre autour d'elle. La clavicule était dans son coffret ouvert.

— C'est un instrument qui sert à passer de la Voie dans d'autres mondes. Vous avez attiré l'attention en l'utilisant pour agrandir la porte.

Rhita regarda, par-dessus son épaule, l'endroit où se trouvait l'éphèbe. Son visage était encore en partie flou.

— Vous le savez déjà, répondit-elle.

— Où votre grand-mère se l'est-elle procuré ?

Elle ferma les yeux, mais la clavicule ne disparut pas de sa vision. Une question non formulée traversa son esprit.

— Nous n'avons pas l'intention de vous torturer, dit l'éphèbe. Nous avons besoin de ce renseignement pour vous conduire là où vous voulez aller.

— Je veux rentrer chez moi, dit-elle faiblement. Mon vrai chez-moi.

— Ce n'est pas vous qui avez fabriqué cet instrument. Ni votre grand-mère. Votre monde n'a pas besoin de ces choses. Nous sommes curieux de savoir comment il est entré en votre possession. Vous avez communiqué avec la Voie ? Peut-être dans un passé reculé de votre histoire ?

— C'est par ma grand-mère. Je vous l'ai déjà dit.

Que leur avait-elle déjà dit ? Et combien de fois ?

— Nous vous croyons, dit l'éphèbe.

— Alors, ne me posez pas sans cesse les mêmes questions !

Elle se tourna vers l'éphèbe. Une fois de plus, la colère brouilla sa vision. Chaque fois que la rage la prenait, ils semblaient en apprendre davantage. Pourtant, elle ne leur cachait rien de particulier. Elle se disait que s'ils pouvaient faire en sorte qu'elle se croie à Rhodos alors qu'elle n'y était pas, elle n'avait aucune chance de leur dissimuler quoi que ce soit.

Je devrais être morte de peur.

— Vous n'avez aucune raison d'avoir peur, lui dit l'éphèbe. Vous n'êtes ni morte ni blessée.

Son visage s'était soudain éclairci, comme s'il était sorti de l'ombre quand elle avait cessé de l'ignorer. Il avait les traits réguliers, les yeux noirs et une ébauche de barbe au menton. Il aurait pu être l'un des gamins des plages de Rhodos.

— J'assume cette apparence parce qu'elle vous est familière, dit-il.

— Vous n'êtes pas humain ?

— Non. Contrairement à vous, nous possédons différents aspects. Nous sommes unifiés, mais... (il sourit) différents. Il vaut mieux que vous m'acceptiez sous ma forme présente, pour le moment.

Ils semblaient avoir changé de tactique, ou peut-être avoir appris à rendre leur supercherie plus convaincante. Rhita se détourna, une fois de plus, de la vue de l'éphèbe et des Objets.

— Laissez-moi, je vous en supplie, dit-elle. Je veux rentrer chez moi.

— Je ne chercherai pas à vous cacher la vérité. Cet endroit que

vous appelez chez vous est en train de subir quelques transformations, destinées à le rendre plus efficace.

Rhita baissa les yeux vers ses mains. Elle aurait voulu trembler, mais elle ne le pouvait pas. Elle ne pouvait que ressentir encore plus de rage. Elle réussit à se dominer.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-elle.

— Nous avons pris possession de votre Terre. Je suppose qu'il est temps d'abandonner les artifices et de faire plus amplement connaissance. Êtes-vous prête ?

— Je...

— Permettez-moi de vous expliquer une chose. Vous vivez en ce moment une sorte de rêve éveillé, élaboré par nos investigateurs pour vous familiariser progressivement avec votre nouvelle vie. Je suis un officier supérieur appartenant au corps des investigateurs. Je viens d'arriver pour m'entretenir avec vous. Jusqu'à présent, vous aviez affaire à un officier subalterne. J'ai beaucoup plus de connaissances que lui sur votre espèce. Est-ce clair ?

— Je crois, dit Rhita.

— Il y a plusieurs années de votre temps réel que vous êtes dans cet état. Comme vous êtes dans l'incapacité de nous nuire et que nous avons recueilli, pour le moment, toutes les informations qui pouvaient nous servir, il n'est plus nécessaire de jouer cette comédie. J'ai décidé que nous allions vous laisser reprendre conscience. Quand vous serez prête, vous vous retrouverez dans votre propre corps et ce que vous verrez autour de vous sera réel. Vous me comprenez ?

— Je ne veux rien de tout cela, dit-elle.

Des années ? Il lui fallut un bon moment pour s'imprégner de cette idée. Le désespoir qui entourait ses pensées était noir et glacé. Elle aurait aussi bien fait d'être morte dès l'instant où elle avait mis les pieds à bord de cette abeille. Peut-être même dès l'instant où elle avait quitté Rhodos. Elle avait – avec Patrikia – ouvert une véritable boîte de Pandore. Et elle n'avait pas encore idée de ce qui avait pu en sortir.

Des années ! Je suis trop jeune. Comment pouvais-je savoir ? Patrikia ne savait pas non plus. Le monde est-il mort, lui aussi ?

La sensation de froid s'estompa, et elle ressentit une série de petites douleurs. L'illusion de Rhodos et de la demeure de pierre de Patrikia disparut progressivement. Rhita ouvrit les yeux pour se retrouver étendue sur une surface dure et tiède, sous un rectangle de lumière couleur de braise. La clarté diminua peu à peu. Son épiderme était endolori, comme si elle avait été tout entière passée au papier de verre. Quand elle regarda ses bras, ils étaient en effet rougis, comme brûlés par le soleil.

Une ombre humanoïde se tenait juste à l'extérieur du rectangle de lumière. Ils étaient environnés de ténèbres olivâtres, la couleur du

rêve juste avant qu'il se forme ou quand il prend fin. Elle ne se sentait pas très bien.

— J'ai mal, gémit-elle.

— Cela va passer, lui dit l'ombre.

— Êtes-vous un Jarte ? demanda-t-elle en essayant de se redresser.

Elle n'avait pas formulé cette question jusqu'à présent parce qu'elle espérait ne jamais avoir à en connaître la réponse. Ayant maintenant perdu tout espoir, elle fit face à l'ombre, qui lui répondit :

— J'ai essayé de déterminer le sens de ce mot. Il est possible que nous soyons des Jartes, mais vous n'en avez personnellement jamais rencontré, pas plus que votre grand-mère, qui vous en a parlé. Le mot ne nous dit rien. Les humains que votre grand-mère semble avoir connus ne lui ont peut-être pas donné notre vrai nom. Ou bien ils connaissaient peut-être un nom utilisé par d'autres, qui n'étaient pas non plus humains. La réponse, en tout état de cause, est peut-être oui.

— Elle m'a dit que vous étiez les ennemis des humains.

La silhouette dans l'ombre ne répondit pas directement à cette remarque.

— Nous sommes nombreux et nous possédons plusieurs formes. Nous pouvons en changer, si nous le désirons, de même que nous pouvons modifier nos fonctions.

Rhita se sentait un peu mieux physiquement, sinon mentalement. Le désespoir qui l'habitait s'estompa avec une étrange sensation de froid brûlant qui faiblissait en même temps que le rectangle de lumière au-dessus d'elle, à présent couleur de cannelle. D'autres lumières s'allumèrent, vagues et apaisantes, dans la pénombre olivâtre.

— Sommes-nous sur la Terre ?

— Nous sommes dans ce que vous appelez la Voie.

Elle haleta, étouffant un gémissement. Cela ne signifiait rien pour elle, et cela signifiait pourtant tout. Mais pouvait-elle les croire ?

— Est-ce que mes amis sont en vie ? demanda-t-elle.

— Ils sont ici avec vous.

Elle décida que c'était une réponse trop évasive.

— Est-ce qu'ils sont *vivants* ? insista-t-elle.

L'ombre s'avança, le visage nimbé de lumière. Rhita eut un mouvement de recul. Elle sentait très fortement que ce n'était pas un rêve ni une illusion, cette fois-ci, mais une vraie présence physique. Le visage était masculin, mais sans grand caractère. La peau était douce, les yeux étroits. Ce n'était pas un visage qui aurait attiré l'attention dans une foule. Le personnage ne ressemblait ni à un dieu ni à un monstre d'épouvante. Il portait une vareuse et un pantalon qui rappelaient à Rhita l'uniforme des soldats avec qui elle avait fait le voyage... des années auparavant, si on ne lui avait pas menti.

— Aimeriez-vous leur parler ?

— Oui, dit-elle, et le rythme de sa respiration s'accéléra.

Elle porta une main à son visage. Il ne semblait pas avoir changé. Ils n'avaient pas modifié son aspect physique. Mais pourquoi s'était-elle attendue à une chose pareille ? Parce que celui qui la tenait prisonnière avait une apparence humaine ?

— Tous ? demanda le Jarte.

Elle baissa un instant les yeux, les lèvres tremblantes.

— Demetrios et Oresias, dit-elle.

— Patientez quelque temps, je vous prie. Nous ne perdons jamais rien.

Le Chardon

— Je ne m'attendais pas à te revoir, picta Suli Ram Kikura à l'adresse d'Olmy en symboles verts et bleus glacés.

Olmy sourit d'une manière énigmatique avant de suivre Korzenowski et Mirsky dans l'espace de rencontre réservé au congrès corporel organisé par Ram Kikura. En accord avec l'environnement choisi par les congressistes de la Terre, l'endroit avait été décoré en salle de réunion industrielle du milieu du ^{xx}^e siècle : chaises aux formes dépouillées en bois et en métal, longue table de bois au milieu, murs blancs et nus avec un grand tableau à une extrémité.

— J'espère que vous nous pardonneriez ces conditions primitives, fit Ram Kikura en se servant de sa voix.

— Cela me rappelle des souvenirs. Je ne sais combien d'heures j'ai dû passer dans des endroits comme celui-ci, dit Lanier, conscient du froid qui existait entre l'avocatrice et Olmy.

Ce dernier semblait prendre la chose avec philosophie ; mais Lanier, il est vrai, ne l'avait jamais vu s'émouvoir de quoi que ce soit.

— Nos invités venus de la Terre sont encore dans la mémoire civique, lui dit Ram Kikura. Nous essayons en ce moment de réparer ce qui a bien l'air d'un fiasco. Karen nous rejoindra dans quelques minutes. D'après ce qu'elle m'a dit, il s'est forgé, au cours de ces dernières quarante-huit heures, un certain nombre d'alliances contre nature. Il paraît que le Nexus a décidé de rouvrir la Voie ?

Elle évitait soigneusement, en parlant, de croiser le regard d'Olmy.

Korzenowski se tenait debout derrière une chaise dont il tripotait le dossier avec une expression perplexe.

— Oui, dit-il, sortant de sa rêverie dans un rapide clignement d'yeux. Le Nexus a fait une recommandation soumise à un vote de l'Hexamone. Cylindres et Chardon uniquement.

— Je suppose qu'ils s'appuient sur les lois d'exception en faveur de la Reconstruction. Nous aurions dû les supprimer des statuts depuis des années.

Ram Kikura semblait à Lanier plus amère et plus radicale qu'à l'époque où ils s'étaient connus. Le poids des années et de la Reconstruction s'exerçait aussi sur elle, bien qu'elle n'eût guère changé physiquement depuis ce temps-là. Elle avait gardé à peu près

le même style et la même apparence durant quarante ans.

Olmy était en train de faire lentement le tour de la table de sa démarche souple et léonine.

— Tu as enregistré le récit de ser Mirsky ? demanda-t-il.

— Malgré ma répugnance, répondit-elle en hochant la tête. Je trouve ça hideux.

Les yeux de Mirsky s'agrandirent de surprise.

— Hideux ? répéta-t-il.

— L'ultime pollution. Le plus haut sacrilège. Je suis née et j'ai grandi sur la Voie, mais malgré cela (on eût dit qu'elle allait cracher de dégoût), l'idée de rouvrir la Voie et de la laisser ouverte est plus que de la démence, c'est malfaisant.

— Évitions les extrêmes, fit Korzenowski d'une voix douce.

— Je demande pardon à l'Ingénieur, dit Ram Kikura.

— Tu es hystérique, picta Olmy à sa seule intention tandis qu'elle tournait vers lui un regard de marbre. Ces hommes sont ici pour te demander ton aide, et moi aussi. Il ne sert à rien de nous jeter tes principes à la tête tant que tu ne sais pas de quoi nous avons besoin, ou quelles opinions nous avons.

Le message était passé en un clin d'œil. Tout ce que Lanier savait, c'était qu'Olmy avait picté quelque chose. Il n'était pas spécialiste en la matière, naturellement. Il ne se considérait pas capable de traduire des pictogrammes. Il vit les épaules de Ram Kikura s'affaisser. Les yeux baissés vers le sol, les paupières à demi fermées, elle prit une longue inspiration.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Ser Olmy vient de me rappeler les bonnes manières. Mes réactions dans ce domaine sont trop passionnées. Mais de voir les retombées de la Mort à long terme m'a donné la notion très forte de ce que notre *hubris* est capable de déclencher.

— N'oubliez pas que je me suis opposé jusqu'ici à la réouverture de la Voie, lui dit Korzenowski. Mais les pressions de l'Hexamone sont énormes. Et le retour de ser Mirsky...

— Excusez-moi, ser Korzenowski, interrompit ce dernier, mais je suis curieux de savoir pour quelle raison elle trouve mon récit hideux.

— Vous nous dites que la Voie est lovée comme un serpent dans notre univers qu'elle encombre.

— Pas exactement. Elle rend seulement plus difficile, voire impossible à réaliser, un projet de nos très lointains descendants. Mais elle n'est pas considérée comme « hideuse » en elle-même. Au contraire, elle est admirée. Qu'une minuscule communauté voyageant d'un monde à l'autre, prisonnière, encore, de la matière, ait pu accomplir tant de choses en si peu de temps, cela est sans précédent. Des réalisations analogues à la Voie existent dans d'autres univers,

mais aucune n'est le fait de civilisations se trouvant à un stade si précoce de leur évolution. Pour nos descendants, la Voie équivaut aux pyramides égyptiennes de notre histoire, ou au site de Stonehenge. S'ils avaient le choix, ils la conserveraient comme un monument d'ingéniosité ancienne. Mais ce n'est pas possible. Elle doit être démantelée d'une certaine manière, et cela commence obligatoirement ici.

La colère de Ram Kikura avait disparu. Elle le considéra avec un intérêt accru.

— Nos insignifiantes querelles politiques ne vous intéressent pas du tout, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Mirsky tapota le bord de la table du bout des doigts en un geste impatient que Lanier trouva intrigant.

— La politique... n'est jamais insignifiante pour ceux qui y sont plongés, dit-il. Je m'y intéresse de près dans la mesure où elle pourrait nous empêcher de démanteler la Voie.

Karen apparut à ce moment-là à l'entrée de la salle. Elle s'avança pour embrasser son mari. Ce fut un baiser bref, mais apparemment sincère. Il n'était nullement nécessaire, semblait-elle lui dire, de laisser leurs problèmes personnels occuper le premier plan en ce moment. Il lui prit néanmoins la main et la serra dans les siennes.

— Le temps nous est mesuré, dit-il, entrelaçant leurs doigts de force.

Les mâchoires de Karen se serrèrent. Elle jeta un coup d'œil aux autres, en se demandant comment ils prenaient la chose. Mais elle comprit rapidement que ce genre de nuances et de spéculations sociales était la dernière chose qu'ils avaient en tête.

— Ser Korzenowski ? interrogea Lanier sans relâcher son étreinte.

— La Voie peut être ouverte en moins de six mois. J'ai bien peur que le récit de ser Mirsky ne soit un coin enfoncé dans une fissure du Nexus, et que les néo-Geshels n'en profitent pour l'élargir. Il est maintenant certain que le Nexus préconisera de rouvrir la Voie de manière permanente. Et personne ne se fait d'illusions sur ce qui se passera alors – c'est-à-dire si les Jartes ne nous attendent pas en force de l'autre côté. Il y aura une explosion de lois expansionnistes, on distribuera des autorisations d'ouvrir des portes « expérimentales » dont quelques-unes, naturellement, déboucheront sur des concessions talsits. Et si nous rétablissons des relations commerciales avec les Talsits, cela signifie que nous ne refermerons jamais plus la porte. Les Talsits sont des vendeurs extrêmement persuasifs, et il y a par ailleurs beaucoup trop de citoyens de l'Hexamone qui ont besoin aujourd'hui de leurs marchandises. Je crois que c'est sans espoir. Ser Olmy ?

— Même les nadéristes apprécient leur longévité. Au cours de la décennie à venir, des millions d'entre eux devront renoncer à leur

corps pour se charger dans la mémoire civique... ou mourir. Les nadéristes détestent l'idée de vivre en permanence dans la mémoire civique. Ils acceptent les techniques d'amélioration vitale, mais la mémoire civique est pour les orthodoxes une sorte de Géhenne, de limbes.

— Pour moi, cela ressemble fort à de l'hypocrisie, déclara sèchement Lanier.

— C'en est, bien sûr, lui dit Korzenowski. Des comités de partiels sont en voie de constitution, dans la mémoire civique, pour étudier l'éventualité – c'est le seul mot que les néo-Geshels acceptent d'employer – d'une occupation de la Voie par les Jartes. S'ils suivent les conseils de ser Olmy, ils différeront peut-être la réouverture jusqu'à ce que des défenses adéquates aient pu être mises en place, peut-être même jusqu'à ce qu'une offensive ait des chances de réussir.

— Mon Dieu ! fit Karen. Ils veulent reprendre la Guerre des Jartes au commencement ?

— Disons qu'ils sont très optimistes, commenta Korzenowski d'une voix sombre.

— Et si les Jartes nous attendent déjà de l'autre côté ? demanda Lanier.

L'ingénieur fit la grimace.

— C'est un cauchemar qui me tourmente depuis quelques nuits. J'ai des partiels, dans la mémoire civique, qui assistent à toutes les séances de travail. Et je devrai participer à la défense de l'Hexamone si j'en reçois l'ordre.

— Comment pourrions-nous nous défendre ? demanda Karen.

— C'était un secret jalousement gardé. Mais même les secrets les plus grands peuvent être levés lorsque les autorités le jugent utile. Nous possédons dans le Chardon d'immenses réserves d'armes offensives très puissantes. Elles étaient trop encombrantes pour un usage purement défensif, et inutilisables dans les forteresses de la Voie. Mais les militaires ne détruisent jamais une arme qui pourrait leur servir un jour. Ils les ont entreposées dans les parois de l'astéroïde. Elles sont anciennes, mais toujours d'une efficacité mortelle.

Ram Kikura couvrit son nez et sa bouche de ses mains jointes en forme de prière, et secoua la tête.

— Par les Étoiles, la Destinée et Pneuma, murmura-t-elle. Je ne savais pas du tout. Ils ont dit à tout le monde...

— Aucun politicien n'hésite à mentir, fit observer Mirsky, lorsque cela sert sa cause. Ce sont les gens qui les y poussent.

Lanier était devenu blême.

— Des armes ?

— Des surplus de la dernière guerre des Jartes, stockés dans les

chambres secrètes du Chardon, expliqua Olmy.

— Et elles étaient là depuis le début ? Quand nous avons investi le Caillou ? demanda Lanier.

Olmy et Korzenowski hochèrent la tête en silence. Ram Kikura, voyant la réaction de Lanier, eut un pâle sourire ironique.

— Et si nous les avions trouvées ? fit ce dernier, qui n'osait pas songer aux conséquences.

— La Mort a eu lieu, de toute manière, dit Korzenowski avec un geste impatient de la main devant cette interruption. Même si les Jartes occupent la Voie en ce moment, nous pourrions toujours établir une « tête de pont », je crois que c'est le terme utilisé en stratégie.

— À moins qu'ils n'aient dépassé nos anciennes technologies, fit Ram Kikura d'une voix amère.

— Précisément. Quoi qu'il en soit, le Nexus m'a demandé de jouer un rôle de conseiller technique. Je ne peux pas lui refuser cela. J'ai bénéficié trop longtemps d'un statut de chercheur privilégié pour faire la fine bouche aujourd'hui. Notre problème est de retourner l'opinion publique de l'Hexamone.

— Il faut passer par-dessus le Nexus, dit Ram Kikura. Toucher directement les citoyens, y compris ceux de la Terre.

— Sans la Terre, il n'y aurait qu'une faible majorité en faveur de la réouverture, dit Lanier. Nous avons travaillé l'opinion. Ou plutôt, c'est ser Olmy qui l'a fait.

— Ils ont mis la Terre à l'écart parce qu'elle est trop ignorante ? demanda Karen.

— Trop provinciale et trop repliée sur ses problèmes, fit Korzenowski. Ce n'est pas faux, naturellement, mais il n'en reste pas moins que la procédure est tout à fait irrégulière. Les risques d'un affrontement avec les Jartes devraient être soulignés. Même l'existence de ces armes pourrait servir à convaincre la *mens publica* de voter contre la recommandation. L'idée avancée par ser Ram Kikura selon laquelle les Jartes pourraient avoir une avance technologique sur nous pourrait servir d'argument efficace. Et avant que la recommandation ne devienne officielle, je pense que nous pourrions l'attaquer sur le plan judiciaire en arguant qu'aucune partie de l'Hexamone ne doit être écartée du vote.

Mirsky avait pris place dans l'un des fauteuils de la salle de réunion. Les mains nouées, il leva les deux bras au-dessus de sa tête en disant :

— C'est une tâche délicate. Je suis sûr que Garry s'en rend compte. Karen se tourna vers son mari.

Décidant de rendre sa familiarité au Russe, Lanier répliqua :

— Pavel dit que la Voie doit être démantelée.

— Mais si elle ne l'est pas ? demanda Ram Kikura.

— Elle le sera obligatoirement, fit Mirsky. D'une manière ou d'une autre. Je ne comptais pas me heurter à tant de difficultés, même avec des moyens intellectuels meilleurs que ceux que je possède en ce moment. Si j'échoue, les conséquences seront spectaculaires.

— C'est une menace ? demanda Ram Kikura.

— Non ; c'est une certitude.

— Spectaculaires dans quel sens ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui ai élaboré les plans de rechange. Je ne les comprendrais probablement même pas sous ma forme présente, de toute manière.

— Trop de questions, fit Korzenowski avec une grimace. Ser Mirsky, lorsque votre histoire sera rendue publique... combien de nos citoyens vous croiront, à votre avis, et combien penseront que votre présence ici est un coup monté par les nadéristes orthodoxes pour nous maintenir solidaires de notre vieille mère la Terre ?

— Je ne peux pas me montrer plus convaincant que je le suis en ce moment, dit le Russe en dénouant ses mains et en étirant ses bras. Et vous, est-ce que vous me croyez ? ajouta-t-il en faisant du regard le tour du groupe, ses épais sourcils joints pour souligner sa question.

Karen, qui n'avait pas encore assisté à son exposition des faits, ne se hasarda pas à émettre une opinion. Korzenowski, Olmy et Lanier n'hésitèrent pas à lui exprimer leur confiance. Ram Kikura, non sans une certaine réticence, les imita.

— Nous devons mettre au point une stratégie, dit Lanier. Il faut que nous ayons des arguments à proposer aux repcorps et aux sénateurs qui s'opposent à la résolution. Ils lutteront sur leur terrain, et Ram Kikura portera l'affaire sur le plan judiciaire. Nous attaquerons des deux côtés en même temps.

— Je pense que le mieux est de commencer par la Terre, dit Ram Kikura. Il y a une réunion du Conseil de l'Hexamone terrestre dans quelques jours. Nous avons l'intention d'y présenter les résultats de notre congrès, de toute manière. Personne ne se doutera de rien au Nexus si Karen et moi partons assister à ce conseil. Dans quelle mesure ce qui s'est passé au Nexus est-il secret ?

— Normalement, dit Korzenowski, jusqu'à ce que la recommandation devienne officielle, le secret le plus total doit être observé par tous les membres du Nexus.

— Ce qui n'est pas non plus tout à fait légal, fit observer Ram Kikura. Les néo-Geshels du Nexus sont devenus particulièrement actifs, n'est-ce pas ? Je suis surprise que Farren Siliom marche avec eux.

— Il préfère maintenir son gouvernement en place plutôt que de tout abandonner à ses adversaires, dit Lanier.

Ram Kikura picta un symbole complexe qu'il fut incapable de

déchiffrer.

— J'éviterai de mentionner les armes, dit-elle. Cela risquerait de m'entraîner sur le terrain de la législation de la défense, qui n'est pas ma spécialité.

— Je ne sais pas pourquoi, quand je n'étais pas dans ce corps et que mon esprit était vaste, je pensais que tout être rationnel serait automatiquement d'accord, fit Mirsky en secouant la tête. Quelle surprise, de se retrouver humain !

Lanier ébaucha un sourire.

— On ne supporte plus d'avoir le crâne épais, hein ?

— Pas tellement épais, dit le Russe ; mais pervers, trop contourné.

— Amen, fit Karen en jetant un coup d'œil à Ram Kikura. Cela prouve que les gens sont les mêmes partout.

La Voie

Le fantôme de Demetrios se tenait, translucide et l'air malheureux, devant Rhita, dont le visage était blême d'horreur. Elle ne s'était attendue à rien de semblable. Elle comprenait maintenant qu'elle se trouvait hors de portée des dieux, ou entre les mains de mauvais dieux.

— Ses configurations mentales ont été mises en mémoire, lui dit son guide. Son corps est également conservé, mais il ne l'utilise pas en ce moment. Ses pensées ne passent pas par son cerveau, mais par un autre canal, le même que celui qui vous servait lorsque vous étiez enregistrée.

Il se tenait près de Rhita, observant son visage, analysant ses réactions.

— Vous êtes souffrante ? demanda-t-il.

— Oui.

— Voulez-vous que la projection cesse ?

— Oui ! Je vous en supplie !

Elle fit un pas en arrière, se cachant le visage de ses poings crispés, et se mit à sangloter d'une manière hystérique. Demetrios tendit vers elle ses bras spectraux, mais n'eut pas le temps de parler avant de disparaître.

Dans le local indéfini qui lui servait de prison, elle s'accroupit sur le sol mou et s'enfouit le visage dans les mains. Le peu de courage qui lui restait jusqu'ici l'avait quittée. Elle se rendait compte, au-delà de l'horreur et de l'hystérie, qu'elle était totalement vulnérable et que ceux qui la tenaient prisonnière avaient le pouvoir de la replonger à n'importe quel moment dans un rêve ou une illusion où elle continuerait à vivre heureuse, sans protester, répondant à leurs questions juste pour avoir un endroit à elle où se réfugier, loin de ce cauchemar.

— Vous n'avez aucune raison d'avoir peur, lui dit son guide en se penchant vers elle. Vous auriez réellement parlé à votre ami, et non à une image fabriquée par nous. Il a toujours ses pensées. Il est actuellement au sein d'une illusion agréable, comme c'était le cas pour vous avant que vous n'ayez insisté pour regagner votre corps.

Le guide attendit patiemment, sans rien dire, que la crise passe et

qu'elle retrouve la maîtrise d'elle-même. Elle n'avait pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé. La notion du temps n'était pas son fort en ce moment.

— Oresias et les autres... sont-ils morts, eux aussi ? demanda-t-elle entre deux sanglots.

— La mort a pour nous un sens différent. Certains de vos compagnons sont actifs au sein de leurs illusions respectives ; d'autres sont inactifs, comme plongés dans un profond sommeil, si vous voulez. Mais aucun n'est mort.

— Est-ce que je peux parler à n'importe lequel d'entre eux, si je le désire ?

— Oui. Ils sont tous disponibles. Simplement, pour certains, il faudra un peu plus de temps avant de vous les montrer.

Rhita décida qu'elle voulait renouveler l'expérience, mais elle avait peur de ne pas pouvoir se contrôler.

— Vous ne pourriez pas rendre Demetrios un peu plus réel ? demanda-t-elle. Il me fait peur. Il ressemble à un mort, à un fantôme.

Le guide sembla apprécier la saveur du mot « fantôme », qu'il répéta plusieurs fois en souriant.

— Nous pouvons lui donner un aspect aussi réel que vous et moi, mais ce ne sera tout de même qu'une illusion. C'est ce que vous voulez ?

— Oui, oui.

Demetrios apparut de nouveau, plus substantiel mais non moins misérable. Rhita se redressa pour s'approcher de lui. Elle se pencha en avant, les bras raides le long du corps, les poings crispés.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle entre ses dents serrées, tremblant cependant de tous ses membres.

— Demetrios, mekhanikos et didaskalos du Mouseion d'Alexandreia, répondit l'apparition. Vous êtes Rhita Vaskayza ? Sommes-nous morts ?

Il parlait comme pouvait parler une ombre, d'une voix lente et tremblante. Rhita était incapable d'empêcher ses dents de claquer.

— J... je ne crois pas, dit-elle. Nous avons été capturés par des démons. N... non...

Elle ferma les yeux très fort, essayant de réfléchir à la manière dont Patrikia aurait réagi dans la même situation.

— Je crois que nous avons... que nous avons été capturés par des gens qui ne sont pas humains, mais qui... qui disposent de machines très avancées, dit-elle.

Demetrios essaya de faire un pas en avant, mais il semblait marcher sur de la glace.

— Je ne peux pas arriver jusqu'à vous, dit-il. Je devrais avoir peur, mais ce n'est pas le cas. Est-ce moi qui suis mort ?

Rhita secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il dit que vous êtes vivant. Que vous êtes en train de rêver.

— C'est lui qui dit cela ? fit Demetrios en désignant le guide. Qui est-ce ?

— L'un de ceux qui nous ont capturés.

— Il a l'air humain.

— Ce n'est qu'une apparence.

Le guide, apparemment, ne jugeait pas utile de s'intéresser à l'image de Demetrios. Il concentrait son attention uniquement sur Rhita, ce qui effrayait celle-ci encore davantage.

— Est-ce que les autres sont morts ? demanda Demetrios.

— Il dit qu'ils sont tous vivants.

— Que pouvons-nous faire ?

Le guide, qui ne quittait pas Rhita des yeux, répondit nonchalamment :

— Rien du tout. Il vous est impossible de vous évader. Mais vous êtes tous traités avec respect, il ne vous sera fait aucun mal.

— Vous l'avez entendu ? demanda Rhita en désignant le guide d'un pouce rageur.

Elle aurait voulu bondir sur lui pour le frapper, mais elle savait que cela ne l'avancerait à rien.

— Oui, fit Demetrios d'une voix ténue. Nous n'avons pas ouvert la bonne porte, n'est-ce pas ?

— Il dit que des années ont passé sur Gaïa.

Demetrios tourna la tête de tous les côtés, plissant les yeux comme pour percer un écran de brouillard.

— J'ai l'impression qu'il n'y a eu que quelques heures..., dit-il. Est-ce qu'il peut nous ramener sur Gaïa ?

— Pouvez-vous le faire ? demanda Rhita.

— C'est possible, répondit le guide avec réticence. Mais pourquoi souhaiteriez-vous y retourner ? Ce n'est plus le monde que vous avez connu.

Demetrios ne réagit pas. Rhita ressentit un malaise au creux de l'estomac. Elle avait, par sa grand-mère, suffisamment de connaissances et d'instinct pour imaginer à demi ce que cela signifiait. C'étaient des Jartes. Les Jartes étaient des prédateurs. Le peuple de la Voie avait appris cela à Patrikia.

Je suis peut-être responsable de la destruction de ma planète, se dit-elle. Ses mains se levèrent automatiquement, symétriquement, telles des griffes, à hauteur de son cou.

— Demetrios..., dit-elle. J'ai si peur... Ces... gens sont insensibles. Ils ne s'intéressent qu'aux informations que nous pouvons leur donner.

— Détrompez-vous, dit le guide. Nous sommes tout à fait

passionnés par vous. Votre bien-être nous concerne. Très peu de gens sont morts depuis que nous avons pris possession de votre monde. Un très grand nombre est en ce moment en mémoire. Nous ne laissons rien perdre. Nous chérissons chaque forme de pensée. Nous avons nos érudits, et nous préservons tout ce que nous pouvons.

— De quoi parlez-vous donc ? demanda Demetrios.

Sa voix était si calme, si sereine, à la fois grave et ténue. Rhita essaya de se souvenir de ce qu'elle avait éprouvé quand elle était dans l'illusion et qu'elle ne pouvait ressentir de véritable peur.

— Souhaitez-vous que je m'adresse à votre compagnon ? lui demanda le guide.

Sidérée, consciente de l'existence d'une sorte de protocole qui lui échappait totalement, elle signifia son autorisation d'un hochement de tête.

— Notre devoir et notre destin consistent à étudier et à préserver les univers, à assurer la propagation de notre espèce, la forme d'intelligence la meilleure et la plus efficace, et à servir la connaissance dans ses fins mêmes. Nous ne sommes pas cruels. La cruauté est un concept et un terme que votre langage est le seul à m'apprendre. Causer de la douleur, détruire est pur gaspillage. De même que laisser d'autres formes d'intelligence évoluer jusqu'au point où elles peuvent entraver, en résistant, notre croissance, est pur gaspillage. Partout où nous allons, nous préservons, nous mettons en mémoire, nous classons et nous étudions. Mais nous ne tolérons pas la moindre résistance.

Demetrios absorba cela lentement, stoïquement, d'un air perplexe. Il ne connaissait presque rien des récits de Patrikia. Il ne savait que ce que Rhita avait eu le temps de lui dire dans la steppe, avant l'arrivée des cavaliers kirghiz.

— Je veux revoir ma planète, fit Rhita d'une voix résolue. Je veux que Demetrios et Oresias... et aussi Jamal Atta m'accompagnent.

— Seule une partie de votre demande peut être satisfaite. Jamal Atta s'est donné la mort avant que nous ne puissions le capturer. Nous n'avons pas pu sauver une assez grande partie de sa personnalité pour en présenter une image complète ou lui faire contrôler un corps reconstitué.

— Il faut que je la revoie, insista Rhita en s'accrochant à cette unique demande, refusant de se laisser distraire par son horreur grandissante.

Si elle se mettait à pleurer, si elle laissait seulement ses propres mains figées arriver jusqu'à son visage, elle risquait de ne plus se maîtriser du tout, et elle ne voulait pas se faire honte devant ces monstres. Ni devant le pâle Demetrios.

— Nous vous conduirons là-bas. Souhaitez-vous assister à tout, ou

préférez-vous que le voyage vous semble instantané ?

Demetrios la regarda de manière appuyée. Elle n'était pas sûre de ce qu'il voulait lui dire, mais il leur était évident à tous les deux que c'était elle qui comptait le plus pour ceux qui les avaient capturés.

— Je veux tout voir, dit-elle.

— Cela risque d'être déroutant pour vous. Désirez-vous que je vous accompagne pour vous donner des explications, ou préférez-vous qu'un module soit annexé à votre psychisme, votre mémoire, pour vous guider ?

Elle baissa la tête, le visage presque en contact avec ses mains. Elle ne comprenait pas la deuxième offre, ou peut-être refusait-elle de la comprendre.

Peuvent-ils faire de moi quelque chose de plus que ce que je suis maintenant ?

Peut-être l'avaient-ils déjà transformée. Cette pensée lui était insupportable.

— Je vous en supplie, dit-elle dans un souffle rauque à peine audible. Emmenez-nous là-bas. Venez avec nous.

Il lui restait un faible espoir. Que les Jartes soient des menteurs.

S'ils ne l'étaient pas, elle aurait aussi bien fait d'être morte. Et elle ferait tout son possible pour mourir rapidement. Mais elle ne pensait pas que les Jartes la laisseraient faire. De leur point de vue, c'était sans doute du gaspillage.

La Cité du Chardon

Ram Kikura se demandait ce qu'elle allait ressentir, un jour, en sombrant dans la mémoire civique pour ne plus jamais remonter à la surface, prise au piège, coupée de la vie dans un monde que rien ne permettait de distinguer de celle-ci hormis sa mutabilité et ses extraordinaires privilèges. Cela ferait de la mémoire civique un paradis ou bien un enfer, aussi confortable que fût cet enfer.

Elle était née dans la mémoire civique, incarnée comme son fils allait bientôt l'être, et les doutes qui occupaient actuellement son esprit étaient à la fois ridicules et prématurés. Il lui restait encore une incarnation au moins à vivre. Son existence n'avait rien de précaire, et des millénaires pourraient passer avant que le problème ne se pose à elle de manière pratique.

Elle ruminait ces pensées, en fait, comme un adolescent corporel, sur la Terre, pouvait ruminer sur la mort. La seule différence était que l'adolescent sur la Terre n'avait pas le droit de goûter à l'après-vie, alors qu'elle pouvait se rendre dans l'autre monde aussi souvent qu'elle le désirait, le prétexte étant généralement une visite à son fils « non né ».

Ses visites duraient rarement plus de cinq minutes en temps extérieur. Dans la mémoire civique, cinq minutes pouvaient durer des mois. La dernière fois qu'elle avait rendu visite à Tapi, ils avaient visité ensemble une Amazonie imaginaire et embellie, un projet qu'il avait personnellement créé. Cette simulation avait été sélectionnée, comme un honneur pour lui, pour figurer de manière permanente au nombre des attractions offertes par la mémoire civique.

Cette fois-ci, cependant, la visite ne serait pas aussi longue. Ram Kikura projetait une partielle dans la mémoire civique de l'Axe Euclide à partir du Chardon, ce qui réduisait à la fois la durée et la complexité de l'expérience.

Quand elle pénétra dans l'espace personnel de Tapi, il était occupé à se « délimiter », en coupant toutes les adjonctions mentales qui ne lui étaient pas strictement nécessaires afin de préparer sa personnalité à la naissance. La loi interdisait aux nouveau-nés de prendre possession de leur corps avec des implants mémoriels. Chaque incarné devait définir et concevoir une mentalité de base qui puisse s'intégrer

dans les limites d'un cerveau humain normal.

— C'est vraiment pénible, grogna-t-il. À côté de la liberté que nous avons ici, le monde réel paraît bien dur et bien étriqué.

— Il l'est parfois.

— Je me demande si l'incarnation est un tel privilège.

Elle fit le tour de son espace personnel, voyant ce qu'il avait déjà rejeté de lui.

— Tu as fait de bons choix, dit-elle.

Programmes externes, personnalités modifiées adaptées à des environnements abstraits qu'il avait peu de chances de rencontrer quand il deviendrait incarné, expérimentations sur image sexuelle probablement inspirées par des non-nés comme lui... Tout cela était classé, rangé, accessible plus tard, s'il le souhaitait, ou bien écarté de manière permanente.

— Une grande partie de moi est en train de disparaître, se plaignit-il.

Avec Olmy, Tapi ne se plaignait jamais. Il expliquait et montrait avec enthousiasme, mais ne révélait jamais ses doutes. Ceux-ci étaient réservés à sa mère, qui tirait fierté de voir ainsi l'autre côté de sa personnalité.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y ait là des choses bien essentielles, commenta-t-elle sèchement.

— La chorale a moins de voix. Mais je commence à voir plus clairement ce que je vais être. Je pense qu'Olmy approuverait. Qu'en dis-tu ?

— Il est venu te voir ?

— Il y a quelque temps, fit Tapi en hochant la tête. Il paraissait satisfait.

Ram Kikura retint au dernier moment un commentaire à demi sarcastique.

— Il sait reconnaître un projet de qualité quand il en voit un, dit-elle simplement.

— Il a de gros problèmes, en ce moment.

— Nous en avons tous, n'est-ce pas ?

— Plus gros que tu ne le penses, peut-être.

Elle examina l'image présente de son fils, très proche de l'aspect final du corps qu'il avait choisi, et demanda :

— Est-ce qu'il t'a fait des remarques... inhabituelles ?

— Non, répondit Tapi.

Il avait senti, pourtant, que son père dissimulait certaines choses. Mais, compte tenu de l'état actuel des relations entre ses parents, il préférait ne pas trop colporter de rumeurs.

— Je m'inquiète à son sujet, dit Ram Kikura.

— Moi aussi.

— Tu crois que je devrais me préoccuper davantage ?

— Je n'en sais rien, répondit honnêtement Tapi. Il ne se confie pas tellement à moi.

Ram Kikura s'appliqua à mener à bien la tâche en cours. Ayant fini d'examiner les suppressions faites par Tapi, elle le serra dans ses bras.

— C'est très bien, dit-elle. Je pense que tu es prêt.

— J'ai ton approbation ? demanda-t-il avec un accent d'intérêt qui démentait son attitude maussade précédente.

— Elle est déjà enregistrée, dit-elle.

Elle préférait s'abstenir de sacrifier à la tradition millénaire, comme avait fait Olmy. Elle s'efforçait toujours de résister à ce genre de conformisme.

— As-tu décidé à quel endroit tu veux naître ? demanda-t-elle.

— Oui. Sur le Chardon.

Olmy était né sur l'astéroïde. Elle avait vu le jour dans la Cité de l'Axe. Mais elle n'en tenait pas rigueur à Tapi.

Il commença à mettre de l'ordre dans son espace personnel en masquant les adjonctions inutiles.

— Est-ce que tu approuves mes projets quand je serai né ? demanda-t-il.

— Il ne m'appartient pas d'approuver ou de désapprouver. Tu seras indépendant.

— Bien sûr, mais j'aimerais connaître ton opinion.

— Mon opinion, c'est : « Tel père, tel fils ». La place qu'occupe Olmy en toi, pour le moment, est prépondérante. La mienne est plus modeste. Mais je suis sûre que, le moment venu, tu nous feras honneur à tous les deux.

Le visage de Tapi devint littéralement radieux, emplissant de lumière tout son espace. Il embrassa sa mère en disant :

— Tu es un vrai soldat, toi aussi, comme papa. Simplement, vous menez des combats différents.

Olmy se sentait plus responsable parmi ses compagnons, et moins esclave des circonstances qu'il ne l'aurait craint. Il était content de se retrouver seul, cependant, ne fût-ce que pour quelques heures. L'isolement de la forêt de la quatrième chambre lui manquait.

Il ne retourna pas dans l'appartement de la Cité du Chardon. Au lieu de cela, il avait accepté un logement temporaire à proximité du dôme du Nexus. Ceux qui le désiraient pouvaient l'épier jour et nuit, il était absolument certain qu'ils ne découvriraient jamais ce qu'il portait dans ses implants.

Bien que très fortement tenté de s'étendre tout simplement pour étudier les informations que son partiel lui faisait parvenir, il résista à cette facilité et se lança dans les séquences de pas complexes de la

danse frante du *relso*, qui lui avait été enseignée plus d'un siècle auparavant sur Timbl, le monde natal des Frantes. Il écarta les bras et leva haut les jambes l'une après l'autre, évoluant avec grâce d'un coin à l'autre du petit logement. L'anatomie frante étant fondamentalement plus souple et plus flexible que l'anatomie humaine, il lui fallait adapter un certain nombre de mouvements de base, mais le *relso* fit son œuvre. Après cela, Olmy se sentit plus fort et plus détendu.

— Et maintenant, je vais faire un peu de méditation végétative, annonça-t-il à haute voix en s'asseyant à croupetons au milieu du salon nu, au décor vierge et aux ébauches de mobilier toutes blanches.

Les échanges avec la mentalité jarte se poursuivaient tranquillement, d'après son partiel. Encore quelques heures, et une nouvelle série d'informations passerait les barrières.

Ce qu'il avait déjà à digérer était considérable. Il n'y avait pas assez de place dans ses implants pour traiter plus rapidement cette énorme masse de données. Avec le Jarte, le partiel, les diverses barrières et dispositifs de sécurité, et les informations filtrées avant transmission, les implants étaient presque à la limite de saturation. L'examen des données était donc lent, proche du rythme humain naturel. Il y avait à cela quelques avantages. Le traitement des informations par implant était rapide, mais il lui manquait parfois les recoupements d'un mode de pensée plus naturel.

Olmy ferma les yeux, et se trouva baigné de philosophie jarte. La traduction des concepts en langage ou même en pensée humains était quelquefois difficile ; mais il arrivait que des analogies directes s'établissent. La possibilité existait que le Jarte eût délibérément choisi de ne révéler qu'une partie de lui-même afin d'influencer dans le bon sens celui qui le retenait prisonnier. La propagande n'était certes pas à exclure.

Il donna pour instruction à son partiel d'introduire dans les échanges philosophiques et culturels une dose égale de persuasion.

Les Jartes étaient des conquérants voraces, à un point beaucoup plus prononcé que les humains. Là où ces derniers cherchaient à établir des relations commerciales, les Jartes ne semblaient se satisfaire que de domination et d'asservissement. Ils refusaient de partager l'hégémonie avec des espèces non jartes, ne faisant d'exception que lorsqu'ils n'avaient vraiment pas le choix. Les Talsits, par exemple, avaient fait du commerce avec eux avant que les humains n'eussent repris possession des premiers milliards de kilomètres de la Voie. Les Jartes devaient savoir qu'il était virtuellement impossible de conquérir cette insaisissable espèce. Les Talsits, après tout, étaient les représentants d'une race beaucoup plus ancienne et mystérieuse – et sans nul doute bien plus avancée – que les Jartes.

La question était de savoir pourquoi ils faisaient preuve d'une telle rapacité. Que cachait leur incroyable propension à tout contrôler ?

Le commandement a son devoir défini par l'« ancien commandement ». Recueillir et préserver pour que le « commandement descendant » puisse exécuter le dernier devoir. C'est alors que l'expéditeur et tous les autres trouveront le repos, et dans le repos nous redeviendrons nous-mêmes, libérés du devoir, relâchant l'image des matériaux contraints » qui est tout notre être et toute notre pensée. Pourquoi n'en est-il pas de même chez les humains ?

Olmy essaya de donner un sens à ce qui était, apparemment, un passage clé. Son style figé donnait à penser qu'il s'agissait d'un extrait de quelque ouvrage d'éthique ou de littérature d'endoctrinement semi-religieux.

La notion de « commandement descendant » était particulièrement énigmatique avec ce qu'elle laissait deviner de l'évolution des Jartes, de leurs transformations et de leurs transcendances. Curieusement, il y avait aussi dans ce passage la seule allusion au fait que les Jartes fussent capables de collaborer équitablement avec d'autres êtres en partageant les responsabilités. Tout cela donnait à penser que derrière le commandement descendant existait une vaste entreprise, un édifice qui dépassait largement les capacités d'un simple groupe d'êtres pensants.

Recueillir et préserver. Cette chaîne-image était particulièrement frappante. Olmy commença à explorer son substrat, ouvrant couche après couche d'instructions complexes. Les Jartes étaient des collectionneurs, et un peu plus que cela. Ils transformaient ce qu'ils collectionnaient, espérant empêcher l'autodestruction des êtres, des cultures et des planètes qu'ils recueillaient. La nature, pour eux, était essentiellement un processus de perte et de dégradation. Mieux valait s'assurer la maîtrise de toute chose, stopper le processus de dégradation et présenter finalement le paquet, entouré d'un beau ruban, au... commandement descendant.

Olmy éprouvait un mélange d'attraction et d'horreur. La voracité des Jartes semblait obéir à des motifs presque altruistes. C'était une pulsion d'une profondeur et d'une polarisation incroyables pour une culture si diverse et si avancée. Leur bien-être et leur expansion ne semblaient pas figurer au premier rang des préoccupations des Jartes. Ils se concevaient simplement comme les instruments d'une fin transcendante. Leur conviction était qu'ils ne trouveraient le repos que lorsque leur tâche serait accomplie, lorsque le paquet bien ficelé de galaxies en conserve (quelle ambition démentielle !) serait livré à

cette nébuleuse entité. Leur récompense consisterait alors à être recueillis et mis eux-mêmes en conserve. Mais que ferait le commandement descendant de ce paquet-là ?

Ce n'était pas le devoir d'un Jarte que de spéculer là-dessus. Mais ils ne deviendraient certainement pas des expéditeurs, même modifiés.

Olmy découvrit aussi une liste d'actions et de non-actions suprêmement interdites. S'il était parfois nécessaire, au cours d'un combat, par exemple, de détruire pour mieux préserver (les Jartes l'avaient fait avec les humains afin de conserver le contrôle de la Voie), toute destruction gratuite ou inutile était un monstrueux péché. Il n'y avait pas l'ombre d'une intention cruelle dans toute la philosophie des Jartes. Pas de réjouissance dans la victoire, pas de petite satisfaction causée par l'aboutissement d'un effort temporaire, pas de triomphe après la défaite d'un adversaire. Idéalement, les actions des Jartes devaient être uniquement motivées par le désir d'atteindre l'objectif transcendantal. La satisfaction ne venait que quand le colis était livré.

Olmy doutait que cette sorte de pureté fût possible chez un être vivant quelconque. Mais c'était au moins un idéal, qui faisait honte, par sa rigueur et son altruisme, à bon nombre de philosophies humaines exaltées, et qui possédait une netteté et une finalité propres à empêcher toute altération de la mission sans s'opposer à son évolution. Tout progrès capable d'accélérer la réalisation de l'objectif était hautement désirable ; et à tous les niveaux de la hiérarchie jarte, depuis l'expéditeur jusqu'au commandement, des améliorations pouvaient être soumises à l'approbation du commandement.

L'histoire humaine avait rarement réussi dans ce domaine. Figurer les objectifs revenait, presque invariablement, à figer tout changement, ce qui causait un durcissement dont le résultat était, généralement, de tourner le dos au but ou de le dénaturer.

Même dans l'Hexamone, on trouvait cette dichotomie entre, d'une part, la philosophie acceptée – les Étoiles, la Destinée et Pneuma, sans oublier le culte du Bonhomme Nader –, et, d'autre part, la contradiction représentée par les actions destinées à préserver les institutions et les avantages des individus, des groupes et de l'Hexamone en tant que tel.

Les Jartes pouvaient sans trop de problèmes intégrer la guerre et la destruction dans leur philosophie, enveloppant les contradictions sous les plis de la nécessité tout en empêchant les débordements sanguinaires. Les humains n'avaient jamais su maîtriser leurs paradoxes de manière aussi nette. Ils n'avaient jamais pu brider les excès.

Olmy s'avisa soudain qu'il y avait là un élément de propagande dangereusement efficace. Il n'avait encore presque rien vu de l'histoire

des Jartes. Toutes les informations qu'il recevait concernaient des idéaux, sans qu'il pût se faire une idée de la manière dont ces idéaux étaient respectés.

Il se retira de la partie philosophique et se lança dans une vue d'ensemble du rôle joué par la Voie dans l'évolution des Jartes.

Lorsqu'ils s'étaient pour la première fois introduits par hasard dans la Voie à la faveur d'une porte expérimentale, les Jartes avaient vite compris les principes qui régissaient cette merveille. Ils étaient convaincus, par un raisonnement dont Olmy avait du mal à suivre la logique, qu'ils avaient créé eux-mêmes cet univers cylindrique infini, ou bien que c'était le commandement descendant qui le leur avait envoyé pour les aider à atteindre leurs objectifs. Et la Voie, à vrai dire, n'aurait pas pu être mieux adaptée à leurs besoins. Ayant très rapidement compris comment elle fonctionnait, les Jartes pouvaient ouvrir des portes sur n'importe quel point de l'univers, et même trouver le moyen de s'introduire dans d'autres univers. Ils pouvaient voyager jusqu'à la fin du temps. Mais à la connaissance du Jarte prisonnier, ils n'avaient encore jamais essayé de monter une expédition analogue à celle des cylindres geshels à l'époque de la Séparation. Peut-être préféraient-ils laisser cette décision au commandement descendant, ou du moins attendre que les tâches en cours soient achevées.

En tant qu'instrument de réalisation de leurs objectifs, la Voie était parfaite. Grâce à elle, les Jartes pouvaient emballer et livrer leur paquet en un temps record.

Olmy ne fit qu'effleurer l'image associée à cette notion : celle d'un univers statique parfaitement contrôlé, aux énergies tenues en laisse, aux mystères résolus, un univers devenu immuable, prêt à être consommé par le commandement descendant.

C'était une conclusion logique.

Cependant, elle justifiait, pour Olmy, la résistance qu'il avait jusqu'ici opposée aux Jartes. Leur pureté était celle de la mort. Les Jartes n'éprouvaient ni joie, ni souffrance, ni saveur, ni exultation. Ils se contentaient de jouer leur rôle, comme des virus ou des machines.

Olmy savait que cette simplification était injuste, mais il ressentait une répulsion profonde. Le Jarte était un ennemi qu'il pouvait à la fois comprendre et haïr.

Son partiel lui indiqua qu'un nouveau lot d'informations était prêt à être transféré pour examen.

Olmy rouvrit les yeux. Il n'était pas facile de se réorienter après tous ces voyages. Il avait à peine eu le temps de parcourir sommairement les données déjà disponibles qu'il fallait déjà faire de la place pour un nouveau lot.

La Voie

La sollicitude avec laquelle son guide conduisait Rhita pas à pas vers Gaïa commença à devenir inutile dès la première partie du voyage. Rien de ce qu'elle voyait, pas même l'échelle, ne lui était familier ou compréhensible.

Au sortir de sa cellule – une toute petite pièce et non une immense caverne, comme elle l'avait imaginé –, elle entra dans une bulle ovale de protection faite d'une matière qui ressemblait à du verre extrêmement fin, où son guide et elle restèrent debout sur une plateforme de quatre ou cinq bras de large, aussi noire que de la suie, entourée d'une rampe.

C'est peut-être une bulle de savon, se dit-elle, prête à ne s'étonner de rien de la part de ceux qui l'avaient capturée.

— Où sont mes compagnons ? demanda-t-elle à haute voix.

L'image de Demetrios était restée derrière. Elle était seule dans la bulle avec son guide.

— Ils prennent une route beaucoup plus rapide, lui répondit ce dernier. Ce que nous sommes en train de faire est, si je puis vous emprunter l'expression, assez coûteux. Cela consomme de l'énergie, et je n'en ai qu'une quantité limitée pour accomplir ma tâche.

La bulle était suspendue dans le noir. Devant eux, au bout de l'obscurité, un triangle de lumière blanche grossit jusqu'à la taille de la main de Rhita puis se figea. Durant quelques instants, il ne se passa plus rien. Le guide ne parlait pas. Il fixait la lumière devant lui.

Rhita frissonna. Quelque chose d'animal en elle cherchait frénétiquement une issue, espérant qu'une quelconque magie avait suspendu la réalité présente en lui donnant une chance de s'échapper. Mais elle n'essaya même pas. Laisée à ses pensées, elle se retourna pour voir derrière eux un mur opaque, irisé d'or, d'argent et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme une nappe de pétrole à la surface d'une eau noire. Il s'étendait à perte de vue dans l'ombre au-dessus d'eux, d'une beauté massive et impressionnante. Mais il ne lui donnait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait, ni de ce qui allait se passer ensuite. Ce silence la terrifiait. Il fallait qu'elle parle si elle ne voulait pas se mettre à hurler bientôt.

— Je ne connais même pas votre nom, murmura-t-elle.

Le guide tourna vers elle son visage lisse soudain attentif, et elle se sentit curieusement honteuse de s'intéresser à un tel détail concernant son ennemi. Mais la honte qu'elle éprouvait provenait en grande partie de son impossibilité de détester vraiment celui qui se trouvait à côté d'elle. Elle ne savait même pas de manière certaine ce qu'il était. Pour en savoir davantage, il lui aurait fallu poser des questions qui risquaient de la faire paraître faible.

— Vous voulez me donner un nom ? demanda le guide d'une voix amusée.

— Vous n'en avez pas qui soit à vous ?

— Mes compagnons s'adressent à moi de plusieurs manières différentes. Mais sous cette forme, qui n'est destinée qu'à vous, je n'ai pas de nom.

Elle se sentit irritée, de plus belle, par cette réponse qui lui semblait bornée.

— Choisissez-vous un nom, s'il vous plaît, dit-elle en se détournant.

— Très bien. Je serai Kimön. Ce nom vous convient ?

Elle avait eu, à l'école élémentaire, un paidagögos nommé Kimön. C'était un petit homme rondouillard, gentil et patient mais pas très vif. Elle avait ressenti une profonde affection pour lui quand elle était petite fille. Peut-être le guide espérait-il jouer là-dessus.

Et peut-être n'a-t-il même pas besoin d'un subterfuge aussi voyant.

— Non, dit-elle. Ce n'est pas votre vrai nom.

— Lequel voulez-vous me donner, alors ?

— Je vous appellerai Tÿphön.

Ce nom était inspiré d'Hésiodos, selon qui cette horrible créature avait combattu Zeus, fils de Gaïa (d'où l'apparence humaine du guide), et Tartaros. C'était un monstre horriblement maléfique, dont le seul nom devait la tenir sur ses gardes.

— D'accord pour Tÿphön, dit le guide en hochant la tête.

Sans transition, la bulle s'écarta à grande vitesse de la paroi du fond. Rhita n'avait aucun moyen d'estimer leur vitesse. Elle n'éprouvait aucune sensation de mouvement. Tout autour d'elle, les ténèbres semblaient emplies d'arcs-en-ciel subliminaux. Levant les yeux, elle aperçut une myriade de légers rayons de lumière qui se déplaçaient, parallèlement à la tache blanche triangulaire, devant eux, par-dessus eux et derrière eux, pour aller se perdre dans la paroi. Le triangle devint plus large et plus lumineux. Ils approchaient, visiblement, de quelque chose, mais elle ne savait pas quoi.

Comme hypnotisée, Rhita fixa la tache de lumière jusqu'à ce qu'elle emplisse toute sa vision. La luminosité, d'une blancheur nacrée et presque aveuglante, avait sur elle un effet à la fois effrayant et apaisant. C'était la lumière dont aurait pu se parer un dieu.

Tous ces dieux auxquels je ne crois pas vraiment, se disait-elle. *Ils sont*

quand même toujours en moi. Athènë, Astarté, Isis, Aser, Asérapis et Zeus... et maintenant, Tÿphôn.

Soudain, la lumière entoura Rhita, et les ténèbres se muèrent derrière elle en un mur béant, ou en un gouffre. Dans un effort de réorientation totale, elle s'aperçut qu'elle venait d'émerger d'un énorme prisme triangulaire pour se retrouver dans un bain de lumière laiteuse. Elle se retourna pour voir s'éloigner d'elle la bouche noire équilatérale encadrée d'un mince trait rouge sombre dont la richesse et l'élégance étaient difficiles à décrire. Une couleur qui semblait contenir tout à la fois des qualités de dignité sereine, de vie ardente et de violence atroce.

— Où suis-je ? demanda-t-elle d'une voix qui n'était guère plus qu'un souffle.

— C'est un vaisseau qui est derrière nous. Nous sommes dans le vide, à l'intérieur d'un tube de gaz lumineux.

Elle n'avait toujours pas une idée très nette de l'endroit où ils se trouvaient. Son estomac était noué. Toutes ces choses étranges, décida-t-elle, n'étaient pas bonnes pour elle. Comment la sophë avait-elle réagi en voyant toutes ces choses incroyables ? Il y avait eu un temps où Gaïa elle-même avait dû paraître bizarre, et peut-être même effrayante, aux yeux de la grand-mère de Rhita.

Elle porta ses poings serrés à ses yeux pour se frotter les paupières. Elles étaient douloureuses. Sa nuque aussi lui faisait mal à force d'être tendue. Elle se sentit de nouveau au fond du désespoir. Et pourtant, cette lumière possédait une beauté... Rhita avait presque honte de la douleur qu'elle éprouvait.

Je ne réagis pas comme il faut. Je devrais être contente de n'avoir pas encore perdu la raison.

La lumière s'intensifia encore. Elle ressentit un picotement momentané tandis qu'ils franchissaient la limite du tube laiteux. Audessous d'eux gisait quelque chose d'incompréhensible, d'aussi complexe qu'une carte géographique énorme au fond vert pâle, couverte de lignes blanches et brunes, parsemée à intervalles rythmés d'alignements de tours coniques constituées de disques empilés aux coins arrondis.

De nouveau, elle éprouva une sensation de réorientation et « vit » avec sa compréhension et non pas seulement avec ses organes des sens coordonnés.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'une surface fermée, oblongue, arrondie comme un cylindre ou un tuyau, mais de dimensions énormes. La paroi du cylindre s'étalait comme un textile krëtois d'une grande variété de verts pastel, de blancs et de bruns, comme...

Elle fut vite à court de comparaisons.

Elle savait cependant où elle se trouvait maintenant. Patrikia avait

souvent décrit ce genre de spectacle, mais pas avec les mêmes configurations de couleurs. Au-dessus de leur bulle s'étalait le large ruban du tube au plasma, plus difficile à discerner maintenant, avec cette région impossible qu'on appelait la faille, la singularité. Peut-être le prisme chevauchait-il la faille de la même manière que les vaisseaux-faille de l'Hexamone.

C'était bien la Voie qu'elle était en train de contempler.

Les îles Hawaiï

Le sénat de la Terre était en vacances. Ses membres étaient dispersés dans toute la Bordure du Pacifique. Un sénateur influent était cependant resté à Honolulu, et Garry Lanier s'arrangea pour obtenir un entretien avec lui.

Suli Ram Kikura et Karen l'avaient accompagné sur la Terre. Leur objectif était le sabotage.

Lanier connaissait Robert Kanazawa, sénateur émérite des Nations Pacifiques, depuis une cinquantaine d'années, époque à laquelle tous deux étaient jeunes officiers dans la marine. Kanazawa était devenu plus tard sous-marinier, et Lanier pilote. Leurs chemins ne s'étaient plus croisés jusqu'à la Reconstruction, où ils s'étaient retrouvés assis autour de la même table à une session planétaire du Nexus sur le Chardon. Ils avaient réussi ensuite à renouer le contact tous les deux ou trois ans, jusqu'à la retraite de Lanier. Celui-ci avait un profond respect pour le sénateur Kanazawa, qui avait survécu à la Mort à bord d'un sous-marin de l'U.S. Navy avant de consacrer ses forces, en Californie, à rétablir l'autorité civile. Il était devenu sénateur émérite une vingtaine d'années auparavant.

Durant la Mort, sur toute la planète, les installations militaires alliées et celles du pacte de Varsovie avaient été soumises à des attaques répétées. Cependant, un caprice de la programmation soviétique ou une défaillance massive de leurs missiles avaient fait que Pearl Harbor n'avait reçu que deux têtes nucléaires. D'autres bases des îles n'en avaient reçu qu'une seule, d'autres encore pas du tout. Honolulu avait subi des dégâts majeurs au cours de l'attaque de Pearl Harbor, mais n'avait pas été rayée de la carte comme tant d'autres cités.

Après la Séparation, lorsque les enquêteurs de l'Hexamone – au nombre desquels se trouvait Lanier – avaient sélectionné des sites susceptibles d'abriter les débuts de la Reconstruction, les îles s'étaient imposées comme l'endroit idéal pour installer les premiers éléments de soutien logistique du Pacifique-Centre. Les armes utilisées avaient été relativement propres. Les radiations, cinq ans plus tard, n'étaient pas particulièrement dangereuses et pouvaient être efficacement combattues par les techniques et les médicaments de l'Hexamone.

En l'espace de dix années, les espaces verts et les forêts luxuriantes de l'île d'Oahu s'étaient reconstitués. Les villes avaient de nouveau surgi, établissant leur prospérité à la fois sur les activités de l'Hexamone et sur le commerce transpacifique entre la Nouvelle-Zélande, l'Australie du Nord, le Japon et l'Indochine.

Dans la mesure où les communications avec l'Hexamone n'exigeaient pas que le gouvernement de la Reconstruction occupe des centres géographiques particulièrement stratégiques, le Sénat de la Terre avait établi son capitol sur Oahu, à l'emplacement de l'ancienne Honolulu. Cette décision n'avait peut-être pas été prise en dehors de toute pression des privilégiés au pouvoir, mais les superviseurs du Nexus n'avaient pas essayé de la changer. Ils savaient que peu d'autochtones de la Terre accepteraient sans compensations substantielles de participer à la tâche ingrate qui consistait à diriger la Reconstruction.

Kanazawa habitait une grande demeure de pierre et de bois située à deux kilomètres de la plage vitrifiée de Waikiki. Tandis qu'une brise tiède et humide venue du sud faisait bruire les palmiers au-dessus de leurs têtes, Karen, Ram Kikura et Garry gravirent l'allée de pierre ponce jusqu'à la barrière de sécurité du Nexus, constituée d'un long tube poli de couleur blanche, d'un mètre de long environ sur quinze centimètres de diamètre, qui flottait devant la véranda.

— Nous sommes heureux de vous revoir, ser Lanier, dit l'appareil d'une voix haut perchée qui imitait celle de Kanazawa. Vous êtes tous attendus. Veuillez entrer, et pardonnez-nous ce désordre. Le sénateur fait actuellement des recherches concernant un projet de loi sur le commerce qui doit être présenté à la session prochaine.

Ils gravirent quelques marches de pierre et franchirent le passage couvert. Des meubles de rotin reposaient sur le plancher ciré de couleur sombre. Des piles de dossiers et de papiers s'entassaient un peu partout dans la salle de séjour. L'archivage électronique était encore un luxe sur la Terre. L'ostentation n'était pas le style de Kanazawa. Il préférait se fier au papier.

— J'aime bien ces matières naturelles, dit Ram Kikura en caressant le tissu polynésien imprimé des fauteuils et du canapé.

Kanazawa sortit de son bureau vêtu d'une robe de chambre japonaise en coton imprimé bleu et blanc et de chaussons *tabi*.

— Garry ! Karen ! Je suis ravi. (Il sourit à Ram Kikura.) Si je ne me trompe, vous êtes l'avocatrice de la Terre et mon ex-collègue ser Suli Ram Kikura ? (Il lui tendit une main qu'elle serra tout en inclinant légèrement la tête.) Mais j'avoue, malgré le plaisir que me fait cette visite, que je m'inquiète un peu de vous voir tous ensemble. Je suppose que quelque chose de grave s'est passé au Nexus ?

Il les guida vers une terrasse et commanda à un serviteur

mécanique de leur apporter des rafraîchissements. Après la mort de sa seconde femme, dix ans plus tôt, Kanazawa ne s'était pas remarié. Il s'était seulement plongé un peu plus profondément dans le travail, s'établissant une réputation d'homme affable, exceptionnellement capable, mais aussi particulièrement entêté, jusqu'à l'obsession.

— Le Nexus est sur le point de publier une recommandation sur le Chardon, lui dit Lanier.

— Je ne suis au courant de rien, fit le sénateur en inclinant la tête de côté pour marquer sa curiosité.

Son visage large, aux traits durs, était barré d'une cicatrice blafarde sur la joue, à l'endroit où il avait été brûlé par irradiation tandis qu'il se tenait sur le kiosque de l'U.S.S. *Burleigh*, son sous-marin. Une balafre identique marquait le dos de sa main droite jusqu'à l'endroit où commençait la manche de la veste d'uniforme qu'il portait alors. Le sous-marin faisait route vers le nord le long de la côte californienne, trois jours après le début de la Mort. Le flash provenait d'une deuxième attaque nucléaire contre San Francisco, un « spasme ».

— Il y a toutes les chances pour que les autochtones de la Terre ne soient pas autorisés à participer à ce vote, déclara Lanier.

L'expression de Kanazawa ne changea pas, mais sa voix devint un peu plus âpre.

— Pour quelle raison ?

— Ils seront écartés, au nom de la législation sur la Reconstruction, comme étant inaptes à prendre des décisions concernant l'autorité tutélaire.

Par un curieux retournement des choses, le langage juridique des premières années de la Reconstruction avait fait du Chardon et des cylindres de l'Hexamone les responsables parentaux de la vieille Terre.

— Ce sont des lois qui n'ont pas été invoquées depuis onze ans, fit Kanazawa en hochant la tête, mais elles sont toujours en vigueur. Et cela me concerne ?

— Cela nous concerne tous, je pense, lui dit Lanier. C'est une assez longue histoire.

— Puisque c'est toi, je sais que je ne perdrai pas mon temps. Je t'écoute.

Lanier commença son récit.

Le Chardon

Korzenowski traversa le terminal de la sixième chambre pour rejoindre Mirsky sous une verrière. L'avatar – Korzenowski trouvait plus commode de le désigner mentalement ainsi – contemplait, de l'autre côté de la chambre, les machines qui recouvraient littéralement le sol. Mais de gros nuages vinrent rapidement leur boucher la vue, aussi bien de leur côté de la chambre qu'à l'horizon. Les couleurs chamarrées, dans le gris et le vert, que traversait la lumière du tube au plasma, avaient sur lui un effet apaisant qu'il trouvait intrigant. Il s'était coupé depuis longtemps de tout cela, et pourtant il était toujours fasciné.

Tout comme Olmy, il pensait à présent que l'Hexamone rouvrirait la Voie quels que soient les obstacles qu'il leur faudrait affronter. Mais en serait-il vraiment affligé personnellement ?

— C'est magnifique, lui dit Mirsky en souriant. C'est une splendide réalisation. Je me souviens que la première fois que j'ai vu cela, le spectacle dépassait tout ce que j'avais pu imaginer. Je me sentais tout petit. Je n'avais pas eu le temps de m'habituer progressivement, comme Lanier, à la Patate – c'est comme cela que nous, les Russes, nous appelions le Chardon. Nous n'étions pas arrivés de manière pacifique. Cet endroit nous était douloureusement étranger, troublant et fascinant en même temps. Et pourtant, ser Ram Kikura l'a traité de « hideux ».

— Elle n'a pas la passion des machines. Elle a vécu toute sa vie entourée de machineries gigantesques. Elle n'y prête même pas attention. Il n'est pas inhabituel que les nadéristes soient aveugles à leur environnement réel. Ils sont à la recherche d'une sorte de perfection. *Grosso modo*, nous sommes des mystiques. Les Étoiles, la Destinée et Pneuma sont profondément en nous.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour établir ce diagnostic ? demanda Mirsky.

— Trois jours. Il y a actuellement des partiels et des serveurs mécaniques dans toute la chambre. Toutes les pièces cruciales paraissent en état de fonctionner.

— Et les armes ?

Korzenowski gardait les yeux obstinément fixés sur la verrière. La

pluie se mit à tomber doucement, irisant le verre. C'était la même eau qui refroidissait et nettoyait les machines depuis des siècles.

— Ce n'est pas moi qui les ai fabriquées, dit-il. Je ne sais que très peu de chose à leur sujet. Je suppose néanmoins qu'elles sont également en état de marche. L'Hexamone a longtemps dépendu, pour sa survie, de la bonne qualité de ses machines. Nous respectons tout ce que nous créons. Par instinct, nous créons des objets qui sont faits pour durer.

— Dans combien de temps aura lieu la réouverture, alors ? demanda Mirsky.

— Le programme n'a pas changé. À moins que Lanier et Ram Kikura ne réussissent à bloquer la recommandation et le vote, peut-être une quinzaine de jours. De toute manière, pas plus d'un mois.

— Vous le ferez, s'ils vous en donnent l'ordre ? Vous rouvrirez la Voie ?

— Je le ferai, répondit Korzenowski. Il semble que ce soit la Destinée qui soit à l'œuvre, n'est-ce pas ?

Mirsky éclata de rire. Et pour la première fois, Korzenowski perçut dans la voix de l'avatar un timbre qui ne semblait pas entièrement humain et qui le glaça.

— La destinée, vraiment..., murmura Mirsky. J'ai vécu avec des êtres qui ressemblent à des dieux, mais je peux vous dire qu'eux aussi sont perplexes devant les mystères de la destinée.

Hawaï

— Je serais honoré que vous acceptiez mon hospitalité, leur dit Kanazawa. Elle n'est pas ce qu'elle était du temps où ma femme vivait – je ne dispose que de serviteurs mécaniques donnés par mes électeurs –, mais la cuisine est capable de satisfaire honorablement mes invités et moi-même.

— Avec plaisir, lui dit Lanier. Mais nous devons partir demain matin pour l'Oregon, d'où nous prendrons l'avion pour Melbourne avant de retourner chez moi, en Nouvelle-Zélande, à Christchurch. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

De la véranda, ils admirèrent la splendeur du coucher de soleil, derrière les palmiers et la plage, qui embrasait le versant de Barber's Point d'une lueur plus douce que celle que la station navale et tout le secteur avaient connue durant la Mort. Un cimetière japonais s'étendait à l'ouest de la propriété du sénateur, derrière une barrière blanche à la peinture récente. Suli Ram Kikura s'y trouvait en ce moment, accompagnée de Karen. Elles examinaient les croix et les pierres tombales en lave sculptée, en forme de pagode.

— Il manquait quelque chose à la vieille Cité de l'Axe, dit Lanier.

— Que manquait-il ?

— Des cimetières.

— Il y en a beaucoup trop ici, par contre, répliqua vivement Kanazawa. Beaucoup de choses, nécessairement, sont différentes pour eux, là-haut. Nous sommes étroitement liés, mais nous ne réussissons pas toujours à nous comprendre. Pour ma part, j'aimerais bien surmonter ma peur des voyages dans l'espace. Le seul que j'aie accompli jusqu'ici, c'est lorsque nous nous sommes vus la dernière fois sur le Chardon. Je suppose que les semaines que j'ai passées à bord du *Burleigh* m'ont fait passer le goût des espaces clos. En quittant le navire sur la plage de Waimanalo, je me suis juré de ne plus jamais me laisser enfermer dans un tube d'acier. Il a fallu que je fasse le voyage au Chardon sous sédatif.

Lanier eut un sourire compréhensif.

— Tu as travaillé avec eux, Garry. Tu as même été l'un des premiers à entrer en contact avec eux, reprit le sénateur. Tu dois mieux comprendre leurs motivations.

— Je m'efforce de les deviner.

— Pourquoi nous considérer soudain comme des partenaires au rabais, alors que cette histoire peut affecter l'humanité tout entière ?

— Nous *sommes* des partenaires au rabais, sénateur.

— Peut-être pas aussi faibles et naïfs qu'ils semblent le croire. Nous pouvons accomplir bien des choses étranges avant le petit déjeuner.

— Je crois que la citation exacte serait plutôt : « croire à six choses impossibles avant le petit déjeuner ».

— Impossibles ! Nous avons déjà un homme qui est revenu d'entre les morts, ou presque...

— Ce n'est pas le premier, dit Lanier. Moi-même, j'ai aidé à ressusciter des morts. Mirsky est un cas beaucoup plus étrange que cela.

Kanazawa tourna le dos au crépuscule. L'embrasement de Barber's Point avait fait place à des tonalités pourpres de rêve. Les couchers de soleil n'étaient plus aussi spectaculaires qu'ils l'avaient été durant des années après la Mort ; mais à Hawaï, ils demeuraient mémorables.

— Très bien. Admettons que nous soyons naïfs, soupira le sénateur. Est-ce qu'elle accepte une telle chose, elle ?

— Elle ? Karen ou Ram Kikura ?

— Ram Kikura !

— Je pense qu'elle l'accepte, dans un sens, et qu'elle a de la difficulté à l'accepter dans un autre. Elle admet que nous soyons obligés de faire quelque chose pour contenter Mirsky. Mais elle regrette vivement qu'il soit revenu. Elle pense qu'il a joué le rôle de catalyseur dans cette déplorable affaire. Ce qui est vrai, naturellement. Mais je crois que c'était inévitable, de toute manière.

— Propager la nouvelle à travers toute la Terre ne ferait qu'augmenter les ressentiments, même si beaucoup sont disposés à croire à cette histoire, fit Kanazawa. Nous en voulons à nos sauveurs. Nous ne leur pardonnons pas de nous avoir volé notre jeunesse.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre, sénateur. C'est la Mort qui a fait cela.

— Non. Ce sont les bâtisseurs du Chardon. Ceux qui ont survécu à la Mort, qui ont grandi sur les ruines qu'elle a laissées. Ils ont inventé des merveilles, ils ont lutté pour la suprématie, ils ont lancé leurs vaisseaux-astéroïdes. Nous n'en sommes pas capables. Ils sont venus vers nous les mains chargées de toutes leurs merveilles, comme des parents qui élèvent leurs enfants. Ils nous ont donné leurs miracles et leurs bienfaits, quelquefois en nous forçant à les prendre. Ils ne nous ont pas laissés commettre nos propres erreurs.

— Dieu merci, fit sèchement Lanier. Nous avons bousillé assez de choses comme ça.

— Peut-être, mais ne comprends-tu pas ce que je veux dire ?

demanda Kanazawa d'une voix presque plaintive. Mes électeurs se sentent désemparés devant leurs sauveurs. Ils les considèrent comme des anges descendus du ciel. Un visiteur venu d'un des cylindres ou de l'astéroïde est quelque chose d'encore rare sur la Terre. Il est craint et respecté. Nous restons sur cette planète comme de vieilles citrouilles laissées pour compte.

— Nous enfilons peut-être la pantoufle de vair.

— Tu es devenu cynique, Garry.

— Pas sans raison, murmura Lanier avec un sourire pâle. Mais je comprends ce que tu veux dire. Ce qui n'empêche pas que nous ayons un très gros effort à faire. La Terre ne peut pas se permettre de vivre dans l'amertume, le ressentiment et l'envie comme les États sudistes d'après la guerre. Peut-être un grand problème comme celui-là vient-il à point pour galvaniser les foules.

— Les gens ne comprendront pas, Garry. Cela dépasse leur expérience. C'est un conte de fées. L'étoffe dont les mythes sont faits. Et les mythes ne s'accordent pas bien avec la politique. Il faut les déguiser, leur donner un aspect terre à terre.

Ram Kikura et Karen étaient en train de revenir du cimetière. Elles avaient toutes les deux l'air lugubre.

— Le fait d'être mortel n'est pas la seule chose qui sépare certains d'entre nous, fit Kanazawa à voix basse.

Le dîner leur fut servi par des robots. Tous les quatre s'assirent autour de la table, et Lanier, Karen et Kanazawa furent vite grisés par les gobelets de rhum qu'ils s'accordèrent après leur rude journée de soucis et de solennités. Il y avait des dizaines d'années que Lanier ne s'était enivré, même légèrement. Il sentit se dénouer de nouveaux nœuds et regarda Karen avec des yeux plus distants et plus jeunes. C'était vrai qu'elle était très belle. Malgré son aspect jeune, elle possédait une maturité qui la rendait encore plus attirante. Lanier ne méprisait pas la jeunesse. Il voulait simplement éviter de se laisser dominer par ses pouvoirs d'attraction.

Travailler ensemble pouvait constituer un remède, se disait-il. Mais elle n'était toujours pas aussi chaleureuse envers lui qu'il avait envie de l'être envers elle, et ils se comportaient comme un vieux couple, discutant davantage à table avec les autres qu'entre eux.

Ram Kikura était réticente à goûter au rhum.

— Je sais ce que c'est que l'alcool, j'en ai entendu parler, dit-elle. C'est un stupéfiant toxique.

— Comment ! Il n'y avait pas d'alcool sur le Chardon pendant son voyage ? s'étonna Kanazawa.

— Pas au début, dit-elle. Mais il a joué les sous-fifres, par la suite, si l'expression n'est pas trop démodée. Les premiers pionniers

s'intéressaient davantage à la stimulation mentale directe. C'est un problème que nous avons amené avec nous de la Terre. Par la suite, ces stimulations sont devenues plus recherchées et moins dangereuses. Des moyens efficaces de traiter les personnalités enclines aux excès, chimiques ou neurologiques, ont été mis au point. L'alcool n'a jamais été pour nous un souci majeur ni une distraction majeure. Le vin, si je me souviens bien, provenait de la culture de...

Elle paraissait s'accrocher à cette occasion d'évoquer l'histoire, particulièrement dans la mesure où cela lui permettait d'éluder la question du rhum.

— Lorsque nous avons occupé la Voie et que les Jartes ont été repoussés, dit-elle, des échanges commerciaux ont commencé à se faire à travers les puits. Le talsit et d'autres substances analogues ont alors été introduits chez nous. Des psychotropes complexes, des expanseurs, des élargisseurs de champ, sans parler de toutes les nuances du transfert complet de personnalité. L'alcool et les autres stupéfiants d'origine chimique étaient à peu près pour nous ce qu'un *kazoo* (elle roula le mot dans sa bouche, savourant visiblement sa sonorité exotique) est à un grand orchestre symphonique.

— Ces plaisirs primitifs ont tout de même gardé un certain charme, murmura Kanazawa.

— Je ne voudrais pas me ridiculiser, fit Ram Kikura d'une voix douce en trempant le petit doigt dans son verre et en le reniflant. Ça a l'air très fort, ajouta-t-elle. Principalement des cétones et des esters.

— Cela détruit le cerveau, fit Karen, à la limite de l'ébriété. Il va bientôt falloir que je m'en procure un autre.

— L'alcool, commença Ram Kikura en hésitant, consciente d'être un peu trop sentencieuse, pose encore des problèmes sur la Terre, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait exact, lui dit Kanazawa. Mais c'est aussi un baume pour nos nombreuses blessures.

— Je déteste perdre mon autonomie.

— Buvez, lui dit Karen en se penchant en avant. Vous verrez que c'est bon. Vous n'êtes pas obligée de tout finir.

— Je connais ce goût. J'ai fait des biochrones dans la mémoire civique.

— Des biochrones ? demanda Kanazawa.

— Ils ne sont plus aussi populaires qu'à une époque, expliqua Lanier. Ce sont des expériences de vies simulées, généralement très édulcorées. Les plus efficaces vous font perdre la notion qu'il s'agit de simulations. Vous avez vraiment l'impression de vivre une autre vie.

— Seigneur ! fit Kanazawa avec une grimace de désapprobation totale. C'est comme si... Je ne sais pas... Comme si on était infidèle à soi-même.

Tandis qu'ils discutaient pour savoir si, au plan éthique, selon les critères de la vieille Terre, une expérience sexuelle en biochrone équivalait ou non à tromper son conjoint, Ram Kikura rapprocha insensiblement le verre de rhum de ses lèvres. Lanier voyait qu'elle en avait envie. Elle s'était toujours sentie solidement rattachée au passé. La première fois qu'ils s'étaient vus, il se souvenait qu'elle avait picté sur son épaule un drapeau américain pour montrer qu'elle était fière de ses ancêtres. Elle tenait entre ses doigts un fragment de passé dont elle ne savait pratiquement rien de manière directe. Les souvenirs que l'on pouvait garder des biochrones étaient beaucoup plus volatiles que les vrais, d'après ce que Lanier avait entendu dire. Et c'était normal, sauf à disposer d'énormes implants mémoriels peu pratiques pour les homomorphes.

— Très bien, dit-elle en se raidissant. Je bois à notre humanité !

Elle avala une gorgée bien plus importante que ne l'aurait conseillé Lanier. Ses yeux s'agrandirent et elle toussa comme si elle allait s'étouffer. Karen lui donna quelques tapes dans le dos.

— Par Pneuma ! fit Ram Kikura quand elle fut de nouveau en état de parler. C'est un vrai coup de massue !

— Allez-y doucement, lui dit Kanazawa. Si c'est trop fort, j'ai un petit vin...

Ram Kikura écarta d'un geste leur sollicitude, gênée de se montrer si peu à la hauteur des circonstances. Essuyant ses larmes, elle leva de nouveau son verre en demandant d'une voix encore un peu rauque :

— Comment dit-on, déjà ?

— À la bonne vôtre, suggéra Lanier.

Ram Kikura but une gorgée un peu plus modeste.

— Cela râpe le gosier, dit-elle.

— Je ne comprends pas, fit Kanazawa. C'est du rhum de très bonne qualité. Le meilleur qu'on puisse trouver sur Oahu.

— Au moins trois heures d'âge, dit Lanier.

Le sénateur lui lança un regard de désapprobation patente.

— De ma circonscription, dit-il.

— Votre circonscription, c'est toute cette moitié du monde, fit Karen. Vous ne pouvez pas boire tout ce que vos électeurs mettent en bouteille !

Ram Kikura demeura quelques instants silencieuse, évaluant les effets de l'alcool.

— Je ne crois pas que je serai soûle, dit-elle. Les métaboliseurs de mon implant transforment l'alcool en sucres plus vite que je ne suis capable de le boire.

— Quel gâchis ! fit Kanazawa.

— Je peux essayer de les régler... si cela vous gêne que je sois sobre.

Kanazawa jeta à Lanier un regard désolé. Karen soupira.

— Vous êtes une vraie rabat-joie, ma fille, lui dit-elle.

Le ciel nocturne d'Hawaï était une vraie illumination qui rappelait à Lanier la *Nuit étoilée* de Van Gogh. Kanazawa apporta un pointeur laser rouge de faible puissance sur la pelouse où ils prenaient l'apéritif en mangeant des chocolats brésiliens.

— C'est mon planétarium privé, leur dit le sénateur.

Il se baissa précacement, avançant un pied pour ne pas perdre l'équilibre, mais faillit culbuter tout de même et se retrouva par miracle assis dans l'herbe, les jambes croisées sous lui en tailleur.

— Ce n'est pas comparable à un véritable voyage dans l'espace, j'imagine, dit-il, mais... c'est amplement suffisant pour moi.

Il alluma le laser et le souleva. Dans l'atmosphère saturée d'humidité, le rayon se traça un chemin lumineux jusqu'aux étoiles, qu'il semblait toucher une à une.

— Je connais toutes les constellations, dit-il. Les japonaises, les chinoises et les occidentales. Même une partie des babyloniennes.

— C'est magnifique, dit Ram Kikura.

Elle avait finalement laissé agir sur elle une quantité d'alcool non négligeable. Ses paupières étaient à demi fermées et elle paraissait détendue, presque somnolente.

— Le ciel est plus... humain, plus amical, vu d'ici, murmura-t-elle.

— C'est bien vrai, dit Karen.

Lanier et elle étaient assis dans l'herbe dos à dos. Leurs têtes se touchaient.

— Quand j'étais une petite fille, reprit Karen, il me paraissait immense et effrayant.

— C'est bien vrai, dit Ram Kikura avec un grand sourire, en imitant l'intonation de Karen. Je comprends tout à fait cela.

— C'est mon planétarium, répéta Kanazawa. Je n'ai qu'à pointer le laser et déplacer le rayon. Personne ne s'en aperçoit, personne ne s'en soucie. Leurs problèmes (il balaya de son rayon le ciel entier, depuis l'horizon bouché par les nuages jusqu'à la haute mer dégagée) ne sont pas les miens. C'est pour moi un grand plaisir de vous revoir, Garry et Karen, ajouta-t-il en soupirant de manière théâtrale. Et c'est un grand plaisir aussi que d'être en face de quelqu'un de l'Hexamone dans des circonstances qui n'ont rien d'officiel. Pour des parents et des enfants, il y a beaucoup trop de distance entre nous.

— Qui sont les parents, et qui sont les enfants ? demanda Karen.

— Les parents, c'est vous, dit Ram Kikura.

— Et nous sommes aussi les enfants.

Karen cogna doucement sa tête contre celle de Lanier, puis un peu plus fort, comme pour le réveiller.

— Ouille ! fit-il. Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'était juste pour te secouer la calebasse, vieux sagouin, dit-elle.
Oops ! Pardon. C'est le rhum.

— Continue de la secouer.

Ram Kikura écarta les bras.

— J'aimerais voir des foules d'enfants de la Terre, dit-elle. Des enfants heureux, resplendissants de santé. J'adore regarder jouer les enfants de l'Hexamone de la fenêtre de mon appartement, dans l'Axe Euclide. Vous n'avez jamais eu d'autre enfant, Karen... Pourquoi ?

— Pas le temps, dit Karen en se mordant la lèvre inférieure.

— On a toujours le temps pour ça.

— Des enfants biologiques, ou comme dans l'Hexamone ?

La douleur s'était estompée sur les bords avec le temps, mais Karen évitait d'en raviver le centre.

— Comme dans l'Hexamone, je pense, dit Ram Kikura en souriant. Mon fils. Tapi, est un enfant à l'ancienne mode, ajouta-t-elle en secouant la tête. Il va passer bientôt ses épreuves d'incarnation. Il suivra les traces de son père... Olmy.

— J'ignorais que vous aviez un fils, lui dit Lanier.

— Oh, oui. Je suis très fière de lui. Mais je ne lui ai pas donné naissance dans l'ancien sens du mot. Il est très important d'avoir des enfants, quelle que soit la manière dont on les a, qu'ils soient ou non élevés d'abord dans la mémoire civique ou qu'ils poussent comme des fleurs sauvages, en commettant leurs propres erreurs.

— Pour mourir un jour, murmura Lanier, les yeux fermés.

Aussitôt, Karen se raidit et se pencha en avant, rompant le contact de leurs dos. Il regretta ses mots.

— Il y a des cimetières, aussi, sur le Chardon, dit-il, sur la défensive, en évitant le regard tranquille de Ram Kikura. Je les ai vus. Des crématoriums, et même des caveaux ostentatoires. Vous avez su, vous aussi, ce que c'était que la mort.

— La mort est un échec, fit Ram Kikura d'une voix agacée.

— La mort est un achèvement, déclara Lanier.

— C'est une perte et un gaspillage.

— Je suis d'accord, dit Karen en cognant de nouveau la tête de Lanier. Vive la vie !

— Robert ! fit Lanier en pointant l'index vers le sénateur.

— Oui, Garry ? répondit celui-ci en braquant le laser sur sa poitrine.

— C'est toi qui nous départageras. Tu es un homme normal. Tu ne portes aucun implant, tu n'as subi aucune autre thérapie que celle contre les radiations. Tu as même gardé tes cicatrices...

— C'est ma médaille du courage, fit Kanazawa. Cela m'aide à conserver mon mandat.

— Est-ce que la mort est un achèvement ou un gaspillage ?

— Il me semble que nous sommes bien loin de notre discussion de tout à l'heure, tu ne trouves pas ?

— Tu as du sang japonais dans les veines. Tes ancêtres considéraient la mort sous un jour différent. Elle doit être honorable. Elle doit survenir uniquement au bon moment.

— As-tu des ancêtres amérindiens ? lui demanda Kanazawa.

— Non.

— On pourrait le croire, à te voir. Quand on est obligé de mourir, on regarde la mort d'une manière différente. On lui met des vêtements, une robe noire, on danse avec elle et on la craint. J'ai beaucoup de sujets de désaccord avec l'Hexamone, mais je ne regrette pas qu'ils nous aient donné le choix. Ces tombes, pour la plupart, datent des années qui ont suivi immédiatement *la Mort*. La grande majorité de mes électeurs a choisi de vivre plus longtemps. Certains espèrent vivre éternellement. Peut-être réaliseront-ils leur vœu. La mort n'est pas un échec. C'est parfois un achèvement, même, mais seulement dans la mesure où ce n'est pas elle qui commande.

— Exact, dit Karen.

— As-tu choisi de vivre éternellement ? demanda Lanier.

— Non, fit Kanazawa.

— Pourquoi pas ?

— C'est personnel.

— Désolée, dit Karen. Ce n'est pas un sujet très gai.

— Mais c'est important, murmura Kanazawa. Et peut-être pas assez personnel pour que je ne puisse pas en parler. Moi aussi, c'est le rhum, sans doute. Il y a certaines choses que je ne peux pas oublier. Des souvenirs déplaisants. Je ne pourrais pas prendre de talsit ni de pseudo-talsit, même si j'en avais, bien que ces traitements soient miraculeux. Ces souvenirs font partie de moi, ils ont fait de moi ce que je suis maintenant. Ils m'aident à me battre en toute circonstance. Chaque matin, je me réveille avec eux. Quelquefois, ils m'accompagnent toute la journée. Tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas, Garry ?

— Amen, fit Lanier.

— Quand je mourrai, ces souvenirs disparaîtront avec moi. Peut-être que quelqu'un de meilleur prendra ma place. Il ou elle connaîtra la période historique que j'ai traversée, mais pourra s'élever au-dessus d'elle et assimiler ce que je n'ai pas pu accepter. Ce ne sera pas du gaspillage.

— Amen, répéta Lanier dans un souffle.

— Nous serons tous d'accord pour ne pas l'être, dit Ram Kikura. Vous êtes un homme remarquable, sénateur. Votre mort sera une grande perte.

Kanazawa inclina la tête devant ce compliment.

— Nous sommes incapables de pleurer, vous le savez, continua Ram Kikura. Nous avons les mêmes émotions, pour la plupart, mais nous n'avons pas... réussi à nous élever au-dessus d'elles, à les transcender. Nous assimilons, et nous restons nous-mêmes. Mais... (Elle secoua la tête.) Ce doit être le rhum qui m'empêche de penser clairement.

— Nous sommes trop environnés par la mort pour parler objectivement de mort individuelle, dit Kanazawa. Est-ce que vous approuvez le vieillissement de votre mari, Karen ?

— Non, dit-elle au bout d'un long silence.

— Je ne peux plus la suivre, fit Lanier sur un ton qu'il voulait être celui de la plaisanterie.

Elle baissa les yeux des étoiles vers l'herbe sombre.

— Ce n'est pas ça. Je ne veux pas te perdre. Et je ne veux pas me sacrifier non plus pour rester à ton niveau.

— Crevez-moi cet abcès, docteur, dit Lanier.

— Tais-toi donc.

Elle s'écarta brusquement de lui et se remit debout.

— Nous disons des sottises, à présent, fit-elle.

— C'est le rhum, murmura Kanazawa en promenant de nouveau son rayon dans le ciel. *In vino veritas*.

— C'est très noble, dit Ram Kikura. C'est humain.

Karen se mit à courir vers la maison. Lanier se mit debout à son tour, en chassant les brins d'herbe de son pantalon.

— Je rentre aussi, dit-il. Je vais me coucher.

Kanazawa hocha gravement la tête.

Lanier trouva le chemin de la chambre qu'il partageait avec Karen. Il demeura un moment sur le seuil, regardant sa femme se déshabiller.

— Je me souviens de la première fois que tu m'as fait l'amour, dit-il. C'était à bord du V/STOL, sur le passe-tube.

Elle laissa échapper un petit gémissement, en dégrafant son soutien-gorge.

— Il m'a fallu plusieurs années pour t'apprécier vraiment, dit-il. Bien après notre mariage. Lorsque nous avons travaillé pas mal de temps ensemble.

— Tais-toi, je t'en supplie, fit-elle, mais d'une voix sans colère.

— Tu es devenue comme mon propre bras, ma propre jambe, poursuivit-il néanmoins. Je considérais ta présence à mes côtés comme quelque chose de définitivement acquis. Je pensais que tu ferais tout ce que je ferais. Je t'aimais tant que j'oubliais que tu n'étais pas moi.

— Il y avait tant de travail à accomplir.

— Ce n'est pas une excuse, même dans ces circonstances. Je crois que toi aussi tu m'as un peu perdu de vue.

— Tu n'es pas le seul à avoir de mauvais souvenirs, lui dit-elle d'un ton redevenu incisif. Je suis retournée dans le Hu-nan. Tu te rappelles ? J'ai revu mon village, les terres tout autour. J'ai senti l'odeur de la mort, Garry. Du *gaspillage*. Des squelettes d'enfants au bord de la route. On ne pouvait même pas dire s'ils étaient là depuis des mois ou des années, s'ils dataient de la Mort ou bien d'après, si leurs parents les avaient abandonnés là parce qu'ils ne pouvaient plus les nourrir. Tu sais bien que nous n'avons pas toujours pu arriver à temps. Tu crois que tu es le seul à te souvenir de ces choses ?

— Je sais bien, dit Lanier, toujours sur le seuil.

— Je peux vivre avec. Je peux encore t'aimer longtemps. Je ne veux pas que tu t'éloignes de moi. Je hais cette pensée.

— Je le sais.

— Alors, reviens vers moi. Il est encore temps pour toi de retrouver ta jeunesse. Nous avons des siècles devant nous. Des siècles de travail à accomplir.

— Ce n'est pas pour moi, dit-il. J'aimerais que tu acceptes cette idée.

— J'aimerais que tu acceptes... mes angoisses.

— J'essaierai. Nous travaillons ensemble en ce moment, Karen.

Elle eut un mouvement qui était à la fois un frisson et un haussement d'épaules, et s'assit sur le bord du lit. Il demeurait à la porte, sans se déshabiller.

— Et Mirsky ? demanda Karen d'un air visiblement perplexe, le front lisse, les yeux agrandis, les lèvres formant une moue. Est-ce qu'il va nous faire tomber le ciel sur la tête ? C'est cela qu'il veut dire ? Ce serait horrible, Garry.

— Je ne crois pas.

Elle secoua la tête.

— Un vrai cauchemar.

— Une vision, corrigea Lanier. Nous verrons bien.

— J'ai peur, murmura-t-elle simplement. Tu m'accordes cela ?

S'il s'approchait d'elle maintenant pour la prendre dans ses bras, elle le repousserait, il le savait. Mais il voyait que le moment viendrait peut-être. Pour lors, avec les vapeurs du rhum, cela suffisait.

— Naturellement, dit-il.

— Je me couche, murmura Karen.

Elle s'étendit sur le deuxième lit et remonta les couvertures jusqu'à ses épaules. Il la regarda un moment, puis éteignit la lumière. Il se tourna vers le couloir sombre et silencieux. Dehors, sur la pelouse, il entendit Kanazawa et Ram Kikura qui parlaient.

— Je serais honoré si vous acceptiez de partager ma couche cette nuit, dit Kanazawa.

— Je ne suis pas du tout en état d'ébriété, ser Kanazawa.

— Moi non plus.

Ram Kikura ne parla pas durant quelques instants. Puis :

— J'en serai ravie, dit-elle.

Lanier regarda de nouveau le lit où était sa femme, le confort peu familier de la chambre, et secoua la tête. Il y avait encore trop de murs qui les séparaient. Il alla jusqu'à la véranda de l'entrée et s'étendit sur le canapé en osier, calant un vieux coussin de soie sous sa tête.

Au matin, Lanier alla marcher sur la plage avant le réveil de Karen. À quelques centaines de kilomètres de lui, il aperçut la silhouette élancée de Ram Kikura qui contournait une langue d'écume fatiguée, entourée d'un vol de mouettes. Sans se faire le moindre geste, ils marchèrent l'un vers l'autre, et Ram Kikura sourit quand ils furent assez près.

— Est-ce que je suis une fieffée gourgandine ? demanda-t-elle en obliquant pour aligner sur lui son pas et sa direction.

— Aussi fieffée qu'on peut l'être, dit-il en lui rendant son sourire.

— Depuis toutes ces années que je suis avocate de la Terre, je n'avais jamais fait l'amour avec un autochtone.

— C'était très exotique ? demanda Lanier.

Elle fronça les sourcils en le regardant.

— Certaines choses sont demeurées remarquablement identiques, à la base, dit-elle.

Ils marchèrent quelques instants en silence, contemplant les mouettes qui sautillaient sur le sable mouillé devant eux, évitant les assauts du ressac.

— Ser Kanazawa est furieux, déclara finalement Ram Kikura. Il y a longtemps que je n'avais vu quelqu'un d'aussi furieux. Il n'a pas voulu nous le montrer à tous... Il a l'intention de convoquer une assemblée de tous les sénateurs et reprocps de la Terre. Ils contesteront, avec mon assistance légale, le vote de la *mens publica*. Je pense pouvoir soutenir que les lois de la Reconstruction ne s'appliquent pas en l'espèce.

— Et vous pouvez gagner ?

Elle se baissa pour ramasser un flotteur japonais en verre.

— Je me demande depuis combien de temps il est là, dit-elle. Est-ce qu'ils en font toujours ?

— Je ne sais pas, dit Lanier. Je suppose. Vous comptez gagner ?

— Sans doute pas. L'Hexamone n'est plus ce qu'il était.

Elle leva le flotteur à hauteur de ses yeux, examinant les petites bulles d'air étoilées incluses dans la boule verte. Elle la laissa retomber dans le sable.

— Le Président semble se laisser porter par la marée, dit Lanier. Il

prétendait être violemment opposé à la réouverture.

— Il l'est. Mais il n'y a pas grand-chose qu'il puisse faire si le Nexus se prononce en faveur de la réouverture. Comme le capitaine d'un navire en danger, il n'hésitera pas, j'en ai bien peur, à sacrifier la Terre si c'est nécessaire pour sauver ce qu'il reste de l'Hexamone.

— Mais les Jartes...

— Nous les avons repoussés une fois, et nous n'étions pas préparés.

— Vous dites cela comme si vous en étiez fière, presque comme si vous souteniez le projet.

Elle plissa de nouveau le front, en secouant la tête.

— En tant qu'avocatrice, j'ai besoin de comprendre ce que ressent l'opposition. Personnellement, je suis aussi furieuse que Kanazawa.

Faisant un moulinet avec ses bras, elle se baissa de nouveau pour ramasser un fragment déchiré de bouteille en plastique.

— À votre avis, quel âge cela peut-il avoir ? demanda-t-elle. En fabrique-t-on encore ?

Lanier ne répondit pas. Il pensait à Mirsky et à la surprise qu'il avait manifestée quand le Nexus avait refusé de satisfaire sa demande.

— Quelles sont les chances pour que les résultats du vote soient négatifs ? demanda-t-il.

— Aucune, sans la participation d'une Terre informée et convaincue. Ce qui me paraît impossible à court terme.

— Que faisons-nous ici, dans ce cas ? Je pensais que c'était une bonne idée... que nous obtiendrions des résultats...

— Nous les obtiendrons, dit-elle en hochant la tête. Nous nous accrocherons à leurs satanées basques, et nous les ralentirons. La marée monte, vous ne croyez pas ?

Lanier avait l'impression qu'elle descendait plutôt, mais il comprenait ce que Ram Kikura voulait dire.

— Qu'allons-nous leur dire dans l'Oregon ? demanda-t-il.

— La même chose qu'ici.

Ils retournèrent vers la maison du sénateur. Quand ils arrivèrent, les autres étaient levés et les robots leur servaient le petit déjeuner. Kanazawa et Ram Kikura se montrèrent cordiaux, sans plus.

Lanier était songeur. Son élan d'enthousiasme juvénile avait été coupé. Il éprouvait une amertume chagrine, mais il y avait aussi le fait de prendre conscience qu'il pouvait encore se comporter comme un jeune écervelé. Il pouvait encore se battre pour des causes perdues. D'une certaine manière, cela lui donnait l'impression d'être plus vivant, plus résolu.

Sans compter qu'il soupçonnait Mirsky – ou les êtres de l'autre bout du temps – de posséder beaucoup plus de ressources que tout l'Hexamone.

Ils firent leurs bagages, qui étaient réduits au strict minimum. Ram

Kikura et Karen restèrent discuter avec Kanazawa tandis que Lanier portait les valises à la navette. Quand il franchit la porte de l'engin automatique, un pictogramme rouge clignota à hauteur de ses yeux.

— Utilisez la parole, je vous prie, dit-il, vaguement irrité.

— Notre vol est suspendu, fit le pilote automatique. Nous devons rester ici jusqu'à l'arrivée de la police de l'Hexamone.

— La police de l'Hexamone ? demanda Lanier, étonné, en posant les valises. Pourquoi pas la police de la Terre ?

Le pilote ne répondit pas. L'éclairage de la cabine baissa. Le décor intérieur blanc disparut et prit des formes et un ton neutres, dans le bleu.

— Vous fonctionnez toujours ? demanda Lanier.

Il n'obtint pas de réponse. Il scruta l'intérieur sombre de la navette en serrant et desserrant les poings à plusieurs reprises. Puis il retourna vers Karen, le visage rouge de colère.

— Ils veulent nous bloquer, dit-il.

Le sénateur et Ram Kikura sortirent à ce moment-là de la maison.

— Des problèmes ? demanda le sénateur.

— La police de l'Hexamone va arriver.

Le visage de Kanazawa se durcit.

— Pas si j'ai mon mot à dire, fit-il.

— Je ne crois pas qu'ils nous demanderont notre avis, dit Ram Kikura.

Kanazawa la regarda comme si elle venait de le souffleter.

— C'est extrêmement grave, Garry, reprit Ram Kikura. Comment avez-vous pu...

Karen se tourna vers la mer. Au-dessus de Barber's Point, trois engins aériens s'approchaient d'eux, d'un blanc étincelant contre les nuages gris du matin. Virant sur l'aile, ils descendirent vers la maison du sénateur, ralentissant en vol stationnaire, leurs champs de force faisant voler le gravier de l'allée.

— Ser Lanier, fit une voix sonore issue de l'un des appareils. Répondez-nous, s'il vous plaît.

— Je suis Garry Lanier, dit ce dernier en s'avançant.

— Votre femme et vous devez gagner immédiatement la Nouvelle-Zélande. Tous les autochtones sont assignés à résidence dans leur territoire natal.

Ram Kikura s'avança jusqu'à lui.

— En vertu de quelle autorité et de quelle loi ? demanda-t-elle. Il n'en existe aucune de ce genre, ajouta-t-elle à voix basse à l'intention de Lanier.

— En vertu de l'annexe à la loi sur la Reconstruction, dit la voix. Sous l'autorité directe du Président. Veuillez monter à bord de votre navette. Son plan de vol a été modifié.

— N'obéissez pas, dit Kanazawa en levant la tête et le poing vers les trois vaisseaux. Je suis sénateur ! J'exige d'être reçu par le Président et le Ministre-Président !

Il n'y eut pas de réponse.

— Ne montez pas à bord de cette navette, dit Ram Kikura. Nous resterons tous ici. Ils n'oseront pas avoir recours à la force.

— Garry, ils disent que tous les autochtones doivent regagner leur territoire natal. Cela concerne donc aussi ceux qui résident de manière permanente sur les corps en orbite ?

Le visage de Karen ressemblait à celui d'un enfant incrédule, horriblement déçu.

— Je ne sais pas, dit Lanier. Sénateur, je crois que nous pourrions nous rendre plus utiles dans notre territoire. À moins qu'ils ne nous placent en résidence surveillée, auquel cas l'endroit où nous sommes importe peu. (Il se tourna vers Ram Kikura.) Je suppose que vous allez regagner le Chardon, dit-il.

— Ne supposez rien du tout, répliqua-t-elle d'une voix tendue. Aucune règle ne joue plus. J'étais loin de m'attendre à une chose pareille.

— Qu'ils fassent ça, dit Karen, le visage empourpré, et ils auront une vraie guerre sur les bras.

J'en doute, se disait Lanier. L'affrontement est probablement déjà terminé. Ils éprouvent simplement le besoin de montrer les crocs.

Les trois engins, implacables, maintenaient leur position stationnaire. Une légère pluie commença à tomber alors que le soleil brillait encore. Ram Kikura écarta ses cheveux mouillés de son visage.

— Nous ne devrions pas rester ainsi comme des enfants désobéissants, dit Lanier. Sénateur, merci de nous avoir écoutés. Si nous avons l'occasion de nous revoir, je...

— Embarquez immédiatement dans votre navette ! tonna la voix.

Lanier prit la main de sa femme.

— Au revoir, dit-il à Kanazawa et à Ram Kikura. Et bonne chance. Informez Korzenowski et Olmy de ce qui vient de se passer ici.

Ram Kikura hocha la tête.

Ils montèrent à bord de la navette et la porte se referma derrière eux.

La Voie, Gaïa efficace

Un labyrinthe de lumières vertes brillantes s'esquissa en lignes parallèles autour d'eux, vite rompu pour tracer une sorte de harnais ou de cage entourant la bulle à une vitesse que les yeux de Rhita avaient du mal à suivre. Après une brève pause, un nouvel agencement de lignes surgit de la surface de la Voie, tout en bas, commençant par un tourbillon éblouissant au niveau de l'une des tours de disques empilés. Puis les lignes se rejoignirent, et la bulle ovale descendit, à une vitesse inquiétante, mais sans produire, là encore, la moindre sensation.

Rhita se sentait défaillir. Il y avait trop de stimulations, trop de choses à absorber.

— Ça ne va pas du tout, dit-elle à Tÿphön.

Son guide lui saisit le bras gauche. C'était la première fois qu'il la touchait. Son contact était chaud, mais peu convaincant. À travers le cercle de sa vision et de ses pensées, qui se rétrécissait de plus en plus, elle éprouvait une sensation de vague répulsion. Mais elle se retrouva vite sur les genoux, et plus rien n'importait pour elle.

Elle s'attendait plus ou moins à ce que Tÿphön lui fasse quelque chose pour chasser sa nausée. Mais il se contenta de rester derrière elle en la maintenant pour l'empêcher de tomber à la renverse. Durant quelques instants, elle réprima une forte envie de vomir. Puis elle serra très fort les paupières, décidant que l'absence de lumière améliorerait son état.

Au bout d'un moment, les vertiges disparurent et elle se sentit beaucoup mieux.

— Si vous avez soif, lui dit Tÿphön, buvez ceci.

Elle ouvrit les yeux et vit qu'il tenait à la main une coupe de verre emplie d'un liquide incolore. Elle la prit et y trempa prudemment ses lèvres. C'était de l'eau, rien de plus, pour autant qu'elle pût le dire. Elle en fut vaguement déçue. Elle s'était attendue à quelque élixir. Naturellement, il y avait l'énigme posée par la manière dont Tÿphön avait pu se procurer un verre d'eau à l'intérieur de cette bulle. Elle l'imagina en train d'ouvrir une petite porte dans son propre corps pour en sortir la coupe, ou en train de cracher dedans pour la remplir. Elle ferma une deuxième fois les yeux, luttant contre une nouvelle montée

de nausée.

Elle s'aïda de la rampe pour se relever, repoussant la main que lui tendait Tÿphôn, et lui rendit vivement la coupe à moitié pleine. En partie pour se distraire du spectacle extérieur, mais aussi pour vaincre sa nausée, elle porta son attention sur la coupe pour voir ce qu'il allait en faire.

Il continua de la tenir à la main. Rien de plus. En frissonnant, Rhita se força à regarder de nouveau à l'extérieur de la bulle. Ils étaient descendus beaucoup plus près de la surface. Ils se dirigeaient à présent, apparemment guidés par les lignes vertes, vers une tour entièrement blanche. Essayant d'évaluer ses dimensions, Rhita décida qu'elle était au moins aussi haute que le Pharos d'Alexandreia, et beaucoup plus massive. Mais à l'échelle de la Voie, toutes les structures semblaient plus petites.

Elle fit un effort sur elle-même pour pencher la tête en arrière et regarder vers le haut. Sa nuque résistait. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle soupira malgré elle. Loin derrière au-dessus d'eux, le prisme triangulaire énorme, lourd et sans grâce, était en suspens au centre du ruban de lumière laiteuse comme un long cristal noir flottant entre deux eaux dans une mer blanche.

Un peu plus loin dans la Voie, un signal clignotant attira son attention. Elle s'abrita les yeux d'une main, bien que la lumière du tube ne fût pas excessive, et se concentra sur un point en mouvement qui se trouvait, lui aussi, à l'intérieur du tube, mais à plusieurs stades de là, et qui se déplaçait rapidement dans leur direction. Rhita rejeta la tête en arrière au moment où il passait juste au-dessus d'eux, et vit alors qu'il s'agissait d'un autre prisme irisé qui allait entrer en collision avec le premier. Elle sursauta en étouffant une exclamation au moment où les deux prismes se heurtèrent comme des trains lancés sur les mêmes rails. L'espace d'un instant, il n'y eut plus qu'une longue masse verte, puis le second prisme passa à travers le premier sans dommage apparent, et poursuivit normalement son voyage en s'éloignant à grande vitesse.

Patrikia ne lui avait jamais rien décrit qui ressemblât à cela.

— J'ai la tête qui tourne, dit-elle en lançant à Tÿphôn un regard de reproche.

— C'est vous qui avez exprimé le désir de tout voir, dit le guide d'une voix douce. Aucun de moi n'emprunte très souvent cette route.

Rhita retourna quelques instants cette étrange syntaxe dans sa tête, puis décida que le spectacle était moins troublant que ce qu'elle soupçonnait Tÿphôn de vouloir dire. Elle regarda de nouveau devant elle.

La tour n'avait aucune entrée visible. Néanmoins, la bulle passa directement à travers la paroi courbe de l'un des disques empilés pour

se retrouver dans un espace clos semi-circulaire rempli de polyèdres flottants. Puis elle traversa une autre paroi, se défaisant de sa panoplie de lignes vertes, et descendit le long d'un puits de couleur vert tilleul en direction de ce qui ressemblait à une lentille de verre parfaitement transparente. À travers la déformation de cette lentille, on apercevait des bleus de ciel, des bleus de mer, des bruns de terre et des gris de nuages. Toutes les couleurs normales de sa planète. Retenant sa respiration, elle espéra, contre toute raison, que son cauchemar allait bientôt prendre Fin.

— C'est la porte qui mène à Gaïa, lui dit son guide. Elle existait déjà avant. Nos portes ne sont généralement pas si exigües. Mais la géométrie existante est la plus forte.

— Ah ! fit Rhita.

Il était prodigue d'informations qui n'avaient pratiquement aucun sens pour elle.

Tandis qu'ils tombaient rapidement vers la surface bombée de la lentille, la couleur du puits vira au rouge puis, abruptement, au blanc.

La bulle creva la surface. De l'autre côté s'étendait un paysage d'océan gris bordé d'une ligne côtière et surmonté de nuages. Par endroits, le soleil illuminait la surface de l'eau, qui était bleue.

— Où sommes-nous ? demanda Rhita, presque incapable de respirer.

— C'est votre monde, lui dit Tÿphön.

Elle le savait déjà. Et elle savait aussi que ce n'était pas un rêve.

— Où sommes-nous sur Gaïa ? précisa-t-elle.

— Pas très loin de chez vous, je crois. Je ne suis jamais venu ici, sous quelque forme ou capacité que ce soit.

— Je voudrais aller... (Elle leva les yeux vers le ciel bleu et le miroitement indistinct, au-dessus de leurs têtes, à l'endroit où se trouvait la porte qu'ils venaient de franchir.) Est-ce que nous ne pourrions pas aller à Rhodos ?

Tÿphön parut réfléchir quelques instants à sa question.

— Cela ne consommera pas plus d'énergie, dit-il. Mais notre programme n'est plus très loin de son terme. Il faudra qu'il y ait bientôt des résultats.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Pour notre enquête. Il faudra que vous fournissiez des éléments concrets.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, fit Rhita, au bord des larmes et de l'épuisement total. Que pourrais-je faire de plus.

— Conduisez-nous jusqu'à ceux qui ont fabriqué cette clavicule. Donnez-nous des clés. Mais... (levant la main alors qu'elle s'apprêtait à protester) je me rends très bien compte que vous ignorez ces détails. Notre espoir est que vous nous fournirez des indices par votre

comportement, votre présence, vos réactions... La clavicule est peut-être liée à d'autres que vous. Pour le moment, vous êtes la seule à pouvoir la faire fonctionner. Ce qui vous rend encore utile sous votre forme active.

— Et mes... compagnons ?

— Nous les ferons venir ici, si cela peut vous apaiser.

— J'en suis sûre, dit Rhita. Faites-les venir, je vous en supplie.

Tÿphön eut un sourire.

— Vos formes de conciliation sociale sont extraordinaires. Une telle simplicité masquant un tel pouvoir d'agressivité... La demande est transmise. Normalement, nous les retrouverons à Rhodos, si notre budget énergétique n'est pas dépassé.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir rester ici plus longtemps. Je suis trop fatiguée.

Tÿphön l'encouragea à s'accroupir sur la plate-forme.

— Vous ne serez pas ridicule à mes yeux, dit-il.

Faisant la grimace, non seulement elle s'accroupit mais elle se coucha à plat ventre, regardant vers le bas.

— Est-ce que nous allons à Rhodos ? demanda-t-elle.

— Oui.

Une ligne verte se forma à partir des nuages voisins et se déploya devant eux en un réseau radieux de courbes enchevêtrées. De nouveau encagée dans ce treillis, la bulle les transporta très haut au-dessus de l'océan. Rhita n'aurait su dire dans quelle direction géographique ils allaient.

— Est-ce que je suis la première humaine que vous étudiez ? demanda-t-elle.

— Non. Mes autres moi ont étudié des dizaines d'humains de cette planète avant de s'occuper de votre dossier enregistré.

— Savez-vous absolument tout sur nous ?

La colère était maintenant son émotion dominante. Elle ravala les mots qui lui montaient à la bouche, espérant cependant que le ton acerbe de sa voix n'avait pas échappé au Jarte.

— Non, répondit-il. Il y a encore beaucoup de subtilités que nous devons étudier. Mais je ne sais pas si je pourrai conduire cette étude de vous à son terme. Des tâches plus urgentes et plus élevées nous appellent, et mes moi sont très occupés.

— Vous ne faites que répéter cela, murmura Rhita d'une voix lasse. « Mes moi. » Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

— Je ne suis pas un individu. Je suis juste engrangé de manière active...

— Comme du grain dans un baril ? demanda Rhita, sarcastique.

— Comme des souvenirs dans votre tête. Je suis enregistré sous forme active dans la faille. Nous savons y induire des résonances qui

nous permettent d'enregistrer des quantités énormes d'informations. Littéralement, des planètes entières de données. Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

— Non, admit Rhita. Mais comment pouvez-vous avoir plusieurs moi ?

— Parce que ma configuration personnelle, ma personnalité, peut être reproduite à volonté. Je peux aussi être combiné avec d'autres personnalités de conception et de capacités différentes. Plusieurs types d'exécuteurs peuvent être mis à notre disposition. Des machines, des véhicules ou, plus rarement, des corps. Je travaille quand on a besoin de mes moi.

— Vous êtes spécialisé dans les rapports avec les étrangers ?

— En un sens. J'ai étudié jadis des êtres qui vous ressemblent, lorsque nous les combattions dans la Voie. J'étais un individu, à cette époque, avec une forme biologique qui ressemblait à celle de ma naissance.

La grand-mère de Rhita lui avait raconté le peu qu'elle savait des guerres contre les Jartes. Pour une petite fille, cela n'avait pas une grande signification. Elle n'en avait gardé que le souvenir de merveilleux récits fantastiques sans aucun rapport avec la réalité. Elle regrettait maintenant de n'avoir pas écouté plus attentivement.

— Quelle était votre forme originelle ? demanda-t-elle.

— Elle n'était pas humaine. Pas du tout comme celle-ci.

— Mais vous avez bien eu une forme à vous.

— Une partie de moi seulement. Depuis, j'ai toujours été combiné avec d'autres, mélangé.

Il fit tourner lentement son index. Rhita fronça les sourcils. *Toutes mes questions*, se disait-elle, *c'est pour m'empêcher de regarder la vérité en face.*

— Je vous avoue que je suis encore perdue, fit-elle à haute voix. Vous me dites d'abord une chose, puis une autre.

Tÿphôn s'accroupit à côté d'elle, les coudes sur les genoux, les mains entrecroisées, dans une attitude très humaine. Elle avait même l'impression que son visage avait plus de caractère.

— Votre langage ne possède pas les groupes sémantiques voulus. Tous les langages vocaux sont inadéquats.

— Vous ne communiquez pas par la parole ?

— Pas avec des mots, ni des sons. Pas de manière habituelle, du moins.

— Est-ce que vous me tueriez, si vous en receviez l'ordre ?

— Je ne recevrai jamais l'ordre de vous tuer, ni de tuer qui que ce soit, si vous entendez par là la destruction de votre configuration personnelle. Ce serait ce que vous appelleriez un crime ou un péché.

Cela suffisait pour le moment, jugea-t-elle en se laissant de

nouveau rouler sur le ventre. Au-dessous d'eux, l'océan avait une couleur bleu-vert et semblait peu profond, avec des colonnes rocheuses qui émergeaient comme des souches d'arbre. Elle ne connaissait pas cet endroit.

Ils étaient cependant censés se trouver près de Rhodos. Mais « près » n'avait peut-être pas le même sens pour un Jarte habitué à parcourir la Voie à toute vitesse et à franchir des portes dans des bulles de savon pour aller d'un monde à l'autre.

De nouvelles colonnes apparurent. Chacune était coiffée d'un chapiteau doré qui épousait la forme de la roche, comme si elle était peinte. Pas de végétation, pas de bateaux dans l'eau, rien d'autre qu'une désolation surmontée de nuages gris et parsemée de colonnes.

— Est-ce que je pourrais humer l'air ? demanda Rhita.

— Non, répondit sèchement Tÿphön.

— Pourquoi ?

— Ce serait dangereux pour vous. Il y a maintenant dans l'atmosphère de votre monde des organismes et des machines biologiques que vous ne pouvez pas voir parce qu'ils sont trop petits, et qui s'occupent d'élever Gaïa à un niveau d'efficacité adéquat.

— Personne ne peut vivre dans cette atmosphère ?

— Personne de votre espèce, dit Tÿphön d'un air contrit.

Elle se sentit défaillir de nouveau. Ils avaient empoisonné l'atmosphère de Gaïa. C'était cela que son guide venait de dire ? Ils avaient souillé la planète et semé la mort. Toute vie était devenue impossible...

— C'est partout comme cela ? demanda-t-elle. On ne peut plus vivre nulle part ?

— Il n'y a plus aucun humain sur Gaïa. Ils ont été enregistrés pour examen ultérieur.

La colère explosa soudain, lui faisant rejeter la tête en arrière, agrippant ses entrailles dans sa main géante, tirant de son gosier un hurlement lugubre. Rhita se jeta sur Tÿphön les deux poings levés. Il ne fit aucune tentative pour se défendre. Elle le frappa aussi fort qu'elle put, et ce n'étaient pas des coups faibles ni féminins. Son éducation ne l'avait pas habituée à ne pas se défendre. Ses poings déformèrent le visage de Tÿphön et ses genoux firent des creux dans ses vêtements. Elle avait l'impression de cogner dans de la pâte à pain, tiède et molle. Elle continua de hurler, un peu plus dans l'aigu à chaque coup, poussant des grognements, bavant, les paupières à demi fermées. Et elle frappait, frappait, des poings, des pieds, de ses ongles qu'elle enfonçait dans ce qui aurait dû être de la chair.

Tÿphön s'écroula sur la plate-forme, le visage déformé, les yeux fermés de travers, non pas contusionnés mais simplement de travers. Elle lui donna des coups de pied redoublés, jusqu'à ce qu'elle ne

ressente plus dans la tête qu'un grand vide noir et tremblant. Levant les yeux vers les nuages à l'extérieur de la bulle, les joues ruisselantes de larmes luisantes, le menton couvert de bave, la rage disparue mais les bras et les jambes toujours tremblants, elle commença à recouvrer le contrôle d'elle-même.

Elle regarda la masse, à ses pieds, qui n'avait guère plus que les vêtements d'humain. Son expression était celle d'un cheval fou, ses pupilles étaient des têtes d'épingle et ses narines étaient dilatées. Elle agrippa la rampe, avec l'impression, de nouveau, qu'elle allait vomir. Elle aperçut alors, se profilant à l'horizon, une longue masse sombre aux contours familiers. Le dernier fragment d'espoir qu'elle avait en elle s'illumina. C'était Rhodos. Elle l'aurait reconnue dans n'importe quelles circonstances. La bulle était toujours en train de la conduire chez elle.

La voix de Tÿphön s'éleva à ce moment-là derrière elle, inchangée malgré les dommages que Rhita avait causés à son visage, pour dire :

— Je pense que mon budget va certainement être dépassé, à présent.

La Cité du Chardon

Le Président monta sur le podium de la Chambre du Nexus réunie en séance plénière. Olmy avait pris place à côté de Mirsky et de Korzenowski. Ils écoutèrent l'intervention de Farren Siliom dans un silence attentif. L'expression de Korzenowski était énigmatique. Il savait l'importance de l'occasion aussi bien que quiconque dans l'assemblée, mais il n'exprimait ni approbation ni désapprobation.

Le visage de Mirsky était lui aussi indéchiffrable, mais il y avait peut-être dans cette impassibilité, se disait Olmy, une menace plus grande que les Jartes n'en avaient jamais représenté. Olmy avait fini par accepter complètement l'histoire de Mirsky. Il jugeait même cet homme – si c'en était bien un – incapable de mentir. Le Président, de toute évidence, partageait ce point de vue. La confirmation apportée par Garabédian pesait pour beaucoup dans ce jugement. Malgré tout cela, le Nexus – y compris Farren Siliom, pour des raisons politiques incontournables – s'était prononcé pour la réouverture de la Voie et lancé dans une politique qui risquait de creuser à jamais un fossé entre la Terre et les corps en orbite.

Tous les autochtones de la Terre avaient été renvoyés sur leur planète, quel que fût leur statut sur les corps en orbite. L'Hexamone entrait dans une période d'exception. L'état d'urgence, oublié depuis la guerre contre les Jartes, donnait au Président des pouvoirs monstrueux. Il disposait maintenant d'une année entière pour mener son programme à bien. À l'issue de ce délai, ayant fait appel à l'état d'urgence, il n'aurait plus jamais le droit d'exercer un nouveau mandat.

Il était le véritable garant de l'honnêteté du vote de la *mens publica*. Si l'issue était négative, il démissionnerait. Si elle était positive, la sixième chambre du Chardon serait remise en état de fonctionner, les défenses de l'Hexamone seraient rétablies et la Voie serait rouverte dans les quatre mois.

Korzenowski avait reçu l'ordre officiel de veiller à la bonne exécution de la volonté de la *mens publica*. Il ne pouvait pas refuser. Aux yeux d'Olmy, il paraissait résigné, et peut-être un peu plus que résigné. Ayant été forcé à en arriver là, il allait peut-être devoir rejeter les derniers lambeaux du masque qui lui couvrait la face depuis

quarante ans, un masque d'intérêt pour la seule Terre reconstruite et pour l'Hexamone terrestre. Ce qui signifiait la négation de son génie et de tout ce qu'il avait accompli pour le bien de ses concitoyens.

Qu'il rejette lui-même le masque ou qu'il se le fasse finalement arracher, cela n'avait peut-être pas beaucoup d'importance, à long terme.

Olmy ne doutait pas que Korzenowski fût disposé à exécuter efficacement les ordres de l'Hexamone. La Voie serait peut-être rouverte plus tôt que le Président lui-même ne s'y attendait.

Ce que Mirsky ferait alors, Olmy était incapable de le dire. À quoi bon se préoccuper pour des impondérables ?

Entre-temps, à l'intérieur d'Olmy, le Jarte révélait, couche après couche, tous les aspects de la vie quotidienne des siens. Le flot d'informations s'était transformé en un véritable torrent, peut-être une rupture de barrage.

Jusqu'à présent, il avait pu faire face au courant. Déjà, il préparait un exposé destiné aux forces de défense réorganisées.

D'ici peu, à la suite d'un accord passé entre son partiel et la mentalité jarte, il donnerait à cette dernière accès à ses oreilles et à ses yeux. La communication passerait mieux s'ils se comprenaient de manière plus totale. Il y avait des dangers, naturellement, mais aucun ne devait normalement dépasser ceux auxquels il avait survécu jusqu'à présent.

L'heure n'était pas qu'aux changements. Les événements prenaient de plus en plus l'allure d'une révolution. La Séparation allait être annulée.

Le Président conclut son exposé, et la coalition majoritaire des néo-Geshels applaudit, pictant son approbation totale. Les collègues nadéristes de Farren Siliom demeurèrent silencieux.

Korzenowski se tourna alors vers Mirsky.

— Mon cher ami, dit-il, je suis obligé de faire ce qui m'est demandé, quelles que soient mes convictions personnelles.

Mirsky haussa les épaules en inclinant la tête, ce qui aurait pu passer aussi bien pour un pardon que pour un rejet.

— Tout finit par advenir, dit-il avec une nonchalance placide.

Puis il se tourna vers Olmy et lui fit un clin d'œil.

Le Chardon, les cylindres en orbite et la Terre

Korzenowski prit dans ses mains une masse de pâte blanche et l'écouta grésiller doucement. Elle faisait partie des restes d'une tentative infructueuse pour créer, six ans plus tôt, une porte en l'absence de la Voie. L'échec avait été discret, mais décisif. Au lieu de créer une porte, il avait donné naissance à une nouvelle forme de matière inerte qui ne possédait, à sa connaissance, aucune propriété utile. Et cela faisait six ans qu'il l'étudiait.

Il remit la pâte dans son mortier de pierre noire et se redressa, jetant un regard circulaire à son laboratoire, comme pour lui dire adieu. Il ne le reverrait pas de sitôt. Peut-être plus jamais.

Les résultats du vote de la *mens publica* de l'Hexamone avaient été compilés et diffusés. Les deux tiers des voix – un pourcentage supérieur à celui qu'il attendait – demandaient la réouverture permanente de la Voie.

Farren Siliom n'avait plus du tout le choix.

Korzenowski activa les sentinelles automatiques et donna ses instructions finales à un partiel. S'il ne revenait pas, et si un visiteur se présentait, le partiel serait là pour l'accueillir.

Il n'éprouvait plus de réticence à retourner dans la sixième chambre pour s'occuper de sa rénovation. Il était même impatient de le faire. Il y avait en lui une petite voix insistante qui se faisait l'écho de cette impatience, ou peut-être qui la créait. Ce dernier point n'était pas clair. Mais ce qu'il savait, c'était qu'il s'agissait de la voix de l'élément unificateur de sa personnalité reconstituée, le Mystère de Patricia Luisa Vasquez.

Korzenowski rassembla ses instruments et ses notes de travail, tout ce qui lui était nécessaire pour se mettre au travail sur la Voie, et ordonna au laboratoire de se fermer hermétiquement.

— Soyez bien sages, dit-il à une sentinelle automatique en forme de croix tandis qu'il s'éloignait des dômes.

Il s'arrêta à la limite du parc, en fronçant les sourcils. Il n'était pas dans ses habitudes de s'adresser ainsi à un robot. Il les considérait comme ni plus ni moins que ce qu'ils étaient : des machines utiles.

N'ayant plus devant lui, à perte de vue, que les étendues sablonneuses d'une pauvre végétation rabougrie, l'Ingénieur monta à

bord du tracteur qui allait le conduire à la gare de la cité de la deuxième chambre.

La partielle de Ram Kikura plaida avec ardeur pour que son originale soit libérée de son assignation à résidence dans l'Axe Euclide. Mais cet appel fut rejeté par les instances subdivisionnaires de la mémoire civique considérant que, durant l'état d'urgence, tout recours devait être obligatoirement présenté par un citoyen corporel et non par un partiel. C'était tellement ridicule que cela ne la mit même pas en colère. Elle avait dépassé ce stade. Elle en était à celui de la prostration morose.

Dans son appartement, Ram Kikura ne se faisait pas d'illusions sur les chances de succès de sa partielle. Le nouvel Hexamone n'hésitait pas à fabriquer les lois au fur et à mesure qu'il en avait besoin. S'opposer publiquement à la réouverture était non seulement dangereux mais extrêmement maladroit. C'était faire manque de civilité et de civisme. Durant de longues décennies, les lois de l'Hexamone et sa politique avaient été fondées sur l'existence de frontières au-delà desquelles il n'y avait que le désastre et le chaos. Le Président et le Ministre-Président, ayant sondé avec précision l'opinion des corps en orbite, faisaient maintenant tout ce qui était en leur pouvoir pour demeurer dans les limites des devoirs de leur charge, mais aussi pour exécuter la volonté de la *mens publica* et la recommandation du Nexus. Ils paraissaient également déterminés à utiliser leur mandat jusqu'à ses plus extrêmes limites, comme s'ils voulaient punir tout l'Hexamone – et même leurs partenaires idéologiques – pour la lourdeur de la tâche.

Elle n'avait plus accès à aucune partie de la mémoire civique. Cela signifiait qu'elle n'avait pas le droit de parler à Tapi, qui allait naître d'un moment à l'autre. Elle n'avait pas le droit de communiquer avec Olmy ou Korzenowski. Ils se comportaient en bons citoyens, lui avait-on dit, et participaient pleinement à l'effort demandé par le plan d'urgence.

Ram Kikura avait refusé, pour sa part, toute forme de coopération. Elle avait fixé ses propres frontières, et elle voulait bien être pendue si elle les franchissait de son plein gré.

En Nouvelle-Zélande, le printemps apportait le beau temps et les gambades des nouveaux agneaux. Lanier s'occupait de leur petit troupeau de moutons à tête noire. Karen l'aidait quand elle n'était pas plongée dans le désarroi. Incapable de travailler efficacement, prisonnière de leur demeure et de cette vallée, elle filait un mauvais coton.

Ils travaillaient ensemble, et cependant ils gardaient leurs distances. Lanier avait perdu l'enthousiasme que Mirsky avait ravivé

en lui. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui allait se passer maintenant. À vrai dire, il ne s'en souciait pas tellement.

À sa façon, il avait naguère aimé l'Hexamone et tout ce qu'il représentait. Au cours des dernières années, il avait pu observer de loin les changements qui s'opéraient dans les cylindres en orbite et dans les sables mouvants de la politique de l'Hexamone. À présent, égaré dans ses regrets et dans ses propres nécessités, ce même Hexamone qui avait travaillé à sauver la Terre les avait finalement trahis, la Terre, Karen et lui.

La Reconstruction n'était pas encore finie.

Peut-être ne s'achèverait-elle jamais, à présent, malgré les assurances qui étaient diffusées jour et nuit par les corps en orbite et que Lanier trouvait particulièrement irritantes. Quotidiennement, d'une voix douce et patiente, ils faisaient l'éducation de la Terre en l'informant des progrès de la réouverture.

De temps à autre, Lanier recevait aussi des échos de la Reconstruction, qui continuait de manière dérisoire.

Il se sentait de nouveau très vieux, et cela se voyait.

Assis le soir sur la véranda, écoutant la brise froide qui faisait bruire la végétation, il avait parfois des pensées aussi convolutées et aussi floues qu'une pelote de laine angora.

Je ne suis qu'un être humain individuel. Il est normal que je me ratatine comme une feuille d'arbre sur le point de tomber. Je ne suis plus à ma place ici. Mon temps est fini. Je hais cette époque. Je plains ceux qui viennent d'y naître.

Peut-être le pire était-il d'avoir senti, durant un bref moment, une étincelle qui appartenait au passé. Avec Mirsky, il avait cru possible de livrer le bon combat. Il avait espéré qu'il y aurait peut-être une force plus sage et plus puissante qui interviendrait.

Mais Mirsky n'était plus là.

Personne ne l'avait vu depuis des mois.

Lanier essaya de se lever de son fauteuil pour aller se coucher. Il espérait trouver dans le sommeil un répit à ses pénibles pensées. Ses mains s'agrippèrent au bois et son torse se pencha en avant, mais il ne put soulever son corps. C'était comme si le fond de son pantalon était collé au siège. Intrigué, il se pencha d'un côté. Quelque chose explosa alors silencieusement. Une sphère de ténèbres s'avança de côté devant ses yeux, et sa tête devint énorme.

La sphère de ténèbres se centra dans sa vision et devint un énorme tunnel. Il agrippa les bras du fauteuil, mais ne réussit pas plus que la première fois à se lever.

— Seigneur, murmura-t-il.

Ses lèvres étaient aussi insensibles que des morceaux de caoutchouc. De l'encre noire s'étalait à l'arrière de sa tête. Des portes

se fermaient avec des claquements rythmiques sur tous ses souvenirs. Karen n'était pas avec lui. N'était pas où elle était. Son père les avait quittés ainsi, encore plus jeune que lui aujourd'hui. Sans douleur juste la cessation soudaine de Il ne s'était pas cru si

— Oh, mon Dieu.

Le tunnel était devenu béant, plein d'une nuit noire et irisée.

Le Chardon

Enfouies à soixante mètres de la surface à l'extérieur de l'enceinte de la tête sud de la septième chambre, sept génératrices étaient reliées à la machinerie de la sixième chambre par sept puits de vide total délimités par des champs. Ces génératrices ne comportaient aucune pièce mobile et n'avaient rien à voir avec les champs magnétiques ou les électrons. Elles fonctionnaient selon des principes beaucoup plus subtils développés par Korzenowski à partir de raisonnements mathématiques énoncés à l'origine par Patricia Luisa Vasquez à la fin du xx^e siècle.

C'étaient ces sept génératrices qui avaient exercé sur l'espace-temps les contraintes ayant eu pour conséquence la création de la Voie. Il y avait quarante ans qu'elles n'avaient pas été utilisées, mais elles étaient toujours en bon état. Les puits de vide fonctionnaient toujours, libres de toute matière et de toute énergie liée au temps, celle-ci étant le plus énigmatique des sous-produits créés par les interactions entre les univers.

Dans le tunnel qui conduisait à la septième chambre, une bulle d'observation avait été aménagée, et le puits central avait été pressurisé avec de l'air. La bulle était pleine de matériel d'observation à distance et d'énormes sphères rouges, incrustées de cubes gris et argentés, aussi gros qu'une tête d'homme, qui ne cessaient de se déplacer dans tous les sens en évitant silencieusement les humains qu'elles rencontraient sur leurs trajets complexes.

Korzenowski se laissa flotter jusqu'à l'endroit où la singularité se trouvait autrefois. Son corps tournoyait en vacillant comme une toupie trop lente et ses poils blancs se dressaient sur sa main sous l'effet de la brise froide qui circulait à l'intérieur de la bulle. De ses yeux de chat, il observait la structure édifiée sur la tête sud de la septième chambre, qui rayonnait sur des kilomètres, à partir du puits central, avec ses énormes anneaux noirs concentriques d'activateurs de particules virtuelles et leurs réservoirs de tritium métallique stabilisé par gravitons. Ceux-ci n'entreraient pas en service avant l'ouverture de la Voie. Les activateurs pouvaient être utilisés comme arme. Ils étaient capables d'annihiler toute matière sur une distance de plusieurs centaines de kilomètres, fournissant ainsi à l'Hexamone, si besoin

était, sa première « tête de pont ». Bientôt, des écrans antiradiations à rayons de traction seraient mis en place pour drainer le flot de matière désintégrée que les activateurs allaient créer dans le sillage de leurs rayons.

C'étaient des armes effroyables, des défenses terrifiantes.

Contre des adversaires tout aussi terrifiants.

Korzenowski laissait vagabonder ses pensées. Chaque jour, quand il restait seul dans la bulle avec les machines, il consacrait ses deux heures de pause à essayer de replacer les événements des derniers mois dans une perspective plus claire. Dans deux semaines, les génératrices de la Voie allaient être testées. Des univers virtuels de dimensions fractionnelles – des continuums ne possédant guère plus qu'une réalité abstraite – seraient créés dans des configurations délibérément instables. Le ciel nocturne de la Terre s'illuminerait de leurs morts, tandis que des particules et radiations inconnues de ce continuum – comme de tout continuum stable – laisseraient des traces scintillantes dans le vide ébranlé.

Dans trois semaines, si les essais étaient concluants, Korzenowski donnerait l'ordre de créer un tore, un univers indépendant et stable retourné sur lui-même. Il le démantèlerait alors pour observer la manière dont il disparaîtrait. Sa désintégration lui fournirait peut-être quelques indices sur l'état et les coordonnées super-spatiales du terminus scellé de la Voie.

Au cours des prochains mois, ils n'allaient rien faire d'autre que partir à la « pêche » de ce terminus. Un univers virtuel temporaire de la taille et de la forme de la Voie, mais de longueur finie, serait créé puis incité à se fondre avec le terminus. De la sorte, un pont d'attraction s'établirait entre les génératrices et leur progéniture maintenant indépendante.

Ramón Rita Tiempos de Los Angeles

Korzenowski ferma les yeux et fronça durement les sourcils. Il ne pouvait ignorer la source de ces interruptions de plus en plus fréquentes ni leur signification. Lorsque le Mystère de Patricia Vasquez avait été transféré dans ses partiels rassemblés, afin de les unifier et de leur donner un noyau commun, une partie de sa mémoire et de ses pulsions était passée en même temps. En théorie, la chose était pratiquement impossible. Mais Patricia Vasquez se trouvait alors dans un état de trouble extrême, et Korzenowski, particulièrement éparpillé, était loin de représenter le cas de transfert idéal décrit dans les manuels.

Il n'essaya pas de se battre contre ces impulsions. Pour le moment, elles n'allaient pas dans un sens contraire à celui de sa volonté et elles ne le dérangeaient pas trop. Mais le moment viendrait, inévitablement, où il faudrait faire le point et se soumettre, sans

doute, à une importante restructuration de personnalité.

C'était un processus qui comportait des risques, et il ne pouvait pas se permettre, en ce moment, de courir ces risques. Le rôle qu'il jouait dans l'effort entrepris par l'Hexamone était trop capital.

Là, se dit-il au bout de quelques minutes. Paix. Calme. Intégration.

— Konrad ! appela une voix venue du tunnel d'accès de la bulle.

Faisant la grimace, Korzenowski se tourna pour faire face au nouvel arrivant. C'était Olmy. Ils n'avaient pas eu l'occasion de s'entretenir depuis des semaines. L'Ingénieur écarta les bras, ralentissant son mouvement de rotation, puis se tracta vers le centre de la bulle.

Ils pictèrent leurs plus amicales salutations et se donnèrent l'accolade dans l'absence presque totale de pesanteur.

— Mon ami, dit Korzenowski.

— Je viens troubler votre repos, dit Olmy en pictant un symbole poli.

— C'est sans importance. Je suis heureux de vous voir.

— Avez-vous appris la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Garry Lanier a été victime d'une grave hémorragie cérébrale.

— Il n'était pas protégé, dit Korzenowski, dont le visage avait pâli.

Il est mort ?

— Il a failli y rester. Karen l'a découvert juste quelques secondes après. Elle a immédiatement alerté Christchurch.

— Ce foutu amour-propre d'autochtone ! s'exclama Korzenowski.

La colère qu'il ressentait n'était pas seulement la sienne.

— Ils ont mis moins de dix minutes à arriver. Ses jours ne sont pas en danger, mais il aura besoin d'une reconstitution partielle. Le cerveau est très endommagé.

Korzenowski ferma les yeux et secoua lentement la tête. Il n'approuvait pas, d'une façon générale, les thérapeutiques imposées ; mais dans ces circonstances, il doutait que l'Hexamone laisse le choix à Lanier.

— C'est eux qui lui ont fait ça, dit-il d'une voix amère. Et nous avons tous une part de responsabilité.

— Inutile d'ajouter à toute la culpabilité ambiante, déclara Olmy. Si Karen donne son accord pour la reconstitution, la plupart des dommages pourront être réparés. Mais il faudra faire appel à des techniques qu'il a toujours refusées publiquement.

— Avez-vous annoncé la chose à Ram Kikura ?

Olmy secoua la tête.

— Elle est actuellement assignée à résidence et interdite de communication. De plus, ma propre laisse est relativement courte.

— De même que la mienne, Fit Korzenowski. Mais elle me permet

encore assez de mouvement pour alerter quelques personnes influentes.

— Je vous en suis reconnaissant, dit Olmy. J'ai bien peur que mon statut politique ne soit assez précaire en ce moment.

— Pourquoi donc ?

— J'ai refusé le commandement du dispositif de défense.

— Il était logique que ce soit vous. Pourquoi ce refus ?

Olmy sourit en secouant mystérieusement la tête. Korzenowski le regarda dans les yeux et ressentit un brusque élan de sympathie pour cet homme. *Lui non plus, il n'est pas tout seul*, se dit-il. Mais il eût été incapable d'expliquer ce qui lui avait soufflé cette pensée, ni quelles implications elle avait.

— Je vous expliquerai plus tard. Ce n'est pas le moment. Je pense que je serai difficile à joindre pendant quelque temps, cependant. Si vous avez besoin de communiquer avec moi...

Il picta son dernier message en faisceau serré, de sorte que Korzenowski fût le seul à pouvoir le capter.

Korzenowski dévisagea Olmy quelques instants en silence avant de picter :

— Je vais me sentir seul si je n'ai plus ni vous, ni Garry, ni Ram Kikura pour parler quand j'en ai besoin.

Olmy hocha gravement la tête.

— Nous nous retrouverons tous un jour, peut-être, si c'est la volonté des Étoiles, de la Destinée et de Pneuma.

Puis il se tracta avec souplesse vers le tunnel d'accès.

De nouveau seul à l'intérieur de la bulle, Korzenowski se laissa flotter au milieu des machines, des sphères rouges et des cubes gris. *Inutile d'essayer de me reposer, maintenant*, se dit-il, et il se remit au travail.

La Terre

Lanier se débattait au bord d'un puits. Chaque fois qu'il décripait les mains, s'attendant à tomber, quelqu'un le retenait au dernier moment. Il ne pouvait pas mourir. Il commençait à en vouloir à celui qui le sauvait. Tant qu'il demeurerait vivant, il était condamné à sentir ce drôle de goût amer dans sa bouche et cette distorsion dans son ventre. Dans un moment de lucidité, il essaya de se rappeler qui il était, mais n'y parvint pas.

Une explosion de lumière l'entoura. Il semblait baigné d'une gloire divine. En même temps, son esprit le démangeait et il entendit ses premières paroles depuis un temps qui lui paraissait infini.

— Nous avons fait tout ce que nous avons pu en dehors de la reconstitution.

Lanier médita ces paroles, qui lui semblaient si familières et pourtant si étrangères en même temps.

— Il n'aurait pas accepté cela.

Karen !

— Dans ce cas, il n'y a rien d'autre que nous puissions faire.

— Est-ce qu'il reprendra conscience ?

— Il est conscient, d'une certaine manière. Il nous écoute probablement.

— Peut-il parler ?

— Je ne sais pas. Posez-lui une question.

— Garry, est-ce que tu m'entends ?

Oui pourquoi ne me laissez-vous pas mourir Karen non il y a encore du...

— ... travail à accomplir.

— Garry ? Quel travail ?

Est-ce que la Reconstruction est terminée...

— ... Reconstruction terminée ?

— Garry, tu as été très malade. Est-ce que tu m'entends ?

— Oui.

— Je ne pouvais pas te laisser mourir comme ça. J'ai appelé le centre médical de l'Hexamone à Christchurch. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient...

Il n'y voyait toujours pas. Il n'était même pas capable de dire si ses

yeux étaient ouverts ou fermés. La lumière de gloire avait fait place à des ténèbres marron.

— ... Ne les laisse pas...

— Quoi ?

— Ne les laisse pas.

— Garry, dis-moi ce que je dois faire !

Elle s'était exprimée en chinois. Sa voix était très malheureuse. Il la rendait malheureuse.

— Qu'est-ce que c'est que la reconstitution ?

Une autre voix s'interposa, en anglais.

— Ser Lanier, vous ne pourrez jamais vous remettre sans reconstitution. Il s'agit d'introduire dans votre cerveau de minuscules mobiles chirurgicaux qui aideront à réparer vos tissus nerveux endommagés.

— Pas de corps nouveau.

— Votre corps est très bien comme cela. Seul votre cerveau a été atteint.

— Pas de privilège.

— Que veut-il dire ?

La voix s'adressait à quelqu'un d'autre. Ce fut Karen qui répondit.

— Il ne veut pas être l'objet d'un traitement médical privilégié.

— Ser Lanier, il s'agit d'une procédure tout à fait ordinaire. Vous voulez dire... (de nouveau, la voix s'adressait à quelqu'un d'autre, toujours Karen, sans doute) qu'il refuse les implants contre le vieillissement ?

— Il les a toujours refusés.

— Cela n'a rien à voir avec le traitement que nous vous proposons, ser. C'est de la médecine classique. Vous n'avez jamais, jusqu'ici, refusé des soins.

Non, c'est vrai. Ma vie a été longue.

— Mais je dois ajouter, reprit la voix, que si vous étiez venu nous voir à Christchurch, nous aurions pu vous dire que cette attaque se préparait. Nous aurions pu vous l'éviter.

— Appartenez-vous aux corps en orbite ? demanda Lanier en articulant lentement.

Il ouvrit les yeux. Il sentait ses paupières ouvertes, mais il ne voyait toujours rien.

— J'ai fait mes études là-bas, ser, mais je suis originaire de Melbourne. Ça s'entend à mon accent, non ?

C'était vrai. Il percevait maintenant son accent traînant.

— D'accord, dit-il.

Avait-il le choix ? Avait-il peur de mourir, en fin de compte ? Il était incapable de penser, et encore moins de prendre une décision. Mais il savait qu'il ne voulait pas faire souffrir Karen.

Elle était en train de pleurer, loin de lui. Puis les sanglots s'éteignirent, et les ténèbres marron devinrent noires. Mais avant de perdre tout à fait conscience, Lanier entendit une autre voix qui lui disait, cette fois-ci avec un accent russe :

— Garry, nous allons vous aider. Rétablissez-vous vite, mon ami.

Mirsky !

Le Chardon

Olmy avait décidé de disparaître lorsqu'il était devenu clair qu'ils allaient lui proposer ce commandement. Il ne voulait pas prendre le risque d'abriter un Jarte en occupant un poste crucial dans la défense de l'Hexamone.

Après sa conversation avec Korzenowski, il avait regagné son logement situé sous les Chambres du Nexus, puis son ancien appartement d'Alexandrie. Dans les deux cas, il avait effacé toute trace de son passage. Puis il s'était préparé à déconnecter son terminal de bibliothèque, mais avait hésité. Avant de couper ce dernier lien, il lui restait un devoir à accomplir. Il appela son pisteur favori et demanda des nouvelles de son fils.

— Sur le Chardon, répondit aussitôt le pisteur.

— Incarné ?

— La naissance s'est bien passée. Il reçoit actuellement son endoctrinement corporel.

Ni Ram Kikura ni lui n'avaient pu aller le voir. La culpabilité et le remords ne faisaient pas partie des émotions que les implants étaient censés contrôler.

— Est-ce que je pourrais lui parler en dehors des canaux publics ? demanda Olmy.

Le pisteur ne répondit pas durant plusieurs secondes.

— Pas directement, fit-il enfin. Mais il a ouvert un compte de données clandestin auquel vous êtes le seul à pouvoir accéder.

— Qu'attendez-vous pour me le passer ? demanda Olmy avec un sourire.

Le compte de données ne contenait qu'un seul message : « Accepté au service de défense. Première affectation dans quelques jours. À notre succès, père. »

Olmy relut plusieurs fois le message, qui était accompagné d'un pictogramme signifiant amour, respect et admiration. Instinctivement, il tendit la main pour le toucher. Elle passa au travers.

— J'ai un message pour mon fils, dit-il. Ainsi qu'une requête.

Lorsque le message fut enregistré sur le compte de Tapi, Olmy retira son pisteur et referma le terminal.

Le moment était venu de se cacher dans un endroit où il serait

certain de ne pas être découvert. Rassemblant les quelques affaires dont il avait besoin, il les transporta dans un abri provisoire situé dans une galerie d'entretien du troisième quartier de la tête nord.

Il n'était pas encore prêt à présenter ses informations à l'Hexamone. Il restait beaucoup de travail à accomplir. Jusqu'à présent, il n'avait rien qui pût être particulièrement utile au niveau stratégique. Il avait beaucoup appris sur la société Jarte, mais ne possédait encore aucun renseignement significatif concernant leur science et leur technologie. Il y avait peu de chances pour que ce Jarte détienne des informations détaillées dans ces domaines. C'eût été extrêmement imprudent, compte tenu de sa mission. Cependant, Olmy avait le sentiment qu'il lui faudrait encore plusieurs semaines pour achever ses recherches.

En réalité, il était en train de se perdre dans cette étude. Il voyait parfaitement le piège – le sien et non celui du Jarte – et l'évitait soigneusement. Il pouvait s'enfouir profondément dans sa propre tête et se contenter de traiter les informations transmises par son partiel, plusieurs mois d'affilée, ne retournant dans le monde extérieur que pour prendre ses rations nutritives complémentaires et peut-être pour se tenir informé de l'évolution de la réouverture.

Jamais il n'avait eu l'occasion d'étudier un ennemi d'aussi près, de manière aussi intime. Étudier son ennemi, c'était se regarder dans un miroir déformant. Avec le temps, en jouant contre les forces et les faiblesses de son adversaire, on pouvait devenir en quelque sorte son négatif, son moule. Et lui inversement.

Olmy ne méprisait plus le Jarte. Il arrivait même qu'il s'estime près de le comprendre.

Ensemble, ils avaient mis au point une espèce de jargon psychologique qui leur permettait de penser chacun à la manière de l'autre, dans les limites du langage. Ils avaient commencé à échanger des informations personnelles sans aucun doute soigneusement épurées et émondées, mais qui leur donnaient néanmoins un aperçu de leurs réflexions réciproques. Olmy avait parlé au Jarte de ses antécédents, de sa naissance naturelle, de son éducation conformiste et de l'exode des nadéristes orthodoxes de la cité de la deuxième chambre. Il n'avait rien dit, par contre, des partiels retrouvés de Korzenowski ni de sa conspiration étalée sur des siècles.

Du Jarte, Olmy avait appris ceci :

Une planète civilisée est une planète noire. Pas de gaspillage, pas de risque de détection. Nous nous y cachons pour nous préparer au service de la Voie. Il existe de nombreuses planètes de ce type, où les expéditeurs en partance ou sur le retour attendent leur nouvelle affectation. [Je] suis entré dans le service sur un tel monde, d'un

noir admirable sur fond d'étoiles. [Je] ne sais pas du tout ce que c'est qu'une naissance naturelle. [Nous] sommes tous entrés dans le service par l'intermédiaire d'expéditeurs, aussi loin que [ma] mémoire est informée. Au moment de la création, [nous] recevons toutes les connaissances nécessaires à l'accomplissement de [notre] devoir immédiat. Chaque réaffectation apporte des connaissances supplémentaires. [Nous] n'oublions pas nos affectations passées, mais nous les mettons en réserve, afin qu'elles puissent [nous] renseigner plus tard en cas d'urgence.

Olmy parla au Jarte de l'enfance humaine, de l'éducation, des jeux, du choix et de l'attribution des premiers implants, et aussi des bibliothèques. Il ne mentionna pas le Chardon ni l'usage qui en était fait, et il filtra soigneusement les informations visuelles qu'il laissait passer afin de cacher au Jarte les différentes chambres aux contours courbes du vaisseau-astéroïde. Il s'efforça de donner l'impression qu'il avait été, lui aussi, mis au monde et élevé sur une planète.

En temps voulu, il espérait pouvoir percer les mensonges correspondants du Jarte. Après tout, c'était lui le prisonnier, et Olmy avait l'avantage. Plus tard, peut-être, quand il serait tout à fait sûr de sa domination, il ne dirait que la vérité, toute la vérité au Jarte.

Pour le moment, ils se contentaient tous les deux de décrire des cercles autour de cette vérité.

Au-dehors, l'Hexamone avançait peu à peu vers son objectif. De temps à autre, Olmy se branchait sur un terminal public, loin de sa cachette, et utilisait son pisteur pour percer la propagande de l'Hexamone, devenue particulièrement oppressante. L'Hexamone donnait l'impression de se cacher la tête dans le sable et de se sentir coupable de ses actions. Il avait besoin de se convaincre sans cesse de leur bien-fondé.

Olmy ne trouvait pas ce subterfuge encourageant. Il ne pouvait conduire qu'à des erreurs et à des jugements fautifs. Ses pires suspicions, ses pires craintes à propos de la politique actuelle de l'Hexamone étaient en train de se réaliser.

Après le mandat donné par la *mens publica*, la réouverture était imminente. Le dispositif de défense était presque totalement en place. La Voie pouvait être raccordée dans un délai d'un mois, peut-être moins. Les citoyens des corps en orbite étaient enthousiastes, mais inquiets.

Sur la Terre, le Sénat était en vacances forcées. Les repcorps et les sénateurs étaient assignés à résidence, de même qu'un grand nombre de gouverneurs territoriaux.

Ram Kikura se trouvait toujours en résidence surveillée, privée de toute communication avec l'Axe Euclide.

Olmy prit connaissance de ces informations avec une résignation morose. Ces choses-là avaient toujours existé potentiellement. Aujourd'hui, elles se réalisaient. La réouverture était devenue une obsession, rien ne pourrait plus se mettre en travers de sa route, pas même dix siècles d'honneur et de tradition.

Le moment venu, il finirait peut-être par respecter les Jartes, avec leur idéal de pureté univoque, plus qu'il ne respectait ses semblables embourbés dans l'hypocrisie et la confusion.

Il se replongea dans son travail.

La Terre

— Pavel Mirsky était là ? demanda Lanier à Karen.

Elle était en train de le retourner sur le côté pour vérifier les champs de sustentation du lit. Elle lui jeta un regard à la fois intrigué et irrité.

— Non, dit-elle. Tu as dû le rêver.

— Sans doute, fit-il après avoir dégluti avec peine. Combien de temps suis-je resté endormi ?

— Tu ne dormais pas. Tu as fait une réintégration. Il y a deux jours qu'ils ont incorporé les derniers micro-organismes de réparation à ta circulation sanguine. Ton attaque (elle le remit en place au centre du champ) remonte à deux mois environ.

— Oh !

Elle le dominait de son visage grave.

— Tu as failli y rester, murmura-t-elle.

— Je ne me souviens pas très bien, dit-il avec un sourire faible. Est-ce que j'essayais de te retrouver lorsque c'est arrivé ?

— Tu étais assis dans la véranda. Il faisait froid dehors. Tu as... Je t'ai trouvé affaîssé dans ton fauteuil. (Elle secoua la tête.) Il y avait des moments où je te détestais, et d'autres...

— Je ne me doutais pas que cela arriverait, dit-il.

— Mais ton père, Garry...

— Je ne suis pas mon père.

— Tu t'es comporté exactement comme si tu avais envie de mourir.

— Peut-être, dit-il d'une voix tranquille, mais je n'avais pas envie de te perdre.

— Tu voulais que je t'accompagne, peut-être ? fit-elle en s'asseyant au bord du lit, à la limite des champs de sustentation. Mais je ne suis pas encore prête pour ça.

— Non.

— Tu paraîs assez vieux pour être mon père.

— Merci.

Elle lui prit le menton dans une main et lui inclina doucement la tête sur le côté pour toucher une protubérance à la base du cou.

— Ils t'ont mis un implant temporaire, dit-elle. Tu pourras le faire enlever plus tard, si tu le désires. Pour le moment, tu es sous la

protection de l'Hexamone.

— Pourquoi ont-ils fait ça ? Ils m'ont menti !

Il porta la main à l'endroit où était la petite bosse.

C'est donc là. Je suis furieux... et soulagé en même temps.

— L'Hexamone te veut vivant. Le sénateur Ras Mishiney a été nommé administrateur temporaire de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie du Nord. Il a donné l'ordre que tu sois maintenu en vie et que cet implant soit placé malgré tes sentiments à cet égard, pour que la tâche ne lui soit pas rendue plus compliquée. Tu es un héros, Garry. Si tu meurs, qui sait ce que les autochtones iront imaginer ?

— Tu les as laissés faire ?

— Ils ne m'en ont parlé qu'après. Ils ne m'ont pas laissé le choix.

La voix de Karen s'adoucit, et sa lèvre se mit à trembler.

— Je leur ai dit ce que tu pensais. Ils ont respecté leur promesse, au début, mais Ras Mishiney est arrivé... pour t'exprimer sa sympathie, disait-il. (Elle essuya sa joue humide du revers de la main.) Il leur a donné l'ordre de placer l'implant, en insistant pour qu'il reste là jusqu'à la fin de la crise.

Lanier se laissa aller en arrière contre le champ de sustentation, et ferma les yeux.

— Je suis navré, dit-il.

— Je croyais que tu étais mort ! fit-elle en s'asseyant de nouveau, les deux mains contre ses joues, les paupières étroitement serrées. Je me disais que nous ne pourrions plus jamais résoudre notre...

Il voulut lui saisir le bras, mais elle repoussa sa main d'un haussement d'épaules.

— Je suis navré de tout ce qui s'est passé, répéta-t-il en lui prenant le bras, qu'elle ne lui refusa pas, cette fois-ci. J'ai agi en égoïste.

— Tu as agi en homme de principes. J'ai respecté tes idées, c'est pour moi que j'avais peur.

— Un homme de principes peut être égoïste, lui dit Lanier.

Elle secoua la tête et prit sa main dans les siennes.

— À cause de toi, je me suis sentie très coupable, dit-elle. Après tout ce que nous avons fait pour la Terre, ne pas partager ses... handicaps...

Il se tourna vers la fenêtre de la chambre. Il faisait nuit.

— Que s'est-il passé d'important ? demanda-t-il.

— Ils ne nous disent pas tout. Je pense que la réouverture est imminente.

Il essaya de se lever du lit, mais sa longue immobilité l'avait affaibli. Il renonça à faire l'effort.

— J'aimerais parler à l'administrateur, dit-il. Si je suis quelqu'un d'assez important pour être maintenu en vie à tout prix, il a peut-être envie de me mettre au courant.

— Il ne parle à aucun de nous, si ce n'est pour dire des platitudes. J'en arrive à les haïr de toutes mes forces, Garry.

Quel choc cela a dû être.

Lanier était dans la véranda, emmitouflé dans des couvertures malgré la température clémente. L'été approchait. La Terre continuait à parcourir ses cycles, sauvage, incontrôlée, affreuse et belle en même temps.

Quel choc, d'arriver de la Voie à l'environnement calculé, rationnel et parfait, et de descendre comme des anges dans la crasse sordide du passé.

Il leva son bloc-notes pour faire défiler ce qu'il avait écrit. Fronçant les sourcils, mécontent, il effaça quelques paragraphes au sens ténébreux et s'efforça de mettre en mots les idées qui venaient de se former dans sa tête.

Ils n'ont pas besoin de nous, écrivit-il. Tout ce dont ils peuvent avoir besoin se trouve déjà sur le Caillou – le Chardon – et quand ils rouvriront la Voie, ce sera de nouveau l'abondance.

— Une abondance qu'ils ne seront peut-être pas capables de maîtriser, murmura-t-il, les doigts tremblant légèrement au-dessus du clavier.

Il avait décidé que le moment était venu de noter ses souvenirs. Si on devait l'écarter des derniers développements de l'histoire, il lui restait la possibilité d'enregistrer ses expériences passées. Sa mémoire lui semblait même plus nette qu'avant la reconstitution. C'était une sensation agréable, quoique mêlée d'une pointe de culpabilité. Prendre des notes, il pouvait le faire n'importe où, même en prison. Et ce qu'il écrivait influencerait peut-être des gens, s'il avait encore quelque profondeur dans ses pensées.

Quel choc, écrivit-il, de trouver un passé peuplé de gens qui ignorent tout de la psychomédecine, des gens dont l'esprit est aussi difforme, dénaturé et détourné (il effaça dénaturé et détourné) que la nature et les circonstances le (il s'interrompit, ne sachant plus comment continuer sa phrase, et recommença :)... dont l'esprit est aussi difforme que pouvait l'être le corps des humains des anciens temps, ressemblant à des gnomes ratatinés, desséchés, affreux, s'accrochant à leur personnalité loqueteuse, chérissant leurs tares et leurs maladies, redoutant une santé mentale imposée, standardisée, qui pourrait les rendre tous pareils. Des êtres trop ignares pour voir qu'il existe autant de variétés de psychismes sains, ou peut-être davantage, qu'il y en a de malsains. La liberté réside dans la maîtrise et le redressement. L'Hexamone terrestre récemment constitué le savait, et cependant quelle tâche considérable l'attendait ! Il devait avoir recours à des subterfuges, des ruses et des mensonges caractérisés dans le combat constant qu'il menait aussi bien contre les ravages causés par la Mort que contre les causes mêmes de la catastrophe. Et de la même manière que j'étais supplicié sur ta roue du devoir de soulager cette misère,

l'Hexamone, de son côté, cherchait à...

Il s'interrompt. À faire quoi ? À retrouver le bon vieux temps, ou le monde qui leur était le plus familier, où ils se sentaient le plus à l'aise en dépit de la philosophie et des objectifs qu'ils professaient ? La Séparation était la décision d'un moment, en temps hexamonal, de la même manière que la réouverture. Rien d'autre que des pics isolés dans la courbe harmonieuse de l'évolution historique de l'Hexamone. Des points de fracture cataclysmiques dans une matrice de verre.

Ils étaient tous extrêmement humains malgré leurs siècles de talsit et de psychomédecine. Malgré leur culture assainie et aseptisée, malgré l'absence d'individus asociaux, ils n'avaient pas encore réussi à s'élever au-dessus des querelles et des discordes. Leur société était simplement plus « polie », moins aveuglément destructrice et moins effrayante que par le passé.

Karen lui avait dit qu'elle en était venue à les détester. Lanier, pour sa part, ne pouvait partager ce sentiment. Malgré sa colère et ses désillusions, il n'avait jamais cessé de les admirer. Ils avaient finalement accepté de regarder en face une vérité qui, depuis le début, était évidente. Les humains du passé – les autochtones – ne pourraient jamais s'assimiler aisément aux humains du futur, tout au moins pas avant plusieurs décennies, et à condition que cesse la pénurie actuelle.

D'un regard soupçonneux, il suivit un point blanc qui survolait les collines vertes du sud avant de disparaître derrière les arbres. Il consulta sa montre.

— Karen ! cria-t-il. Les voilà !

Elle poussa la porte à treillis, les bras chargés d'un plateau de jeunes plants qu'elle venait de mettre en pot.

— Une livraison ? demanda-t-elle.

— J'imagine, répondit-il.

— C'est très attentionné de leur part. Mais nous pourrions peut-être leur tirer une ou deux informations intéressantes.

Il n'y avait presque plus d'amertume dans la voix de Karen. Ils s'étaient résignés tous les deux à être mis à l'écart.

La petite navette s'immobilisa au-dessus du carré d'herbe qui faisait face à la maison. Un champ de traction sortit du nez de l'appareil pour toucher le sol, et un jeune néo-Geshel homomorphe, vêtu de noir, descendit. Lanier repoussa sa couverture sur le dossier du fauteuil et se leva, le bloc-notes à la main.

Le nouveau venu avait une allure vaguement familière, bien que son visage leur fût inconnu.

— Bonjour, dit-il. Je m'appelle Tapi Ram Olmy. Vous êtes bien ser Lanier ?

— Bonjour. Voici ma femme, Karen.

— Je vous apporte les fournitures prévues, dit le jeune

homomorphe en regardant autour de lui et en souriant d'un air mal à l'aise. Pardonnez-moi, mais il n'y a pas très longtemps que je suis né. J'ai passé mon incarnation il y a trois mois. Le monde réel est tellement... impressionnant !

— Voulez-vous entrer ? proposa Karen.

— Merci.

Tout en grimpant les marches de la véranda, il sortit de la poche de sa combinaison noire une baguette argentée de la longueur d'une main, sur laquelle brillait une ligne verte qu'il longea du doigt.

— Votre demeure n'est pas surveillée, dit-il. Les seuls moniteurs se trouvent en bordure du jardin.

— Ce que nous pouvons dire ici ne les intéresse pas, déclara Karen d'une voix résignée, dépourvue de toute animosité.

— C'est toujours cela de gagné. Je vous apporte un paquet de la part de mon père.

— Vous êtes le fils d'Olmy et de Suli Ram Kikura ? demanda Karen.

— Exactement. Personne ne peut communiquer avec ma mère. Ils ont très peur d'elle. Mais ils seront obligés de la libérer bientôt. Mon père se cache, mais il n'est pas recherché. J'ignore ses raisons, à vrai dire. Il a pensé que vous aimeriez avoir un rapport véridique et détaillé sur les derniers événements du Chardon. Cela pourrait m'attirer pas mal d'histoires, poursuivit-il d'un air grave, mais mon père a pris des risques dans sa carrière, lui aussi.

— Ils ont bien conçu, fit Lanier, traduisant en paroles un pictogramme de politesse utilisé dans l'Hexamone.

— Merci, dit Ram Olmy en donnant à Lanier les blocs-mémoires à l'ancienne mode. Je suppose que vous avez là de quoi vous occuper pendant quelques semaines. Il n'y a que du texte. Mon père a fait traduire tous les pictogrammes. Je peux vous en donner un résumé, si vous voulez...

— Asseyez-vous, dit Lanier en indiquant un fauteuil à oreillettes devant la cheminée.

Ram Olmy obéit, les mains croisées sur les genoux.

— L'Ingénieur va créer ce soir un certain nombre d'univers virtuels, dit-il. Pour essayer de repérer la fin de la Voie. Je pense que vous pourrez admirer d'ici les effets secondaires. Cela va être assez spectaculaire.

Lanier hocha la tête. Il n'était pas tout à fait sûr d'être actuellement en mesure d'apprécier des effets spectaculaires.

— Les défenses sont en place, poursuivit Ram Olmy. Elles n'ont pas encore été testées, mais elles le seront bientôt. Je fais partie de l'une des équipes chargées des essais.

— Je vous souhaite bonne chance.

— J'apprécie votre ironie, ser Lanier. Si tout se passe bien, la Voie

sera raccordée dans une semaine, et le premier essai d'ouverture aura lieu huit jours plus tard environ. J'espère bien y assister.

— Ce sera un événement mémorable.

Lanier était resté debout. Karen se tenait derrière lui. Ram Olmy leva les yeux vers eux. Son regard était froid, mais il ne semblait pas à l'aise dans son corps. Il agrippa les bras de son fauteuil, puis croisa de nouveau les mains sur ses genoux.

Nerveux comme un jeune poulain, se dit Lanier.

— J'ai aussi un message de Konrad Korzenowski, reprit Ram Olmy. Il m'a dit de vous dire que ser Mirsky était introuvable. « L'avatar s'est envolé », ce sont ses propres paroles.

Lanier hocha la tête. Puis il se tourna vers Karen.

— Nous gênons ce garçon, dit-il. Asseyons-nous.

Ils rapprochèrent deux sièges. Karen proposa des rafraîchissements, mais Ram Olmy refusa.

— Je ne suis pas tout à fait bâti sur le modèle de mon père, dit-il. Je ne suis peut-être pas aussi efficace, mais je n'ai pas besoin de prothèses talsits.

Il leur montra ses mains, visiblement fier de sa nouvelle forme matérielle.

Lanier lui sourit. Tapi le faisait penser à Olmy, et l'évocation était agréable. Karen, pour sa part, semblait moins réjouie de cette bouffée d'Hexamone.

— Pourquoi votre père se cache-t-il ? demanda-t-elle.

— Je pense que c'est une façon d'exprimer sa désapprobation, mais je ne connais pas vraiment ses raisons. Nous sommes tous embarrassés par votre mise à l'écart. Je ne connais personne, dans le secteur de la défense et de la protection civile, qui approuve la manière dont la Terre est traitée.

— Mais vous admettez cela comme une nécessité, dit Karen.

Ram Olmy tourna vers elle son regard franc et tranquille.

— Non, ser Lanier. Je ne l'admets aucunement. L'état d'urgence a donné la responsabilité des décisions au Président et à la commission spéciale du Nexus. Nous recevons nos ordres d'eux. Y désobéir, en cette période d'exception, signifie la perte de tous les privilèges de l'incarnation et la relégation dans la mémoire civique. C'est-à-dire à l'endroit d'où je viens.

— Comment avez-vous dégoté cette mission ? demanda Lanier.

— Pardonnez-moi... Dégoté ?

— Comment avez-vous obtenu d'être envoyé ici ?

— J'ai simplement fait une demande. Personne n'y a vu d'objection. J'ai dit que vous étiez des amis de mon père et de l'Ingénieur, et que je pourrais vous transmettre un message de ser Korzenowski.

— Ils n'ont pas essayé de les arrêter ?

— Non. Mon père se cache, mais il n'a enfreint aucune loi. Rien n'oblige un citoyen à accepter une charge de commandement. Ce serait ridicule.

— Korzenowski s'est porté volontaire ? demanda Karen, soudain intéressée.

— J'ignore ses raisons. Quelquefois, il a une attitude un peu bizarre. Mais ses recherches avancent. C'est du moins ce que l'on dit. La commission spéciale du Nexus ne peut pas contrôler tous les moyens de communication. Les rumeurs vont vite, en ce moment, sur le Chardon. Je le vois rarement. C'est son partiel qui m'a remis le paquet.

— Nous vous sommes reconnaissants de nous l'avoir apporté, dit Lanier.

— C'est un plaisir pour moi. Ma mère et mon père m'ont souvent parlé de vous. Ils disent que vous faites partie des autochtones qui ont le plus de valeur. Je voulais aussi vous dire... (Il se leva brusquement.) Excusez-moi, il faut que je parte, maintenant. Le déchargement est terminé. Lorsque tout sera fini et que la Voie sera rouverte, l'Hexamone aura finalement les moyens d'achever l'œuvre qui a été entreprise ici. J'attends ce moment avec impatience, et je suis d'ores et déjà volontaire pour participer à tout projet que l'un de vous deux dirigera. Ce sera pour moi un honneur, et mes parents en seront très fiers.

Lanier secoua lentement la tête.

— Cela ne prendra jamais fin, dit-il. Pas de la manière qu'envisage l'Hexamone, en tout cas.

— L'avertissement de Mirsky ? demanda Ram Olmy.

— Peut-être. Et aussi les abus de confiance. L'Hexamone va avoir pas mal de pots cassés à recoller.

Ram Olmy soupira.

— Nous avons tous entendu son témoignage. Personne ne sait comment l'interpréter. La commission spéciale du Nexus pense qu'il doit s'agir d'une supercherie.

Le visage de Lanier s'empourpra.

— L'intelligence de votre mère et celle de votre père sont en vous, puisqu'ils vous ont créé à partir de leurs personnalités. Quelle est votre opinion personnelle ?

— Il est pris dans l'engrenage, Garry, murmura Karen d'une voix radoucie. Ne sois pas trop dur avec lui.

— Mirsky ne plaisantait pas, reprit Lanier. Il a su convaincre votre père et l'Ingénieur, de même que votre mère, j'en suis certain. Son avertissement doit être pris au sérieux.

— Où se trouve-t-il alors, ser ?

— Je l'ignore.

— J'aimerais beaucoup le rencontrer, s'il revient.

— S'il revient. Mais que se passera-t-il si quelqu'un ou quelque chose de plus redoutable que lui prend conscience de l'intransigeance de l'Hexamone ?

Lanier se mit lentement debout, plus agité qu'il ne voulait le montrer.

— Merci de votre visite, dit-il. Faites savoir à ceux que cela intéresse que nous allons très bien. Je reprends peu à peu mes forces. Notre attitude n'a pas changé fondamentalement. Elle s'est plutôt durcie. Vous pouvez dire cela de notre part à vos supérieurs.

— Oui, ser. Si l'occasion s'en présente.

Il remercia Karen de son hospitalité, regarda Lanier droit dans les yeux et hocha la tête.

— Au revoir.

— Que les Étoiles, la Destinée et Pneuma soient avec nous tous, dit Lanier.

Ils raccompagnèrent le jeune homme jusqu'au jardin, où les serviteurs mécaniques avaient fini le déchargement et retournaient dans les soutes situées sous le ventre de l'appareil. Ram Olmy grimpa à bord, et la navette s'éleva rapidement, tournant sur elle-même pour prendre la direction de l'ouest, où les dernières lueurs du couchant étaient en train de disparaître.

Karen passa le bras autour de sa taille et l'embrassa sur la joue.

— Bien parlé, dit-elle.

— J'ai l'impression que c'est un bon petit gars, fit Lanier. Mais il est de leur côté, corps et âme.

— Il ressemble plus à son père qu'à sa mère.

Lanier lui embrassa les cheveux, au-dessus du front. Le crépuscule faisait place à la nuit. Frissonnant, il leva vers le ciel un regard où brillait l'attente.

— Quelle magie ce vieux sorcier va-t-il encore nous fabriquer ce soir ?

— Je vais chercher des couvertures, dit Karen. Et un appareil de chauffage.

Durant quelques instants, seul sous les étoiles qui commençaient à pointer dans le ciel, Lanier hésita, ne sachant pas si c'était une bonne ou une horrible chose que d'être en vie. Il ne parvenait pas à maîtriser la chair de poule qui progressait sur ses avant-bras.

Tout cela est réel, se dit-il. Je suis éveillé.

Bientôt, Korzenowski – et peut-être une partie de Patricia Vasquez – allait s'amuser avec des fantômes d'univers.

— Je ne voudrais manquer cela pour rien au monde, lui dit Karen en revenant avec des couvertures qu'ils déployèrent sur la pelouse. Ces

gens sont des salauds, mais il faut avouer qu'ils sont forts.

Lanier hocha la tête en lui prenant la main.

— Je t'aime, dit-il tandis que les larmes embuaient ses yeux.

Elle nicha sa tête au creux de l'épaule de son mari.

De bonne heure le lendemain matin, Lanier écrivit dans son bloc-notes :

Nous avons vu la pointe du Chardon au nord-ouest, bas sur l'horizon, floue et grise. La nuit était chaude, mes vieux os ne me faisaient pas trop mal. J'ai l'esprit plus clair qu'il ne l'a été depuis quelque temps. C'en est même frappant. Ma chère Karen était étendue à mes côtés. Nous devions être parmi les rares personnes, sur la Terre, à savoir ce qui nous attendait ce soir. Mais le savions-nous réellement ?

Nous leur devons tellement, à ces anges résolus, nos descendants lointains. Une boule me montait à la gorge, rien que de contempler l'ascension du Chardon – ou du Caillou – de quelques degrés dans le ciel. J'étais inquiet pour eux. S'ils avaient commis une erreur qui avait causé leur perte ? Si les dieux de Mirsky, à l'autre bout du temps, décidaient d'intervenir ? Que deviendrions-nous ?

Des rayons de lumière blanche irradièrent du Caillou, couvrant les trois quarts du ciel, pénétrant dans l'espace sur des dizaines de kilomètres de distance, dans des directions opposées à celle de la Terre. J'ignore de quoi ils étaient composés. Pas de lumière pure, certainement, car les lasers et les phénomènes analogues doivent être reflétés, pour être visibles, par des particules de poussière, et il n'y en a pas tellement dans l'espace. Nous étions presque aussi ignorants que des primitifs. Brusquement, les rayons ont disparu, ne laissant plus que les étoiles et le Caillou, beaucoup plus lumineux et plus haut dans le ciel au nord-ouest. Je me disais que Korzenowski avait peut-être voulu dessiner sa marque dans le ciel et qu'il n'y aurait plus rien d'autre à voir.

Mais de la pointe du Caillou, traversant toute la voûte étoilée, se déploya une somptueuse tenture bleu et mauve qui mit plusieurs secondes à couvrir tout le ciel d'un horizon à l'autre. Dans les plis de cette tenture brillaient des taches rouges indistinctes. Il nous fallut plusieurs secondes pour distinguer, à l'intérieur de ces espaces flous, les images du croissant de lune reproduites en deux ou trois douzaines d'endroits différents comme par un effet d'objectif spécial.

La tenture se déchira alors comme un vieux haillon sous l'effet d'un courant violent. À l'endroit où elle se trouvait précédemment se dessinèrent les tentacules verts et mous d'une espèce de méduse monstrueuse qui vibrait en décrivant une lente spirale. Il y avait dans ce spectacle quelque chose d'organique et de repoussant qui m'obligea presque à détourner les yeux. J'avais l'impression d'assister à une naissance contre nature, accompagnée d'une sanie malsaine et mystérieuse. L'espace était déformé, violenté d'une

manière dont il n'avait pas l'habitude.

Puis tout s'obscurcit et les étoiles se remirent à briller, nettes, comme si rien ne s'était passé. Si quelque chose était changé, nous n'en avons pas eu conscience.

Le Chardon

Korzenowski voyait sous lui la sixième chambre à travers le dôme qui recouvrait le puits d'accès de la tête nord. Il tenait dans sa main un petit cube de fer-nickel que ses doigts retournaient nerveusement. Non loin de lui, le Président flottait, les bras croisés, portant sa robe cérémoniale et son chapeau qui le faisaient ressembler à un seigneur mandarin. Il était venu, à la fin de la session spéciale du Nexus, observer les deuxième et troisième séries d'essais. Ils attendaient maintenant de voir comment la machinerie de la sixième chambre allait réagir.

Un léger panache de fumée montait du troisième quartier. Déjà, des vaisseaux décrivaient des cercles au-dessus du site.

— Vous savez ce que c'est ? demanda Farren Siliom.

— Une gaine de radiation à commande inertielle a pris feu, répondit Korzenowski sans lui prêter beaucoup d'attention.

Il ne quittait pas des yeux les points cruciaux de la sixième chambre, où à n'importe quel moment pouvait se produire un effet de rétrodiffusion pseudospatiale capable d'arracher des sections entières de la base de la vallée.

— C'est un problème mineur, ajouta-t-il.

— Les essais se passent bien ?

— Tout est normal.

— Dans combien de temps ferons-nous la jonction ?

— Dans neuf jours, dit Korzenowski, se donnant ainsi un peu de marge. La machinerie a besoin de trouver son point d'équilibre. Nous devons laisser se dissoudre l'univers retourné virtuel. La route à suivre deviendra alors plus claire et nous pourrons opérer la jonction.

Le Président picta un symbole d'acceptation enthousiaste.

— Ni le Ministre-Président ni moi ne sommes à l'aise dans cette situation, transmit-il à Korzenowski sur faisceau étroit. Nous sommes tous forcés de faire des choses que nous préfererions ne pas avoir à accomplir, n'est-ce pas ?

L'Ingénieur lança au Président un regard félin.

Il se venge en imposant un processus draconien à tout le monde, se dit-il.

— Au moins, fit-il à haute voix d'un ton neutre, nous allons

pouvoir rentrer chez nous, pour retrouver une existence que nous avons sans doute été malavisés de quitter.

Farren Siliom ne répliqua pas à cette autocritique non dissimulée. Korzenowski lui-même avait été l'instigateur de cette décision.

Les fils étaient maintenant trop emmêlés pour être séparés aisément.

Le Chardon

Que représente Pavel Mirsky ?

Olmy interrompit ses exercices sur le sol nu de la chambre et dressa immédiatement une deuxième rangée de barrières. La question était venue d'elle-même, sans l'intermédiaire de son partiel ni de la liaison normalement établie. Ce n'était pas une pensée parasite, ni un écho errant.

Durant quelques minutes, il demeura figé au milieu de la chambre, le visage dépourvu de toute expression, essayant de toutes ses forces de localiser la source. Mais la demande ne fut pas répétée. En vérifiant une à une les connexions entre ses implants et son cerveau naturel, il se rendit compte qu'une répétition n'était pas nécessaire. L'information avait été extraite en douceur, en laissant très peu de traces, de sa mémoire naturelle originale. Les barrières avaient été forcées, et pourtant elles lui paraissaient intactes.

La chambre où il se trouvait était sinistre comme un caveau. Il envisagea un instant de se faire exploser le cœur avec ses implants, mais il se rendit compte qu'il ne le pouvait plus. Les connexions volontaires avaient été supprimées. Il ne mourrait plus, maintenant, que si les détecteurs dissimulés dans les implants étaient activés. Où était son partiel ? Est-ce que tout avait été englouti, y compris les secrets concernant ses barrières de protection ?

Pavel Mirsky est-il un humain comme vous ou un commandant d'une autre subdivision ?

Olmy verrouilla ses pensées, espérant, contre toute probabilité, que tout n'était pas perdu. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu se passer ni de l'importance de la brèche.

Je trouve beaucoup d'informations cachées qui fournissent des formes et des couleurs manquantes.

La voix était tout à fait semblable à sa propre voix intérieure. Olmy en conclut que ses personnalités secondaires naturelles, celles que les psychologues de l'Hexamone appelaient des « agents fonctionnels », avaient été corrompues.

Il se trouvait un peu dans la situation d'un commandant de vaisseau dont l'équipage aurait été subitement et inexplicablement possédé par des démons. La « passerelle » demeurait pour l'instant

paisible ; mais dès que l'on jetait un regard dans l'entrepont, c'était une autre histoire.

Vous n'êtes ni un commandant ni un expéditeur du devoir. Êtes-vous un coordinateur de commandement sous forme physique temporaire ? Non. Nous voyons que vous êtes un simple expéditeur doté de privilèges extraordinaires. Ou plutôt non. C'est encore plus étonnant. Vous vous êtes attribué vous-même ces privilèges.

Olmy se rendait compte qu'il avait commis une terrible erreur. Toutes ses sécurités, jusqu'à présent, avaient été contournées. Il avait gravement sous-estimé le Jarte.

Ce Pavel Mirsky. Il n'y a rien qui lui ressemble vraiment dans votre mémoire disponible. Rien non plus dans votre mémoire associée ni dans la partie dont l'accès nous a été autorisé. Pavel Mirsky est quelque chose d'unique et de surprenant. Quel est son message ?

Rapidement, Olmy se tint le raisonnement qu'en permettant au Jarte d'avoir accès aux causes de cette contradiction apparente, il pourrait se donner une chance de regagner momentanément le contrôle et de se suicider. Il prépara donc un résumé de l'histoire de Mirsky et le transmit.

Il était impossible de reprendre le contrôle au Jarte. À mesure que le sentiment d'horreur et d'impuissance grandissait dans l'esprit d'Olmy, la fascination froide et spéculative qu'il éprouvait à l'égard de Mirsky augmentait aussi.

Mirsky ne fait plus partie de votre hiérarchie. Il n'est pas humain, bien qu'il l'ait été jadis. Il revient vers vous porteur d'un message, mais vous ignorez comment il a fait pour revenir. Mirsky était attendu par nous, mais c'est devant vous qu'il s'est présenté. Peut-être s'est-il présenté également devant notre espèce, sans que vous ayez été mis au courant. Mirsky est le messenger/expéditeur du commandement descendant.

Olmy s'efforça de maîtriser sa panique et de se détendre un peu. La situation avait évolué si rapidement, de manière si imprévisible, qu'il lui avait fallu du temps pour accepter pleinement l'idée que les positions s'étaient inversées. C'était lui, maintenant, qui était devenu le prisonnier du Jarte. Sa personnalité fragmentée était totalement sous la domination de la volonté étrangère. La toute petite partie de son esprit dont il gardait l'usage – un bref examen de ses mémoires naturelles actuellement disponibles lui apprit qu'elles étaient presque toutes bloquées par des inhibiteurs jartes – comprenait à peine le dernier concept clairement formulé par le Jarte.

Il était évident, cependant, que celui-ci donnait une grande signification à la présence de Mirsky.

Vos efforts pour lutter sont extrêmement révélateurs. Je progresse beaucoup plus vite avec chaque recherche de statut que vous lancez.

— Je reconnais que vous avez le dessus, déclara Olmy.

C'est très bien. Vous avez peur de ce que je pourrais faire à votre espèce. Il est vrai que mes instructions premières comprenaient des actes d'hostilité envers les vôtres, mais elles sont dépassées à présent. La nouvelle de l'apparition d'un messenger du commandement descendant est beaucoup plus importante que tous nos conflits.

— Comment avez-vous fait pour franchir mes barrières ?

Curiosité impropre. N'êtes-vous pas fasciné par le messenger Mirsky ?

Olmy écarta un fragment de lui-même qui aurait soudain voulu se mettre à hurler.

— Fasciné et intrigué, dit-il. Mais comment avez-vous franchi mes défenses ?

Votre compréhension de certains algorithmes est incomplète. Il s'agit peut-être d'une imperfection dans l'évolution de votre espèce. Je vous domine depuis un nombre de périodes indéfini mais assez significatif.

— Vous avez joué avec moi comme...

Un « amateur » déchu mérite-t-il plus grande considération ? Vous n'appartenez pas à un grade auquel nous devons le respect. Néanmoins, je vous accorderai celui que vous m'avez témoigné.

Si les éléments de sa personnalité n'avaient pas été dispersés, Olmy se serait considéré, il le savait, comme étant au point le plus bas de sa très longue existence. En l'état actuel des choses, il n'éprouvait rien d'autre qu'une sensation de déchéance lointaine, en chute libre, comme s'il n'était plus qu'une âme désincarnée dans les limbes atroces d'une quelconque après-vie où il ne pouvait plus se mouvoir ni évoluer.

Il va être bientôt possible, déclara le Jarte, de communiquer cette information importante à la coordination de commandement. Si vous coopérez, l'intégration de vos personnalités fragmentées sera autorisée et vous pourrez assister à cet événement important en pleine possession de vos facultés.

— Je refuse de coopérer si vous cherchez à faire du mal à ceux de mon espèce.

Aucun mal ne sera fait aux hôtes du messenger. Vous avez été reconnus. Notre loi vous exempte d'être recueillis et archivés. Vous avez maintenant le statut d'expéditeurs du commandement descendant.

Olmy s'efforça de donner un sens à tout cela. Le risque était trop grand pour qu'il accepte un seul instant l'idée que les Jartes ne voulaient aucun mal à l'Hexamone. Le Jarte avait d'ailleurs avoué lui-même que sa mission primaire était de nuire aux humains.

— Que voudriez-vous faire ? demanda-t-il.

Nous devons retourner sur la Voie. La coordination de commandement doit être informée.

Olmy savait qu'il n'avait pas réellement le choix. Il avait affaire à beaucoup plus fort que lui. Et il ne pouvait s'empêcher de se

demander si, avec le temps, les Jartes ne les auraient pas tous écrasés avec autant de facilité. Mais ce n'était peut-être pour lui qu'une manière de justifier, en le sous-estimant, un échec avant tout purement individuel.

Gaïa efficace

Rhita avait l'impression d'être un animal en cage. Elle ne voulait pas connaître la vérité. Rhodos approchait rapidement, et il serait bientôt impossible d'échapper à cette vérité. Elle était prise au piège dans la bulle en compagnie d'une créature difforme et monstrueuse, un pantin imitant grotesquement l'aspect d'un être humain. Elle l'entendait bouger derrière elle, et elle n'osait même pas se retourner pour le regarder. Agrippant la rampe de ses doigts blêmes, elle ferma les yeux puis se força à les rouvrir en se disant : *C'est ce que tu voulais, tout voir.*

Mais ses réservoirs de forces étaient depuis longtemps épuisés. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, et ne put que la refermer en un cri muet. Elle se pencha par-dessus la rampe et rejeta la tête en arrière, les bras et les mains tendus, folle d'une souffrance qu'elle ne ressentait pas encore tout à fait mais qui n'allait pas tarder, aussi sûrement que ce monde était Gaïa, le monde réel, son monde natal.

Le port de commerce de Rhodos était maintenant visible, ainsi que la langue de terre qui menait à la forteresse de Kambysès, face à la maison de Patrikia, qui dominait elle-même l'ancien port militaire. La ville de Rhodos proprement dite avait disparu. À sa place, il n'y avait plus qu'une étendue de terre brune et rase.

— Où est la ville ? demanda-t-elle dans un souffle.

L'île était émaillée de colonnes de pierre au sommet doré. Depuis les montagnes de l'intérieur jusqu'à la ligne côtière, elles se dressaient comme autant de champignons démesurés dans un rêve de Kroïsos.

— Pourquoi ? s'écria-t-elle. Qu'est-ce que c'est que toutes ces colonnes ?

Tÿphön lui répondit, mais d'une voix déformée et étouffée qu'elle ne comprit pas. Elle refusait pourtant de se tourner pour regarder cette... créature.

Le soleil se coucha derrière eux tandis que la bulle ralentissait en approchant du promontoire où la maison de Patrikia était bâtie. Rhita vit qu'elle était toujours là, entourée d'une barrière de serpents métalliques aux bords miroitants du même genre que ceux qu'ils avaient vus au campement à une époque qui ne lui semblait pas éloignée de tellement d'années.

— Le temple où vous alliez est ici, également, lui dit Tÿphön.

Elle entendit la créature se lever derrière elle, et ressentit un frisson atroce le long de sa colonne vertébrale. Il existait des choses qui étaient pires que la mort. Entre autres, être l'esclave de ces monstres. Rhita essuya rapidement sa joue du revers de la main puis se tourna vers la créature déformée.

— Pourquoi ces constructions sont-elles encore là ?

— Parce qu'elles signifient quelque chose pour vous, lui répondit Tÿphön.

Il leva la main pour remettre le sommet de sa tête en place. Elle déglutit péniblement, refoulant une nouvelle envie de vomir. Il y avait une seule chose à laquelle elle pouvait et devait encore s'accrocher, c'était son dernier lambeau de dignité.

— Cette planète entière signifie quelque chose pour moi, dit-elle. Remettez-la dans l'état où elle se trouvait avant.

Tÿphön émit un drôle de bruit qui faisait penser à un jeune chien qui s'étouffe. Puis sa voix devint plus claire.

— Impossible, dit-il. Le budget est déjà presque dépassé. Votre monde va servir à un autre usage. Il deviendra son propre musée. Tous ceux qui souhaiteront étudier Gaïa, dans les cycles futurs, viendront le faire ici. En attendant, cette planète servira à élever et à former des jeunes. Ce que vous pourriez appeler un lieu sacré.

— Aucun des miens n'est demeuré en vie ?

— Très peu sont morts, au contraire, déclara Tÿphön en remettant l'une de ses épaules en place.

Rhita se souvint de la sensation de flexibilité étonnante qu'elle avait eue lorsqu'elle l'avait touché. Elle se détourna une fois de plus, en se mordant le poing.

— En vérité, si nous n'étions pas venus, reprit Tÿphön, il y aurait eu beaucoup plus de morts. Aujourd'hui, la grande majorité des vôtres est archivée. Ce n'est pas du tout une sensation désagréable, vous pouvez me croire. Mes moi ont fait plusieurs séjours en archivage. Contrairement à la mort, c'est une situation qui n'a rien de définitif.

Rhita secoua la tête, insensible à ces nouvelles horreurs mais refusant d'écouter davantage cet inutile verbiage.

— Où sont mes compagnons ? demanda-t-elle. Vous aviez promis de les amener ici.

— Ils sont là.

Leur bulle traversa le jardin gris et desséché de Patrikia. Les orangers n'étaient plus que des squelettes poussiéreux. Tandis qu'ils se rapprochaient de la maison, trois autres bulles apparurent à l'angle de la façade. Elles contenaient respectivement Demetrios, Lugotorix et Oresias, chacun accompagné d'un guide. Celui d'Oresias avait l'apparence d'une vieille femme, celui de Lugotorix était un vieillard

aux cheveux roux et celui de Demetrios ressemblait à un jeune étudiant en toge.

Lugotorix avait les bras croisés et les yeux obstinément fermés.

Ce qu'il ne voit pas ne peut pas le rendre plus malheureux qu'il n'est, se disait Rhita.

Tÿphön demeurait silencieux derrière elle. Les bulles orbitaient lentement l'une autour de l'autre au-dessus du jardin de Patrikia. Lugotorix sembla percevoir brusquement la présence de Rhita, et ouvrit les yeux. Il la regarda avec une expression de joie frénétique. Il n'avait pas totalement échoué, devait-il se dire. Quant à Demetrios, il se contentait de hocher la tête, refusant de croiser son regard. Oresias, pour sa part, semblait incapable de redresser la tête.

La défaite. L'abandon pur et simple, sans possibilité de retour.

Qu'aurait fait Patrikia ? Comment aurait-elle réagi, si elle avait été là, après avoir perdu deux mondes, deux planètes natales ? Rhita était sûre que la vieille sophè se serait simplement laissée mourir sur place. L'énormité de cette situation dépassait la portée d'un esprit humain. Il n'y avait plus aucun espoir.

— Le monde entier est mort, dit-elle.

— Non, protesta Tÿphön.

— Taisez-vous, fit-elle sèchement. Je vous dis qu'il est mort.

Il n'essaya pas de la contredire une deuxième fois.

Elle voulut parler aux autres, mais aucun son ne franchissait l'espace entre les bulles. Elle se tourna subitement vers Tÿphön. Sur son visage difforme se lisait une expression de triomphe. Elle ne resta là qu'un instant, mais il était impossible de se tromper. Il avait absorbé assez d'humanité pour singer une mimique d'exultation.

Rhita avait été conduite ici, elle en était maintenant persuadée, en grande partie afin que ses vainqueurs puissent mesurer leur triomphe. La parade des prisonniers.

Elle ne se détourna pas, cette fois-ci. Elle n'avait éprouvé aucune satisfaction à défigurer son guide. Visiblement, Tÿphön ne se souciait pas de ce genre de détail. Et un geste de défi gratuit n'était pas de nature à soulager Rhita. Elle était trop insignifiante et trop limitée pour songer seulement à rechercher les faiblesses de l'adversaire. Et cependant, elle ressentait le besoin de faire quelque chose, de tirer sur un fil quelconque, ou il ne lui resterait plus qu'à se laisser mourir sur place.

Naturellement, ils ne lui permettraient pas de mourir aussi facilement. Ils l'archiveraient. Et peut-être qu'un jour ceux qui avaient créé la Voie leur feraient de nouveau la guerre, les détruiraient et la découvriraient, ainsi que ses compagnons, dans des petites boîtes où les Jartes les auraient enfermés. Ils seraient alors libérés. Un tel espoir existait-il ? Elle pouvait à peine le concevoir.

Patrikia se serait raccrochée à n'importe quel fil.

Rhita décida de saisir celui-ci. Elle regarda tranquillement Tÿphön. Elle avait tout perdu. Elle le savait, faute de pouvoir l'accepter.

— Partons d'ici, dit-elle.

— Ce spectacle ne signifie rien pour vous ?

Elle secoua négativement la tête.

— Vous ne voulez pas visiter le temple ?

— Non.

— Souhaitez-vous mourir ? demanda Tÿphön avec une curiosité polie.

— Vous me le proposez ?

— Bien sûr que non.

— Ramenez-moi.

— Comme vous voudrez.

L'intérieur de la bulle sembla se remplir d'une vapeur gélatineuse. Rhita sentit ses pieds devenir légers.

Archivez-moi, pensa-t-elle. Mettez-moi dans vos réserves. Mon moment reviendra peut-être.

L'oubli aurait été le bienvenu, si elle avait eu la certitude qu'on la laisserait tranquille.

La Terre, le Chardon

Lanier avait repris ses marches dans la montagne. Du versant, il admirait, au-dessous de lui, les pâturages aux couleurs rousses de l'automne et les troupeaux de moutons renforcés en nombre. Malgré tout ce qui s'était passé, il s'estimait satisfait. Il ne pouvait pas sauver l'humanité de sa folie ni interrompre le cours de l'histoire.

La perte de son sentiment de responsabilité était pour lui une libération nécessaire. Il avait passé une grande partie de sa vie à aider les autres. Aujourd'hui, il devait se calmer et se préparer à franchir le pas suivant.

Malgré l'implant qui lui avait été imposé et le soulagement qu'il avait ressenti à se voir sauvé de la mort, il savait qu'il ne choisirait pas l'immortalité. Quand son moment viendrait – que ce soit dans dix ans ou dans cinquante ans –, il serait prêt.

Il était loin de croire que sa personne fût assez précieuse pour devoir s'imposer aux autres durant plus d'un siècle. Ce n'était pas par humilité ni parce qu'il était à bout de forces qu'il pensait cela. C'était simplement à cause de son éducation.

Il acceptait que Karen ait des idées différentes. Cela ne l'empêchait pas de se sentir plus proche d'elle qu'il ne l'avait été depuis des années. Et cela le rendait content.

Deux mois après la fin de sa convalescence, par une nuit particulièrement pure, ils allèrent se promener ensemble sous les étoiles. Le Chardon n'était pas visible.

— Je ne sais même plus si ce qui se passe là-haut, ou plutôt là-bas, a encore de l'importance pour moi, déclara Karen, baissant le doigt dans la direction probable du Chardon.

Lanier hocha la tête. Leur lanterne projetait, à plusieurs mètres devant eux, un cercle de lumière bleue sur le sentier.

— C'est là-bas que nous nous sommes connus, dit-il.

Ces paroles, une fois prononcées, lui semblèrent niaises et maladroites. C'étaient celles d'un jeune homme timide, elles ne convenaient pas à un vieillard. Mais Karen lui sourit.

— Nous avons connu de bons moments, Garry, durant des années, dit-elle. Mais l'important pour nous, maintenant, ajouta-t-elle, allant droit au but, comme à son habitude, est-ce le passé ou l'avenir ?

Il fut incapable de lui répondre. D'une certaine manière, on l'obligeait, en ce moment, à demeurer en vie. Cela signifiait qu'il voulait un avenir aussi court que possible. Mais d'un autre côté, il ne voulait pas mourir. Il désirait seulement l'égalité et la justice. Dans les circonstances présentes, l'immortalité lui semblait être une injustice. Et il était prêt à mourir pour défendre ses convictions.

— Ce qui est important, c'est nous deux, et maintenant, dit-il.

Karen accentua la pression de sa main contre la sienne.

— C'est vrai, dit-elle. Rien que nous deux.

Il savait qu'elle ne resterait pas éternellement à ses côtés. Dès que l'assignation à résidence serait levée – dans quelques mois au plus –, elle reprendrait ses activités, et la vie les séparerait peut-être de nouveau. Ce n'était pas ce qu'il voulait, mais il fallait avouer qu'ils ne formaient plus un couple très assorti. Il pouvait accepter l'idée de devenir vieux alors qu'elle en était incapable.

Il y avait cependant beaucoup de gens qu'il aurait aimé revoir, beaucoup de questions dont il aurait voulu connaître la réponse.

Qu'était-il advenu de Patricia ?

Avait-elle pu retourner chez elle ? Avait-elle trouvé la mort en essayant, ou vivait-elle maintenant dans quelque univers parallèle ?

Le Chardon orbitait autour de la Terre, depuis la Séparation, en cinq heures et cinquante minutes. Dans certaines régions du globe, l'étoile brillante du vaisseau-astéroïde était encore l'objet d'un culte malgré plusieurs décennies d'éducation et de reconstruction sociale. La membrane vitelline psychologique de l'humanité n'était pas facile à éliminer.

La nouvelle selon laquelle les sauveurs de la Terre allaient peut-être bientôt repartir (telle était la rumeur simplifiée qui courait) provoquait, selon les régions, la panique ou le soulagement. Ceux qui vénéraient le Chardon et ses occupants croyaient qu'ils s'en allaient écœurés des péchés de la Terre. Ils ne se trompaient pas, dans un certain sens. Mais si la Terre n'était pas capable de s'arracher à son passé, l'Hexamone ne l'était pas davantage.

La réouverture étant imminente et les miracles de Korzenowski s'accomplissant sans accroc, la commission spéciale du Nexus s'employa activement à guérir certaines blessures parmi les plus graves dans les relations entre l'Hexamone et la Terre.

Il ne restait plus beaucoup de temps. L'effort fourni, au demeurant, n'était guère énorme. L'Hexamone était en liesse. L'hystérie n'était pas possible, ou du moins très improbable au sein des populations des corps en orbite ; mais il régnait une atmosphère de splendeur presque analogue aux effets d'une drogue. Ils étaient fiers de leur puissance et de leur habileté. Ils étaient heureux de travailler à résoudre des problèmes réputés sans solution. Et ils avaient le sentiment que la

Terre en bénéficierait à long terme, que la Voie redonnerait à tous une prospérité durable.

Les mises en garde de Mirsky étaient virtuellement oubliées. Celui qu'on avait quelquefois nommé l'avatar avait-il disparu sans laisser de traces ? Si sa puissance était tellement immense, pourquoi n'avait-il pas bloqué le vote et forcé l'Hexamone à agir selon ses désirs ? Korzenowski lui-même accordait très peu d'intérêt à Mirsky. Il y avait trop à faire par ailleurs, trop de contraintes extérieures et intérieures, et les pulsions internes devenaient chaque jour plus fortes.

L'Ingénieur se tracta d'une extrémité du puits d'accès à l'autre, emprisonné dans sa robe rouge bouffante à la base comme un bébé qui aurait trop grandi.

Les silhouettes effilées des trois vaisseaux-faille transférés de l'Axe Thoreau deux jours auparavant et enfilés dans le puits central du Chardon flottaient dans leurs berceaux de traction légèrement luminescents comme de longs fuseaux noirs dressés sur un chemin qui ne lui était que trop familier.

C'étaient des vaisseaux de guerre lourdement armés, amenés là par précaution. Ils pourraient éventuellement servir à explorer la Voie.

Korzenowski baissa les yeux en direction de la large vallée cylindrique de la sixième chambre. Il éprouvait un sentiment qu'il n'était capable ni d'analyser ni de réprimer. Les fondations sur lesquelles ses partiels assemblés avaient été intégrés le coloraient maintenant de part en part. Il ne protestait pas. Quelque chose n'allait pas en lui, mais cela ne l'empêchait pas de faire son travail. Au contraire, cela le rendait encore plus brillant.

Depuis qu'il avait ses implants, Olmy n'avait plus jamais rêvé de la même façon. Mais sous la domination du Jarte, les choses avaient changé de manière encore plus radicale.

Le sommeil n'était plus du tout une nécessité pour un homomorphe assisté d'implants. Le brassage et le traitement des souvenirs et des différentes expériences de la journée, ainsi que la détente et la relaxation d'un esprit fatigué, avaient lieu durant les heures de veille. Ces activités étaient confiées à des substituts qui résidaient dans les implants. En pratique, l'effort conscient d'Olmy pouvait être soutenu de manière concentrée vingt-quatre heures sur vingt-quatre tandis que l'une de ses mentalités parallèles « dormait » et rêvait à sa place. Par la suite, cette mentalité pouvait filtrer et affiner en conséquence le contenu du subconscient d'Olmy.

Le processus avait été amélioré au cours des siècles.

Les rêves d'Olmy étaient généralement intenses, aussi réels qu'une expérience à l'état de veille. C'était comme s'il évoluait dans un autre univers, soumis à des règles différentes (et changeantes). Mais il n'y

accédait que lorsqu'il le voulait. Ils accomplissaient leur office sans qu'il en soit nécessairement conscient. Tous les cinq ou six ans, le contenu de ces rêves était vidé ou comprimé dans son implant personnel pour être ensuite chargé dans sa mémoire personnelle externe, ou bien purement et simplement détruit. Olmy avait plutôt tendance à détruire ces données. Il n'aimait pas vivre ses propres rêves et ne les revoyait jamais, en fait, à moins d'avoir l'impression qu'il y trouverait peut-être la solution d'une difficulté personnelle pressante.

Aujourd'hui, cependant, les choses étaient différentes. La mentalité jarte occupait tout l'espace disponible de ses implants, y compris son implant personnel. Même lorsque c'était lui qui dominait, Olmy avait toujours dû réaffecter les processus inconscients dans les centres naturels de sa mentalité primordiale.

Il avait le choix entre le sommeil et le rêve naturels d'une part et, d'autre part, le filtrage de ses expériences de rêve éveillé. Avant d'être dominé par le Jarte, il choisissait généralement la deuxième option. Rêver éveillé n'était pas pour lui un problème. Son esprit était suffisamment discipliné pour ne pas se laisser distraire.

À présent, cependant, le Jarte contrôlait et manipulait non seulement ses implants, mais également ses processus mentaux primaires, conscients et subconscients, tels qu'ils se déroulaient dans son cerveau organique. Sa personnalité primaire consciente était souvent, de manière abrupte et sans le moindre avertissement, dérivée vers le monde onirique. C'était un royaume rempli de monstres. Le subconscient et tous les circuits et programmes chargés de gérer les réactions automatiques étaient dans un état lamentable. Olmy pouvait demeurer extérieurement et consciemment calme, mais son moi fondamental était dans un état de terreur panique et impuissante.

Souvent, lorsque le Jarte ne requérait pas son attention immédiate, Olmy était forcé d'errer à travers le monde onirique, tel un personnage sorti tout droit d'un mauvais biochrone.

Obligé d'affronter ses rêves directement, il y trouvait des signes de déficience caractérielle qui sapaient encore davantage son moral déjà au plus bas. (Pourquoi n'avait-il pas traité ces déficiences au talsit des dizaines d'années et même des siècles auparavant ? Il n'aurait peut-être pas pris, s'il avait été tout à fait rationnel, la désastreuse décision d'absorber le Jarte.) Dans ses rêves, il se heurtait sans cesse à des impulsions suicidaires contre lesquelles il lui fallait lutter. Elles le harcelaient comme des insectes féroces qui menaçaient de lui dévorer les membres ou la tête.

Quelquefois, il lui fallait tout son courage et toute sa volonté pour survivre jusqu'à ce que le Jarte permette à son esprit conscient d'accéder au monde extérieur.

Le moment vint où il se demanda si le Jarte ne le torturait pas

délibérément, pour exercer sur lui une sorte de vengeance, en le noyant dans son propre esprit comme il avait été lui-même noyé, par les humains, dans ses pensées, jusqu'au moment où il avait sombré dans une stase intemporelle.

Il ne disposait cependant d'aucun indice, d'aucune preuve lui permettant d'affirmer que le Jarte fût capable de se montrer cruel ou vindicatif. Il avait simplement besoin de balayer l'esprit entier d'Olmy à la recherche des informations qu'il voulait ou bien pour apprendre à se faire passer pour un humain.

Même lorsque sa personnalité était au premier plan et apparemment aux commandes de son corps, Olmy ne pouvait rien faire de soudain ou de prémédité qui ne fût entièrement autorisé par le Jarte.

Jusqu'à présent, ce dernier n'avait déclenché aucun des algorithmes pièges prévus pour les entraîner tous les deux dans la mort. Olmy lui-même ignorait totalement leurs emplacements. Son partiel avait réussi à se détruire juste avant la défaite d'Olmy – c'était jusqu'à présent la seule erreur du Jarte –, et le partiel avait été le seul à connaître la nature et l'implantation du dispositif.

S'étant assuré que sa domination était bien établie, le Jarte avait commencé à donner à Olmy un peu plus d'autonomie. Il agissait plutôt comme un cavalier lâchant la bride à sa monture que comme quelqu'un qui tirait les fils d'une marionnette. Pour la première fois, il formula une demande à la manière d'un souhait au lieu de lui imposer sa volonté.

Il faudrait que nous parlions à Korzenowski. Arrangez-vous pour que nous soyons là le jour de la réouverture.

— Ils feront d'abord une jonction expérimentale, expliqua Olmy. Il serait plus sage d'attendre la réouverture définitive, et même d'éviter totalement de nous montrer en public d'ici là.

Le Jarte médita cette réponse.

Nous sommes tous les deux en « sursis », n'est-ce pas, mon cher expéditeur ? Nous avons intérêt à agir vite. Le risque d'être découvert est plus faible que celui de déclencher un de vos charmants pièges. Une fois cette jonction expérimentale établie, Korzenowski s'apercevra peut-être qu'il n'est pas si facile de l'annuler.

La machinerie de la sixième chambre avait été vérifiée, réparée ou remplacée partout où c'était nécessaire. Dix mille humains corporels, quelque soixante-dix mille partiels ainsi que d'innombrables robots et serveurs mécaniques s'étaient affairés de leur mieux à cela, durant les dernières semaines, sous la direction de Korzenowski. L'essai final allait avoir lieu prochainement.

L'Ingénieur passa les quelques heures précédant la jonction dans son observatoire sphérique collé comme un cocon à la paroi du puits

central. Il était physiquement et mentalement au bord de l'épuisement complet. Même en se divisant en une douzaine de partiels, il lui était impossible d'alléger le fardeau qu'il portait. C'était un fardeau familial, qui le stimulait par certains côtés, mais qui lui laissait un goût amer.

À une époque, les gardiens des portes de la Voie se reposaient sur leur savoir-faire psychologique. Le manteau de cérémonie drapé sur les devoirs d'un gardien servait à rappeler à tous qu'un esprit flou ou embrumé ne pouvait se servir correctement d'une clavicule... et cependant, malgré le tourbillon qui agitait ses pensées, Korzenowski s'appropriait à se servir de la sixième chambre – et même du Chardon tout entier – comme d'une clavicule géante qui devait lui ouvrir quelque chose d'analogue à une porte immense.

Il se recroquevilla encore davantage dans son costume rouge, couché à l'intérieur d'un champ de repos fait d'un réseau de lignes cylindrique. Les paupières closes, il exhala un petit nuage de talsit, le dernier talsit authentique que l'on pût trouver, à sa connaissance, dans tout l'Hexamone terrestre. La séance ne durerait pas assez longtemps pour éclaircir totalement ses pensées, mais ce serait toujours ça. Le nuage se répandit dans tout le champ de repos, et il prit une longue inspiration, laissant s'imprégner ses poumons, son épiderme, pour se purifier, s'apaiser et retrouver tous ses esprits.

— Ser Korzenowski !

Il ouvrit les yeux. À travers la brume de talsit qui commençait à se dissiper, il distingua un homme qui flottait à proximité dans la sphère. Celle-ci était verrouillée. Personne ne pouvait y entrer sans que le moniteur avertisse Korzenowski. Il se redressa, chassant de la main les dernières volutes.

C'était Olmy. Mais il avait un aspect qui donnait le frisson à l'Ingénieur. Ses yeux étaient hagards. Il était sale et il sentait mauvais comme un homomorphe qui se néglige. Il émanait aussi de lui une odeur de peur. Korzenowski fronça le nez.

— Je vous aurais invité à entrer, dit-il. Ce n'était pas la peine de vous introduire ici comme un voleur.

— Personne ne sait que je suis venu.

— Pourquoi vous cacher ?

Olmy haussa les épaules. Korzenowski remarqua qu'il ne portait pas de picteur.

— Nous sommes amis depuis très longtemps. Nous sommes même plus que des amis.

L'Ingénieur s'étira et s'appuya contre un champ de traction de faible intensité. Cette soudaine gêne entre eux l'étonnait. Ils avaient toujours été à l'aise ensemble.

— Vous avez toujours fait confiance à mon jugement... et la

réci-proque est vraie, naturellement, dit Olmy.

Cette conversation prenait une tournure que Korzenowski aimait de moins en moins. Olmy semblait déchiré, presque en lambeaux.

— Oui, répondit-il.

— Je voudrais vous présenter une requête inhabituelle. Quelque chose que l'Hexamone n'approuverait certainement pas. Je ne puis vous exposer la totalité de mes raisons pour le moment. Mais je pense que vous allez vous heurter à de grosses difficultés lorsque vous ferez cette tentative de raccordement avec la Voie.

— Mon cher ami, sachez que je m'attends à des difficultés.

— Pas de cette taille. J'ai fait de nombreuses recherches. J'ai rassemblé tous les renseignements dont nous disposons sur les Jartes. Je pense avoir trouvé un moyen de prévenir de graves complications lors de la réouverture. Cela pourra même vous aider pour vos essais. Je vous demande seulement de lancer un message dans la Voie lorsque vous établirez la jonction expérimentale.

— Un message destiné aux Jartes ?

Olmy hocha affirmativement la tête.

— Quelle sorte de message ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Korzenowski fit la grimace.

— La confiance a ses limites, Olmy.

— C'est nécessaire. Cela épargnera peut-être à tous une guerre horrible.

— Qu'avez-vous appris qui puisse nous sauver tous ?

Olmy secoua la tête d'un air navré.

— Il m'est impossible d'accéder à une demande aussi inhabituelle si vous ne m'en dites pas plus.

— Vous ai-je jamais demandé quelque service que ce soit jusqu'ici ?

— Non.

— Au risque de vous paraître insistant et barbare, Konrad, je vous rappelle que vous me devez une faveur.

— Très barbare, en effet, lui dit Korzenowski.

Un instant, il avait failli donner l'alarme à la sécurité. Mais l'impulsion passa, non sans ajouter à la gêne qu'il éprouvait.

— Vous devez me faire confiance, murmura Olmy. C'est d'une extrême gravité, et je ne peux malheureusement rien vous révéler.

Korzenowski dévisagea l'homme qui l'avait fait ressusciter.

— Vous jouissez d'énormes privilèges dans notre communauté, dit-il. Mais il est exact que vous n'en avez jamais abusé, de même que vous ne m'avez jamais demandé de faveur. Sous quelle forme se présente ce message ?

Olmy lui tendit un bloc-mémoire.

— Tout est enregistré là, dit-il, dans un code que comprennent les Jartes.

— Un message adressé directement aux Jartes ? fit Korzenowski, incapable de concevoir qu'Olmy pût trahir l'Hexamone, mais cependant choqué par cette idée. Un avertissement ?

— Disons plutôt une ouverture de paix.

— Vous prétendez jouer au diplomate avec les pires ennemis que nous ayons jamais eu à affronter ? Est-ce que le Président ou les responsables de la défense de l'Hexamone sont au courant de cette affaire ?

Olmy secoua la tête, refusant visiblement d'en dire plus.

— Juste une question, reprit Korzenowski. Est-ce que ce message pourrait compromettre la réouverture ?

— Je sais que les serments sont démodés, eux aussi, mais je vous jure solennellement que la réouverture ne sera absolument pas affectée. Au contraire, ses chances de réussite seront plus grandes.

Korzenowski se saisit du bloc-mémoire, en se demandant par quel moyen rapide il pourrait percer le secret de son contenu. Mais connaissant Olmy comme il le connaissait, il savait qu'il n'avait probablement pas la moindre chance de réussir.

— Je transmettrai ce message, lors de la jonction expérimentale, à une seule condition, dit-il. C'est que vous m'expliquiez à quel jeu vous jouez. Que vous est-il arrivé exactement ?

Olmy se contenta de hocher la tête.

— Où pourrai-je vous contacter ? demanda l'Ingénieur.

— J'assisterai à l'ouverture de la jonction expérimentale. Farren Siliom m'y a invité.

— Les observateurs néo-Geshels nous surveillent de près. Je préfère ne pas lui demander audience pour le moment.

— Les temps sont durs pour tout le monde, déclara Olmy.

Korzenowski glissa le bloc dans sa poche. Olmy lui tendit la main et ils se dirent au revoir. Olmy sortit furtivement de la sphère.

Est-ce qu'il transmettra le message ? demanda le Jarte alors qu'ils quittaient le puits central.

— Oui, répondit Olmy. Allez au diable, ou à ce qui en tient lieu pour vous.

La voix intérieure du Jarte semblait teintée de chagrin lorsqu'il répondit :

Nous sommes comme des frères, et pourtant la confiance ne règne pas entre nous.

— C'est le moins qu'on puisse dire, fit Olmy.

Je n'arrive pas à vous convaincre de l'urgence de ma mission.

— Je ne sais pas si vous y parviendrez.

Lorsque les vôtres rouvriront la Voie, j'ignore ce qu'ils trouveront de

l'autre côté, mais il y a de fortes chances pour que ce ne soit pas très agréable.

— Ils se sont préparés.

Votre réaction passionnelle est très curieuse. Je ne peux faire aucun mal à votre espèce. Vous êtes porteur d'un message du commandement descendant. C'est là la seule teneur du message que doit transmettre votre ami. Que vous n'êtes pas des ennemis, que vous ne devez pas être considérés comme tels.

La Terre

Son dernier jour sur la Terre, Lanier refendit du bois pour le poêle – plus décoratif qu'utilitaire – et prit plaisir à accomplir ce labeur physique. Planter le coin d'acier, laisser retomber la lourde masse, entasser les bûches, c'étaient les gestes solides et décidés de tout un ancien rituel.

Il regarda Karen en train de faire cuire le pain, et se coupa une tranche de la miche qu'elle avait sortie du four un peu plus tôt dans l'après-midi.

— C'est aujourd'hui que les petites bêtes me libèrent, dit-il en désignant une marque rouge sur le calendrier mural.

Le dernier des micro-organismes destinés à assurer son traitement médical interne avait déjà dû se dissoudre.

— Tu devrais appeler Christchurch pour un nouveau contrôle, lui dit Karen en le suivant de ses yeux d'un vert doré.

— Ils refusent de m'enlever l'implant. Jusqu'à ce qu'ils acceptent, j'ai décidé de boycotter Ras Mishiney et sa petite tyrannie médicale.

Karen esquissa un sourire pâle. Elle n'était visiblement pas d'accord, mais ne voulait pas poursuivre cette discussion.

— Le pain est délicieux, dit Lanier en enfilant ses bottes avec une grimace due aux muscles qu'il s'était découverts en refendant le bois. L'odeur seule communique au monde entier une joie nouvelle.

— C'est une vieille recette anglaise, avec quelques améliorations en provenance du Hu-nan, fit Karen en retirant du four une deuxième miche. Ma mère l'appelait « le pain des quatre unités ».

Elle fit glisser la miche sur une tablette posée sur le carrelage du comptoir.

— Tu vas faire un tour ? demanda-t-elle.

— J'ai besoin de m'aérer un peu après tout ce travail, dit-il en hochant la tête. Tu veux venir ?

— Il y a encore quatre miches à sortir, dit-elle en lui saisissant le bras pour l'embrasser sur la joue. Vas-y seul, ajouta-t-elle en lui caressant d'une main ses cheveux gris. Le dîner sera prêt à ton retour.

Il prit le court sentier menant, derrière la maison, à la vieille forêt de conifères qui avait réussi à survivre aux coupes claires à travers tout le XX^e siècle. Les épaisses fougères arborescentes et la voûte des

branches baignaient les sous-bois d'un clair-obscur verdâtre. Les oiseaux voletaient en zigzaguant dans les taillis et à la cime des arbres.

Il avait parcouru deux kilomètres environ quand il sentit une faiblesse dans tout le côté droit de son corps. Il avança encore de quelques mètres et éprouva un engourdissement accompagné de fourmillements sourds. Ses aisselles se mouillèrent de transpiration. Il s'appuya sur sa canne pour soulager ses jambes qui tremblaient comme celles d'un chien malade. Finalement, incapable de rester debout plus longtemps, il s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur une vieille souche moussue.

Le côté droit, le cerveau gauche. Une nouvelle hémorragie venait de se produire dans la partie gauche de son cerveau.

— Ces petites bêtes étaient censées régler le problème, murmura-t-il d'une voix d'enfant que la douleur rendait haut perchée. Cela n'aurait pas dû se produire.

Il sentit une ombre sur son visage. À moitié courbé en avant, incapable de se redresser, il pencha la tête de côté et vit Pavel Mirsky à moins de deux mètres de lui.

— Garry, pouvez-vous venir avec moi maintenant ?

— Ce n'est pas normal que je sois malade. Les micro-organismes...

— Cela n'a pas marché, peut-être ?

— Je ne sais pas.

— Qualité inférieure. Pseudo-talsit.

— Ils étaient censés me guérir.

— Rien d'humain n'est parfait.

La voix de Mirsky était très calme, et pourtant il ne faisait rien pour l'aider. Il n'appelait même pas à l'aide. Et Lanier avait laissé son communicateur à la maison.

La douleur s'était estompée. Il n'y avait plus que le tunnel noir, les portes qui se refermaient sur la mémoire.

— L'heure est venue, n'est-ce pas ? Vous êtes là parce que l'heure est venue.

— Ils vont bientôt vous transférer dans votre implant. Ce n'est pas ce que vous souhaitez.

— Non. Mais l'heure n'aurait pas dû arriver déjà.

Mirsky se pencha en avant, un genou ployé, et le fixa intensément.

— L'heure est venue. Vous êtes en train de mourir. Vous pouvez expirer à leur manière – ils seront obligés de vous donner un nouveau corps, cette fois-ci – ou bien à la vôtre. Auquel cas j'aimerais que vous veniez avec moi.

— Je... je ne comprends pas...

Sa voix était pâteuse. Il ne pouvait plus contrôler sa langue.

C'est affreux. C'était affreux avant, ça l'est encore maintenant.

— Karen !

Mirsky secoua tristement la tête.

— Venez avec moi, Garry. Vous découvrirez l'aventure. Et quelques étonnantes vérités. Mais décidez-vous vite, très vite.

— D'accord, dit Lanier d'une voix si faible qu'elle n'était même plus un souffle.

Quelque chose de tiède fit pression derrière ses yeux, et il sentit une présence perçante mais non douloureuse lui envahir la tête. Cela incisa ses pensées strate après strate, jusqu'à ce que son *moi* disparût entièrement. Mais cela ne dura qu'un bref instant. La dissection continua, démêlant chaque feuillet. Puis le processus parut s'inverser. Il sentit que tout se remettait en place, mais avec une texture sous-jacente différente, comme une couche de peinture sur une vieille toile, que l'on décolle pour l'appliquer sur une toile neuve. Et cependant, il ne sentait pas la moindre surface, pas le moindre support où il pût adhérer. Il n'y avait rien d'autre qu'un agencement particulier, et aussi le lien indescriptible qui le rattachait à Mirsky, ce dernier ne ressemblant plus à Mirsky ni à aucun humain. Ce que Lanier voyait maintenant n'était plus fait de lumière, et ce qu'il entendait de Mirsky n'était plus fait de mots.

Je me demandais ce que vous étiez en réalité, fit-il sans avoir de lèvres à remuer. *Vous n'avez absolument rien d'humain.*

Je ne suis plus humain, c'est vrai, reconnut Mirsky. *Je vais laisser quelque chose ici pour Karen. Qu'elle n'ait pas tout perdu.*

Le corps de Lanier s'affaissa de côté, écrasant une fougère sous son poids et arrachant à la souche un lambeau d'écorce pourrie. Les paupières tressaillirent et demeurèrent à moitié ouvertes. La main droite se crispa et se courba selon un angle oblique. Les poumons palpitèrent. L'urine libérée fit une auréole sur le pantalon. Le cœur continua de battre durant plusieurs minutes, puis la respiration s'arrêta et la poitrine ne bougea plus.

L'implant n'était pas vide, mais Garry Lanier était mort.

Le Chardon

La septième chambre était dans l'ombre, face aux étoiles, tournant le dos au Soleil, à la Terre et à la Lune. Ses bords nets et sa vaste cavité circulaire ébarbée formaient un noir moins dense et moins soutenu que celui de l'espace. Quatre zones éclairées seulement brillaient à son pourtour, ainsi que les lumières intermittentes des équipes de techniciens en train de procéder aux derniers alignements.

Le dôme qui couronnait le puits central abritait à présent une foule de personnalités et d'invités. Il y avait parmi eux les historiens officiels de l'Hexamone, que Korzenowski connaissait pour la plupart, ainsi que les savants et techniciens chargés d'assurer les fonctions de maintenance lorsque la Voie serait raccordée et rouverte. Le Président et le Ministre-Président étaient en compagnie de l'administrateur du Chardon et de Judith Hoffman.

Olmy était là également, l'air beaucoup plus normal que lors de sa dernière rencontre avec Korzenowski.

Tous flottaient au milieu des lignes floues de leurs champs de traction comme la proie d'une araignée tranquillement résignée à son sort.

Ils font autant de cérémonie que s'il s'agissait de la véritable réouverture, se disait Korzenowski en se dirigeant vers le centre du dôme avec sa clavicule améliorée.

Il avait fait à peu près les mêmes gestes, des siècles auparavant, quand il avait ouvert la Voie pour la première fois après sa création et qu'il avait orienté l'Hexamone dans une direction dont personne ne soupçonnait, à l'époque, les difficultés et les embûches.

Il n'avait pas encore véritablement pris sa décision à propos du message qu'Olmy voulait lui faire transmettre. Ni l'amitié ni même le fait d'avoir une dette personnelle envers lui ne pouvaient être mis dans la balance en des circonstances aussi graves. Les considérations individuelles devaient céder le pas à des responsabilités plus vastes.

Et pourtant, Olmy n'avait jamais rien fait dans sa vie qui fût contraire aux intérêts de l'Hexamone. Il était impossible de trouver quelqu'un de plus héroïque et dévoué que lui.

Korzenowski s'enferma dans le champ de traction qui se trouvait au centre du dôme et mit lentement en place la clavicule de

commande. Les points nodaux entourant la tête de la septième chambre étaient asservis à ce dispositif. Il avait à sa disposition toutes les capacités et toute la puissance de la machinerie de la sixième chambre. Il avait derrière lui des mois d'essais et de préparation. Il tenait la clavicule d'une main sûre, et son esprit était plus clair et plus concentré qu'il ne l'avait été depuis des années.

Le moment était venu. Autour de lui, les invités firent peu à peu le silence et cessèrent de picter.

Korzenowski ferma les yeux et laissa la clavicule lui parler. Les sondes superspatiales du Chardon – qui n'étaient guère plus que des abstractions mathématiques auxquelles la machinerie de la sixième chambre donnait une réalité temporaire – s'ouvrirent vers l'extérieur, vers l'intérieur et dans des directions où un cerveau humain non assisté ne pouvait les suivre.

À travers la nappe étalée de demi-réalités étroitement apparentées qui entouraient cet univers, à travers la cinquième dimension multiforme qui séparait les grands univers et leurs différentes lignes de réalité, les sondes partirent à la recherche de quelque chose d'artificiel, quelque chose qui tranchât sur le chaos parfaitement organisé de la nature. Elles transmirent leurs résultats à la clavicule et à Korzenowski. Il vit un entrelacement d'univers géants qui tourbillonnaient les uns autour des autres, et même les uns dans les autres, se recoupant puis se séparant, s'éloignant presque toujours les uns des autres tandis que les distances augmentaient dans la cinquième dimension.

Il était sous le coup d'une sorte d'extase. La partie de lui qui était Patricia Vasquez ressemblait à la surface tranquille d'un océan profond en train de recevoir la pluie. Elle ne réagissait pas, elle se contentait d'absorber, en le laissant travailler seul à son extraordinaire technologie.

L'espace d'un moment intemporel, les perceptions de Korzenowski se mêlèrent à la clavicule et il comprit, avec une clarté à la fois éphémère et transcendante, tous les secrets de cette section transversale quintidimensionnelle limitée. Il se trouvait dans un état qu'il n'avait connu qu'en quelques rares occasions dans le passé. Les arguties théoriques sur la nature du super-espace signifiaient moins que rien pour lui. Il *savait* à quoi s'en tenir.

Dans cet endroit situé au-delà des mots et de toute expérience, il découvrit une anomalie. Infiniment longue, bizarrement enroulée

elle ressemble à un ver

en un certain nombre de points, ces points étant des lieux d'une grande complexité connus sous le nom d'empilements géométriques. Curieusement super-enroulée dans les limites d'un univers, le sien. Étendue comme une flamme linéaire jusqu'à des ténèbres inoccupées

et indéfinies. Jusqu'à l'ombre de l'univers final qui allait être créé, et qui échouerait...

La Voie.

Au sein de ces enroulements pesants, fluides et pourtant immuables – *intestins, molécules protéiques, DNA* –, il chercha une extrémité cautérisée. Une telle recherche aurait pu durer cent ans. Il l'ignorait et ne s'en souciait pas. Le Chardon lui-même se serait-il rabougri à l'état d'une vieille peau stérile durant le temps pris par cette recherche qu'il ne s'en serait pas soucié davantage. Son objectif était on ne peut plus clair et écrasant.

Korzenowski examina ce qu'il avait créé, d'un peu plus près, cette fois-ci, et d'un œil plus mûr et plus exercé. Il y avait certaines caractéristiques de la Voie qui demandaient, à son avis, un examen plus approfondi : la structure des empilements géométriques étroitement entremêlés et déformés, les courbures splendides et complexes de la Voie partout où elle interagissait avec les anomalies de l'espace-temps énorme de l'univers parent, évitant la disruption et la destruction assurées. Cette création était devenue quelque chose de vivant, qui cherchait à perpétuer son existence sans être troublé.

Dans tout cet enchevêtrement de grands univers, les sondes ne trouvèrent nulle part de signification ni d'organisation générale. Aucune intelligence n'avait présidé à la création de tout cela, rien n'avait donné volontairement forme à cette totalité. Si un dieu ou des dieux existaient, ils n'avaient pas leur place ici. Korzenowski comprenait cela sans l'ombre du plus petit doute, il le « savait » d'une manière qu'il ne pourrait jamais appréhender ou exploiter consciemment.

Il n'existait pas de dieu de la totalité et de la globalité. Aucun dieu, au demeurant, n'aurait pu désirer un tel rôle ; car ce que contemplait Korzenowski en ce moment n'avait pas pu être créé, et ne pourrait jamais être détruit. C'était le Mystère propre du super-espace, ineffable ; l'évier qui absorbait, au-delà de toutes les mathématiques et de toute la physique, l'ensemble des contradictions gödeliennes.

Ce que Korzenowski voyait, c'était une panoplie fantastique de toiles sur lesquelles toutes les choses concernant des êtres intelligents pouvaient être peintes. Une cour de récréation pour des intelligences toujours en évolution, toujours plus grandes, qui arrivaient au niveau des dieux et qui le dépassaient. Des univers sur des univers sur des univers sans fin et sans commencement.

L'ennui véritable ne pourrait jamais exister ici, pas plus que la solitude véritable et permanente. C'était le Tout, et c'était infiniment plus que suffisant.

L'Ingénieur venait de trouver ce qu'il cherchait. Presque banale par contraste, c'était l'extrémité cautérisée de la Voie.

Il prépara la clavicule et activa les stimulateurs et projecteurs autour de la septième chambre béante. Les reflets et les distorsions de la Terre, de la Lune et du Soleil formaient des halos qui tournaient lentement sur eux-mêmes aux approches du secteur sensible. Les étoiles lointaines miroitaient.

Sans rien bouger, sans exercer aucune force, l'Ingénieur fit traverser des immensités à l'extrémité cautérisée de la Voie pour la mettre en contact avec le champ largement distendu des projecteurs. Il ne pensait pratiquement à rien d'autre qu'aux étendues du super-espace. Il était sous le coup de l'extase que lui procurait le fait de pousser ses propres capacités jusqu'à leur limite extrême. Les conséquences importaient peu pour le moment. L'acte suffisait en lui-même.

La Terre

Le ciel nocturne au-dessus de la Terre se remplit de nouveau de nappes diffuses de lumière, et les étoiles dansèrent. Karen poussa un cri à travers l'immensité noire constellée de perforations. Lanier était parti depuis sept heures, et elle n'avait même pas la possibilité d'appeler quelqu'un pour faire des recherches. La maison était privée d'électricité et de tout moyen de communication.

Elle allait et venait sur le sentier forestier, à la lumière de sa torche électrique, toute petite sous les feux d'artifice visibles à travers le dais du feuillage au-dessus de sa tête.

— Garry !

Elle avait une affreuse certitude, la conscience qu'une connexion lui manquait. Elle *savait* qu'elle ne le retrouverait pas vivant. Elle s'essuya les joues du dos de la main, et cligna des paupières pour chasser un frisson d'horreur.

De nouveau, elle braqua la torche sur le sentier, à l'endroit où les traces de pas s'arrêtaient. Comme s'il avait été emporté par la voie des airs. Elle avait essayé à trois reprises de dépasser cet endroit, mais n'avait pu découvrir la moindre trace ni le moindre indice. Les coulées de larmes sur ses joues prirent des reflets rouges tandis qu'elle levait la tête vers le ciel en grimaçant de frustration.

— Garry !

Les traces de pas devenaient confuses à cet endroit, comme s'il avait titubé à plusieurs reprises. En bordure du sentier, les fougères et les mousses épaisses empêchaient de voir toute trace au sol. Une souche perçait le feuillage. Karen avait dû passer devant elle une demi-douzaine de fois déjà, en l'éclairant avec sa torche. Mais pour la première fois, elle remarqua qu'un long lambeau d'écorce s'était détaché depuis peu. Écartant les fougères, elle vit qu'il y avait un creux de terrain, un peu plus loin, où la végétation avait été écrasée sur les bords.

Respirant très fort, le cœur battant, elle s'avança dans le creux en trébuchant et s'arrêta, trop effrayée pour continuer. Serrant les lèvres, elle se pencha pour ramasser une palme de fougère brisée. Puis elle se servit de ses deux mains pour écarter les rameaux épais.

Au-dessus de la voûte des arbres, une froide luminosité turquoise

badigeonnait maintenant le ciel, plus claire que sa torche, s'insinuant dans tous les coins d'ombre et aplatissant tous les reliefs. Les contours de la masse qui gisait derrière les fougères ressortirent avec l'acuité d'un rêve.

— Garry ! gémit-elle, le visage déformé par la douleur.

Au bout d'un interminable moment où elle eut l'impression de tomber jusqu'au fond d'un long puits noir, elle lui toucha le cou à la recherche d'une pulsation, n'en trouva pas et braqua sa lumière sur le visage aux yeux à demi ouverts, sans réaction. Elle avait la chair de poule au contact de la peau froide, cette peau qui était celle de son mari, et sa respiration n'était plus qu'une succession inconsciente de petits cris, semblables à des piailllements d'oiseau, qui se perdaient dans le grand silence de la forêt. Elle ne pouvait pas appeler Christchurch. Toutes les communications étaient dérégées par l'activité du Chardon.

Il fallait qu'elle se débrouille toute seule.

Machinalement – elle n'avait fait cela qu'une fois, mais on lui avait donné une formation très complète –, elle ouvrit son couteau de poche et abaissa le col de la veste froissée, en faisant rouler le corps sur le côté pour dégager la nuque.

À mi-chemin

Lanier ne sentait pas son corps. Il ne sentait rien, à vrai dire, mais il voyait, d'une certaine manière. Il voyait sans yeux, en se drapant autour de la lumière pour découvrir les images.

Il avait conscience de la présence de son guide, en qui il reconnaissait l'être qui avait imité Pavel Mirsky ou bien joué, ou peut-être encore repris son rôle. Il fusionnait avec cet être, observant sa nature et ses qualités, et commençait à se modeler sur lui, acquérant de plus en plus de maîtrise.

Sans l'aide de mots ni d'aucun langage, il posa certaines questions pressantes qui constituaient le reliquat de son esprit physique, et reçut quelques commencements de réponses.

Où sommes-nous ?

Entre la Terre et le Chardon.

Cela ne ressemble pas à la Terre, ces pinceaux de lumière...

Nous ne voyons pas avec des yeux, maintenant. Vous les avez laissés derrière vous.

Oui, bien sûr...

La contagion de sa propre impatience fit courir en lui une onde autopunitive. Il apprendrait bientôt à contrôler ces émotions résiduelles. Sans corps, elles étaient plus qu'inutiles, elles devenaient gênantes.

La douleur a disparu, mais mon corps aussi.

Vous n'en avez pas besoin.

Lanier absorba et étudia les images de la Terre au-dessous de lui. Elle n'avait plus du tout la même apparence. Elle semblait couverte de filaments brillants, mouvants, qui se tendaient vers les ténèbres, se tordaient, se tortillaient puis disparaissaient.

Qu'est-ce que c'est ? Ils sont tellement nombreux que je ne peux pas voir la planète à cause d'eux.

Tous ceux que l'on est en train de rassembler. Des petites créatures et des grosses. Regardez bien où va la lumière.

Elle forme une sorte de nœud... Je ne peux pas la suivre.

Ce sont les vies que l'on récolte. Toutes les mémoires et les configurations, les sensations et les réminiscences.

Des âmes ?

Pas en tant que telles. Il n'y a pas de corps ni d'âmes ectoplasmiques. Nous sommes tous fragiles et éphémères, comme des fleurs qui se fanent. Quand nous disparaissions, nous ne sommes vraiment plus là, et l'univers demeure vide et désolé, informe, à moins qu'à un certain moment ceux qui en ont le pouvoir ne décident d'organiser une sorte de résurrection.

Et qui en décide ?

La Mentalité Finale.

Ce sont nos descendants qui nous sauvent ?

Avec raison. L'observation des créatures vivantes est une distillation de l'univers, une conversion des informations en connaissance. Toute sensation, toute pensée, toute expérience est recueillie, non seulement au moment de la mort mais au cours de la vie entière également. Cette connaissance est précieuse. Elle peut être distillée encore davantage, et transmise à travers les plus infimes fissures qui existent dans la connexion entre cet univers, à l'instant où il meurt, et le nouvel univers auquel il donne naissance en mourant. La distillation s'impose à la nouvelle création comme une graine qui la guide pour l'éloigner du chaos en lui imposant sa trame. Cette nouvelle création peut alors développer ses propres intelligences, qui répéteront d'une manière ou d'une autre le processus lorsque leur univers vieillira.

Rien ne meurt donc ?

Tout meurt. Mais ce qu'il y a de spécial en chacun de nous est préservé... si la Mentalité Finale réussit. Comprenez-vous l'urgence de ma mission ?

Le souvenir de toutes les années de douleur et de mort revint à Lanier comme déployé dans un album d'images en trois dimensions. Tout meurt... Mais la Mentalité Finale consumait des galaxies entières, au commencement du temps, pour alimenter cet effort de récupération du meilleur que contenait tout ce qui avait jamais vécu. Pas seulement les êtres humains, mais toute chose vivante, toute chose, au moins, qui était capable de convertir l'information en connaissance, capable d'apprendre et d'observer et de comprendre son environnement afin de le modifier. Depuis l'échelle des microbes jusqu'à celle de la Terre vivante elle-même, la moisson se faisait à tous les niveaux, codée, sélectionnée et

préservée. Il savourait cette pensée, il s'en délectait, mais sa signification profonde le rendit soudain grave. Ce n'était pas de la résurrection du corps ni du salut individuel qu'il s'agissait, mais plutôt de la fusion et de la transcendance du tout.

Ce qu'il y a de mieux en chacun de nous.

Il songea à son père, mort d'une hémorragie cérébrale dans une voiture en stationnement en Floride ; à sa mère, morte d'un cancer dans un hôpital du Kansas ; à ses amis, parents, collègues et connaissances immolés dans le brasier de la Mort, ce souffle

dévastateur et brûlant qui était passé si rapidement sur la Terre. Il pensa à tout ce qu'ils avaient accompli, à leur courage, leurs faiblesses, leurs erreurs, leurs rêves, leurs idéaux, *moissonnés* comme si une machine agricole leur était passée sur le corps pour récolter leur grain et le séparer de la balle et de la paille de la mort. Les esprits simples comme les esprits brillants, les rapaces du ciel comme les moutons paisibles au fond des vertes vallées, les poissons comme les monstres des abîmes marins, les insectes et encore les gens, les gens, les gens, recueillis et sauvés. Était-ce cela, l'immortalité ? Consistait-elle à être converti sous une forme telle que la Mentalité Finale puisse se *rappeler* la totalité de ce que chacun avait été ?

Et il ne s'agissait pas que de la Terre, mais aussi de tous les mondes de cette galaxie, et de tous les mondes des galaxies pleines de vie, d'immenses champs de centaines de milliards de mondes dont certains étaient d'une étrangeté qui dépassait l'imagination. Immense n'était pas à la mesure du concept. À une pareille échelle, la Terre était moins qu'insignifiante, et cependant la Mentalité Finale était assez diverse et assez puissante pour descendre jusqu'à la Terre et en façonner l'histoire avec un détail qui mêlait l'éternel à l'infinitésimal.

Même sous la forme qu'il avait maintenant, il trouvait tout cela difficile à accepter, impossible à comprendre.

Suis-je en train de me faire moissonner, moi aussi ? Est-ce là ce que vous voulez faire de moi ? Me mettre en réserve ?

Nous avons des chemins différents, et des rôles différents.

Que sommes-nous ? De purs esprits ? De l'énergie ?

Nous sommes comparables à un courant qui emprunte les canalisations cachées par lesquelles les particules de matière et d'énergie communiquent et se disent où elles sont et de quelle nature elles sont. Des voies invisibles aux humains de notre temps, mais accessibles à la Mentalité Finale.

Où allons-nous ?

Pour commencer, au Chardon.

Le Chardon

Les témoins s'étaient rassemblés dans le puits central, derrière le centre de contrôle de Korzenowski. Il y avait là le Président, le Ministre-Président, le directeur du Chardon, les historiens officiels de l'Hexamone, Judith Hoffman et une sélection de sénateurs et de repcorps.

Devant eux, à travers le dôme, un cercle de nuit s'élargissait lentement, jusqu'au moment où il recoupa le bord net de la septième chambre, occultant les étoiles. Dans la zone noire flottaient les images rémanentes du Soleil, de la Lune et de la Terre, qui devenaient de plus en plus faibles et indistinctes.

Korzenowski ouvrit la liaison expérimentale. Un point de lumière laiteuse brilla au centre des ténèbres sans dimensions. Se concentrant sur la clavicule, refusant de se laisser distraire par autre chose que les abstractions fournies par l'instrument, il « tâta » la liaison pour explorer ce qu'il y avait derrière.

Le vide. Le vide quasi absolu qui entourait la faille. La lumière d'un tube au plasma.

À quelques mètres derrière Korzenowski, Farren Siliom entendit l'Ingénieur murmurer :

— Elle est là !

Korzenowski sortit alors de sa transe suffisamment longtemps pour picter des instructions sur la console en suspens à côté de lui. Le message mystérieux d'Olmy fut ainsi transmis dans la Voie.

— Est-ce que tout va... commença le Président.

Le point lumineux qui trouait les ténèbres devant eux explosa à ce moment-là. Korzenowski sentit trembler la clavicule. C'était une vibration qui semblait gronder à travers tout le Chardon. Des signaux d'alarme pictés apparurent devant lui. Des anomalies s'étaient produites dans la sixième chambre.

Korzenowski vérifia si la liaison avait été correctement établie. Elle l'était.

Quelque chose essayait de passer de leur côté.

Il reporta son attention sur la clavicule. Une force s'était introduite dans la liaison, qu'elle s'appliquait à maintenir ouverte avec une détermination d'un raffinement qu'il aurait cru impossible.

— Des ennuis, picta-t-il rapidement à l'adresse du Président.

Il essaya d'annuler la liaison, mais le point lumineux demeura en place et grossit même. Impossible de réduire le lien. Il ne pouvait que l'élargir, et il ne pensait pas que ce fût une chose à faire. Ce qu'il y avait de l'autre côté désirait apparemment la réouverture complète, le raccordement total au Chardon.

Retournant à la simulation de la texture des univers fournie par la clavicule, Korzenowski examina le lien sous un grand nombre d'« angles » différents. Il cherchait un point faible, qui théoriquement devait exister. Il espérait alors pouvoir exploiter cette faiblesse pour déstabiliser la liaison en la refermant sur ce qui était en train de forcer le passage.

Avant qu'il eût trouvé le point faible, cependant, une épouvantable décharge d'énergie jaillit en boule à partir du point lumineux et perça le dôme du champ de traction situé à l'extrémité du puits central. Le dôme lança des étincelles et se désintégra. Tout se mit à tourbillonner tandis que d'autres champs de traction prenaient la relève, clignotant désespérément, et que l'air s'échappait du puits central.

Farren Siliom agrippa le vêtement de Korzenowski. La boule d'énergie volait de tous côtés, carbonisant au passage les parois de roche et de métal de l'astéroïde, décrivant une courbe au-dessus de leurs têtes pour retomber sur le vaisseau-faille principal, dont elle réduisit le nez en éclats. Le vaisseau bascula de son dock de traction et s'écrasa contre la bulle où Korzenowski tenait ses quartiers, en la projetant contre la paroi fumante.

Korzenowski ne pouvait plus respirer, mais cela n'avait pas d'importance. Il ferma les yeux et chercha, dans le champ de temps expansé redéfini par ses implants, la faiblesse dont l'existence ne faisait pour lui aucun doute.

Farren Siliom lâcha prise et fut emporté sous les yeux de Korzenowski. Un filet de champs de traction de secours s'était formé en travers de la brèche, et ses lignes entrelacées brillaient d'un éclat sombre tandis qu'il essayait d'arrêter le flot d'air, de débris et de gens. Le Président heurta ce filet et y demeura collé, bras et jambes écartés.

Olmy avait échoué contre un pylône auquel il se raccrochait désespérément. Il vit passer Judith Hoffman, enveloppée d'un champ de lignes scintillantes, et tendit la main pour la saisir. Il se brûla les doigts au contact du champ défectueux, mais réussit à la retenir. Le champ se drapa automatiquement autour de lui.

Korzenowski, tournoyant comme un drapeau arraché par le vent, uniquement retenu par le champ de traction qui reliait la clavicule à la console, sentait s'estomper ses activités conscientes naturelles. Il transféra immédiatement toutes ses pensées dans les processeurs de ses implants... et entrevit une légère défaillance, l'ombre d'une

instabilité sous un certain « angle » de la liaison. L'implant était en train d'interpréter frénétiquement le flot de données en provenance de la clavicule. Le défaut avait une « odeur » de brûlé, et lui laissait à l'esprit un « goût » âcre et résineux.

La force du vent faiblit, la pression du puits central ayant baissé presque au niveau du vide extérieur, mais la flambée d'énergie qui jaillissait à travers la liaison avec la Voie semblait s'affiner et déterminer ses objectifs avec plus de spécificité. Elle ne s'était encore attaquée directement à personne, à la connaissance d'Olmy, et avait détruit jusqu'ici uniquement du matériel. Mais dans ses contorsions et ses circonvolutions, elle se rapprochait dangereusement de l'Ingénieur.

Celui-ci ressentait la chaleur, mais il avait les yeux toujours fermés et ne vit pas l'extrémité inférieure de son vêtement se mettre à rougeoyer puis disparaître, désintégrée. De nouveaux réseaux de traction se créaient pour essayer de rétablir l'intégrité du puits central, et les champs de secours formaient des sphères autour des isolés, mais l'énergie de la liaison les déstabilisait sans cesse.

Le puits central s'était rempli de débris tournoyants, de corps humains ballottés, assommés et inconscients, de tourbillons agonisants et de serpents de fumée. Le vaisseau-faille désespéré se cognait et rebondissait sur le mur, menaçant d'écraser les serviteurs mécaniques désorientés qui s'étaient groupés sur les côtés, attendant des instructions et la fin du chaos.

Korzenowski dirigeait toutes les énergies de la sixième chambre, à travers la clavicule, sur le point faible de la liaison, où il cherchait à ouvrir une porte secondaire, un passage prématuré et disruptif qui forcerait la liaison à se refermer ou à créer une violente distorsion de la Voie elle-même.

Il se demanda sombrement, l'espace d'un instant, s'ils n'étaient pas en train de se heurter à la puissance de la Mentalité Finale telle que Mirsky l'avait décrite dans ses menaces. Mais son intuition lui disait le contraire.

La connexion s'ouvrit comme une rose incarnate qui se déploie, ses pétales de feu léchant et consumant la tête de la septième chambre. L'Ingénieur voyait tout cela en accéléré par l'intermédiaire de la clavicule. Il sentit alors une surcharge dans son implant. S'il ne coupait pas immédiatement le contact, le contenu de l'implant risquait d'être effacé, en même temps qu'une partie de son cerveau naturel, probablement.

Il ôta les mains de la clavicule, mais le travail était déjà fait.

La rose se contracta sur le fond noir étoilé. La flambée d'énergie disparut. Le point lumineux faiblit rapidement puis s'éteignit.

Le vent se calma progressivement. Les champs de traction tenaient bon. Quelque part dans le puits central, loin derrière eux, de

puissantes pompes se mirent en action pour remplacer l'air qui s'était échappé pendant...

Combien de temps au juste ? demanda Korzenowski à son implant.

Vingt secondes. Pas plus de vingt secondes.

Olmy s'assura que Judith Hoffman, qui avait perdu conscience, n'était pas gravement blessée. Puis il picta des instructions pour que le champ de protection qui les entourait se sépare. Il se tracta, seul, vers la console de Korzenowski. L'Ingénieur était en train de récupérer, adossé à son champ de secours, respirant l'air ténu à grandes goulées haletantes et douloureuses.

— Que s'est-il passé ? demanda Olmy.

La réponse lui fut fournie par le Jarte.

Défenses automatiques.

— J'allais vous poser la question, lui dit Korzenowski. Votre message... (Il s'interrompt pour regarder autour de lui.) Quelles sont les pertes ? Où est le Président ?

Olmy regarda à travers le champ transparent qui scellait maintenant l'extrémité nord du puits central. Il aperçut une série d'objets brillants et scintillants, volant sur des trajectoires qui les éloignaient de la septième chambre et du Chardon. Les champs de traction qui maintenaient Farren Siliom avaient cédé. Déjà, des robots s'étaient lancés à leur poursuite.

— Il est là-bas, fit Olmy.

Korzenowski se recroquevilla d'épuisement et de consternation, comme un ballon de baudruche percé par une épingle.

— Je crois, reprit Olmy, que la plupart des morts sont des néo-Geshels, tous munis d'implants.

— Un désastre, murmura l'Ingénieur en secouant lamentablement la tête. C'est donc contre cela que Mirsky a voulu nous mettre en garde ?

— Je ne crois pas.

— Ce sont les Jartes, alors.

Olmy prit le bras de Korzenowski et l'éloigna doucement de la clavicule.

— Probablement, dit-il. Venez avec moi.

Le Jarte n'essayait pas de contrôler ses mouvements. L'Ingénieur était aussi important pour lui que pour Olmy.

— Ils ont essayé d'ouvrir la liaison en grand, bredouilla Korzenowski. Ils veulent forcer le passage, pour nous détruire.

Olmy demanda au Jarte si cette interprétation était la bonne.

C'est très probablement leur but, jusqu'à ce qu'ils reçoivent le message.

Les cris et les gémissements à l'intérieur du puits central se calmèrent tandis que les serviteurs médicaux commençaient à sortir des aires de stationnement dans les murs. Olmy guida l'Ingénieur vers

une porte ovale.

— Il faut que nous ayons une conversation, lui dit-il. J'ai plusieurs choses à vous expliquer.

Il ignorait s'il avait prononcé ces mots volontairement ou si c'était le Jarte qui les lui avait dictés. Mais cela avait-il de l'importance ?

Le message avait été transmis. Quelque chose s'était produit, qui aurait pu détruire la septième chambre et peut-être l'astéroïde. La relation n'était pas certaine, mais il y avait de fortes présomptions.

La défaite d'Olmy commençait à avoir des retentissements.

Le Chardon

Dans la Chambre du Nexus, l'Ingénieur se tenait devant la sphère armillaire des témoins tandis que le Ministre-Président Dris Sandys occupait le fauteuil voisin du siège vide réservé au Président. Le M-P ne souffrait que de légères contusions.

Judith Hoffman, couverte d'ecchymoses et visiblement épuisée après les épreuves du puits central, avait pris place, en compagnie des autres rescapés, dans un fauteuil de la travée réservée aux témoins. Le reste de la Chambre était désert. C'était une affaire qui ne concernait que le Ministre-Président, agissant en qualité de Président intérimaire conformément à la législation spéciale en vigueur.

Olmy se trouvait à côté de Judith Hoffman. Le Jarte se tenait coi, attentif mais évitant d'intervenir.

Le Ministre-Président demanda que les derniers rapports sur les événements soient projetés devant la Chambre.

— Le Président, ajouta-t-il assez sèchement, est en train de se réincarner. Il y a eu au total sept morts et neuf personnes grièvement blessées, parmi lesquelles deux historiens officiels, deux repcorps, un sénateur et le directeur du Chardon. Nous n'avions pas eu à déplorer de telles pertes depuis la Séparation. Il est heureux que tous aient été équipés d'implants et que leur survie soit donc assurée en principe. Pourriez-vous nous expliquer ce qui s'est passé, ser Korzenowski ?

L'Ingénieur jeta un coup d'œil à Olmy. La conversation que celui-ci lui avait promise n'avait pas pu avoir lieu. Les robots soigneurs s'étaient emparés d'eux pour les examiner dès qu'ils avaient atteint l'aire de stationnement. On ne les avait pas laissés seuls une seconde.

— J'ai ouvert une liaison expérimentale limitée avec la Voie, expliqua-t-il posément. Quelque chose a essayé de forcer le passage et de m'empêcher de le refermer.

— Avez-vous une idée sur l'origine de cette intervention ?

— Je suppose qu'il s'agissait d'une arme jarte.

Le Ministre-Président le regarda en fronçant les sourcils avant de demander :

— C'est seulement une supposition ?

— Des Jartes à l'affût d'une occasion. Je ne vois pas ce que cela pourrait être d'autre.

Le Ministre-Président demanda alors si les représentants des forces de défense du Chardon étaient d'accord avec cette interprétation. Ils l'étaient. Il n'y avait en tout cas aucune preuve permettant de s'y opposer.

— Sera-t-il possible d'ouvrir un autre passage expérimental pour nous en assurer ? demanda le Ministre-Président à l'Ingénieur.

— Certainement. Il suffira d'établir une liaison décentrée, par exemple à une centaine de kilomètres de l'extrémité fermée de la Voie. En nous entourant d'écrans et de protections adéquats, nous pourrons effectuer une reconnaissance et refermer la porte avec un minimum de risque de détection.

— Qu'appellez-vous un minimum ?

— Très faible. Mais je recommande que le Chardon soit préalablement évacué, à l'exception du personnel nécessaire et des forces de défense.

Le Ministre-Président le regarda d'un air consterné.

— Vous rendez-vous compte de l'énormité de la tâche ?

— C'est indispensable, déclara le chef de la défense. Si nous voulons envisager de reprendre une partie des territoires de la Voie pour y établir une tête de pont, nous devons ménager une zone tampon entre le front des combats et nos civils.

— Quelle sorte de zone tampon ?

— Tous les civils doivent être évacués dans les cylindres en orbite ou bien sur la Terre.

— Préconisez-vous l'évacuation des personnes corporelles uniquement ?

— Non, ser Ministre-Président. Nous préconisons l'évacuation complète des corporels, des résidents de la mémoire civique et de toutes les archives aussi bien administratives que culturelles. Le Chardon tout entier doit servir de tampon. Dans le cas peu probable d'une défaite, nous devons être prêts à refermer la Voie en le détruisant.

Judith Hoffman se tourna vers Olmy. Son visage couvert de bleus avait une expression sinistre.

— Le prix à payer est de plus en plus élevé, ne trouvez-vous pas, ser Olmy ? murmura-t-elle. Il semble que l'on ne puisse rien avoir sans peine.

Olmy ne répondit pas. Il était plus que ridicule d'avoir des remords maintenant.

— La sixième chambre a-t-elle subi des dommages importants ? demanda Dris Sandys.

— Non, répondit Korzenowski. Ce n'est pas un obstacle.

— Je ne dirai pas que c'est inespéré, fit le Ministre-Président.

Il marqua une pause prolongée et accusatrice. Personne, dans la

Chambre, ne pouvait se méprendre sur la critique implicite. Le Président et le Ministre-Président n'avaient pas eu le choix. Ceux qui les avaient mis dans cette situation devaient maintenant faire face aux conséquences.

— En ma qualité de Président par intérim, et en vertu des lois d'exception, j'ordonne que le Chardon soit évacué, et que ser Korzenowski et les forces de défense se concertent afin de poursuivre les opérations de reconnaissance de la Voie.

La Terre, Christchurch

Karen avait pris place dans la salle d'attente de l'hôpital de Christchurch. Elle avait le visage blême et les traits tirés par le manque de sommeil. Une trentaine d'heures s'étaient écoulées depuis qu'elle avait retrouvé le corps de son mari, et les spécialistes n'avaient pas encore dit un mot sur son implant.

Son fauteuil se trouvait face à une fenêtre. Elle voyait les rues de Christchurch remplies de monde. Beaucoup portaient l'uniforme de l'Hexamone. Les citoyens de la Terre étaient nombreux à s'affairer autour de l'hôpital. La nouvelle de l'évacuation était arrivée moins d'une demi-heure plus tôt. Elle craignait qu'avec tout ce remue-ménage, son mari et elle ne passent au second plan des préoccupations des responsables.

Elle regarda ses mains. Elle les avait nettoyées dans les toilettes de l'hôpital, mais il restait un peu de sang séché sous l'ongle de l'index de la main droite. Elle ne pouvait détacher son regard de ce minuscule point noir. C'était le sang de son mari. Elle ferma les yeux. Elle ne pouvait oublier ces horribles moments où elle avait dû lui inciser la nuque, retrouver l'implant, le glisser dans sa poche, remettre la glissière de fermeture en place et foncer dans la nuit à bord d'un tout terrain poussif, avec le corps et l'implant, jusqu'à Twizel. Cela avait pris des heures. Et il avait fallu attendre encore que le ciel s'éclaircisse pour que la navette la conduise à Christchurch.

Le corps, inutile, était resté à Twizel.

L'issue était loin d'être certaine.

Ils avaient vécu tant d'années ensemble, et pourtant si peu en réalité, si éloignés l'un de l'autre. Leurs retrouvailles avaient été si brèves.

Les humains sont faits pour souffrir. Nous ne sommes pas faits pour les réponses ou les certitudes.

Un technicien, qui n'était pas celui à qui elle avait remis l'implant, parut à la porte de la salle d'attente, dont il fit le tour du regard jusqu'à ce qu'il l'aperçoive. Il serra les mâchoires dans une expression sinistre et professionnelle qui n'augurait rien de bon. Elle haussa les sourcils, la bouche arrondie.

— Mrs. Lanier ?

Elle inclina légèrement la tête.

— Êtes-vous sûre que l'implant est celui de votre mari ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Si j'en suis sûre ? Je... je l'ai prélevé moi-même.

Le technicien écarta les bras, jetant un coup d'œil à la fenêtre.

— Il est mort ? demanda-t-elle subitement.

— L'implant ne contient pas votre mari, Mrs. Lanier. Il y a une personnalité à l'intérieur, mais elle est du sexe féminin. Nous n'avons pas trace d'elle dans nos dossiers. Nous ignorons son identité. Mais elle est au complet.

— De quoi parlez-vous donc ? demanda Karen.

— Si l'implant a été prélevé sur votre mari, je ne comprends pas...

Elle se dressa soudain, en hurlant presque :

— Dites-moi ce qui s'est passé !

Le technicien secoua vivement la tête d'un air extrêmement embarrassé.

— Il y a une jeune femme dans l'implant. Elle paraît avoir vingt et un ans. Il semble qu'elle soit restée là inactive – à l'état de simple enregistrement – pendant longtemps, une vingtaine d'années, d'après nos tests. Elle n'a le souvenir d'aucun événement récent. Et nous sommes sûrs qu'elle n'a pas été chargée à une date récente. Son codage...

— Mais c'est impossible ! s'écria Karen. Où est mon mari ?

— Je l'ignore. Connaissez-vous quelqu'un qui s'appelle Andia ?

— Hein ?

— Andia. C'est le nom que porte la fiche d'identité de cette personne.

— C'était notre fille, dit Karen. Qu'est-il arrivé à mon mari ?

Elle se sentait défaillir. Elle dut s'appuyer d'une main au dossier de sa chaise.

— Nous n'avons pas encore pu faire de vérification approfondie, lui répondit le technicien. La seule chose que nous savons, c'est que la personne qui occupe l'implant déclare s'appeler Andia. Nous n'avons pas la moindre idée de ce qui est arrivé à votre mari.

Karen se laissa tomber lourdement sur la chaise en secouant la tête, accablée.

— Comment est-ce possible ? Elle est morte – on ne l'a jamais retrouvée – depuis vingt ans.

Le technicien haussa légèrement les épaules en signe d'impuissance.

— Garry... murmura Karen dans un souffle. Ils ont voulu l'obliger à porter cet implant... et il les a battus à leur propre jeu.

Elle redressa les épaules. Toute réalité semblait avoir disparu. Cela dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer dans ses rêves, espoirs ou

cauchemars. Retrouver sa fille en perdant son mari par un miracle pervers qui tenait du sortilège. *Mais il n'a pas pu accomplir cela tout seul.* Elle leva les yeux vers le technicien, décidée à ne pas se laisser abattre. Ses bras et la partie inférieure de ses jambes lui semblaient parcourus par un léger courant électrique. Elle éprouva le besoin de se remettre debout et de faire quelques pas pour ne pas défaillir. Prudemment, elle fit quelques mouvements pour laisser le sang circuler de nouveau normalement, en se forçant à rester calme et à lutter contre la nausée. Il fallait faire quelque chose. Il fallait réagir de manière rationnelle.

— Est-ce que je peux lui parler ? demanda-t-elle enfin.

— Je regrette, mais pas avant que nous ayons pu élargir son espace de stockage. Elle ne sera pas consciente jusque-là. Votre fille est citoyenne de la Terre ?

Elle suivit le technicien au service des archives et répondit à ses questions. Après quelques recherches, le dossier classé inactif fut retrouvé. Les cartes de personnalité établies lors de la mise en place de l'implant d'Andia concordaient parfaitement avec les nouvelles.

— Je ne trouve rien d'autre à dire sinon qu'il s'agit d'un miracle, déclara le technicien. Je suis obligé de demander une enquête officielle.

Visiblement, il ne croyait pas à l'histoire de Karen. Il ne l'avait pas vue en train de retirer l'implant.

Elle ne put que hocher la tête, l'esprit complètement engourdi malgré ses efforts pour rester lucide. Elle se sentait partir à la dérive, isolée, ballottée entre l'horreur et l'espoir, le chagrin et la joie.

J'ai perdu Garry et j'ai retrouvé notre fille.

Elle ne voyait qu'une manière d'expliquer cela. Son éducation, strictement marxiste, ne l'avait pas habituée à croire à des forces surnaturelles. Les réconforts de la religion ne lui étaient pas accessibles. Pourtant, elle ne pouvait penser qu'à Mirsky et à ce qu'il représentait peut-être.

Si c'est vous qui l'avez, prenez surtout bien soin de lui, pensa-t-elle, adressant son message à l'avatar et à toutes les forces qu'il représentait. *Et merci, de tout mon cœur, pour ma fille.*

Elle attendit, toute seule, dans une petite pièce, durant une heure, pendant que médecins et techniciens démêlaient les formalités légales. Elle finit par sombrer dans un sommeil hébété. Quand le technicien fut de retour et la secoua pour la réveiller, elle avait l'esprit beaucoup plus clair et ses membres n'étaient plus engourdis.

— Nous allons pouvoir la réincarner. Elle y a droit. Mais cela prendra peut-être quelque temps. Il va y avoir beaucoup d'activité ici dans les prochaines semaines. Nous avons reçu l'ordre de mettre sur pied un dispositif d'urgence. Toutes les navettes, tous les véhicules

vont être réquisitionnés. Mais je pense pouvoir vous faire raccompagner chez vous par une navette de l'hôpital, si vous partez dans l'heure qui vient.

Elle refusa cette offre d'un mouvement de main. Il n'y avait rien qui l'attendait chez elle.

— Je préfère rester ici, dit-elle. Si je peux être d'une quelconque utilité...

— Oui, je suppose, fit le technicien, toujours quelque peu sceptique. Nous nous sommes renseignés sur vos antécédents. Je suis navré, mais il y a tant d'éléments d'incertitude... Personne ici n'a pu émettre d'hypothèse satisfaisante sur ce qui s'est passé en réalité. (Il secoua la tête.) Votre fille a bien disparu en mer. Vous ne pouviez pas posséder son implant et le substituer à celui de votre mari.

Karen hocha la tête avec un sourire faible.

— Est-ce que ça va aller ? demanda le technicien.

Elle mit quelque temps à absorber cette question, puis répondit :

— Je crois, oui. J'aimerais parler à ma fille dès que possible.

— Mais certainement. Je vous suggère de prendre un peu de repos avant. Nous viendrons vous chercher quand tout sera prêt.

— Merci, lui dit Karen.

Elle fit du regard le tour de la pièce et s'approcha d'une table d'examen pour s'y étendre.

Andia.

Le Chardon

Korzenowski marchait lentement, à travers le parc qui portait son nom, tel un brillant anachronisme vivant revenu contempler un monument à sa gloire.

Ayant rendez-vous avec Olmy, il avait profité de l'occasion pour arriver une heure plus tôt afin de visiter ces lieux anciens où il n'était venu qu'une fois depuis sa réincarnation. Pour le moment, il n'avait plus grand-chose à faire dans la sixième chambre et dans le puits central. Il attendait que les forces de défense aient achevé leurs préparatifs et que l'évacuation du Chardon soit terminée pour ouvrir discrètement sa nouvelle liaison expérimentale avec la Voie.

Le parc Korzenowski occupait quarante hectares dans la Cité du Chardon. Verdoyant et tranquille avec ses pelouses immaculées parsemées de massifs de fleurs et de bosquets de chênes, d'ormes et d'autres essences plus exotiques, c'était l'un des rares espaces verts du Chardon qui avaient traversé intacts tous ces siècles d'exil.

Avant son assassinat, et avant même l'achèvement de la Voie, Korzenowski avait organisé cet espace selon des principes rigoureusement pratiques mais encore utopiques à l'époque, mettant à contribution plantes et animaux, insectes et micro-organismes comme autant de parties harmonieuses d'un tout d'une perfection isolée. Sa seule contrainte était que toutes les créatures vivantes du parc soient absolument naturelles et exemptes de toute manipulation. L'artifice utopique avait uniquement consisté à séparer certaines espèces et à limiter l'écologie du parc à quelques configurations soigneusement choisies pour être mutuellement complémentaires.

Le résultat était cette atmosphère paisible. On pouvait se promener dans le parc à n'importe quelle époque de l'année (les conditions météorologiques imitaient les saisons de la Terre sous l'angle de l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle) sans rien voir d'autre qu'une végétation épanouie. Des robots jardiniers entretenaient régulièrement le parc, élaguant, émondant et fumant sur place. Les insectes et les micro-organismes ne parasitaient pas les plantes, mais travaillaient en harmonie avec elles.

C'était de l'art paysagiste à grande échelle, étalé sur un espace hilbertien plutôt qu'euclidien. Ses formes n'étaient ni animales ni

géométriques, mais plutôt parfaitement biologiques. C'étaient les formes d'une sorte de paradis vivant. L'Éden tel qu'aurait pu le voir un jardinier anglais, tel que le voyait, en vérité, Konrad Korzenowski.

C'était lui qui avait conçu tout cela. Et pourtant, aujourd'hui, il ne savait plus très bien ce qu'il était ni qui il était. Était-il vraiment l'Ingénieur, ce personnage de légende, d'histoire vivante, à qui les nadéristes aussi bien que les néo-Geshels accordaient leur respect officiel en même temps que leurs suspicions officieuses ? Était-il bien Konrad Korzenowski, l'être humain né biologiquement de brillants parents nadéristes orthodoxes exerçant les professions d'ingénieur et de mathématicienne ? Ou bien était-il seulement le réceptacle de l'esprit malheureux de Patricia Luisa Vasquez ?

Quelle importance, après tout ? Il n'était qu'un grain de poussière dans la tempête, et ce qu'il avait été ou qu'il avait accompli dans le passé paraissait bien lointain, presque irréel.

Sous peu, l'Hexamone allait tenter de reprendre pied sur la Voie. Il y avait de fortes chances pour que les occupants actuels de la Voie les obligent à détruire le Chardon. Si une telle chose se produisait, il serait probablement anéanti en même temps que les autres dans la tempête.

Pouvoir, domination, violence.

Il se souvenait à peine de l'époque où il travaillait à la construction du parc. Ces souvenirs étaient médiocrement représentés dans les partiels récupérés et rassemblés après son assassinat.

C'étaient des nadéristes orthodoxes qui l'avaient tué.

Rejeté par ses propres parents pour avoir provoqué l'Exil.

Fauteur de troubles.

Cela résumait à peu près ce qu'il était.

Il pénétra dans un labyrinthe de haies de forme circulaire, situé au centre géométrique du parc. Les haies extérieures, arrivant à hauteur de ceinture, formaient une mosaïque irrégulière qui ne suivait aucune courbe ni aucun arc de cercle particuliers. Certains angles étaient en fait la projection de figures tridimensionnelles, ce qui rendait les couloirs extérieurs particulièrement difficiles à franchir. Les humains munis d'implants n'avaient guère de mal à résoudre le problème. Ils pouvaient visualiser le dédale en gardant le fil. Mais sans implant, le casse-tête était très impressionnant.

Il se souvenait qu'en le créant, il avait espéré que les personnes munies d'implants s'abstiendraient de l'utiliser. Mais cela n'avait pas été le cas. Il avait appris, en cette occasion, quelque chose sur la nature humaine. Pour la grande majorité des gens, même dans l'Hexamone, le défi et la difficulté importaient moins que la réussite et le profit.

Il regarda en direction du centre du labyrinthe, et vit qu'il y avait

un homme à l'intérieur, à une centaine de mètres de lui. L'homme commença à essayer de sortir. Korzenowski, comme pour relever un défi, s'enfonça dans le labyrinthe. Il évitait de regarder directement l'homme, s'efforçant de se souvenir du dédale et de retrouver la partie du chemin qu'il avait oubliée.

Il n'y avait plus entre eux que quelques mètres, dans la partie centrale bien moins difficile, lorsque Korzenowski leva la tête pour regarder l'homme en face. Un instant, il lui sembla qu'il était ramené quarante ans en arrière, à l'époque de la Séparation, alors qu'il venait d'être réincarné.

Cet homme n'était autre que Ry Oyu, le Premier Gardien des Portes de l'Hexamone Infini. Sa présence ici était aussi impossible que celle de Mirsky. Tous les deux étaient partis sur la Voie avec les cylindres geshels.

— Bonjour, lui dit le Gardien en le saluant de la main.

Il penchait la tête, en même temps, vers un point situé derrière Korzenowski, pour l'avertir qu'ils n'étaient pas seuls. L'Ingénieur se tourna avec réticence, et aperçut Olmy qui se trouvait, lui aussi, dans le labyrinthe, mais à la périphérie.

Brusquement, Korzenowski éclata de rire.

— C'est une conjuration ? demanda-t-il au Gardien. Vous êtes de mèche avec Olmy ?

— Il n'y a aucune conjuration. Olmy ne m'attendait pas. Le moment m'a paru opportun pour vous parler à tous les deux. Voulez-vous que nous rejoignons ser Olmy à l'extérieur ? Ce labyrinthe est remarquable, mais il ne se prête guère à une conversation sérieuse. Il y a trop d'éléments de distraction et de problèmes à résoudre.

— Très bien, fit Korzenowski d'un ton délibérément mesuré.

— Vous ne paraissez pas trop surpris, lui dit Ry Oyu.

— Rien ne peut plus me surprendre.

Korzenowski attendit que le Gardien le rejoigne. Tandis qu'ils suivaient le dédale ensemble vers la sortie, il demanda :

— Êtes-vous également un avatar venu prophétiser la fin du monde ?

— Je n'ai rien d'un prophète. J'ai bien peur d'être ici pour jouer le rôle d'un précepteur exigeant. Souhaitez-vous me poser des questions pour confirmer ma réalité ?

— C'est inutile, fit Korzenowski en écartant la suggestion du revers de la main. Vous êtes le fantôme d'un Noël passé. Il est clair que les dieux s'intéressent de près à nos petites affaires, ces temps-ci.

Il se mit de nouveau à rire, mais avec lassitude cette fois-ci.

— Vous êtes convaincu que je suis bien ce à quoi je ressemble ?

— Surtout pas, se défendit l'Ingénieur. J'accepte seulement l'idée que vous soyez celui que Ry Oyu est devenu.

L'ex-Gardien picta son approbation d'un tel jugement. Korzenowski remarqua que ser Oyu ne semblait pas porter de torques ni de projecteur d'aucune sorte. Les pictogrammes sortaient de nulle part. C'était un talent intéressant en soi.

— J'ai une requête délicate à vous adresser, à Olmy et à vous, déclara Ry Oyu.

— J'ai l'impression qu'il va plutôt s'agir d'un ordre, murmura Korzenowski.

— J'aimerais avoir l'occasion de vous convaincre de l'importance d'une certaine nécessité.

— J'étais déjà d'accord avec Mirsky, fit l'Ingénieur en se sentant vaguement coupable. (Une partie de moi était d'accord, rectifia-t-il mentalement.) J'ai plaidé sa cause.

Ry Oyu sourit d'un air entendu.

— Disons que vous avez déployé de très gros efforts pour rouvrir la Voie.

Il n'y avait rien d'accusateur dans son intonation ; mais dans l'état d'esprit où se trouvait en ce moment l'Ingénieur, il n'était pas nécessaire de formuler directement des reproches pour qu'il se sente sur la défensive. Il fit de nouveau un geste du revers de la main, comme pour écarter l'ex-Gardien.

— Je ne fais que mon devoir envers l'Hexamone, dit-il.

— Et vous n'avez aucune autre motivation ?

Korzenowski ne répondit pas. Il était certain, pour sa part, de n'en avoir aucune, mais il ne pouvait pas répondre de cet autre élément qui était en lui et qui déteignait comme une couleur sur sa personnalité.

— Vous abritez la copie du Mystère d'une femme exceptionnelle, continua Ry Oyu. Je suis bien placé pour le savoir, car c'est moi qui ai présidé au transfert. Vous travaillez pour elle en ce moment, n'est-ce pas ?

— Si vous tenez à formuler la chose de cette manière...

— J'y tiens.

— Je suppose que mes efforts vont dans son sens, oui. Mais ce qu'elle désire n'est pas en contradiction avec mon devoir.

— Un Mystère n'est pas une personnalité complète. Il arrive qu'une anomalie se produise durant un transfert. Si des motivations ou des obsessions de base sont copiées en même temps, la mentalité transférée ne constitue pas un individu intégré et responsable.

Korzenowski ressentit soudain un désespoir atroce et insurmontable.

— Je suis hanté, admit-il. J'ai été... manipulé, forcé...

Il fut incapable d'achever sa phrase.

— Ne soyez pas découragé. Les choses peuvent encore s'arranger.

Korzenowski aurait voulu disparaître sous terre. Il envisageait de

démissionner, de céder la place à quelqu'un de plus fiable, de plus responsable.

— Vous pouvez vous servir d'elle, vous aussi, suggéra Ry Oyu tandis qu'ils approchaient de la sortie du labyrinthe. Vous pouvez mettre ses brillantes qualités à profit, ce qu'elle vous en a transmis.

L'ex-Gardien picta ses salutations à Olmy, qui accepta sa présence sans faire de commentaire.

— Personne ne paraît surpris de me voir, fit observer Ry Oyu avec ironie.

— C'est la saison des miracles, lui dit Olmy d'une voix tendue, aux intonations étranges.

Sous des dehors très calmes, il paraissait intérieurement tourmenté. Korzenowski se demandait ce qui pouvait bien le ronger, lui aussi.

— Vous êtes-vous confié l'un à l'autre ? demanda Ry Oyu.

— Je n'ai rien confié à personne, déclara Olmy, mais je suppose que l'on ne peut guère avoir de secrets pour la Mentalité Finale.

— Je n'irai pas jusque-là, mais il est clair que le moment est venu d'avoir une longue conversation.

Korzenowski était en train de se dire qu'Olmy avait l'air au moins aussi hanté que lui.

— On ne peut pas trouver d'endroit plus sûr qu'ici, murmura-t-il. Il n'y a pas le moindre dispositif de surveillance. Et nous pouvons picter sur faisceau étroit.

— La parole ne serait pas pratique, en effet, approuva Ry Oyu. Il est temps de mettre fin à tout ce non-sens. J'ai l'impression que la démarche de ser Mirsky n'a pas été assez ferme... ou assez retorse. J'ai une proposition à vous faire à tous les deux, quelque chose qui peut résoudre toutes nos difficultés – mais pas celles de l'Hexamone, je dois le dire. Il faudra bien que la Terre et l'Hexamone apprennent à vivre en bonne intelligence. Êtes-vous prêts à m'écouter ?

— Je ne puis qu'obéir, fit Olmy d'une voix encore plus tendue. Vous appartenez au commandement descendant.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? demanda l'Ingénieur.

Ils s'assirent tous les trois sur des bancs disposés en cercle et entourés de rosiers.

— Vous n'êtes pas le seul à abriter un fantôme, déclara Ry Oyu en s'adressant à Korzenowski. Le moment est venu de demander des explications à ser Olmy. Ensuite, je vous ferai part de ma proposition.

Le Chardon

On n'avait rien vu de semblable depuis la Séparation. Tous les vaisseaux disponibles dans le voisinage Terre-Lune s'occupaient à vider les cinq chambres occupées de l'astéroïde de leurs quatre millions d'habitants. Mais malgré les dix mille navettes de toutes tailles et de tous usages mobilisées pour l'opération, l'évacuation se faisait lentement. Il y avait des résistances. Déjà, des querelles internes avaient surgi entre les différentes factions qui avaient élu domicile sur le Chardon.

Au cours des quatre dernières décennies, le Chardon était devenu la plaque tournante de l'Hexamone, assumant un grand nombre de fonctions jadis dévolues aux cylindres en orbite, aujourd'hui considérés comme trop vulnérables. Le transfert de toutes ces fonctions était une tâche énorme, facilitée seulement en partie par l'aptitude de l'Hexamone à déplacer des montagnes de données sous de très faibles volumes.

Drapé dans son champ de survie à l'intérieur du puits central de la première chambre, Olmy regardait passer les trains de navettes qui se succédaient de manière ininterrompue dans les deux sens. Quatre d'entre elles, frappées d'avaries, avaient été retirées du service et guidées vers les aires de stationnement, sous les docks tournants, pour y subir des réparations. Quatre sur dix mille... La technologie de l'Hexamone était encore d'une incroyable efficacité dans certains domaines.

Le maître d'Olmy assistait sans aucun commentaire à ces opérations. Il le laissait, pour le moment, participer au programme d'évacuation tout en préparant, en secret, le vol d'un vaisseau-faïlle.

Lorsqu'il avait fait sa confession devant Korzenowski, l'expression de douleur sur le visage de l'Ingénieur avait fait peine à voir. Mais la distinction entre victoire et défaite, ainsi que la notion de soumission à une autorité plus haute que toutes les parties en présence, étaient devenues d'un flou extrême.

Olmy s'était libéré d'une partie de son fardeau. Mais il en assumait un autre, encore plus lourd, depuis qu'il s'était rendu compte que même s'il n'avait pas été dominé par le Jarte, il agirait exactement de la même manière, avec les mêmes objectifs, qui étaient avant tout de

s'opposer à la politique de la *mens publica* et des dirigeants de l'Hexamone.

Sans aucun doute, certains croiraient que cela faisait définitivement de lui un traître, au lieu d'un soldat vaincu à cause de sa propre imprudence.

Korzenowski ne commença ses préparatifs que neuf heures avant l'établissement de la liaison. Il avait négligé, cette fois-ci, de revêtir la robe rouge de cérémonie, et ne portait qu'une combinaison de travail de couleur noire, plus utilitaire et mieux adaptée à l'aventure – ou la mésaventure – dans laquelle ils allaient bientôt s'embarquer. Tandis que ses implants absorbaient les rapports des capteurs automatiques et des partiels annonçant que la machinerie et les projecteurs de la sixième chambre fonctionnaient normalement, son cerveau naturel se livrait à quelques vagabondages.

Il se rappelait clairement les premières années qui avaient suivi la création de la Voie, lorsque des fluctuations inattendues avaient failli provoquer à quatre reprises l'effondrement total. C'étaient des temps difficiles, où l'Hexamone devait faire face non seulement aux caprices redoutables du monstre qu'il avait créé, mais aussi à la menace jarte.

Au début, le conflit entre les Jartes et les humains était demeuré plutôt statique. Les tentatives de communication de la part de l'Hexamone n'avaient jamais abouti. Les premières offensives des Jartes, qui ressemblaient plutôt à des attaques ponctuelles uniquement destinées à infliger des dommages à l'adversaire, étaient survenues juste après la première grande fluctuation. La septième chambre n'avait subi que des dégâts mineurs. En ce temps-là, Korzenowski redoutait surtout qu'un point nodal souterrain de projection ne soit atteint et ne cause des étranglements dangereux dans la Voie.

Ses inquiétudes ne s'étaient pas révélées fondées à l'époque. Mais c'était justement un tel étranglement ou resserrement qu'il envisageait maintenant de provoquer, dans un très court délai, par une technique à lui, pour amorcer la désagrégation de la Voie. Cette obstruction, si elle était correctement formée, pourrait être propagée à vitesse accélérée sur toute la « longueur » superspatiale de la Voie, où elle créerait des boucles, des nœuds et des fistules qui finiraient par provoquer une désintégration totale.

Les termes de « boucle » et de « nœud » n'avaient pas du tout la même signification quand ils s'appliquaient à des nombres supérieurs de dimensions. Korzenowski avait essayé d'imaginer à quoi ressemblerait l'onde de destruction vue à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de la Voie.

Alors que celle-ci faisait intersection avec un nombre infini de points de l'espace et du temps, ainsi qu'avec une moindre infinité de

points situés dans d'autres univers, aucune de ces intersections prise séparément ne pouvait être qualifiée d'éternelle ou d'impérissable. Chaque porte nouvellement ouverte avait une existence limitée, qui ne pouvait en aucun cas dépasser la durée totale de l'existence de la Voie telle qu'elle se mesurait de l'intérieur. Aucune porte donnée ne pouvait avoir une durée d'existence supérieure à celle de la Voie elle-même. Le nombre total des portes qui pouvaient être ouvertes sur la Voie était immense, mais non pas infini. La Voie ne pouvait pas livrer accès à tous les points d'intersection possibles.

Il faudrait des années ou peut-être des siècles pour que l'onde de destruction achève son œuvre dans la Voie. Une grande partie de sa longueur se plierait en accordéon au passage de l'obstruction, et un certain nombre de fistules spontanées – ou d'interconnexions entre des tronçons séparés – provoqueraient la fermeture de sections entières, en créant de véritables boucles. Ces fistules, en se dédoublant, établiraient entre elles des connexions qui auraient pour effet de sectionner les boucles et de les laisser partir à la dérive dans l'espace.

Lorsque l'obstruction aurait fini de se propager jusqu'à l'extrémité de la Voie, il ne resterait plus qu'une queue raccordée au « ballon » de l'univers avorté mentionné par Mirsky. Toutes ces réflexions, d'une manière difficile à comprendre ou à expliquer, même pour lui, étaient inspirées par le caractère particulier des segments lointains de la Voie tels qu'ils avaient été entrevus par Ry Oyu avant la Séparation. Si le Gardien – ou même Patricia – avaient seulement soupçonné une telle anomalie, ils en auraient compris immédiatement les effets.

Une fois achevée la réception des données, Korzenowski se retira dans sa bulle restaurée à l'intérieur du puits central. Fermant les yeux, il se perdit dans une contemplation profonde et dans un état de mélancolie qui n'était pas entièrement désagréable.

Il ne laissait personne derrière lui, et pourtant il laissait tout le monde. Il n'avait pas de descendance autre que l'Hexamone dans sa totalité. Étant mort une fois, il ne redoutait certainement pas l'extinction. Il n'avait peur que d'outrepasser les limites.

Il avait déjà une fois joué le rôle d'intrus, face à des êtres largement supérieurs aux humains, quand il avait créé la Voie. Il était remarquable qu'ils ne lui en eussent pas tenu rigueur. C'était peut-être là, justement, un signe de leur supériorité. Ou était-il possible que toute description subjective de ce qu'ils ressentaient – et même la projection faite par Mirsky – ne fût qu'une simplification grossière destinée à des esprits limités ?

Il était en train de trahir son devoir envers l'Hexamone afin de racheter sa faute quand il avait outrepassé les limites. Mais l'Hexamone saurait-il se montrer suffisamment souple et ingénieux pour se passer à jamais de la Voie ?

Allait-il essayer d'en créer une autre ? Et, dans un tel cas, existait-il un moyen de l'en empêcher ?

Dans toutes ses explorations par l'intermédiaire de la clavicule, dans toutes les explorations de tous les Gardiens des Portes à travers l'histoire de la Voie, jamais ils n'avaient rencontré de création semblable dans cet univers-ci, et il n'en existerait jamais plus. Mais Mirsky avait laissé entendre que des réalisations semblables existaient dans d'autres univers.

Tout en ayant pleinement conscience de ses propres capacités, Korzenowski ne doutait pas que d'autres fussent capables de les égaler. Il n'avait jamais réussi à trouver de méthode pour ouvrir une porte sans passer par une construction intermédiaire telle que la Voie, mais d'autres y étaient peut-être parvenus, ce qui expliquerait le caractère unique de la Voie.

Une autre explication possible était l'intervention préventive de forces dont Mirsky et Ry Oyu n'étaient probablement que les infimes représentants. Mais pourquoi ces forces auraient-elles permis l'édification de cette Voie-là à l'exclusion de toute autre, si ses effets étaient si destructeurs ?

Si le plan de Ry Oyu était exécuté avec succès malgré les risques énormes, peut-être, en temps voulu, la Mentalité Finale, que le Jarte abrité par Olmy appelait le commandement descendant, serait-elle en mesure de leur fournir une explication directe.

De son côté, le Mystère de Patricia Vasquez qu'il abritait en lui ne se manifestait pas. Le plan de Ry Oyu répondait aussi à ses besoins.

La Terre

Avant de se faire attribuer une affectation à Christchurch, Karen s'assura que l'implant contenant la mentalité de sa fille était conservé dans les meilleures conditions possibles. L'équipement nécessaire pour restaurer Andia n'était finalement pas disponible en Nouvelle-Zélande. En raison de l'évacuation du Chardon et de la confusion que cela créait sur la Terre, il ne fallait pas espérer pouvoir en disposer avant plusieurs semaines. La réincarnation d'Andia s'en trouvait retardée, et cela signifiait aussi que Karen ne pouvait pas communiquer avec elle. Pour le moment, elle n'avait rien d'autre à faire que patienter en essayant de se rendre utile.

La confusion générale, en un sens, jouait en sa faveur. Personne ne songeait plus à l'accuser de quoi que ce soit. Pas même Ras Mishiney, qui avait accueilli la nouvelle de la mort de Lanier avec une rage à peine contrôlée. Le meilleur parti pour eux semblait être de l'ignorer, de la laisser se fondre dans l'effort général de l'évacuation. Il y avait même, peut-être, un capital politique à constituer en mettant l'accent sur sa dévotion civique au milieu de sa tragédie personnelle.

Lorsque les cylindres en orbite eurent atteint leur pleine capacité, les premiers camps furent établis sur la Terre à proximité des centres urbains les plus évolués du point de vue technologique. Les zones de repeuplement idéales devaient fournir des facilités d'accès à la mémoire civique ainsi que toute la technologie avancée dont les citoyens de l'Hexamone avaient quotidiennement besoin pour survivre. Comme des plantes de serre, songeait Karen, ou bien des insectes spécialisés dans un rucher. Comme tous les êtres humains, au demeurant, mais d'une manière encore plus accentuée.

Elle reçut une affectation pour les camps en construction autour de Melbourne. Son rôle consistait à assurer la liaison entre les administrateurs autochtones et les autorités responsables de l'évacuation dans les cylindres en orbite. Au fil des jours et des semaines, elle apprit à aplanir les difficultés, à améliorer la compréhension mutuelle et, surtout, à veiller à ce que le ressentiment éprouvé par les autochtones ne soit pas un obstacle à la réalisation du programme. La nuit, épuisée, elle dormait dans une petite bulle d'habitation privée, et rêvait de Garry, d'Andia enfant ou encore de

Pavel Mirsky.

Quand elle ne dormait pas, durant ses courtes périodes de repos, elle pleurait silencieusement ou demeurait les yeux ouverts sur son lit de camp, le visage figé, essayant de mettre de l'ordre dans ses émotions. Malgré leur séparation affective et sexuelle, elle n'avait jamais cessé de considérer comme acquise la présence de Garry, ou tout au moins la certitude qu'il n'était pas loin.

L'agitation et le travail l'aidaient à oublier. Elle se rendait compte que son chagrin était plus fort que si Lanier et elle avaient été très proches durant les dernières années de leur vie commune. Elle ne pouvait écarter la pensée que s'ils avaient eu quelques mois de plus, ils auraient pu rétablir des liens aussi solides qu'avant.

Le monde était encore en train de changer. Karen aimait bien relever le défi du changement, mais elle pensait à tout le travail qu'elle aurait pu accomplir avec Garry à ses côtés, et à tous les problèmes qu'ils auraient pu résoudre brillamment ensemble.

La glorification des bons souvenirs et l'occultation des mauvais commençaient à cicatriser les blessures de son chagrin. Elle résista, au début, à ces petites malhonnêtetés, puis céda, ne fût-ce que pour s'épargner la douleur.

La construction des camps devait s'achever vers la fin de la semaine. Déjà, les navettes commençaient à arriver avec leurs cargaisons de réfugiés.

Le dernier jour de la semaine, un peu après midi, elle gravit le flanc d'une colline à la végétation rabougrie, munie d'un sandwich et d'une canette de bière. De là, elle dominait ce qui avait été naguère une vaste plaine, sillonnée maintenant par des centaines d'engins bâtisseurs de l'Hexamone, de la taille d'un petit tracteur, qui s'affairaient à terminer les ensembles résidentiels appelés, dans quelques jours, à abriter des communautés entières en état de fonctionnement largement autonome.

À l'est, des dépôts de matières premières attendaient l'arrivée des processeurs intermédiaires qui prélevaient les matériaux dont les engins bâtisseurs avaient besoin. Minéraux purifiés, cellulose et nutriments composés (nécessaires aux parties semi-organiques des machines) étaient amoncelés en cubes compactés d'un mètre de côté.

Déjà, le camp inhabité mais presque fini ressemblait aux cités du Chardon. Pour le moment, toutes les structures – les alignements de dômes, les prismes en gradins, les rectangles de terres arables et les grands bâtiments communautaires en forme de coupe renversée – étaient translucides ou de couleur blanche, mais elles seraient revêtues sous peu de peintures organiques et de modificateurs de texture qui leur donneraient relief et couleurs. Les aménagements intérieurs se feraient par la suite. Peu d'unités seraient équipées de projecteurs de

décoration. Les réfugiés de l'Hexamone allaient être obligés de s'habituer à vivre dans des environnements plus austères.

Sans doute allaient-ils se sentir frustrés, se disait Karen, mais les habitants de ce centre auraient tout de même quelques siècles d'avance technologique sur n'importe quelle autre cité de la Terre.

Forcés de vivre ici, les citoyens de l'Hexamone allaient peut-être se résoudre à faire progresser la Reconstruction depuis longtemps proclamée nécessaire, mais sans cesse ralentie jusqu'ici. L'Hexamone terrestre et l'Hexamone en orbite seraient finalement obligés de se réconcilier en même temps avec le passé et l'avenir.

À moins qu'il n'arrive rien au Chardon, naturellement. Auquel cas les réfugiés retourneraient tranquillement chez eux, et tout continuerait comme avant.

Mais Karen jugeait cela improbable. Malgré les explications officielles, elle voyait la main de Pavel Mirsky derrière cette évacuation.

De nouveau, elle se trouva en train de supplier intérieurement Mirsky de prendre bien soin de son mari. C'était devenu pour elle un rituel quotidien dont elle tirait un réconfort spirituel étonnant.

Si des forces dépassant sa compréhension étaient toujours à l'œuvre, il était possible que Garry ne soit pas simplement passé de l'autre côté de l'oubli. Même si elle ne le revoyait et ne lui reparlait plus jamais, il continuerait d'exister, quelque part.

Le vent qui soufflait sur le camp et sur le versant de la colline apportait des senteurs de végétation qui évoquaient la naissance d'une cité toute neuve. Karen leva les yeux vers le ciel, et fit le vœu cruel et irrationnel que le Chardon fût détruit.

Ce n'est que beaucoup plus tard ce soir-là, en se réveillant d'un sommeil agité, qu'elle comprit pourquoi elle avait fait ce vœu. Elle se rendormit. Au matin, quand elle se prépara à rencontrer les autorités municipales de Melbourne et les rep corps nouvellement élus du camp de réfugiés, elle avait presque oublié.

Mais le vœu demeurerait.

Il faut que tu saches où tu es. Tu ne peux pas vivre dans deux mondes à la fois.

La Voie

Dans les rares moments – qu'ils fussent composés de temps ou d'illusion – où Rhita n'était pas étudiée, testée, questionnée ou autrement manipulée par les Jartes, quand elle pouvait avoir une pensée dont elle fût raisonnablement sûre qu'elle était bien personnelle, elle essayait de comprendre ce que lui avait expliqué sa grand-mère. Il était évident qu'elle se heurtait à un mur derrière lequel Patrikia n'avait jamais mis les pieds. Un mur d'ignorance au sujet des Jartes. *Que sont-ils en train de me faire ?* Elle avait l'impression qu'ils détenaient ses pensées et son moi dans un endroit à part. Elle ne sentait pas son corps ; tout au moins, elle n'avait pas l'impression que son corps physique fût encore connecté à elle. Certaines des illusions qui lui étaient présentées avaient une réalité convaincante, mais elle avait appris à se défier de toutes les réalités apparentes.

Où suis-je ?

Elle se trouvait de nouveau sur la Voie, la chose était fort probable. Mais on lui avait donné l'impression que les transformations subies par Gaïa n'étaient pas achevées. Par déduction, elle se disait qu'on ne la laisserait pas ici et qu'il devait être plus commode, pour ceux qui l'étudiaient, de garder son corps à proximité.

Quant à son esprit, il pouvait être n'importe où.

Est-ce toujours Tÿphön qui est en train de me tester ?

Elle n'en avait aucune idée. Cela n'avait d'ailleurs peut-être pas d'importance. Les Jartes semblaient interchangeables.

Les tests qu'on lui faisait subir lui apprenaient parfois quelque chose, dans la mesure où elle s'en souvenait et où elle pouvait y penser pendant les rares moments où son esprit demeurait livré à lui-même.

Ils l'avaient placée dans différentes situations sociales, face aux fantômes de gens qu'elle avait connus. Au début, il n'y avait aucune des personnes dont elle avait fait la connaissance à Alexandria. Elle jouait ces scènes très sérieusement, comme si ces fantômes étaient réels. Une partie d'elle-même, totalement plongée dans l'illusion, donnait ce qu'elle jugeait être une honnête représentation. Mais l'autre partie, bien qu'inactive, gardait son scepticisme.

Elle parla ainsi plusieurs fois à Patrikia. Parfois, certaines scènes étaient rejouées. Cela donnait à Rhita l'occasion de préciser ses souvenirs en même temps que les Jartes.

Au bout d'un temps impossible, pour elle, à mesurer, tout cela changea. Sa vie s'enracina. Elle était étudiante à Alexandreia. L'illusion n'était plus interrompue par les Jartes.

Elle dormait dans le dortoir des filles, elle se frayait un chemin à travers l'ostracisme politique et social, et elle suivait les cours de mathématiques et de mécanique. Elle espérait commencer bientôt la physique théorique.

Demetrios devint son didaskalos. La petite partie d'elle toujours frappée de scepticisme se demandait s'il s'agissait de la vraie psyché de Demetrios. Il semblait un peu plus convaincant que précédemment.

Tout l'environnement semblait assez réel pour qu'elle commence à se relaxer. Son moi sceptique s'estompa au point qu'elle se mit à considérer ses souvenirs mêmes comme des illusions temporaires. La dernière pensée de Rhita sceptique fut : *Ils ont finalement réussi à pénétrer ma garde.*

Alexandreia devint alors *réelle*, malgré quelques distorsions de temps à autre.

Rhita n'avait aucun souvenir de son voyage dans les steppes. Elle avait remporté haut la main la plupart de ses batailles académiques. Demetrios semblait concevoir pour elle un intérêt qui dépassait la relation normale entre didaskalos et étudiante. Ils avaient en commun quelque chose qu'aucun des deux n'était capable de définir.

Les jours passèrent. L'hiver aigypzien approchait, peu humide, comme d'habitude, mais plus frais. Ils allèrent faire une promenade en barque sur le lac Mareotis. Il lui avoua qu'il lui avait enseigné à peu près tout ce qu'il savait, excepté la sagesse politique.

— Vous semblez avoir plus de mal à assimiler ces choses-là, lui dit-il.

Elle ne le nia pas. Elle déclara que l'honnêteté lui avait toujours paru être une meilleure politique que l'adaptabilité.

— Il n'en est pas ainsi à Alexandreia, lui dit-il. Pas même en ce qui concerne la petite-fille de la sophè Patrikia. Surtout pas dans ce cas-là.

Des ibis blancs s'avançaient majestueusement à travers les roseaux de la rive étayée de murs de grès et de granité qui maintenaient depuis mille ans les limites anciennes du Mareotis. Assise à l'arrière de la barque, Rhita essayait désespérément de se rappeler quelque chose qui lui échappait. L'effort lui donnait mal à la tête. Peut-être l'empressement de son didaskalos, qu'elle ne repoussait pas tout à fait, contribuait-il à son malaise, mais il y avait autre chose de bien plus urgent. Une audience de la reine ? Quand était-elle prévue ?

— J'attends toujours que la reine me reçoive, dit-elle de but en

blanc.

— C'est votre père qui a demandé cela ? s'enquit Demetrios en souriant.

— Je crois, fit Rhita, dont la migraine devenait de plus en plus aiguë.

— Il cherche à court-circuiter le bibliophylax.

— Je ne pense pas que ce soit la véritable raison... Il doit falloir longtemps pour obtenir une audience.

— Assez longtemps. La reine est très occupée.

Rhita porta subitement les mains à ses joues. Leur contact ressemblait à... du néant solidifié.

— Je voudrais regagner la rive, dit-elle d'une voix calme. Je ne me sens pas bien.

C'était peut-être à ce moment-là que la longue illusion continue avait commencé à se disloquer, et ceux qui la gardaient prisonnière n'y étaient pour rien. Quelque chose dans la psyché de Rhita ne fonctionnait pas normalement. Tout ce qu'elle avait vu et ressenti faisait irruption dans ses pensées cachées, cherchant à se libérer.

Les jours semblèrent passer. Elle continuait d'étudier et s'efforçait de dormir normalement la nuit, mais le sommeil était pour elle une drôle de chose, un vide à l'intérieur d'un vide.

Elle rêva, durant cette période troublée, d'une petite fille en train de tambouriner sur la porte de sa grand-mère pour qu'elle la laisse entrer. Qui était donc cette petite fille qui voulait voir la sophè alors qu'elle était si occupée et ne pouvait recevoir n'importe qui ? La petite fille pleurait, elle devenait de plus en plus maigre, elle avait faim. En une nuit de rêve, elle fut réduite à la taille d'une cosse sèche, enveloppée d'un linceul de toile d'où émanait une odeur de paille, affaissée contre la porte comme un ballot de toile jaunie, la mâchoire rigide. La nuit suivante, elle n'était plus là, mais le tambourinement continuait, vide et désespéré.

Patrikia ne reçut jamais la petite fille.

Rhita, cependant, finit par obtenir son audience royale. Elle fut introduite dans les appartements privés de la reine, remarquant au passage Oresias, assis dans un coin, en train de lire, tel un ancien érudit, un très long et très épais parchemin. Elle remarqua également, accroché au mur, le portrait funéraire de Jamal Atta.

Puis un Celte aux cheveux roux l'escorta jusqu'à la chambre à coucher de la reine, située dans les profondeurs du palais, entourée d'épaisses murailles de pierre froide, sombre et immuable. Il flottait dans cette chambre une odeur de maladie et d'encens. Rhita dévisagea le Celte, dont le regard était extérieurement solennel et intérieurement terrorisé.

— J'ai l'impression que je devrais connaître également votre nom,

lui dit-elle.

— Entrez, fit le Celte. Peu importe mon nom. Entrez voir la reine.

Celle-ci était très malade, la chose était évidente. Rhita la vit étendue sur son immense lit de cuir, couverte de peaux d'animaux exotiques du continent Sud. Des lampes à huile en or étaient suspendues partout, ainsi que des appareils électriques d'éclairage de faible intensité. La reine était extrêmement vieille, très maigre, les cheveux blancs, et portait une robe noire. Des objets dans des coffrets de bois l'entouraient, éparpillés sur les peaux de bêtes. Rhita s'avança, suivie des yeux par la reine, jusqu'à la tête de lit du côté droit.

— Vous n'êtes pas Kleopatra, dit-elle abruptement.

La reine ne répondit pas. Elle se contentait de la regarder.

— J'ai besoin de parler à Kleopatra, insista Rhita.

Elle se retourna et vit Lugotorix – c'était son nom, elle le savait maintenant – à l'entrée de la chambre.

— Je ne suis pas au bon endroit, dit-elle.

— Aucun de nous ne l'est, maîtresse, fit le Celte. Rappelez-vous. Je fais des efforts pour résister, pour me rappeler, mais c'est tellement difficile ! Souvenez-vous !

Rhita était tremblante, mais sa peur n'avait pas de profondeur.

Tÿphön sortit alors de l'ombre, sans distorsion, aussi convaincant à présent que pouvait l'être Lugotorix. Son visage était marqué par l'expérience, ses yeux étaient intelligents, beaucoup plus humains.

— Vous êtes autorisée à vous rappeler, maintenant, lui dit-il.

La Cité du Chardon

Tapi Ram Olmy suivit le corridor de l'ensemble d'habitation séculaire à la recherche de l'indicateur d'étage de l'unité appartenant à la famille triadique Olmy-Secor. Il n'eut pas trop de peine à trouver son chemin. La porte était ouverte, laissant voir un intérieur décoré selon les goûts et le style des tout premiers occupants. Il avait souvent eu l'occasion d'étudier cette période de la vie de son père. La famille triadique n'avait passé que trois ans dans cette unité, après son départ forcé d'Alexandrie, la cité de la seconde chambre, dans la dernière période de l'Exil. Cependant, son père était toujours revenu dans cet endroit, comme s'il représentait plus pour lui que toute autre demeure où il avait vécu.

Tapi, sorti depuis peu de la crèche de la mémoire civique pour faire connaissance avec le monde beaucoup plus stable de l'extérieur, trouvait curieuse une telle dévotion, mais l'acceptait sans discussion. Tout ce que faisait son père, il en était certain, ne pouvait être que bien.

Olmy se tenait devant l'unique fenêtre large de l'appartement, dans une vaste pièce située à droite de l'entrée. Tapi s'avança sans rien dire, attendant que son père s'aperçoive de sa présence.

Olmy se retourna. Tapi, malgré les années qui les séparaient, fut déconfit de voir l'aspect qu'avait son père. Il semblait avoir renoncé à tout traitement de réjuvenation, ou négligé les rappels périodiques. Il avait considérablement maigri, et son visage était hagard. Ses yeux semblaient fixés sur Tapi sans le voir.

— Je suis heureux que tu aies pu venir, dit-il.

Tapi avait fait des pieds et des mains pour pouvoir se trouver ici alors que tous les membres des forces de défense étaient mis continuellement à contribution. Mais il ne tenait pas à l'expliquer à son père.

— Heureux que tu me l'aies demandé, répondit-il.

Olmy s'approcha de lui. Son regard n'était plus hébété.

Il le détailla d'un œil affectueux qui se voulait impartial, en hochant la tête.

— Vraiment très bien, dit-il, observant les infimes détails que seule une personne ayant vécu dans un corps qu'elle avait choisi elle-même

était à même de remarquer. Tu t'en es superbement tiré, ajouta-t-il.

— Merci.

— J'ai cru comprendre que tu avais transmis mon message à Garry Lanier... juste avant sa mort.

Tapi hocha la tête.

— Je regrette de n'avoir pu servir sous ses ordres.

— C'était un homme remarquable. Je... C'est un peu embarrassant, pour deux hommes habitués à servir l'Hexamone.

Tapi écoutait attentivement son père, la tête penchée sur le côté.

— Je voudrais que tu fasses part de mon affection à ta mère, reprit Olmy. Je n'ai pas la possibilité de la voir.

— Elle fait toujours l'objet d'une mesure d'isolement. Moi non plus, je n'ai pas le droit de communiquer avec elle en ce moment.

— Mais tu la verras avant moi.

Les lèvres de Tapi se crispèrent d'un côté. C'était le seul signe de son inquiétude.

— Je crois que je ne vous reverrai plus jamais, ajouta Olmy. Je ne peux pas m'expliquer davantage.

— Tu m'as déjà dit cela une fois, père, fit remarquer Tapi.

— Mais cette fois-ci, il n'y a aucun doute. Pas de seconde chance.

— Pavel Mirsky nous est bien revenu.

Tapi avait voulu faire cette comparaison extrême sur le ton de la plaisanterie. Mais Olmy lui adressa un sourire qui le glaça.

— Même pour ça, il n'y a probablement aucune chance, dit-il.

— Puis-je te poser une ou deux questions, père ?

— J'aime autant que tu ne le fasses pas.

Tapi hocha gravement la tête.

— Si tu le faisais, je ne pourrais pas te répondre, ajouta Olmy.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour t'aider ?

Olmy sourit de nouveau, mais avec un peu plus de chaleur, en hochant légèrement la tête.

— Oui, dit-il. Tu es affecté en ce moment à la défense de la Voie dans la septième chambre.

— C'est exact.

— Tu peux donc me dire une chose. Mes recherches dans ce domaine n'ont pas abouti. Est-ce que les armes que vous utilisez ne peuvent toujours s'en prendre qu'à des objectifs jartes ou non humains ?

— Elles ne sont pas réglées pour tirer sur des objectifs humains. Elles ne peuvent pas fonctionner dans ce cas.

— Quelles que soient les circonstances ?

— Nous pouvons les régler manuellement pour qu'elles prennent en compte un objectif particulier, quel qu'il soit. Mais cela prend du temps, et les choses sont censées se passer très vite.

— Ne fais jamais cela.

— Pardon ?

— Ne vise jamais manuellement un objectif humain. Je ne te demande pas de te compromettre davantage.

Tapi déglutit et baissa les yeux.

— Il faut tout de même que je te pose une question, père. Tu n'agis pas en ce moment sous les ordres de l'Hexamone. La chose est claire. (Relevant les yeux, il posa la main sur le bras d'Olmy.) Ce que tu fais, tu le fais pour le bien de l'Hexamone ?

— Oui, répondit Olmy. À long terme, je pense que c'est pour son bien.

Tapi fit un pas en arrière.

— Je ne peux pas en entendre davantage, dans ce cas. Je ferai de mon mieux pour agir... ou m'abstenir d'agir, plutôt..., conformément à tes désirs. Mais si je vois le moindre signe que...

Sa confusion et sa colère étaient devenues apparentes. Olmy ferma les yeux et agrippa la main de son fils.

— Si tu as le moindre soupçon sur ce que je t'ai dit ou sur ma loyauté envers l'Hexamone, tu n'auras qu'à effectuer ce réglage manuel.

Le visage de Tapi était décomposé.

— Vois-tu quelque chose d'autre à me dire, père ?

— Tu as ma bénédiction.

— Est-ce que je saurai un jour ?

— S'il est en mon pouvoir de te donner des explications, je te promets de le faire aussitôt.

— Est-ce que tu vas mourir ?

— Je ne sais pas, fit Olmy en secouant la tête.

— Que veux-tu que je dise à ma mère ?

Olmy lui tendit un bloc-mémoire.

— Donne-lui ça.

Tapi glissa le bloc dans sa poche, fit un pas vers son père, hésita et le serra finalement dans ses bras.

— Je ne veux pas que tu partes pour toujours, murmura-t-il. La dernière fois, je n'ai même pas pu te le dire.

Il recula, et Olmy vit rouler des larmes sur ses joues.

— Mon Dieu ! fit-il d'une voix douce. Tu peux pleurer !

— Cela m'a paru une bonne chose...

Olmy essuya du doigt une larme de son fils, émerveillé.

— Tu as raison, dit-il. J'ai toujours regretté d'avoir perdu cela.

Ils quittèrent l'appartement ensemble, et Olmy referma la porte. Ils se séparèrent dans le couloir, sans rien ajouter, s'éloignant dans des directions opposées.

Votre fils vous ressemble beaucoup, commenta le Jarte.

— Beaucoup trop, fit Olmy.

La septième chambre

Le puits central était maintenant presque désert. Il n'abritait plus que Korzenowski et deux observateurs des forces de défense sous forme corporelle. Des boucliers étaient en attente derrière le dôme de traction, prêts à se mettre en place entre le puits central et la liaison au moindre signe de danger. Des commandes prioritaires avaient été placées sur certains projecteurs pour permettre à Korzenowski de déstabiliser la liaison en coupant directement l'alimentation, ce qui constituait un moyen efficace et rapide de supprimer toute communication entre le Chardon et la Voie.

Malgré toutes ces sécurités, Korzenowski était inquiet. Qui pouvait prévoir le comportement des Jartes ? N'allaient-ils pas réagir de manière encore plus violente, en balayant toutes leurs précautions ?

Ils étaient dans la situation de quelqu'un qui joue aux échecs avec un grand maître et qui a mis sa vie comme enjeu dans la balance.

Si le message lancé par le Jarte d'Olmy était passé, il y avait des chances pour que l'accueil soit entièrement différent. Mais il ne fallait pas trop compter là-dessus. La flambée d'énergie avait traversé la liaison expérimentale dès qu'elle avait été établie ou presque, et il était impossible de savoir si le signal avait pu passer, ou même s'il y avait quelqu'un ou quelque chose de l'autre côté pour le recevoir.

Il se propulsa devant la console et posa la main sur la clavicule. Il se concentra sur cet instant et sombra dans la transe superspatiale, ressentant de nouveau la gloire, la majesté et le chaos de la recherche de la Voie.

Il la trouva beaucoup plus facilement que la fois précédente. Dans la simulation sensorielle créée par la clavicule pour des environnements qui n'étaient pas totalement réels et que les sens humains ne réussissaient que partiellement à appréhender, il orbita autour d'un segment de la Voie, bien que cet univers cylindrique n'eût pas, à proprement parler, d'« extérieur », pas plus que n'importe quel autre univers, au demeurant.

Il repéra très vite des coordonnées qui se prêtaient à l'établissement d'une liaison en forme de porte.

La clavicule et la sixième chambre s'ajustèrent automatiquement.

Autour de Korzenowski, le Chardon semblait avoir perdu toute

substance. Moins qu'une fumée. Un rêve issu d'une vie écoulée.

Une tache de lumière apparut derrière le dôme, comme une étoile nouvelle d'une luminosité réduite. Korzenowski donna l'ordre aux robots de lancer une sonde pour étudier le secteur qu'il avait repéré.

Aucune énergie ne jaillit. La liaison-porte restait stable et libre de toute obstruction. Les sondes lui fournirent une vue prise de l'intérieur de la Voie, à quelques centimètres à peine au-dessus de la porte.

La Voie était absolument vide de toute présence, et cela sur des centaines de kilomètres au nord et au sud. Les signaux radar explorèrent rapidement le sud, et revinrent lui dire que cette porte se situait à une distance de mille kilomètres de l'extrémité cautérisée de la Voie.

Il n'y avait personne de ce côté. Il n'y avait personne non plus au nord, sur cinq cent mille kilomètres au moins.

Korzenowski rediffusa le signal du Jarte à travers la liaison. Il attendit quelques secondes puis recommença l'opération de manière continue. Il n'obtint pas de réponse.

Le néant était cependant une réponse, peut-être. Dans la manière de faire des Jartes, il y avait même des chances pour que ce fût une invitation très cordiale.

— Nous avons notre tête de pont, picta Korzenowski aux observateurs des forces de défense. La Voie est vide au moins jusqu'au point 5 ex 5.

Il retira les robots-sondes et coupa la liaison-porte. Il avait été précédemment convenu qu'il n'essaierait en aucun cas d'aller plus loin en créant une liaison permanente entre la Voie et la septième chambre.

Les forces de défense étaient déjà en train de prendre position là-bas, prêtes à consolider l'avantage obtenu par l'Hexamone.

Korzenowski s'accorda quelques minutes de repos. Puis il prit son courage à deux mains et commença à rouvrir la Voie.

La tache de lumière se forma aussitôt, s'ouvrit en corolle puis emplit le vide entourant la septième chambre d'un jardin de fleurs élégantes et complexes représentant les lignes d'univers torturées d'une nuée de mondes à demi réels formés autour de la géométrie d'état du système. Les fleurs pâlirent et furent écartées.

En bordure de la septième chambre, la couleur du bronze devint apparente. Plus vite qu'il ne pouvait le suivre à l'œil nu, la Voie remplit le vide de sa formidable présence.

L'Ingénieur demeurait au centre de sa bulle d'observation, relié à la clavicule, attendant d'avoir la preuve qu'il avait bien réussi à prolonger la singularité centrale de la Voie, la faille, compensant ainsi le nouveau statut de la Voie en tant qu'annexe de l'espace-temps d'état.

Il savait exactement à quel endroit la Voie s'arrêterait. À un peu plus de dix-neuf centimètres de la tête de la clavicule, après être passée à travers le champ de la bulle.

Il sentait avancer la faille. De son point de vue, elle ressemblait à un étrange miroir courbe qui s'élargissait progressivement devant lui. Mais dans l'univers abstrait de la clavicule, elle était interprétée comme une énorme force dynamiquement équilibrée, un nœud tranquille mais bouillonnant, rassemblant toutes les tensions et toutes les contradictions causées par l'existence de la Voie. Sous certains aspects, la faille avait plus de réalité que la Voie elle-même, mais peu d'humains étaient à même de comprendre ce genre de réalité.

La singularité transperça le champ de la bulle, qui forma autour d'elle un mince anneau d'un bleu lumineux. Inexorable et effrayante, même pour l'Ingénieur, l'extrémité arrondie de la faille était comme un reflet cauchemardesque de leur propre monde dont les images, par bonheur, étaient trop floues pour être reconnaissables. Elle s'arrêta, comme il l'avait prédit, à quelques largeurs de main de la clavicule.

Korzenowski lâcha alors le guidon de l'instrument. Il chercha des yeux Ry Oyu, dont il avait senti la présence à ses côtés durant toute l'opération, mais ne le vit pas. Les forces de défense, dans la septième chambre, exploraient la Voie de leurs capteurs au rayonnement invisible, à la recherche du moindre indice d'occupation par les Jartes.

— La connexion est stable, déclara Korzenowski. La Voie est rouverte.

La Voie

Le Caillou orbitait autour de la Terre, comme il l'avait fait depuis la Séparation, avec cette seule différence que son pôle nord était maintenant orienté du côté opposé à celui de la Terre. La septième chambre n'était plus qu'un abîme de ténèbres informes. Les champs de traction repoussaient toute matière au niveau du pôle nord. Rien ne pouvait entrer à l'endroit de la jonction.

La nouvelle fut rapidement diffusée. Mais les réjouissances furent peu nombreuses. La réalité appelait davantage à la réflexion qu'aux festivités. L'Hexamone avait de nouveau réalisé son obsession.

Cependant, ils venaient de passer plusieurs décennies à l'écart de leur vaste domaine. Et qui aurait pu dire combien de temps s'était écoulé, durant la même période, à l'intérieur de la Voie ?

Le nouveau corps du Président était toujours en préparation. Korzenowski se trouvait dans la troisième chambre, dans l'appartement présidentiel situé au sommet du plus haut immeuble suspendu à une structure en forme de draperie, qui traversait la chambre sur toute sa largeur, et à laquelle les gratte-ciel étaient accrochés comme autant de cristaux à une toile d'araignée.

L'appartement était vide. Les bruits résonnaient. Le décor neutre avait une blancheur lumineuse inachevée. L'image du Président était une projection issue d'une section isolée de la mémoire civique.

— Bonjour, ser Ingénieur, lui dit Farren Siliom.

Korzenowski, debout les bras croisés devant l'image, répondit :

— Le travail est achevé, ser Président.

— C'est ce que j'ai vu... et qui m'a été rapporté. Une superbe réussite, d'après vos collègues.

— Je vous remercie.

— Pourriez-vous expliquer les raisons pour lesquelles la Voie est vide sur une telle distance ?

— J'en suis incapable, ser Président, fit l'Ingénieur en secouant la tête.

Il en était réduit à mentir.

— Peut-être parce que les Jartes nous ont tendu une embuscade un peu plus loin à l'intérieur ? insista Farren Siliom.

— J'ignore ce que peuvent penser les Jartes, ser Président.

— Je croyais que vous auriez une idée. La même que moi, peut-être... J'ai eu quelques visites, dans la mémoire civique. Trois, en particulier.

Korzenowski haussa les sourcils mais détourna les yeux, proche de l'épuisement total. Il avait besoin de s'asseoir. Un siège surgit du sol derrière lui, et il s'y laissa tomber.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je n'ai pas pris de talsit ni fermé l'œil depuis longtemps. Ces derniers jours ont été particulièrement éprouvants.

— Naturellement. Mais il n'est pas possible de rêver dans la mémoire civique, et les illusions et les fantasmes sont clairement marqués. Ce que j'ai vu n'était pas une illusion.

Korzenowski joignit les mains, peu désireux de se livrer à des conjectures.

— Mirsky était avec moi, reprit le Président. Et, chose curieuse, Garry Lanier aussi, alors qu'il vient de mourir. Ras Mishiney m'a avoué qu'il l'avait forcé à porter un implant. Je désapprouve totalement ces pratiques, mais il n'y a pas grand-chose que je puisse faire contre Mishiney, à part veiller à ce qu'il ne s'élève jamais au-dessus de sa position actuelle de sénateur de la Terre. De toute manière, l'implant n'a pas gardé la personnalité de Lanier. Ils ont trouvé quelqu'un d'autre à l'intérieur. Quelqu'un qui avait disparu et qui était considéré comme mort depuis vingt ans. La propre fille de Lanier. Qui l'a mise là ?

Korzenowski hocha presque imperceptiblement la tête.

— J'ai vu Ry Oyu, également, poursuivit le Président. Il m'a parlé. Mirsky et Lanier ne m'ont presque rien dit, en fait. Le Gardien m'a *terrorisé*. Il m'a rappelé mes hautes responsabilités. Celles que nous avons tous assumées en acceptant de nous servir de la Voie d'une manière qui profiterait à la longue à tous nos partenaires. Et il m'a dit que vous alliez bientôt créer sur la Voie un étranglement qui finirait par la détruire.

— C'est vrai, fit Korzenowski.

— Ces avatars, semble-t-il, peuvent se déplacer instantanément où ils veulent. Lanier et Mirsky sont repartis. Nous ne les reverrons plus. Mais le Gardien est toujours avec nous. Il dit que le travail n'est pas fini. Mais j'ai l'impression que la fin n'est pas loin, si vous êtes toujours convaincu.

— Je le suis.

— Cela dépasse les considérations politiques immédiates, n'est-ce pas ? Nous occupons tous deux une position clé. J'ai le pouvoir de me mettre en travers de votre plan. Ou bien je peux fermer les yeux en vous laissant continuer, ou même vous faciliter la tâche.

— C'est exact, ser Président.

— Les Jartes ne sont donc plus nos ennemis ?

— C'est possible.

— Ils n'attaqueront pas le Chardon ? Ils sont prêts à renoncer à la Voie et à tout ce qu'elle représente pour eux ?

— Je l'ignore, ser Président. Le Jarte d'Olmy...

Korzenowski s'interrompt subitement, craignant d'avoir appris à Farren Siliom quelque chose qu'il ne savait pas encore. Mais le Président répondit :

— Je suis au courant de l'existence du Jarte d'Olmy, bien que je ne sois pas sûr qu'Olmy tienne le Jarte et non le contraire.

— Il est probablement responsable du fait que les Jartes ont évacué tout ce côté-ci de la Voie. Un signal a été transmis, informant les siens que les humains avaient établi une communication directe avec ce qu'ils appellent le commandement descendant. Il s'agit, je pense, de la Mentalité Finale dont parle Mirsky.

— C'est ce que Ry Oyu m'a dit.

— Ils ne nous attaqueront probablement pas, à moins que cela ne soit démenti ou reste sans confirmation.

— J'ai du mal à imaginer les Jartes renonçant à quelque chose, en particulier à l'existence pour laquelle ils se sont battus ou aux privilèges auxquels ils attachent une si grande valeur. Les humains sauraient-ils se montrer si magnanimes ?

— Nous avons nous-mêmes défendu des idées contraires à nos convictions depuis un an, ser Président, en travaillant pour l'Hexamone au lieu d'œuvrer pour nous-mêmes.

— Nous avons fait notre devoir.

— C'est juste, ser Président. Mais il existe des impératifs plus puissants, comme vous l'avez dit vous-même.

— Savons-nous ce qui arriverait à l'Hexamone si nous persistions à laisser la Voie ouverte ?

— Non.

— Est-il possible que le commandement descendant ou la Mentalité Finale trouvent le moyen de persuader les Jartes que la Voie doit être fermée même si, pour accomplir cela, il est nécessaire de détruire l'Hexamone ?

— Je ne sais pas. Cela me paraît possible.

— Je pense que c'est même probable.

L'image du Président parut se rapprocher de Korzenowski.

— Je sais quel est mon premier devoir, ajouta-t-il. Nous devons protéger l'Hexamone quelle que soit l'opinion de la *mens publica*. Malgré la courtoisie dont ces avatars ont fait montre jusqu'à présent, malgré tous les miracles qu'ils ont accomplis pour nous, je ne pense pas que nous puissions nous dresser tout seuls contre ce genre de

force.

— Non, ser, fit Korzenowski en contemplant ses mains.

— Dans ce cas, je n'ai guère le choix. Je vous ordonne de détruire la Voie. Le Chardon peut-il être épargné ?

— Pour que la Voie soit totalement détruite et qu'il soit impossible d'en créer une autre, la sixième chambre doit être également détruite. Mais si nous essayons de...

Il picta des images montrant des saboteurs en train d'opérer dans la sixième chambre tandis que des forces de l'Hexamone s'opposaient les unes aux autres et que se déchaînaient la guerre civile, les divisions et les destructions à une échelle que l'Hexamone n'avait jamais connue, même à l'époque de la Séparation.

— Nous n'avons pas le choix, reprit-il. Si nous voulons détruire la Voie et sauver l'Hexamone, le Chardon est déjà prêt à affronter son destin.

L'image du Président s'assombrit.

— Qu'est-ce qui pousse un homme à vouloir diriger les autres ? demanda-t-il d'une voix tranquille. L'histoire nous jugera peut-être comme d'horribles traîtres à la cause de l'Hexamone. Mais qu'il en soit ainsi. Je m'assurerai que la dernière phase de l'évacuation soit menée rapidement à bien. De votre côté, vous avertirez les forces de défense. Je ne pense pas qu'elles aient besoin de savoir ce qui se passe ni pourquoi, mais je ne voudrais pas qu'elles meurent en raison de leur dévouement même.

— Je les avertirai.

— Je dois entrer demain en possession de mon nouveau corps. Quand débutera la destruction ?

— Dans soixante heures, ser Président. Tout le monde aura largement le temps d'évacuer les lieux.

— Je m'en remets entièrement à vous. Permettez-moi de vous dire, ser Korzenowski, que je suis ravi de ne plus avoir à m'occuper de ces histoires à l'avenir.

L'image du Président devint noire puis disparut, laissant derrière elle un pictogramme d'adieu associé à l'expression de la gratitude de l'Hexamone pour services rendus.

Les limbes

Ils avaient achevé leur travail sur le Chardon. Ils se déplaçaient maintenant, à travers leurs canaux de communication privés, vers des points situés entre des mondes. Lanier avait perdu toute notion du temps. Ce qui était naturel, étant donné qu'il était censé être mort. Mais il pensait toujours, il conservait ses souvenirs, et son esprit fonctionnait en quelque sorte sur une nouvelle matrice établie et entretenue par Pavel Mirsky.

Suis-je mort en ce moment ? demanda-t-il à Mirsky.

Mais oui, naturellement.

Je n'ai rien oublié.

Vous préférez l'oubli ? Ce n'est pas aussi reposant qu'on le dit.

Non...

Plus rien ne nous retient ici. Le moment est venu de faire notre choix... sur la manière de rentrer chez nous.

Lanier avait envie de rire. Cela se communiqua à Mirsky.

C'est merveilleux, n'est-ce pas, une telle liberté ? Nous pouvons rentrer de la même manière que Ry Oyu, ou suivre un autre itinéraire... plus long et plus ardu.

Il décrivit à Lanier l'endroit où les conduirait cette route, et le temps que cela prendrait.

Flottant dans les limbes rassurants et apaisants, Lanier absorba ces informations. Déjà, il se sentait séparé de la réalité qu'avait été sa vie. Les deux routes lui semblaient acceptables, mais la seconde était véritablement extraordinaire. Il n'avait guère eu l'occasion d'imaginer une chose pareille. La liberté totale, un voyage qui dépassait tous ceux que l'on pouvait concevoir. Et un voyage qui répondait à un but bien précis, comme le lui fit remarquer Mirsky.

La Mentalité Finale a besoin d'un grand nombre d'observateurs répartis sur la route, et de beaucoup de rapports sur l'évolution de la situation. Nous pouvons lui fournir un rapport continu, du commencement jusqu'à la fin.

Nous ne commencerons pas ici ? demanda Lanier.

Non. Nous allons retourner au commencement. Nous ne sommes que des observateurs, après tout, et non plus des acteurs, maintenant que notre tâche est accomplie. Les informations que nous recueillerons ne pourront

avoir aucun effet sur les époques où nous les trouverons.

Les pensées de Lanier devinrent de nouveau cristallines. Il sentit une vague aiguë d'émotions où se mêlaient le sens du devoir, l'amour et la nostalgie.

Je n'ai pas encore coupé mes racines avec le présent, dit-il.

Mirsky admit qu'il ne les avait pas non plus coupées totalement.

Ferons-nous nos adieux ? Discrètement, rapidement, à ceux que nous aimons ?

Définitivement ? demanda Lanier.

Pour très longtemps, mais pas forcément pour la dernière fois.

Là, vous êtes un peu obscur.

C'est l'un de nos privilèges, avec une telle liberté ! Où voulez-vous aller pour faire vos adieux ?

Il faut que je trouve Karen.

Et moi, Garabédian. Retrouvons-nous ici, si vous voulez, disons dans quelques secondes, pour commencer le voyage.

Lanier s'aperçut qu'il était encore capable de rire. Le sentiment de légèreté qui l'habitait n'était bridé que par la nostalgie et le sens du devoir qu'il éprouvait encore.

Très bien. Dans quelques secondes. Quel que soit le temps que cela prendra.

Ils filèrent chacun de son côté par les canaux réservés aux messages subtils des particules subatomiques, les circuits cachés de l'espace-temps.

Karen était en train de parcourir, en compagnie de trois sénateurs de la Terre, les rues récemment aménagées du camp de Melbourne.

— Ils appellent ça des camps de réfugiés, mais moi j'appelle ça un palais, déclara le sénateur de l'Australie du Sud. Nos populations auront toujours de quoi être envieuses.

Cela durait depuis le début de la matinée. Karen commençait à être sérieusement fatiguée. La journée allait être interminable. Encore des réunions en perspective, des palabres inutiles et, surtout, le sentiment que jamais, dans toute l'histoire humaine, ils ne pourraient vraiment s'affranchir de leur héritage simiesque.

Elle s'arrêta soudain, et sentit ses genoux se mettre à trembler. Quelque chose était en train de surgir en elle, une vague d'amour et d'angoisse et de joie. La joie d'avoir passé toutes ces années en compagnie de son mari, d'avoir travaillé ensemble et accompli tout ce que deux humains réunis pouvaient accomplir.

L'absolution pour tout. Nous ne sommes pas parfaits. Il suffit que nous ayons fait tout ce que nous pouvions.

— Garry ! s'écria-t-elle.

Elle sentait sa présence. Elle respirait son souffle. Ses yeux se

remplirent de larmes. Une partie d'elle-même lui disait : Pas maintenant. Ne te laisse pas aller maintenant devant ces gens. Mais la sensation demeurait, et elle leva les bras comme en direction d'un lointain soleil.

Le sénateur de l'Australie du Sud se retourna pour la regarder d'un air intrigué.

— Vous vous sentez bien ? demanda-t-il.

— Je sens sa présence. C'est bien lui. Ça ne vient pas de moi.

Elle serra très fort les paupières, laissa retomber ses bras et les garda rigides le long du corps.

— Je le sens ! répéta-t-elle.

— Elle a perdu son mari récemment, expliqua aux autres le sénateur de l'île du sud de la Nouvelle-Zélande. Elle a été terriblement affectée.

Karen ne les entendit pas. Elle préférait écouter la voix familière qui lui disait :

Nous faisons toujours équipe, toi et moi.

— Je t'aime, chuchota-t-elle. Ne t'en va pas. Où es-tu ?

Elle leva de nouveau les bras vers le ciel, happant l'air, les paupières toujours fermées, et sentit un bref instant le contact de ses doigts sur les siens.

Il y aura d'autres surprises, dit la voix, puis le contact prit fin et la présence sembla se retirer sur de vastes distances.

Karen rouvrit les yeux. Elle regarda les visages, pleins d'étonnement et de sollicitude, autour d'elle.

— Mon mari, dit-elle, animée d'un tremblement incoercible. C'était Garry !

Ils la guidèrent vers un espace vert entre deux bâtiments.

— Je vais bien, maintenant, dit-elle. Je voudrais seulement m'asseoir un peu.

Un instant, entourée de jeunes arbres et d'une pelouse impeccablement tondue, elle se crut sur le Chardon, dans la cité de la deuxième chambre, avant sa première rencontre avec Garry. Tout au commencement...

Elle frissonna. Elle prit une longue inspiration. Ses idées commençaient à s'éclaircir. Le contact avait été fort, indéniablement venu de l'extérieur. Ce n'était pas une hallucination, bien qu'elle doutât de pouvoir jamais en convaincre les autres.

— Tout va bien, murmura-t-elle. Je vous assure que tout va parfaitement bien, maintenant.

Le commencement de la Voie

Korzenowski faisait son voyage sentimental. Il voulait toucher une dernière fois la surface de la Voie avant d'amorcer sa destruction. Elle était plus pour lui qu'un enfant unique. Elle représentait une si grande partie de lui que mettre fin à son existence était une sorte de suicide.

Il prit l'ascenseur qui conduisait à la surface de la septième chambre, prépara son champ de protection et attendit que la porte massive s'ouvre sur une perspective splendide qui semblait appartenir à un rêve sans borne.

Si l'on considérait le temps qu'il avait passé sous la forme d'un groupe de partiels inactifs, il n'avait vraiment vécu que les cent premières années et les quarante dernières. Selon les critères de l'Hexamone, il était encore jeune, certainement plus jeune que sa propre création, quelle que fût la manière dont on mesurât le temps sur la Voie.

Les pompes finirent d'aspirer l'atmosphère de la cabine d'ascenseur. La porte s'ouvrit. Son regard plongea dans la gueule du monstre qui l'avait déjà englouti une fois ainsi que l'Hexamone, les Jartes et des douzaines d'autres races, permettant l'établissement de relations commerciales entre des planètes, des temps et même des univers distincts.

La roche lisse et nue ainsi que le sol métallique de la septième chambre s'étendaient, gris, froids et morts, sur une dizaine de kilomètres au moins. Au-delà c'était la surface de la Voie elle-même, de couleur bronze, pas du tout morte. Korzenowski savait que s'il examinait cette surface de très près, il y verrait tout un bouillonnement d'activité en rouge et en noir, la vie de l'espace-temps lui-même, la réaction du vide agacé, torturé, poussé à rejeter cette surface perverse.

Le tuyau de bronze, de cinquante kilomètres de diamètres, s'étirait devant lui jusqu'à l'infini. Une réplique du tube au plasma qui éclairait les chambres du Chardon courait en son centre comme un pâle ruban fluorescent. L'Ingénieur se sentit soudain pris de malaise, comme s'il faisait brusquement partie des points géodésiques torturés qui décrivaient l'existence improbable de la Voie.

Une petite navette individuelle l'attendait. Il y prit place, et elle

s'éleva à plusieurs mètres au-dessus de la surface plate avant de s'éloigner pour franchir la limite de la septième chambre. Puis elle se mit en vol stationnaire à une trentaine de kilomètres de la tête sud.

Korzenowski descendit par la trappe de la navette et se tint à quelques centimètres de la surface nue de la Voie. Il annula l'aire du champ de protection qui se trouvait sous ses pieds. Il se tenait maintenant à proprement parler sur la surface même de la Voie. Il ôta alors une chaussure et toucha de son pied nu quelque chose qui n'était ni chaud ni froid, quelque chose qui ne possédait pour lors qu'une seule qualité, c'était d'être à l'état solide. La surface de la Voie n'était pas concernée par les lois de la thermodynamique.

L'Ingénieur se baissa pour frôler la surface de la paume de sa main.

Il se releva. Il sentait maintenant son principe fondateur – le Mystère de Patricia – avec une très grande force, comme si quelqu'un se penchait par-dessus son épaule pour regarder avec lui.

C'est sa création, également, d'une certaine manière, pensa-t-il. Elle et moi, nous avons donné naissance à un monstre prodigieux.

— La pureté n'existe pas en dehors de toi, dit-il en s'adressant tout haut à la Voie. Tu as été mise au monde par des enfants trop précoces, qui ne savaient pas ce que tu signifiais plus tard pour eux. Tu nous as fait faire de beaux rêves. Mais aujourd'hui, je suis obligé de te tuer.

Il demeura plusieurs minutes en silence sur la surface neutre et irréaliste, puis remonta dans la navette et retourna au puits central de la septième chambre.

La Voie

— Nous sommes prisonniers, annonça Rhita à Demetrios dans la barque effilée voguant sur le lac. Nous sommes tous prisonniers. La reine est morte, et Jamal Atta également. Ils ne sont pas ici.

— D'accord, fit Demetrios. J'admets qu'il se passe des choses bizarres. Mais pourquoi dites-vous que nous sommes prisonniers ?

— C'est un test, une expérience que font les Jartes.

— Ce mot ne m'est pas familier.

Rhita lui toucha le visage de ses deux mains.

— Vous ne sentez pas que nous ne sommes pas libres ?

— Je veux bien vous croire sur parole.

— Est-ce que vous vous souvenez d'un Celte nommé Lugotorix ?

Un ibis quitta la rive à ce moment-là et vint se percher sur la proue du bateau. Ouvrant son long bec, il leur dit :

— Vous êtes autorisés à vous souvenir, maintenant.

Rhita s'enfonçait dans son passé. Elle se cachait. À quoi bon se souvenir ? Il n'y avait rien qu'elle pût faire. Aucun moyen de s'échapper alors que les jambes qui la porteraient n'avaient même pas de réalité. Elle rendit une brève visite à sa mère, dans la petite maison de pierre et de plâtre blanc près de Lindos. Elles échangèrent quelques propos banals en se reposant au soleil, qui n'était ni aussi chaud ni aussi brillant qu'il aurait dû l'être. Sur le chemin du temple où elle voulait passer une journée seule, elle vit son ombre la précéder, effilée sur les cailloux dans la lumière rase du matin. Moyennement intéressée, elle s'arrêta pour voir ce qui allait se passer. L'ombre leva les bras alors que les siens pendaient le long de son corps. L'ombre se mit à faire des gestes frénétiques. Elle s'allongea démesurément, traversa le chemin, franchit des haies et des murets de pierre puis s'arrêta dans un verger desséché où les branches des arbres bougeaient sur son passage.

Un jeune homme aux cheveux bruns s'approcha d'elle sur le chemin. Il demeura quelques instants à ses côtés, contemplant l'ombre qui s'étirait jusqu'à la limite de l'île puis se perdait dans le ciel à travers les nuages mobiles. Elle le regarda sans aucune curiosité. Il murmura :

— Nous sommes en train de vous perdre, Rhita Vaskayza. Il ne faut pas vous cacher. Si nous n'avons plus de prise sur vous, votre moi va se dissoudre dans ses propres souvenirs. Nous ne souhaitons pas cela. Nous serions obligés de vous désactiver. Ne préférez-vous pas continuer à penser ?

— Non, dit-elle. Je sais ce que je fais.

Elle s'éloigna du jeune homme en courant, mais dans ses souvenirs ou sa pensée, quel que fût l'endroit où elle se trouvait maintenant, elle prit un très mauvais virage.

Elle tomba dans le réservoir de tous ses cauchemars.

Avant qu'elle pût être désactivée, elle vit les fantômes de tous ceux qu'elle avait tués, volant au-dessus des eaux sanglantes de l'océan, une question à la bouche et un couteau à la main.

Pourquoi as-tu ouvert cette porte ?

Elle avait assassiné Gaïa.

Mais elle-même ne pouvait pas mourir.

Sa psyché était épinglée comme un papillon au fond d'une boîte où de monstrueux collectionneurs la retournaient dans tous les sens pour l'examiner. Elle vit des enfilades de salles brillamment éclairées, bordées de rayonnages d'acier où s'étagaient des humains de tous âges et de toutes sortes – vieux, jeunes, futures mères, soldats –, qui défilaient devant elle dans une incroyable profusion de détails, plus réels que tout ce qu'elle avait pu connaître dans sa vraie vie. Et chaque spécimen se tordait autour de l'épingle qui lui transperçait le cœur.

Je suis avec vous, leur dit-elle. Je ne peux pas m'échapper.

Et pourtant, elle n'arrêtait pas de courir. Elle n'avait pas de corps physique, mais elle se propulsait en prenant appui sur ses propres souvenirs, sur les routes de son esprit, frénétique de douleur, de peur et de culpabilité. Elle courut, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'elle eût l'impression de se liquéfier et de jaillir comme de l'eau pour s'éparpiller en une écume froide, diffuse, vidée de toute personnalité. Plus de centre, presque plus de conscience.

Une brève chaleur précédant le néant.

Le Chardon

Lancé treize siècles auparavant selon sa propre ligne de temps, le Chardon était sans nul doute la plus belle réalisation individuelle de la race humaine, rendue encore plus grande par la création de la Voie. Il abritait les deux plus belles et plus vastes cités de toute l'humanité, qui n'avaient cependant jamais été entièrement peuplées. Il recelait les armes les plus puissantes jamais conçues, et avait donné naissance à la civilisation la plus universelle et la plus accomplie, porteuse de philosophies englobant toutes les religions humaines symbolisées, pour la plupart, dans le mythe du Bonhomme, qui représentait l'expression imparfaite mais glorieuse du désir universel de justice et de progrès par l'intermédiaire des Étoiles, de la Destinée et de Pneuma. Il y avait là tout l'univers, toute l'histoire et tout l'esprit humains. Et le Chardon n'était que la forme humble et transitoire de ces aspirations.

Farren Siliom contemplait tout cela de son appartement. Il n'avait pas même le temps de s'habituer à son nouveau corps. D'une certaine manière, il regrettait ce gaspillage de ressources, mais préférait finir ses jours sous une forme physique.

S'il fallait que le Chardon meure, il mourrait avec lui plutôt que d'avoir à expliquer à ses concitoyens ce qu'il avait fait, et pourquoi.

Malgré un curieux sentiment de mélancolie qui n'était pas sans lui rappeler l'expression qu'il avait vue sur le visage de Korzenowski, il ne se sentait pas du tout l'âme d'un traître. Sans aucun doute, sur la balance cosmique de la justice, il devait être un héros ; mais il n'éprouvait pas non plus ce sentiment de justification. Il était devenu quelque chose d'à peine plus important qu'un minuscule capteur dans les circuits de l'histoire. C'est le sort le plus douloureux que puissent connaître les politiciens qui croient ou espèrent se trouver encore aux commandes.

Il savait quelle était sa vraie place dans l'histoire du Chardon. Il n'était pas du tout sûr que ce fût la place d'honneur. Sans y être autorisé, profitant du pouvoir que lui donnait l'exercice de son mandat à une époque antérieure, il avait ordonné – ou tout au moins approuvé – la destruction du vaisseau-astéroïde. Il l'avait fait pour des raisons valables et incontournables, mais qui ne lui étaient cependant pas tout

à fait claires.

Je me suis laissé persuader par des dieux. Les historiens sont rarement indulgents envers les dirigeants comme moi.

Sa famille se trouvait actuellement sur la Terre, dans un camp situé en Asie du Sud-Est. Ses deux enfants avaient été conçus et mis au monde de manière naturelle, en accord avec ses principes nadéristes, mais bénéficiaient tout de même de quelques améliorations apportées par la technologie de l'Hexamone, car il n'était pas orthodoxe. Ils grandiraient, prophétisait-il, sous l'influence de la Terre plus que sous celle des cylindres en orbite. Il était à prévoir que ceux-ci évolueraient en une société fermée, prête à apporter toute l'aide nécessaire à la Terre, mais repliée sur elle-même. En tant que telle, au bout d'un siècle ou deux, cette société cesserait d'être viable et entrerait dans un long processus de décadence, comme un agneau – pour emprunter à l'expérience de la Terre telle que Garry Lanier avait pu la vivre – dont on serre la queue avec une ficelle pour qu'elle se détache du corps au bout d'un certain temps. Qui aurait pu prévoir une telle éventualité à l'époque enthousiaste de la Séparation ?

La Terre évoluerait de son côté après avoir reçu cette formidable impulsion. Qui était capable de prédire jusqu'où elle irait après avoir subi l'influence puissante de l'Hexamone et de la Reconstruction ?

Il avait placé des capteurs et des partiels en plusieurs endroits tout autour du Chardon. Ils étaient tous reliés à ses organes sensoriels, pour lui permettre de ne rien perdre du moment quand il serait venu – s'il venait. Il gardait toujours en réserve une petite part – probablement ridicule – de scepticisme.

Le Chardon a toujours existé.

Dans sa vie à lui, tout au moins.

Il ressentit une vague de regret pour l'ancienne époque de la Voie, et en conçut un sentiment de honte. Mais ces temps-là étaient tellement plus faciles à comprendre, bien qu'ils eussent été tout aussi complexes. Il n'aurait jamais cru éprouver un jour ce genre de nostalgie pour les affreux méandres de la création de l'Ingénieur.

Depuis la Séparation, il lui semblait que l'Hexamone n'avait jamais vraiment su où il était. Il n'avait jamais pu trouver le chemin de la maison.

Le commencement de la Voie

Olmy tendit la main pour toucher le bout arrondi, poli comme un miroir déformant, de la faille. Il sentit ses doigts attirés vers l'endroit où il appuyait, puis repoussés lorsqu'il changeait d'angle. Dépourvue de toute friction, d'une puissance extraordinaire, la faille avait naguère fourni la totalité de l'énergie utilisée par l'Hexamone à travers ces transformées de l'espace et du temps.

Korzenowski l'observait à partir de sa bulle.

— Vous pouvez monter à bord des vaisseaux-faille ?

— J'ai accès à l'un d'entre eux au moins, répondit Olmy. Mon empreinte est toujours sur celui-ci.

Il désigna le premier de la rangée de vaisseaux, celui qui était le plus près de la faille, dressé derrière le dôme qui couvrait le puits central. L'épave du vaisseau endommagé par l'attaque des Jartes avait été enlevée et remplacée par le deuxième de la rangée tandis qu'un troisième était ajouté.

— Il nous a conduits à travers la Voie et à travers la fermeture, au moment de la Séparation, reprit-il. Il y avait Patricia Vasquez et Garry Lanier à bord. Nous avons déposé au passage les représentants de Timbl et d'autres mondes, puis Patricia, pour qu'elle puisse ouvrir sa porte dans les empilements géométriques.

Ils se tractèrent le long du puits central pour se laisser flotter à côté du vaisseau-faille.

— J'avais oublié qu'il s'agissait de celui-là, dit Korzenowski. Ils se ressemblent tous.

Olmy appliqua la paume de sa main sur un cercle gravé dans le flanc du vaisseau. Le diaphragme de la porte s'ouvrit sans bruit. Il flottait à l'intérieur une odeur de métal propre, chargée d'un arrière-goût piquant d'atmosphère vierge et de décor neuf. La lumière crue qui jaillissait par la porte ouverte créait des reflets sur la paroi noire de métal et de pierre, de l'autre côté du puits central.

Ils avancèrent à l'intérieur du vaisseau. Olmy se tracta le long des faibles lignes de champ mauves qui conduisaient aux commandes tandis que Korzenowski prenait place dans le nez transparent. Derrière eux, la cabine du vaisseau-faille était silencieuse et plongée dans l'ombre, long tunnel cylindrique interrompu de place en place par la

masse arrondie des sièges et du décor intérieur non activé.

Est-ce que votre code d'accès est illimité ? demanda le Jarte.

Je pense, répondit Olmy.

Il avait eu autrefois le même niveau d'accès qu'un sénateur de l'Hexamone à part entière, avec en plus les avantages que lui donnait son rôle au sein des forces de défense. À sa connaissance, il n'y avait pas eu de modification à son statut. Le vaisseau devait normalement répondre à toutes les instructions qu'il lui donnerait. Les forces de défense ne s'attendaient probablement pas à la présence d'un insoumis parmi elles, même si Olmy avait déjà joué ce rôle dans le passé. Et certainement pas d'un insoumis capable de leur voler un vaisseau pour se lancer dans la Voie.

Grâce à l'influence du Président et à l'aide discrète de Tapi, toujours vigilant quelque part sur le Chardon, ils avaient des chances de s'en sortir.

Glissant les mains dans les alvéoles de commande, Olmy créa un large champ d'accostage autour du vaisseau. Dans le puits central enténébré, des reflets verts et mauves dansaient sur les parois de roche nue et de métal. Lentement, le vaisseau-faille s'avança vers le dôme.

Korzenowski, à l'avant, se servit de son picteur pour commander au dôme d'accepter l'intrusion. Il fallait qu'ils transpercent la bulle et qu'ils s'enfilent sur la faille. Celle-ci suivrait l'axe central du vaisseau, le long du passage de faille qui donnait à celui-ci sa section transversale en forme de U. Dès que le vaisseau serait enfilé, l'extrémité ouverte du U se refermerait et les crampons de faille du vaisseau agripperaient la singularité étirée. Au moment où Olmy en donnerait l'ordre, les crampons s'inclineraient selon un certain angle et la faille ferait glisser le vaisseau en avant sur son axe.

— Mon partiel est en train de lancer le signal d'alerte de l'évacuation finale, annonça Korzenowski. L'étranglement de la Voie sera amorcé dans six heures. Nous devrions avoir fait pas mal de chemin d'ici là.

Olmy hocha la tête. Tapi laisserait peut-être un partiel derrière lui pour superviser les opérations, comme d'autres membres des forces de défense, mais il n'y aurait plus aucun humain vivant sur le Chardon.

— Êtes-vous las de la vie, ser Ingénieur ? demanda Olmy de but en blanc.

— Je ne sais pas, répondit Korzenowski. Je suis las de ne pas savoir qui je suis.

Olmy approuva d'un mouvement de tête.

— Pussions-nous savoir un jour qui nous sommes, dit-il, levant un verre imaginaire comme pour porter un toast.

Il propulsa lentement le vaisseau-faille en avant, à travers la bulle et le long du ruban de la singularité, déformé comme par un miroir

magique.

Le Chardon

Les derniers archivistes et archéologues de l'Hexamone retirèrent les centaines de milliers de partiels créés à la hâte dans les deuxième et troisième chambres pour effectuer une vérification finale des cités du Chardon. Faute de temps, les autres chambres avaient été laissées de côté.

Le contenu de la mémoire civique et des différentes bibliothèques du Chardon avait été engrangé. Seules demeuraient intouchées les sources d'information cachées et les données dissimulées dans des endroits secrets, au cours des siècles, par des individus qui se défiaient des contacts directs avec les bibliothèques. Qui pouvait dire quelle quantité d'histoire serait perdue si toutes ces caches étaient détruites avant d'avoir pu être découvertes et analysées ?

Les archivistes étaient d'autant plus frustrés que l'Hexamone, avant la Séparation, avait eu des siècles pour explorer les cités abandonnées, et qu'il avait interdit presque toutes les recherches de cette sorte sous le prétexte peu plausible que quelqu'un pourrait saboter la machinerie de la sixième chambre. Après la Séparation, les archivistes pensaient avoir tout le temps nécessaire. Personne n'imaginait qu'un jour comme celui-ci surviendrait.

Les forces de défense se retirèrent en même temps que les derniers archivistes. Seuls demeuraient en arrière quelques individus suicidaires ou amateurs d'émotions fortes. Parmi eux figurait Farren Siliom, décidé à expier sa décision bien qu'elle eût été justifiée.

Assis dans son observatoire élevé, au décor neutre, qui dominait la cité de la troisième chambre, pictant autour de lui des symboles artistiques, il attendait patiemment. Jusqu'à présent, personne n'était au courant de sa présence ici. Cela lui épargnait la gêne des sauvetages de dernière minute, pour le cas où quelqu'un aurait été assez discourtois pour vouloir faire obstruction à la fin librement choisie d'un citoyen.

Il n'y avait pour le moment aucun signe de destruction imminente. Le Chardon était stable et le tube au plasma brillait d'un éclat régulier.

La Voie

— Je règle l'accélération à un g pendant les premières minutes, annonça Olmy.

Savez-vous où vont se trouver les vôtres ? demanda-t-il au Jarte.

Nos stations sont espacées de cinq millions de kilomètres environ sur la singularité. Nous tomberons d'abord sur des barrières de défense de faille.

Nous n'avons pas intérêt à aller trop vite, dans ce cas ?

Pas plus d'un cinquantième de c. Cela représente la vitesse maximale de tous nos vaisseaux sur la faille. Tout ce qui se déplace à une vitesse supérieure est automatiquement détruit.

Je présume que vous connaissez un moyen de prévenir vos supérieurs que nous n'avons pas d'intentions belliqueuses ?

Lorsque le moment viendra, j'agirai par votre intermédiaire.

Olmy, qui avait au moins l'illusion d'être aux commandes, n'avait pas l'intention de renoncer à sa position, s'il pouvait l'éviter. Il expliqua la situation à Korzenowski.

— Nous devrions nous trouver à un million de kilomètres du Chardon lorsque l'étranglement sera amorcé, lui dit l'Ingénieur.

Il picta ses calculs à Olmy, qui en retint au moins les facteurs d'accélération du processus de destruction de la Voie, la vitesse qu'ils devraient atteindre pour ne pas se laisser rattraper par l'onde de destruction, et le temps qu'ils auraient éventuellement, une fois arrivés à leur point de destination inconnu, pour faire ce que le Jarte jugerait nécessaire.

Était-ce à cela qu'il s'était préparé toutes ces dernières années ?

Il avait cru se préparer à la guerre, et non à une course folle dans la Voie à la poursuite d'un objectif quasi religieux fixé par un Jarte-cheval de Troie. Mais il savait qu'il pouvait s'estimer heureux de s'en tirer à si bon compte. Son erreur, au moins, ne causerait pas la destruction de l'Hexamone. Le sacrifice de sa personne, comparé au fait d'avoir évité la possibilité, même mince, d'une telle catastrophe, était un prix bien léger à payer.

Il demanda la visualisation de la tête sud de la septième chambre, qui s'éloignait maintenant lentement derrière eux. L'écran n'indiquait aucun système de défense activé en dehors des sondeurs explorant la Voie à longue distance et des champs d'acquisition d'objectifs

automatiques à balayage continu.

Sans la moindre sensation de mouvement – le vaisseau-faille étant équipé de ses propres systèmes d'amortissement inertiel –, ils accélérèrent progressivement jusqu'à un g.

— C'est parti, dit-il.

Korzenowski ne pouvait s'empêcher de faire et de refaire la simulation de la séquence d'événements qui affectait en ce moment la machinerie de la sixième chambre. Certains centres de contrôle allaient connaître d'une minute à l'autre des défaillances programmées. D'autres machines essaieraient de prendre le relais ; elles y parviendraient un certain temps, mais seraient affrontées à des tensions extrêmes et des contradictions insurmontables qui entraîneraient leur échec final. Les points nodaux de projection s'efforceraient d'interrompre leur fonctionnement assez longtemps pour que les travailleurs mécaniques et les robots puissent rétablir l'équilibre ; mais au bout d'un moment, les réparations n'étant pas effectuées, ils seraient obligés de se remettre en marche pour éviter leur propre destruction dans les conditions de plus en plus instables qui régneraient sur la Voie. Toute la machinerie dont la sixième chambre était couverte tomberait alors en panne.

L'étrangement de la Voie serait amorcé.

À l'endroit où le goulot se formerait, toute vie sur la Voie deviendrait rapidement impossible. Les constantes physiques fondamentales changeraient. Toute matière cesserait d'exister, convertie en plusieurs types de rayonnement que l'on ne rencontrait pas dans l'espace et le temps ordinaires. Ce rayonnement se dégraderait rapidement sous la forme de particules analogues à des photons, à très haute énergie, qui filtreraient à travers le resserrement et apparaîtraient au voisinage du Chardon, ainsi que dans des régions arbitrairement choisies autour du Soleil, durant cent mille années-lumière. Lorsqu'elles pénétraient dans l'espace normal, ces particules assumeraient les caractéristiques des photons ordinaires, et elles auraient l'éclat bleuté intense dû à l'effet Tchérénkov.

Korzenowski secoua la tête, près d'éclater en sanglots. Contrairement à Olmy, il n'avait jamais fait opérer sur lui-même les modifications nécessaires pour éliminer ces manifestations émotionnelles. Ce qu'il ressentait, c'était plutôt une tristesse profonde dont les prolongements atteignaient la partie de lui qui était Patricia Vasquez. Le Mystère qu'ils avaient en commun, bien que légèrement altéré par les obsessions de Patricia, connaissait la nature de ce qui allait être détruit et savait l'importance que revêtait l'événement pour l'Ingénieur. C'était une partie de sa vie.

— Cela commence, dit-il à Olmy.

Ry Oyu sortit alors de l'ombre de la cabine du vaisseau-faille,

faisant sursauter Korzenowski.

— Sachez que votre courage est apprécié à sa juste valeur, dit-il.
L'Ingénieur secoua lentement la tête.

L'Axe Euclide

Suli Ram Kikura n'était plus sous la garde de l'Hexamone. Libérée de son astreinte à résidence dans son appartement, elle était redevenue une femme libre, libre surtout de constater la confusion et le chaos qui s'étaient établis depuis plusieurs semaines.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'Olmy jouait dans tout cela un rôle non négligeable, et qu'il était peut-être même le seul à savoir ce qui se passait réellement.

Sa colère et sa frustration devaient pour le moment céder le pas à son sens du devoir. Il fallait d'abord qu'elle soit sûre que la destruction du Chardon – si elle se produisait – ne mettrait pas en danger les corps en orbite ou la Terre. Elle n'avait pas suffisamment de connaissances techniques dans ce domaine, même en utilisant ses implants au mieux de leurs capacités, pour parvenir toute seule à des conclusions utiles.

Dans l'immédiat, elle se réjouissait de pouvoir disposer sans surveillance de ses lignes de communication avec l'extérieur. Elle décida d'appeler Judith Hoffman, dans sa résidence d'Afrique du Sud. Un message l'attendait, transmis par une partielle qui avait pour instructions de ne répondre qu'à un nombre très limité de personnes figurant sur une liste dont Ram Kikura faisait partie. D'après ce message, Hoffman, après être restée sur le Chardon jusqu'au tout dernier moment, se trouvait actuellement à bord d'une navette qui faisait route vers l'Axe Euclide. La partielle était prête à organiser une rencontre. Il était même possible, si elle le souhaitait et si les canaux de communication n'avaient pas été coupés par l'Hexamone, de parler immédiatement avec sa principale.

Ram Kikura, qui répugnait généralement à s'imposer, accepta immédiatement.

— Si vous pouviez obtenir une ligne, je vous en serais très reconnaissante, dit-elle.

La partielle prit les dispositions nécessaires. Elle trouva une ligne libre. Judith Hoffman apparut bientôt dans le living-room de Ram Kikura, assise dans un siège-contour blanc de la navette, la mine lasse et accablée.

— Suli ! dit-elle en s'efforçant de sourire poliment. C'est un vrai désastre, ici. Nous n'avons pas pu accéder au tiers des documents que

nous aurions voulu récupérer. Si tout cela disparaît, les pertes seront...

— Vous savez ce qui se passe ?

— Et tout cela n'est même plus protégé ! fit Hoffman, consternée, en écartant les mains. Le Ministre-Président a levé toutes les mesures de sécurité !

— Je le sais. J'ai recouvré ma liberté.

— La réouverture a été une catastrophe. Ils disent qu'il y avait un déséquilibre dans la Voie, mais je n'arrive pas à croire que Korzenowski n'ait pas été capable de maîtriser le problème.

— C'est Mirsky ? suggéra Suli Ram Kikura.

Hoffman se frotta la nuque de ses deux mains.

— Nous ne pouvons pas dire que nous n'avions pas été prévenus.

La coloration de son image changea soudain. Haussant les sourcils, elle jeta un coup d'œil sur sa gauche, où il y avait sans doute une baie d'observation, et une expression étonnée se peignit sur son visage.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle aux passagers qui l'entouraient.

Ram Kikura ne saisit qu'un brouhaha lointain. Elle tourna la tête vers sa propre fenêtre, à travers laquelle était visible l'arche d'obscurité qui bordait ce qui avait été autrefois le passage de faille. Cette région n'était plus toute noire. Elle luisait maintenant d'un éclat bleu fantasmagorique.

— Il y a quelque chose d'anormal, déclara Hoffman. Les transmissions...

Son image se disloqua en un grésillement de lignes blanches. Ram Kikura commanda l'affichage d'une vue extérieure du cylindre en orbite, puis ajouta :

— Où est le Chardon ? Montrez-moi cet octant.

Un cercle d'un bleu irradiant apparut au milieu du living-room, fascinant et profondément troublant. Il n'occultait pas la nuée d'étoiles visibles derrière la Terre.

— Le Chardon, insista Suli Ram Kikura. Je veux voir le Chardon.

Une ligne de projection rouge s'enroula comme un serpent autour de l'objet blanc de la taille d'un pois. Elle se mit à clignoter frénétiquement. L'éclat bleuté ne provenait pas du Chardon. Il n'était pas limité au voisinage du vaisseau stellaire. Il semblait issu de toutes les directions de l'espace à la fois.

L'objet de la taille d'un pois devenait de plus en plus brillant sous ses yeux.

— Agrandissement, demanda-t-elle.

Elle savait que dans tout l'Axe Euclide, des dizaines de milliers de citoyens étaient en train de demander la même chose qu'elle. L'image de son projecteur privé fluctua à plusieurs reprises tandis que les amplificateurs et les répartiteurs de signaux du cylindre entraient en

action.

L'image agrandie du Chardon apparut avec netteté, entourée d'une fine couronne d'un bleu encore plus pur que précédemment. Le pôle nord était orienté dans la direction opposée à la Terre et aux cylindres, mais le pôle sud était à son tour devenu brillant. Des anneaux concentriques en expansion, composés de petits points lumineux, se formaient à son voisinage. Ils devinrent de plus en plus intenses, puis firent place à un halo continu.

Les réacteurs Beckmann devaient être en train de fonctionner. Elle en était presque certaine. Le Chardon ne s'en était pas servi depuis la Séparation. Le vaisseau-astéroïde s'éloignait de la Terre et des cylindres.

Ce qui n'avait été jusqu'ici que pure spéculation intellectuelle se transformait en réalité. Le Chardon se préparait à mourir.

Quelque chose lui disait qu'Olmy était à bord, ou dans le voisinage immédiat du vaisseau-astéroïde. Peut-être sur la Voie elle-même.

Ram Kikura, tout comme Olmy, était physiquement incapable de pleurer. Elle demeura assise dans un silence tendu, observant l'image du Chardon restituée par les capteurs de l'Axe Euclide.

Combien de temps encore ?

L'éclat des réacteurs Beckmann augmenta d'intensité au point que les régulateurs automatiques durent intervenir pour diminuer la brillance. Le panache de matière désintégrée était renvoyé par le cratère du pôle sud, formant un long trait de pinceau violet sur le bleu artificiel. Les couleurs et les circonstances étaient un défi à toute raison. Elle avait l'impression d'assister à un spectacle synthétique dont le seul but était de peindre quelque chose de beau et d'inaccessible, aussi éloigné que possible de la réalité.

C'est atroce, se dit-elle tandis que ses implants faisaient le maximum pour contenir la surcharge émotionnelle. Je sais qu'il est là. Et c'est l'endroit où je suis née, où j'ai grandi et où j'ai travaillé. C'est ma Voie.

Elle ne supportait pas de regarder cela, et pourtant elle ne pouvait en détacher son regard.

Elle le devait à son passé. Elle devait rester jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il meure sous ses yeux.

La Terre

Le ciel nocturne éthéré faisait sortir les gens par centaines de milliers. Dans les rues de Melbourne régnait une atmosphère d'émeute et de frénésie religieuse. Karen percevait une rumeur lointaine du balcon de sa chambre d'hôtel. On lui avait imposé une semaine de repos après l'épisode du camp de réfugiés. C'était une faveur qu'elle n'appréciait pas tellement, n'ayant rien d'autre à faire que ressasser le passé.

Elle contemplait le spectacle avec sérénité. Les miracles s'étaient multipliés dans le cours de sa vie. Après les événements de ces deux dernières semaines, elle les attendait presque encore. Quelque chose lui disait vaguement que la lueur dans le ciel était associée au Chardon, mais le vaisseau-astéroïde n'était pas visible pour le moment.

Aux alentours de minuit, cependant, elle ne manqua pas de voir le panache violet des réacteurs Beckmann, qui s'élevait à l'horizon nord-est comme le faisceau d'un projecteur, pour ne diminuer d'éclat qu'à trois largeurs de main au-dessus de l'horizon, ce qui signifiait qu'il devait être immense et s'étendre sur une longueur de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres. Elle ignorait ce que cela signifiait. Elle se disait que c'était peut-être l'éclat du Chardon en train de mourir, mais l'événement n'était pas encore survenu.

Assise sur sa chaise longue, emmitouflée dans un sweater pour se protéger du froid de la nuit, elle regardait de son balcon la ligne des gratte-ciel illuminés de Melbourne, un gobelet de céramique à la main, frissonnant légèrement, pas seulement à cause du froid mais parce qu'elle avait bu un peu trop de café.

Elle savait qu'elle n'était plus qu'une épave. Elle admettait qu'elle pourrait peut-être un jour se reconstituer, entreprendre sa Reconstruction à elle, et même redevenir un être humain à part entière ; mais pour le moment, le rideau était baissé, le plateau était en cours de réaménagement et personne ne savait si les projecteurs de l'acte suivant allaient éclairer une toute nouvelle Karen Farley-Lanier ou simplement un replâtrage de l'ancienne. N'importe comment, elle espérait que la nouvelle version serait plus réussie. Elle comptait sur l'aide de sa fille Andia ; mais jusqu'à ce qu'elle la voie en chair et en

os, celle-ci demeurerait aussi irréelle et spectrale que le ciel de Melbourne.

Le panache semblait s'allonger de minute en minute. Puis elle comprit que c'était parce que la Terre tournait. Peut-être le Chardon, s'il existait toujours, allait-il apparaître.

Elle n'avait eu aucun autre contact avec Garry. Elle commençait à se demander, en fait, si le surmenage n'avait pas été réellement la cause de tout. Mais une voix intérieure la rassurait, lui disant que l'expérience avait été réelle et que c'était bien Garry qui lui avait parlé.

Cela seul suffisait à lui redonner du courage. Si les puissances qui se trouvaient derrière Mirsky avaient sauvé son mari, si elles lui avaient donné une existence de rechange après la mort, peut-être les choses finiraient-elles par s'arranger, après tout. Peut-être sa propre vie, aussi infime fût-elle au regard de la marche des millénaires et à l'échelle des siècles-lumière, aurait-elle une utilité, et vaudrait-elle la peine d'être vécue encore un peu.

Mais pas éternellement. Garry, malgré ses doutes du dernier moment, lui avait laissé au moins cela. Elle avait appris que la vieillesse, le changement et la mort étaient naturels, et même nécessaires, sinon pour les citoyens de l'Hexamone, du moins pour les humains qui n'avaient pas suivi la lente évolution de l'extension de la vie sur de nombreux siècles. Un jour, elle savait qu'elle se laisserait vieillir puis mourir, et elle souriait en pensant à ce que Ram Kikura en dirait.

Quelque chose surgit au nord-est, à la naissance du panache violet. C'était un objet brillant et scintillant, qui ressemblait moins au Chardon qu'à une explosion lointaine et continue de feux d'artifice. Subitement, il devint aussi lumineux que mille soleils et baigna tout Melbourne d'un éclat de plein jour d'été.

Le gobelet toujours à la main, Karen avait vivement levé l'avant-bras pour se protéger les yeux. Au passage, elle s'était douloureusement heurté l'oreille, lâchant le gobelet qui s'était fracassé sur le carrelage du balcon.

Elle laissa échapper une série de jurons en chinois et en anglais puis jaillit de sa chaise longue et courut, franchissant la baie vitrée demeurée ouverte, jusqu'à la salle de bain, où elle essaya de regarder dans la glace, en clignant frénétiquement des yeux, son visage voilé par une auréole aveugle encerclée d'une bordure fluctuante de vert et de rouge.

L'explosion de lumière avait été entièrement silencieuse. Tout était étrangement calme dans l'hôtel. Même la lointaine rumeur d'émeute s'était tue. Quand elle recouvra la vision, Karen passa la tête dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bain. Le ciel était redevenu

obscur. Prudemment, elle s'avança jusqu'au balcon, la main en visière devant les yeux, par précaution, et plissa les paupières pour regarder l'endroit où le Chardon aurait dû se trouver. Le panache luisait toujours faiblement dans l'obscurité ; mais à quelques degrés de son extrémité supérieure, le seul vestige de l'astéroïde était une boule rouge animée de tressautements turbulents, à l'éclat affaibli, de la taille d'un ongle.

La Cité du Chardon

Farren Siliom sentit le craquement avant de l'entendre vraiment. Il provenait des câbles de suspension et d'ancrage des bâtiments suspendus. Le sol s'était mis à vibrer sous ses pieds, provoquant une douleur qui se répercutait dans tous ses os.

Dans la sixième chambre, un robot lui transmettait ses impressions.

Du puits central de la tête nord, qui menait à la septième chambre, jaillissait une cascade d'un blanc et d'un vert intenses, qui suivait l'axe de la chambre, se transformant en un torrent de plus en plus large à mesure qu'il parcourait la longueur de la chambre, de trente kilomètres environ. Les yeux du robot suivirent le torrent jusqu'à la tête sud, où il s'évasait en ondes concentriques éclatantes d'un bleu-vert et d'un mauve intenses.

La machinerie de la sixième chambre avait cessé de fonctionner. Le robot reporta son attention sur la chambre proprement dite. Le fond de la vallée semblait se gondoler, mais c'était impossible. Le bruit et les vibrations auraient été beaucoup plus forts. Des plaques de machinerie de plusieurs dizaines de kilomètres de large se soulevaient et formaient des sphères qui montaient vers l'axe comme des bulles de savon. Cela aussi, c'était strictement insensé.

Un énorme fracas retentit alors. La tête nord se fendit comme une assiette de porcelaine touchée en plein milieu par une balle. Des éclats de métal et de roche d'astéroïde tournoyèrent de tous les côtés à la fois, bizarrement déformés par les effets inégaux de la poussée interne et de la force centrifuge. Avec la lenteur de certains rêves, ils retombèrent vers le fond de la vallée où ils se fracassèrent lourdement. Par les fissures de la tête, des flots ardents de roche liquéfiée se déversèrent dans la chambre, formant de belles courbes irrégulières et spiralées, des soleils de feux d'artifice.

Le robot n'eut que très peu de temps pour entrevoir tout cela avant que la tête entière ne s'affaisse et que l'onde de choc, répercutée à travers la vallée, ne voile tout d'un manteau de fumée et de poussière qui mit fin à la transmission.

C'est en train de broyer l'extrémité du Chardon, se dit Farren Siliom, et cela se rapproche de moi.

Les capteurs de la cinquième chambre lui transmirent des images

de montagnes et de rivières rouilleuses déformées comme au travers d'un miroir ondulé. La tête nord éclata, mais il n'y eut pas de pluie de roche fondue. L'atmosphère de la chambre s'embruma soudain. Les capteurs cessèrent bientôt, à leur tour, de transmettre.

Dans la quatrième chambre, les oreilles et les yeux télécommandés du Président perçurent la rumeur sourde qui grossissait jusqu'à un niveau littéralement assourdissant. Les arbres étaient si secoués qu'ils en perdaient toutes leurs branches, et les rivières et les lacs semblaient avoir atteint le point d'ébullition.

La sixième chambre ne devait plus exister, ce qui signifiait que tout amortissement inertiel avait cessé à l'intérieur du Chardon. Dès que l'astéroïde serait soumis à un mouvement brusque, les cités des deuxième et troisième chambres s'écrouleraient comme des châteaux de cartes à plusieurs étages.

Farren Siliom voyait sa mort en face, plusieurs minutes avant qu'elle survînt. Il n'assisterait donc pas à la conclusion de cet épisode final de l'histoire du Chardon.

La Voie

L'étranglement s'était formé, provoquant la destruction des premières chambres du Chardon. Les forces en jeu allaient avoir pour effet d'imprimer un mouvement circulaire à l'astéroïde comme un morceau de bois sur son tour. Le mouvement s'inverserait probablement à un moment donné, lorsque l'étranglement commencerait à se propager le long de la Voie, ce qui aurait pour conséquence de tout détruire à l'intérieur du Chardon.

Korzenowski voyait le déroulement des événements avec une clarté fébrile. Ses implants ne cessaient de rejouer le scénario de la fin de l'astéroïde avec un réalisme douloureux et persistant auquel il était incapable de s'opposer. Quelque chose qui ressemblait à un sentiment de culpabilité personnelle le forçait à imaginer cette destruction dans tous ses détails.

Il était directement responsable de ce qui se passait. C'était lui qui avait construit la Voie et enfoncé l'écharde dans le doigt de Dieu.

Il y avait un peu moins de cinq heures qu'ils voyageaient. Ry Oyu se laissait flotter à l'avant, le visage impassible.

Le vaisseau-faille vibrait légèrement. Olmy afficha une vue séparée des quelques milliers de kilomètres de Voie qui se trouvaient devant eux. Il aperçut d'étranges plaques rectangulaires qui flottaient à environ mille mètres au-dessus de la faille proprement dite.

Nous sommes en vue d'une station de faille, avertit le Jarte. Commencez à décélérer.

Il inversa la pression des crampons, ce qui fit briller la faille d'un vert vif et fluorescent. Pour s'arrêter totalement, il leur faudrait parcourir encore cinq millions de kilomètres. La station de faille devait se trouver à peu près à cette distance, si les calculs du Jarte étaient exacts.

— Nous allons atteindre une station de faille dans quatre heures environ, annonça Olmy à l'Ingénieur.

Le Jarte prit le contrôle et commença à transmettre des signaux par l'intermédiaire des communicateurs radio du vaisseau-faille.

L'Axe Euclide

L'écran de Ram Kikura lui montrait le Chardon en train de tournoyer comme une quenouille de géant garnie de laine dévidée à toute vitesse. Le tiers nord de l'astéroïde avait fondu et explosé ; il formait un éventail de brume rougeoyante autour de la masse restante.

Judith Hoffman venait d'apprendre que sa navette n'avait subi aucun dommage. Toutes les communications avaient été interrompues pour laisser la priorité aux transmissions officielles de l'Hexamone. La destruction du Chardon n'affecterait pas la Terre ni les cylindres en orbite, à l'exception de quelques autochtones aveuglés par la première explosion.

Elle se leva et fit les cent pas dans sa chambre, incapable de détacher son regard de l'écran.

Que va-t-il se passer maintenant ? Combien de temps reste-t-il jusqu'à ce que...

Un entonnoir semblable au pavillon d'une énorme trompette se matérialisa dans les ténèbres devant le Chardon. Ondulant comme une méduse, il ne semblait posséder aucune des caractéristiques de la Voie. Quelque chose de beaucoup plus menaçant s'était formé. Un trou noir limité, aux contours façonnés, qui ne ressemblait à rien de connu dans cet univers. Le vaisseau-astéroïde se mit à se déplacer à vue d'œil vers le cornet béant. Cela signifiait qu'il était soumis à d'incroyables accélérations. Avec une précision chirurgicale, ses parois furent incisées suivant leurs lignes de moindre résistance. Des forces irrésistibles le scindèrent en segments transversaux, comme un gâteau géant découpé en portions inégales, chacune correspondant approximativement à une chambre du Chardon.

L'air, l'eau, la roche – cette dernière en fusion à l'extrémité nord – jaillirent du Chardon comme autant de coulées de peinture étalées par un énorme pouce et accompagnées de débris poussiéreux qui ne pouvaient être que les fragments des montagnes, forêts et cités intérieures.

Les ruines du Chardon disparurent, englouties par le pavillon de l'entonnoir. Elles ne devaient ressortir nulle part. Elles laissaient derrière elles, dans cet univers, un déficit de plusieurs billions de

tonnes, qui devait être compensé d'une manière ou d'une autre.

Depuis le domaine complexe du super-espace jusqu'aux lointains confins de cet univers-ci, des fuites spontanées et compensatrices d'énergie pure allaient se produire pour remplacer exactement la masse perdue du Chardon. Ainsi, les comptes seraient équilibrés. Normalement, ces fuites devaient être suffisamment étalées pour que pas une seule – il y en aurait des milliards – ne se produise à proximité d'une étoile, et encore moins d'une planète. Mais durant des milliers et peut-être des millions d'années, de petites explosions de rayonnement gamma mystifieraient les astronomes humains et non humains. Et qui devinerait leur origine ?

Personne, peut-être.

Ram Kikura continua de regarder l'écran plusieurs minutes après la disparition du Chardon. L'entonnoir n'était plus qu'un anneau de poussières et de débris spiralant vers l'intérieur, plus sombre que le fond d'étoiles environnant.

Puis il se referma comme une fleur qui se prépare à affronter une longue nuit.

Le long et douloureux suicide de la Voie était amorcé.

La Voie

La station de faille des Jartes, vue sous leur angle, n'était qu'un gigantesque triangle noir enfilé sur la faille, dont les côtés se mirent à émettre de sombres arcs-en-ciel à leur approche. Korzenowski et Ry Oyu ne quittaient pas des yeux Olmy devant sa console. Ils savaient que c'était le Jarte qui dirigeait maintenant l'orchestre et qui essayait de jouer la musique appropriée pour endormir la vigilance du système de défense.

— Il y a eu récemment ici une énorme quantité d'activités, déclara Olmy.

Korzenowski jeta un coup d'œil aux informations pictées en provenance des senseurs du vaisseau-faille. Des portes avaient été ouvertes des dizaines de fois à deux cents kilomètres environ devant eux. La latitude semblait être précisément celle de la station des Jartes. Pointant sa clavicule, l'Ingénieur se tourna vers Ry Oyu en disant :

— Nous sommes dans une région d'empilements géométriques. C'est dans ce secteur que Patricia Vasquez a ouvert sa porte.

— Elle a dû être refermée par fusion sous l'effet du plasma stellaire aussitôt après son passage, fit remarquer Olmy.

— Mais des traces ont pu subsister, déclara Korzenowski. Et il est possible que les Jartes les aient décelées, n'est-ce pas ?

Olmy consulta le Jarte.

— Ils en ont les moyens, dit-il.

— Je suppose qu'ils ont jugé la présence d'un vestige de porte dans les empilements géométriques trop inhabituelle pour être ignorée, continua Korzenowski en secouant la tête. Patricia n'a pas dû survivre longtemps, qu'elle se soit retrouvée finalement chez elle ou non.

L'accès à un monde peuplé d'humains a pu être extrêmement utile à la coordination de commandement, déclara le Jarte à l'intérieur d'Olmy.

— Est-ce qu'ils l'ont trouvée ? demanda ce dernier à Ry Oyu.

— Je l'ignore. Il y a pas mal de questions dont je ne connais pas la réponse. C'est regrettable, car notre tâche serait grandement facilitée dans le cas contraire.

À mesure qu'ils se rapprochaient du triangle, Korzenowski étudiait le secteur qui s'étendait devant eux avec une attention grandissante.

Quatre portes demeuraient ouvertes, mais il n'y avait guère de signes d'activité autour d'elles.

Le triangle occupait maintenant la totalité de leur champ de vision à l'avant. L'Ingénieur perçut un brusque changement dans la zone qu'ils traversaient. Peut-être était-ce le franchissement d'un champ de traction, ou l'arrêt du système d'amortissement inertiel du vaisseau-faille.

Ils pénétrèrent dans le triangle noir de la station comme un épieu glissant silencieusement dans l'eau. Ils eurent l'impression de s'enfoncer dans les profondeurs ténébreuses d'un lac qui absorbait tout bruit, toute lumière et toute information.

Le Jarte d'Olmy n'avait aucune idée de ce qui les attendait. Les choses avaient beaucoup changé depuis sa capture. Même la conception de la station lui était très peu familière.

Ry Oyu se laissa flotter en direction de Korzenowski et se pencha vers lui.

— C'est ici que devrait se trouver le monde de Patricia, dit-il. Si l'occasion m'était donnée de remplir mes obligations envers elle, il faudrait que j'aie avec moi la copie de son Mystère.

Ils n'avaient pas apporté l'équipement nécessaire.

— Comment comptez-vous vous y prendre ? demanda Korzenowski.

— C'est une chose que j'ai le pouvoir de faire, lui répondit Ry Oyu. Fermez les yeux, je vous prie.

Le Gardien n'effleura même pas l'Ingénieur. Celui-ci ressentit, durant quelques secondes, une sensation de chaleur apaisante, le contraire d'un fourmillement, qui se diffusa dans sa tête et dans tout son corps, et ce fut tout. Il rouvrit les yeux. Il ne se sentait pas différent.

— Juste une copie, lui dit tranquillement Ry Oyu.

Les ténèbres qui entouraient le nez du vaisseau-faille s'éclaircirent soudain, et ils purent contempler devant eux un segment de la Voie qui faisait peut-être trois cents kilomètres de long. Bloquant ce segment, profondément incrusté dans sa circonférence, il y avait une sorte de rayonnement noir d'un diamètre global d'une cinquantaine de kilomètres. Les parois de la Voie reliées à cette formation étaient massives et inébranlables.

Nous ne serons pas autorisés à passer, annonça le Jarte à Olmy. *C'est une barrière de protection des individualités de commandement.*

Olmy ralentit le vaisseau-faille jusqu'à la vitesse de quelques centaines de kilomètres à l'heure.

— C'est une réception pour nous ? demanda-t-il au Jarte.

Les individualités de commandement n'ont pas l'habitude de se déplacer si loin au sud.

Ils ralentirent encore. Le vaisseau avançait au pas, maintenant, tandis que la forme noire remplissait l'horizon au sud. Des lignes vertes irradièrent du centre, formant de gracieuses arabesques à la périphérie de la Voie.

— Je crois qu'ils nous ont vus, dit Olmy.

Les arabesques montèrent vers eux et les emprisonnèrent totalement. Des douzaines de bulles transparentes d'un mètre et demi de diamètre environ, chacune contenant une petite tache ressemblant à une traînée d'encre dans de l'eau, flottèrent en direction du vaisseau-faille en suivant les lignes vertes.

— Des champs de traction ou leur équivalent, expliqua Korzenowski. Est-ce qu'ils sont capables de communiquer avec nous ?

— Ils ne connaissent aucun de nos langages, déclara Olmy.

Une voix sortit alors de la console.

— Bienvenue aux représentants du commandement descendant. Veuillez prendre place dans nos véhicules de transport.

— C'était de l'anglais, commenta sèchement Korzenowski.

Le message fut répété en espagnol puis dans une langue qui ressemblait à du grec ancien et dans une autre qui évoquait le chinois. D'autres langages, moins facilement reconnaissables, suivirent. À la fin de la série, les bulles prirent position en anneaux concentriques autour du vaisseau-faille.

Olmy sentit le Jarte reprendre le contrôle de ses mouvements. Il émit un nouveau signal à travers la barrière, par l'intermédiaire de la radio du vaisseau-faille. Puis il se posta à l'avant et ne bougea plus.

L'une des arabesques vertes explosa soudain, illuminant tout l'avant du vaisseau. Olmy se trouva entouré par une sorte de feu Saint-Elme. Son corps se convulsa. Korzenowski avait déjà parcouru la moitié du chemin qui le séparait de son ami lorsque le phénomène cessa. Olmy se tourna vers lui avec un sourire blême.

— Une vérification, dit-il. Ils ne nous font pas encore tout à fait confiance.

— Vous avez réussi au test ? demanda l'Ingénieur.

— Jusqu'à présent, tout va bien.

— Très perfectionné, ce test, déclara Ry Oyu d'une voix où Korzenowski crut déceler un soupçon d'ironie.

— Veuillez retirer votre vaisseau de la faille, demanda un nouveau message en anglais.

Olmy retourna jusqu'à la console et programma une série de manœuvres destinées à dégager le vaisseau.

— Montez dans la bulle la plus proche de la porte, ordonna le message suivant.

Ils revêtirent leur tenue de survie et se groupèrent devant la porte. Lorsqu'elle s'ouvrit, une bulle gonfla jusqu'à ce qu'elle atteigne

environ quatre mètres de diamètre. Elle se colla autour de l'ouverture avec un bruit de succion accompagné d'un grésillement. Le nuage noir à l'intérieur se solidifia en une plate-forme entourée d'un garde-fou.

— Le phaéton de ces messieurs est avancé, dit Korzenowski en suivant Olmy sur la plate-forme.

Un sifflement sourd les entoura. Ils sentirent sur leur visage un air froid qui sentait légèrement le rance et l'aigre-doux, comme une bière trop jeune. La bulle se referma hermétiquement, s'écarta du vaisseau et les conduisit, parmi les arabesques vertes, jusqu'à un point situé au centre de la barrière, à l'extérieur. Dans ce secteur, la faille, chargée d'informations jartes supplémentaires, avait une couleur inhabituelle, jaune orange, qui projetait un léger reflet sur le gris foncé de la barrière.

Quatre virgules vertes firent un berceau au vaisseau-faille, qu'elles guidèrent en direction des parois de la Voie. Olmy le regarda s'éloigner avec un pincement de regret. Ils perdaient leur dernier contact avec l'Hexamone. Les bras croisés, pas encore tout à fait résigné, Korzenowski faisait face à la barrière lisse vers laquelle ils étaient transportés. Son regard n'avait presque plus rien de Patricia en ce moment. Elle semblait avoir sombré au plus profond de sa psyché, attendant peut-être son moment.

Ry Oyu posa la main sur l'épaule de l'Ingénieur.

— Du temps de notre jeunesse, dit-il, nous aurions appelé cela une aventure.

— Dans ma jeunesse à moi, répliqua Korzenowski, j'ai toujours préféré l'imagination à l'aventure.

La barrière absorba la bulle. De nouveau, ils furent plongés dans l'obscurité. Olmy se serait senti plus à l'aise si le Jarte avait communiqué avec lui, mais il demeurerait silencieux. Aucun échange n'avait eu lieu entre eux depuis le dernier contrôle. Mais il le sentait toujours en lui, comme une huître doit sentir la présence d'un grain de sable.

La barrière franchie, tout ce qui était humain était resté derrière eux. La bulle demeurerait en suspens au-dessus d'un large tapis vert tilleul. À une centaine de mètres d'eux, ce tapis rejoignait un mur d'un vert plus clair. Il ne semblait pas y avoir de plafond. Rien d'autre qu'un vide pâle et informe.

— Vous allez rencontrer des individualités de commandement, annonça une voix désincarnée à l'intérieur de la bulle.

— Très bien, dit Korzenowski entre ses dents serrées. Le plus tôt sera le mieux.

Le mur vert s'entrouvrit comme un rideau, et la bulle passa au travers. À ce moment-là seulement, Olmy perçut une réaction du Jarte. Il sembla changer de forme en lui, se raidir, comme s'il

réorganisait les points de contacts avec sa mentalité.

— C'est un grand jour pour mon compagnon dominateur, dit Olmy. Il va bientôt pouvoir rendre compte à ses supérieurs.

Ils passèrent devant une sorte de podium flanqué de part et d'autre d'une succession de statues identiques évoquant des scorpions chromés aux formes stylisées. Leur abdomen, effilé comme une queue, reposait sur le sol vert, soutenant rigidement leur corps luisant. Leurs pattes et leurs griffes étaient levées comme pour un salut formel.

Autour de ces statues, et entre elles, flottaient des boules de lumière orange ou bleue, de la taille d'un poing.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Korzenowski en montrant les statues.

— Je ne sais pas, lui dit Olmy. Pour le moment, mon guide est muet.

L'Ingénieur fit la grimace en hochant la tête, comme si c'était le moins qu'il attendît d'un Jarte.

— Même leur architecture est menaçante, dit-il. Je ne sais pas ce qui nous a pris d'aller si loin.

Olmy ne pouvait pas lui donner tort. Qu'étaient devenus les jours lointains de son labeur et de ses recherches, où il ne connaissait rien d'autre qu'un grand tumulte intérieur ? Cette époque-là semblait paisible et désirable. Ce qu'il redoutait, maintenant, ce n'était pas tant la mort que quelque chose qui ne portait pas de nom, quelque chose qui était, peut-être, exactement à l'opposé de la vie et de l'humanité, l'antithèse de tout ce à quoi il croyait. Peut-être que la découverte de cette chose était une vérité irréversible, où toutes les anciennes références se perdaient, s'effaçaient simplement comme une idée devenue désuète.

Ils avaient déjà eu à faire face à l'étrangeté de Mirsky et de Ry Oyu. Mais ces avatars avaient été confectionnés aux mesures de l'humanité. Pour convaincre les Jartes, en quoi allait maintenant se transformer Ry Oyu ?

Le podium débouchait sur un cercle large entouré de cuves cylindriques aux parois d'un vert pâle et translucide, à peu près deux fois plus hautes que larges. À l'intérieur de ces cuves, des membranes noires ondulaient sur un rythme souple et lent, comme des bannières vaporeuses et floues.

Un peu plus loin, il n'y avait pas de cuves mais une plate-forme qui flottait à peu près à un mètre du sol. Au-dessus de cette plate-forme, trois formes visiblement organiques étaient en suspens. Elles avaient un corps long et luisant, un peu plus massif que celui d'un éléphant, et un thorax enveloppé d'autres bannières floues et sombres qui les cachaient d'abord, puis révélèrent...

Les individualités de commandement, chez les Jartes, étaient des

organismes incarnés très proches, dans leur forme, des ancêtres des origines. Le monde, quel qu'il fût, qui les avait vus naître, devait être un lieu de mort, de poisons et de cauchemars. Ils paraissaient, par-dessus tout, pleins de *vitalité*. On ne pouvait nier que ces créatures fussent de la race des survivants, avec leurs longs membres inférieurs hérissés de piquants et leur impressionnante carapace moulée autour d'un long thorax effilé. Leur corps était fendu en deux à l'extrémité de la face antérieure, chaque branche de la fourche ainsi formée s'élevant de la plate-forme pour laisser voir de profonds sillons dans la partie ventrale. Ces sillons étaient frangés d'appendices plissés terminés par des griffes noires menaçantes et acérées. Aucun œil, aucun capteur sensoriel n'était visible.

Ils ressemblent un peu au corps prisonnier de la chambre secrète, se dit Olmy. Ils avaient l'air, en fait, beaucoup plus efficace, plus évolué, peut-être. Le corps prisonnier du caveau devait être un précurseur, un peu comme un chimpanzé comparé à un humain.

Combien de temps s'était écoulé dans la Voie ? Des dizaines d'années ? Des millions ?

Reconnaissez-vous ces individus ? demanda Olmy au Jarte qui était en lui.

Durant un long moment, il n'y eut pas de réponse. Puis le Jarte déclara :

Ce ne sont pas des individualités de commandement telles que cet expéditeur les connaît.

Peut-être que ce ne sont pas des Jartes ?

Ils sont de la même espèce que moi. Ils ont cette gloire intérieure. Mais ils ont beaucoup évolué.

Vous reconnaîtront-ils ?

Ils reconnaissent déjà cet expéditeur modifié. Très humble soumission en leur présence.

Quelque chose d'autre passa entre eux, qui ne s'accordait pas très bien avec le jargon mental rudimentaire que le Jarte avait maintenant en commun avec Olmy. Quelque chose de menaçant, de ténébreux et d'exalté à la fois. Une sorte de fierté meurtrière qui ne trouvait pas place dans le registre des émotions humaines.

— Vous avez l'air inspiré, dit Korzenowski en s'adressant à Olmy.

— Ce n'est pas de l'inspiration. Et il ne fait pas le moindre doute que ce sont des Jartes.

— Je vois, fit sèchement Korzenowski. Nos hôtes, n'est-ce pas ?

La bulle s'immobilisa à l'un des sommets d'un carré dont les trois autres étaient occupés par les individualités de commandement. Les bannières noires qui les entouraient disparurent en fumée, et les Jartes dressèrent leur fourche antérieure, appendices et griffes se rencontrant bout à bout avec la précision d'une suture au-dessus d'une double

plaie béante, d'une manière qui aurait dû faire frémir Olmy et qui provoqua chez Korzenowski un mouvement de recul instinctif.

— Ils sont vraiment horribles, dit l'Ingénieur.

Olmy ne le contredit pas. Il ne se rappelait pas avoir jamais rencontré de créatures intelligentes à l'aspect plus menaçant que celui-là.

Ry Oyu se tenait à un bord de la plate-forme, l'air détendu et peu concerné.

Ce ne sont sûrement pas les créatures intelligentes à l'aspect le plus malveillant de tout l'univers, se dit Korzenowski. Il est probable que la Mentalité Finale en connaît de pires.

Il jeta un coup d'œil à Ry Oyu, qui lui sourit en hochant la tête comme s'il l'écoutait et voulait lui exprimer son accord.

Les trois individualités de commandement écartèrent leur fourche en un plus large V.

— Nous nous rencontrons, fit la voix, dans la bulle, qui semblait à chacun d'eux provenir d'un point situé derrière son épaule. Et cet événement n'était pas prévu. Êtes-vous un ou plusieurs ?

— Chacun de nous est un individu, déclara Ry Oyu.

— Lequel représente le commandement descendant ?

— C'est moi.

— Pouvez-vous produire une preuve ?

— Si c'est la multiplication des pains qu'ils veulent, murmura Ry Oyu entre ses dents, on va la leur donner.

Sans qu'il parût rien faire de particulier, les trois individualités de commandement frissonnèrent comme si une brise glacée avait soufflé sur eux. Leur segment antérieur se referma presque au point où les mâchoires se touchaient.

— La preuve est établie, déclara la voix. Quelles sont vos intentions finales ?

Korzenowski fronça les sourcils d'un air perplexe.

— Dites-leur ce que nous avons accompli, lui suggéra Ry Oyu, et aussi ce que nous souhaitons faire maintenant. Expliquez-leur surtout qui vous êtes.

— Je m'appelle Konrad Korzenowski, commença l'Ingénieur. C'est moi qui ai conçu la Voie.

Les individualités de commandement n'eurent pas de réaction.

— La destruction de la Voie est déjà amorcée, reprit Korzenowski.

— Les individualités de commandement en sont conscients, dit la voix.

— Nous sommes venus ici pour achever le travail entrepris. Pour vous... ramener l'un des vôtres, et...

Il trébuchait sur les mots qui se pressaient dans sa tête. Il essayait de s'exprimer le plus clairement possible, d'une manière accessible à

des non-humains.

— Je porte en moi une partie de la mentalité d'une autre personne dont les travaux m'ont aidé, jadis, à réaliser la Voie, reprit-il. Nous souhaitons replacer cette mentalité dans le monde approprié, dans les empilements géométriques... derrière l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. (Il fit un geste vague par-dessus son épaule, incertain des directions.) Nous souhaitons poursuivre notre voyage afin d'aider au mieux la Mentalité Finale. Avec ou sans vous.

Quelle naïveté enfantine, de sa part, de prétendre pouvoir aider quelque chose d'aussi vaste que la Mentalité Finale !

— Les individualités de commandement, déclara la voix, ont eu accès, dans le secteur auquel vous faites allusion, à un monde occupé par des humains. Ils l'ont préservé.

La voix demeura silencieuse durant plusieurs minutes avant d'ajouter :

— Le commandement est au courant de tout cela. Le commandement n'a pas créé la Voie. Avez-vous connaissance du concepteur humain individuel *Patrikia Vaskayza* ou *Patricia Luisa Vasquez*, expéditeur humain du devoir ou occupant une fonction analogue ?

Korzenowski ferma les yeux. Puis il se passa le bout de sa langue sur les lèvres, comme s'il cherchait à retrouver un goût qu'il avait dans la tête.

— Oui, dit-il. Je porte en moi une partie de cette personne. Est-elle entre vos mains ? Savez-vous où elle se trouve ?

Le timbre de la voix changea brusquement du tout au tout. Elle était maintenant distinctement féminine.

— C'est le commandement prioritaire qui vous parle. Nous avons bien en notre possession la progéniture sexuellement engendrée et deux fois éloignée du concepteur individuel *Patricia Luisa Vasquez*.

— Je pense qu'ils veulent dire qu'ils détiennent la petite-fille de *Patricia*, déclara Ry Oyu.

Olmy confirma la chose.

— Où l'ont-ils retrouvée ? demanda Korzenowski.

Le regard brillant et les yeux larges, il fit face aux individualités de commandement pour leur répéter sa question :

— Où avez-vous retrouvé cette femme ?

La voix au timbre féminin lui répondit :

— Nous avons préservé le monde où l'individu humain concepteur *Patricia Luisa Vasquez* a voyagé en provenance de la Voie. Sa progéniture sexuelle deux fois éloignée est également préservée.

— Mais pas *Patricia Vasquez* elle-même ?

— L'individualité *Patricia Luisa Vasquez* est morte.

— Pourrions-nous parler à sa petite-fille ? demanda Ry Oyu.

— Cette individualité a été endommagée dans le cours de nos investigations.

Korzenowski ressentit soudain un frémissement d'horreur et de désespoir. Il s'efforça de maîtriser sa colère – ainsi que celle, beaucoup plus profonde, d'une grand-mère qui n'avait jamais connu cette petite-fille et ignorait jusqu'à son existence.

— Endommagée ou non, nous aimerions lui parler quand même, fit Ry Oyu. Si la chose est possible, naturellement.

Les individualités de commandement se drapèrent une fois de plus dans leur manteau noir. Korzenowski détourna les yeux, écœuré par cette incompréhension, cette insensibilité et cette cruauté nonchalante. Qu'était-il arrivé au monde que Patricia avait découvert ? Quelle sorte de monde était-ce avant que les Jartes ne le « préservent » ? Dans quel état était-il en ce moment ? Ry Oyu lui toucha de nouveau l'épaule, et Olmy se rapprocha de lui, solidaire.

— Cette individualité a un grand prix pour nous, reprit la voix féminine. Les dommages ont été tout à fait involontaires.

— Nous voulons lui parler, dit Korzenowski d'une voix qui tremblait.

Les trois individualités de commandement semblèrent disparaître de la plate-forme, comme si un objectif déformant venait d'entrer en action. Une scène apparut devant la bulle, montrant l'intérieur d'une maison de construction humaine, qui ne ressemblait cependant pas à celle que Patricia aurait pu retrouver dans le Los Angeles du début du XXI^e siècle.

Rhita émergea d'une éternité pesante où le temps n'était pas à proprement parler inexistant, mais plutôt non linéaire et réparti au hasard. Les souvenirs réels y dansaient avec les simulations, et les pensées animales inorganisées – la faim désincarnée, les pulsions sans objet et le désir sexuel – rivalisaient avec les brefs moments de lucidité cristalline où elle se rappelait sa situation, pour la rejeter aussitôt et se tourner de nouveau vers l'éternité turbulente.

Dans l'un de ces moments de lucidité, elle se vit en héroïne qui se rendait consciemment et volontairement inutile à ses ennemis en les éludant au sein de leur propre sanctuaire incompréhensible. Dans un autre de ces moments, elle comprit qu'elle ne se relèverait peut-être jamais de ce fouillis et que ses ennemis pouvaient très bien la garder éternellement dans cet état, elle qui ne connaissait pas de meilleure approximation du pays d'Hadès que cet endroit-là.

Elle était dans une situation pire que celle d'une ombre assoiffée de sang et de vin. Mais elle n'avait soif que du doux nectar qu'aurait pu lui offrir le cours inversé de l'histoire. Une deuxième chance. Une porte sur un passé moins mort que mis en conserve, dans l'attente de

quelque festin inhumain de la connaissance.

Elle n'appelait plus du tout, dans ses pensées, la présence de Demetrios ou d'Oresias.

Puis, à un moment qui n'avait rien de particulier, la tempête d'évasion chaotique se calma. Ses pensées étaient toujours un fouillis, mais ses sensations étaient devenues d'une limpidité de cristal. Elle se trouvait dans la maison de sa grand-mère, à Rhodos. Tÿphôn était avec elle, toujours humain d'aspect.

Elle essaya de s'évader de nouveau dans son domaine de chaos libre, mais elle remarqua soudain la présence de trois formes humaines qui ne ressemblaient pas à des Jartes. Elle ne les connaissait pas. Ils tenaient une sorte de conciliabule. Puis, une nouvelle fois, la parole sans voix des Jartes, comme dans un rêve, désincarnée et hideuse.

De temps à autre cependant, dans le désordre qu'elle s'imposait elle-même, elle parvenait à écouter et à ne pas totalement rejeter ce qui était dit.

Il était question de sa grand-mère.

Se pouvait-il que ces deux ombres fussent réellement humaines ? Des gens de Gaïa... Ou bien...

Une fois de plus, le tourbillon s'empara de ses pensées et les projeta dans tous les sens.

Le Mystère de grand-mère.

Un souvenir aigu et impérieux : la sophè en train de lui expliquer comment elle avait prêté une partie de son psychisme à un homme... Toute la magie mystérieuse de la Voie.

Soudain, elle ne se tenait plus à l'intérieur d'une représentation simulée de la maison de la sophè, mais sur les vieilles pierres du temple d'Athènè Lindia. Ce n'était plus une simulation, mais sa vraie mémoire. Et le souvenir était si vif qu'elle sentait le vent dans ses cheveux et qu'elle entendait les cris des oiseaux qui voletaient au milieu des colonnes massives de couleur crème.

C'était le souvenir central auquel elle retournait toujours. Un souvenir de paix et de solitude, où elle se réfugiait, fuyant le désordre, pour rester seule avec ses propres pensées et découvrir son moi propre. Elle s'était naguère imaginée en Athènè sous ses formes diverses. Dépositaire de la sagesse, annonciatrice de la victoire, Athènè des tempêtes, Athènè au python et aux chouettes, Athènè casquée en effigie sur les vieilles pièces de monnaie, déesse de la grande cité torturée des Hellènes. Une adolescente était capable d'être tout cela à la fois en l'espace d'une heure, sans pour autant mettre son *hubris* en danger, car Athènè comprenait parfaitement les rêves de cette sorte.

La déesse comprenait et pardonnait les échecs, même si le prix à

payer était un monde.

Rhita ferma les yeux puis les rouvrit. On parlait de *Patrissia*, qui était, elle s'en souvenait, la manière dont sa grand-mère prononçait parfois son propre nom.

— Elle est conservée dans une matrice mémorielle, qui n'est pas très différente de la mémoire civique, expliqua Ry Oyu. Elle s'est rétractée en elle-même, en suivant des chemins personnels... Ils n'arrivent pas à la rejoindre. Elle les défie de la seule manière qu'elle connaisse encore.

Ils observèrent l'image floue et incertaine de la petite-fille de Patricia, placée dans le contexte du souvenir-demeure comme une pièce de musée dans une vitrine ou un animal dans un zoo.

— Ser Olmy, comment votre Jarte justifie-t-il cela ? demanda Korzenowski.

— Il est atterré à l'idée qu'une mine de renseignements aussi précieuse soit endommagée.

— Je voulais parler de la « mise en conserve » de tout un monde.

— À leur manière, ils essaient de servir la Mentalité Finale, déclara Ry Oyu. Ils veulent offrir tout ce qu'ils conservent à la Mentalité Finale. Et c'est exactement ce qu'ils feront. Mais il devrait y avoir un moyen de faire cesser les souffrances de cette jeune femme. Le temps des décisions est venu. Les Jartes savent que la Voie cessera bientôt d'exister. Ils reconnaissent en moi un représentant du commandement descendant. Ils sont anxieux de présenter le fruit de leur labeur à la Mentalité Finale. Ils feront tout ce que je leur dirai de faire. Pour eux, le moment qu'ils attendaient depuis longtemps est arrivé. C'est le moment qui justifie leur histoire tout entière. Ce que je pourrais faire, c'est replacer le Mystère de Patricia et la mentalité préservée de sa petite-fille dans les empilements géométriques, pour qu'elles trouvent enfin le repos.

— Et pourquoi ? s'écria Korzenowski en ouvrant de grands yeux de chat, comme s'il n'était plus, soudain, rien d'autre que Patricia Vasquez. Pourquoi elles seulement ? Pourquoi ne pas redonner vie à tous les mondes que les Jartes ont capturés et mis en conserve ?

Ry Oyu secoua la tête.

— Une telle chose n'est pas en mon pouvoir. Je fais ce que je peux en ce moment, principalement, d'ailleurs, pour remplir mes promesses. Il y a très longtemps de cela, quand je n'étais qu'un modeste Gardien des Portes, ajouta-t-il en se donnant avec emphase plusieurs coups sur la poitrine, je n'ai pas su initier correctement Patricia Vasquez. Je compense cette faute en lui donnant une nouvelle chance, et à sa petite-fille également. Sans compter la satisfaction esthétique que me procure ce geste.

— Garry Lanier a toujours refusé les privilèges, déclara Korzenowski, dont le visage était déformé par une grimace d'émotions et de personnalités contradictoires. Pourquoi nous accorder – ou accorder à Patricia – une considération spéciale ?

Ry Oyu parut méditer cela durant quelques instants.

— Disons que je fais cela pour l'homme que j'étais avant, murmura-t-il. Nous ne pouvons pas racheter toutes nos erreurs passées. Mais l'Ingénieur est en train de payer pour la création de la Voie. Olmy expie dans la souffrance son orgueil et son ambition. Mirsky a déjà payé une partie de ses dettes. Permettez-moi, je vous prie, de racheter l'une de mes propres fautes.

Les traits de l'Ingénieur se détendirent.

— Très bien, dit-il d'une voix douce. Ramenez-les chez elles.

— Et vous, que choisissez-vous ? Ser Olmy, une fois libéré du Jarte, où voulez-vous aller ? Et vous, ser Korzenowski, avec une partie de Patricia Vasquez toujours en vous ?

— Je suis incomplet sans elle, déclara l'Ingénieur. Je pense qu'elle se contentera de rester avec moi, du moment qu'elle sait qu'une partie d'elle-même a pu rentrer chez elle. Je... nous aimerions descendre la Voie pour nous fondre dans la Mentalité Finale.

Olmy hocha la tête.

— Ce serait fascinant, dit-il. Mais je ne suis pas certain d'être tout à fait prêt. S'il y a du vrai dans toutes les histoires que nous avons entendues, nous suivons cette route, de toute manière, où que nous allions et quoi que nous fassions.

— C'est exact, lui dit Ry Oyu.

— Je ne puis m'empêcher de penser que peu de gens ont la chance de savoir cela, continua Olmy. Nous sommes privilégiés. Je sais où j'aimerais aller, bien vivant et incarné.

— Où cela ?

— Sur Timbl. Le monde des Frantes. J'y ai beaucoup d'amis.

— Nous devrions avoir le temps de rouvrir les portes qui mènent là-bas, dit Ry Oyu.

— Vous n'avez pas un peu l'impression d'être le père Noël ? demanda Korzenowski, à moins que ce ne fût Patricia, l'Ingénieur n'étant pas très porté sur les vieux mythes de la Terre.

Avec un sourire, Ry Oyu se détourna vers l'image de la chambre où se trouvait la jeune femme prostrée.

— Je vais faire part de tout cela à nos hôtes, dit-il. Je suis certain qu'ils seront honorés que le créateur de la Voie les accompagne à la rencontre du commandement descendant.

Rhita fixa son regard sur l'homme aux cheveux gris et au sourire bienveillant. Elle se sentait beaucoup plus à l'aise en sa présence. Il

n'avait pas l'aspect féroce d'un Zeus, mais plutôt l'air tranquille d'Asérapis avec ses tiges de blé et ses chiens plutoniens, ses taureaux cérémoniels et ses fêtes de la résurrection.

Cet homme bienveillant lui parlait de rentrer chez elle.

— Je vais retourner sur Gaïa ? demanda-t-elle d'une voix ferme dans cet endroit où les sons et les voix n'avaient pas d'existence réelle.

— Et maintenant, déclara Ry Oyu, nous allons célébrer une nouvelle fois le plus sacré des mariages. Patricia, ci-présente en moi, acceptez-vous d'épouser la coquille structurale de votre petite-fille pour y vivre jusqu'à ce que nous puissions rechercher la demeure que vous avez perdue ?

Olmy vit l'image de Rhita miroiter puis devenir unie, perdre sa couleur et redevenir ferme. Et durant tout ce temps, les yeux de la jeune femme ne quittaient pas Korzenowski, et réciproquement.

— Rhita, acceptez-vous de prêter une partie de votre moi à l'ombre de votre grand-mère, pour qu'elle y puise la force de retourner chez elle ?

— Oui, fit Rhita.

Elle ressentit le mélange de leurs eaux, semblable au mélange des mers que l'on peut observer clairement au large des piliers d'Hercule, lorsqu'on pénètre dans le vaste océan d'Atlantis.

Elle vit tout un entrelacement très dense de réalités, des Gaïa à profusion, et comprit qu'aucune d'elles ne correspondait exactement à son propre monde. Mais l'homme aux cheveux gris et au sourire bienveillant qui aurait pu être Zeus ou Asérapis lui dit d'en choisir une où les Jartes n'avaient jamais ouvert de porte, jamais commis d'invasion, et où l'expédition n'avait jamais eu lieu. Il n'en suggéra pas davantage.

Elle ferma les yeux.

— Le moment est venu de nous dire adieu, déclara le deuxième avatar. Je confie ser Korzenowski aux bons soins de ces individualités de commandement.

Korzenowski remit la clavicule au Gardien et fit un pas en arrière. L'Ingénieur fut séparé d'Olmy et de Ry Oyu tandis que la bulle se fendait en deux. Olmy le regarda s'éloigner puis disparaître derrière une nouvelle barrière noire.

Ry Oyu brandit la clavicule devant lui, comme pour se familiariser de nouveau avec son poids et ses pouvoirs.

— Ser Olmy, ces êtres, bien que fourvoyés, sont des serviteurs de la Mentalité Finale. Ils me disent qu'ils ne demandent qu'à vous conduire à la porte de votre choix. Ils sont prêts à la retrouver et à l'ouvrir pour vous. Je pense que nous pouvons leur faire confiance. Mais notez bien

que personne n'est capable de dire combien de temps s'est écoulé là-bas.

— Il y a toujours un risque, fit Olmy.

— L'incertitude tient notre intérêt en éveil, fit remarquer Ry Oyu.

— Merci beaucoup.

— À votre service. Ils sont prêts à récupérer leur expéditeur modifié quand vous voudrez.

Ce fut sans réticence aucune qu'Olmy se sépara de la créature qui lui rappelait le plus grand fiasco de son existence. De nouveau, il fut entouré d'un feu pâle. Le Jarte qu'il abritait avait disparu.

Durant quelques instants, il savoura la pure joie d'être seul. D'être de nouveau lui-même, vivant et en pleine forme, et de retourner sur Timbl.

Il pensa à Tapi, à Ram Kikura et à d'autres échecs moins spectaculaires, peut-être, mais destinés à le hanter longtemps.

— Soyez exaucé, ser Olmy, fit Ry Oyu en joignant les mains. Puis il les écarta.

La bulle se fendit de nouveau en deux.

Ry Oyu se tourna vers les individualités de commandement.

— Je voudrais retourner aux empilements géométriques, dit-il. J'ai besoin d'ouvrir des portes sur deux mondes qui appartiennent à des univers légèrement différents des nôtres.

Sa bulle franchit une nouvelle fois les barrières qu'il avait traversées en venant. Il retrouva la station de faille et la Voie.

Il tenait d'une main légère la clavicule que Korzenowski lui avait donnée. La bulle s'ouvrit sous ses pieds, cette fois-ci, lui donnant accès à la surface de bronze vivante.

Le Gardien ferma les yeux. Il murmura les incantations rituelles destinées à se préparer mentalement, bien qu'elles fussent tout à fait inutiles sous sa forme présente.

— Je lève cette clavicule aux mondes innombrables, j'apporte une lumière nouvelle à la Voie et j'ouvre cette porte afin que tous prospèrent, ceux qui guident comme ceux qui sont guidés, ceux qui créent comme ceux qui sont créés, ceux qui éclairent la Voie et qui se baignent dans la lumière ainsi donnée...

La surface de la Voie commençait à s'obscurcir à l'approche accélérée de l'onde d'étranglement. Cela allait rendre l'ouverture des portes un peu plus difficile. Il ne restait plus beaucoup de temps. Peut-être quelques heures à peine. Et il lui restait encore beaucoup à faire, beaucoup à rechercher, même lorsque la porte serait ouverte.

Il acheva sa litanie en disant :

— Regardez bien... J'ouvre un *nouveau monde*...

Il n'avait jamais, jusqu'ici, de toute sa carrière de Gardien, créé de double porte. Pourtant, celle-ci allait s'ouvrir sur deux mondes

particuliers en même temps.

Sous ses pieds se forma une dépression circulaire dont le bord scintillait tandis que le premier des deux mondes tournait sous lui sur son axe, vu à travers la clavicule. C'était l'équivalent de la Gaïa de Rhita, une branche collatérale par rapport au monde où Patricia avait effectué des changements. Mais sur ce monde, il n'y avait jamais eu d'invasion jarte.

Le Gardien fut incapable de faire remonter la porte très loin dans le temps. Après une brève tentative, il renonça et s'efforça de localiser Rhita Vaskayza. Une Rhita qui n'avait jamais connu les Jartes et qui n'avait jamais entrepris d'expédition à la recherche de la porte.

La Voie miroita avec violence, et il se demanda s'il allait avoir suffisamment de temps.

Le retour à la maison

Rhita traversa le bosquet où Berenikè lui avait dit qu'elle trouverait son père. Elle vit Rhamôn assis, l'air triste et découragé, parmi les oliviers, adossé à un tronc noueux, la tête dans les mains, les traits crispés d'angoisse. Il avait encore affronté le conseil des professeurs, de plus en plus frondeur, de l'Akademieia, et il avait besoin d'encouragements.

— Père..., dit-elle en s'approchant.

Elle fit aussitôt un pas en arrière, comme si elle avait été giflée. Quelque chose venait de tomber sur elle, en elle, quelque chose qui lui était à la fois très familier et tout à fait inconnu. Elle se vit, étrangère et épuisée, dégringolant de nulle part, comme si elle glissait au fond d'une large coupe... Des souvenirs d'invasion, de destruction et d'autre chose encore, qui évoquait la mort, l'emplissaient. Elle ferma les yeux et se prit la tête à deux mains. Elle avait envie de crier. Elle ouvrit la bouche, haletant comme un poisson sous le choc de toutes ces sensations à assimiler. Un instant, elle crut avoir perdu la raison.

Elle trébucha sur une racine et faillit perdre l'équilibre.

Quand elle recouvra ses esprits, les souvenirs étaient profondément enfouis, soigneusement isolés pour le moment.

— Rhita ? lui demanda Rhamôn en sortant de sa rêverie. Tu te sens bien ?

Elle inventa une excuse pour expliquer l'état de confusion où elle se trouvait.

— J'ai dû attraper une maladie... à Alexandreia.

Elle était revenue à la maison passer quelques jours de vacances. C'était vraiment chez elle. Ce n'était ni une illusion ni un mauvais rêve. Elle croisa les bras, crispant les doigts sur sa propre chair, bien réelle, aussi réelle que son père ou que les arbres qui l'entouraient. Tous les autres souvenirs qui étaient remontés en elle étaient des hallucinations, des visions, des visages de cauchemar.

— Ce n'était qu'une faiblesse passagère, dit-elle. Je vais bien, maintenant. C'était peut-être grand-mère qui communiquait avec moi.

— Nous aurions bien besoin de son aide, en ce moment, fit Rhamôn en secouant la tête.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, lui demanda Rhita.

Elle s'assit face à son père, triturant la terre sèche et craquelée entre ses doigts, recueillant quelques cailloux et de la poussière.

Je finirai par mettre de l'ordre dans tout cela. Je me promets de le faire, avec le temps. Toutes ces visions, tous ces rêves. Il y a de quoi occuper une douzaine de vies.

L'héritage de la sophé. Qui se trouvait, en ce moment même... où donc ? Et qui faisait quoi ?

La Voie se désagrégeait. La station de faille était maintenant hors de vue, battant en retraite devant la destruction accélérée programmée par l'Ingénieur. Ry Oyu abandonna, à ce moment-là, sa forme humaine. Il flottait comme une virgule de lumière structurée au-dessus de la double porte, cherchant une Terre différente, une Terre où la Mort n'avait pas eu lieu. À travers les empilements géométriques, il remontait le temps de plusieurs décennies, en quête d'un moment bien particulier.

Même sous cette forme immatérielle, les contraintes exercées sur la Voie commencèrent à le dissoudre. Il changea de nouveau de structure, s'effaçant derrière la géométrie de la porte, mais celle-ci se dissolvait aussi. Il luttait de toutes ses forces afin de conserver assez longtemps son intégrité pour achever cette tâche qui était la dernière, mais non la moins importante qui lui fût dévolue...

Patricia Luisa Vasquez descendit de la voiture de son fiancé, Paul, avec un gros carton de provisions dans les bras. L'air était aussi vif que peut l'être un hiver californien, et les dernières lueurs du jour marquaient de leurs doigts gris et jaunes les nuages épars, haut dans le ciel. Elle s'avança dans l'allée dallée qui menait à la maison de ses parents...

Et laissa tomber le carton sur la pelouse, battant l'air de ses bras, la tête renversée en arrière, les paupières vibrantes, les yeux presque exorbités.

— Patricia ! s'écria Paul, resté dans la voiture.

Elle se laissa rouler à terre puis se redressa en donnant des coups de pied dans l'herbe, grognant et gémissant de manière incohérente.

Puis elle retomba mollement, épuisée.

— Bon Dieu de bon Dieu ! fit Paul, penché sur elle, une main sur son front, l'autre battant l'air inutilement, ne sachant que faire.

— Il ne faudrait pas que maman t'entende, chuchota Patricia d'une voix rauque, la gorge à vif.

— Je ne savais pas que tu étais épileptique.

— Je ne le suis pas. Aide-moi à me relever.

Elle se mit à ramasser les provisions éparpillées.

— Quel gâchis ! dit-elle.

— Qu'est-il arrivé ?

Elle eut tout à coup un sourire féroce, radieux et triomphant, aussitôt remplacé par une expression de désarroi.

— Ne me demande rien, dit-elle, et je ne serai pas obligée de te mentir.

Si je sais où je suis, était-elle en train de penser, *je sais qui je suis*.

Mais rien n'était très clair. Elle n'avait que le souvenir vague et dispersé d'un groupe de gens qui essayaient vaillamment de l'aider, et qui y parvenaient fort bien. Mais elle était chez elle, dans l'allée qui conduisait à la petite maison de Long Beach, et cela signifiait qu'elle était Patricia Luisa Vasquez et que le jeune homme penché sur elle avec sollicitude était Paul, dont elle avait pleuré la perte, pour une raison quelconque, de la même manière qu'elle avait pleuré la perte de...

Elle regarda, autour d'elle, les rues, les maisons intactes, le ciel sans fumée ni flammes ni apocalypse.

— Maman va être si heureuse, dit-elle dans un souffle rauque. Je crois que je viens d'avoir une révélation.

Elle leva les bras pour les passer autour du cou de Paul. Elle le serra si fort qu'il fit la grimace.

Par-dessus la tête de Paul, ses yeux de chat scrutaient les étoiles qui commençaient à s'allumer dans le ciel.

Un firmament sans Caillou, se dit-elle, sans comprendre exactement ce que ces mots signifiaient.

Dans la faille

Non sans appréhension, Korzenowski se soumit à la « mise en conserve ».

L'Ingénieur connut une période de néant glacé, suivie d'un séjour merveilleux, étourdissant comme un cauchemar, dans le tourbillon d'informations amassées par les Jartes, représentant les vestiges de milliers de mondes, de billions d'êtres recueillis au hasard à travers le temps et transférés le long de la faille pour se fondre ensuite dans la Mentalité Finale.

La Voie se ramassa en gigantesques anneaux et super-anneaux, se dévorant elle-même comme une indescriptible mèche en train de se consumer rapidement. Puis elle mourut.

Le temps des avatars sur la Terre avait pris fin.

Timbl

Olmy sentit plus qu'il ne vit la porte se refermer au-dessus de lui. Des craquements déchirèrent l'atmosphère sèche, et une sorte de gémissement plaintif s'éleva de l'endroit où ses pieds avaient touché sans heurt le sable rouge. Puis tout redevint silencieux, à l'exception du murmure d'une brise légère.

Un instant, il craignit de ne trouver rien d'autre qu'un monde déjà conquis par les Jartes, emballé et préservé par des fanatiques à l'intention du commandement descendant. Mais ce n'était pas le cas. Timbl n'avait pas été envahi. Apparemment, les Jartes ne s'étaient pas, jusqu'à maintenant, donné la peine de rouvrir cette porte particulière, et ils ne reviendraient plus jamais ici.

Debout face à l'éclat intense et aveuglant du soleil de Timbl, il souriait d'un air radieux. Son épiderme amélioré était capable d'absorber la quantité d'ultraviolets rayonnée ici. Il en éprouvait même un plaisir presque familier. Le temps qui s'était écoulé ne semblait pas avoir introduit de grande différence. Timbl serait son chez-lui.

Il se trouvait au sommet d'une colline. Au pied de cette colline, au nord, s'étendait une large esplanade au revêtement blanc parfaitement entretenu malgré l'absence de véhicules de l'Hexamone. C'était l'endroit où s'ouvrait jadis la porte principale qui donnait accès à Timbl. On l'avait fermée juste avant la Séparation, lorsque l'Hexamone avait commencé à se retirer de la Voie.

Olmy se tourna vers l'ouest, où il pouvait apercevoir l'océan d'un bleu miroitant. Une traînée de lumière, en forme de virgule, traversa le ciel au-dessus de l'eau, rapidement interceptée par un rayon mauve. Des fragments de comètes tombaient toujours sur Timbl, et les défenses installées par l'Hexamone fonctionnaient toujours. Il ne pouvait pas s'être écoulé tant de temps, finalement.

Il y avait probablement de nombreux citoyens de l'Hexamone sur Timbl, des réfugiés bloqués là après la fermeture de la porte. Il ne manquerait pas de compagnie humaine. Mais ce ne fut pas la première chose dont il se mit en quête.

Tout visiteur sur Timbl, pour avoir un statut officiel, devait être personnellement accueilli par un Frante.

Au tout début de leur histoire, lorsque Timbl était dévasté par d'incessantes chutes de comètes, les Frantes avaient suivi une évolution qui leur permettait de transmettre les souvenirs et l'expérience de chaque individu au reste de la collectivité. La grande masse des Frantes était dépositaire des souvenirs de chacun, sinon dans le détail, du moins sous la forme d'une sorte d'histoire innée. Chaque Frante qui rentrait chez lui après un voyage était rapidement absorbé, intégré et remis à jour.

En ce moment même, tous les Frantes adultes de Timbl devaient savoir le principal de l'histoire d'Olmy. Ils avaient dû assimiler l'expérience des Frantes avec qui Olmy avait eu l'occasion de travailler au cours des décennies passées, partageant leurs souvenirs et diffusant leur personnalité. Chaque Frante adulte devait être son ami.

C'était certainement plus qu'il ne méritait, mais c'était ainsi.

Il descendit le versant est de la colline, en direction des champs onduoyants où les cultures bleu et jaune étaient déjà prêtes pour la récolte, et s'avança dans le village où se dressait, au centre, l'édifice caractéristique en forme de stoûpa. Il passa devant un groupe de jeunes Frantes qui le suivirent des yeux d'un air impassible. Ils ne pouvaient pas le reconnaître déjà.

Il rencontra son premier Frante adulte devant la place du marché, fermée pour la période de repos de midi.

Le Frante, grand et dégingandé, la figure étroite, les yeux saillants sur les côtés, les épaules drapées de la feuille cérémonielle, était assis sur un large banc de pierre. Il le contempla silencieusement un long moment avant de dire :

— Bonjour, ser Olmy. C'est une surprise de vous voir ici.

— Tout le plaisir est pour moi, lui répondit Olmy.

Épilogue

Tout d'abord, déclara Mirsky à son compagnon, nous devons commencer par le commencement.

Et ensuite ? demanda Lanier.

Ensuite, nous chercherons des centres d'intérêt, jusqu'à ce que nous arrivions à la fin.

Et ensuite ?

Remerciements

Karen Anderson, ici encore, m'a été d'une aide infiniment précieuse dans le domaine décousu de mes connaissances en langues et en histoire. Son travail sur le dernier chapitre de Éon a posé plusieurs pierres des fondations de l'Oikoumenè dans cette suite. Adrienne Martine-Barnes a bien voulu mettre quantité de documents à ma disposition. Je n'ai pas tenu compte, à mes risques et périls, de ses observations précises sur l'architecture de Rhodes, afin de démarquer les profondes différences historiques propres à Rhodes. Brian Thomsen, éditeur illustre, a donné sa foi, sa confiance, et a pris des risques. Il a aussi travaillé vaillamment pour empêcher ma prose de trop tituber. Qu'il ne soit fait aucun reproche à toutes ces estimées personnes. Les erreurs de ce livre me sont entièrement imputables, à moi ou peut-être à mon ordinateur.

Composition réalisée par NORD-COMPO

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

Usine de La Flèche (Sarthe).

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE – 6, rue Pierre-Sarrazin – 75006 Paris.

ISBN : 2 – 253 – 07164 – 1

¹ Ces deux textes excellents ont été réédités et réunis par les Éditions Tallandier en 1983.